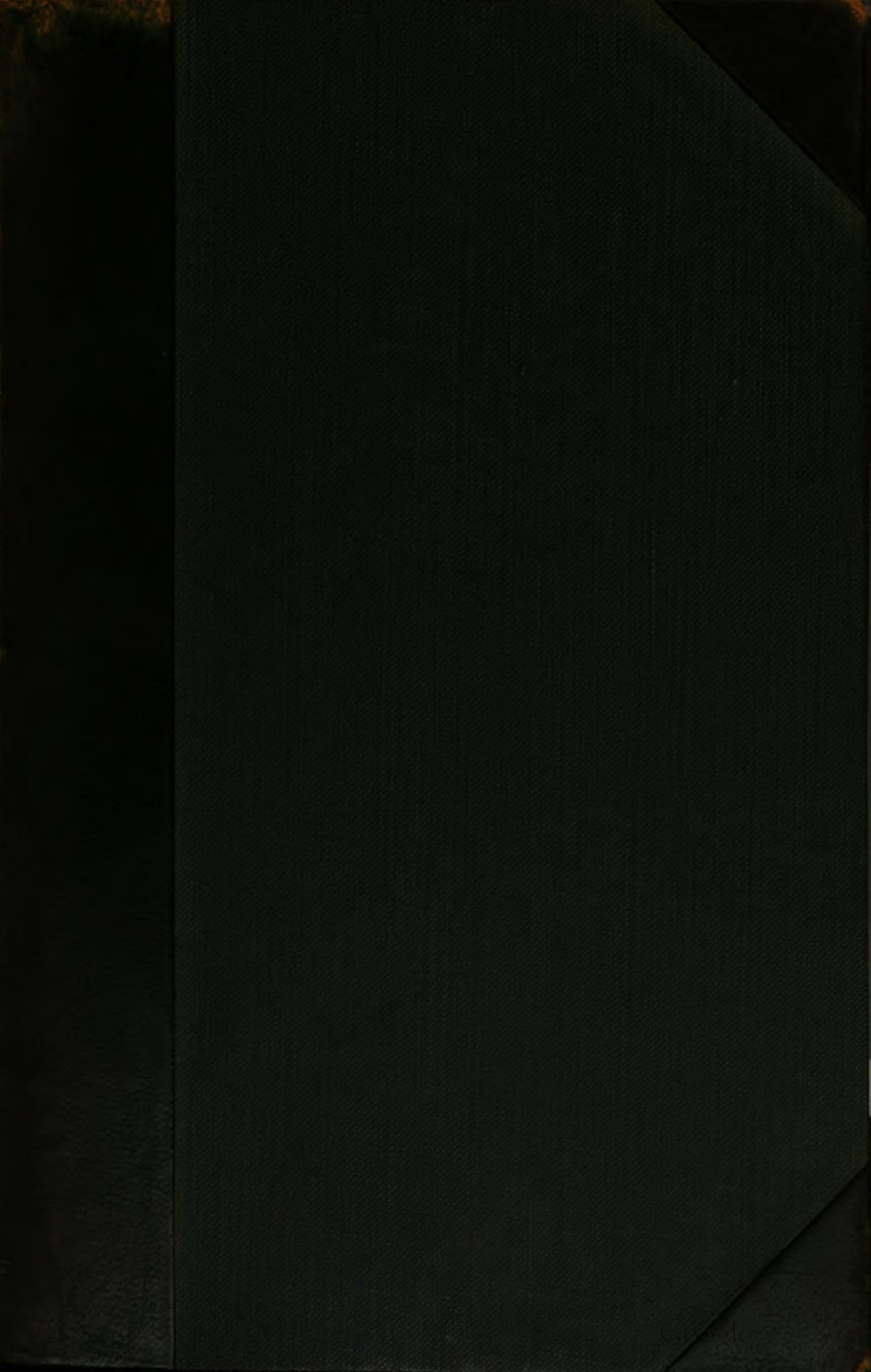



HARVARDIANAE
VE
RI
TAS

L'HORTICULTEUR FRANÇAIS

DE MIL HUIT CENT CINQUANTE ET UN

PARIS. — IMPRIMERIE HORTICOLE DE J.-B. GROS ET DONNAUD,
RUE CASSETTE, 9.

L'HORTICULTEUR FRANÇAIS

DE MIL HUIT CENT CINQUANTE ET UN

JOURNAL

DES AMATEURS ET DES INTÉRÊTS HORTICOLES

RÉDIGÉ PAR

F. HERINCQ

ATTACHÉ AU MUSÉUM D'HISTOIRE NATURELLE DE PARIS,
Collaborateur du *Manuel des Plantes*, des figures du *Bon Jardinier*
ex-collaborateur de la *Revue hortioole*, etc.
Ex-Rédacteur principal de la *Société d'horticulture de la Seine.*
Membre de la Société botanique de France, de la Société impériale de Paris;
Membre honoraire du Cercle pratique d'horticulture du Havre;
Membre correspondant des Sociétés de l'Aube, de la Sarthe, de Meulan, de Caen, etc.



PARIS

A LA LIBRAIRIE SCIENTIFIQUE
DE M. MÉQUIGNON-MARVIS
3, RUE DE L'ÉCOLE-DE-MÉDECINE

M DCCC LVII

4

..ca Bricogne pinx. Visto sc.

Pelargonium zonale et inquinans.

AVIS TRÈS IMPORTANT.

A partir de 1857, les bureaux d'abonnement à l'*Horticulteur Français* de 1851, précédemment établis à la librairie de M. Goin, sont transférés rue Monsieur-le-Prince, n° 23.

Les demandes d'abonnement pour 1857 doivent être adressées à M. Deraine, directeur de l'*Agence des Journaux*, rue Monsieur-le-Prince, 23, accompagnées d'un mandat, à son ordre, sur la poste ou sur une maison de commerce de Paris.

Le prix de l'abonnement est de 10 francs pour Paris et la banlieue : de 11 francs pour les départements; plus 1 franc de frais d'encaissement, pour ceux des abonnés qui n'enverront pas un mandat.

Tout ce qui concerne la rédaction : les ouvrages, catalogues, etc., doivent être adressés à M. F. Hérincq, 11, rue Guy-Labrosse.

PELARGONIUM ZONALE-INQUINANS.

(Pl. I).

Var. *Gloire de St Marcoul*, fig. 1; *Madame Bercque*, fig. 2; *Madame Vaucher*, fig. 3; *Césarine Missiaux*, fig. 4.

Les amateurs de beaux *Geranium*,—comme on dit le plus souvent,—connaissent le *Triomphe de Corbény*, charmante variété à fleurs saumonées, qui a obtenu une récompense à une des dernières expositions de Paris. Les quatre nouveautés que nous figurons dans ce numéro, proviennent de la même source; c'est une excellente recommandation, qui nous dispense de faire leur éloge. Nous les avons choisies dans plusieurs gains, qui nous ont été adressés par l'obtenteur M. Babouillard, amateur à Corbény (Aisne).

Gloire de St Marcoul (fig. 1) est de la nature de Tom-Pouce, pour la végétation; mais ses fleurs sont grandes, d'une couleur fort remarquable, assez difficile à définir; c'est comme minium orange, avec nuance saumonée.

Madame Bercque (fig. 2) est une variété très vigoureuse, à fleurs charmantes, fond blanc, avec des sortes de flammes saumonées partant de la base des pétales et formant par leur ensemble un œil rayonnant.

Madame Vaucher (fig. 3) est un gain vigoureux à grandes fleurs du blanc le plus pur.

Césarine Missiaux (fig. 4) est une plante aussi vigoureuse que la variété Madame Bercque; ses fleurs sont d'un rose magnifique.

Toutes ces nouveautés ont les fleurs très grandes, réunies en fortes ombelles qui sont portées bien au-dessus du corps de l'arbuste par de gros et longs pédoncules. Leurs feuilles sont épaisses, d'un beau vert, légèrement zonées de brun, dans les variétés 1, 3 et 4; la zone brune est très prononcée dans la variété Madame Bercque; ces feuilles sont velues, bordées de dents presque égales, et portées par un long et solide pétiole.

Nous croyons pouvoir recommander ces 4 nouvelles et admirables variétés à l'attention des horticulteurs.

F. HÉRINCQ.

REVUE DES JOURNAUX D'HORTICULTURE.

PLANTES NOUVELLEMENT INTRODUITES OU RECOMMANDÉES.

Il faut décidément que nous soyons nés sous une bien mauvaise étoile pour que nous ayons toujours des erreurs à relever, et voilà le malheur, c'est justement à cause de cela que *l'Horticulteur français* a la réputation de traiter un peu légèrement les gloires horticoles, et alors on lui donne grand tort. Ce tort, personne ne le lui reproche plus amèrement que lui-même; aussi il se frappe la poitrine; il a commis des fautes, bien des fautes; mais qui n'en commet pas! C'est vrai, nous avons plaisanté plus d'une fois de braves et loyaux écrivains de la Belgique que nous avons pris tout bonnement pour de simples musiciens. — Ah! aveugle *Horticulteur français*! tu pensais à tort. Tu croyais qu'ils n'étaient que des musiciens comme beaucoup trop d'autres. Etourdi, homme léger que tu es, avec ton esprit de dénigrement tu ne vois pas qu'ils sont d'excellents musiciens; qu'ils n'ont seulement que le défaut de trop chanter, ce qui rend leur voix souvent fausse et criarde, et d'avoir une méthode qui ne la cède en rien à celle des Limousins; c'est-à-dire *que si vous êtes du bâtiment*, toutes les cantates ne leur suffisent pas pour vous porter aux nues, mais si, n'étant pas du bâtiment, il vous arrive, par

malheur, de vous trouver à portée de leur auge, tant pis pour vous, ils ne font ni une ni deux, ils vous la vident tout entière sur la tête, non par méchancété, remarquez-le bien, mais par distraction, par oubli, par absence enfin.

Cela dit, passons au sérieux de la chose.

Petunia nouveaux.

Dans la livraison du mois de novembre dernier, *l'Illustration horticole* a donné un très beau dessin de six Petunia variés obtenus en France ; ces six variétés ont été rendues avec une assez grande exactitude et chacun a pu juger de la valeur de ces gains, dont un entre autres *Gloire de France*, a été obtenu par M. Boucharlat, horticulteur à Lyon. Mais pourquoi cache-t-on que trois de ces variétés, savoir : *Madame Eug. Lemichez*, *Monsieur de Saint-Innocent*, et *Monsieur Loyre* ont été obtenues par M. Rendatler, horticulteur à Nancy. Cependant M. Rendatler s'est acquis une réputation d'heureux semeur et surtout dans ce genre de plante ; les trois variétés parues dans le dernier numéro de notre journal en sont encore une preuve ; serait-ce un oubli ou une absence, comme nous disions tout à l'heure, ou bien ferait-on semblant de ne pas le savoir, toujours en l'honneur du principe qui dit :

Nul n'a de l'esprit hors nous et nos amis,

Quand je vous disais qu'il fallait être du bâtiment ?

Voici deux autres nouvelles variétés de Petunia, qu'on annonce pour cette année et qui sont aussi remarquables que la comète qui doit bientôt paraître, dit-on ; l'un s'appelle *Weiss Schlumberger*, dédié au président de la Société d'horticulture de Mulhouse, homme plein de zèle pour l'horticulture, qui certes méritait un plus beau gain que celui à fleurs striées rouge sur un fond blanc et qui n'a rien de nouveau; car ayant été à même d'en juger, nous n'avons reconnu aucune différence entre ce dernier et un déjà ancien appelé Impératrice Eugénie (Rend.).

L'autre est le plus curieux : qu'on imagine une corolle d'un blanc très pur, ce qui n'est pas difficile à chercher, et sur le fond des taches rouges violacées jetées trés irrégulièrement, tellement qu'on voit souvent sur la même plante des fleurs ayant une corolle moitié rouge, moitié blanche nettement séparée, comme ce qu'on aperçoit dans une éclipse de lune ou dans le masque d'un arlequin ; et des fleurs qui ont une tache sur les cinq parties de la corolle, qui représentent assez mal une étoile, voire

même une comète ; cette merveille s'appelle ***Inimitable***, ***Gloire de Dieuze***, etc., etc.

Je cite ces noms pour qu'on ne s'y laisse pas prendre : c'est toujours la même plante.

C'est une variété à petites fleurs, qui n'est pas très éblouissante, mais qui est très bizarre et très originale, ce qui la fera rechercher par les amateurs.

Ce sont les salines de Dieuze qui ont donné le jour à cette merveille, et c'est grâce aux soins de M. Lhuillier, de Dieuze, que tous les horticulteurs de Nancy viennent de la mettre au commerce.

L'*Illustration Horticole* en donnera la figure prochainement.

Illairea canarinoïdes (Loasées).

Cette jolie espèce, d'un genre aussi nouveau que curieux, a fait son apparition depuis peu d'années seulement. C'est dans le courant de 1854 que l'établissement de Louis Van Houtte a mis cette plante au commerce, et dans la même année la *Flore des serres* en donnait une très exacte figure pour les dimensions; quant à la couleur des fleurs, nous avons pu en juger sur nature, et nous avons remarqué que la couleur orange-cinabre est un peu trop vive dans le dessin reproduit par la *Flore.* Par le mode de végétation, l'habitus et même tous les caractères, cette plante se rapproche beaucoup du *Cajophora lateritia*, ancien *Loasa*, à fleurs aussi gracieuses que belles, que tout le monde reconnait dans ces étoiles oranges qui se laissent suspendre si élégamment aux voûtes de nos serres froides; mais elle en diffère par des caractères très simples et très faciles à saisir : la grande dimension des fleurs qui, au lieu d'avoir leurs pétales étalés en étoile, sont rapprochés et en font une corolle campaniforme, imitant assez notre *Canarina campanula*, plante d'une famille très distincte (Campanulacées), et qui est assez rare dans les collections à cause de la difficulté qu'on éprouve dans sa culture.

L'*Illairea canarinoïdes* est une charmante plante grimpante de serre froide, très gracieuse et de plus très originale; c'est assez dire que c'est une de nos lianes ornementales très recommandables, et si ce n'est pas à titre de nouveauté que nous en faisons part à nos lecteurs, que ce soit au moins à titre de beauté méconnue.

Rose et Dahia bleus (ROUTE D'ASNIÈRES).

Dans le monde horticole, tout événement perd son importance, toute merveille méritante, toute nouvelle introduction de plante alimentaire, dût-elle être cent fois plus méritante que le précieux tubercule (bien malade, hélas!) dont Parmentier a doté la vieille Europe, se tait devant l'apparition de la ROSE ET DU DAHLIA BLEUS.

Et à propos de la *Rose et du Dahlia bleus*, nous nous empressons d'avertir, une fois pour toutes, *l'Ami lecteur*, comme disent les vieilles préfaces, que nous n'avons aucunement l'intention de critiquer personne quand même et toujours; nous savons recommander et parler élogieusement des nouveautés horticoles véritablement intéressantes, et dans le cours de l'année qui vient de s'écouler, *l'Horticulteur français* a été assez heureux; on nous citerait difficilement une bonne plante dont nous ayons dit du mal, et une mauvaise que nous aurions vantée; beaucoup de journaux d'horticulture n'en pourraient pas dire autant. Mais arrivons bien vite à notre *Rose et à notre Dahlia bleus*.

Nous avons lu presque avec attendrissement ce qu'on nous écrit de plusieurs côtés et sur tous les tons :

Depuis le *ré* fort jusqu'au *la* rond (sans calembour).

« Ah ça! pourquoi n'avez-vous pas encore parlé de la fameuse trouvaille de la *Rose et du Dahlia bleus?* Feuilletez donc le numéro de septembre de la Société impériale et centrale d'horticulture, et vous verrez que la *Rose et le Dahlia bleus* sont bien trouvés. » En effet, nous avons feuilleté, nous avons lu ces lignes, et d'après cette annonce on peut comprendre l'émotion que nous avons éprouvée : le journal nous est tombé des mains ; nous n'avons pas osé nous baisser pour le ramasser, tant nous avons craint en ce moment les suites de notre émotion.

Une fois notre émotion passée, nous nous sommes mis à réfléchir; l'idée nous est venu que pour la Rose, cela pourrait être une bouture faite au collodion de la Rose bleue qui existait, voilà quatre ans, au Luxembourg; pour le Dahlia bleu, il pourrait être dû à l'influence de la comète; mais non, c'est impossible, puisqu'elle ne doit paraître que cette année; enfin, ne trouvant pas le *fin mot*, nous avons souhaité au Bureau de la Société impériale et centrale d'horticulture de ne jamais se rendre sur la *route d'Asnières* pour constater le fait; car c'est une route qui doit lui rester inconnue.

Nouvelle plante alimentaire.

Et dire qu'il y a encore des gens qui soutiennent que nous ne sommes pas dans le siècle des merveilleuses découvertes en horticulture, quand on veut nous faire manger des roseaux, ni plus ni moins. — Vous riez, ami lecteur, en apprenant cette heureuse innovation, et vous dites que c'est bon pour les canards; mais attendez nous allons vous prouver que vous avez tort de rire quand la France s'enorgueillit de cette introduction.

Voici ce que nous lisons dans la *Revue horticole* et les journaux politiques :

« M. de Montigny, consul de France à Shang-Haï, actuellement de passage dans le royaume de Siam, vient d'informer le ministre de la Guerre qu'on a expédié de Singapour, pour servir aux essais d'acclimatation :

« Quatre serres contenant des plans d'un *bambou comestible* de la Malaisie, appelé *bouton*, et de divers arbres à fruits, ainsi que des graines et tubercules comestibles de différentes espèces.

« D'après les renseignements dont M. de Montigny accompagne son avis, le bambou-bouton est une plante qui atteint de très hautes proportions, et peut fournir :

« 1° Du bois de chauffage;

« 2° Des abris contre le vent;

« 3° Un excellent et très gros légume.

« Sa végétation est rapide; il diffère du bambou comestible de la Chine, dont les essais s'accomplissent au Hamma, en ce que sa racine ne trace pas comme celle de ce dernier et qu'il présente tous les caractères du bambou ordinaire des jongles indiennes. Pour le manger, on coupe les jeunes pousses au niveau du pied, quand elles ont atteint environ 30 centimètres de hauteur. On épluche cette pousse comme on fait du chou palmiste, et on la fait fortement blanchir avant de lui donner son entière cuisson. Les indigènes conservent ce bambou dans la saumure pendant six mois, un an; il devient alors pour eux un excellent condiment. »

Il n'y a qu'une seule chose qui soit regrettable, c'est qu'on a oublié de nous faire mention de la grosseur de chacun de ces *boutons*, puisque c'est justement cette partie qu'on mange; et de nous dire que ce *nouveau légume*, en servant de bois de chauffage, se cuisait naturellement tout

seul; cela aurait été une qualité très précieuse de plus pour la recommander.

Nouvelle plante à indigo.

Un innovateur zélé du département de la Moselle a, par des manipulations successives, trouvé que l'*Eupatorium tinctorium* fournirait une belle couleur bleue, plus fine même que l'indigo; mais que lui, *chimico-jardinier* (pardonnez-moi l'expression), n'en avait jusqu'ici tiré que des *tons verdâtres.*

Devant cet heureux et surtout très intéressant résultat, nous, simple moucheron, nous nous inclinons avec tout le respect dû à ce lion messin; par conséquent, nous n'oserons jamais, de notre vie, faire de réflexions à ce sujet.

LOUIS INGELRELST.

CONGRÈS POMOLOGIQUE DE LYON.

Révision de la nomenclature des meilleures Poires admises par ce congrès.

Dans notre numéro de novembre 1856, nous avons fait connaître que la *Société impériale d'horticulture du Rhône* avait profité de son exposition quinquennale pour ouvrir un congrès pomologique, en faisant un appel à toutes les associations qui correspondent avec elle. Ce congrès, qui a tenu ses séances les 20, 21 et 22 septembre dernier, sous la présidence d'une de nos jeunes gloires pomologiques, M. Charles Baltet, horticulteur pépiniériste, à Troyes (Aube), vient de publier le résultat de son travail. Dans cette première session, il s'est occupé des Poires. La liste des variétés mises dans le commerce ayant été appelée, chaque variété a été admise, rejetée ou ajournée. 90 seulement sont sorties victorieuses de ce conseil révisionnaire, qui comptait un grand nombre de notabilités pomologiques de France; celles de la Belgique n'y avaient aucun représentant. Un pareil congrès sans le concours des pomologues belges est-il possible? Il parait que oui, car le travail que nous avons sous les yeux, prouve que leur lumière n'est pas absolument nécessaire pour faire le jour dans la science pour laquelle ils réclament la supériorité.

Voici la liste des variétés de Poires admises par le congrès, avec la synonymie et la fertilité de chacune d'elle, la grosseur, la qualité et la maturité des fruits.

Poires pour pyramides, etc.

Adèle de Saint-Denis (Synonymes détruits : Adèle de Saint-Cérat, Baronne de Mello) ; fertile, fruit moyen, bon. — Octobre (1).

Alexandrine Douillard (Syn. Douillard) : très fertile, fruit assez gros, bon. — Novembre.

Arbre courbé (Syn. Amiral) : fertile, fruit gros, bon. — Octobre.

Beau présent d'Artois (Présent royal de Naples) : très fertile, fruit gros, assez bon. — Commencement septembre (entre-cueillir).

Bergamotte d'Angleterre (Gansel's bergamotte, Bezy de Çaissoy par plusieurs pépiniéristes) : fertile, fruit moyen, bon. — Septembre, octobre. — (Greffer sur franc.)

Bergamotte Esperen : très fertile, fruit moyen, très bon. — Mars, mai.

Beurré Beaumont (Beurré de Baumont, Bézy Waët, Bézy de Saint-Wast, Beimont, Beymont) : fertile, fruit moyen, bon. — Janvier.

— *Benoît* (Beurré Auguste-Benoît ou Benoist) : fertile, fruit gros ou assez gros, assez bon. — Septembre-octobre.

— *Capiaumont* (Beurré aurore) : très fertile, fruit moyen, bon. — Octobre. — (Greffer sur franc; très bon cuit.)

— *Clairgeau :* très fertile, fruit gros ou très gros, bon. — Novembre et décembre.

— *d'Amanlis* (Wilhelmine, Hubard, Duchesse de Brabant, Poire Delbert ou d'Albert, Poire Kessoise) : très fertile, fruit gros, bon. — Septembre.

— *d'Aremberg* (Orpheline d'Enghien, Colmar Deschamps, Beurré Deschamps, Délices des Orphelins) : très fertile, fruit moyen, très bon. — Décembre-janvier. — (Greffer sur franc.)

— *d'Anjou* (Ne plus meuris, Nec plus muris) : peu fertile, fruit assez gros, très bon. — Décembre.

(1) La fertilité de l'arbre est indiquée par : peu fertile, assez fertile, fertile, très fertile.

La grosseur du fruit — — petit, moyen, assez gros, gros, très gros.

La qualité de la chair — — assez bon, bon, très bon.

L'époque de la maturité est le terme moyen.

Beurré Davy (Beurré Spence, Beurré de Bourgogne, Beurré St-Amour, Belle de Flandre ou des Flandres, Nouvelle gagnée à Heuze, Beurré des Bois, Boss père, Poire des Bois, Fondante des Bois, Boss Pear, Beurré d'Elberg, Beurré Davis, Beurré Foidart) : fertile, fruit gros ou très gros, bon. — Octobre.

— *de Nantes* (Beurré Nantais) : très fertile, fruit moyen, très bon. — Septembre.

— *d'Hardenpont* (Beurré d'Aremberg, par erreur ; Glou morceau, Goulu morceau de Cambron, Beurré de Kent, Beurré Lombard, Beurré de Cambronne) : fertile, fruit gros, très bon. — Janvier.

— *Diel* (Beurré magnifique, Beurré incomparable, Beurré royal, Beurré des trois tours, Dry toren, Melon de Knops, Poire melon, Graciole d'hiver, Fourcroy, Dorothée) : fertile, fruit gros, très bon. — Novembre, décembre. — (Recommandé.)

— *Giffart* : fertile, fruit moyen, très bon. — Fin juillet.

— *Picquery* (Urbaniste, Louis Dupont, Beurré Drapiez, Louise d'Orléans, Serrurier, d'Automne, Vergaline musquée) : peu fertile, fruit moyen, très bon. — Octobre, novembre.

— *Quételet* (Beurré Dumortier) : très fertile, fruit moyen, très bon. — Septembre, octobre.

— *Six* : fertile, fruit assez gros ou gros, très bon. — Novembre et décembre. — (Greffer sur franc.)

— *Superfin* : assez fertile, fruit assez gros, très bon. — Septembre.

Bézy de Montigny (Non pas Doyenné musqué vulgairement nommé Bézy de Montigny) : très fertile, fruit moyen, bon. — Septembre.

Bon Chrétien Napoléon (Liard, Médaille, Mabille, Captif de Sainte-Hélène, Charles d'Autriche, Charles X, Beurré Napoléon, Bonaparte, Gloire de l'Empereur, Napoléon d'hiver) : très fertile, fruit assez gros, très bon. — Octobre, novembre.

— — *William* (Bartlett de Boston, de Lavault) : très fertile, fr. gros ou très gros, très bon. — Septembre.

Bonne d'Ezée (Belle ou bonne des Zées, Belle et bonne des haies) : très fertile, fruit gros, bon. — Septembre.

Calebasse Bosc (Poire Thompson) : très fertile, fruit gros, bon. — Novembre.

Calebasse monstre (Calebasse Carafon, Calebasse royale, Calebasse monstrueuse du Nord, Van Marum, Triomphe de Hasselt) : très fertile, fruit très gros, assez bon. — Octobre. — (Greffer sur franc.)

Colmar d'Aremberg (Poire Kartoffel) : très fertile, fruit très gros, assez bon. — Novembre.

Conseiller de la Cour (Maréchal de cour, Bô ou Baud de la cour, Grosse Marie) : fertile, fruit gros, assez bon. — Octobre.

Cumberland : très fertile, fruit assez gros, bon. — Septembre, octobre.

Des Deux Sœurs : très fertile, fruit assez gros, bon. — Novembre.

Délices d'Hardenpont d'Angers (Poire Pomme, de Racqueingheim) : très fertile, fruit moyen, très bon. — Novembre, décembre.

— *de Lowenjoul* (Poire Jules Bivort) : très fertile, fruit assez gros, très bon. — Octobre, novembre. — (Greffer sur franc.)

Doyenné Boussoch (Beurré de Mérode, Double Philippe, Nouvelle Boussoch) : fertile, fruit gros, bon. — Septembre.

— *Defais :* fertile, fruit moyen, assez bon. — Novembre, décembre.

— *d'hiver* (Bergamotte de la Pentecôte, Seigneur d'hiver, Doyenné de *ou* du printemps, Dorothée royale, Poire Fourcroy, Canning d'hiver, Merveille de la nature, Pastorale d'hiver, Poire du Pâtre, Beurré coupé) : très fertile, fruit gros, bon. — Janvier, mai.

Duchesse d'Angoulême (Poire de Pézénas, des Eparonnais, Duchesse) : très fertile, fruit très gros, bon. — Octobre, novembre.

— *de Berry d'Été :* assez fertile, fruit moyen, très bon. — Fin août.

Épine du Mas (Belle Épine Dumas, Colmar du Lot, Duc de Bordeaux, Épine de Rochechouard, C. de Limoges) : fertile, fruit moyen, bon. — Novembre.

Espérine : très fertile, fruit moyen, assez bon. — Octobre.

Figue (Figue d'Alençon, Figue d'hiver, Bonnissime de la Sarthe) : fertile, fruit assez gros, très bon. — Novembre, décembre.

Fondante de Charneux (Beurré ou Fondante des Charneuses, Duc de Brabant (Van Mons), Miel de Waterloo) : fertile, assez gros très bon. — Octobre. — (Greffer sur franc.)

Fondante de Noël (Belle ou Bonne de Noël, Belle ou Bonne après Noël, Souvenir d'Espéren) : fertile, fruit moyen, bon. — Décembre.

Grand Soleil : fertile, fruit assez gros, bon. — Décembre.

Graslin : fertile, gros, ou assez gros, bon. — Octobre, novembre.

Jalousie de Fontenay (Jalousie de Fontenay-Vendée, Belle d'Esquermes) : très fertile, fruit assez gros, très bon. — Septembre.

Louise Bonne d'Avranches (Louise de Jersey, Bonne ou Beurré d'Avranches, Bergamotte d'Avranches, Bonne de Longueval) : très fertile, fruit assez gros, très bon. — Septembre, octobre.

Marie-Louise Delcourt (Marie-Louise Nova, Marie-Louise Nouvelle, Van Donkelear, Vandonckelaër, Marie-Louise Van Mons) : très fertile, fruit moyen ou assez gros, très bon. — Octobre, novembre.

Nouveau Poiteau (Tombe de l'amateur) : fertile, fruit gros, bon. — Novembre (Blettit avant de mûrir).

Passe Colmar (Passe Colmar gris, Passe Colmar nouveau, Passe Colmar ordinaire) : très fertile, fruit moyen, très bon. — Décembre à février.

Rousselet d'août (Gros Rousselet d'août Van Mons) : très fertile, fruit moyen, très bon. — Août.

Saint-Michel Archange : fertile, fruit assez gros, très bon. — Octobre.

Saint-Nicolas (Duchesse d'Orléans) : très fertile, fruit assez gros, très bon. — Octobre.

Seigneur (Esperen) (Seigneur d'Esperen, Bergamotte fiévée, Bergamotte lucrative, Lucrate, Brésilière, Beurré lucratif, Fondante d'automne, Arbre superbe) : très fertile, fruit moyen ou assez gros, très bon. — Septembre, octobre.

Shobdencourt (Non pas Shobden court) : très fertile, fruit moyen, très-bon. — Janvier, mars.

Soldat Laboureur : fertile, fruit assez gros, bon. — Octobre, décembre.

Suzette de Bavay : très fertile, fruit petit, bon. — Février, avril.

Triomphe de Jodoigne : fertile, fruit gros ou très-gros, assez bon. — Décembre.

Van Mons (Van Mons de Léon Leclerc) : fertile, fruit gros, très bon. — Novembre.

Poiriers spécialement pour Espaliers.

Bergamotte Cressanne (Cressanne, Crésane d'automne, Beurré plat) : fertile, fruit moyen, très bon. — Novembre (contre un mur et au soleil).

Beurré gris (Beurré doré, Beurré d'Amboise, Beurré Roux, Beurré d'Isambert, Beurré du Roi, Isambart le bon, Beurré de Terwerenne) : fertile, fruit moyen et gros, bon. — Septembre. (Sur

franc, contre un mur, avec avant-toit; levant, couchant; peut s'élever en haute tige.)

Bézy de Chaumontel (Beurré de Chaumontel, Chaumontel, Beurré d'hiver) : assez fertile, fruit moyen et gros, assez bon. — Janvier, (Peut aussi s'élever en pyramide.)

Bon-chrétien de Rans (Beurré de Rance, Beurré de Flandre, Beurré de Noirchain, Beurré noire chair, Hardenpont de printemps, Beurré de Pentecôte) : assez fertile, fruit assez gros, assez bon. — Janvier, mars. — (Sur franc, contre un mur, bonne exposition.)

Doyenné blanc (Beurré blanc, par erreur ; Saint-Michel, Bonne Ente, Doyenné picté, De Neige, Du Seigneur, Citron de Septembre, etc.) : très fertile, fruit moyen, très bon. — Octobre. — (Sur franc, contre un mur avec avant-toit; nord, levant, couchant.)

Doyenné gris (Doyenné roux, Doyenné crotté, Doyenné galeux, Doyenné jaune, Saint-Michel gris, Neige grise) : très fertile, fruit moyen, très bon. — Octobre, novembre. (Sur franc, contre un mur, avec avant-toit; terre légère ; levant, couchant, nord.)

Saint-Germain d'hiver (Inconnue Lafare, Saint-Germain gris, Saint-Germain vert) : fertile, fruit assez gros, très bon. — Novembre à mars (Sur franc, contre un mur au soleil).

Poiriers spécialement pour haute tige (arbres de verger).

Bergamotte Sylvange (Poire Sylvange) : fertile, fruit moyen, bon. — Novembre.

Beurré d'Angleterre (Bec doré, Amande, Poire d'amande, Poire anglaise, Saint-François, Poire des Finois) : très fertile, fruit moyen, assez bon. — Septembre.

Beurré Goubault : très fertile, fruit moyen, bon. — Septembre. (Entre-cueillir.)

— *Millet* : très fertile, fruit petit, très bon. — Décembre.

Blanquet (Blanquet gros, Cramoisin, Cramoisine) : fertile, fruit petit, assez bon. — Juillet. (Entre-cueillir.)

Citron des Carmes (Petite Madeleine, Saint-Jean) : très fertile, fruit petit, assez bon. — Juillet. (Entre-cueillir.)

Doyenné de juillet (Roi Jolimont) : très fertile, fruit petit, très bon. — Juillet. (Entre-cueillir.)

Épargne (Beau présent, Cuisse Madame, Grosse Madeleine, Saint-Samson, Chopine, Beurré de Paris, Cueillette de la table des Princes) : très fertile, fruit moyen ou assez gros, bon. — Juillet, août. (Réussit en espalier.)

Joséphine de Malines : peu fertile, fruit moyen et petit, très bon. — Janvier, mars. (Réussit en espalier.)

Rousselet de Rheims (Petit Rousselet, Rousselet musqué) : fertile, fruit petit, bon. — Septembre. (Très bon cuit.)

Seckle (Shakespear, Seckle pear) : fertile, fruit petit, bon. — Octobre.

Zéphirin Grégoire : très fertile, fruit petit ou moyen, très bon. — Janvier, février.

Variétés dont les fruits sont à cuire.

Belle Angevine (Angora, Bolivar, Comtesse ou Beauté de Terweren, Royale d'Angleterre, Duchesse de Berry d'hiver, Abbé Mongein, Très grosse de Bruxelles) : assez fertile, fruit énorme, assez bon.— Fin d'hiver. (Pyramide ; mieux en espalier contre un mur au midi.)

Bon-Chrétien d'hiver (Poire d'Angoisse, Poire de Saint-Martin, Bon-Chrétien de Tours) : assez fertile, fruit gros, bon.— Mars, mai. (Contre un mur à bonne exposition.)

Catillac (Quenillat, Teton de Vénus, Gros Gillot, Bon-Chrétien d'Amiens, Grand monarque, Monstrueuses des Landes, Chartreuse, Abbé Mongein) : très fertile, fruit très gros, bon.— Février, mars. (Pyramide ; mieux en espalier et en haute tige.)

Certeau d'automne (Cuisse Madame, par erreur) : très fertile, fruit moyen, très bon. — Octobre, novembre. (Mieux espalier et haute tige.)

Curé (Monsieur le Curé, de Monsieur, de Clio, Belle de Berry, Belle Andréanne ou Adrienne, Bon papa, Pater noster, Vicar of Wakefield, Belle Héloïse, Beurré comice de Toulon, Belle Andreine) : fertile, fruit gros, très bon. — Novembre, janvier. (Pyramide, espalier, haute tige.)

Léon Leclerc : fertile, fruit gros, assez bon. — Mars, mai. (Pyramide, mieux espalier ; sur franc, bonne exposition.)

Martin sec (Rousselet d'hiver) : assez fertile, fruit petit, très bon. — Décembre, janvier. (Mieux haute tige.)

Messire Jean (Mi Sergent, Messire Jean gris, Messire Jean doré, Chaulis) : assez fertile, fruit moyen, bon. — Novembre. (Mieux haute tige.)

Telles sont les variétés admises par le congrès pomologique, et les synonymes à détruire. Ce travail est-il exempt d'erreur ? Nous laisserons à de plus habiles le soin de vider la question. Mais quel qu'il soit, les membres du congrès de Lyon n'en méritent pas moins la reconnaissance des disciples de Pomone, qui trouveront, dans ce petit résumé, un guide sûr pour le choix des variétés à introduire dans leur jardin fruitier.

F. HÉRINCQ.

DICTONS POPULAIRES A RÉFORMER.

Si on plantait son père, on lui couperait la tête.

Tout récemment, je plantais quelques arbres dans un champ, sur le bord d'une route ; j'avais choisi des sujets bien enracinés et droits. Un cantonnier vint à moi et me recommanda d'étêter mes arbres, pour me conformer au règlement et *aux usages* (Notez que ce brave cantonnier Lorrain n'a jamais travaillé aux plantations de la ville de Paris). Je m'y refusai, en lui faisant observer que mes arbres étant garnis de racines ramifiées et chevelues, et la tige d'une belle venue, ce serait commettre un crime horticole en les décapitant. Il m'opposa le dicton parricide inscrit en tête de cet article.

Ainsi voilà où en sont non-seulement des employés, mais beaucoup de planteurs routiniers, qui coupent la cime des arbres confiés à leurs soins. S'il s'agissait de spécimens grêles, tordus, supportés par un pivot ou 2 ou 3 racines nues, il serait prudent d'équilibrer les appareils respiratoires et nutritifs en *écourtant* le sommet aérien ; mais ce fait se présente trop rarement ; — on ne va pas dans les forêts arracher des arbres de route. — Dans le cas où je me trouvais, il m'a suffi d'arrondir la tête en diminuant très peu les fortes branches latérales. Au moins la sève filera directement par l'œil terminal sans former de coude ; et dans 50 à 60 ans, moins ou plus, mes arbres étant plus droits, la *bille* plus longue, la vente en sera plus fructueuse.

Suivez les routes plantées, vous rencontrerez beaucoup d'Ormes, de Frênes, d'Érables, de Peupliers, etc., rabougris, tortus, dont la tête retranchée n'a encore pu donner une flèche. Le coup d'œil n'est pas joli,

et l'individu ne pourra être d'aucune utilité dans l'industrie, à moins que ce ne soit pour chauffer nos arrière-neveux.

L'élagage n'est pas parfaitement entendu. Il n'est pas rare de voir de grands arbres fluets trop ébranchés; d'autres dont le coup de serpe mal donné laissent des têtards qui, par la suite, nuisent à la vente. Il vaudrait mieux, pendant les 10 années qui suivent la plantation, ne couper que les fortes branches le long de la tige et laisser les autres; et plus tard opérer un élagage raisonné, propre, en maintenant une cime suffisante. Si la flèche tendait à se bifurquer, on coursonnerait le rameau le moins direct.

Arbres fruitiers. — Nous avons expliqué à propos des berceaux fruitiers, la taille convenable à une Palmette formée nouvellement plantée. Nous renvoyons aux mêmes recommandations pour la Pyramide.

Quand on édifie un verger, si les arbres de haute tige ont une tête en rameaux de l'année, on laissera les 4 ou 5 plus beaux, formant le mieux le vase, et on les taillera du fort au faible, c'est-à-dire à l'endroit où ils diminuent sensiblement de grosseur et sur un œil externe. Si la couronne avait 2 ans et plus, si les branches étaient également disposées, les racines bien fournies de chevelu et spongioles, la taille serait inutile, à moins que les pousses nouvelles ne fussent longues, maigres; alors on les couperait comme ci-dessus. Une tête irrégulièrement disposée se refait à la serpette en retranchant les brins inutiles, en rabattant les plus vigoureux ou ceux qui s'emportent de côté. Généralement, la première année, la taille sera insignifiante, et les quelques années suivantes, on devra y apporter plus d'attention. Plus tard on se bornera à supprimer ou à inciser les gourmands et à comprimer les membres trop fougueux.

Les jeunes sujets qu'on plante le long des murs ou des allées pour espaliers, palmettes ou pyramides peuvent être taillés comme s'ils étaient anciennement repris, mais plutôt à un ou deux yeux plus loin, et en ne touchant pas aux petites ramifications. Les Pêchers et Abricotiers se rabattent au printemps à 20 centimètres au dessus de la greffe; en les plantant, on a le soin de les tourner de manière à avoir deux yeux latéraux, pour former un beau V. Il n'y a que ceux destinés aux cordons obliques, qui seront taillés à 50 centimètres de l'onglet, et en laissant de longueur les bourgeons anticipés, sauf les trop grands.

Les jeunes fruitiers à pépins pour cordon oblique ou pour spirale seront taillés de 30 à 50 centimètres, selon leur force, et même pas du tout s'ils sont trapus et bien constitués; on coursonnera les ramifica-

tions longues; on ne touchera pas aux autres, et l'inclinaison ou la courbure de la tige ne devra commencer que la deuxième année.

Nous terminons par une recommandation connue: Tout arbre planté nouvellement, ne réclame aucune taille s'il est sain, régulièrement formé et bien enraciné. Autrement, il faut équilibrer, avec ménagement, la force des branches avec celle des racines.

THÉBAT-LARCHÉ.

RÉFLEXIONS SUR LES ARROSEMENTS A LA COLLE FORTE, LES PLANTATIONS DES SQUARES ET DU JARDIN DU HAVRE.

Dans notre dernier numéro, nous avons inséré une lettre de M. Touchard au sujet de l'arrosage avec la dissolution de la colle forte, et dans laquelle on nous demandait notre opinion sur l'emploi de cette dissolution. La voici en deux mots:

La colle forte est un excellent engrais, qui active la végétation; nous en avons constaté les effets, et nous la recommandons encore comme nous l'avons déjà recommandée l'année dernière. Notre opinion n'a pas changé à cet égard. Quant à assurer la reprise des arbres, c'est une autre affaire, et M. Lierval, en proposant sa dissolution dans l'eau pour arrosement, ne lui a nullement attribué cette qualité. Cependant nous croyons, comme le dit M. Touchard, que l'arrosement à la dissolution de gélatine peut aider à la reprise des arbres dans les terres légères par l'humidité qu'elle y entretient, en l'employant à l'époque des grandes chaleurs; mais alors elle n'agit que mécaniquement, c'est-à-dire en entretenant la fraîcheur du sol, mais nullement comme engrais fertilisant; car, à ce moment, les arbres ne veulent pas une abondante nourriture; par suite de la déplantation, ils se trouvent privés d'une grande partie de leurs organes d'absorption, et les racines qui restent, fatiguées, plus ou moins desséchées au contact de l'air, ne sont plus aussi aptes à remplir leurs fonctions, et n'absorbent que lentement les sucs nutritifs qui les environnent. Si alors ces sucs, ou plutôt si l'eau est trop épaisse, elle ne peut que difficilement pénétrer leur tissu, et celle qui les pénètre se trouvant à peu près de même densité que la sève dont les tissus sont gorgés, il en résulte que le mélange de ces deux liquides, que produit l'ascension et la circulation des sucs séveux, ne s'opère qu'avec lenteur. Les racines ne pouvant absorber, pour cette raison, tout le liquide qui les environne, se trouvent placés dans un milieu trop humide; elles pourrissent et l'arbre meurt

L'arbre transplanté, qu'on nous permette la comparaison, est semblable au malade qui a été longtemps privé de nourriture. Si, au moment de la convalescence, on donnait à ce malade des mets lourds et succulents, on provoquerait des accidents qui pourraient causer la mort, parce que les organes de la digestion, fatigués de ce long jeûne, ne fonctionnent plus avec autant de facilité que ceux de l'individu qui a toujours fait fonctionner son appareil digestif. Pour ramener ce malade à la santé, on commence par lui donner une nourriture très légère, d'une digestion facile, pour arriver graduellement à ramener à l'état normal ce merveilleux appareil de la nutrition. Eh bien, nous le répétons, il en est de même pour les végétaux transplantés : ce sont autant de malades, et ce n'est pas en leur fournissant de puissants engrais qu'on parvient à les faire *reprendre;* comme à l'homme malade, il leur faut une nourriture légère, c'est-à-dire des arrosements proportionnés à la force végétative qu'on suppose aux sujets, et simplement avec de l'eau pure, qui pénètre facilement les tissus et se mélange plus rapidement avec la sève pour rétablir la circulation, qui est le principe de vie chez les végétaux.

Nous concluons donc que l'arrosement à la colle forte employé lors de la plantation du jardin du Havre, dont le sol est naturellement humide, c'est une *énormité* qui n'a pu être commise que par un homme tout à fait étranger à la science du jardinage et qui ignore les plus simples notions de la physiologie végétale, car, dans aucun cas, la colle forte ne peut *assurer* la reprise des arbres nouvellement plantés, si ce n'est, comme nous l'avons dit, mécaniquement, en conservant plus longtemps l'humidité aux terrains légers, qui laissent évaporer les eaux d'arrosement avec trop de facilité. Alors, mais alors seulement, un arrosage à la gélatine, donné de temps en temps et non pas continuellement, peut en effet contribuer *à aider* à la reprise des nouvelles plantations. Mais des arrosements à l'eau pure, et le terrain recouvert d'un bon paillis est encore, selon nous, ce qui doit être préféré.

Quelques réflexions maintenant sur les plantations *à la nouvelle mode* du jardin du Havre et autres; mais, comme les nôtres pourraient bien être taxés de partialité par certains hommes qui jugent les autres d'après eux, nous reproduirons celles de l'honorable président du *Cercle pratique d'horticulture et de botanique de l'arrondissement du Havre*, et qui sont consignées dans le 4me bulletin de cette société. Nous en extrayons les passages *guillemetés* suivants :

« De tous les établissements publics utiles et agréables tout à la fois,

« dit **M.** Lefébure, il en est peu qui soient plus dignes d'intérêt que les « *squares* ou jardins publics au sein des villes. Là, au moins, ceux qui « sont privés des faveurs de la fortune, qui ne possèdent pas même une « petite plate-bande, ont la faculté de venir contempler à loisir les fleurs, « respirer leurs bienfaisantes émanations, admirer la variété des feuil- « lages et se reposer à l'ombre des grands arbres. »

La première réflexion porte sur la symétrie du jardin, qui représente assez exactement la figure d'un carré long, dont le centre est occupé par deux pelouses. De chaque côté, à l'est et à l'ouest, une seconde pelouse, deux massifs d'angle et deux massifs de pourtour; ces morceaux se répètent symétriquement deux à deux et quatre à quatre; mais, fait remarquer M. Lefébure, il y a de « très notables différences entre les dimen- « sions des divisions du côté droit et celles du côté gauche.... L'im- « pression qui résulte de cette espèce de défaut d'équilibre entre des « parties évidemment destinées à se faire contre-poids, n'est pas « agréable; nous croyons que tout le monde partagera ce senti- « ment. »

— M. Lefébure se trompe, car des goûts et des couleurs il n'y a pas à discuter, et M. l'Architecte du jardin soutiendra *mordicus* que c'est très agréable; c'est son droit et nous n'avons rien à dire.

Passant ensuite à la seconde réflexion : « Ce que l'on recherche, dit-il, « dans un jardin, au milieu du jour, dans l'été, ce sont des ombrages et « des siéges à proximité des fleurs.... La disposition des plantations du « jardin de l'Hôtel-de-Ville est telle qu'il n'est pas permis d'en attendre « des ombrages utiles aux promeneurs d'ici à longtemps; j'ai entendu « plusieurs personnes manifester le regret que l'on n'ait pas planté une « rangée au moins de tilleuls dans l'allée de ceinture, ainsi que cela se « voit ailleurs. On aurait multiplié les bancs entre les arbres et sous ce « couvert attrayant seraient venues les jeunes mères avec leur petite « famille, les personnes âgées qui ont besoin de s'asseoir souvent, tous « ceux enfin fatigués de la chaleur du jour. Il peut y avoir des raisons « d'art contre ce vœu, mais il a incontestablement en sa faveur une « puissante considération d'utilité qui n'échappera à personne. » — Elle a cependant échappé à l'illustre architecte ex-charpentier.

« *Troisième réflexion*. Les florimanes (et tous ceux qui ont un peu de dé- « licatesse de sentiment le sont plus ou moins), regrettent que l'on n'ait « pas réservé plus de place pour les fleurs de parterre, ces charmantes « productions de la nature qui réjouissent autant le cœur que les yeux. »

— Il paraît que l'architecte n'a pas la délicatesse de sentiment des florimanes.

« *Quatrième réflexion, essentiellement horticole:* On voit des « *Magnolia* déjà forts à un mètre vingt-cinq centimètres les uns des « autres; des *Lauriers-Tin*, et des *Rhododendrum* à 60 et 70 centi- « mètres; un *Cèdre du Liban* à 1 mètre de la bordure des gazons; des « *Mahonia* en bordures à 10 centimètres des gazons; des Frênes pleu- « reurs, sur des sapins et des houx; des Aucuba sous des Buis à une « distances de 40 centimètres; des Genêts blancs dans l'intérieur des « grands massifs; des Rhododendrum sous de grandes Azalées, etc. »

« La nécessité de couvrir la terre et de produire de l'effet tout de « suite semble-t-elle suffisante pour justifier ce mode systématique de « plantation? Je ne puis m'empêcher de le considérer comme très con- « traire à la beauté des végétaux; il prive les racines d'une partie de « leur alimentation, qu'elles doivent disputer aux autres, trop nom- « breuses, qui les environnent; il empêche l'air et la lumière, agents « naturels de la végétation, de circuler entre toutes les ramifications, « d'où résultent des états maladifs tels que l'étiolement et la chlorose; « puis les arbres ne viennent jamais beaux sous les égouts des autres? « D'un autre côté, quel effet avez-vous à attendre, si ce n'est celui de la « confusion, d'arbres trop rapprochés les uns des autres, qui ne peuvent se « développer et que vous ne pouvez contempler?

« On dit que cette manière de disposer les plantations est à la mode; « cela ne prouve pas qu'elle soit conforme aux principes d'une saine « horticulture.

« J'ai dit plus haut combien étaient souvent contradictoires les opi- « nions des hommes sur la plupart des questions et notamment sur « celles relatives aux beaux-arts. Il faudrait bien se garder d'en conclure « qu'il n'existe pas une science du beau et une théorie de ses effets sur « l'âme. On trouve la preuve du contraire dans ce fait, facile à constater, « que les véritables chefs-d'œuvre, qui ne sont que l'application com- « plète, achevée des principes, saisissent d'admiration à la première vue, « spontanément, irrésistiblement et comme par une espèce d'intuition « qui révèle en eux une conformité avec le type du beau idéal que cha- « cun porte au fond de son âme.

« Les œuvres qui donnent sujet à discussion sont celles qui n'ont pas « ce haut caractère de perfection; mélange de bien et de mal, elles « inspirent des sentiments qui varient selon les aperçus sous lesquels

« chacun les considère. Ainsi s'expliquerait la diversité des opinions « sans nuire à la vérité du beau dans les arts. »

— Telles sont les réflexions de l'honorable président du cercle pratique d'horticulture du Havre au sujet de la plantation du jardin que vient de faire ériger cette ville. Elles s'appliquent également bien aux plantations qui ont été faites l'année dernière à Paris, dans les *squares* de la tour Saint-Jacques et au Carrousel. Là aussi, tout n'est que désordre et fouillis. Aubépines, Maronniers, plantés à 40 et 50 centimètres les uns des autres; Sapins placés sous des arbres feuillus avec lesquels ils ne peuvent sympathiser, parce que leur ombrage les tue; arbres de haute taille plantés sur le bord des massifs, quand de petits arbrisseaux en occupent le milieu. Enfin, et pour comble de honte pour l'horticulture française, un massif de Rhododendrum au milieu d'une pelouse et exposé en plein midi! On veut produire de l'effet tout de suite, dit-on; il est produit c'est vrai, mais c'est un bien triste effet. Pauvres arbres! Il existe une société protectrice des animaux; les disciples de Flore et de Féronie devraient bien en fonder une pour protéger votre existence, car vous avez autant le droit de vivre sans être maltraités, que vos frères du règne animal.

On dit à cela que c'est la mode! La mode! très bien; mais amenée par qui? La question est délicate à traiter; car toute vérité n'est pas bonne à dire, et nous ne voulons pas commencer l'année en disant une bonne vérité qui ne nous ferait pas de bons amis. Nous engageons seulement messieurs les planteurs modernes à mieux comprendre l'aménagement d'un jardin ou d'un square, et à étudier un peu la vie et les mœurs des végétaux, ce qu'ils semblent avoir par trop oublié. On apprend à tout âge; et mieux vaut tard que jamais.

F. Herincq.

II° EXPÉRIMENTATION D'UN REMÈDE ÉPROUVÉ CONTRE LA MALADIE DES POMMES DE TERRE.

Ainsi que je l'avais annoncé dans ma note de l'année dernière (1) : *Remède éprouvé contre la maladie des pommes de terre,* j'ai renouvelé mon essai cette année, et je m'empresse de publier aujourd'hui le résultat de la nouvelle application de mon procédé.

Comme l'année dernière, j'ai fait porter mes pommes de terre, après

(1) Voir l'*Horticulteur français*, 1856, page 116.

qu'elles se furent ridées, dans une chambre fortement chauffée, où, pour être complétement desséchées, elles restèrent durant trois semaines, en partie sous un poêle et en partie autour de ce meuble. Je les ai ensuite fait placer, jusqu'à l'époque de la plantation, dans une chambre de l'étage supérieur, où elles n'étaient point exposées à des gelées, et, pour prévenir la germination, je les ai fait couvrir de paille et de toiles; car c'est une chose essentielle que de les empêcher de trop germer. En effet, il suffit de ne pas soigneusement enlever, au moment de la plantation, les germes qui affaiblissent la pomme de terre, pour que cette seule négligence influe d'une manière pernicieuse sur la croissance et, par suite, sur le rendement de ce tubercule. Bien que, Dieu merci! on ne se soit guère ressenti, cette année, de la pourriture des pommes de terre, il n'en est pas moins de la plus haute importance de traiter, tous les ans, de la manière que j'ai indiquée, celles qui sont destinées à la plantation, c'est-à-dire de les laisser se ratatiner et de les exposer à une chaleur artificielle; l'on obvie de cette manière à la maladie, pour le cas où elle viendrait à reparaître; les pommes de terre mûrissent quinze jours, même trois semaines plutôt, et leur rendement est plus considérable; pour mon compte, j'ai obtenu, par pied, vingt et quelques tubercules des plus beaux et des plus sains.

J'ai donc traité mes pommes de terre de la manière qu'il a été dit, et je les ai laissées dans cet état jusqu'au printemps. A l'époque de la plantation, je les ai fait transporter dehors, en les laissant dans les paniers où elles avaient séjourné durant l'hiver, de crainte d'endommager les germes qu'elles avaient poussés, bien que ceux-ci fussent encore peu développés. Les fosses ayant été creusées, les pommes de terre y furent placées avec précaution et recouvertes ensuite de terre.

Au bout de peu de jours, j'eus le plaisir de les voir pousser, sans *qu'une seule* fît défaut.

Il est à observer que le champ n'avait encore pas été fumé cette fois, mais que j'y avais fait tracer de profonds sillons avant l'hiver, et que j'avais fait enfouir les fanes, et laissé ensuite le champ dans cet état jusqu'au printemps.

En plantant les pommes de terre, j'avais fait mettre quelques poignées d'aiguilles de sapins dans chaque touffe. Je dois faire observer aussi que je ne me suis servi, pour la plantation, que de pommes de terre entières et de grosseur moyenne. Beaucoup de nos petits cultivateurs suivent la mauvaise coutume, qui consiste à couper les pommes de terre en plusieurs tranches, dans l'espoir d'obtenir par là un rendement plus con-

sidérable; or, c'est là une opinion complétement erronée, ainsi que cela est résulté d'expériences nombreuses; car ils n'obtiennent pas un seul tubercule de plus en suivant leur procédé, sans compter que les pommes de terre mises en tranches, sont plus sujettes à la pourriture que les autres, ainsi que l'on s'en est assuré maintes fois en creusant le sol.

Il est évident que le planteur éprouve du dommage en découpant les pommes de terre qu'il destine à la plantation; car l'opération de ce découpage lui fait d'abord perdre beaucoup du temps; il a ensuite besoin d'une plus grande superficie de terrain, et par conséquent, besoin de plus de temps pour les travaux du binage et du buttage, sans qu'il obtienne, le moins du monde, un rendement plus considérable en retour de ces sacrifices.

Ce fut le 21 mai que j'entrepris la plantation de mes pommes de terre; les planter avant cette époque eût été plutôt nuisible qu'avantageux.

La pomme de terre a assez de temps pour parvenir à maturité, lorsqu'elle est en terre depuis le milieu ou la fin de mai, jusqu'à la fin de septembre ou à la mi-octobre; car tant que la terre n'est pas réchauffée par les rayons du soleil, la pomme de terre ne bouge pas dans le sol froid qui l'entoure.

J'ai vu dans nos contrées planter des pommes de terre dans un champ le 3 avril; les miennes, qui n'avaient été confiées à la terre que le 21 mai, c'est-à-dire six semaines plus tard, eurent bientôt atteint le même degré de développement.

Il est donc bon de conseiller à nos cultivateurs de ne pas planter leur pommes de terre avant la mi-mai, et de ne pas se laisser séduire par le beau temps qu'il pourrait y avoir en mars ou en avril.

Ce fut vers la fin de septembre que les fanes de mes pommes de terre se séchèrent. Je procédai donc à leur récolte, et, à ma grande satisfaction, je les trouvai généralement très-bien venues et parfaitement saines.

Pour la conclusion de ce qui vient d'être dit, je dois faire observer encore qu'il est essentiel de trier avec soin, immédiatement après la récolte, les pommes de terre destinées à la plantation, et de les conserver dans un endroit bien sec et aéré, afin qu'elles se ratatinent complétement. Le meilleur mode de les traiter consiste à les faire arriver à une dessiccation complète tout de suite en automne (1), parce que l'eau qui

(1) Dans le texte français de ma dernière note, il est dit par erreur, que

se trouve en très grande abondance dans les pommes de terre malsaines, est de nature à influer d'une manière nuisible sur la semence. Il faut donc pour obvier à ce mal les traiter de la manière qu'il a été dit.

Les tubercules qui ne sont pas ridés sous l'influence du même procédé, sont impropres à la plantation, et doivent être employés comme alimentation ou comme fourrage.

Aussitôt donc que l'on commence à chauffer les chambres, on y transportera les pommes de terre déjà ridées au contact de l'air, on les répandra autour du poêle (en se gardant bien de les entasser), et on les laissera dans cette situation durant 15 jours ou 3 semaines; au bout de ce temps on les placera dans un endroit non exposé à des gelées.

Par ce système de manipulation, nous ne sommes pas seulement mis en mesure d'éliminer les tubercules impropres à la plantation, mais nous imprimons plus de vigueur à la croissance des jeunes plantes, et nous les garantissons ainsi de la pourriture.

Je m'en réfère pour de plus amples détails à ma note de l'année dernière, dont je tiens encore plusieurs exemplaires à la disposition de ceux qui ne l'auraient pas reçue.

OTTMANN PÈRE (de Strasbourg).

NOTE SUR DES ESSAIS A ENTREPRENDRE EN VUE D'AMÉLIORER ENCORE LE CERFEUIL BULBEUX.

Par M. PAYEN (1).

Dans une des précédentes séances j'ai communiqué les résultats de l'analyse comparée des Pommes de terre et des racines charnues de Cerfeuil bulbeux, et démontré que ces dernières sont les plus riches en substance sèche totale, comme en fécule, matières azotées et substances grasses; j'avais dès lors songé aux moyens d'améliorer encore ces racines alimentaires.

Il m'a semblé que l'on pourrait, à cet égard, fonder quelque espérance sur l'emploi d'un ingénieux procédé, qui a parfaitement réussi, quant à l'amélioration des Betteraves à sucre.

En effet, depuis plus de dix ans, aux environs de Magdebourg, on est parvenu à développer d'une manière très notable les tissus saccharifères de la betterave blanche, dite de Silésie, en choisissant chaque

la dessiccation des pommes de terre destinées à la plantation doit s'opérer au *printemps*; au lieu de *printemps*, lisez : *automne*.

(1) Extrait du *journal de la Société impériale et centrale d'horticulture*. — Novembre 1856.

année pour porte-graines les plantes (racine et tige conique d'un an) qui ont le poids spécifique le plus fort. On en fait le choix d'une manière simple et facile. Le moyen employé est d'ailleurs semblable à celui dont on fait usage depuis longtemps en Alsace et en Allemagne pour distinguer les meilleures pommes de terre à planter : ce procédé consiste à plonger successivement les betteraves dans l'eau, puis dans les solutions graduellement plus salées; à chaque fois les plantes qui surnagent sont rebutées; on ne réserve en définitive, pour la plantation, que celles qui sont tombées au fond du vase dans la solution la plus dense (ou la plus salée). A l'aide de cette méthode remarquable de sélection, les agriculteurs manufacturiers de Magdebourg ont progressivement développé la production saccharine de leurs betteraves de 10 à 13, 14 et 15 pour 100 du poids des racines. Il m'a paru possible d'augmenter les qualités nutritives de la racine du Cerfeuil bulbeux, en employant la même méthode pour choisir les porte-graines, et je me suis proposé d'obtenir quelques données sur la probalité du succès, en recherchant d'abord s'il existait des différences notables entre le poids spécifique des racines du Cerfeuil bulbeux, et si ces différences correspondaient à des qualités spéciales ou à la richesse de ces racines en substance solide.

J'ai donc trié, par le moyen de l'immersion dans l'eau, les racines les plus lourdes et les plus légères, puis j'ai déterminé la richesse de chacune d'elles en substance solide; voici les résultats de ces expériences :

Proportions de substance sèche et d'eau dans les différentes racines de Cerfeuil bulbeux.

	Substance sèche.	Eau.
Racine la plus lourde.	14,84	55,16
— tombée lentement au fond du vase .	42,72	57,28
— surnageant à peine le liquide. . .	41,45	58,55
— la plus légère ou surnageant le plus.	36,96	64,03

Ces résultats prouvent que les racines les plus légères sont les moins riches ou les plus aqueuses, tandis que les plus lourdes sont les plus riches ou les moins aqueuses dans une forte proportion, c'est-à-dire comme 45 est à 31 ou comme 121 est à 100.

Si, comme on peut raisonnablement l'espérer d'après les exemples cités plus haut, les graines obtenues des semenceaux choisis de cette façon, reproduisent les qualités de la plante-mère, on pourra espérer gagner chaque année quelque chose en amélioration de la plante.

Paris. — Imp. horticole de J.-B. Gros et Donnaud, rue des Noyers, 74.

UN BRUIT QUI COURT.

Après avoir essayé, en vain, de la médisance et de la calomnie, les ennemis de l'*Horticulteur français*, qui ne peuvent s'habituer à vivre avec de ce journal et qui ne lui pardonnent pas sa bonne vieille franchise gauloise, en sont réduits — les malheureux, — à user du *cancan*. Ils vont dire aujourd'hui, à l'écho complaisant : « Vous savez la grande nouvelle ; Hérincq quitte l'*Horticulteur français* ; il a écrit à M. Bixio, pour entrer à la *Revue horticole*, et il y va passer avec armes et bagage.

Le procédé est assurément fort ingénieux, mais il ne réussira pas mieux que la médisance et la calomnie employées, tour à tour, pour détruire le seul organe qui reste en France, pour défendre les intérêts de l'horticulture française et des amateurs, contre l'empiétement toujours croissant de l'horticulture belge.

On peut voir des horticulteurs ne comprenant pas leurs intérêts, et des présidents de sociétés, oubliant leurs devoirs, porter leur science à l'étranger pour élever des monuments à la gloire des autres nations et sur lesquels on ne manquera pas d'écrire : « L'horticulture française reconnaît son infériorité vis-à-vis de la Belgique, etc. ; » mais on ne verra jamais le fondateur d'un journal, créé pour relever l'horticulture de son pays et défendre les intérêts de ses concitoyens, abandonner son œuvre, surtout au moment où il reste seul dans l'arène, et où des membres de sociétés horticoles, chargés de défendre ces mêmes intérêts, vont par delà la frontière travailler à couvrir de lauriers les concurrents et les rivaux de leurs compatriotes.

Nous ne voulons certainement pas d'exclusion ; nous avons donné maintes fois des preuves de notre impartialité envers les étrangers ; mais nous aimerions à trouver un peu plus de patriotisme et moins de partialité, dans ces institutions françaises qu'on nomme sociétés d'horticulture. Il semble que ces associations sont fondées exclusivement pour encourager les œuvres et le commerce étrangers ; car leurs bulletins ne manquent jamais de vanter les publications de l'extérieur, et ils oublient, très souvent, de dire un mot sur celles de l'intérieur.

. . . . . Mais c'est ainsi qu'en France
. . . . . On encourage l'art, le commerce et la science.

Jusqu'à présent l'*Horticulteur français* a marché sans l'appui d'aucune société, d'aucune coterie, — c'est là son grand crime, — et il conti-



nuera sa marche au milieu des épines qu'on jette sans cesse sur sa route, appuyé seulement sur ses tuteurs naturels : son fondateur et ses savants collaborateurs, qui, tous libres et indépendants, ne cesseront jamais de l'entourer de leurs soins pour lui conserver sa belle santé, et maintenir sa prospérité toujours croissante, qui soulèvent tant de haines et de jalousies.

Que ses lecteurs se rassurent donc. Son rédacteur en chef n'a pas écrit à M. Bixio, pour *rentrer* à la *Revue horticole*; il est trop heureux d'avoir élevé pendant six ans ce jeune *Horticulteur français*, qui promet de si belles espérances, et qui, malgré ses *petites espiegleries*, que les intrigants trouvent de mauvais goût, rend de si grand services, en mettant les horticulteurs et amateurs en garde contre les piéges que le charlatanisme tend à leur crédulité, et contre les hérésies que l'ignorance répand dans la science. C'est du moins ce que prétendent bon nombre de ses abonnés.

Or, puisqu'il est loué par ceux-ci et blâmé par ceux-là, il continuera de dévoiler de temps en temps l'ignorance des faux savants et des incapacités ; de déjouer les calculs des intrigants, comme les réclames des charlatans, et, bravant toutes les colères, riant de tous les *cancans*, son rédacteur en chef signera toujours :

F. Herincq.

P. S. On nous avait annoncé un nouveau *journal français*, publié avec le concours des amateurs, des horticulteurs et des présidents de sociétés, les plus connus en France. Nous attendions avec impatience ce nouveau compagnon qui devait nous aider dans notre tâche ; mais en parcourant le premier numéro de cette *nouvelle publication française*, qui vient de nous parvenir nous avons éprouvé une cruelle déception. L'administration de ce *nouveau recueil horticole français*, informe, dans un avis important, placé à la 3e page de la couverture, que ce nouveau né n'est qu'un petit vieux qui se publie depuis quelques années en Belgique, et qui a simplement changé son titre, pour prendre un air plus *français*. Le rédacteur en chef, soutient, au contraire, dans une éloquente préface, qu'il est bien nouveau, puisqu'il entreprend une nouvelle mission. Nous le voulons bien, et nous lui souhaitons que sa nouvelle mission lui soit légère. F. H.



Lobelia ramosa (Benth.)

LOBELIA RAMOSA (BENTH).

(PL. II).

Etymologie : Dédié à Lobel, botaniste et physicien distingué, du XVIIe siècle ; mort en 1616.

Famille des *Lobéliacées* de Jussieu ; *Pentandrie monogynie*, de Linné.

Caractères génériques. — Les *Lobelia* sont des herbes généralement vivaces, quelques-unes seulement sont annuelles. Leurs feuilles sont toujours alternes, dépourvues de stipules à la base. Les fleurs, irrégulières, naissent en grappes, en épis ou en corymbes, et présentent : un calice tubuleux à 5 dents et soudé avec l'ovaire ; une corolle monopétale à une ou deux lèvres, à tube fendu dans la partie supérieure ; 5 étamines à filets et à anthères soudées en un tube formant une sorte de gaîne au style qui est terminé par le stigmate à deux lobes arrondis. L'ovaire est infère (situé au-dessous des folioles calicinales) à 2 ou 3 loges, et devient, à la maturité, une capsule qui s'ouvre en 2 ou 3 valves pour mettre en liberté plusieurs petites graines rugueuses.

DESCRIPTION ET CULTURE. — Cette charmante espèce de *Lobelia*, originaire de l'Australie, forme une plante de 20 à 30 cent. de hauteur environ et très branchue dès sa base ; ses branches dressées sont revêtues d'une pubescence extrêmement soyeuse, et portent des feuilles très variables en forme : les inférieures sont incisées en segments irréguliers, les supérieures sont entières, lancéolées, aiguës.

Les fleurs sont inodores, d'un très beau bleu de cobalt, étalées ; aussi produisent-elles un effet magnifique par leur ampleur et leur beau coloris ; elles sont portées sur des rameaux grêles à l'aisselle des feuilles. Le calice est cylindrique, pubescent, à cinq lobes linéaires aigus, soudés vers le milieu, strié. La corolle est pubescente comme toute la plante, divisée en deux lèvres très inégales ; la supérieure est très petite et divisée en deux parties ; l'inférieure, très large, est divisée en trois lobes, le lobe central très large, mucroné, les latéraux plus petits et relevés. Etamines, au nombre de cinq, attachées à la base de la corolle ; filaments soudés à leur sommet ; style court.

Le *Lobelia ramosa* offre beaucoup de ressemblance avec le *Lobelia heterophylla*, qui s'en distingue par sa tige anguleuse, simple, et par son calice, qui au lieu d'être cylindrique est ovoïde.

En Allemagne, on a obtenu déjà depuis longtemps deux variétés, l'une blanche, l'autre rouge, qui mélangées dans un parterre y produisent un délicieux coup d'œil. Voici comment on y cultive cette plante :

on la sème au mois d'août ; dès que les graines sont levées, ce qui arrive au bout d'une quinzaine de jours, on repique les jeunes plants en petits pots qu'on fait hiverner en serre froide; on les rempote au premier printemps, et bientôt chaque plante se couvre d'une infinité de fleurs qui se succèdent une partie de l'année. On la cultive aussi avec avantage en la semant au printemps et en la repiquant en pleine terre au mois de mai. Le *Lobelia ramosa* est une plante qui mérite d'être répandue dans les jardins ; car étant une des plus jolies espèces annuelles qu'on puisse cultiver, les horticulteurs en tireraient bon profit, en même temps que les amateurs augmenteraient leurs jouissances.

Nous ne connaissons que *Maund*, in *The Botanisst*, 2, 93, ou cette plante a été figurée; et tout récemment la *Revue horticole*, qui en a donné la caricature.

LOUIS INGELBREST.

HORTICULTURE ÉTRANGÈRE.

Nous voici revenu de notre parcours sur la route horticole ramenant à destination, pour tout butin, une Papaveracée bleue, une nouvelle et très belle Rose, un nouveau cas de la maladie du *Nobis*, et une *conquête d'Amsterdam*. Bon gré, malgré, cher lecteur, il faut que cela vous suffise. Car après avoir butiné à droite et à gauche, ici prenant une Rose, laissant là de côté une mauvaise, insignifiante ou vieille nouveauté, abrégeant les phrases scientifiques, engageantes et ronflantes, en un mot, allant au bon plaisir du lecteur par le plus court chemin, voilà tout ce que nous avons trouvé d'intéressant.

Meconopsis simplicifolia.

Le plus beau des *Meconopsis*, à en croire le docteur Hooker, bon juge en la matière, c'est tout dire aux amateurs et horticulteurs. Voici comment il s'exprime au sujet de cette plante dans ses *Illust. of Himalayan Plants*, et que l'*Illust. Hort.* a reproduit avec une belle figure à l'appui :

« Cette plante, la plus belle et la plus remarquable de toutes les plantes alpines de Sikkim, sinon de tout l'Himalaya, est très commune dans les endroits rocheux et pierreux, à 12,000 pieds d'élévation et au-dessus, où elle épanouit ses délicates fleurs en mai, exposées aux vents violents et aux tempêtes de ces régions inhospitalières. Elle a été originairement décou-

verte par les collecteurs du docteur Wallich, dans le Népaul central, mais elle n'a pas été trouvée plus loin à l'ouest dans l'Himalaya.

« Il n'existe dans cette contrée que deux espèces de *Meconopsis*, celle dont il s'agit et la *M. horridula* Hook. et Thoms. Cette dernière a été trouvée dans le Sikkim seulement ; c'est une plante plus petite que la première, couverte de très nombreux et rudes piquants, qui percent la peau lorsqu'on saisit la plante avec la main, émettant de très nombreux *scapes* à fleurs d'un pourpre plus pâle. C'est une des plantes *les plus alpines* du monde ; j'en ai récolté des échantillons à plus de 17,000 pieds d'altitude où se rencontrent bien peu d'autres végétaux.

« Toutes les espèces de *Meconopsis* de l'Himalaya diffèrent de l'européenne (*M. cambrica*, vig. *Papaver cambricum* L.) par un style beaucoup plus long, et seraient par cette raison reportées par quelques auteurs au genre américain *Stylophorum* de Nuttal ; mais celui-ci n'est peut-être pas réellement distinct du *Meconopsis* et en diffère par les valves de sa capsule, déhiscentes jusqu'à la base.

« Le *Meconopsis simplicifolia* réussit bien sans doute à l'air libre, en pleine terre ou dans les rochers artificiels, si l'on a la précaution de le planter dans un endroit frais et non exposé trop longtemps aux rayons solaires. »

Il n'y a qu'une seule chose à regretter dans tout ceci, c'est que ces belles plantes ne soient pas au commerce ; qu'on fasse connaître de nouveaux et de très beaux *Meconopsis*, personne n'aura le droit d'être mécontent ; mais qu'on les introduise et qu'on les lance au commerce, tout le monde en sera enchanté. Il est donc à espérer que cette précieuse plante sera promptement introduite, car une papaveracée à fleurs bleues n'est déjà pas une trouvaille très commune : nous ne savons même pas s'il en existe ; aussi nous engageons les horticulteurs à faire leur bourse pour se procurer cette admirable nouveauté dès qu'elle paraîtra sur la scène horticole.

Rose Victor Trouillard.

Une Rose, ce n'est pas peu de chose, surtout quand elle a le double mérite d'être nouvelle et très belle ; savez-vous bien que Delille a dit :

Mais qui peut refuser un hommage à la Rose,
La Rose dont Vénus compose ses bouquets,
Le printemps sa guirlande, et l'amour ses bosquets,
Qu'Anacréon chanta, qui formait avec grâce
Dans les jours de festin la couronne d'Horace ?

Maintenant, nous ne savons pas précisément si Delille dans ses chants a voulu faire allusion à la Rose Victor Trouillard. Qu'en dites-vous, lecteur? Mettons donc la poésie de côté et écoutons M. Lemaire qui en a donné la description et une belle figure.

« La *Rose Victor Trouillard* est une hybride remontante, d'une ampleur peu ordinaire, d'un riche coloris cramoisi foncé, velouté et reflété de rose carminé. Les pétales qui la composent sont extrêmement nombreux, très serrés, chiffonnés au centre, imbriqués, réfléchis à la circonférence. L'arbrisseau est très vigoureux, très rustique, très épineux, doué d'un bel et ample feuillage, et fleurit très franchement et très abondamment.

« C'est un gain obtenu de semis à Angers, par M. Victor Trouillard, qui l'a cédé à MM. Standish et Noble, horticulteurs, à Bagshot (Angleterre), lesquels l'ont dédié à l'obtenteur. Elle provient de graines recueillies sur la *Rose géant des Batailles,* dont elle possède toutes les bonnes qualités, mais avec des dimensions beaucoup plus considérables et un coloris différent et plus foncé. »

A en juger d'après le dessin, qu'on dit exact, ce nouveau gain est un des plus remarquables qu'on ait obtenus dans ces dernières années, et que tout amateur ou horticulteur doit s'empresser d'acquérir.

Diervilla ou *Weigelia* ou *Wagneria Middendorffiana.*

Voilà encore une de ces plantes qui a l'insigne honneur de faire partie d'une de ces familles de Babel. Déjà trois noms pour la même plante et pas encore un de bon ; car voici M. Lemaire qui du *Weigelia*, du *Diervilla* fera un *Wagneria Middendorffiana.* Comme ces noms sont déjà parfaitement connus dans les jardins, vous demanderez un *Weigelia,* on vous répondra *Diervilla;* après vous demanderez un *Diervilla* qu'on vous répondra *Wagneria,* sans qu'aucun de ces noms soit reconnu être véritablement chair de poisson.

Maintenant, à qui la faute de tant d'indécision? Évidemment à ces botanistes, qui dans leur position voient une sphère d'autorité et se croient le droit de faire rapporter à la grande diversité de la nature, ce qu'ils doivent à la confiance de ceux qui les écoutent comme des oracles. Il arriverait, par hasard, un audacieux qui oserait les interpeller sur quelques actes de leur volonté, parce qu'il les prendrait en flagrant délit de

création d'un nom nouveau, et le tout pour pouvoir mettre au bout ce *Nobis* tant envié ; ils lui répondraient tout simplement : — Taisez-vous Bachi-bouzouk; tel est notre bon plaisir, nous sommes les élus du Seigneur pour débrouiller ce chaos.— Allons, lecteur, il n'y a qu'à plier l'échine si nous l'avons assez souple.

Tradescantia discolor **var. *lineata*. Miq.**

CONQUÊTE D'AMSTERDAM.

Pourquoi donner le nom de *Conquête d'Amsterdam* à une variété de *Tradescantia*, qui n'est peut-être pas du *Tradescantia discolor*, et qui a simplement les feuilles parcourues vers le milieu par une seule bande jaune. Le nom de *T. discolor var. lineata* ne serait-il pas assez attrayant ? Nous admettons bien que les Hollandais donnent de ces noms ronflants à leurs variétés de Jacinthes, Crocus et Tulipes, mais pour une plante à feuilles striées, et qui est peut-être nouvelle, ce n'est pas possible. Probablement que M. Steen, en donnant le nom de *Conquête d'Amsterdam* à ce *Tradescantia*, comptait sur une réputation que la Tulipe nommée *Vice-roi* s'est faite dans le temps : on sait que le propriétaire de cette Tulipe reçut en échange d'un oignon : 4 bœufs, 8 porcs, 12 moutons, 10 quintaux de fromage, 2 tonneaux de vin, 1 lit, 1 habillement complet, 1 coupe d'argent et 25,000 florins; mais je crois que cet heureux temps est passé, c'était l'âge d'or pour les jardiniers. Aujourd'hui, voyez combien il s'y est glissé d'alliage; on hésiterait à donner le moindre cochon en échange de cette conquête.

La *Flore des serres* (1re année, 2e série), a donné un beau portrait de cette plante, et M. Van Houtte croit devoir nier (peut-être avec raison), malgré l'autorité attachée au nom de M. Miquel, que cette plante soit une variété du *T. discolor;* M. Van Houtte dit encore : « Notre plante nous semble appartenir à une espèce qui n'est pas décrite; son type est unicolore, les graines que donne notre variété produisent des individus à feuillage d'un vert uni. »

D'après ce fait, nous sommes presque tenté à nous ranger selon l'opinion du célèbre horticulteur belge. Peut-être avons-nous tort: c'est ce que l'on verra dans la suite; mais, quoi qu'il en soit, cette belle variété est appelée à orner admirablement nos serres chaudes humides.

LOUIS INGELREST.

DERNIÈRES NOUVEAUTÉS.

Chaque année qui s'éveille nous apporte sa corne d'abondance enrichie de produits nouveaux, de légumes, de fruits, de fleurs, dus à l'aptitude des semeurs, ou tout bonnement au dieu Hasard ; et chaque année ce sont toujours les fleurs qui dominent. Il faut de la patience et de la persévérance pour trouver un fruit inédit, pour améliorer une race de légumes : il faut être routiné dans le métier ; tandis que les plantes d'agrément sont jugées, la plupart, l'année même de leur semis. Chacun s'en occupe un peu, le châtelain ou son jardinier, le curé et le maître d'école, le propriétaire et le fils du fermier, le commerçant et l'ouvrier, le commis et la grisette, et mieux encore l'horticulteur de profession. Chacun se plaît à jeter quelques graines dans la terre, à aller voir pousser ses enfants ; puis on les baptise plus ou moins bizarrement, et ce n'est pas là le plus beau côté de la chose. Enfin, on verra son nom sur un catalogue : toute jouissance ne doit-elle pas avoir son but ? Hélas ! il en est du plaisir des fleurs comme des autres plaisirs : on en jouit davantage en espérance ou en souvenir qu'en réalité.

Voici, d'après les annonces des marchands, les productions nouvelles mises en vente pour la première fois, de l'automne 1856 au printemps 1857. Nous continuerons d'en faire part au fur et à mesure que leurs cartes de visite nous parviendront.

M. Lemoine, rue de l'Étang, à Nancy.

Pelargonium diadematum *Cyclope*, carmin feu velouté, centre blanc, macule noire ; *Flambeau*, feu brillant, centre blanc liséré rose, macule pourpre ; *Fr. Ad. Haage*, rose carmin, centre blanc pur, pétales inf. légèrement tachetés, sup. maculés marron velouté ; *René de Lorraine*, cerise et carmin velouté mêlé de lie de vin, pétales supérieurs maculés noir.

Pelargonium Odier : *Nancéien*, rose chamois, cinq macules très nettes, noir velouté ; forme parfaite.

— Grandes fleurs : *Mme Ingelrest*, rose satiné très riche, éclairé de blanc au centre, grandes macules noires bordées vermillon ; fleur très grande, de forme supérieure.

— Fantaisie : *Séduisante beauté*, laque brillant reflété violet, centre et bords blancs ; bouquets compactes, fl. moyenne, forme parfaite.

PELARGONIUM ZONALE : *Eclair*, rose de Chine nuancé feu, à grand entre blanc; *Foudroyant*, écarlate pourpre velouté à grand centre blanc; *Pygmée*, rouge garance foncé, grand centre blanc; plante naine, multiflore.

HÉLIOTROPES : *Multiflorum*, plante naine; ombelles très larges; fleurs abondantes et compactes, blanc et lilas verdâtre; *Jean Mesmer*, port dressé, ombelles très larges, blanc et violet bleu.

VERVEINES : *Amphitrite*, blanc nuancé abricot, centre jaunâtre; *Clémence Robert*, amarante vif, grand centre blanc; *Comte de Cavour*, fl. tr. gr., beau violet clair, multiflore; *Eclipse*, fortes ombelles pourpre foncé à centre cramoisi velouté; *Mme Bastien;* fl. tr. gr. chair, centre carmin; *Minotaure*, fortes ombelles, forme parfaite, fl. cramoisi foncé mêlé de violet velouté, grand centre blanc; *M. Flandre*, saumon rosé, point jaune; *Psyché*, blanc de nacre, point pourpre, fl. tr. gr.; *Sire de Franc-Boisy*, ponceau cramoisi, taché rose, bizarre; *Socrate*, fl. tr. gr, fortes ombelles, rose brique violacé; *Vertemine*, fl. tr. grande, plante très vigoureuse et multiflore, rose pourpre foncé.

CHRYSANTHÈMES PRÉCOCES : *Pierre Coindre*, fl. moy. blanche, très florifère; *Comte de Lambertye*, fl. moy., belle forme, orange mordoré vif, pointes jaunâtres.

PENTSTEMON : *Cardinalis*, nain, fl. tr. gr. rouge vif velouté à centre blanc; *Insignis*, fl. gr. violet à centre blanc; *Elegans*, *Lemoinei* et *Ornatus*, décrits et figurés dans notre livraison de décembre 1856.

PETUNIA : *la Pintade*, obtenue par M. Ingelrest, fl. moy., beau carmin veiné et réticulé de violet foncé.

VERONICA : *Splendida*, épis nombreux, fl. rouge cerise vif à centre blanc, très bonne plante.

PHLOX : *Drummundi cruciata*; couleur porcelaine, centre blanc, cinq longues taches violet bleu.

MM. Avoux et Croizy, à Lyon.

PASSIFLORE : *Impératrice Eugénie*, très vigoureux, fleurs nombreuses et très odorantes, larges de 12 cent., se présentant bien; pétales extérieurs blancs, pétales intérieurs roses; couronne moins grande que la corolle; les filets sont divisés en deux par un

cercle blanc; la partie inférieure est marron foncé et la supérieure bleu indigo passant au clair.

M. Quetier, à Meaux.

DAHLIA : *Vicomtesse de Montesquieu;* fleurs régulières, pleines, pétales en cornets demi-ouverts; coloris jaune chamois se lavant de lilas et arrivant au lilas violet vif au sommet des pétales. Auteur 1 m. 40; pédoncule long et ferme, multiflore. Cette belle plante, qu'il vous sera permis de posséder moyennant 30 fr., a fait époque aux expositions partielles du quai Malaquais.

M. Berniau, rue du Coq-Saint-Maur, à Orléans.

FUCHSIA : *Comtesse de Liniers*, calice gros, bleu légèrement lavé de rose, à pointes verdâtres; corolle rose vermillonnée; *Comtesse de Tuder*, fl. moy., calice rose, corolle rose brillant, larges pétales; *Duc de Malakoff*, calice grand, rouge violacé à pointes blanchâtres; corolle rouge cramoisi foncé; *Pirouette*, originale, sépales longs de 6 centim. horizontaux, rose carminé, corolle bien campanulée, bleu violacé.

HELIOTROPES : *Roi des Noirs*, ombelles et fleurs très grandes, bleu indigo foncé à centre blanc, odorantes; *Mme Milleret*, fl. tr. gr. blanche à centre verdâtre, bordée de violet clair, odorante.

GERANIUM ZONALES : *Mme Chrétien*, ombelles et fleurs grandes, blanc mat, lavé rose clair, bordé rose vif; *Vainqueur de Sébastopol*, fl. tr. gr. en fortes ombelles, rouge pourpre à centre blanc; feuillage zoné de pourpre.

MM. Pradel père et fils aîné, route de Paris, à Montauban.

GERANIUM à grandes fleurs : *Mme Jules Château*, rose vif à cinq taches marron foncé; *Mlle Hélène Sciama*, blanc pur, légèrement maculé lilas.

POIRIERS : *Maréchal Pélissier*, fertile, moyen, beurré, fondant, parfumé, mûr au commencement d'août; *Esther Comte*, fertile, moyen, allongé, chair fine, fondante et parfumée; mai et juin. —Voilà deux variétés à fruits moyens, il est vrai, mais mûrissant à des époques où les Poires n'abondent pas; si leur fertilité et leur chair répondent au prospectus, nous aurons encore deux arbres à introduire dans notre jardin fruitier. Nous invi-

tons MM. Pradel, ainsi que tous les introducteurs de fruits, à suivre la recommandation du CONGRÈS POMOLOGIQUE, consistant à soumettre leurs nouveautés, — variétés semis ou inédits, — à la Société d'horticulture de leur pays. Quiconque ne s'y conformera pas doutera lui-même de sa conscience.

Nous recevons aujourd'hui une deuxième circulaire du Congrès par l'entremise de l'un des secrétaires. Nous voyons que l'année 1857, vérifiera et complétera le travail commencé à Lyon, en septembre 1856. Les pomologues, les horticulteurs, les amateurs, se proposent de supprimer les variétés médiocres et les noms faisant double emploi dans les espèces Poirier, Pommier, Prunier, Pêcher, Vignes, etc.; puis, et ce sera le meilleur, on publiera le tableau complet et descriptif des variétés de fruits recommandées pour haute tige, pyramide ou espalier au mur. Un travail de ce genre que nous entendons réclamer par tous ceux qui s'occupent d'arboriculture et rédigé par les connaisseurs de tous les pays sera une bien belle œuvre, à laquelle chacun doit participer dans le cercle de ses connaissances, si on veut qu'elle devienne la gloire de la Pomologie française. — Nous ajournerons donc notre appréciation sur les travaux du Congrès jusqu'à la publication du Catalogue définitif.

THÉBAT-LARCHÉ.

CULTURE DES CALCÉOLAIRES.

Cultivant spécialement les Calcéolaires herbacées, pour satisfaire aux nombreuses demandes de graines qui me sont faites chaque année, j'ai acquis, pour ce genre de culture, des connaissances pratiques, qui m'ont fait obtenir de ces charmantes plantes une brillante floraison, et que je m'empresse de porter à la connaissance des lecteurs de l'*Horticulteur français*, afin qu'ils puissent jouir de toute la beauté de ces bizarres fleurs, qui ont été si admirablement représentées dans ce Recueil, en 1854, planche XIV.

Je ne prétends pas cependant être le seul qui possède l'art de bien cultiver les Calcéolaires ; mais les succès que mes plantes obtiennent depuis plusieurs années aux expositions d'horticulture de Paris, prouvent suffisamment en faveur de mon procédé de culture, qui est très simple et peu dispendieux et qui permet à tous les amateurs de posséder de riches et belles Calcéolaires, trop peu répandues dans les cultures.

Les semis de Calcéolaires doivent être faits au mois de juillet ou au com-

mencement d'août. Je sème mes graines en terrines remplies de terre de bruyère passée au tamis, et plombée légèrement pour enterrer la semence. En plaçant ces terrines sous châssis exposé au nord, et en entretenant la terre toujours fraîche, on a, au bout de six semaines environ, un plant bon à être repiqué.

Je remplis alors de nouvelles terrines avec un mélange de terre composé de deux tiers de terre de bruyère et de un tiers de terreau, bien tamisé, et je repique les plants en laissant entre eux une distance de deux à trois centimètres. Après un léger bassinage, je place mes terrines sous châssis, à l'exposition du levant, et j'entretiens ensuite la terre dans une bonne condition de fraîcheur.

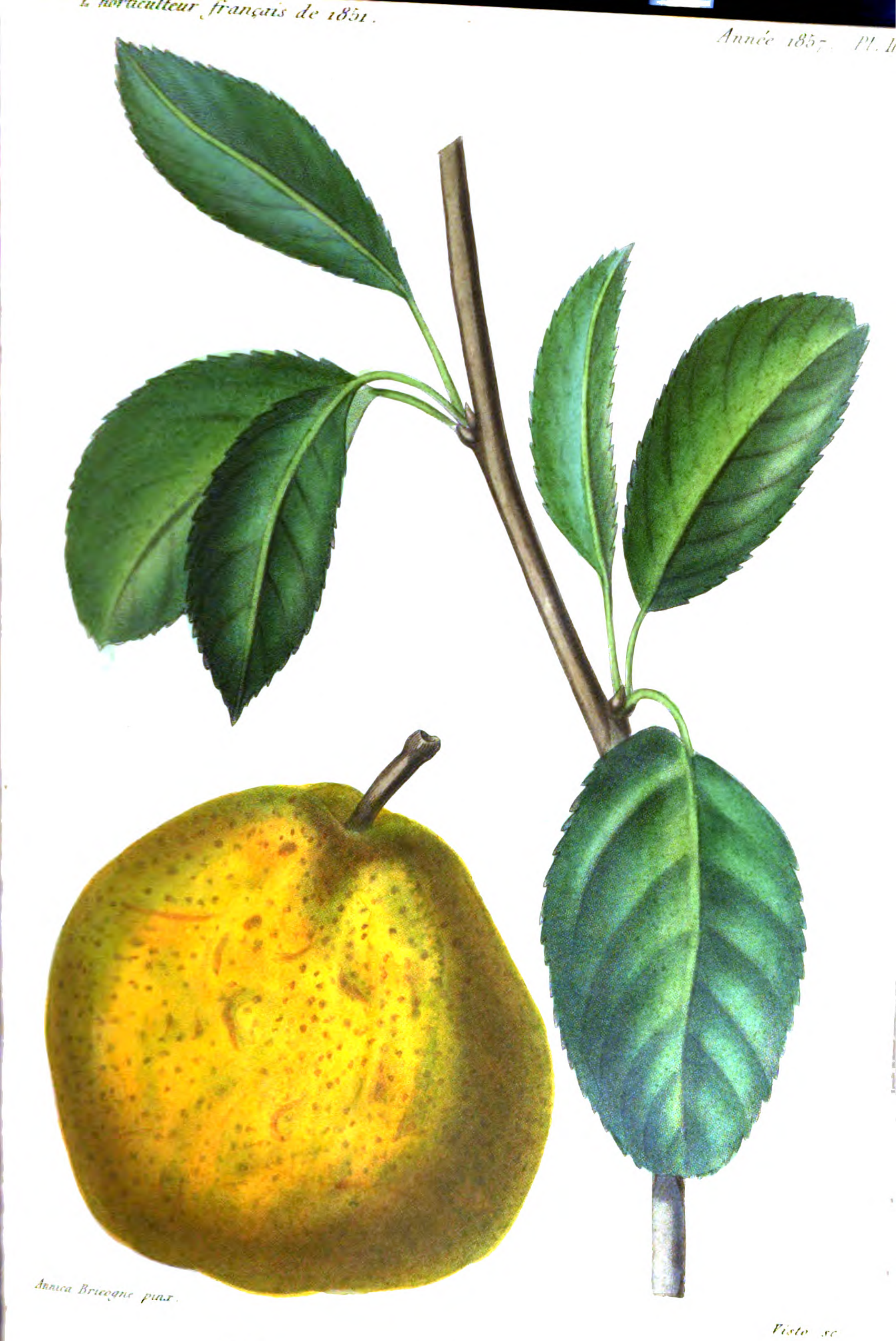
Quarante ou cinquante jours après ce premier repiquage, je sépare de nouveau mes plantes, qui ont alors acquis une certaine force, pour les repiquer isolément dans des godets de 5 à 12 centimètres, suivant la force des sujets, et cette fois dans un mélange composé moitié de terre de bruyère et moitié de terreau. Je place ensuite mes Calcéolaires sur les tablettes d'une serre, le plus près possible des vitres, et j'arrose à partir de ce moment, toutes les fois que besoin est.

Les Calcéolaires sont souvent attaquées par le puceron; c'est un ennemi dangereux qu'il faut s'empresser de détruire au plus vite; autrement les plantes qui auraient la plus belle apparence deviendraient bientôt détestables, et leurs fleurs se trouveraient toutes picotées par l'insecte. Il est donc très important d'enfumer les plantes atteintes par le puceron, toutes les fois qu'il apparaît.

Me servant journellement du fumigateur pour cette opération, j'ai été à même de juger les différents appareils qui ont été inventés jusqu'à présent, et je n'ai pas toujours été satisfait de leur emploi. J'ai imaginé un nouveau fumigateur qui me semble bien supérieur à tous les autres; car, pour en faire usage, il suffit de mettre au fond un peu de braise allumée, et, par-dessus, la quantité de tabac qu'on juge nécessaire pour la fumigation; un instant après on voit sortir la fumée avec force, comme si elle était poussée avec un soufflet; ce n'est pourtant qu'un simple courant d'air qui la chasse ainsi.

Les plantes qui ont échappé à la voracité des pucerons demandent à être rempotées une seconde fois au mois de mars suivant. Je me sers pour ce dernier rempotage, d'une terre à *Pelargonium* bien légère, et de pots qui varient depuis le petit jusqu'au grand *Basilic*.

A cette époque, je replace mes Calcéolaires sous châssis et à bonne exposition; j'arrose avec discernement et j'entretiens la propreté et la moi-



Poire Rondelette.

N. Remond imp. r. des Noyers 63 Paris.

teur aux feuillages par des seringages. Peu de temps après ce rempotage les plantes montrent leur première tige. Je la pince pour la faire ramifier : autrement on n'aurait qu'une seule tige haute et grêle, ce qui n'est pas gracieux.

Lorsqu'on veut donner un plus grand développement aux Calcéolaires, on les rempote une troisième fois ; les soins à leur donner sont toujours les mêmes.

TABAR,
Horticulteur à Sarcelles (Seine-et-Oise).

POIRE RONDELETTE (PL. III).

Arbre vigoureux sur Cognassier ; bois jaune verdâtre, parsemé de quelques lentilles grises, à mérithalles courts ; œil un peu aplati, situé au-dessus d'un coussinet saillant ; feuilles très variables de forme : elliptiques, obovales, lancéolées, munies d'un pétiole de un et demi à 2 centimètres, finement dentelées, les unes obtuses, les autres aiguës.

Fruit ayant la forme de Crassane, mais à pédoncule plus court, dont la longueur est d'environ 15 millimètres, et implanté dans une cavité peu profonde ; l'épiderme est jaune marbré de fauve et de verdâtre, avec de nombreux petits points roux ; œil presque à fleur du fruit ; chaire fine, fondante, très juteuse et parfumée ; présentant quelquefois cependant de petites concrétions pierreuses autour des loges séminales. La maturité a lieu au mois d'octobre.

L'origine de cette excellente variété nous est complétement inconnue. Nous l'avons observée l'été dernier, chez M. Dupuy-Jamain, pépiniériste, route d'Italie, 59, barrière Fontainebleau (*extra muros*) ; il en a eu les greffes vers 1843 du docteur Bretonneau, qui en avait reçu de la Société linnéenne de Londres.

F. HERINCQ.

Nous extrayons des *Instructions familières sur l'Horticulture*, par M. C.-F. Willermoz, de Lyon, le chapitre suivant ; nos abonnés pourront juger par là, du mérite de l'ouvrage.

DE L'ABRICOTIER.

D. Dites-nous comment se cultive l'Abricotier.

R. L'Abricotier se cultive greffé sur Prunier ; mais tous les Pruniers ne sont pas propices à recevoir sa greffe, et l'expérience a prouvé que

les Pruniers à écorce grise argentée doivent être préférés à ceux dont l'écorce est brune ou rousse. La greffe d'Abricotier, placée sur ces sortes de sujets, forme de gros nodus, d'où découle sans cesse la gomme ; l'arbre pousse mal, ses écorces roussissent, se gercent et se couvrent d'insectes et de parasites ; en un mot, il vit peu de temps : tandis que, greffé sur prunier à écorce grise, il ne forme jamais de nodus, on ne remarque aucune trace de gomme, l'écorce est saine, lisse et brillante, l'arbre pousse d'une manière remarquable ; enfin sa santé est parfaite. Ces sujets sont choisis parmi les semis obtenus au moyen de noyaux des prunes *Saint-Julien*, *Gros Damas noir*, *Damas d'Espagne* et *Cerise* ou *Cerisette* ; d'autres variétés peuvent également fournir de très bons sujets. On doit négliger les sujets de Pruniers sauvages et ceux qu'on obtient au moyen de drageons, parce que leurs racines ont l'inconvénient de s'étendre fort loin et de donner naissance à une multitude de rejets qui épuisent l'arbre.

D. Ne peut-on pas greffer l'Abricotier sur d'autres sujets que sur Prunier?

R. L'abricotier peut aussi se greffer sur Amandier, sur Pêcher et sur Abricotier, mais on n'a pas l'habitude d'utiliser ces sortes de sujets, parce que les résultats obtenus jusqu'à ce jour ont été peu favorables ; on le comprendra sans peine, quand on saura qu'ils sont plus difficiles sur la nature du sol que ne l'est le Prunier.

D. L'abricotier ne se multiplie-t-il pas autrement que par la greffe?

R. Quelques variétés se reproduisent par la semence d'une manière assez remarquable ; tels sont l'Abricot Millou, ceux de Hollande, d'Ampuis, l'Alberge et quelques autres variétés.

D. Comment greffe-t-on l'Abricotier?

R. On peut le greffer de toutes les manières, mais il vaut mieux préférer la greffe à écusson à œil dormant, parce qu'elle est plus sûre et moins dangereuse. La greffe en fente, pratiquée sur un sujet sain et vigoureux, peut être mise en pratique avec succès au printemps.

D. Comment faut-il cultiver l'Abricotier?

R. L'Abricotier se plaît surtout dans les terres amendées, légères et chaudes ; il fleurit de bonne heure, et sa production est souvent compromise par les gelées d'avril. Si on le plante au nord, la floraison se trouve retardée, il est vrai, mais les fruits perdent totalement leur saveur, attendu qu'ils réclament beaucoup de chaleur pour acquérir toute leur perfection. On cultive l'Abricotier en espalier, mais plus particulièrement en haut vent ; dans le premier cas, il est soumis à une taille an-

nuelle, comme le Pêcher; dans le second, on se contente de le tenir propre lorsqu'il est formé, et de le dépointer pour qu'il ne se dégarnisse pas de productions à fruit et à bois à la base de ses branches.

D. La conduite d'un Abricotier en palmette ou cordon oblique double est-elle la même que celle du Pêcher conduit sous les mêmes formes?

R. La conduite des branches charpentières est la même, sauf la distance qui les sépare les unes des autres; pour le Pêcher cette distance est de cinquante à soixante centimètres, tandis que pour l'Abricotier elle n'est que de la moitié. Les rameaux à fruit du Pêcher ne se prennent que dessus et dessous les branches; on les prend dessus, devant et dessous sur celles de l'Abricotier, avec la précaution, toutefois, que ceux de devant ne seront que des bouquets courts.

D. Comment doit-on conduire l'Abricotier élevé et greffé en haute tige?

R. Pour répondre à cette question, il faut prendre l'arbre à sa naissance. Nous supposons donc qu'il vient d'être greffé à l'œil dormant; pendant l'été qui suivra cette opération, on surveillera la poussée de la greffe, et on aura soin de la pincer à dix ou quinze centimètres pour faire développer trois ou quatre rameaux, entre lesquels on conservera le plus grand équilibre possible; au moyen du pincement de celui qui l'emporterait sur les autres, s'il s'en développait un plus grand nombre, on les supprimerait ou on les pincerait dès qu'ils auraient atteint une longueur de six à sept centimètres.

L'année suivante, on taille ces rameaux à vingt ou vingt-cinq centimètres de leur naissance, au-dessus de deux bourgeons placés de côté; ces deux bourgeons se développent et donnent naissance à de nouveaux rameaux; on a besoin, comme l'année précédente, de pincer toutes les ramifications qui naissent sous cette espèce de fourche, et de maintenir l'équilibre entre les six ou huit jeunes branches. Si elles avaient une tendance à prendre une direction trop verticale, il faudrait y remédier au moyen de longs tuteurs qui les forceraient à prendre une direction plus oblique; en un mot, on fera en sorte qu'elles forment dans leur ensemble une espèce de gobelet. La troisième année, ces six ou huit branches sont taillées de la même manière qu'on a traité les trois ou quatre l'année avant, et on leur donne les mêmes soins à l'automne. On possède un Abricotier formé de douze ou seize branches couvertes de petites ramifications fruitières depuis leur base jusqu'à leur sommet. Les années suivantes, on se contente de dépointer les nouveaux rameaux afin d'empêcher les productions fruitières inférieures de s'éteindre. Le dépointe-

ment consiste à retrancher, à la fin de l'hiver, l'extrémité des rameaux; mais toujours en consultant leur vigueur; s'ils sont forts, on supprime le quart de leur longueur; s'ils sont faibles, on ne fait tomber que le bourgeon terminal. Lorsque les rameaux-bouquets sont réunis en trop grand nombre sur un même point, on retranche les plus mal placés sur la couronne ou l'empâtement. Les autres soins consistent à tenir l'arbre dans une grande propreté, à enlever tous les bois morts, à faire tomber ou à pincer tous les rameaux qui naissent sur la face supérieure des branches et qui ont une tendance à devenir rameaux gourmands, et enfin à décharger les rameaux de tous les fruits superflus. Cette précaution est importante; si on la néglige, on ne récolte que de petits fruits privés de toutes leurs qualités, et on compromet fortement la sécurité de l'arbre.

D. L'Abricotier conserve-t-il longtemps sa fertilité, et que doit-on faire pour la lui faire recouvrer lorsqu'il commence à la perdre?

R. Après dix ou douze années de rapport, l'Abricotier commence à perdre sa fertilité; les fruits qu'il continue à produire sont petits, galeux et de mauvaise qualité; mais comme cet arbre a la propriété de repousser sur le vieux bois, on le couronne pour faire pousser des branches nouvelles sur lesquelles on récolte, comme par le passé, de beaux et bons fruits. Le couronnement consiste à couper très proprement les branches-mères à une distance de quarante ou cinquante centimètres du tronc, et à enduire les plaies avec du mastic. On choisit sur chaque branche coupée les deux rameaux les mieux placés et les plus vigoureux, qu'on traite ensuite comme les branches primitivement taillées.

D. Désignez-nous les meilleures variétés d'Abricots.

D. Les Abricots les plus estimés sont : l'*Angoumois*, le *Commun*, l'*Alexandrin*, le *Portugal*, le *Pêche* ou *de Nancy*, le *Descolonges*, et le *Millou* ou *Pêche hâtive d'Oullins*.

AUBERGINE OU MELONGÈNE A FRUIT ÉCARLATE.

Nous avons reçu cette année du Portugal, sous le nom de Melongène à fruit écarlate, une espèce ou variété nouvelle qui nous a parue très intéressante.

Semée fin d'avril sur couche (ce qui est un peu tard pour les plantes de cette famille), nous avons obtenu des plants qui se sont développés avec une grande vigueur et ont atteint une hauteur de près d'un mètre.

Craignant qu'une végétation aussi exubérante ne nuisît à la fructification, qui menaçait d'être en retard, nous avons soumis nos plants à une taille analogue à celle employée pour les Tomates, et qui consiste à pincer l'extrémité des rameaux et à retrancher une certaine quantité de branches inutiles, le tout au profit du fruit; le fumier et les arrosements n'ont pas non plus été épargnés.

Les fruits, qui naissent le plus souvent par 2 ou 3 attachés ensemble, sont d'une forme ovale, quelquefois un peu arrondis et marqués de plusieurs sillons qui partent des pédoncules; ils sont d'un beau rouge-vermillon ou écarlate vif brillant; quelques-uns ont atteint le volume d'un œuf de dinde.

Ce fruit ne nous paraît pas, quant à présent, devoir être comestible comme celui de l'Aubergine violette; ce sera tout bonnement un fruit d'agrément qu'on pourra cultiver à la façon de l'Aubergine blanche ou Plante aux œufs; il aura sur ce dernier l'avantage de la belle couleur rouge, ce qui le fera préférer dans beaucoup de cas : c'est à ce titre que nous devons le recommander aux amateurs, en attendant qu'on lui reconnaisse d'autres qualités.

LOUESSE.

CULTURE DE LA TRUFFE

Le chêne truffier et la mouche truffigène.

L'année dernière nous lisions chaque jour, à la quatrième page des journaux politiques, une pompeuse annonce qui devait faire pâmer d'aise et de plaisir tous les gourmets mangeurs de truffes.

La truffe, y disait-on, n'est pas ce *qu'un vain peuple pense*, c'est-à-dire un champignon; c'est tout simplement une noix de galle souterraine, produite sur les racines d'un chêne truffier, par la piqûre d'une mouche truffigène, qu'on peut se procurer, moyennant *finance*, chez l'auteur de l'importante découverte.

Si saint Thomas eût vécu à cette époque, il n'aurait certainement pas cru un mot de l'annonce du marchand de mouches truffigènes, et cette belle découverte n'eût été pour lui qu'un *canard truffé*, accompagné de la plus merveilleuse carotte.

Les savants rédacteurs de la *Science pour tous* sont moins incrédules; car dans leur numéro du 20 novembre 1856, ils admettaient dans

leur journal la réclame des journaux politiques, qui avait pris une *tournure* plus scientifique sous la plume d'un M. Grasset, — ne pas lire Grassot, comédien du Palais-Royal, — et dans laquelle il était dit qu'on pouvait « produire à volonté la truffe, par suite de la découverte de M. Ravel, sur le sol de la France, et même de toute l'Europe, pourvu que le terrain fût *tertiaire* ou de transport, à base de chaux ou d'argile, peu profond, mélangé à des sables siliceux. — (Quelle érudition dans un journal pour tous!). — Pour être plus sûr de réussir, il faut faire, disait l'annonce, un semis de glands produits par des chênes truffiers — dont M. Ravel vend les graines; — et lorsque cette nouvelle plantation a atteint l'âge de quatre ou cinq ans on dépose simplement au pied de ses jeunes arbres la mouche truffigène ou sa chrysalide, et *toc*, le tour est joué: la reproduction de la truffe s'opère naturellement sous l'influence de ces éléments. »

M. Rambosson, le *savant pour tous*, ne doute pas, « que les propriétaires et agriculteurs ne s'empressent de mettre en pratique un moyen qui est peu dispendieux, et qui offre tant d'avantages, etc. »

Aujourd'hui, c'est la *Presse* qui se fait le prôneur de la mouche truffigène. Devant une pareille publicité, il est de notre devoir d'éclairer nos lecteurs afin de les mettre en garde contre une *théorie spéculative*, dont M. Jacques Valserres s'est fait le défenseur, en lui consacrant deux longs articles, dans la *Presse* : numéros des 11 et 12 janvier dernier.

Comment le rédacteur de la partie agricole de la *Presse* est-il arrivé à admettre la théorie de la mouche truffigène? C'est parce que les botanistes Bulliard et Gœrtner ne sont pas d'accord sur le mode de reproduction de la truffe, — que le vague qui caractérise leur théorie enlève toute autorité, — que Bosc a remarqué, dans un bois de chênes ayant une couche végétale propre à la truffe, certaines *tipules* voltigeant à l'extérieur, et dont les évolutions annonçaient toujours la présence du tubercule; — enfin, parce que M. B. Robert *crut reconnaître*, en 1847, que le précieux condiment de la dinde se développait au contact des racines chevelues de ces essences vers l'extrémité des filaments capillaires imperceptibles, et que, par une sorte d'intuition, il soulevait alors, sans la résoudre, une question fondamentale, en disant, dans une note présentée à l'Académie des sciences, ce qui suit: — « Ne pourrait-« on pas admettre que les truffes sont des noix de galle souterraines, « qu'elles doivent leur origine à une circonstance analogue à celle qui

« fait naître les noix de galle sur les jeunes branches des chênes ; à la « piqûre d'un insecte ? »

« Cette hypothèse, dit M. Valserres, est un véritable trait de lumière. »

— Nous admettons le trait de lumière: il a éclairé, en effet, M. Ravel, en lui faisant voir le profit qu'il pourrait tirer de l'hypothèse. Malheureusement, il a tellement ébloui, en même temps, l'ancien rédacteur en chef du journal l'*Agriculture*, que l'écrivain de la *Presse* n'y a pas vu clair.

Voilà comment l'auteur du *Club des oiseaux* est arrivé à reconnaître l'ignorance des botanistes, la science de M. Ravel, et à admettre que la truffe « n'est plus que le résultat de la piqûre de la tipule, pénétrant « dans le sol pour y déposer ses œufs à l'extrémité des filaments capil- « laires du chêne. Cette *supposition* admise, dit-il, donne la clé des « différentes observations faites par les savants, et est, en quelque « sorte, la synthèse qui doit les rattacher les unes aux autres. Telle est à « nos yeux, conclut-il, la véritable solution du problème. »

Et allez donc, sonnez trompettes !

Nous avons admis le trait de lumière, nous admettons la *supposition* ; mais seulement comme membre de la société protectrice des animaux. Car il est évident que le but de notre collègue est simplement de protéger la vie des innocentes tipules contre la gloutonnerie des humains. Quel est l'homme, en effet, qui osera aujourd'hui *s'ingurgiter* des nids de chenilles sous forme de dinde truffée ! En résumé, la truffe, d'après le système Ravel basé sur 30 années d'observations constantes, n'est pas autre chose. Ecoutez plutôt le protecteur des mouches truffigènes :

D'après M. Ravel, voici comment se forme le tubercule mystérieux qui tant de fois a mis les savants à la torture — (Pauvres savants, ils doivent être rompus, surtout s'ils ont lu les articles de M. Valserres!)
« — Les mouches ou tipules qui voltigent sans cesse sur les truffières « pénètrent dans le sol, atteignent les racines chevelues des chênes, et « les piquent aux extrémités pour y déposer leurs œufs. La piqûre fait « sortir une goutte de liquide laiteux, qui est le premier élément de la « truffe, son embryon en quelque sorte. Le filament radiculaire blessé « périt bientôt, et la goutte commence une vie indépendante. »

Bravo ! bien trouvé; mais alors ce n'est pas une galle, car nous n'avons jamais vu celles des jeunes bourgeons continuer leur accroissement quand elles s'en trouvent séparées. Il est vrai qu'on ajoute : —

« Elle se développe *sans doute* aux dépens des principes riches d'azote « et de carbone qui se trouve toujours en abondance dans le voisinage « des racines — (Evidemment ceci ne fait pas l'ombre d'un doute).

« Ainsi l'élément essentiel à la génération des truffes, c'est le travail « de la tipule ; sans son intervention providentielle, malgré les chênes « verts, malgré le terrain calcaire, il n'y aurait point de récolte à es- « pérer. M. Ravel a fait à cet égard de nombreuses expériences. »

M. Valserres ne dit pas qu'il les a suivies ; ce serait cependant bien important à savoir ; mais l'écrivain de la *Presse*, qui doute des paroles de Bulliard et de Boch, a une entière confiance en celles de M. Ravel ; et nous.... aussi !!

« Dès le premier jour de sa formation, continue l'ancien journal de « M. E. de Girardin, la truffe se compose donc d'un amalgame de suc « laiteux et de couvain qui se développent simultanément, de telle sorte « que le tubercule est une espèce de composé, à la fois végétal et « animal.

Animal, très bien ! mais végétal ! Pourquoi ? Est-ce parce qu'il y a eu une goutte de suc laiteux ? C'est si peu de chose que cela ne vaut pas la peine d'être compté.

« Les œufs éclosent lorsque la truffe est mûre et peut servir de pâture « aux vers. C'est alors le moment de la récolte. »

Et aussi celui de la servir aux gourmets. Pouah! archi-pouah !

Il y a cependant quelque chose qui *chiffonne* M. Valserres. C'est la manière dont M. Ravel fait voltiger ses tipules : il en voit en été comme en hiver, et le savant naturaliste de la *Presse* prétend que ce n'est pas possible. — C'est que le marchand de mouches truffigènes a été aussi trop ébloui par le trait de lumière de M. Robert.

« Les études de M. Ravel, dit-il dans son deuxième article, laissent « encore *beaucoup* (le mot est fort) à désirer. Il affirme que les mouches « voltigent sur les truffières l'été comme l'hiver, même par les temps les « plus froids.— (Pourquoi pas ? en mettant des gants et un cache-nez). « — Or, si la tipule est soumise aux mêmes lois que les autres insectes, « aussitôt la propagation de l'espèce assurée, elle doit s'éteindre. Com- « ment dès lors admettre une pérennité contraire à toutes les règles de « la science. Comment une exception aurait-elle été faite en faveur de « la tipule, et pourquoi ne serait-elle pas soumise à la loi qui régit les « êtres inférieurs ? Jusqu'à preuve du contraire nous ne croyons pas « que cette dérogation existe. » — (Enfoncé M. Ravel ! deux bons points

à M. Valserres pour avoir trouvé cela). — Quoi qu'il en soit, ajoute-t-il, il y a évidemment là une méprise qu'il sera facile de redresser.

Ainsi, que les gourmets se rassurent; la truffe, grâce à M. Ravel, ne périra pas de sitôt. On sait maintenant que c'est un nid de chenilles; seulement on n'est pas positivement certain de savoir comment on pourra multiplier les mouches truffigènes: M. Jacques Valserres propose de laisser, chaque année, en jachère une certaine partie des truffières. « Lorsque les découvertes de M. Ravel seront plus connues et « mieux comprises, nous ne doutons pas, dit-il, qu'on ne se range à « notre avis et qu'on ne laisse chaque année, sans la fouiller, une éten- « due de terrain en réserve pour la reproduction des tipules. »

Quant à nous, nous promettons aux propagateurs des tipules de ne plus tuer la moindre mouche qui pourra venir se promener sur notre nez; nous le laisserons plutôt transformer en truffière que d'en exterminer une seule. D'abord nous devons protection à tous les animaux répandus à la surface du globe; ensuite, nous pourrions détruire les mouches truffigènes de M. Ravel, et ce serait priver notre pays d'une fortune considérable; car « le succès de la nouvelle industrie, si longtemps rêvée par nos pères, repose presque tout entier sur la multiplication de la tipule et la facilité de pouvoir en expédier au loin des semences. » C'est chose assurément très simple, surtout « maintenant que l'at- « tention est éveillée sur ce mystérieux problème, il sera peut être « facile, en étudiant, la *loupe en main*, des tubercules nouvellement arra- « bés, d'y découvrir les œufs. » C'est toujours M. Valserres qui dit cela.

Que M. Rambsoson, savant rédacteur du journal la *Science pour tous*, accepte la théorie de M. Ravel, rien d'extraordinaire; mais qu'un écrivain qui a rédigé le journal *l'Agriculture* la développe et l'appuie de son autorité, c'est à n'y pas croire. Il est permis d'être.... savant, mais pas à ce degré là.

En lisant les deux articles de la *Presse*, nous nous sommes demandé plusieurs fois: Est-ce sérieux? Hélas oui! c'est très sérieux : l'auteur du manuel de *Droit rural et d'économie agricole* est un écrivain trop grave pour chercher à mystifier ainsi ses lecteurs. En tout cas il aurait bien fait d'étudier un peu mieux le sujet; on n'est pas ignorant à ce point là. S'il avait pris la peine de lire le consciencieux et beau travail de MM. Tulasne, sur la Truffe, et le rapport de M. Brongniart, à l'Académie des sciences, il aurait appris quelle est la nature de la Truffe; de quoi elle naît, et comment elle s'accroît. Il saurait que le précieux tubercule, si cher aux gourmets, a été observé dans tous ses états, à tous les âges, à

la loupe comme au microscope, et qu'on n'y a jamais trouvé d'œufs de mouches truffigènes ni d'insectes, comme dans les noix de galle, et qu'il est entièrement végétal. Il aurait vu comment *sa galle souterraine* se développe, et quelle part les insectes de M. Ravel prennent à sa reproduction. Des dessins fidèles, des détails anatomiques, accompagnant le travail des deux savants botanistes, dont un est membre de l'Institut, lui auraient peut-être rendu la vue que le *trait de lumière* de M. Robert lui a fait perdre. Nous engageons M. Valserres à prendre connaissance de cet ouvrage. Il a pour titre : *Histoire et monographie des champignons hypogés;* on le trouve dans toutes les bibliothèques publiques et l'on s'empressera de lui communiquer. Après sa lecture, M. Valserres n'hésitera pas un instant à réfuter lui-même son article, qui peut causer les plus grands dommages à l'agriculture ; car beaucoup de propriétaires, comptant sur la science des savants de la *Presse*, ont peut-être même déjà détruit de belles cultures pour les transformer en truffières, à l'aide du chêne et de la mouche de M. Ravel Vite donc, à l'œuvre M. Valserres, car la déception, la ruine peut-être de quelques trop confiants cultivateurs ne se fera pas attendre; c'est toujours le résultat de cette fausse science élaborée dans les usines des journaux politiques. Nos abonnés trouveront dans ce recueil, année 1855, page 163, l'extrait du travail de M. Tulasne. Ils verront que la Truffe est bien un végétal, qui naît, comme tous les champignons, d'un *mycelium* ou blanc floconneux. Que sa chair est ferme, composée de cellules, dont une partie est remplie de petits grains d'une teinte foncée, qui sont les graines, desquelles naîtront d'autres Truffes, sans le concours de la mouche truffigène. Nos abonnés peuvent en manger sans répugnance.

Les œufs et les mouches ne se trouvent que dans le mémoire de M. Ravel et dans son établissement de Martignac en compagnie des semences du chêne particulier aux truffes.... nous allions dire en compagnie de carottes colossales !

Il doit y en avoir aussi un dépôt aux bureaux de la *Science pour tous* et de la *Presse*. Quant à nous, nous n'en tenons pas.

F. HÉRINCQ.

QUELQUES CONSIDÉRATIONS

SUR L'EMPLOI DE L'AMMONIAQUE LIQUIDE (1).

Les usines à gaz produisent dans leurs procédés une eau ammoniacale ; c'est ce qu'on appelle chimiquement une dissolution de carbonate d'ammoniaque. L'aéromètre de Beaumé accuse 4 degrés lorsqu'on le plonge dans ce liquide; son emploi en agriculture est hautement apprécié en Angleterre et sur quelques points de la France ; en l'employant pour l'arrosage, il faut l'étendre de cinq à six fois son volume d'eau ordinaire; sans cette précaution, les plantes arrosées se dessécheraient comme si un incendie les avait atteintes. Son emploi doit s'appliquer principalement pour les graminées, qui s'en trouvent parfaitement à leur aise; les blés qui ont été arrosés d'ammoniaque deviennent plus forts en paille, présentent un épi plus long, des grains en plus grand nombre et d'un poids supérieur. Les effets de ce liquide se font surtout remarquer sur les gazons dans les jardins, que l'on voudrait conserver toujours verts.

En employant ce liquide, on est sûr d'atteindre le but tant désiré de tous les horticulteurs auxquels on a confié le soin de cette culture. Pour mon compte, je m'en trouve très bien en l'employant dans le jardin de l'Hôtel-de-Ville depuis le commencement de septembre dernier. Un avantage entre autres de l'emploi de l'ammoniaque liquide, c'est l'égale répartition du principe fertilisant sur toute la surface ensemencée qui, après quelques jours d'arrosement, se fait remarquer par une teinte d'un très beau vert foncé. Enfin, une remarque importante à l'occasion de cette eau, c'est qu'elle est intolérable aux insectes, aux mollusques de toute espèce. Aussi après une heure ou deux d'arrosage, les vers, les limaces, les scarabées sortent de terre, se réfugient dans les allées et y meurent. En se débarrassant de ces insectes, on obtient donc un double résultat : car les pousses tendres des plantes ainsi affranchies de leurs attaques deviennent très vigoureuses. Je ne saurais donc trop conseiller l'emploi de l'ammoniaque liquide, même pour la grande culture. Par ce moyen, on obtiendrait une récolte plus abondante de froment comestible ; cet emploi est très usité en Angleterre sur les champs cultivés et dans les prairies ; au Havre, M. Le Vilain, juge au tribunal civil, en a fait une expérience concluante; et à Sanvic, chez mon père, ferme de Prêche, cette expérience a obtenu le même résultat.

LE CHEVALIER.

(1) Extrait du *Bulletin du Cercle pratique d'horticulture et de botanique du Havre.*

BOURGÈNE DE BILLIARD.

Cette nouvelle variété de Bourgène (*Rhamnus*) a été trouvée par M. Billiard, pépiniériste, à Fontenay-aux-Roses, dans un semis de Bourgène d'Amérique à larges feuilles. Elle serait, d'après cet habile pépiniériste, un hybride de la *Bourgène d'Amérique* et de la *verte*. Nous croyons que l'hybridation n'a joué aucun rôle dans cette affaire, et que la Bourgène de Billiard est une variété de la *Bourgène verte* (*Rhamnus hybridus*) avec laquelle elle a quelques rapports. L'arbre pourra atteindre de 2 à 3 mètres et même plus de hauteur; ses feuilles, d'un beau vert, sont plus épaisses et un peu plus allongées que dans la *Bourgène verte;* elles persistent aussi plus longtemps que dans le type.

La *Bourgène de Billiard* est très rustique et a très bien passé l'hiver de 1855 à 1856 à l'air libre sans souffrir. Elle peut garnir les murs comme l'Alaterne.

F. H.

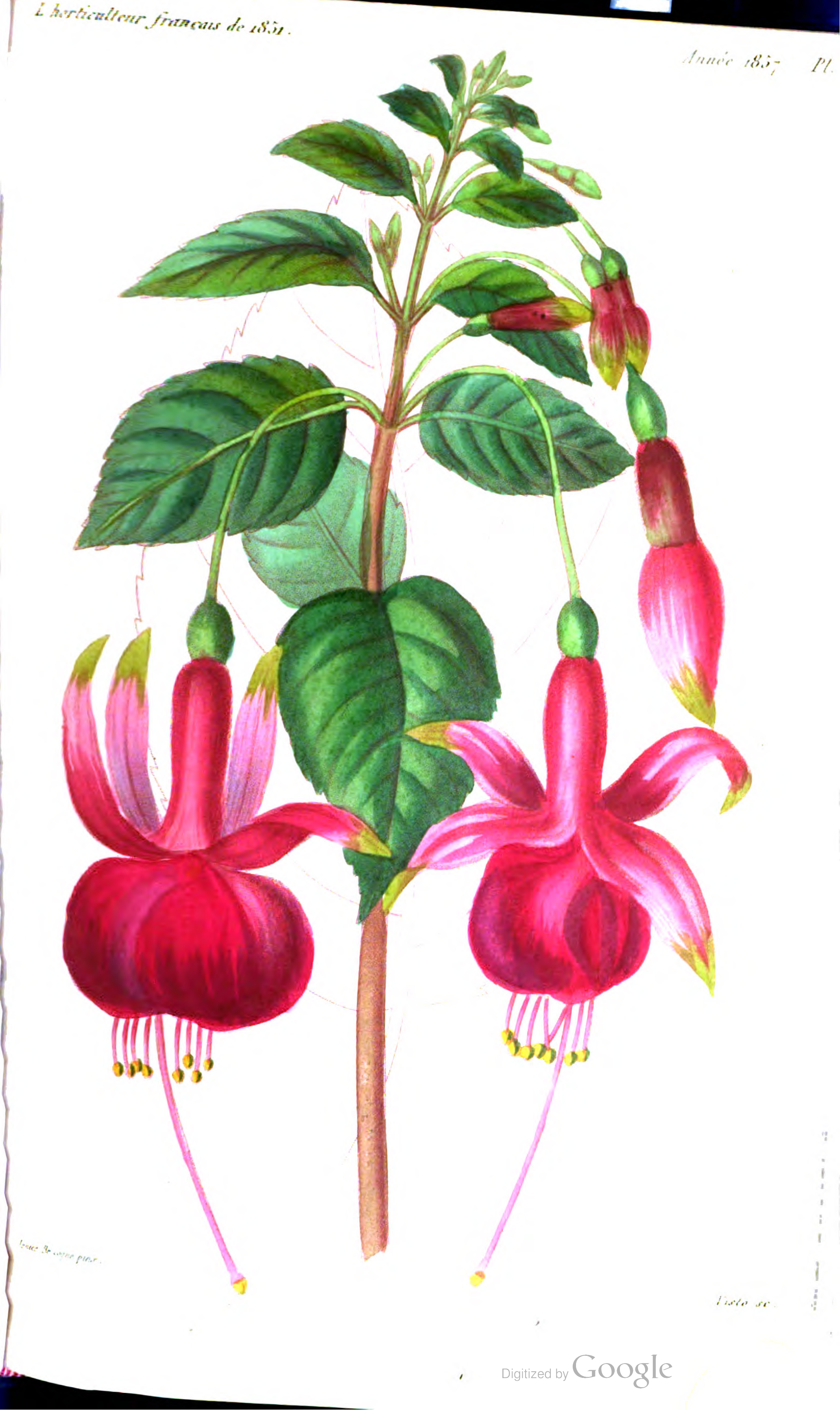
LES ROSES DE 1853.

La dernière livraison du *Journal des Roses* nous apporte la manière d'obtenir des *rats à trompe* (de vrais rats avec une trompe sur le nez), en même temps qu'une réfutation de la Revue des roses de 1853, publiée, dans notre numéro de novembre dernier, par M. Eugène Verdier.

L'espace nous manque pour répondre aujourd'hui au rédacteur obtenteur des roses : *Marie de Bourges*, et *Marguerite Lecureux*. Nous remettons au prochain numéro, pour discuter les griefs que le susdit obtenteur-rédacteur reproche à notre collaborateur. Quant aux rats, nous n'avons rien à dire, si ce n'est que c'est du réchauffé. Les horticulteurs qui voudraient multiplier cette espèce, qui court les feuilllетons depuis une dixaine d'années, trouveront dans cet intéressant recueil la manière de s'en servir et de se faire 50 mille livres de rente.

F. H.

Paris. — Imp. horticole de J.-B. Gros et Donnaud, rue des Noyers, 74.



Isaac De Cagne pinx.

Visto sc.

FUCHSIA M. DESVALLIÈRES (Duru).

(Pl. iv.)

Cette nouvelle variété est très vigoureuse, à beau feuillage d'un vert magnifique; les feuilles, qui deviennent souvent très grandes, sont ovées, aiguës, finement dentelées, et luisantes. Les fleurs, longuement pédicellées, sont très grandes; le calice, tubuleux, rouge tendre, est découpé au sommet en 4 segments plus longs que le tube, redressés et à pointes vertes. La corolle est composée de 4 pétales plus larges que longs, d'un rouge cramoisi; 8 étamines dépassent d'un centimètre environ les pétales, et le style a deux fois à peu près la longueur de la fleur.

C'est une très remarquable variété, obtenue par M. Duru; elle est très florifère; on pourra la laisser fleurir en serre ou en plein air dans les jardins.

Ce nouveau Fuchsia sera mis au commerce par M. Burel, rue des Francs-Bourgeois-St.-Marcel, à Paris, en avril prochain, en Compagnie du *Fuchsia docteur Boisduval*, plante d'un beau port et à ample feuillage, très propre pour l'ornementation des jardins.

A la même époque, apparaîtra aussi chez MM. Dufoy, Rougier-Chauvière, Thibaut-Keteleër et Burel, le *Fuchsia incomparable*, variété à fleurs doubles très grandes et très belles, obtenue par M. Boudinat.

F. Hérincq.

EMILIA SAGITTATA (Dec.).

(Pl. v.)

Nous donnons ici le dessin d'une des plus jolies plantes annuelles dont se sont enrichis nos jardins, et qui n'a jamais été figurée; beaucoup d'auteurs en font mention. On l'a appelée successivement :

Cacalia sagittata. Vahl. Symb. 3, p. enel, Syn.

Cacalia coccinea. Curt. bot. mag. t. 564.

Emilia flammea. Cass. 14, p. 406. Atl. 3, t. 5. Opusc. phyt. 1, t. 5.

L'*Emilia sagittata*, peu répandu encore, est une plante annuelle, de la famille des Composées s'élevant à une hauteur de 40 centimètres

environ, rameuse dès la base ; les tiges sont dressées, poilues, cylindriques et paniculées, d'un coloris brun verdâtre. Les feuilles sont d'un vert glauque en-dessous, plus foncées en dessus, pubescentes, acuminées ; le bord est denticulé, d'une teinte violette très étroite ; les feuilles inférieures sont spathulées, les supérieures ovales — lancéolées — sagittées ; les feuilles florales sont beaucoup plus petites et linéaires lancéolées. Les capitules sont groupés à l'extrémité de rameaux amincis, en forme de corymbe, pédicellés et munis de bractées linéaires. Les involucres sont caliculés, formés de folioles linéaires aiguës, glabres et teintées de violet ; les rayons sont d'une couleur vermillon foncé des plus éclatantes. Les fleurs ont quelque chose de particulièrement remarquable par cette teinte flamboyante qui forme contraste avec les autres plantes communément répandues dans les jardins, et qui souvent n'ont que des teintes douteuses ; aussi c'est pour elle un titre de recommandation.

Cette plante n'est pas délicate ni difficile à la culture ; on la sème sur couche au printemps, et repiquée en place au mois de mai ; en plein soleil : on la voit briller bientôt de l'éclat le plus vif qu'on puisse apercevoir parmi les végétaux.

Elle est originaire de Java.

Louis Ingelrest.

RELEVÉ DES PLUS BELLES ESPÈCES DE CLÉMATITES, RECOMMANDÉES POUR L'ORNEMENT DES JARDINS.

Les *Clematis* constituent un groupe des plus naturels dans la famille des Renonculacées. Ces plantes sont distribuées sur toute la surface du globe : elles sont disséminées de préférence dans les contrées froides ou tempérées, quoiqu'on en trouve dans les régions intertropicales : mais alors on ne les rencontre qu'à des élévations considérables au-dessus du niveau de la mer.

La plupart des *Clematis* contiennent un suc âcre et caustique ; le nom d'*herbe aux gueux*, donné à ces charmantes plantes, provient de l'usage qu'en faisaient les mendiants, qui se frottaient le corps avec des *Clematis* (notamment le *Clematis vitalba*) pour y faire développer des ulcères qui n'étaient que passagers.

Toutes les *Clematites* sont vivaces et presque toutes sont grimpantes. Les tiges sont ligneuses ou herbacées, pour la plupart grêles, traînantes



Visto sc.

Emilia sagittata.

ou grimpantes, cylindriques ou irrégulièrement anguleuses ; les feuilles sont toujours opposées, et dans les espèces grimpantes les pétioles sont tordus en forme de vrilles. Les fleurs sont solitaires, en panicules ou en ombelles, généralement hermaphrodites, rarement dioïques ; toutes manquent de véritable corolle ; on n'y distingue que le calice qui est corolloïde et coloré ; les sépales sont au nombre de 4 à 8 ; les étamines sont en nombre indéfini.

La culture des *Clematites* est généralement assez facile : toutes demandent une bonne exposition et la pleine terre: un sol léger leur est favorable ; quelques espèces demandent à être abritées pendant l'hiver ou à être rentrées en serre tempérée; mais pour cela, c'est la nature du climat sous lequel on les cultive qui détermine ces soins. La multiplication des espèces ligneuses se fait par graines (les graines mettent deux ans pour germer ; on les sème avec avantage à l'automne), de préférence par marcottes ou par greffes ; les espèces herbacées se multiplient par division du pied.

Comme le genre *Clematis* est riche en espèces, et que beaucoup ont des fleurs d'une beauté médiocre, nous ne donnons ici qu'une liste choisie de quelques espèces ou variétés les plus généralement recherchées dans les jardins, pour la forme riche, élégante et variée de leurs fleurs, et qui, dans les dernières années, ont été figurées et décrites dans les journaux d'horticulture ; nous avons tâché de donner autant que possible leurs synonymies, leur patrie, la grandeur et la couleur de leurs fleurs, les particularités de leur culture ; en un mot, nous avons tâché de mettre sur la voie les amateurs qui s'adonneraient à collectionner et à cultiver les plus belles espèces de ce genre.

CLEMATIS LANUGINOSA. *Ldl. Paxt. fl. G.* 94. — *Fl. d. serres*, 8, 811. — *Illust. Hort.* 1854, 14. — *l'Hort. franc.* 1855. 1.

Cette Clématite, la plus grande et la plus remarquable du genre, a été introduite de la Chine en 1850, par M. Fortune, qui l'a rapportée à MM. Standish et Noble, horticulteurs à Bagshot (Angleterre). Les fleurs de cette Clématite sont plus larges, plus grandes et plus velues que celles du *Clematis patens* Dne, du Japon ; elles mesurent de 16 à 18 cent. de diamètre, sont composées de 6 à 8 sépales colorés en bleu lilacé assez tendre, étalés en forme d'étoile.

D'après une notice que lui a consacrée M. Lindley, « cette remarquable Clématite croît spontanément sur le versant des collines, et en général dans un sol léger et pierreux, au pied de petits arbrisseaux

dont les tiges lui servent de support. Avant l'époque de sa floraison, elle atteint le sommet de ces buissons ; alors ses belles fleurs en étoiles d'azur se voient de très loin et s'élèvent orgueilleusement au-dessus des branches qui ont aidé à l'ascension de ses tiges. Dans cet état, son aspect est plein de charme et dédommage bien le voyageur qui s'est donné la peine de gravir la montagne, à travers les broussailles, pour la voir de plus près. »

« Elle est sans doute très voisine du *C. azurea* (Clematis patens), mais elle en diffère par des feuilles coriaces et non minces, couvertes en dessous de poils blancs et non finement soyeuses, en cœur et non ovées ; par ses boutons, ses jeunes feuilles et ses pédoncules enveloppés de laine et non légèrement pubescents ; par les plus grandes dimensions de ses fleurs, dont les segments sont plus larges et plus aigus.

CLEMATIS LANUGINOSA, PALLIDA. — *Fl. des serres*, 1, 2e *série*, 1176.

Cette variété se distingue de l'espèce type, par des fleurs d'un coloris beaucoup plus pâle, mais compensé amplement par un énorme développement des fleurs et des feuilles. D'après la *Flore des serres*, cette variété porte des fleurs qui mesurent 26 centim. de diamètre.

Ces deux Clématites sont grimpantes, se prêtent admirablement bien à la décoration des treillis, sont recherchées pour la beauté et plus encore pour la grandeur extraordinaire de leurs fleurs qui en font des plantes ornementales de premier choix. Elles sont toutes deux rustiques, se multiplient par couchages, par greffes et par boutures.

CLEMATIS PATENS. Dne. — *Revue hort.* 1856. 14. — CLEMATIS CŒRULEA *Ldl. Bot. Reg.* 23, 1955 — *Maund. bot.* 3. 126. — *Paxt. mag.* 4, 193 — CLEMATIS CŒRULEA GRANDIFLORA. *Bot. Mag.* 69. 3983. — CLEMATIS CŒRULEA AZUREA. — *Hartinger Parad.* 1, 3.

Cette belle espèce de Clématite, introduite du Japon, par le D. Von Siebold, est connue en Belgique déjà depuis 1829, et court les jardins sous plusieurs noms. C'est une des plantes ornementales les plus recherchées, d'abord pour la grande beauté de sa floraison, ensuite pour la facilité de sa culture et sa grande rusticité. Les fleurs sont grandes, bien étalées ; se montrent vers la fin du mois de mai, atteignent parfois un diamètre de 15 centim. selon la position et la force de la plante : elles sont composées de 6 à 8 sépales et se distinguent par un coloris d'un beau bleu azuré ; les étamines, qui sont en nombre indéfini, ont des filets blancs et des anthères brunes.

Le *Clematis patens* est tout à fait rustique, se prête avec une grande facilité à la confection de vases, de corbeilles en fils métalliques, qu'on confectionne aujourd'hui si habilement, et dont on tire des effets merveilleux. On connaît de cette plante 5 variétés, savoir :

CLEMATIS PATENS var. SOPHIA. — *Fl. des serres* 8. 852 — *Illust. Hort.* 1854 — *l'Hortic. franç.* 1854. 1 — *Revue Hort.* 1855. 24.

Cette variété n'est pas aussi belle que l'espèce type ; ses fleurs ont la même grandeur et la même forme : les sépales sont seulement bordés de bleu violacé sur un fond blanc verdâtre ; les étamines sont à anthères brunes.

CLEMATIS PATENS var. AMALIA.— *Fl. des serres* 10, 1051.

Fleurs de la grandeur de celles de l'espèce type, d'un bleu lilas entièrement pâle, à étamines jaunes.

CLEMATIS PATENS var. HELENA.—*Illust. Hort.* 1854. — *Revue Hort.* 1855. 18. *Fl. des serres*. 1, 2e *série* 1117.

Cette variété a les fleurs de la même grandeur que l'espèce type, sont d'un coloris blanc verdâtre dans leur jeunesse, passant insensiblement au blanc plus ou moins pur ; les étamines sont jaunes.

CLEMATIS PATENS var. LOUISA. — *Fl. des serres*, 10. 1052.

Cette variété se distingue par ses fleurs, d'un coloris blanc jaunâtre, au centre desquelles les anthères brunes des étamines font un bel effet.

CLEMATIS PATENS var. MONSTROSA. — *Fl des serres*, 9,960. — *Revue Hort.* 1856. 1.

Cette variété est une des plus remarquables qui aient été introduites, Elle se distingue par ses fleurs, plus petites que celles de l'espèce type, et qui sont d'une structure tout à fait anormale, semi-doubles et d'un blanc pur.

Dans cette variété, la transformation des étamines en pièces pétaloïdes a eu lieu ; un petit nombre d'étamines ont seules conservé leur structure ordinaire et servent vraisemblablement à la fécondation des carpelles. D'après M. Von Siebold, il arriverait parfois que du centre d'une fleur, naîtrait une autre fleur pédicellée ; mais ce fait n'a pas encore été observé dans nos cultures.

Toutes ces variétés ont été introduites du Japon, par le célèbre voyageur naturaliste Von Siebold, et ne proviennent pas de semis faits dans

nos cultures, comme on pourrait le supposer ; d'ailleurs ces plantes donnent rarement des graines fertiles ; leur multiplication se fait par greffes, par couchages qui mettent souvent 2 ans à s'enraciner ; toutes sont recherchées pour la décoration des treillis, colonnettes, etc.

CLEMATIS GUASCOI. Hort. (hybrida). — *Illust. Hort.* 1857. 117.

Voici une hybride, produit de nos cultures, qui est éminemment ornementale, d'après *l'Illust. Hort.*; « elle a été obtenue de graines, récoltées par un amateur luxembourgeois, M. De Guasco, sur un individu de *Clematis cærulea* var. *grandiflora* (Clematis patens) fécondé par le *Clematis viticella flore purpureo*. Le coloris de ses fleurs offre l'heureux mélange de ceux de *son père* et de *sa mère* ; c'est un beau violet nuancé de bleuâtre pendant la première jeunesse, passant plus tard à un riche violet pourpré-velouté ; elles ont l'ampleur des fleurs de la seconde ; et offrent tantôt le nombre quaternaire des pétales du père, tantôt celui quinaire et sénaire de ceux de la mère. Le feuillage est celui peu modifié du *C. cærulea* ; et les caractères floraux participent de ceux des *conjoints*.
« C'est une plante rustique à tiges élancées, très vigoureuses, parsemées de poils courts ; les folioles, disposées par cinq (dans les feuilles supérieures), deux basilaires, trois terminales, sont presque glabres, amples, peu veinées, luisantes. Les fleurs, qui mesurent souvent plus de huit centim. de diamètre, sont dressées, composées de 4, 5, 6 pétales obovés oblongs, très finement et très distinctement acuminés, plissés, marqués de 3 nervures en dedans, et de 3 côtes en dehors, très finement tomenteux en dessous, très glabres sur l'autre face, nervés, réticulés. Les étamines sont toutes fertiles, très glabres ; les styles plus longs fasciculés. »

Cette plante très recommandable, d'abord pour la beauté de ses fleurs qui naissent en abondance, ensuite pour sa parfaite rusticité, se multiplie par couchages et par greffes.

CLEMATIS FLORIDA. Thunb. — *Jacq. Schœnbr.* 3.357 — *Andr. Rep.* 6.402. — *Bot. mag.* 22. 834. — *Maund bot.* 5. 241 — *Revue Hort.* 1856. 3.

Cette Clématite, rapportée du Japon en 1776 par Thunberg, est grimpante, se prête une des mieux à la décoration des guirlandes. Ses fleurs ont la forme de belles étoiles mesurant jusqu'à 8 cent. de diamètre, d'un blanc verdâtre dans leur jeunesse, passant ensuite au beau blanc pur.

CLEMATIS FLORIDA. Var. SIEBOLD. — *Sweet. fl. g.* II. 396. — *Fl. des serres*, 5. 487. — *Revue hort.* 1856. 21. — CLEMATIS FLORIDA var. BICOLOR. — *Bot. Reg.* 24. 25.

Cette variété, introduite du Japon par le docteur Von Siebold, est plus recommandable que l'espèce type ; la grandeur et la couleur des fleurs est la même, mais les étamines sont totalement changées : elles sont aplaties, pour ainsi dire pétaloïdes, colorées en pourpre foncé, et contrastent agréablement avec le blanc des pétales. Elle court les jardins sous le nom de CL. BICOLOR et de CL. SIEBOLD. Cette jolie variété, de même que l'espèce type, demande à être abritée en hiver ; elle se multiplie par marcottes, greffes et boutures.

CLEMATIS INDIVISA. Willd. — *Annales de Gand*, 1842. 61.

Cette espèce à fleurs blanches est inférieure et est moins recherchée que le *Clematis indivisa-lobata* Hook.

CLEMATIS INDIVISA-LOBATA. — Hook. *Bot. Mag.* 74. 4398. — *Fl. des serres.* 4. 402. — *L'Hort. franç.* 1853. 11. — *Revue hort.* 1853. 13.

Le *Clematis indivisa*, Willd., est originaire de la Nouvelle-Zélande ; il a été découvert et décrit déjà, par Forster, vers 1798 ; puis retrouvé et rapporté plus récemment en Europe par le rév. William Colenso, en 1843 ; ce missionnaire, zélé botaniste, en envoya des graines au jardin botanique de Kew (Angleterre).

Le *Clematis indivisa-lobata*, a été introduit des mêmes contrées que l'espèce type à feuilles entières, par M. Allan Cunningham, qui l'a rapporté vivant en Angleterre ; il se distingue de l'espèce type par ses folioles plus découpées et ses fleurs beaucoup plus grandes, qui naissent en panicule et qui sont d'un beau blanc pur ; chaque fleur atteint de 6 à 8 centim. de diamètre ; les étamines sont à anthères brunes.

Cette Clématite est une plante très ornementale et très méritante ; elle se cultive en serre froide et se multiplie par greffes, par boutures et par marcottes.

CLEMATIS BARBELLATA. — *Fl. des serres* 9,956.

Originaire de l'Hymalaya, à fleurs violacées figurant des Campanules ; il demande la serre froide et se multiplie par boutures, marcottes.

CLEMATIS TUBULOSA. Turcz. — *Journ. Hort. Soc.* 3. 79. — *Bot. Mag.* 72, 4269. — *Paxt. Mag.* 14, 31. — *Annales de Gand*, 1847, 175. — *Fl. des serres*, 3, 195.

Originaire de la Mongolie, où il a été découvert par un naturaliste

russe nommé Turczaninow. Cette clématite a le feuillage d'un *Althæa*, n'est pas grimpante, et forme buisson ; les fleurs sont d'un beau bleu azuré; chaque sépale est renversé et roulé en dehors ; les étamines sont jaunes. Multiplication par greffes et marcottes.

LOUIS INGELREST.

UN MOT SUR LA POMME DE TERRE CHARDON.

Voici tantôt deux ans qu'on s'occupe de cette découverte ; tous les journaux ont retenti des résultats merveilleux que donnait cette nouvelle variété de pommes de terre ; entre autres priviléges, disait-on, elle avait celui d'une production très abondante, d'une excellente qualité et surtout elle semblait préservée de la maladie qui frappe si cruellement les autres tubercules : examinons ce qu'il faut penser de la pomme de terre Chardon et ce à quoi se réduisent finalement tous les avantages qu'on lui a prêtés.

Qu'elle soit très productive, le fait est certain ; on ne saurait le mettre en doute après les chiffres accusés par MM. Bodin, Vilmorin, Malnigié, etc. Son rendement laisse bien loin les rendements connus des autres variétés, même dans des sols médiocres, imparfaitement préparés et pauvrement fumés : sous ce rapport, la pomme de terre Chardon se rapprocherait de la pomme de terre Rohan, si vantée il y a quelques années et si vite abandonnée de la plupart des cultivateurs.

Ce n'est pas le seul trait de ressemblance que ces deux variétés ont de commun entre elles. Toutes deux se distinguent par leur forme cylindroïde, leurs yeux nombreux et très enfoncés, et leur grosseur peu ordinaire ; elles se ressemblent aussi, il faut bien le dire, par leur pauvreté alimentaire. La pomme de terre Chardon, pas plus que la pomme de terre Rohan, ne mérite de figurer à côté de nos bonnes espèces culinaires telles que la Marjolin, la Schaw, la Patraque jaune de Hollande, etc. ; on lui reproche avec raison d'être très aqueuse, peu riche en fécule et surtout de conserver, même après la cuisson, une saveur vireuse que ne présentent jamais les bonnes variétes de cette solanée : ce défaut est très sensible dans les pommes de terre Chardon récoltées dans les terrains argilo-siliceux ; il suffirait, seul, pour la reléguer parmi les tubercules destinés à l'alimentation exclusive du bétail. Nous croyons, en effet que c'est là sa véritable place.

La pomme de terre Chardon rachète-t-elle cet inconvénient d'une qualité médiocre par l'exemption de la maladie à laquelle toutes les autres variétés, sans exception jusqu'ici, ont été sujettes? Un instant on l'avait cru. Les premiers essais de sa culture en plein champ avaient été préservés du fléau destructeur; en 1855, alors que la plupart des pommes de terre étaient décimées sous l'influence d'une température contraire, la pomme de terre Chardon avait bien résisté : de là, la vogue dont elle a joui, à l'aide, il est vrai, d'une habile publicité. Mais l'espoir des cultivateurs n'a pas tardé à être détruit après la récolte de 1856: dès le mois de novembre, la Chardon présentait de nombreux tubercules atteints de la maladie, ses ravages ont continué dans les silos et dans les caves, bref on s'est plaint, de toutes parts, de ce qu'elle n'était ni plus ni moins préservée que ses autres congénères. Ainsi se sont évanouis tour à tour les avantages tant prônés de cette culture; il a suffi de quelques années pour dissiper l'engouement avec lequel on avait accueilli la pomme de terre Chardon, tant il est vrai qu'en agriculture les produits médiocres ne sauraient soutenir longtemps une réputation factice: la vérité des faits les ramène bientôt au rang qui leur appartient réellement. De ceci que conclure? Dirons-nous que la pomme de terre Chardon doit être abandonnée? Non ; elle a sa place parmi les productions destinées au bétail; sous ce rapport, c'est une heureuse acquisition, bien que sa maturité extrêmement tardive soit un grand inconvénient là où elle doit être suivie d'une céréale d'hiver; mais nous la repoussons du catalogue de nos bonnes espèces comestibles; elle déshonorerait la culture maraîchère, qui ne s'occupe que des variétés d'élite: la pomme de terre Chardon est une simple variante de la pomme de terre Rohan. Nous livrons ces réflexions consciencieuses aux horticulteurs.

UDNER.

NOUVELLES OBSERVATIONS

Sur la culture de l'igname de la Chine et de l'igname de la Nouvelle-Zélande.

Monsieur le Président (1),

J'ai l'honneur de vous transmettre le résultat de mes dernières observations sur la culture du *Dioscorea batatas*, et un aperçu sur les différents terrains qui peuvent convenir à cette plante. J'y joins un certain nombre de tubercules provenant de ma récolte de cette année.

(1) Cette lettre a été adressée, en décembre dernier, à M. le Président de la Société impériale zoologique d'acclimatation.



Les tubercules étiquetés nº 1, sont des racines de 18 mois, plantées dans un terrain labouré à la charrue, d'une profondeur de 25 à 30 centimètres, terrain très sablonneux (et à sous-sol composé de silex et de sable siliceux).

Les tubercules nº 2, dont la forme diffère sensiblement de celle des premiers, et que je crois aussi inférieurs en qualité, sont également des plantations de 18 mois, faites dans Paris.

Vous trouverez sous le nº 3, des tubercules de 18 mois, cultivés dans un terrain sablonneux et argileux des environs de Paris; ces racines sont allongées et peu grosses, ce qui me fait supposer que ce terrain n'est pas favorable au *Dioscorea batatas*.

Les tubercules nº 4, plantés cette année en tronçons de 3 à 4 centimètres en terre ordinaire de Paris, dont une forte proportion de terreau de feuilles, sol labouré à 70 centimètres de profondeur, ces tubercules, dis-je, se sont allongés et ont acquis une grosseur satisfaisante.

Ceux nº 5 proviennent de bulbilles faits par boutures en pleine terre et en plein air; c'est le produit de trois ou quatre mois; j'ajouterai ici que la propagation sur couche est avantageuse, sans doute, pour obtenir une grande quantité; mais les plantes ainsi venues ne sont pas, à beaucoup près, aussi rustiques que celle qui ont poussé en pleine terre.

Voici maintenant quelques détails sur le rendement, qui est assez variable.

C'est le nº 1 semé dans une terre sablonneuse et labourée à la charrue, qui a occasionné le moins de frais et qui a produit le plus. En prenant pour base une superficie de 10 mètres, le rendement a été de 35 kilogrammes; l'arrachage a nécessité six heures de travail.

Le nº 2 a donné 30 kilogrammes et demandé quinze heures de travail;

Le nº 3 a donné 27 kilogrammes extraits en dix-huit heures de travail.

Le nº 4 planté cette année (1856) en tronçons, a donné 32 kilogram. et demandé huit heures d'un travail très minutieux, eu égard à la longueur qu'avaient atteint les tubercules.

Le nº 5, provenant de bulbilles placées à 10 centimètres les uns des autres, a donné 15 kilogrammes seulement; ici l'arrachage a été très facile.

Le nº 6, bulbilles de trois ou quatre mois, a donné 800 bulbilles par mètre carré. J'ai consacré à cette dernière plantation une surface de 250 mètres; je n'ai arraché que la moitié des plantes, et j'ai laissé le

reste en terre, avec une bonne litière de paille pour passer l'hiver. Je me propose de consacrer le produit de cette réserve à ceux des tubercules qui seront plantés au printemps. J'ai déjà été à même de remarquer que les racines demeurées en terre poussaient un mois au moins avant celles conservées en cave ou dans le cellier. Je crois même qu'il serait avantageux de placer les semences dans un sillon pour les conserver fraîches pour le moment de la plantation.

Au résumé, le terrain sablonneux et peu profond est celui qui me paraît préférable pour la culture du Dioscorea. Tous les terrains où la plante trouverait la facilité de s'enfoncer, occasionneront toujours des frais très dispendieux au moment de l'arrachage. Quant au mode de plantation, je crois qu'il faut modifier complétement celui qu'on a suivi jusqu'à ce jour, et je me propose d'employer à cet effet le mode suivant : premièrement, je ne planterai que dans un terrain labouré à la charrue, soit que je dépose mes semences dans une raie, comme on fait pour les pommes de terre, soit que je les place dans un rayon que je creuserai de 10 centimètres de profondeur; c'est, je crois, la seule méthode à la portée de la grande culture. En disposant les semences en lignes à 8 ou 10 centimètres de distance, elles seront convenablement aérées, et l'arrachage en sera plus facile, les lignes ayant été espacées de 40 centimètres; il suffira d'ouvrir une tranchée entre chaque double rang de lignes pour extraire les tubercules, et l'on ne sera pas alors exposé à les briser comme cela arriverait fréquemment dans le mode de plantation employé jusqu'ici.

J'ajouterai un mot sur l'Igname de la Nouvelle-Zélande, dont la Société impériale d'acclimatation a bien voulu me confier un rhizome ; la production n'a pas été considérable: les pieds mis en pleine terre n'ont pas produit de forts bulbes ; ce que j'attribue à la mutilation que j'avais dû faire subir à la souche qui m'avait été remise. Le résultat de ma récolte est de 90 bulbilles, dont j'ai l'honneur de vous soumettre une partie. Nul doute que ces bulbilles ne m'en donnent l'année prochaine de grandes quantités d'autres, qui permettront d'expérimenter sur une plus vaste échelle la culture de cette nouvelle plante.

PAILLET,
Horticulteur, à Paris, etc.



COURRIER HORTICOLE.

La petite ville de Beaune possède une société d'horticulture qui, à peine née d'hier, a marqué l'année de sa fondation par de brillants débuts. Elle compte 150 membres environ, dont les deux tiers habitent Beaune ; ses statuts, bien que puisés à une source voisine, portent le cachet du bon sens. Il y a tout lieu de croire qu'elle ne tombera pas en léthargie comme celle de son chef-lieu.

Ses deux expositions, faites la même année, et pendant une année désastreuse, en sont la garantie : vous allez voir ; mais, pour rompre la monotonie du sujet (il n'y a rien d'aussi ingrat que le compte rendu d'une exposition — voir les bulletins de la Société centrale), nous changerons de temps en temps la clef de notre récit, en lançant par-ci par-là quelques coups de fouet dans les publications horticoles. Le coup de fouet a toujours été nécessaire pour corriger, pour redresser, et même par manière de satisfaction pour marquer son passage dans un endroit renommé ; c'est aussi une distraction pour le voyageur.

Et puis on s'en souvient longtemps, car M. Cherpin parlait encore dans le dernier numéro de son journal paraissant six fois par an, de notre volée administrée en janvier 1856. Notre confrère a mis deux roses dans le commerce, en 1853, *Marie de Bourges* et *Marguerite Lecureux*. M. E. Verdier, dans son intelligente Revue des Roses, publiée dans *l'Horticulteur français*, les traite de variétés médiocres ; sur ce, M. Cherpin de s'écrier : Vantez donc toujours mes produits, je parlerai en bien de vous ; est-ce que la ruade de votre collaborateur n'a pas suffi l'an dernier ? Votre ton cavalier sied mal à votre bon goût et à vos manières polies, etc., etc.

Nous arrivons à Beaune.

L'exposition printanière s'était installée, comme celle d'automne, à l'Hôtel-de-Ville. Il y a toujours, sous le plafond de ces grandes salles, quelque chose de guindé, d'officiel, dans la disposition des plantes ; le gradin est à la tente ce que la serre est au jardin d'hiver. Le prix d'honneur a été décerné à M. Liger, qui avait réuni les plus belles fleurs de la saison. Dans ses Fuchsia, on admirait le calice blanc de *Mistriss Story*, *Lady of the Lake*, *Empress Eugénie*, *Queen Victoria*, et les doubles *Galanthiflora*, *Snowdrop ;* tandis que les Pelargonium *Édouard Miellez*, *M*^me^ *Chéreau*, *Triomphe de Latour*, *Eugénie Duval*, et les zonales *Princesse Alice*, *Boule de neige*, *Christianum*, *Triomphe de Montrouge* éblouissaient les regards. La corbeille du milieu, jonchée

de 80 Verveines, se rengorgeait sous une guirlande de Roses, dont *Jules Margottin*, *Lion des Combats*, *Castellane*, *Auguste Mie*, *Louise Odier*, *Lord Raglan* effaçaient, sous leurs tons velouté, rose ou carné, *Mme Guillot*, *Mme Laffay*, *Marquisa Boccella*, *Changarnier*, *Lady Forwich*. Et dans les plantes de semis, on peut citer avantageusement les Petunia striés : *Surprise du matin*, *Coquette de Beaune* et *Félix Poulet*.

M. Henry Jacotot, le célèbre fleuriste de Dijon, avait de notable : les Lantana *Lutea superba*, *Alba grandiflora* ; les Geranium *Odier*, *Hortensia*, *Roi des feux*, *Verschaffelti*, *Mme Lemichez ;* les Gloxinia *Chimène* blanc taché carmin, *Annulata* blanc couronné bleu, *Petoiana* blanc maculé pourpre, et les Achimènes *Edmond Boissier*, *de Verschaffelt*, fond blanc strié violet, aussi harmonieuse de forme que son nom est dur à prononcer, a dit notre cicérone, M. Louis Moissenet.

Nous n'avons pas vu de Rosier *Léonide Leroy*, variété fleurissant peu au printemps, mal à l'automne, citée par *l'Horticulteur provençal* comme une des quatre races hors ligne pour massifs. Mais les paroles de ce petit recueil, habillé à coups de ciseaux, ne sont pas paroles d'Évangile; exemple : « La culture et la multiplication des Clématites sont les mêmes que celles des Coreopsis. »

M. Colin, pépiniériste à Beaune, avait apporté quelques Rosiers greffés sur racines, d'une vigueur ne laissant rien à désirer ; cette méthode et celle de M. Guillot fils, de Lyon, qui écussonne ses rosiers basse-tige sur semis d'Églantiers, sont préférables à la greffe sur Banks recommandée par M. de Lucy, ancien président de la Société Dijonnaise, actuellement à Marseille. Le Rosier Bank's est moins facile à se procurer pour la culture en grand, et, de plus, il a le défaut de geler ; ceci nous rappelle l'article d'un journal plus ou moins scientifique, criant à tue-tête : Les Rosiers Damas, Lamarque et Labiche donnent des pousses superbes ; laissez la plus belle à chaque pied ; greffez à tige la Rose du Roi ou autre sorte peu vigoureuse, vous obtiendrez des jets dignes de la baronne Prévost. L'auteur n'avait oublié qu'un point, c'était d'ajouter que Lamarque, Labiche et Musquée, gelant bel et bien au moindre degré glacial, vous n'aviez plus rien au printemps suivant. On prétend que la Rose bleue annoncée dans le bulletin de la Société d'horticulture de Paris était ainsi écussonnée sur *la Neige* (Noisette) et qu'elle est fondue cet hiver. Après tout, pourquoi ne l'obtiendrait-on pas? Et qu'en dirait le secrétaire du Cercle de botanique de Rouen, lui qui, invoquant les lois xanthique et cyanique, prétend que

jamais l'azur ne colorera les pétales de la Rose, du Dahlia ou de l'Œillet. D'après ces lois, nous disent les savants, si la couleur jaune existe dans une espèce de plante, la bleue en est exclue, et réciproquement. — Ah ! Messieurs les savants, comment se fait-il qu'il existe les Jacinthes jaunes et les Jacinthes bleues; le *Statice macroptera* bleu et le *St. Bonduellii* jaune; le *Meconopsis nepalensis* jaune et le *M. simplicifolia* bleu, etc. — C'est peut-être un effet d'optique du hasard ou du progrès : on confond si souvent l'effet avec la cause. Il n'est pas rare de rencontrer des gens, qui se demandent si le progrès produit les sociétés d'horticulture, ou si les sociétés d'horticulture ont amené le progrès.

Revenons à Beaune.

Il y avait encore les Roses de M. Félix Poulet, au milieu desquelles tranchaient : *Général Jacqueminot*, une des plus éclatantes et des plus vigoureuses florifères; *Panachée d'Orléans*, carné strié lilas rouge, constante; *Félicité Rigeaud*, étalant à côté de la très féconde *Queen Victoria*, ses frais pétales contournés en rosette; puis *l'Enfant du Mont-Carmel*, puis *Mme Domage*; celle-ci, plante du Nord, celle-là, plante du Midi, nous disent les méridionaux. Et encore ne sont-ils pas tous d'accord.

Actuellement, ils se disputent l'approvisionnement de fruits de la capitale. Écoutez Lyon, écoutez Bordeaux, entendez Marseille, oyez Toulouse, vous entendrez le même refrain : « Par suite du réseau des chemins de fer, notre ville est appelée, par son importance, à devenir un centre d'exploitation et à expédier toutes ses productions, ses primeurs, ses fruits aux grands marchés de Paris, de Bruxelles, de Londres. » Amenez vos pêches, amenez vos melons, vos fraises, vos choux-fleurs et vos poires, Lyonnais, Bordelais, Marseillais, Toulousains, vous ne parviendrez jamais à satisfaire l'appétit de ce puissant Gargantua qu'on appelle Paris. — Ainsi, voilà qui est convenu, le Midi allaitera le Nord; mais Toulouse est déjà bien marâtre envers ses nourrissons. Le Comité pomologique de son département — ne pas confondre avec le congrès de Lyon — excommunie à chacune de ses réunions hebdomadaires « les pépiniéristes du Nord, » c'est-à-dire de la Belgique ; il invite les propriétaires et les marchands d'arbres à se méfier de leurs annonces, de leurs ouvrages. M. C. Lesueur, de Rouen, n'a-t-il pas, l'autre jour, fustigé publiquement les Annales de pomologie belge? On dit même que les entrepreneurs de cette tour de Babel commencent à ne plus s'entendre — à cause du langage—à moins que ce ne soit le vent de Lyon qui en fasse trembler les échafaudages. A Paris, M. Decaisne a commencé la publi-

cation d'une Iconographie des arbres fruitiers; chaque fruit décrit coûtera 1fr. 25c.; et en plus des Raisins, des Fraises, des Pommes, des Néfliers, etc., 3000 noms de Poires doivent passer sous son burin. Cet ouvrage, dont la préface a déjà été critiquée par MM. Tougard et de Jonghe, aura vu le jour en même temps que la liste des 3000 noms de Poires extraits de tous les catalogues par le secrétaire du Congrès pomologique de Lyon, preuve de la raison d'être de ce Congrès.

Les autres lots exposés à Beaune provenaient de plusieurs amateurs et praticiens; les énormes Magnolia grandiflora, qui semblaient nés sous le ciel angevin, le Swainsonia Greyana, également orné de grappes rose lavé blanc, l'Araucaria brasiliana, haut de 2m, le Dracœna australis, le Kalmia japonica de belle dimension et autres arbustes superbes avaient parcouru plusieurs kilomètres, de la propriété de M. Bourcier jusqu'à l'Hôtel-de-Ville. Ces plantes, jetées çà et là, isolément ou par groupes, concurremment avec les Orangers de M. Hutet, les Fuchsia en pyramide élevée ou en boule de M. Clerget, les arbustes à feuillage persistant et les Conifères (vieux style! Ch. L.), sortis des pépinières de MM. Jonchery et Colin, faisaient repoussoir aux apports secondaires, aux plantes annuelles de M. de Grammont, aux Verveines de M. Ricaud, aux Œillets de poète de MM. Dazincourt et Jondot, aux Petunia semés par M. de Juigné, etc., etc., et aux touffes de Roses dont MM. Véro et Gruyer avaient dépouillé leurs jardins. — Combien de sympathiques bouquets à composer sous l'égide du langage des fleurs? Rose rouge et mousseuse, Verveine, Fuchsia, Œillet de poète : jeune fille gracieuse, volupté, enchantement, fragilité, dédain. Mais bast! Daphnis et Chloé ont été sacrifiés au dieu Métal. La galanterie frrrançaise a délaissé cette méthode orientale ou Renaissance; on vous présente un Melon comme une branche de Jasmin. Or, savez-vous que M. Laîné demandait à la Société de Saint-Germain-en-Laye l'autorisation de dédier et d'offrir au Prince impérial une Violette arborescente greffée sur Ortie et sur Pissenlit? Plus galamment inspiré, dans le journal de la Société du Bas-Rhin, M. Kirschelger, après avoir quitté Nancy, et avant d'aller herboriser aux environs de Lyon avec M. Denis de l'Alcazar, s'est arrêté au bois de Boulogne. Notre savant botaniste strasbourgeois suppose le Parisien capable d'admirer ou de cueillir des *Roses* et des *Lis* sous les ombrages silencieux et discrets du Pré Catelan!

A Beaune, les légumes et les objets d'art s'éloignant plus ou moins des besoins du jardinier, étaient à peu près comme partout ailleurs. Il y avait des outils de drainage et non de *draignage*, ainsi ortographié par

la Revue horticole de Marseille, publiée par une société d'horticulture qui affiche partout que les membres de son bureau sont très inexacts aux séances — on leur mettra le bonnet de papier que j'avais à l'école — et qui va fermer la porte de ses expositions, par suite du refus des horticulteurs à y participer. On m'a parlé d'un maraîcher qui avait aussi succombé à la tentation du dieu Métal; sa ménagère lui avait préparé son petit lot de primeurs pour la grande salle : le malheureux le vendit en chemin!

Le mois de juin est un mois presque neutre pour les fruits, quelques Pommes et encore moins de Poires toutes fières d'avoir passé l'hiver; des Fraises qui n'ont d'anglais que le nom; des Bigarreaux et des Guignes dont l'épiderme vermeil et intact annonçait bien que le Cerisier se passait de l'engraissement préconisé par M. Scheidweiler dans *l'Horticulteur praticien*, recueil dont l'inauguration a été de flatter les expériences arboricoles de M. Lefèvre, géomètre octogénaire, tout petit livre qu'on peut enterrer avec ceux de MM. Ramey, Lanier, Urbain Vasseur, — etc., et les groseillers épineux *Prince régent*, *Trafalgar*, *Monstrueuse d'Amérique*, assez appétissantes pour faire la jubilation de maint enfant d'Albion, ce pays aux brouillards et aux groseilles à maquereau.

Le mois d'octobre convenait mieux pour une exhibition carpologique. Aussi, à cette deuxième solennité, vingt-cinq concurrents s'étaient mis sur les rangs. Une mention honorable couronna la reine de l'exposition: une Duchesse d'Angoulême pesant officiellement 626 grammes; elle aurait pu rivaliser avec la Poire Triomphe de Jodoigne, du vénérable M. Lacène, exposée à Lyon. Les Poires récoltées chez MM. d'Archiac, Édouard, Bouillot, Babin, Girard, Montoy, Jonchery jeune, Jules et Louis Moissenet, amateurs, et celles plus nombreuses de MM. Renaud fils, Chicotot aîné, Colin, pépiniéristes, étaient de bon choix pour une année aussi désastreuse. On y admirait les *Beurré Hardy*, *Capiaumont*, *Davy*, *Bachelier*, *Rans*, *Picquery*, *Bosc*, *d'Hardenpont*, *Gris doré*, *Lombard*, *Van Bosbrouk*, *d'Anjou;* les *Broom Park*, *Groslin*, *Délices de Lovenjoul*, *Triomphe de Jodoigne*, *Comte de Flandre*, *Van Mons*, *Doyenné d'hiver*, *Épine Dumas*, *Bergamotte Espérin*, *Angleterre d'hiver* à cuire comme le *Trésor d'amour*, figuré par Poiteau, dans sa *Pomologie française*, sous le nom de *Poire d'amour*, enfin le *Beurré Clairgeau* que nos voisins nous envient. Son introducteur, M. d'Airolles, s'est affilié à MM. Bivort, Bavay, Royer, Hennau, etc., de Belgique, pour reproduire dans ses Notices les descriptions raccourcies des Annales de pomologie,

et pour faire chorus avec eux dans *le Draineur*. Le Français est si inconstant!

Les Raisins étaient dignes des coteaux bourguignons où s'élabore le Volnay, le Clos-Vougeot, le Chambertin. Nulle trace d'oïdium sur les grappes de MM. Poulet, Chevignard, Mozer, Clerget-Boulletin, Sergaut. Périra-t-il après cet hiver sec, le terrible oïdium, la bête noire des vignerons et des gourmets; se jouera-t-il encore de ses mille Esculapes? A son tour, l'Académie des sciences met au concours la question suivante, nécessitée par l'envahissement des champignons parasites ou épiphytes sur les animaux et les végétaux : ***Étudier le mode de formation et de structure des spores et des autres organes qui concourent à la reproduction des champignons, leur rôle physiologique, la germination des spores, et particulièrement pour les champignons parasites, leur mode de pénétration et de développement dans les autres corps organisés vivants.*** Le prix proposé est une médaille d'or de 3,000 fr.

M. Seringe, professeur à la Faculté de Lyon, vient de livrer à l'impression sa nouvelle disposition des familles végétales en SPERMOPHYTES, se reproduisant par graines (*Phanérogames*), et en OOPHYES, se reproduisant par œufs *Cryptogames*). Je dis, moi, qu'il y a plus d'analogie entre une graine et un œuf, qu'entre un œuf et la spore des cryptogames. L'embryon est visible dans la graine et dans l'œuf, et non dans la spore, quoi qu'en dise le *Journal des Roses*, qui est si fort botaniste, qu'il prend les graines de truffe pour de véritables graines de niais.

MM. Gorget et Pétot, de Beaune, ont encore à perfectionner leurs arbres de pépinières; la taille, le cran, le pincement, n'avaient pas été sagement pratiqués sur leurs exemplaires.

N'allez pas écouter la Société de Versailles, qui donne la greffe Girardin pour garnir les jeunes sujets dénudés, ni la greffe Tschuody, trouvée, dit *la Normandie*, par M. Dubreuil dans un vieux manuscrit, comme la pommade des châtelaines du moyen âge, par Chalmin. Ce dernier arboriculteur — Dubreuil — a introduit la mode de planter l'un sur l'autre les arbres destinés à former des cordons verticaux, obliques, en spirales; nous disons introduit, et pourtant les méridionaux réclament la priorité des spirales et des verticaux, tandis que des cultivateurs de Gentilly, Bougival, prétendent avoir commencé les premiers pêchers obliques ; on ne peut nier que M. Dubreuil les ait fait connaître et adopter. Aussi, les marchands d'arbres se proposaient-ils de lui offrir une médaille, pendant que les acheteurs se disposaient à lui en montrer le revers.

Mais voici venir un autre système encore pire ; les Pêchers pour cor-

oblique seront plantés à 25 centim. de distance ; il vous suffira de tailler la flèche et de pincer, pincer et repincer toujours les bourgeons, les coursons, les brindilles, ni plus ni moins qu'un Abricotier ou un Poirier ; les bouquets à fruits arrivent en bataillons serrés, couchés sur la branche-mère ; plus de serpette, plus de treillage, plus de cloque, plus de blanc... Doucement, MM. les inventeurs, nous emploierons encore un peu la serpette, un peu le treillage et nos Pêchers seront encore atteints d'un peu de blanc, d'un peu de cloque. Attendons les expériences des arboriculteurs d'Eure-et-Loir, sous l'impulsion de M. Grin, de Chartres, et celles de M. Luizet, d'Ecully, de l'orphelinat de Bourg, et de quelques autres hommes spéciaux qui étudient ce pincement continu. Essayons-en tous ensemble, et nous dirons nos résultats dans l'*Horticulteur français.*

Rentrons à Beaune. La Rose qui trônait au printemps avait cédé, le 11 octobre, le sceptre au Dahlia; et c'est M. Félix Poulet qui l'avait dans ses mains. Son étalage, composé de 200 fleurs coupées, dont une quarantaine, semis de l'exposant, pouvaient soutenir la comparaison avec ce que les Dufoy, les Mézard, les Chauvière sont habitués à nous montrer aux Champs-Elysées. Lui aussi, M. Poulet, court au Dahlia bleu, comme les mécaniciens au mouvement perpétuel, comme les mathématiciens à la quadrature du cercle, comme les numismates au liard de Chilpéric. Il n'est pas un semeur qui ne l'ait rêvée, la couleur céleste, sur cette inconstante mexicaine, pas un amateur qui ne l'ait désirée, pas un écrivain qui n'en ait parlé, — jusqu'à M. Isabeau qui croit, dans le nouveau Journal des Connaissances utiles, qu'un Dahlia franchement bleu serait d'un prix inestimable.

Faut-il parler, pour en finir, des Choux-fleurs, des Choux pommés et de Bruxelles, des Navets boule-d'or et de Morigny, des Courges sucrées du Brésil, Turban, Pastèque à la moelle et Potiron des Indes, des artichauts, des Champignons, des Carottes, des Oignons; faut-il nommer le Radis rose d'hiver, l'Igname, le Céleri-rave d'Erfurt, le Chou marin ou crambé ; à peine si nous y trouvons l'occasion d'un coup de fouet ; à peine si nous oserons dire qu'un recueil très répandu a prétendu que la germination des Pommes de terre s'arrêtait en hiver quand on avait enfermé les tubercules dans du charbon pulvérisé. Un bourgeois du Calvados l'a essayé, et jamais les yeux de ses tubercules ne s'étaient autant allongés ; ayez donc confiance !

J'aime mieux cette fois, dans les articles industriels : les tuteurs immergés au sulfate de cuivre, par M. Ricaud, en les laissant baigner 10

jours dans une fosse contenant 1 kilog. et demi de sel par 100 litres d'eau ; la coutellerie de M. Babin, les fruits plastiques de M. Buchetet, l'excellent Cassis de M. Courtot, l'eau-de-vie de Prunes, supérieure et moins chère que celle de Betteraves, distillée chez M. Laboureau. Cette année, les propriétaires de la côte exposeront les vins du terroir, et les membres du jury seront invités à les déguster ; si nous étions juré !

Maintenant, la Société d'horticulture de Beaune veut-elle nous permettre un tout petit conseil. Il ne doit pas lui suffire de montrer au public des produits intéressants ; elle doit, — si ses finances lui permettent, — publier un bulletin périodique où seront consignées les observations, les expériences de ses membres. Alors, nous souhaiterons à son Comité de rédaction des ciseaux moins tranchants que ceux de la vieille Société-mère ; écoutez plutôt les plaintes de MM. Lenormand, Jamin, etc. On en est réduit à faire imprimer ses notices à ses frais ; notices données dit M. Jamin, pour couvrir « la pauvreté de nos annales.» Or, qu'est-ce que la pauvreté ? C'est la misère, les haillons, la nudité, la mendicité. Notre pomologue de Bourg-la-Reine proclame aussi la France, terre classique des bons fruits, titre dont voudrait s'approprier la Belgique. Mais qui donc ne connaît pas les fruits rachitiques de ses marchés, l'absence totale de beaux fruits à ses expositions (nous ne parlons pas des fruits d'emprunt) et la tenue de ses pépinières que renierait le dernier cultivateur de Vitry ou de Doué.

Les sociétés belges commencent à lancer des annales ; c'est l'Académie de Gand qui a ouvert le feu, noblement. Elle a décerné des prix à ses collaborateurs, et sur 9 médailles accordées, 2 sont échues à la Prusse, 1 à la Bohême, 1 au Limbourg et 5 à la France, dont 1 d'or, 3 de vermeil, 1 d'argent.— La société de Paris va l'imiter : grand bien lui fasse.

THÉBAT-LARCHÉ.

MUTILATION DES ARBRES DES PROMENADES DE PARIS.

Élagages des arbres d'alignement.

On fait subir en ce moment aux arbres plantés sur les promenades de Paris, un élagage tellement *irraisonnable*, que les promeneurs les moins versés dans la pratique sylvicole, regardent ce travail des élagueurs d'un air tout consterné, en poussant ce cri : *Quelle mutilation!*

En effet, l'élagage qu'on pratique actuellement sur les plantations qui ornent les promenades de la capitale est une véritable mutilation ; il

semblerait qu'une armée de Vandales a traversé Paris, et pourtant ce sont des hommes qui marchent à la tête de la civilisation, qui ont ordonné ce massacre. En voyant ces longues files d'arbres, on se croit devant une haie de mendiants estropiés implorant la charité publique. O! ombre de Thomas (de la Nièvre), ne sors pas de ton linceul! tu serais foudroyée à la vue de ces arbres, hier si beaux, aujourd'hui si mutilés.

Les hommes chargés de la direction de ces plantations, croient-ils donc que les arbres sont des corps bruts sur lesquels la hache du bûcheron peut s'exercer impunément, comme le marteau du maçon sur la pierre qu'il veut façonner? Ne savent-ils donc pas que ce sont des corps organisés comme les animaux, et qu'en supprimant ainsi immodérément leurs grosses branches, il se produira chez ces individus, au printemps prochain, une perturbation, dans le cours de la sève, qui pourra amener la mort de plusieurs d'entre eux, comme il arrive souvent chez les hommes et les animaux vigoureux auxquels on fait, le même jour, l'amputation de plusieurs membres? C'est cependant un fait acquis, non-seulement à la science, mais encore à la pratique.

L'opération que subissent en ce moment les plantations de Paris ont pour conséquence: 1° de mettre en péril la vie des arbres; 2° de placer, sous les yeux des promeneurs des objets fort disgracieux, nullement faits pour égayer la vue; car, en voyant ces arbres tout contrefaits, et qui ne seront jamais beaux, l'impression n'est que pénible. En outre, ces arbres, s'ils deviennent vieux, seront tout chancreux, pourris intérieurement, et leur tronc ne pourra pas être employé comme bois de charpente; ce sera, tout au plus, du mauvais bois de chauffage.

Lorsqu'on plante des arbres d'agrément, soit en lignes pour avenue, soit en groupes dans les parcs, ce qu'on cherche avant tout, c'est de produire un bel effet, et d'avoir des lignes et des groupes de beaux arbres à troncs très droits, à cimes bien faites et arrondies; c'est ce que ne produiront jamais des arbres *guillotinés* à 2 mètres au-dessus du sol.

Ce mode de plantation, si justement critiqué par de savants écrivains, et, en dernier lieu, par notre spirituel collaborateur, M. Thébat, commence enfin à être abandonné par quelques planteurs, grâce, il est vrai, à l'intervention de plusieurs autorités locales, qui exigent des soumissionnaires que les arbres seront plantés avec leur flèche. Il serait à désirer que toutes prissent cette détermination; car, outre qu'on obtiendra ainsi des plantations plus belles, plus régulières, la reprise des arbres se trouvera plus assurée. Avec le système *manche-à-balai* (qu'on nous passe l'expression), on doit compter, dans une plantation, un tiers d'arbres qui ne prennent pas;

de sorte qu'il faut toujours au moins cinq ou six ans pour arriver à avoir une plantation au complet. Nous avons suivi pendant ces trois dernières année, cette espèce de *jalonnage*, aux environs de Mantes (Seine-et-Oise), sur la route impériale ; 300 arbres *guillotinés* ont été plantés, il y a quatre ans, entre Limay et la route communale de Guitrancourt. L'automne suivant, nous avons compté 98 sujets n'ayant donné aucun signe de vie ; ils furent arrachés pendant l'hiver et remplacés par d'autres *perches*. Sur ces 98 nouveaux plantés, 31 n'avaient pas répondu à l'attente de l'entrepreneur qui, l'année dernière, fut obligé de les remplacer, et, cette année, on peut compter les décès ; l'an prochain verra encore des vides dans la plantation. Il est fort douteux qu'un pareil résultat eût été obtenu, si les arbres avient été plantés avec leur flèche garnie de petites ramifications. Tous les yeux formés et bien constitués de toutes ces petites branches, se seraient ouverts sous l'influence de la chaleur et de l'humidité atmosphérique du printemps, et la moindre sève contenue encore dans les vaisseaux de la tige, aurait fait développer les bourgeons, qui constituent, par les feuilles dont ils sont munis, cette force aspirante qui établit la circulation et provoque l'absorption des racines. Chez les individus étêtés, il n'y a pas la moindre petite branche, par conséquent pas un seul œil d'où pourra sortir un bourgeon. Il n'y a rien pour *appeler* la séve dans la partie supérieure de la tige ; elle ne peut y arriver que par une forte chaleur solaire, qui, enéchauffant le bois, dilate le liquide contenu dans les vaisseaux, comme celui d'un thermomètre, et le fait ainsi parfois arriver jusqu'au sommet du tronc où se trouvent quelques yeux latents, que cette faible humidité réveille. Il faut alors que ces petits yeux non formés se constituent et percent l'écorce qui les recouvre ; quand ils arrivent, non sans peine, à voir le jour, ils se développent et deviennent cette force aspirante qui établit le jeu des racines : l'absorption, la circulation, etc. ; la reprise est assurée. Mais combien de temps a-t-il fallu pour voir poindre ces premiers petits bourgeons ? souvent ce n'est qu'à la fin de l'été, quand les autres arbres ont terminé leur végétation et pris définitivement possession du sol ; on voit alors tout le long du tronc une infinité de petites ramilles, ou bien trois ou quatre rameaux assez vigoureux dans la partie supérieure et qui font tête de pommier. C'est ce qui est arrivé aux arbres des promenades parisiennes. Aussi s'est-on vu dans la nécessité de leur faire subir l'horrible élagage dont nous venons de parler.

Nous reconnaissons, avec l'administration, la nécessité de cette opération ; mais nous ne pouvons approuver la manière dont elle a été exé-

cutée. L'ébranchage de ces arbres devait se faire, non en une fois, mais en deux ou même trois fois. Il fallait, pour cette année, supprimer seulement une des grosses branches condamnées, et attendre à l'année prochaine pour l'enlèvement d'une seconde; puis, un an après, pour une troisième, etc. De la sorte, la secousse eut été moins forte et la vie des arbres ne se trouverait pas en aussi grand danger. Le mal est fait; notre critique ne peut rien pour ces malheureux estropiés; mais nous espérons qu'elle empêchera quelques propriétaires de commettre une pareille mutilation; car on est toujours disposé à imiter ce qui se pratique en haut lieu. C'est là, en effet, où l'on va puiser les bons principes; malheureusement, on ne les y trouve pas toujours, et nous venons d'en montrer une preuve. On peut en voir une seconde dans la plantation du square de la tour Saint-Jacques, que nous avons critiquée, et qui a subi d'importantes modifications. Depuis notre critique, cette plantation a été refaite, et les arbres se trouvent actuellement dans des conditions plus convenables. On a reconnu l'erreur : elle est réparée; nous croyons qu'il est utile d'en faire mention.

F. HERINCQ.

UN MOT DE RÉPONSE AU SUJET DE LA REVUE DES ROSES DE 1853

La Revue des Roses de 1853, que nous avons publiée dans le numéro de novembre dernier, a soulevé, contre notre collaborateur, vents et tempêtes; le tonnerre a même fortement grondé, dans: *Journal der Rosen und Baumgarten, Revue der Garten,* nouveau genre de journal allemand, écrit en français pour la plus grande facilité de *tout un chacun*, et en particulier des flegmatiques sujets du roi de Prusse. Le rédacteur de cette feuille avait jusqu'alors approuvé et applaudi les Revues impartiales de M. Eug. Verdier, auquel il avait même demandé quelques-uns de ses bons articles pour son : *Journal of Roses and Orchards, Rewiew of Gardens*, journal anglais, rédigé en langue française pour la plus grande commodité des enfants de la fière Albion.

Notre collaborateur et ami, n'ayant rien accordé au journal mâtiné *Anglo-germanico-français*, son polyglotte rédacteur qui écrit toutes les langues en français s'est emparé de sa *Revue des roses de* 1853, qu'il a quelque peu dénaturée pour avoir plus de facilité à faire dire à M. Eug. Verdier, ce qu'il n'a jamais écrit.

M. Cherpin,—tel est le nom de l'illustre rédacteur qui jadis illustrait de sa prose non horticole, les journaux politiques de sa localité,—déclare d'abord que M. Eug. Verdier est un rosiculteur distingué, qui connaît parfaitement les roses, et qu'il est très capable de passer en revue, avec assurance, toutes les variétés nouvelles de sa collection. Seulement le *ton cavalier* que lui donne cette assurance, ne sied pas à son bon goût, et M. Cherpin, auquel tous les tons déplaisent, toutes les fois qu'on ne chante pas sur le sien, engage notre collègue à laisser à un autre le triste privilége de faire des articles *à cheval.* — Il paraît que le rédacteur du *Journal des Roses*, etc., a peur des coups d'éperon ; car si l'auteur de la Revue des roses veut lui promettre de ne pas faire de pareils articles, « ses observations seront amicalement accueillies et ses jugements seront sans appel,—pourvu cependant, qu'il trouve très beaux, archi-beaux et quand même beaux, tous les enfants nouveaux que M. Cherpin, savant rédacteur de *The Journal of Roses*, met chaque année au monde.

C'est justement ce que n'a pas fait notre collègue ; et M. Cherpin, grandement en colère, comme jadis le père Duchêne, trouve, alors — « que les appréciations et les jugements de l'auteur de la *Revue des Roses de* 1853, sont, pour la plupart, assez près de la vérité; mais qu'ils renferment quelques inexactitudes, quelques erreurs qu'il aurait pu éviter en se montrant plus impartial, et moins bon père. »

Voyons donc les inexactitudes et les erreurs de notre collègue. Etudiant avec le plus grand soin toutes les Roses nouvelles qu'il cultive, M. Eug. Verdier dit franchement et loyalement ce qu'il pense de chaque nouveauté. Or, en 1853, le rédacteur en chef du Journal des Roses, M. Cherpin, ayant mis au commerce, deux variétés nouvelles, l'une *Marie de Bourges*, n'a reçu de l'auteur de la Revue, qu'un *passable*, et l'autre, *Marguerite Lecureux*, a été déclarée de *peu de mérite*, vu l'inconstance de sa panachure. C'est en effet une erreur impardonnable, et nous comprenons que le rédacteur du *Journal der Rosen*, etc., prenne la plumepour] défendre les *moumours* chéris de leur petit papa. Comment, s'écrie-t-il, ma *Comtesse Marie de Bourges* n'est que *passable*, ô! blasphème, vous l'entendez, mon Dieu, et vos foudres n'exterminent pas le blasphémateur! Ma Comtesse *passable!* ô! justice humaine! mais « *c'est une de nos meilleures variétés greffée sur basse tige ou franche de pied*; sa principale qualité est d'avoir des rameaux courts ou moyens *constamment fleuris...* » — Et ma *Marguerite Lecureux!* dire qu'elle est inconstante et de *peu de mérite* ; ils me feront mourir, les misérables. — « *C'est encore une de nos bonnes variétés pour cor-*

beilles ou massifs, CAR PANACHÉES OU NON, ses fleurs se *succèdent toute l'année* » !—Moderato, Papa, modérato ; le bonheur de la paternité vous égare, et vous fait dire de telles sottises, que votre *paternel amour* sent *joliment* les articles de la 4e page des journaux politiques. — Des rameaux *constamment fleuris*, et *des fleurs* qui se *succèdent toute l'année!* ne se voient pas souvent ; il faut être aveuglé par un amour quelconque pour reconnaître de telles qualités à ses enfants. M. Eug. Verdier, auquel vous reprochez d'avoir agi en bon père en faisant un bel éloge du sien, estbeaucoup plus modeste ; il dit : — « *Arbuste vigoureux*; *fleur moyenne en corymbes*, *cerise vif*, *ombré de cramoisi*, *très florifère.* » Voilà, d'après vous-même, le bel éloge qu'il fait de son enfant. O! papa Cherpin, comme vous êtes bien plus fort que lui, dans l'art de faire de la ... description.

Pourtant il faut vous rendre *une* justice : vous reconnaissez dans la Comtesse de Bourges des tendances très prononcées à passer au *mérite très secondaire* lorsqu'elle est sur grand églantier. C'est très bien, et cet aveu me touche. Pour vous en marquer ma joie, je me permets de vous adresser cette question : Pourquoi une greffe faite sur un sujet de 20 à 30 centimètres de hauteur produit-elle de plus belles fleurs que celle qui est posée sur un grand églantier? Est-ce que, dans les deux cas, ce n'est pas la même séve qui les alimente? Et croyez vous, tendre père de *Marie de Bourges*, que la hauteur agisse réellement sur la perfection des fleurs? Dans ce cas, si ce n'est pas ce que les gens de mauvais goût appellent une *balançoire* il faudrait ajouter après la désignation que les Lyonnais proposent : *excellente* dans le Nord, pitoyable dans le Midi, — cette autre non moins importante :—magnifique à 10 centim., très belle à 20, belle à 30, pas trop mal à 50, passable à 60, médiocre à 80; et atrocement laide au-dessus de 1 mètre.

Mais résumons-nous : — Les deux roses de M. Cherpin ne sont pas en effet ce que M. Eug. Verdier en a dit ; c'est une erreur typographique : au lieu de *passable*, de *peu de mérite*, nous prions nos lecteurs de lire, — superlativement belles, incomparables, très constantes, qui fleurissent toute l'année et même plus qui répandent l'odeur la plus exquise, la plus énivrante, ayant de l'analogie il est vrai avec celle de la Truffe, dont les graines, — dit le savant et spirituel journal de M. Cherpin, — sont de véritables graines de niais.

F. HERINCQ.



Adrienne Nort pinx. Visto Sc.

Crowea macrantha?

CROWEA LATIFOLIA.

(Pl. vi.)

Étymologie : Dédié à James Crowe, botaniste anglais.

Famille des *Diosmées* et de la *Décandrie monogynie*.

Caractères génériques : Petits arbrisseaux de la Nouvelle-Hollande, à tiges droites triangulaires, garnies de feuilles sessiles, alternes, simples, entières ponctuées. Les fleurs qui naissent solitaires, à l'aisselle des feuilles, sont rouge lilacé et présentent : un calice à cinq lobes arrondis, membraneux et un peu ciliés sur les bords ; une corolle à cinq pétales sessiles, ovales-lancéolés aigus, insérés sur un disque glanduleux ; dix étamines insérées sur le disque, beaucoup plus courtes que les pétales, à filets ciliés, élargis et rapprochés en tube à la base, filiformes au sommet, et terminés par une anthère linéaire à deux loges ; un ovaire cylindrique, à cinq sillons, surmonté d'un style très court, terminé par un stigmate obtus. Le fruit est une sorte de capsule à cinq coques.

Historique et description des espèces. — Trois espèces seulement sont cultivées : les *saligna, stricta* et *latifolia*. Celle que nous figurons — d'après les individus cultivés chez M. Paillet, horticulteur, rue d'Austerlitz à Paris, — est un charmant arbrisseau de la Nouvelle-Hollande, à feuilles lancéolées, d'un beau vert, et à fleurs du plus charmant rose qui se montrent dès le mois de juillet et se succèdent jusqu'en novembre. C'est une délicieuse plante pour l'ornement des serres froides ou des jardins d'hiver. Elle est bien supérieure au *saligna* ; son port a quelque chose de plus étoffé ; ses feuilles sont plus larges ; ses fleurs plus grandes et plus nombreuses. Sa culture est celle de tous les végétaux de l'Australie.

Le nom de *Macrantha*, sous lequel M. Paillet a reçu cette espèce, et que porte notre plante, est un synonyme du *Crowea latifolia*.

F. Hérincq.

POIRE BEURRE BRETONNEAU.

(Pl. vii.)

Cette Poire est un peu inconstante dans sa forme : mais elle est plus généralement pyriforme; sa grosseur est variable et dépend de la nature du terrain dans lequel croît l'arbre : — Celle qui a servi de modèle pour notre dessin, provient des cultures du propagateur M. Dupuy-



Jamain, pépiniériste route d'Italie, à la barrière Fontainebleau (*extra muros*), qui l'a dédiée au docteur Bretonneau. Elle mesure 12 centimètres de hauteur sur 9 1/2 de diamètre; son pédoncule est très gros, ordinairement ligneux, long de 2 centimètres, d'un brun foncé, renflé à son point d'attache qui est oblique.

La peau est un peu rude, d'un vert clair passant au jaunâtre à la maturité, fortement pointillée et marbrée de brun fauve, lavée souvent de brun rougeâtre du côté du soleil.

Le calice, à divisions noires et cotonneuses, est situé dans une cavité peu profonde et régulièrement arrondie.

La chair, fine, blanc jaunâtre, beurrée, demi-fondante, sucrée et parfumée, présente quelquefois des petites concrétions pierreuses aux environs des loges séminales.

La *Poire Beurré Bretonneau* est un excellent fruit, qui peut être consommé en avril, et qui se garde bien jusqu'en mai et même juin; on doit le cueillir tard; autrement, il lui manque un peu d'eau.

L'arbre est naturellement pyramidal, vigoureux, ce qui ne lui retire rien de sa fertilité; il convient particulièrement pour plein vent. Les branches charpentières forment un angle droit avec le tronc; les rameaux sont gros, longs, gris verdâtre, fortement coudés, marqués d'une petite côte longitudinale partant du milieu du cousinet (point d'attache des feuilles) et parsemés de lenticelles saillantes rondes ou ovales, d'un roux clair; les mérithalles sont courts et irrégulièrement espacés.

Les yeux à bois sont gros, ovales, pointus, situés au-dessus d'un fort renflement et écartés du rameau; les supérieurs sont souvent triangulaires eta ppliqués.

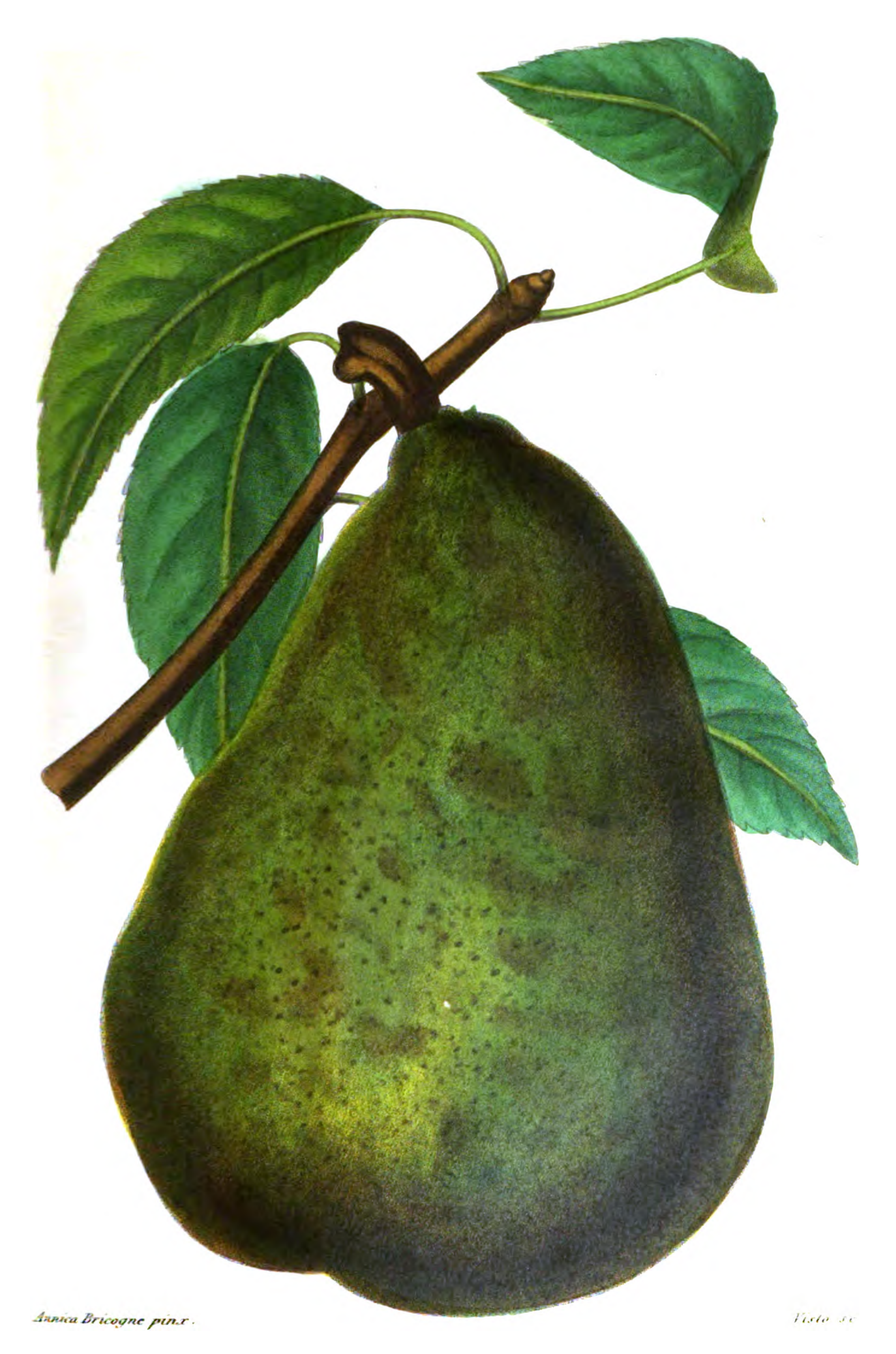
Les branches fruitières sont courtes, grosses et grises. Les yeux à fleurs sont ronds obtus.

Les feuilles, longuement pétiolées, sont assez grandes, ovales-lancéolées, ondulées, dentelées, d'un vert jaunâtre.

Cette variété de Poirier, obtenue par M. Espéren, d'un semis fait en 1818 ou 1819, a été mis au commerce par M. Dupuy-Jamain, en 1847; elle est peu répandue encore; c'est ce qui nous a engagé à faire figurer son fruit, que nous recommandons aux amateurs.

F. HÉRINCQ.





Poire Beurré Bretonneau.

N. Remond imp. r des Noyers 63 Paris.

LE BRAGALOU

(APHYLLANTHES MONSPELIENSIS, *Lin*.)

Il n'est pas rare d'aller chercher bien loin, comme ornement de nos parterres, ce qu'on a chez soi, sous la main, et qui reste ignoré faute d'une étiquette exotique qui vienne fixer notre attention, trop souvent dédaigneuse des choses vulgaires. Cette réflexion, qui n'est pas nouvelle, trouve naturellement son application à propos d'une de nos plantes indigènes les plus communes, le Bragalou, humble et charmante Liliacée, à peu près ignorée de tous, excepté des botanistes et des pâtres du Midi, répandue dans toute la région méditerranéenne, en Corse, en Provence, dans le Bas-Languedoc et près de Grenoble, où Villars l'a signalée ; elle est partout abondante aux environs de Montpellier, son véritable berceau: c'est là que Tournefort l'a décrite pour la première fois: on la trouve aussi dans les Pyrénées-Orientales et même jusqu'à Auch.

Le Bragalou ressemble, de loin, à une Joncée ; il en a le port svelte et l'aspect élégant ; vu de près, il en diffère sensiblement ; on le confondrait plutôt avec l'œillet prolifère à cause de ses hampes multiples, partant d'une souche commune, dénuées de feuilles et couronnées chacune par une ou deux fleurs sessiles, ordinairement bleu-violet, rarement blanches et entourées, à leur base, de deux écailles scarieuses, luisantes et roussâtres.

Rien de plus coquet et de plus gracieux que cette charmante petite liliacée ; elle croît par touffes serrées dans les lieux les plus arides de nos provinces méridionales ; on la trouve en abondance sur tous les côteaux calcaires du Bas-Languedoc ; elle y vient spontanément, ainsi que dans les lieux incultes désignés sous le nom de *garrigues* ; ses touffes serrées d'un joli vert glauque, forment un piquant contraste avec la nudité du sol rougeâtre et rocailleux où elle croît de préférence. Dès la fin d'avril ou au commencement de mai, le Bragalou se couvre d'une multitude de fleurs qui semblent comme un semis d'étoiles brillantes; elles se succèdent sans interruption pendant près d'un mois ; nul doute que, cultivé en bordures dans les jardins, il n'ait un plein succès ; peu de plantes sont plus gracieuses et plus légères et se prêtent mieux à cette destination. On la multiplie d'éclat. Les bêtes à laine, dans le Midi, en sont très avides. Le Bragalou résiste parfaitement aux plus grandes sécheresses et supporte sans difficulté dix et douze degrés de froid, bien qu'il appartienne à la flore méditerranéenne.

A. Daner.

DERNIÈRES NOUVEAUTÉS.

Les Catalogues qui nous sont parvenus depuis le mois de janvier nous permettent de faire une seconde récolte de nouveautés.

M. Margottin, rue du marché aux chevaux, Paris.

AZALEA INDICA, var. : *Baronne de Rotschild*, arbrisseau très vigoureux, multiflore, fleurs très grandes, bien faites, blanc strié; *Mme de la Galiserie*, arbrisseau vigoureux, très florifère, fl. très grandes, très bien faites, beau rose vif.

M. Adolphe Weick, horticulteur à Strasbourg :

FUCHSIA : *Gloire de Russelsheim* (Koch) ; fleur grande, calice blanc, à sépales pointés verts, corolle découverte blanc rubané de rose ; *Louis Weinrich* (Koch), fl. très grande, calice blanc, sépales à pointes vertes; corolle découverte rouge carmin feu ; *Mme Ad. Koch* (Koch),fl. très grande, perfection, calice blanc de neige, corolle découverte, semi-double, blanc pur rubané de rouge vif, comme un œillet flamand.

LOBELIA SYPHILITICA, var. *Alba compacta*, plante naine, fl. grande, blanc très pur ; *Alba cœrulea*: plante naine, fl. moyenne, blanc lavé de bleu; *Alba lilacina*, fl. grande, blanc de crème légèrement lilacé ; *Alba maculata*, fl. grande, blanc lavé et maculé de lilas; *Alba superba*, fl. grande blanc pur; *Cœrulea superba*, fl. grande, beau bleu d'outre-mer, maculé de blanc, *Cœrulea versicolor*, fl. moyenne, lilas bleuâtre, à gorge blanche, tube de la fleur violet clair veiné de blanc ; *Cœrulea violacea*, fl. moyenne, bleu violacé nuancé de blanc, tube violet foncé ; *Cœrulescens*, fl. grande, lilas violacé à petites macules blanches. *Lilacina nana*, fl. grande, lilas marbré bleu, centre maculé de blanc ; *Lilacina pyramidalis*, fl. grande, lilas foncé à petites macules blanches; *Lilacina rosea* , plante naine, fl. grande, lilas foncé, nuancé de rose, tube violet clair ; *Rosea tenella*, fl. grande rose violacé, nuancé et marbré de blanc; *Rosea violacea*, fl. grande, en gros bouquet lâche, rose violacé maculé blanchâtre.

PHLOX DECUSSATA, var. *Brillant*, fl. moyenne, rouge carmin vif, centre pourpre velouté ; *Louis Noisette*, fl. grande, en gros bouquet compacte, rose satiné violacé, gorge carmin vif; *Marie Traut-*

mann, fl. grande, blanc finement strié et marbré de violet rose; *Souvenir de Fion*, fl. grande, en gros bouquet, blanc carné, centre largement maculé de rose foncé; *Souvenir de M. Loth*, fl. grande, lilas rose nuancé et étoilé de blanc.

M. Boucharlat aîné, à Lyon.

PELARGONIUM *à grande fleur*: var. *Ardens*, rose, fortement maculé cramoisi noir; *Buisson ardent* (diadematum), rouge cocciné, feu très brillant, maculé pourpre; *Comtesse de Muriney*, rose tendre nuancé rose, pétales supér. entièrement recouverts cramoisi feu, fl. très grande; *Madeleine de Bellefort*, rose tendre nuancé blanc, pétales supér. largement maculés noir flammés sang, centre blanc, tous les pétales finement ondulés; *Maréchal Castellane*, fl. énorme, pétales supér. entièrement cramoisi, veinés noir, fortement flammés de carmin feu, lisérés de rose vif, les infér. rose tendre veiné de pourpre; *M. Vidal Galine*, pétales supér. entièrement cramoisi velouté feu et ombré noir, régulièrement bordés de rose vif, les infér. rose violeté; *Striata formosissima*, fond blanc, tous les pétales striés et veinés de carmin pourpre, pétales supér. recouverts cramoisi marron, veinés noir.

PELARGONIUM A CINQ MACULES : *Albano Valbusa*, lilas foncé, pétales supér. fortement maculés de cramoisi marron noir, et flammés de lie de vin, les infér. fortement maculés noir velouté; *Alexandre Jouve*, rose carmin foncé; pétales supér. presque recouverts, cramoisi foncé, les infér. maculés marron; *Amazone*, rose nuancé blanc, pétales supér. presque recouverts, cramoisi feu, fortement maculés de noir, les infér. maculés pourpre sang; *Gagéty*, pétales supér. rose tendre nuancé, maculés de noir et flammés de feu, les infér. roses veinés de pourpre, centre blanc; *Judith*, rose violeté, pétales supér. et infér. maculés de cramoisi marron et de feu, veinés; *Luigi Croff*, rose nuancé, pétales supér. largement maculés marron noir, flammés feu vif, et lisérés de blanc, les infér. maculés sang, centre blanc pur; *Mme Victor de Murard*, pétales supér. cramoisi noir éclairé feu, maculés, ombrés et lisérés de blanc, les infér. blancs, veinés de carmin, maculés marron velouté; *Mlle Girodon*, pétales supér. cramoisi carmin, maculés de noir velouté, les infér. roses, fortement maculés et

veinés de pourpre marron, centre blanc; *Marquise de Costa*, pétales supér. rose feu, entièrement recouverts, cramoisi foncé, veinés et lisérés de rose, les infér. rose tendre, maculés de cramoisi marron et carmin; *M. Herminio Valbusa* (Diadematum) pétales supér. orange feu velouté, maculés et veinés de noir, finement lisérés de blanc, les infér. cerise orange, lamés de blanc et maculés marron; *Salvator Rosa*, rose vif orange, pétales supér. fortement maculés cramoisi marron, flammés feu, les infér. maculés de noir, et lamés de blanc au centre; *Ubaldino Valbusa*, blanc lavé de lilas, pétales supér. veinés de pourpre, maculés de cramoisi noir, et flammés de carmin, les infér. maculés pourpre foncé.

PELARGONIUM ZONALE var. *Impératrice Eugénie*: fl. très grande en larges ombelles, rose très vif; pétales supér. largement maculés de blanc pur, les infér. veinés de pourpre.

M. Schmitt, à Lyon.

PETUNIA nains à fleurs doubles: *Gloire de Lyon*, *la Mésange*, *la Perfection*, *Polidor*, tous *dianti flora*, à fond blanc ou blanc rosé, réticulé de lilas, de rouge, de violet clair; récompensés à la deuxième exposition quinquennale de Lyon.

M. Rendatler, à Nancy.

DAHLIA: *Mme Gervais*, fl. gr., rose rubis clair, admirable; *Mme Rendatler*, tr. gr., blanc pur; *Marquis de Saint-Innocent*, aurore saumoné, ligules en cornet; *Mme de Saint-Innocent*, blanc pointé lilas; *M. de Sainte-Croix*, rouge saumoné; *Mme de Sermiselle*, bombée, cramoisi à bouts blancs; *M. Lhomme*, chamois et rose pointé blanc; *Crésinus*, jaune d'œuf, revers rouge; *M. André*, rose vif.

PENSÉES dites ANGLAISES: *M. Pfitzer*, fl. énorme, fond jaune, forte macule bordée pourpre noir; *Prince des noirs*, fond blanc maculé fortement de noir; *Prince impérial*, tr. gr., blanc paille taché de bleu maculé noir, pétales sup. violet foncé.

PHLOX OMNIFLORA: *Coquette de Poissy*, *général Bosquet*, *Mme Anton Rochel*, *Mme Auriol*, *Mme Godin*, *Mme Grandeau*, *Mme Hélène Lambert*, *Mme Sontag*, *Mlle Eugénie Delbarre*, *M. Léon Derazey*, *Pasteur Kroh*, *surpasse rose et lis*. Ces Phlox, dont la presque totalité a été obtenue par M. Rendatler, sont très

remarquables, et peuvent soutenir la lutte avec les *P. decussata*; ceux-ci sont plus robustes, ceux-là plus élégants.

MM. Baltet frères, à Troyes.

FRAISIER *très remontant*; variété sans filets, très fertile, à fruits rouges, allongés, de première qualité. Ce Fraisier sera donc très convenable pour garnir quelques planches d'un potager, ou pour bordure d'un jardin fruitier ou d'agrément.

M. Crousse, à Nancy.

GERANIUM ZONALE : *Alba grandiflora*, tr. gr. blanc, légèrement carné; *Beauté de France*, tr. gr., rose hortensia maculé blanc; *Prince Arthur*, fl. moy., saumon passant au blanc rosé; *Walter-Scott*, fl. gr., feu nuancé orange.

HELIOTROPE : *Regulus*, nain, fleur semi-double bleu foncé, multiflore.

PHLOX DECUSSATA : *Montijo*, ombelle forte, fl. gr., blanc centre rose.

PORTULACCA : *M*[me] *Munich*, fl. tr. gr., pleine, pourpre violacé.

VERVEINES : *Mignonette*, rose à centre cerise vif; *Montbrillant*, minium orange velouté, nuancé saumon, coloris rare; *M. de Montauban*, pourpre carminé velouté, œil blanc; *Souvenir du 16 mars*, fl. tr. gr., blanc pur passant au carné.

M. Lemoine, à Nancy.

DELPHINIUM : *Cheiranthiflorum*, fl. moy., très pleine, bleu de Prusse, pétales du centre blanc pur, lignés de bleu; *Nanceïanum*, fl. tr. gr., pleine, bleu porcelaine foncé, ayant au centre neuf à douze petits pétales blanc nuancé. Ces deux variétés, provenant de l'*elatum*, ont valu à leur heureux obtenteur une médaille de bronze aux expositions partielles du quai Malaquais.

Maintenant que toutes ces nouveautés vont entrer dans le domaine de la multiplication, nous aurons à constater, plus tard, leur mérite croissant ou décroissant; car, ici, nous nous sommes borné à les signaler sans commentaires; ceux-là même qui les vendent ne pourraient généralement les garantir *supérieures à tout ce qu'on a vu jusqu'alors;* on multiplie, on vend, et plus tard on conserve ou on rejette.

L'*Horticulteur français*, qui s'est constamment maintenu à la hauteur de son titre et qui voit se consolider et s'agrandir ses relations avec les bons établissements horticoles, continuera à décrire et à figurer tout ce qui lui paraîtra réellement intéressant, lors de la fleuraison de toutes ces nouveautés.

THÉBAT-LARCHÉ.

HISTOIRE DE LA CULTURE DU DAHLIA (1).

Quelle plante plus que le *Dahlia* mérite de se faire admirer? A peine arrivé des campagnes mexicaines dans nos jardins d'Europe, il usurpe la première place, s'y maintient et s'y maintiendra sans jamais craindre ni persécution ni proscription, car, a dit quelque part un spirituel écrivain, le Dahlia a deviné son siècle : il est de toutes les couleurs et de tous les partis. — La Rose, cette reine légitime de nos jardins, dont le sceptre est debout depuis tant de siècles, voit de jour en jour s'élever devant elle un rival redoutable dans l'ambitieux Dahlia ; nous ajouterons que la Tulipe même, cette belle étrangère, dont les charmes avaient jadis un attrait si dangereux, qu'il ôtait à ses premiers adorateurs jusqu'à l'usage de la raison, semble perdre également de son influence et céder la place à un rival plus fortuné.

L'introduction du Dahlia en Europe date de 1789, et par une coïncidence que l'on me permettra de noter en passant, sa culture en France date de 1802, année de ma naissance.—En 1789, CAVANILLES, célèbre botaniste, directeur du jardin botanique de Madrid, reçut de VICENTE-CERVANTES, directeur du jardin botanique de Mexico, les premières graines de cette plante. Il la dédia à son ami DAHL, botaniste suédois ; de là, le nom de *Dahlia*. — En 1802, THIBAUT, docteur français alors à Madrid, en envoya des graines à André THOUIN, l'illustre jardinier, qui les fit semer au muséum de Paris, et à DE CANDOLLE, professeur à Montpellier.

Vers ce même temps, le Dahlia pénétra en Allemagne ; mais WILLDENOW, célèbre botaniste prussien, lui imposa un autre nom ; il l'appela *Georgina*, du nom d'un voyageur et professeur russe, GEORGI, à qui il la dédia. D'autres donnent pour étymologie le nom d'un professeur de Strasbourg ; d'autres le nom de GEORGES, botaniste suédois, ami particulier du savant M. DE HUMBOLDT ; d'autres enfin celui de LADY GEORGINA HOLLAND qui l'introduisit en Angleterre.

CASSINI, botaniste français, avait voulu détruire ce genre et n'en faire qu'une espèce du genre *Coreopsis;* sa prétention ne fut pas admise, le nom de *Dahlia* prévalut. — En Allemagne, et dans le nord de l'Europe seulement, celui de *Georgina* l'emporta, grâce à WILLDENOW.

De 1802 à 1805, les Dahlia disparurent des jardins de l'Europe, à

(1) Nous extrayons cette esquisse historique du dahlia, du Catalogue de M. Bauduin, de Loos-lès-Lille.

l'exception de la variété pourpre lilacée; alors revinrent d'un voyage au Mexique commencé en 1803, MM. de Humboldt et Bonpland; ils rapportaient des graines nouvelles recueillies sur des Dahlia croissant à plus de 2000 mètres au-dessus du niveau de la mer. On peut dire que ces plantes ont été les mères de ces nombreuses variétés qui maintenant décorent nos jardins.

Leurs premières fleurs n'avaient que cinq pétales et on n'en connaissait que trois ou quatre variétés de grandeurs et de couleurs différentes: ***Pourpre lilacé***, de 30 centimètres de circonférence; ***Croceata*** ou ***Vermillon***, de 21 centimètres, et *Jonquille*, de 18 centimètres; la forme des pétales était aiguë chez les pourpres et arrondie chez les autres. — La première fleur très-pleine a paru en 1810: elle avait été obtenue à Postdam, et était d'un beau pourpre; la seconde a été gagnée à Londres en 1812, par le jardinier Dennis, elle était d'un superbe écarlate. Cependant les fleurs simples ne disparurent définitivement qu'en 1819.

Jusqu'en 1824, le Dahlia figurait à peine dans nos jardins particuliers. Les frères Jacquin ont, en France, contribué à leur propagation en éveillant l'attention des amateurs d'horticulture, par la mise en vente d'une douzaine de variétés à fleurs pleines et de couleurs différentes. — Soutif, alors jardinier de M. Fulchiron, devinant l'avenir du Dahlia, commença à faire des semis, obtint des succès, et chaque année, jusqu'à la fin de ses jours (1850), en homme pratique, intelligent et doué de beaucoup de patience, il contribua au progrès de cette superbe plante. — Les horticulteurs anglais, de leur côté, se sont mis à l'œuvre et peuvent à juste titre revendiquer la majeure partie de la gloire, qui rayonne aujourd'hui autour du Dahlia; n'oublions pas les Allemands, qui ont aussi des droits acquis et légitimes, et constatons que le doyen des amateurs du Dahlia ou de la Georgina est M. J. Wallner, de Genève, qui reçut des graines de Madrid vers la fin du siècle dernier. M. Wallner, aujourd'hui d'un âge très avancé, s'occupe encore avec passion de la culture de cette plante et reste toujours l'un de ses plus fervents admirateurs.

Le premier Dahlia à pointes blanches a été obtenu à Hambourg en 1834; c'est en 1835 qu'a paru en Angleterre la variété *Incomparable* (Lewick) écarlate à bouts blancs, très inconstant; puis est arrivé ***Poniatowski***, plus constant, mais à fleurs rarement pleines; en 1836 Mountjoy a mis au commerce sous le nom de Phydias une variété dite *Œillet*: jaune strié écarlate, — c'était en ce genre la plus remarquable qui ait encore paru. — C'est en 1837 que furent mis dans le commerce ***Rival Sussex***, ***Sprenfield Rival*** et ***Hope*** dont les fleurs à pétales ronds, serrés et régu-

liers furent si admirées à leur apparition et dont la forme sert encore de type aujourd'hui.

Zelinda a eu sa vogue par le peu d'élévation de ses tiges (50 centimètres). — *Williams and Adelaïde* a dû quelques succès à ce que sur la même tige il a été le premier Dahlia qui ait donné des fleurs de deux couleurs différentes: les unes cramoisi foncé, les autres lilas purpurin. — Depuis une quinzaine d'années deux variétés ont disparu de nos cultures et nos nombreux semis ne nous les ramènent plus; ce sont les variétés: *Globe* et *Anemonœflora;* rien n'était joli comme le *Globe Crimson Darck* dont les fleurs rappelaient par la forme celle de la Boule de neige; quant à l'autre variété elle laissait encore à désirer, mais sa forme en faisait un type particulier. — Les *Dahlia à fleurs lilliputiennes* ne figurent, dans nos collections, que depuis 1850; c'est à SIECKMAN que l'on doit la production de ces charmantes fleurettes, dont la vogue paraît assurée, et qui figureront bientôt dans tous nos parterres.

Le Dahlia a été classé dans la famille des Radiées.

Les premiers catalogues de Dahlia parurent en 1830; les expositions datent de 1832. — C'est à Gand, cette capitale de l'horticulture, que naquit en 1809 l'heureuse idée des expositions publiques si féconde en bons résultats. — En Angleterre elles n'ont commencé qu'en 1833, et aujourd'hui le nombre des sociétés pour la propagation et le perfectionnement de la floriculture y dépasse cent cinquante; il s'y distribue, chaque année, plus de 25,000 médailles d'or et d'argent aux productions les plus nouvelles, les plus parfaites et les mieux cultivées. La France ne peut soutenir une semblable comparaison, cependant ses richesses horticoles sont immenses! mais les encouragements lui font généralement défaut.

Le Dahlia nous ménage toujours des surprises; il faut encore en attendre des résultats magnifiques et imprévus; grand nombre d'amateurs préfèrent à présent les variétés fantaisies ou types qui s'éloignent le plus de leur type primitif. En semant les graines de ces fleurs, peut-être parviendra-t-on à créer du nouveau; c'est une riche mine à exploiter, mais qui exige beaucoup de temps et de patience. — La fécondation artificielle par les abeilles et par les bourdons, et surtout par les cétoines dérange souvent votre ouvrage, car ces insectes s'attaquent presque toujours aux centres les moins pleins.

Quoique l'on ait parlé du *Dahlia bleu*, on ne le gagnera pas, je le crains; que de moyens ont été mis en œuvre pour y arriver! Aucun n'a réussi; le jaune et le bleu s'excluent réciproquement; le jaune passe du

rouge au blanc, jamais au bleu ; il en est de même du bleu à l'égard du jaune. Nous avons cependant dans nos collections, des Dahlia à teintes ou à reflets bleuâtres ; telles sont les variétés: *Célina*, *Katarina*, *Aug. de Coattarel*, etc., etc. C'est un acheminement, dira-t-on, vers le bleu, c'est même une espérance.

Vers 1836, CHAUVIÈRE a mis au commerce un Dahlia à odeur, sous le nom de l'*Odorant*; cette variété n'a eu aucun succès: son odeur n'était ni assez agréable ni assez prononcée. Celle que je signalais l'an dernier comme étant à odeur de Jonquille, fait qui avait été constaté par plusieurs amateurs, avait perdu son parfum à la floraison dernière.

Il n'entre pas dans ma pensée de faire l'histoire complète du Dahlia; je laisse ce soin à une plume plus exercée ; mais ce que j'ai voulu constater ce sont les progrès de cette fleur et la faveur universelle dont elle jouit aujourd'hui dans les lieux mêmes où la Rose et surtout la Tulipe régnaient seules et sans partage.

C'est en Flandre en effet, c'est dans le nord de la France que l'on a vu de tous temps les plus belles collections de fleurs, et nous pouvons ajouter,sans crainte d'être taxés d'exagération, que c'est encore dans ce pays que se trouvent aujourd'hui les plus riches collections de Dahlia.

Les horticulteurs lyonnais ont apporté, l'an dernier, dans leur exposition publique de Dahlia, une innovation qui a été approuvée par un jury éclairé : au lieu de produire simplement des fleurs coupées, ils ont exhibé des branches garnies de plusieurs fleurs. Ce nouveau mode d'exposition publique, je l'avais conseillé dans mon Catalogue de 1831, parce qu'il doit avoir pour résultat de mieux faire apprécier le mérite et la tenue des variétés exposées,et de permettre aux amateurs de faire leur choix en meilleure connaissance de cause. Les branches et leurs fleurs ne doivent pas s'élever, en moyenne,à plus de 25 à 30 centimètres au-dessus de l'orifice des bouteilles; l'eau maintiendra leur fraîcheur. — Une collection ainsi exposée et arrangée avec goût offrira toujours un riche assemblage de fleurs et de verdure. — Lyon aura ses imitateurs.

BAUDUIN,
Propriétaire et cultivateur de Dalhia
à Loos, près Lille (Nord).

DE LA TRANSFORMATION DES *ÆGYLOPS* EN *TRITICUM*.

C'est, sans contredit, de toutes les merveilleuses productions qui tiennent depuis quelques années le monde botanique et horticole en éveil,

un des faits les plus surprenants que celui de la transformation des *Ægylops* (1) en *Triticum*.

Les intéressantes observations faites primitivement, par M. Esprit Fabvre, horticulteur à Agde, sur ces graminées, et si habilement renouvelées, depuis, par le docteur Godron, le savant professeur de la faculté des sciences de Nancy, viennent de fournir encore une fois de nouveaux points à la discussion.

En effet, un fait aussi extraordinaire, qu'une simple graminée, telle que l'*Ægilops ovata*, qu'on rencontre spontanée et communément dans le midi de la France, puisse, par une fécondation adultérine, devenir une plante tellement différente, qu'on lui donnerait presque l'importance du blé, et renverser ainsi d'un seul coup toutes les théories émises sur la fixité des espèces, n'a pu se passer et être adopté en silence, sans que les partisans de cette opinion en soient profondément frappés. Les idées, avec lesquelles quelques hautes intelligences ont été élevées et qui ont vieilli avec elles, n'ont pu se modifier et ont été encore moins susceptibles de se briser du jour au lendemain.

Sans entrer cependant dans les idées du célèbre botaniste suédois,—qui suspectait beaucoup d'espèces végétales, et qui crut reconnaître, entre autres, dans le *Dastica cannabina,* le résultat de la fécondation du chanvre avec le réséda (Diss. de. Plant. Hybr.—Linn.)—ce qui nous conduirait à avoir foi, et avec plus de raison, à la fécondation d'une ortie avec un figuier d'après Adanson, ou d'une pivoine avec une clématite, d'un chou avec un cocardeau, etc., etc.,— nous admettons entièrement la création spontanée de plantes hybrides, et plus facilement encore celles qui sont créées avec le concours de l'art. Ces créations hybrides devront se multiplier, certainement, à mesure qu'on sera plus attentif à les observer, ou qu'on voudra se les procurer par une fécondation artificielle, car, comme le fait se produit plus souvent dans les espèces annuelles, leur apparition n'est souvent que très passagère vu leur stérilité, et, si elles apparaissent fertiles, c'est souvent pour retourner au type primitif; c'est là une grande prévoyance de la nature. En effet, plus on observera, plus on sera convaincu que les variations, en tout genre, ont une certaine latitude établie par l'équilibre des choses, après quoi elles rentrent dans l'ordre préétabli par la sagesse du Créateur; si la transmutation des espèces avait lieu et définitivement, avec tous les avantages des véritables espèces, depuis le moment de la création, tout se retrouverait aujourd'hui

(1) Les *Ægilops* sont des herbes de la famille des graminées, comme les blés ou *Triticum*.

dans la plus grande confusion, et l'harmonie, enfin, qui règne dans toutes les productions du globe, serait brisée, si les écarts n'avaient pas leurs lois et leurs bornes.

Personne n'ignore que les végétaux peuvent se varier à l'infini, 1° lorsque le pollen, qui tombe des étamines d'une plante, vient à être porté, par le vent ou par la main de l'homme, sur le pistil d'un autre individu d'une autre espèce, et 2° par une culture intelligente modifiée par le sol, le climat et les saisons.

Pour en avoir une idée, il suffit de citer ces milliers de productions dont nos jardins se sont enrichis depuis une vingtaine d'années ; toutes ces variétés innombrables d'anémones, de pivoines, de roses, d'œillets, etc...; toutes ces beautés florales qui se font remarquer autant par la simplicité et l'élégance des formes, réunies à ces mille couleurs fraîches, variées et riches. Tout ce luxe, en effet, que la nature se plaît à déployer, est dû, en grande partie, à la main de l'horticulteur intelligent. L'homme a reçu, pour ainsi dire, un pouvoir créateur sur les fleurs, les fruits, et en général sur toutes les productions végétales. Combien de plantes, de fruits, n'a-t-il pas embellis, perfectionnés et rendus presque méconnaissables, par ses travaux assidus et ses soins à mettre à profit les moyens que lui présente la nature? Ne voit-on pas, par exemple, les semis faits à contre-saison, dérouter pour ainsi dire la nature et produire des plantes qui diffèrent quelquefois du type? et ces plantes, déjà un peu transformées, propagées avec soin, donner, une année après, de meilleurs résultats, et arriver au bout de plusieurs années et finalement à la perfection? Toutes ces variétés de céréales, de fruits, de légumes, que tout le monde admire, recherchez leur origine et regardez par combien de soins, après combien d'années et par combien de degrés, ces plantes ont passé pour parvenir à ces produits merveilleux que nous admirons aujourd'hui ; on y voit une digne récompense accordée à l'homme pour fruit de ses travaux.

Ces réflexions deviendront plus saillantes, en rendant compte des ingénieuses expériences et des observations faites, sur la métamorphose des ***Ægylops*** en ***Triticum***, par le docteur Godron, dont personne ne récusera la compétence en pareille matière. Citons textuellement (1) :

« L'origine du blé cultivé, qui n'a été retrouvé jusqu'ici à l'état sauvage sur aucun point du globe, a déjà préoccupé les naturalistes anciens

(1) Mémoires de l'Académie de Stanislas, 1855. — De la Fécondation des *Ægylops* par les *Triticum*, par D. A. Godron, doyen de la faculté des sciences de Nancy.

et fut même attribuée par les Grecs à un *Ægylops*. Cette opinion a été reproduite de nos jours par plusieurs botanistes, et en dernier lieu par M. Fabvre d'Agde, et par M. le professeur Dunal (1). Ces deux habiles observateurs ont du moins produit, ce qu'avaient négligé leurs devanciers, des faits à l'appui de leur manière de voir, et il nous semble indispensable de rappeler ici le résultat de leurs observations.

« Chacun sait que l'épi de l'*Ægylops ovata* se rompt à sa base à la maturité, qu'il ne se désagrège pas et qu'il conserve ses graines étroitement fixées aux enveloppes florales. Cet épi s'introduit en terre tout d'une pièce, et les quatre graines qu'il renferme donnent naissance l'année suivante, à quatre pieds d'*Ægylops* distincts les uns des autres, mais qui entrecroisent leurs racines et par leur réunion forment un petit gazon. Ces graines reproduisent toutes ordinairement la plante mère ; mais quelquefois l'une des graines donne naissance à une plante bien distincte de la première, et qui par son port rappelle le froment cultivé : c'est l'*Ægylops triticoïdes*, *Reg.* Ce fait si intéressant constaté par M. Fabvre, a été souvent vérifié par moi autour de Montpellier. M. Fabvre a eu l'idée de semer les graines de l'*Ægylops triticoïdes* et a suivi pendant douze générations successives les produits fournis par les graines recueillies primitivement sur cette graminée sauvage. La plante a pris peu à peu une taille plus élevée ; l'épi est devenu plus gros, il a cessé d'être cassant à sa base ; ses glumes ont perdu l'une des deux arêtes qui distinguent l'*Ægylops triticoïdes* ; en un mot, cette plante a pris, en partie du moins, les caractères du blé.

« Faut-il maintenant conclure de ces faits que le froment cultivé tire son origine de l'*Ægylops ovata?* Cette opinion a été exprimée de la manière la plus formelle par le savant doyen de la faculté des sciences de Montpellier. Cette conclusion nous paraît grave, et l'on se demande si l'opinion émise par M. Duval, résulte en réalité d'une déduction rigoureuse des faits observés par M. Fabvre.

« Pour juger cette question avec maturité, il faut avant tout, ce nous semble, avoir égard non-seulement au fait principal, mais aussi aux circonstances au milieu desquelles il se produit. Toutes pouvant avoir de l'importance, aucune ne doit être négligée, surtout lorsqu'il s'agit de se prononcer sur un sujet qui a une si haute portée scientifique. L'examen de ces circonstances va nous conduire à une solution que l'expérimentation directe viendra ensuite confirmer.

(1) Mémoires de l'Académie des sciences et belles-lettres de Montpellier, 1853.

« Et d'abord, où croît habituellement l'*Ægylops triticoïdes*? Nos observations, faites dans diverses localités du midi de la France, nous ont démontré que c'est toujours au bord des champs de blé, ou dans leur voisinage, que se rencontre l'*Ægylops triticoïdes* et jamais dans les lieux stériles éloignés des cultures de céréales. M. Fabvre, toutefois, dit l'avoir recueilli à Agde, dans un lieu inculte complétement entouré de vignes. Cela est vrai, mais il faut ajouter que des champs de blé, d'une grande étendue existent à une faible distance.

« Nous ferons aussi remarquer que l'*Ægylops triticoïdes* n'est jamais abondant nulle part, mais se trouve disséminé, çà et là, comme s'il était réellement le résultat d'un accident.

« D'une autre part, cette plante, recueillie par M. Fabvre à Agde, affecte dès la première année de culture absolument le port du blé *Touzelle*, généralement cultivé aux environs de cette ville, et cette circonstance remarquable a été observée par M. Fabvre lui-même. On se demande, dès lors, si la *Touzelle*, au lieu d'avoir pour origine l'*Ægylops ovata* transformé en *Ægylops triticoïdes*, comme le pense M. Dunal, ne serait pas au contraire pour quelque chose dans la production de cette dernière plante. Mais il y a plus : là où l'on cultive le blé sans barbes, l'*Ægylops triticoïdes* a lui-même ces organes à peu près rudimentaires, et à Montpellier il se présente souvent sous cette dernière forme ; il est au contraire pourvu de barbes là où l'on cultive le blé barbu. Il est dès lors constant que l'*Ægylops triticoïdes* varie, et puisque ces variations sont en rapport avec celles que présentent les blés cultivés dans chaque localité, c'est que vraisemblablement le blé n'est pas sans influence sur la production de cet *Ægylops*.

« Lorsque M. Fabvre a, pour la première fois, semé des graines de l'*Ægylops triticoïdes* sauvage, il a observé que peu de pieds ont donné des graines et n'en ont fourni qu'en petite quantité. Nous avons également, dans le but de reproduire la série d'expériences faites par cet ingénieux observateur, semé, en automne en 1852, des graines d'*Ægylops triticoïdes* recueillies dans les environs de Montpellier. Ces semences ont parfaitement germé, et, bien que ces plantes aient fleuri, elles ne m'ont fourni aucune graine ; cependant plusieurs autres espèces d'*Ægylops* semées tout à côté, ont au contraire très bien fructifié.

« Une autre circonstance, qui ne peut rester inaperçue, est celle-ci : le même épi d'*Ægylops* donne naissance à la fois à des pieds d'*Ægylops ovata* et d'*Ægylops triticoïdes*, c'est-à-dire, à deux plantes tellement distinctes et tellement bien caractérisées, que jusqu'ici personne n'avait

hésité à les considérer comme des espèces légitimes ; mais cet épi ne donne jamais naissance à autre chose, jamais il n'a produit d'intermédiaire entre ces deux plantes. Il s'agirait donc ici d'une transformation toujours brusque, toujours également saillante. Jamais cette prétendue métamorphose ne se fait par degrés et n'exige, pour se compléter, la longue période de temps que les partisans les plus déclarés de la variabilité des espèces admettent cependant comme une modification indispensable. Jamais on n'a vu même la culture, ce modificateur si puissant, développer dans les plantes des changements aussi importants, et surtout aussi rapides. Nous ne pouvons donc pas admettre qu'il y ait là une simple transformation d'une espèce en une autre espèce.

« Mais la science est aujourd'hui riche de faits semblables à celui qu'a découvert M. Fabvre ; ils nous fournissent l'explication bien simple de l'origine de l'*Ægylops triticoïdes*, et des modifications par lesquelles il passe ensuite pour se rapprocher du froment et presque se confondre avec lui. L'*Ægylops triticoïdes* présente tous les caractères des plantes hybrides : production brusque d'une plante qui tient à la fois par ses caractères de deux espèces distinctes ; influence des variétés et des races sur le produit intermédiaire ; naissance accidentelle, çà et là, au milieu des parents ; action fécondante peu développée dans cette plante, et retour des individus fertiles vers le type mâle après plusieurs générations. Aucun caractère ne fait défaut, et il nous semble évident que l'*Ægylops triticoïdes* n'est pas autre chose qu'une hybride résultant de la fécondation accidentelle de l'*Ægylops ovata* par le *Triticum vulgare*.

« Bien que les faits ci-dessus indiqués me semblent justifier rigoureusement la conclusion que je viens d'en déduire, je devais cependant, en présence d'une opinion différente émise par un savant, qui fait autorité dans la science, recourir à l'expérimentation directe et donner ainsi à cette conclusion le caractère d'une démonstration complète. J'ai tenté dès lors de reproduire l'*Ægylops triticoïdes* par la fécondation artificielle des *Ægylops* par les *Triticum*, et il me reste à faire connaître ces expériences et les résultats qu'elles ont produits.

« J'ai procédé de trois manières : dans une première expérience j'ai tenté d'opérer la fécondation artificielle sans castration des fleurs de l'*Ægylops ovata*, soumettant ainsi cette plante à la fois à l'action de son pollen propre et à celle du pollen étranger ; dans une seconde tentative, la castration n'a été que partielle ; dans la troisième, elle a été complète. Ces essais de fécondation ont été faits à Montpellier pendant le mois de mai 1853, et les produits obtenus ont été plantés dans des

vases à Besançon, le 27 mars 1854, et soustraits à l'action des derniers froids de l'hiver.

« 1re *Expérience*. — Le 20 mai 1853, j'ai répandu sur six épis d *Ægylops ovata*, qui se préparaient à fleurir, du pollen de *Triticum vulgare muticum*, voulant ainsi placer l'*Ægylops* dans les mêmes conditions où il se trouve, lorsque végétant sur le bord d'un champ de blé, il est accidentellement atteint par le pollen de cette céréale. La poussière fécondante étrangère pénètre d'autant plus facilement dans la fleur, qu'à cette époque de la vie de la plante et jusqu'après l'anthèse, les balles de l'*Ægylops ovata* s'écartent naturellement d'un millimètre environ les unes des autres. Ces six épis ont été recueillis au moment de leur maturité, et plantés au printemps 1854, ils ont donné le résultat suivant : cinq de ces épis ont reproduit exclusivement l'*Ægylops ovata* ; le sixième a fourni également plusieurs tiges de cette graminée, mais une des graines a donné naissance à deux tiges bien plus élevées que celles de la plante mère et leurs épis présentent la ressemblance la plus parfaite avec ceux de la variété d'*Ægylops triticoïdes* dont les arêtes sont demi-avortées et pour ainsi dire rudimentaires. Cette variété, que j'ai recueillie à l'état spontané autour de Montpellier, est donc le résultat de la fécondation de l'*Ægylops ovata* par le blé sans barbes.

2e *Expérience*. — Ne pouvant prévoir à l'avance le succès de l'expérience précédente, et désirant reproduire le fait si curieux de deux plantes distinctes sortant d'un seul et même épi d'*Ægylops ovata*, j'ai eu recours à la castration et à la fécondation artificielle, que j'ai opérées seulement sur deux fleurs de chaque épi de cet *Ægylops*.

« L'enlèvement des anthères, avant que la fécondation naturelle ait pu avoir lieu, et alors que ces organes sont encore renfermés dans la fleur, semble au premier abord une opération très délicate à exécuter. Il n'en est rien cependant, si l'on suit le procédé opératoire que j'ai adopté et qui n'exige d'autres instruments que les doigts et une petite pince à branches très étroites. Je tiens d'autant plus à décrire ce mode opératoire, qu'il est extrêmement simple et que sa connaissance permettra à tous les botanistes de reproduire et de contrôler mes expériences. Il consiste à saisir étroitement, entre le doigt indicateur placé en dessous et le pouce placé en dessus, les barbes de la glumelle externe le plus près possible de leur origine, puis de presser avec la pulpe du doigt médius sur la base de l'épi, de manière à lui imprimer un léger mouvement de bascule, ce qui permet en même temps de fixer l'épi solidement entre ce

doigt et l'indicateur. Par ce mouvement, la glumelle externe est assez fortement courbée en dehors, la fleur est largement ouverte et l'on distingue facilement ses organes sexuels. Je dois prévenir toutefois que la glumelle externe entraîne quelquefois dans son mouvement la glumelle interne; mais comme cette dernière est simplement membraneuse, et qu'elle fait saillie au-dessus de l'externe, il est extrêmement facile de l'écarter. On procède alors à l'enlèvement des étamines, et on les extrait une à une en les saisissant par leur filet au moyen d'une petite pince. On substitue immédiatement, à ces organes, une anthère de froment, choisie parmi celles qui commencent à s'ouvrir, et on la place transversalement au-dessus des stigmates. On rapproche ensuite l'une de l'autre les enveloppes de la fleur par une pression légère. L'anthère de froment laisse échapper successivement son pollen, elle met en outre obstacle par sa présence à ce que le pollen propre de l'*Ægylops* puisse atteindre les stigmates des fleurs soumises à la castraction, ce qui assure le succès de l'opération.

« J'ai procédé de cette manière sur quatre épis d'*Ægylops ovata*, et j'ai tenté la fécondation sur deux fleurs de chacun d'eux par le pollen du *Triticum vulgare barbatum*. J'ai obtenu de ces quatre épis, plantés entiers et à distance les uns des autres, un certain nombre d'*Ægylops ovata* et neuf échantillons d'*Ægylops triticoïdes*, qui ne diffèrent de ceux recueillis à Agde par M. Fabvre, que par leur taille plus élevée (l'été a été pluvieux), par leur épi plus lâche et complétement vert. Mais la variété de blé qui m'a servi à opérer la fécondation se sépare précisément du blé *Touzelle* par ces deux derniers caractères.

« J'ai opéré le même jour et de la même manière sur deux épis d'*Ægylops triaristata*; et sur deux fleurs de chacun de ces épis, j'ai remplacé les anthères propres, par des anthères de *Triticum durum barbatum*. L'un de ces épis a reproduit exclusivement l'*Ægylops triaristata*, l'autre m'a donné trois échantillons d'une hybride remarquable par ses longues barbes, et qui, à ma connaissance, n'a jamais été observée.

« 3° *Expérience*. — Le 25 mai 1853, j'ai opéré la castration complète sur quatre épis d'*Ægylops ovata*, dont j'ai enlevé l'épillet supérieur qui ne renferme que des fleurs mâles. J'ai placé dans chaque fleur hermaphrodite une anthère de *Triticum spelta barbatum* commençant à s'ouvrir. J'ai obtenu vingt-deux tiges d'une hybride nouvelle et pas un seul représentant de la plante mère.

« De tous ces faits on peut déduire les conclusions suivantes :

1° L'hybride peut se produire spontanément dans les graminées, et

l'*Ægylops triticoïdes* est le premier exemple d'hybrides observé dans cette famille ;

2° Les *Ægylops* doivent être réunis génériquement aux *Triticum*, ce que confirme du reste la forme de leurs caryops, organe qui fournit, dans la famille des graminées, des caractères génériques bien plus importants que la conformation des enveloppes florales ;

3° Les observations faites par M. Fabvre sur l'*Ægylops triticoïdes*, ne prouvent en aucune façon que le blé cultivé ait pour origine l'*Ægylops ovata*, ni qu'une espèce puisse se transformer en une autre espèce.

LOUIS INGELREST.

MANIÈRE DE RÉCOLTER LA POMME DE TERRE MARJOLIN.

La Pomme de terre qui est reconnue, par les cultivateurs, pour être la plus précoce de toutes les variétés cultivées jusqu'à ce jour, est jaune; sa chair est très farineuse, sa forme oblongue, un peu aplatie, lisse, et ses yeux peu saillants : c'est la Marjolin.

Lorsqu'on récolte les Pommes de terre, on a pour habitude d'arracher la touffe ; on perd, par ce procédé, un grand nombre de petits tubercules, qui sont laissés sur le sol. Depuis plusieurs années, les cultivateur des environs de Paris emploient, avec beaucoup d'intelligence, un moyen très avantageux, pratiqué en grand aujourd'hui. Voici comment se pratique ce nouveau procédé de récolte.

Lorsqu'on suppose que les tubercules sont arrivés à leur maturité, au lieu d'enlever la touffe avec la houe ou le crochet, on la déchausse d'un côté avec les doigts, ou, si la terre est durcie, on emploie une spatule en bois assez étroite par le bout, et l'on retire, du pied de la touffe, un, deux, et quelquefois trois des plus gros tubercules. On rapporte ensuite la terre autour des tiges en forme de petit cône. Alors les jeunes bourgeons ou rhizomes qui se sont développés sur les tiges presque à la surface du sol, continuent de s'accroître, ainsi que les tubercules déjà formés, mais qui n'ont, au plus, que la grosseur d'une noisette.

Par ce procédé, on peut récolter des tubercules, sur chaque pied, tous les quinze jours ou trois semaines, jusqu'au 15 ou 20 août. La Pomme de terre Marjolin donne ordinairement de cinq à sept tubercules par touffe ; mais, traitée de cette manière, elle en produit de seize à vingt.

Ce procédé a été d'abord pratiqué dans nos jardins ; il s'est répandu ensuite dans ce que nous appelons la petite culture ; s'il pouvait être ap-

pliqué en grand, il doublerait presque la récolte ; car en arrachant une touffe entière, les jeunes rhizomes qui se développent pendant le buttage, à la base de cette plante, sont autant de tubercules perdus ; si au contraire, ils avaient été couchés, en juin ou juillet, dans une petite fosse de 15 à 16 centim., creusée à cet effet, et recouverte ensuite avec la terre qui en est sortie, on obtiendrait, au bout de peu de temps, des sortes de tiges souterraines ou rhizomes charnus qui se dirigent toujours horizontalement dans le sol, où ils prennent un accroissement très remarquable et produisent des tubercules souvent plus nombreux et plus gros que ceux provenant de la plantation faite deux mois avant cette opération. Les tiges, ainsi couchées, ressemblent à un provignage, et, dans cette circonstance, elles reprennent leur position verticale.

Ce nouveau moyen de récolter les tubercules est, comme on le voit, très facile à pratiquer, et le produit qu'on en retire récompense grandement du temps que l'on y emploie. C'est ainsi que la plupart des cultivateurs des environs de la capitale récoltent les Pommes de terre hâtives pour les envoyer sur les marchés, où ils trouvent un placement sûr et avantageux.

(*Bulletin du Comice de Saint-Quentin.*)

CHRONIQUE HORTICOLE.

Enseignement arboricole; les 64 branchettes sortant d'un seul œil, de M. Millot-Brulé ! — Tablettes de l'horticulture versaillaise ; — Les truffes d'Étampes ; — Encore les Dioscorea de la Chine et de la Nouvelle-Zélande ; — Le Cerfeuil bulbeux de Sibérie ; — Expositions d'horticulture.

D'après le vœu du gouvernement et l'opinion des conseils généraux, l'horticulture pourra entrer dans le domaine de l'instruction publique, Les professeurs d'arboriculture surgissent de tous côtés : MM. Hardy, au Luxembourg ; Lepère, à Montreuil ; Du Breuil, à Paris ; Croux, à Villejuif ; Forest, au village Levallois ; Cossonet, à Longpont ; Willermoz, à Lyon ; Georges, à Bordeaux ; Muller, à Strasbourg ; Thomas, à Metz ; Lahérard, à Vesoul ; Verrier, à la Saulsaie ; Marie, à Toulouse, etc., etc., sont les propagateurs de l'art.

Mais, dit le *Cosmos*, tous ces noms célèbres vont être éclipsés par celui de M. Millot-Brulé, de Réthel. — M. Millot, en éborgnant l'œil d'un arbre quelconque avec un canif, en l'*astiquant* au papier de verre, et en transperçant le mérithalle supérieur avec une aiguille galvanisée,

fait sortir de cet œil de 2 à 64 branchettes ; puis, à l'aide d'une combinaison nouvelle du pincement, il obtient des dessins dont l'originalité n'est égalée que par l'idée elle-même. Cette innovation, dont l'origine est tirée, selon M. Moigno, de la Genèse elle-même, aura une grande portée : 1° sur les arbres de pépinières, qui vaudront *nonante* sols au au lieu de 1 fr.; 2° sur les fourches caudines, non, sur les fourches à fourrage, qui se vendront vingt fois moins cher; 3° sur les bois courbes ou d'équerre employés dans les attelles de charrue, les genoux de la marine, etc.; 4° sur les arbres des promenades publiques, qui, « soumis au même régime, se dresseront en plafonds, s'arrondiront en voûtes ogivales, se joindront en galeries d'un effet entièrement nouveau et imprévu. » — Il nous tarde de voir M. Millot-Brulé à l'œuvre au Palais-Royal, aux Tuileries, à Versailles, au bois de Boulogne, et nous en voulons quelque peu aux botanistes de l'Académie des sciences en général, et de la Société centrale en particulier, de n'avoir pas compris immédiatement l'immense portée d'une découverte qui rendra célèbre le nom de son auteur. — C'est ce qui s'appelle voir plus loin que le bout de son nez.

La Société d'horticulture de Versailles va se remonter sous la direction de M. Bernard de Rennes. Son journal sera les « *Tablettes de l'horticulture versaillaise.* » — Puissent-elles être moins éphémères que le *Portefeuille des horticulteurs*, qui n'a jamais porté ses fruits.

Le vent tourne à la truffe. De tous côtés s'exhalent des émanations truffières. A la Société impériale et centrale de Paris, M. Bourgeois a lu, avec la plus vive émotion, une communication des plus importantes. Il annonçait que l'on venait de trouver à Étampes et dans ses environs une assez grande quantité de truffes; il regrettait de ne pouvoir en offrir à la Société, n'en n'ayant pas trouvé lui-même; mais il demandait qu'une commission fût nommée pour faire les recherches et pour appliquer la méthode de multiplication par la mouche truffigène, qui a été si savamment élucidée par M. Jacques Valserres dans la *Presse*. Un membre a affirmé qu'il s'était vendu, l'an passé, plus de 3,000 kilogr. de truffes provenant d'Étampes et des environs! — Que de dindons vont se faire truffer maintenant pour se donner une plus grande valeur. — Nous souhaitons bonne chance à la commission truffière; mais nous l'engageons à ménager les excellents navets d'Étampes ; ce serait grand dommage de les détruire, car leur réputation est bien solidement établie, tandis que celle des truffes est encore à la merci des mouches de M. Ravel, qui ne vou-

dront peut-être pas piquer à Étampes les extrémités capillaires des racines du chêne truffier, comme elles les piquent à Montignac ; et puis, que deviendraient les canards sans navets ! Certain grand journal pourrait nous le dire ; mais comme ses machines à signer les articles tout faits ne daigneraient pas nous répondre, nous ne lui poserons pas la question.

Après la truffe vient le *Dioscorea batatas* ou Igname de la Chine. Dans la séance du 22 janvier dernier, de la Société impériale et centrale d'horticulture de Paris, le docteur Aubé présentait de magnifiques racines de cette plante, provenant de tronçons de 3 centimètres de longueur, plantés en avril et récoltés en octobre. Le bureau de la Société a trouvé le fait si beau qu'il a alloué une prime de première classe au jardinier du docteur Aubé. A cette séance, M. Pépin a montré aussi des racines de cette même plante, cultivée dans un terrain qui n'a que 16 à 30 centim. de profondeur, et dont le sous-sol est imperméable. Ces racines, ne pouvant vaincre l'obstacle qui leur était opposé, se sont agglomérées, et chacune d'elles n'avait pas plus de 30 cent. de longueur; elles provenaient de tronçons de racines longs de 1 cent. qui avaient été plantés en juin et récoltés en octobre; leur poids était de 200 et 500 grammes.

Aujourd'hui que la valeur de ce nouveau légume est constatée, chacun veut avoir le mérite de son introduction et de sa propagation. Si nos souvenirs nous servent bien, nous croyons que l'honneur de la première introduction revient à un homme des plus modestes, — qui ne le réclame pas,— à M. l'amiral Cécile, qui en remit plusieurs racines, vers 1844, au Jardin-des-Plantes de Paris, où elles furent cultivées par M. Neumann, jardinier en chef des serres, et dégustées plus tard par M. de Mirbel, alors professeur de culture. Malheureusement la propagation n'eut pas lieu, et ce n'est réellement qu'après la seconde introduction, faite par M. de Montigny en 1851, que M. Decaisne fit connaître l'importance de cette nouvelle racine alimentaire, en même temps que M. Paillet, reconnaissant aussi son mérite, se livrait à sa multiplication. Le fait le plus certain, que c'est l'*Igname de la Chine* est actuellement un nouveau légume acquis au jardin potager, mais qui offrira toujours quelques difficultés d'arrachage. Espérons qu'à l'aide des graines importées dernièrement et de celles que pourront produire les individus femelles qui se trouvent dans le dernier envoi de M. de Montigny, on obtiendra des variétés à racines moins pénétrantes et d'une extraction plus facile. Nous avons, il est vrai, l'*Igname de la Nouvelle-Zélande*, en voie de multiplication par les soins de la Société zoologique d'acclimatation, et qui, par la forme

globuleuse de sa racine, n'a pas l'inconvénient de celle de la Chine; mais supportera-t-elle les rigueurs de notre climat? Que M. Paillet, qui est chargé de sa propagation, se hâte donc de la multiplier; car nul doute qu'elle sera préférée au *Dioscorea batatas*, si elle est aussi rustique.

Le *Cerfeuil bulbeux*, si longtemps négligé, et qui tout à coup s'est vu entouré de mille soins de la part des sociétés d'horticulture, va avoir, lui aussi, à partager les honneurs dus à son rang avec un nouvel arrivant de la Sibérie, que de Candolle a décrit dans son *Prodromus* sous le nom de *Chærophyllum Prescottii*. Cette fois, c'est la Russie qui réclame l'honneur de son introduction.—Tout le monde veut avoir *inventé* un nouveau tubercule. — Cultivé au jardin botanique de Pétersbourg, le *Cerfeuil bulbeux de Sibérie* fut méconnu des botanistes de cet établissement; ce n'est qu'en 1852 que M. Daniel Mueller, jardinier au jardin botanique d'Upsal, distingua cette plante obtenue de graines envoyées de Russie. Il eut l'idée, en voyant ses grosses racines, d'en faire cuire, de les goûter, et de les trouver de son goût. Il en distribua aussitôt des graines, et M. Juehlke, en ayant reçu, se livra à des essais de culture qui lui donnèrent d'excellents résultats qu'il vient de publier dans *Berliner Allegemeine Gartenzeitung*.

Le *Cerfeuil bulbeux de Sibérie*, d'après l'auteur allemand, a toute l'apparence du nôtre; seulement sa tige ne s'élève pas autant; sa racine est fusiforme, de couleur jaune d'or à l'extérieur, mais à chair blanche et délicate; elle grossit encore longtemps après la fleuraison, tandis que celle du Cerfeuil bulbeux ordinaire a atteint tout son volume avant l'entière maturité des fruits. Aussi M. Juehlke recommande-t-il de ne point arracher le *Cerfeuil de Sibérie* d'aussi bonne heure; il coupe la tige, au mois d'août, à 10 centim. au-dessus du sol, et recouvre sa plantation de vieux fumier court à moitié consommé; par ce procédé, il se développe au collet des plantes, des petits bourgeons qu'on peut employer pour la multiplication.

Comme pour le Cerfeuil bulbeux, les semis de l'espèce sibérienne doivent être faits à l'automne. L'arrachage des racines ne doit se faire qu'à la fin d'août, après le complet dessèchement des tiges; on laisse les petites en terre, et l'année suivante on en obtient des tubercules d'un volume considérable. Si ces petites racines étaient arrachées au moment de la récolte, il ne faudrait les replanter que vers la fin de l'automne.

Les racines du *Cerfeuil de Sibérie*, qui, atteignent souvent dès la se-

conde année, 30 millim. et même plus de diamètre, doivent toujours être conservées hors de terre et dans un endroit sec.

La culture de cette espèce est celle qu'on applique au Cerfeuil bulbeux ordinaire; seulement, comme il acquiert un plus fort développement, il est bon de semer plus clair que pour le *bulbeux*, si l'on sème à la volée ou en lignes espacées de 30 centim.; les pieds dans chaque ligne doivent être éloignés de 15 à 20 cent. l'un de l'autre. Pour obtenir un bon résultat, il convient de recouvrir les graines de 3 cent. de vieux fumier consommé, et d'arroser au printemps avec de l'eau de guano.

La racine du *Cerfeuil de Sibérie* produit, d'après l'analyse chimique du professeur Trommer, 24 p. 100 de matière solide, dont 17 environ de fécule; il paraît qu'il y a absence complète de sucre et de gomme.

Espérons que le *Cerfeuil bulbeux de Sibérie* ne voudra pas laisser passer l'année 1857 sans se montrer à une de nos expositions d'horticulture, où le *Cerfeuil bulbeux ordinaire* ne manquera pas de paraître. Les occasions vont commencer à se présenter.

Expositions. — La Société centrale d'horticulture de la Seine-Inférieure annonce son exposition de printemps, du jeudi 14 mai prochain au dimanche 17 du même mois, à Rouen, dans la Bourse couverte. — La Société admet à cette exposition tout ce qui concerne l'horticulture, et en général tout ce qui se rattache à la science du jardinage et tout ce qui peut en inspirer le goût et en démontrer l'utilité ou l'agrément. — Les diplômes de capacité de jardinier de première et de seconde classe, obtenus suivant les arrêtés de M. le préfet, seront délivrés par lui dans cette séance solennelle. — Avis aux amateurs qui ont besoin de jardiniers.

A Valenciennes, la Société Impériale d'agriculture, sciences et arts, a décidé qu'une exposition d'horticulture aurait lieu cette année à l'Hôtel-de-Ville les 12, 13 et 14 avril.

A Bordeaux c'est pour les 1er, 2 et 3 mai.

Valognes aura la sienne les 5, 6 et 7 juin.

Caen les 17, 19, 20 et 21 juin.

Paris. — C'est une autre affaire. La Société paraît avoir oublié son exposition; nous nous permettons de lui rappeler *humblement* que le temps passe, et que les exposants attendent, en se demandant : Anne, ma sœur Anne... Voir la suite dans Barbe-Bleue.

F. HERINCQ.

Paris. — Imp. horticole de J.-B. GROS et DONNAUD, rue des Noyers, 74.


L'horticulteur français de 1851.
Année 1857. Pl. VIII.
Visto sc.
Solanum capsicastrum Link.

SOLANUM CAPSICASTRUM (LINK).

(PL. VIII.)

C'est un des plus rares et des plus précieux priviléges pour une plante, de nous donner en permanence des fruits qui conservent si bien les teintes vives et brillantes et qui disparaissent souvent trop tôt des corolles. Le *Solanum capsicastrum* (Link) est une de ces plantes privilégiées, qui, pour nos serres froides, est appelée à devenir pour toujours l'ornement recherché, comme les *Dracœna*, les *Maranta*, etc., le sont pour nos serres chaudes humides.

Le *Solanum capsicastrum*, Link, qui porte aussi le nom de *S. diflorum* Vell, appartient à la famille des Solanées et à la section des *pseudocapsicum*. C'est une plante suffrutiqueuse et très ram eusedès sa base; dans leur jeunesse, les rameaux sont dressés, cylindriques et couverts d'une pubescence extrêmement courte et de couleur cendrée; plus tard, quand les fruits sont formés, ils prennent peu à peu une direction horizontale qui contribue à embellir la plante. Les feuilles sont oblongues-lancéolées, sinuées, courtement pétiolées, puberules. Les fleurs, qui naissent toujours par deux et à l'aisselle des feuilles, sont blanches et petites à anthères jaunes; une des fleurs avorte toujours, l'autre donne une baie du volume d'une cerise, globuleuse, d'un beau vermillon orange. Ce joli arbuste diffère du *S. pseudo-capsicum* par sa taille beaucoup moins élevée, pas ses feuilles plus petites et tomenteuses et par ses fruits qui sont beaucoup plus gros et plus vifs en couleur; cette plante dépasse rarement en hauteur 0 m. 50 centim., forme buisson à la manière du *Deutzia gracilis*, et, quand elle est chargée d'une cinquantaine de baies imitant assez la cerise, produit un coup d'œil ravissant: on croirait voir une charmante miniature d'un oranger chargé de fruits.

Cette plante, originaire du Brésil, de la province des Minas Géraès, a été introduite en 1827; depuis il n'y a que M. Dunal qui en ait fait mention. D'après le savant doyen de la faculté des sciences de Montpellier, cette plante aurait été cultivée au Jardin des Plantes de Montpellier depuis 1841.

Le dessin du *Solanum capsicastrum* que nous donnons ci-contre a été fait d'après un exemplaire que M. Lemoine, horticulteur à Nancy, possède dans son bel établissement.

LOUIS INGELREST.

ROSE TRIOMPHE DE RENNES

(Pl. ix.)

(*Section des Rosiers Noisettes.*)

Arbuste vigoureux, sans être sarmenteux, à tige vert olive nuancé de brun sur quelques parties, lisse, glabre, armée de quelques aiguillons assez gros, aplatis latéralement, recourbés en arrière, très pointus, d'un rouge un peu clair.

Feuilles amples composées de cinq folioles minces, lisses, plus ou moins ovales, brièvement terminées en pointe, ondulées sur les bords qui sont découpés en fines dents rouges à leur extrémité ; la face supérieure de ces folioles est d'un beau vert clair, l'inférieure d'un vert plus pâle. Le pétiole commun est coudé aux points d'insertion des folioles, creusé en dessus en gouttière dont les bords sont ciliés ; il est armé en dessous de quelques petits aiguillons crochus ; les stipules sont très étroites, ciliées, soudées dans les trois quarts de leur longueur, et presque filiformes dans la partie libre.

La fleur, qui mesure 9 centimètres environ de diamètre, est très pleine, d'un beau jaune canari, et ouvre parfaitement bien.

La rose *Triomphe de Rennes* est issue de la *Noisette Lamarque*, et présente néamoins tous les caractères d'une Rose Thé. L'arbuste est très florifère et forme un petit buisson dans le genre des variétés *Narcisse* et *Pactole*. Cette variété, obtenue par M. Lansezeur, de Rennes, a été livrée au commerce l'automne dernier par M. Eugène Verdier.

F. Hérincq.

DERNIÈRES NOUVEAUTÉS.

L'année 1856 a été féconde en nouveautés, et surtout en Dahlia. Voici arrivé le moment de la plantation, faisons donc une excursion dans les prospectus pour 1857 ; car pour en faire un choix il n'y faut pas songer. Rien n'est plus capricieux que le Dahlia : magnifique une année, affreux une autre. Aussi n'essayerons-nous pas de guider l'amateur ; il pourrait éprouver des déboires et ne manquerait pas de nous adresser autre chose que des bénédictions. Nous pourrions, il est vrai, employer une formule semblable à l'*s. g. d. g.* qui suit invariablement tout brevet, mais nous croyons plus prudent d'annoncer simplement les nouveautés ;



Rose Triomphe de Rennes

notre conscience sera plus tranquille. Quant à la reproduction d'une fleur, nous y renonçons complétement, à cause de la difficulté d'exécution du coloris. Voici donc, sans aucune garantie, les *Dahlia* nouveaux pour 1857.

MÉZARD, *à Puteaux* (*Seine*) :

DAHLIA *Léon Talabot*, haute tige, fl. pourpre brillant; *Victorine Lemoine*, basse tige, fl. rose violacé, très grande; — *Mme Gagnet*, fond blanc, largement pointé carmin pourpre, pétales renversés; — *Président Tougard*, forte fl. feu nuancé et flammé punch.

CHAURÉ, *à Vitry-le-Français*.

DAHLIA *Canari*, jaune serin, pointé rose tuile; — *Chrysanthème*, cinabre clair: — *Ernest Chauré*, carné, pétales régulièrement bordés chamois; — *Lucien Chauré*, carmin foncé, pointé blanc; — *Mme du Plessis-Douairière*, orange strié sang; — *Comtesse de Lantage*, safran ombré rose pourpre; — *Mme Jacobé de Goncourt*, cinabre clair; — *Mme Pauline Lenoir*, blanc voilé lilas; — *Mme Thiéblemont*, lilas reflet blanc; — *Mme Valérie Muller*, chrome ligné carmin rose; — *Mlle Eugène Desportes*, couleur groseille (est-ce la rouge ou la blanche?); — *Mlle Julie Bernard*, jaune serin, pointé et sablé carmin; — *Mlle Louise Maitret*, saumon jaunâtre, strié sang; *Mlle Marie Chevillon*, carmin pourpre, pointé blanc pur; — *M. Commesny Larsenet*, jaune serin pointé blanc, violeté abricot; — *Justin Haudos*, safran strié rouge et pointé blanc; — *Kissel*, soufré, légèrement strié carmin; — *Comte Lambertye*, pourpre éclairé rose, strié noir; — *Marquis de Dampierre*, saumon jaunâtre, légérement strié carmin et pointé d'or; — *Président Gillet*, chamois brillant, légèrement strié carmin; — *Lucien Tisserant*, rose saumon; — *Victor Catel* (1), cou-

(1) Nous prions les personnes auxquelles ces *Dahlia* sont dédiés, de nous pardonner la suppression du *Monsieur*; elles reconnaîtront, comme nous, que cette épithète a quelque chose de disgracieux, appliquée à une fleur; de même pour les mots *Madame* et *Mademoiselle*. Pourquoi ne pas prendre le petit nom de ces dames, et dire simplement : Monique Pacôme, Gertrude Babolein, Ursule Boniface, etc.? Ces noms n'en seraient pas plus euphoniques, c'est vrai; mais ils seraient moins longs.

leur buffle, revers saumoné ; — *Originalité*, blanc bordé tuile, pétales en cornet (fleurs plus curieuses que belles).

MIELLEZ, *à Esquermes-lès-Lille* (*Nord*) :

DAHLIA *Œillet incomparable*, lilas gris bleuâtre, strié et panaché de cramoisi noir ; — *Itolinski*, orange nankin ; — *Noiraud*, marron foncé, à fond jaunâtre ; — *Polichinello*, ambré, rayé rose et blanchâtre ; — *Sapho*, lilas ardoise ; — *Sobieski*, tr. gr. fl. bombée, orange brillant ; — *Turenne*, rouge écarlate ; — *Poulidetto*. blanc, strié marron noir ; *Panurge*, lilas bleu, strié et pointé cramoisi.

BAUDUIN, *à Loos-lès-Lille* (*Nord*) :

DAHLIA *Adèle Bauduin*, blanc bordé carmin rosé ; — *Baron Darnay*, marron foncé velouté ; — *Baron Lahure*, lilas satiné ; *Clémentine Valbusa*, jaune serin, bouts blancs ; — *Comte de Lambertye*, jaune rosé, strié vermillon et pourpre ; — *Comte de Rivoire Labutie*, fauve foncé nuancé, pointé blanc ; — *Comtesse de Tramecourt*, rose lilas cuivré ; — *Edouard Billon*, cramoisi foncé, bouts blancs ; — *Isabelle II*, fauve cuivré ; — *J. Wallner*, couleur buffle strié amarante foncé ; — *Lucile*, rose cuivré, liséré jaune ; — *Adélaïde Valbusa*, rose lilas ; — *Mme Lehuidoux*, fond blanc, bordé rose pourpre ; — *Marquis Amaury de la Moussaye*, pourpre amarante foncé ; — *Grésy*, chamois orange ; — *Jérôme Lion*, capucine orange ; — *Robert aîné*, amarante velouté brillant ; — *Silvain Appert*, grenat pointé blanc ; — *Tape-à-l'œil*, marron noir, liséré rose et bordé blanc ; — *Vicomtesse d'Hespel*, blanc teinté rose et veiné lilas.

BALTET frères, *à Troyes* (*Aube*).

DAHLIA *Hortensia*, rose hortensia.

En voici au moins *un cent!* Nous n'avons pas le courage de les compter, encore moins de continuer l'énumération. Il en reste cent cinquante et même plus, — les rosistes sont dépassés ; — nous tenons la liste en réserve et à la disposition des amateurs, car pour nos lecteurs ils doivent en trouver assez ; nous n'abuserons pas. Les semeurs devraient bien faire comme nous ; ils rendraient un bien grand service à l'horticulture, et ils

ne s'en trouveraient que mieux. On dit : « Abondance de biens ne nuit pas, » c'est possible, mais en horticulture, nous croyons qu'avec un peu moins d'abondance de biens, les amateurs ne s'en trouveraient pas plus mal.

Voyons les *Verveines*, plantes charmantes dont les variétés nouvelles paraissent et disparaissent des cultures avec une rapidité désolante. Un de nos amis ayant acheté l'année dernière une belle collection de nouveautés qu'il n'a pas su conserver, voulut les *reposséder* cette année, et s'adressa au même fournisseur ; il eut la douleur de recevoir cette réponse : « Les variétés que vous me demandez sont des vieilleries qu'on ne cultive plus ; nous en avons des nouvelles bien supérieures. » Ce que voyant notre ami s'est contenté d'acheter un paquet de graines de cinquante centimes, qu'il a semées, et l'année prochaine il aura des nouveautés *bien supérieures à toutes celles obtenues jusqu'à ce jour* (style connu), et qu'il possédera seul. Le résultat de cette prodigalité des semeurs ne tardera pas à être celui-ci : Les amateurs feront des semis comme notre ami et ne cultiveront que leurs gains ; le semeur n'aura qu'à faire *mea culpa, mea maxima culpa.*

Pour cette année :

M. Miellez, *à Esquermes-lès-Lille,* annonce quatre nouveautés (*semis de M. Louis Duflot*).

Verveines : *Abbé Hoffreingue* : blanc de neige à centre violet lilas, œil marron ; — *Comte de Morny*, écarlate vif à centre feu, œil gris ; — *Folichonne*, lilas maculé noir, œil foncé ; — *Mme Miellez*, rose tendre devenant plus foncé vers le centre, œil jaune verdâtre

M. Rougier-Chauvière, *rue de la Roquette, à Paris.*

Verveines : Adriani, Andromaque, Aurélie, Calypso, Coquette, Cudjo, Duchesse de Palmela, Eléonore, Evelina, Fortuné, Gaspard Dozin, Henriette Huet, Julia de Courcelle ; MMmes Castellan, Morel et Turner ; Mlle Casille ; Mérantine, Odile, Phœbus, Prudence, Stephen, Surprise, Theodora, Thomas Barnes, Zébline.

Henry Jacotot, *à Dijon* (*semis Desfossé*).

Verveines : *Emile de Fresne,* rose vif, à centre écarlate ; — *La Ris-*

tori, rose à fond jaune; — *Léocadie*, blanc pur; — *Malakoff*, cramoisi marron.

M. Alphonse Dufoy, *rue des Amandiers-Popincourt, à Paris.*

Verveines : Celestial, Cerise unique, Duchesse de Brabant, Eole, Euridice, La Promise, La Rosière, Mme Lemarchand, Mme Matras, Nostradamus, Péristère, Polydamas, Vesta.

F. Hérincq.

CLASSIFICATION DES CAMELLIA.

Quand un genre de plantes se trouve perfectionné dans un nombre indéfini de variétés, et que chaque année, il arrive un contingent de noms nouveaux, de descriptions quasi-différentes pour en grossir la nomenclature, un désordre, une confusion en sont la première conséquence; alors le besoin se fait généralement sentir (style de préface) d'un triage et d'une classification. C'est ainsi que les Pelargonium sont divisés en Diadematum, fantaisie, grandes fleurs, Odier, zonale; les Roses en hybrides, Portlands, thés, Bengale, Ile-Bourbon, etc. Les Rhododendrum, les Reines-Marguerites, les Glayeuls, ont aussi leurs séries basées sur leur rusticité ou la disposition de leurs fleurs; pourquoi le Camellia, le prince de nos serres, n'aurait-il pas les siennes?

M. Eude, du Havre, propose, avec l'approbation du cercle d'horticulture de son pays, la classification suivante, appliquée au Camellia, d'après la forme de sa corolle.

1re classe. — *C. imbriqués.* En considérant chacune de ces classes ou coupes générales, ci-après décrites, on s'aperçoit bientôt que celle-ci est susceptible de divisions secondaires fondées sur la disposition seulement du cœur de la fleur, la périphérie restant toujours imbriquée. Un premier groupe comprend sous le nom de *perfections* les fleurs imbriquées dans leur totalité avec régularité, que la disposition des pétales soit opposée et donne à la fleur une forme étoilée comme dans *Auguste Delfosse*, *Rubens*, ou qu'elle soit en série spirale alterne comme souvent *Archiduchesse Augusta.* On peut citer comme des modèles de perfection, *Isabelle*, *mistress Abby Wilder*, *H. Favre*, *Fimbriata alba*. Ce groupe des *imbriqués perfections* comprend encore une disposition florale très remarquable, dans laquelle les pétales imbriqués

se relèvent à leur bord en forme de coupe, comme dans *Camille Brozzoni* et *Général Lafayette*. Après cette première catégorie des *imbriqués perfections* viennent les *Camellia* dont le cœur affecte les formes d'autres fleurs. Ainsi : 1° *Cœur rosiforme* les pétales sont imbriqués à la circonférence, ceux du centre se relèvent en forme de Rose ; exemple : *Monti, principessa Rospigliosi, Rosea spectabilis, Général Washington* ; 2° *Cœur anémoniforme* composé de petits pétales serrés, recourbés vers le centre, comme dans *Souvenir de Francfort* ; 3° *Cœur pæoniforme* offrant une disposition confuse de pétales entourés de beaucoup plus grands et imbriqués ; exemple : *Général Colletta.*

2e classe. — *C. rosiformes.* La fleur offre dans son ensemble la disposition et l'apparence d'une Rose ; exemple : *Countess of Orkney, Adèle Torry, Souvenir de Delio, Général Boccalari, Romolo, Pisani.*

3e classe.— *C. anémoniformes,* se rapprochant de la fleur de l'anémone comme : *Jaune de Fortune, anemoneflora.*

4e classe. — *C. pæoniformes,* se rapprochant de la fleur des Pivoines soit herbacées comme *C. de Medici, Emilia, Lady Henriette,* arborées comme *Impératrice Eugénie, Reticulata* (double). On sait que les Pivoines herbacées se distinguent des arborées aux caractères suivants : les premières ont au centre un grand nombre de petits pétales serrés et chiffonnés, tandis que les seconds ont de petits pétales amples, arrondis, bien étalés, concaves, cucullés et régulièrement insérés en une spirale imbriquée ; les Camellia affectent ces différences.

5e classe. — *C. mésentériformes,* disposition dans laquelle les pétales sont tourmentés absolument comme les sinuosités d'un mésentère (1), par exemple : *Mme Piccolomini, Brunellesca.*

6e classe. — *C. renonculiformes,* dont les caractères sont d'avoir des pétales nombreux, amples, concaves, redressés et serrés ; exemple : *Magdalena.*

7e classe. — *C. fantaisie.* Enfin viennent les Camellia dont les fleurs ne sauraient rentrer dans aucune des catégories ci-dessus établies, soit parce qu'il serait difficile de leur assigner une forme déterminée, soit à cause de l'inconstance même de celle qu'ils offrent ; ces variétés ont un mérite tout spécial dans leur originalité.

Nous soumettons à nos lecteurs cette idée développée et proposée par le cercle horticole du Havre. Nous effaçons notre opinion personnelle

(1) Lien membraneux, d'une forme irrégulière, auquel les intestins sont attachés.

en attendant les observations des hommes spéciaux qui se livrent à la culture de ce beau genre de plantes. Et avant de signer cet article constatons que la richesse florale des Camellia, déployée cet hiver chez nos horticulteurs Parisiens, Versaillais et des environs, ne laissait rien à désirer.

Une foule de curieux s'est précipitée au *Palais des fleurs* de MM. Lemichez, au Boudoir de Flore de M. Courtois, et dans les établissements de Bertin, Margat, etc., de Versailles.

THÉBAT-LARCHÉ.

UN MOT SUR LA CULTURE DES SCHIZANTHUS.

Depuis plusieurs années, je cultive une plante très curieuse par la forme de ses fleurs, très méritante et de beaucoup d'effet pour corbeilles, et qui pourtant n'est pas encore très répandue dans les jardins ; je veux parler du Schizanthus. J'attribue sa rareté dans les parterres à ce que sa culture n'est pas bien connue.

Cette culture est des plus simples. Je fais le semis au mois d'août, dans du terreau mélangé de bonne terre légère. Lorsque le plant a quatre centimètres environ de hauteur, je le repique dans des pots de dix centimètres de diamètre, isolément, ou par deux, selon la force des plantes, et toujours dans le compost indiqué ci-dessus. Quand vient la mauvaise saison, je rentre mes *Schizanthus* sous châssis froid, et j'ai soin, pendant l'hiver, de les garantir de la gelée et de l'humidité, qu'ils craignent beaucoup. Je donne de l'air toutes les fois que le temps le permet, et un peu d'eau au besoin.

Au mois d'avril suivant, je plante mes *Schizanthus* en corbeilles dans une terre bien ameublie et amendée par le terreau ; dans les beaux jours j'arrose souvent. Cette plante, ainsi cultivée, fleurit abondamment, et devient très forte ; elle atteint souvent jusqu'à un mètre et plus de hauteur ; ce qui est peut-être un peu trop élevé pour plantes de corbeilles. C'est pourquoi je les pince, quelque temps après la mise en place, lorsque la tige a dix centimètres de haut ; elles se ramifient et prennent moins d'élévation ; si ce pincement était fait sur des tiges plus élevées, le résultat serait moins bon ; les plantes ne seraient pas aussi florifères.

Je cultive quatre espèces ou variétés de *Schizanthus*, très distinctes : une à fleurs rouge vif, une autre à fleurs roses, la troisième à fleurs lilas, et la quatrième à fleurs blanches ; toutes ont la lèvre supérieure d'un

beau jaune. Ces quatre variétés réunies dans une même corbeille sont du plus ravissant effet. — L'*Horticulteur français* a figuré, en 1851 deux espèces de ce charmant genre, sur lequel j'ai cru devoir appeler de nouveau l'attention des amateurs.

BAZIN,
Jardinier chez M. Duvoir, à Liancourt (Oise).

Sur l'emploi, en horticulture, de la mousse des marais (*Sphagnum palustre*), **comme engrais**, par **M. Bernard, de Rennes** (1).

Tout ce qui touche à la culture des Orchidées a droit à l'intérêt des horticulteurs, surtout de ceux dont les efforts tendent à propager ces belles plantes d'ornement. Sous ce rapport, le *Sphagnum* mérite une attention particulière. Son emploi, d'introduction assez récente dans le compost des épiphytes, a produit de si remarquables résultats qu'on s'est mis à l'étudier de tous côtés. Cette étude a démontré qu'il était susceptible de nombreuses applications. Aussi, dans ces derniers temps, a-t-on singulièrement étendu l'emploi de cet agent puissant, et le succès a toujours couronné les essais dant il a été l'objet. Ceux qui n'en ont point encore fait usage seront émerveillés de son influence sur la végétation. Quant à ceux qui le connaissent, ils ne regretteront pas, j'aime à le croire, une publicité si utile aux intérêts généraux de l'horticulture, dussent-ils voir hausser le prix de cet engrais, à mesure qu'on le connaîtra mieux et qu'on s'en servira davantage.

La Sphaigne, de la famille des *Sphagnacées,* tribu des *Mousses*, est un type facile à distinguer par ses feuilles blanches, empreintes d'une légère teinte roussâtre et verdâtre. Ces Mousses habitent les lieux marécageux, et constituent la véritable base des tourbes, ou plutôt elles transforment les marais en tourbières. Leur végétation est si vigoureuse et elles croissent avec une telle rapidité que, malgré leur extrême ténuité, il ne leur faut qu'un petit nombre d'années pour couvrir un terrain considérable. Le froid, même intense, n'arrête pas leur végétation. On les rencontre dans la partie la plus élevée du Jura, où règne une gelée constante.

Je n'ai rien trouvé qui indiquât comment, ni à quelle époque, on imagina de faire usage de cette Mousse et de l'introduire dans l'horticulture.

(1) Extrait des tablettes de l'horticulture versaillaise.

On peut conjecturer raisonnablement qu'ayant servi par hasard à emballer quelque plante vivante, on fut frappé de l'influence exercée par cette enveloppe sur la plante enveloppée.

On n'appliqua d'abord le Sphagnum qu'à la culture des Orchidées, qui ne pouvaient assurément rencontrer un auxiliaire plus favorable à leur incessant besoin d'humidité. Cette Mousse possède, en effet, la propriété de conserver presque indéfiniment l'eau dont on a soin de l'arroser de temps en temps. On se contenta donc, dans les premiers essais, de mêler le Sphagnum au charbon et aux écorces de bois qu'on dispose avec des tessons dans les pots ou paniers destinés aux Épiphytes; mais, comme on reconnut qu'elle communiquait à ces plantes une vigueur inaccoutumée, on étendit peu à peu son usage, et on la fit entrer dans le compost des plantes de la Nouvelle-Hollande et de l'Amérique du Nord, des *Sarracenia*, des *Cypripedium* et de tous les sujets de la famille des *Primulacées* et de celle des *Renonculacées*.

Le résultat fut le même. Ces végétaux acquirent, sous l'influence de la Sphaigne, une force et une fraîcheur inconnues jusqu'alors.

Son succès fut surtout remarquable sur les plantes alpines, qui exigent un certain degré d'humidité permanente; plantes charmantes, d'ailleurs, dans leur petite taille, et auxquelles la nature a largement départi le nombre des fleurs et l'éclat des coloris, en retour de l'ampleur des formes que leur refuse l'aridité du sol natal. En Allemagne, dans le courant de l'année dernière, on fit une autre épreuve de la Sphaigne sur une plante fort à la mode depuis quelque temps, je veux parler des Fougères arborescentes, au port si élégant et si léger, et qui naguère encore étaient reléguées dans les jardins botaniques.

On sait que les Fougères veulent un terrain profond et frais, une atmosphère saturée d'humidité et une demi-ombre protectrice. Le succès de cette culture tient surtout au développement des racines. Plus les Fougères émettent de racines et plus on voit naître de nouvelles frondes, et plus la plante prend de volume et de beauté. On peut, sans doute, en recourant à de fréquents et copieux arrosages, suppléer au défaut d'humidité du terrain, mais on y parvient plus sûrement encore en donnant à la plante une enveloppe de Sphagnum. Sous cette enveloppe, les racines se développent, et la Fougère pousse comme par enchantement.

Nous trouvons cette recette dans un journal allemand (*Allgemeine Gartenzeitung*) du mois de février 1856, qui prend la peine de décrire minutieusement le procédé à suivre pour entourer les racines, de Sphagnum, recommandant surtout d'employer le fil de lin, et non le fil de fer,

dans cette opération, et de vérifier soigneusement si la Sphaigne ne donne pas asile à quelque malencontreuse limace.

L'auteur de cette instruction affirme l'efficacité de sa méthode, confessant d'ailleurs qu'il ignore si le succès doit être attribué uniquement à la propriété de la Sphaigne, de conserver son humidité, ou si cette Mousse agit directement sur la plante.

Ce doute m'a paru humiliant. Voilà un agent qui se révèle comme exerçant une influence certaine sur la végétation, et l'on ne connaît pas les causes de cette influence! on ne sait pas si son action est purement mécanique et due à l'humidité qu'il conserve et qu'il communique au sol, ou s'il contient en lui-même quelque propriété de nature à exciter la végétation! Je résolus d'éclaircir cette question.

Je savais que M. Pelé faisait une assez grande consommation de Sphagnum; je lui soumis mes doutes et lui demandai son avis.

M. Pelé n'hésita pas à me répondre que le Sphagnum agissait à la fois comme conducteur de l'humidité et comme engrais. A ses yeux c'est un excitant très puissant et qui, mélangé dans une certaine proportion à d'autres matières, produit des effets merveilleux sur la végétation. Il se maintient plus longtemps que la terre de bruyère, qui se détruit rapidement et perd toute vertu en deux ou trois mois, tandis que le Sphagnum se transforme lentement en humus fertilisant. On l'utilise de plusieurs manières, soit en le soumettant à l'action du soleil, qui le dessèche au point de le rendre friable, et alors on mêle sa poussière à la terre de bruyère, soit en le brisant, sans le faire sécher, en morceaux de 2 à 3 centimètres, pour participer, dans cet état, à la formation de divers composts; soit enfin en l'employant dans son état naturel, méthode qui convient particulièrement à certaines plantes, et notamment aux Primulacées.

Mais le mode le plus efficace, dans l'opinion de M. Pelé, consiste à l'exposer d'abord au soleil, et, quand il est sec, à le briser pour l'employer comme terreau, en le mélangeant à la terre de bruyère, ou à la terre franche, ou au terreau de feuilles.

Une autre propriété du Sphagnum a été observée et constatée par M. Pelé : il a observé que le lombric montrait une répugnance manifeste pour cette Mousse, et comme cet annélide est l'agent le plus direct de la destruction de la terre de bruyère, on en prolonge le principe végétal en écartant d'elle les vers qui se nourrissent de sa substance. M. Pelé propose donc de déposer une couche de 15 à 20 centimètres de Sphagnum au fond des massifs ou corbeilles de plantes de terre de

bruyère. Le même procédé doit être suivi pour les plantes cultivées en caisse ou dans des vases. On place un peu de Sphagnum sur l'ouverture destinée à l'écoulement des eaux d'arrosage, et on empêche ainsi l'introduction des lombrics.

Après M. Pelé, je m'adressai à M. Auguste Rivière, qui a été l'un des premiers horticulteurs à faire, en France, usage du Sphagnum. Lui aussi est convaincu de la double action de ce nouvel auxiliaire sur la culture des plantes délicates, auxquelles il rend le service simultané de conserver l'humidité nécessaire à leurs racines et d'en favoriser le développement. Il a remarqué l'influence plus directe de cet agent sur les *Aroïdées*, sur les *Maranta*, qui ne se plaisent que médiocrement dans la terre de bruyère, tandis qu'elles vivent splendidement dans le Sphagnum. Toutes les Fougères, toutes les Broméliacées, les Bruyères, et en général toutes les plantes de terre de bruyère sont dans le même cas et se trouvent fort bien de ce traitement. M. Rivière a été confirmé dans la bonne opinion qu'il a conçue de la Sphaigne par des faits qui méritent d'être cités :

M. Marius Porte, voyageur et introducteur de plantes exotiques établi au Brésil, vint en France en 1855, et se trouva naturellement en rapport avec le directeur du Jardin botanique de l'école de médecine. M. Rivière lui parla du Sphagnum qu'il ne connaissait pas et lui en expliqua les nombreuses propriétés. Un point surtout frappa le collecteur : la vertu qu'on attribuait à cette Mousse de préserver les plantes des énormes inconvénients des longues traversées, et il résolut d'en faire l'épreuve. S'étant procuré une certaine quantité de Sphagnum, il en enveloppa des Camellia et des Orchidées pour les transporter au Brésil. Parti du Havre dans les premiers jours d'octobre 1855, il écrivait à M. Rivière le 2 décembre: « Mes Camellia sont arrivés à Bahia sans avoir perdu une feuille. J'avais secoué la terre des racines et je l'avais remplacée par le Sphagnum. Les Orchidées aussi sont parvenues en très bon état. » Au mois de mai 1856, il demanda à M. Rivière un envoi de la précieuse Mousse, qu'il ne pourrait se procurer, dit-il, au Brésil qu'à un prix très élevé. Il annonce une expérience qu'il veut tenter sur une grande échelle : « Et puisque c'est à vous continue-t-il, que je dois cette idée, je vous en ferai connaître le résultat ; » et, en effet, il écrit le 1er août suivant qu'il va adresser à M. Linden *quatre énormes caisses vitrées contenant plus de mille plantes*. « Vous vous étonnerez sans doute de mon courage, dit-il, mais j'ai confiance dans le Sphagnum. J'ai bien compris vos conseils et je ne crains pas d'avoir à me repentir. » Sa confiance fut justifiée, et sa lettre du 15

novembre en fait foi : «J'ai reçu de M. Linden, écrit-il, la nouvelle de l'arrivée de mes plantes en parfait état, même les plus délicates, même la Fougère *Schysaea palmata*, très belle espèce, mais d'une culture très difficile.» C'est dans la même lettre que se trouve cet éloge du Sphagnum, si remarquable sous la plume d'un collecteur : « Il y a cependant, dit-il, un grave inconvénient, c'est que, lorsque j'en serai privé, j'aurai une si grande répugnance à emballer mes plantes suivant l'ancienne méthode que le plus souvent je n'enverrai rien.»

Je borne ici les extraits de cette correspondance qui m'a vivement intéressé, et je reviens à mon sujet.

M. Rivière ne conseille pas, comme M. Pelé, la dessiccation du Sphagnum au soleil ni sa réduction en poussière. Il suffit, selon lui, de le briser par petits morceaux et de le mélanger par moitié à la terre de bruyère, qui désagrége assez rapidement ses molécules et le réduit à l'état d'humus. Il l'emploie d'ailleurs sans mélange et dans son état naturel, après l'avoir préalablement mouilé, pour les *Orchidées*, les *Maranta*, les *Fougères exotiques*, les *Guttiffères* et notamment les *Garcinia mangostana.*

Il recommande au surplus de presser fortement et de *fouler* le Sphagnum quand on l'emploie seul, et de manière à sentir à la main une certaine résistance.

Après des renseignements si précis, après ces deux opinions fondées sur une pratique de plusieurs années et sur des expériences nombreuses, j'aurais pu me tenir pour suffisamment éclairé et borner là mon enquête; mais je n'ai pas cru devoir m'arrêter en si beau chemin, et, pour acquérir une conviction plus entière encore, j'ai eu recours aux lumières supérieures d'un habile chimiste, qui, à ma prière, a bien voulu soumettre le Sphagnum à une analyse régulière et méthodique.

Voici le résumé de l'opinion de M. Garnier, opinion qui a été partagée par deux savants bien connus, MM. Bouchardat, professeur à la faculté de médecine, et Chatin, professeur à l'école de pharmacie.

Le Sphagnum, ou *Muscus squamosus palustris*, ne diffère en rien dans «sa constitution physique des autres végétaux du même genre.

« Soumise à une décoction prolongée, cette Mousse n'a produit qu'un « principe extractif insensible. Traitée par l'alcool, elle l'a à peine co-« loré, et dans ce véhicule le principe extractif n'a pas été plus pro-« noncé; enfin, son incinération n'a donné qu'une cendre bleuâtre, « semblable du reste à la cendre de bois. Ce n'est donc pas dans les « élémens chimiques de la Sphaigne qu'il faut chercher l'explication

« de ses propriétés fertilisantes, mais dans sa constitution physique.
« Cette Mousse des marais est formée de tiges garnies de petits ra« meaux à feuilles poreuses, participant de la nature de l'éponge. Une « de ces tiges, préalablement séchée sur un calorifère, ayant été intro« duite dans un flacon rempli de la décoction refroidie de la plante, et « plongeant à peine de quelques millimètres dans le liquide, a été « humidifiée dans toute sa longueur et presque instantanément. Deux « heures après, la partie qui trempait dans la décoction avait reverdi « comme si elle avait encore été vivante. Cette plante est donc éminem« ment hygrométrique, et à ce point qu'elle soutire et concentre les « vapeurs humides de l'atmosphère, l'acide carbonique et le gaz ammo« niacal, et en transmet les principes vivifiants aux végétaux dont elle « enveloppe les racines.»

Cette solution explique d'une manière satisfaisante la cause de l'influence constatée du Sphagnum sur la végétation. Ainsi, d'un côté, il agit comme réservoir d'humidité, et, de l'autre, soutirant les gaz qui facilitent la décomposition des matières organiques, il provoque autour des racines un dégagement d'acide carbonique qui contribue puissamment à la nourriture et au développement de la plante.

Terre artificielle pour remplacer la terre de bruyère.

Dans beaucoup de localités, on éprouve de très grandes difficultés pour se procurer de la terre de bruyère ou en avoir de bonne. Ce fait étant un obstacle à la culture des Rhododendrons et des Azalées, nous croyons utile de faire connaître les moyens d'en fabriquer d'artificielle. Cette terre n'aura certainement pas les avantages d'une bonne terre naturelle; mais elle y suppléera très avantageusement, soit que l'on cultive ces plantes en pots ou en pleine terre.

Pour fabriquer cette terre de bruyère artificielle, il faut : 1° ramasser des feuilles de Chêne ou de Châtaignier ; 2° les faire sécher ; 3° les pulvériser ; 4° mêler leurs débris à une certaine quantité de sable.

Pour pulvériser les feuilles, voici comment on procède. On les étend la veille d'une gelée sur un endroit propre, et, après les avoir mouillées, on les abandonne à elles-mêmes. Quand elles sont gelées, on les bat au moyen d'un fléau ordinaire ; alors elles se réduisent promptement en poudre.

On mêle ensuite cette poussière avec du sablon pur.

A défaut de sable privé pour ainsi dire de parties terreuses, on peut employer du sable fin de rivière.

La proportion de sable varie suivant les plantes que l'on doit cultiver. Voici la quantité qu'il faut mêler aux débris de feuilles.

Pour Rhododendrons,	1/3 de sable et	2/3 de feuilles divisées.		
— Azalées d'Amérique,	1/3	—	2/3	—
— Camellia,	1/2	—	1/2	—
— Azalées de l'Inde,	1/4	—	3/4	—

Le point important pour réussir dans cette fabrication consiste à ne pas laisser fermenter ni les feuilles entières, ni leurs débris. Lorsque ces parties entrent en fermentation, elles perdent leur caractère acide et ne peuvent former, associées au sable, une terre ayant du rapport à la terre de bruyère naturelle. Chacun sait que cette terre se compose de sable et de terreau acide résultant de la décomposition imparfaite des parties végétales : feuilles d'arbres, tiges et feuilles de Bruyères.

BERTIN,
Horticulteur, à Versailles.

INFLUENCE DU SOUFRE SUR LA VÉGÉTATION.

Il résulte de renseignements transmis récemment à la Société impériale et centrale d'horticulture, par un de ses membres correspondants, M. Marès, que le soufre en poudre, dont on connaît l'action efficace contre la maladie de la Vigne, peut, en outre, être employé avec avantage pour favoriser la fructification et développer la végétation d'un grand nombre de plantes, en même temps que pour rehausser l'éclat des fleurs d'ornement et augmenter l'intensité de leur coloration. Voici le résumé de quelques-unes des expériences tentées par M. Marès, expériences dont l'issue répond pleinement aux observations faites à ce sujet par MM. Payen et Pépin.

Des touffes de Glayeuls et de Pensées, placées isolément dans des vases et arrosées journellement, ont été soufrées à plusieurs reprises en plein été ; les plantes ont pris une vigueur exubérante, leurs feuilles sont devenues d'un vert intense et les fleurs se sont fait remarquer par leur éclat. Placées dans des conditions identiques et non soufrées, des plantes semblables étaient loin d'avoir atteint la même force et surtout le même éclat. Des Citrouilles soufrées en été et à cinq reprises ont donné des fruits bien supérieurs en volume à ceux fournis par les mêmes plantes qui n'avaient pas été soumises à l'action du soufre.

D'autres végétaux, destinés à grainer, ont été soufrés lorsqu'ils étaient en fleurs; ils ont produit des grains en quantité beaucoup plus considérable que d'autres d'égale grandeur qui n'avaient pas reçu de soufre.

Des Pommes de terre ont été soufrées avec non moins de succès dans les conditions suivantes : le soufre a été répandu trois fois, au soufflet, en juillet, août et septembre, sur quarante-sept touffes de Pommes de terre, occupant, dans un champ bien fumé et semé le 26 mai, un carré de 5 mètres de côté, soit 25 mètres carrés. Un kilogr. de fleur de soufre a été dépensé dans ces trois opérations. Arrachées le 26 octobre suivant, les plantes ont donné 46 kilog. de tubercules. Quarante-sept autres touffes, placées à côté et occupant la même surface, n'ont fourni que 35 kilogr. De plus, les plantes soufrées ont développé des tubercules plus gros et de qualité parfaite.

Il résulte de ces faits qu'il pourrait être intéressant d'essayer le soufrage sur des champs où sévit la maladie des Pommes de terre et de l'appliquer dès les premiers symptômes d'invasion. Il est probable qu'on en obtiendrait de bons résultats. Dans tous les cas, le soufre augmente dans des proportions notables les produits de culture, et peut indemniser de la dépense occasionnée par son emploi.

(*Moniteur de l'agriculture.*) (1)

ÉPOQUE DU SOUFRAGE DES VIGNES.

De tous les moyens indiqués pour combattre la maladie de la Vigne, le soufrage, appliqué dès l'apparition de l'*oïdium*, est reconnu aujourd'hui comme le plus efficace; l'insuccès signalé par quelques cultivateurs, n'a pour cause qu'une mauvaise application du soufre, c'est-à-dire une opération mal faite, ou incomplète, ou pratiquée tardivement à de mauvais moments. C'est ce que démontre très-clairement M. Marès, — secrétaire de la société d'Agriculture de Montpellier, et dont nous avons fait connaître plus haut le résumé des expériences sur l'action du soufre —, dans le mémoire qu'il a adressé à la Société impériale d'agriculture de Paris.

M. Marès a expérimenté comparativement vingt-trois moyens diffé-

(1) Bureaux rue Coq-Héron n° 5. — Edition quotidienne : Paris 25 fr.; départements 32. — Edition semi-quotidienne : Paris 15 fr.; départements 22 francs.

rents, sur un domaine envahi par la maladie pendant les années 1851 à 1854, et qui, aux environs de Montpellier, occupe une étendue de 72 hectares. Ces moyens sont : 1° le sulfatage ou vitriolage au pinceau soit des ceps, soit des coursons ; 2° lavage avec un liquide alcalin ou savonneux ; 3° le goudron de gaz sur le cep dépouillé des vieilles écorces ; 4° le lait de chaux ; 5° les fumigations d'acide sulfureux ; 6° le soufre en poudre ; 7° les mélanges et compositions dans lesquelles entre la fleur de soufre (sulfure de calcium, eau grison, etc.) ; 8° poudre de chaux vive, poussières, cendres, etc. ; 9° le flambage des souches ; 10° l'eau bouillante ; 11° le brossage des grappes ; 12° l'enterrage de la souche entière ; 13° le buttage plus ou moins complet à diverses époques ; 14° les tailles hâtives, tardives, répétées plusieurs fois, avec ou sans incisions du tronc ; 15° le pincement des bourgeons ; 16° le provignage ; 17° le couchage ; 18° le greffage ; 19° fumures de divers genres ; 20° l'enterrage de la souche avec vitriolage des coursons ; 21° encollage de pomme de terre et fleur de soufre, sur les coursons en hiver, et grappes en été, etc.

Plusieurs de ces procédés ont été essayés sur une étendue assez considérable : 8 hectares ont été consacrés à l'enterrage plus ou moins complet ; 10 hectares au vitriolage des coursons ; 20 hectares au soufrage, etc., mais partout où le soufre n'a pas été employé, la récolte a été perdue ; dans les endroits où le soufrage a été pratiqué 2 et 3 fois, tous les Raisins ont été conservés, les sarments ont été longs, vigoureux, d'une belle couleur blonde ; les sarments des Vignes non soufrées étaient, au contraire, noirs et étiolés.

En 1855, M. Marès appliqua le soufre à toutes ses Vignes (72 hectares), qui lui ont donné une récolte abondante, quand celles des propriétés voisines ont été complétement dévastées par l'oïdium. Pour arriver à ce résultat, M. Marès a été souvent obligé de soufrer 2 et 3 fois quelques cépages ; ceux à bois durs (*piquepouls*) ont nécessité trois soufrages ; le *carignan*, deux ; l'*arançon*, un seul.

Pour obtenir un bon résultat du soufre, M. Marès conseille le premier soufrage *au moment de la floraison*. « Les soufrages pratiqués *au moment de la floraison,* dit-il, sont les plus efficaces ; ils paraissent en outre exercer une action salutaire sur cette phase de la végétation. J'ai cru observer, en 1854 et 1855, que les Vignes, sur lesquelles ils ont été appliqués à cette époque, ont mieux noué leurs Raisins que les autres. Comme ils détruisent l'*oïdium* au moment où il exerce sur les Raisins les plus grands ravages, leur effet est d'autant plus puissant. Il n'est pas de

vigneron qui n'ait vu les grappes de *Terrets* disparaître en quelques jours lorsqu'elles sont prises d'*oïdium* à la floraison. La présence du soufre prévient ce désastre. »

D'un autre côté, M. Cazalis-Allut s'exprime ainsi (1) :

« Lorsque le premier soufrage n'a été pratiqué qu'après la floraison, je n'ai jamais obtenu une floraison aussi complète. Ce résultat me fait juger convenable de soufrer toutes mes Vignes, l'année prochaine, *en pleine floraison*, pour la première fois, et d'attendre, pour donner le second soufrage, que la maladie ait fait son apparition. J'espère que deux soufrages ainsi pratiqués suffiront pour les Vignes dont les sarments bien aoutés ont repris leur couleur naturelle; mais si, après ces deux soufrages, la maladie reparaît, je continuerai à soufrer, comme cette année, à chaque nouvelle apparition. Quelquefois la maladie se montre sur les grappes *avant* la floraison ; alors, mais alors seulement, il faut donner le premier soufrage quelques jours avant cette époque, le second pendant la floraison, et les autres chaque fois que la maladie reparaît. Hors ce cas exceptionnel, tout soufrage avant la floraison devient inutile. De nombreuses expériences me l'ont démontré. »

Ainsi, d'après le témoignage de deux des plus habiles viticulteurs du Midi, la condition essentielle pour réussir dans l'opération du soufrage, c'est de soufrer au *moment de la floraison*.

Reste à indiquer le procédé de manipulation le plus convenable. Nous croyons, d'après nos propres expériences, que le soufflet est le meilleur instrument pour projeter le soufre sur les vignes en espalier, et que la *boîte à houppe* convient particulièrement pour la grande culture en cépages.

F. HÉRINCQ.

CHRONIQUE HORTICOLE.

Erection d'un monument à la mémoire de Bella, premier directeur de l'école d'agriculture de Grignon. — L'igname de la Chine et la viande de cheval, jugées en dernier ressort par le congrès Chevet. — Le palais des fleurs de MM. Lemichez. — Exposition d'horticulture à Paris. — Influence des lunes en général et de la rousse en particulier. — Mlle Marcelline asphyxiée par les fleurs.

Un décret impérial vient d'autoriser les cultivateurs de Seine-et-Oise

(1) Expériences comparatives sur le soufrage des vignes, faites en 1856 sur le domaine d'Aresquiès. Décembre 1856.

à ouvrir une souscription pour élever un monument à la mémoire de Bella, premier directeur de l'établissement agricole de Grignon. — Une commission spéciale est constituée ; elle s'est déjà réunie trois fois à Paris, et, très incessamment, elle doit faire appel aux amis de l'agriculture et de l'horticulture. — Cette œuvre nationale rencontrera très certainement de nombreuses sympathies parmi nos lecteurs.

—

Il n'est bruit, dans le monde parisien, que du congrès gastronomique, qui a tenu sa séance chez Chevet, pour juger en dernier ressort et sans appel, *Igname de Chine* et *viande de Cheval*. Ce congrès, institué par l'illustre Chevet, était composé de : MM. Isidore Geoffroy de Saint-Hilaire, professeur de zoologie au Jardin des Plantes de Paris; Moquin-Tandon, professeur de botanique à la Faculté de médecine; Chatin, id. à l'École de pharmacie ; Payen, professeur de chimie et secrétaire perpétuel de la Société centrale d'agriculture ; Rémond, horticulteur à Versailles, un des propagateurs de l'Igname ; J. Valserres, l'homme aux Truffes *ravéliennes*, et plusieurs autres, membres de la Société d'acclimatation.

D'après le docteur Ivan, historiographe du congrès, la viande de cheval est quelque chose de si délicieux qu'on pourrait la servir sur la table d'une reine quelconque, *qui s'en lécherait les* quatre *doigts* et même le pouce, comme dit le vulgaire. — J'adopte d'autant mieux la conclusion du congrès, qu'au temps où j'avais un *mien-cousin* à l'école d'Alfort, j'ai mangé d'excellents biftecks de cheval. — Donc, adopté.

Après la viande de cheval vint l'*Igname de Chine*, 1° cuite à l'eau de sel (douze minutes de cuisson), accompagnant *Barbue*, à la sauce hollandaise ; 2° sautée au beurre ; 3° en purée, avec cotelettes d'agneau.

L'Igname cuite à l'eau légèrement salée, avait la pulpe très blanche, et s'était fendue sous l'influence de la cuisson. Son goût était celui de la Pomme de terre hâtive, c'est-à-dire d'une Pomme de terre peu farineuse. Mais le docteur Ivan, qui a mangé de l'Igname dans son pays d'origine, affirme que la privation de fécule tient uniquement au mode de culture adopté en France ; car à Macao et Shang-haï, deux points de l'empire céleste, très éloignés l'un de l'autre, elle est au contraire très féculente. — MM. Moquin-Tandon et Chatin ont déclaré que l'Igname était le seul *compétiteur* de la Pomme de terre. — M. Rémond, qui s'occupe beaucoup de la culture de cette plante, a dit « qu'entre autres avantages, elle possédait celui de pouvoir passer plusieurs années en terre en gagnant constamment sous le rapport de la saveur et de la grosseur ; qu'elle

pourrait, en outre, former un fond de réserve en prévision des mauvaises récoltes, en la laissant dans la terre pendant les années d'abondance; que l'occupation du sol serait amplement payée par la qualité et la quantité du produit qu'on obtiendrait plus tard. »

En résumé, la commission reconnut que l'Igname de la Chine, cuite simplement à l'eau, a la chaire plus fine, plus veloutée que celle de la Pomme de terre quoique moins féculente; que sautée au beurre elle est incomparablement supérieure à la Parmentière. — Réduite à l'état de purée, elle provoqua, dit M. Ivan, « les témoignages bruyants de notre admiration.

Devant le témoignage des hommes honorables qui assistaient au dîner *expérimental* de M. Chevet, nous retirons le premier jugement que nous avons porté sur l'Igname, quant à sa qualité culinaire; car pour sa culture en grand, nous ne sommes pas encore bien persuadé de sa réussite, à cause des difficultés d'arrachage. Mais dès que des expériences concluantes auront démontré que notre réserve n'est pas fondée, — comme nous n'appartenons ni à la catégorie des entêtés, ni à celle des caractères quinteux dont parle, avec quelque raison, le docteur Ivan, — nous serons des premiers à déclarer que la cause de l'Igname est définitivement gagnée.

Nous n'avons rien à dire de la dinde truffée qui a figuré sur la table du congrès, si ce n'est qu'elle a été, nous a-t-on dit,—mais nous ne garantissons pas la véracité du fait,— l'occasion d'une longue dissertation sur la structure et le mode de reproduction de la Truffe, de la part d'un illustre auteur de nombreux articles d'agriculture. Il paraîtrait,— toujours d'après le « nous a-t-on dit, » que les deux savants botanistes du congrès, n'osant rire au nez du dissertateur, se donnaient mutuellement de tels coups de pieds sous la table, que l'un est sorti avec les deux jambes de son pantalon déchirées, et l'autre avec la semelle de ses bottes complétement usée.— Mais, nous le répétons, le fait demande confirmation.

—

Si les semelles de bottes n'ont pas été usées au dîner de M. Chevet, il y en a beaucoup qui ont éprouvé plus ou moins d'avarie, au contact des pavés de la route qui conduit à Villers-sous-Neuilly, où les frères Lemichez ont établi leur riche et majestueux jardin d'hiver. Cette année, comme l'année dernière, le *beau monde* et le monde horticole se donnaient rendez-vous, sous les voûtes embaumées de ce délicieux jardin. L'empereur et l'impératrice, les princes et princesses de la maison impériale, la grande-duchesse de Bade, etc., ont visité plusieurs fois cet établissement

qui n'a point de rival en Europe, et ont laissé aux frères Lemichez différents témoignages de leur admiration.

Ce bel établissement a été baptisé *Palais des fleurs*, et certes, cette qualification est bien appliquée, elle n'a rien d'exagérée. Si nous en jugeons par ce qui se passe en ce moment, l'établissement horticole de Villers deviendrait une exposition permanente d'horticulture, où les horticulteurs de Paris apporteraient, au moment de la floraison, les produits de leur culture. Déjà M. Fontaine, de Châtillon, y fait l'exhibition de ses roses. D'autres, après lui, viendront sans doute??

—

En attendant, nous allons avoir l'exposition de la Société impériale et centrale de Paris, qui est enfin sortie de sa léthargie : elle a publié le programme de son exposition. C'est le 20 mai que le Palais de l'Industrie ouvrira ses portes aux produits de l'horticulture, pour ne les fermer que le 5 juin. — Il y aura un rocher ! — La commission est allée à Bourey récolter des Fougères pour l'orner. Elle a profité de l'occasion pour savourer un délicieux plat de morilles, préparé par une main habile, qui manierait aussi bien la queue de la casserole que le bistouri : dans ce cas les morilles ont dû être excellentes.

L'exposition devant durer quinze jours, les exposants pourront prendre part aux concours durant toute la quinzaine, soit en laissant leurs produits, soit en les renouvelant, soit enfin en en présentant de nouveaux; ils seront tenus, dans ce dernier cas, d'en donner avis à la Commision d'exposition, au moins *trois jours* avant l'envoi des objets.

De plus, M. le ministre d'État et de la maison de l'empereur, ayant chargé la Société de l'entretien du jardin créé dans la vaste nef du Palais de l'Industrie pendant l'exposition des beaux-arts, qui aura lieu du 15 juin au 15 août, les horticulteurs et les amateurs pourront y apporter les *plantes d'ornement* et les plantes fleuries qu'ils désireront exposer. Un jury permanent les examinera, et fera un rapport au conseil d'administration de la Société qui *statuera* SUR les récompenses.

Passons à la lune rousse.

Elle s'est levée, la maudite, le 24 avril, à sept heures vingt-trois minutes du matin, au milieu de giboulées, et par un air assez froid. A Bourg, le thermomètre est descendu, dans la nuit du jeudi au vendredi, à deux degrés au dessous de zéro, et sur plusieurs points de la France, la température s'était déjà refroidie quelques jours avant son arrivée. Mais empres-

sons-nous de dire que c'était déjà son influence qui se faisait sentir; la lune de mars lui avait cédé, de bonne amitié, sa place; entre lunes il est des accommodements.—Le temps se met-il au beau tout à coup, après six semaines de pluie,—c'est la lune. Il est vrai qu'on se trouve quelquefois entre le premier quartier et la pleine lune; ceci ne fait rien à la chose. On regarde duquel ou de laquelle on est le plus rapproché, et on dit: Ah! ce n'est pas étonnant que le temps soit changé, c'était avant-hier le premier quartier, ou bien : C'est dans trois jours pleine lune, et c'est son influence qui se fait sentir. Comme il y a changement de quartier tous les sept jours, on trouve toujours moyen d'attribuer le changement de temps à l'un d'eux, au moyen des : Il y a trois jours, avant-hier, hier, demain, après-demain, dans trois jours; les lunes ont ainsi toujours raison. Pour la *rousse,* même jeu; seulement pour elle on lui accorde une influence huit jours avant ou après son apparition, selon les besoins de sa cause. Quand par hasard elle est inconstante, on se rejette sur les proverbes de la force de celui-ci, qui roule en ce moment dans tous les journaux plus ou moins politiques.

Quand la lune commence en lion,
Elle finit toujours en mouton.

Et vice versa. Il paraît que les lunes sont comme les êtres humains qui habitent cette autre planète qu'on appelle la terre, c'est-à-dire bien inconstantes, puisqu'elles changent plusieurs fois de caractère dans l'espace de vingt-neuf jours, et même moins—chaque lune ayant quatre phases pendant lesquelles elle fait la pluie et le beau temps. — L'année dernière nous avons vu un brave cultivateur, très partisan des lunes, entrer en fureur contre elles toutes en général, t la *rousse* en particulier. Il y avait vraiment de quoi. La lune rousse avait commencé en mars, et jusqu'à sa fin elle avait été très gentille; pas la moindre roussissure pendant son règne; elle avait été *toute bonne* comme elle est quelquefois *toute mauvaise,* quand il ne lui arrive pas de *commencer en lion* et de *finir en mouton.* Jusque-là le brave homme était enchanté de sa lune. Mais voilà que le cinquième jour de la lune suivante, notre homme trouve son pré blanc comme neige et sa vigne roussie comme si le feu y eût passé. Alors, abattement général du fidèle croyant, suivi d'une fureur atroce après cette simple observation :—C'est encore l'influence de la lune rousse—que je m'étais permise pour relever son moral. Il s'était bien juré de ne pas plus croire aux lunes qu'à la vertu des hommes; mais il est revenu sur son jugement; il *recroit* aux premières; je ne sache pas qu'il l'ait modifié au

sujet des seconds. Croyez donc, *croyants*, mais permettez-moi de n'y pas croire. Pour que j'aie confiance en votre croyance, il faut que je voie le temps changer juste le premier jour de la lune, et que ce même temps persiste pendant toute sa durée, ou au moins pendant une de ses phases; que ce même temps soit le même partout, car la lune ne peut pas faire luire le soleil à Paris quand elle fait pleuvoir à Marseille; elle se montrerait très inconséquente, et elle posséde au contraire parfaitement la science qui enseigne à raisonner juste, si nous en jugeons par son influence sur les marées. On n'a jamais vu, en effet, le même jour, une grande marée à Dieppe et une faible à Cherbourg. Or, il pleut très souvent dans la première ville, quand les toits de la seconde sont éclairés par le soleil. La marée est croissante et décroissante régulièrement, et jamais une forte marée ne succède, du jour au lendemain, à une faible; les marées suivent le cours régulier du corps planétaire qui agit, dit-on, sur elles, et comme le fait est constant, j'aime mieux croire que de chercher à prouver le contraire.—Mais pour ce qui est de l'influence lunaire sur la température, la pluie et le soleil, c'est une autre affaire. Dans l'espace de sept jours, durée d'une phase quelconque de la lune, j'ai trop souvent éprouvé l'effet du chaud et du froid, de la pluie et du roi des astres, pour être convaincu. Que les fervents y croient; je n'abuserai pas de leur temps pour les en désabuser; je sais à l'avance que j'y perds le mien : *Qui y croit, croira,* et quoi qu'on fasse.

Donc il a fait froid fin d'avril; il a même gelé, dans certaines localités; c'est un mauvais tour de la lune rousse, dit-on : ne cherchons pas une autre cause. Constatons seulement que jusqu'à présent, et quoiqu'elle ait commencé en lion, elle n'a encore rien roussi, rien gelé. La vigne est intacte; les abricots, les pêches, grossissent toujours, et tout fait espérer qu'ils parviendront à maturité, car la rousse commence à tourner au mouton, et elle y tournera tout à fait, avant son dernier jour. Je ne suis pas prophète, mais j'ai foi en ma prédiction, et au proverbe qui veut que :

Lune qui commence en lion
Finisse toujours en mouton.

Si l'influence de la lune peut être ici contestée, celle des fleurs sur notre faible nature est incontestable. — Delille a dit :

« Les fleurs charment le goût, l'odorat et les yeux; »

mais il a oublié de dire qu'elles affectent plus ou moins notre organisme

quand elles sont enfermées avec nous dans un étroit appartement. Si le grand chantre de la nature l'ignorait, Mlle Marcelline, joyeuse enlumineuse qui aime passionnément les fleurs, en sait quelque chose. Seul être féminin qui habite sur son carré, dont les autres chambres sont occupés par de joyeux jeunes gens, Mlle Marcelline est l'objet d'une foule d'attentions et de prévenances de la part de ses voisins, auxquels elle rend, en échange, une multitude de services. Le 13 de ce mois était sa fête, et tous ses voisins de lui apporter, le soir, force bouquets, force pots de jacinthes de Hollande et de Paris; la chambrette de la coloriste ressemblait assez à une exposition d'horticulture. Le lendemain matin, un locataire qui a l'habitude d'éveiller sa voisine en frappant à la cloison, ne recevant pas le : Merci voisin, — qui était la réponse de la belle éveillée, — eut des craintes et descendit aussitôt pour en faire part au concierge, qui, en gardien vigilant, s'empressa de monter sur le toit pour regarder par la fenêtre. — Il aperçut alors la jeune fille étendue, sans mouvement, à terre, près de son lit. Le brave Cerbère décide aussitôt, dans sa sagesse, que, vu les circonstances graves et pressantes, et attendu que la jeune fille pouvait encore donner quelques signes de vie, il fallait au plus vite... aller chercher le commissaire de police, qui reste à un quart d'heure de là, pour faire ouvrir la porte par un serrurier. — O! prudent Pipelet, je te garantis bien que tu ne m'auras jamais pour locataire, oh! non! — Fort heureusement que le jeune voisin réveilleur, moins scrupuleux à l'endroit des prérogatives de l'autorité, et pensant qu'un seul instant de retard pouvait être funeste à sa jeune voisine, monte vite sur le toit, casse un carreau, ouvre la fenêtre et saute dans la chambre où il manque d'être renversé par une insupportable odeur de Jacinthes.

On court chercher un médecin, mais quand il arriva la malade avait repris ses sens au contact de l'air extérieur. Néanmoins elle fut obligée de se mettre au lit, en proie qu'elle était à des douleurs céphalalgiques affreuses, qui auraient pu amener une congestion cérébrale.

Avis à nos lectrices.

F. Hérincq.

Paris. — Imp. horticole de J.-B. Gros et Donnaud, rue Cassette, 9.



Adrienne Nori pinx. Visto sc.

Pêcher de la Chine

Var. à fleurs doubles rouges.

A NOS ABONNÉS.

Par suite des déménagements forcés de nos imprimeurs typographe et en taille douce, expropriés pour cause d'utilité publique, un retard considérable a eu lieu dans la publication du numéro de juin, qui paraît seulement aujourd'hui. La livraison de juillet paraîtra prochainement, et nous rapprocherons le plus possible la publication des mois d'août, et septembre, afin que le numéro d'octobre paraisse dans les premiers jours du mois.

F. HÉRINCQ.

PÊCHER DE LA CHINE A FLEURS DOUBLES

(PL. X.)

On possède depuis longtemps trois variétés de Pêcher à fleurs doubles: l'une, sortant du type ordinaire, formant buisson, à fleurs roses semi-doubles; l'autre, moins vigoureuse, à fleurs pâles, et dite Pêcher d'Ispahan à fleurs doubles; et enfin la troisième, variété naine, formant un buisson de la taille d'une grosse Giroflée. Deux nouvelles ont fait leur apparition dans les cultures, depuis quelques années, et laissent bien loin derrière elles les variétés que nous venons de citer : ce sont les ***Pêchers de la Chine à fleurs doubles***, l'une à fleurs blanches et l'autre à fleurs roses.

Ces deux variétés, introduites de la Chine, en Angleterre, dans ces dernières années, formeront, si nous en jugeons par le port des jeunes sujets que nous possédons, de beaux buissons à la manière du Pêcher d'Ispahan. La variété blanche est très florifère, rustique, et le blanc de ses fleurs est du plus pur. La variété rose, qui est représentée pl. X, paraît moins rustique; ses fleurs, semi-doubles, sont nombreuses, d'un très beau rose vif ou mieux cramoisi, bien supérieures, pour la grandeur et pour l'éclat du coloris, à celles du ***Pêcher d'Ispahan***. Le mérite de ces deux variétés est incontestablement supérieur à celui des anciennes variétés cultivées; elles produisent en mars et avril une abondance de fleurs riches de couleurs et du plus charmant effet. On les trouve en multiplication chez la plupart des horticulteurs qui tiennent la nouveauté. Si nous nous en rappelons bien, c'est à l'établissement Thibaut-Kételeër qu'on en doit l'introduction en France.

DUPUY-JAMAIN.

Horticulteur, barrière Fontainebleau (*extrà-muros*).

BERBERIS DULCIS (Pl. xi.).

ÉPINE-VINETTE A FRUITS DOUX.

Le *Berberis dulcis* est un arbuste de moyenne taille, à feuilles persistantes réunies par petits bouquets à l'aisselle d'une épine ordinairement à trois branches. Ses fleurs, solitaires dans chaque bouquet de feuilles, sont d'un beau jaune *Escholtzia*, et apparaissent vers la mi-avril; à l'automne on a parfois une floraison nouvelle. A ces fleurs succèdent des baies d'un bleu cendré.

Comme ses congénères, cette espèce est très robuste; elle vient dans tous les terrains sans préparation aucune. Son port élégant, sa fleuraison printanière lui assurent une place au premier plan d'un massif, au milieu de *Ribes sanguineum, albidum*, ou *Gordonianum*, de *Spiræa prunifolia*, etc. Ce Berberis convient encore en groupes, en lignes, en vases; partout où on le plantera il produira un charmant effet.

Nous ne savons pourquoi il est si peu répandu; il mérite cependant une place dans tous les jardins.

Charles Baltet,
Horticulteur à Troyes (Aube).

REVUE DANS LES JOURNAUX ANGLAIS.

PLANTES RARES OU NOUVELLES.

Passiflora tinifolia (Botanical Magazine, pl. 4958). Espèce de la Guyane, voisine de la *P. laurifolia*, à feuilles oblongues, munies d'un court pétiole qui porte deux glandes à son sommet. Les fleurs, qui rappellent un peu celles de la *P. ailée*, sont munies de trois bractées à la base; les sépales sont d'un vert pâle jaunâtre extérieurement, et rouges en dedans. Les filaments de la couronne, aussi longs que le calice, sont rayés alternativement de blanc et de rouge dans la portion inférieure, et de blanc et de violet dans la partie supérieure. Ses fruits sont, dit-on, comestibles. — Cette espèce est de serre chaude humide.

Astilbe rubra (Bot. Mag., pl. 4959). Plante de la famille des Saxifragées, mais qui a tout le port d'un *Spiræa* herbacé. Elle est vivace; sa tige est simple, haute de 2 mètres, et couverte, ainsi que les pétioles, de longs poils flexueux. Les feuilles sont composées, et chaque ramification du pétiole porte trois folioles en forme de cœur, un peu obliques, dentelées, et longues de 3 à 5 centimètres. Ses fleurs petites, d'un joli



Adrienne Nari pinx.

Visto sc.

Berberis dulcis.

N. Rémond imp. r. Vieille Estrapade 15 Paris

rose vif et qui apparaissent à la fin de l'été, sont disposées en longues panicules étroites dressées, d'un charmant effet.

Cette belle plante sera une bonne acquisition pour nos jardins; elle paraît très rustique en Angleterre. C'est M. Hooker fils qui l'a trouvée sur les monts Khasia, dans la partie méridionale du Bengale, à 1830 mètres environ au-dessus du niveau de la mer, et qui en a envoyé des graines au jardin de Kew, d'où elle n'est pas encore sortie.

Lobelia splendens var. *ignea* (Bot. Mag., 4960). Très jolie variété à feuilles rouge-sang foncé en dessous, et à fleurs grandes, d'un beau rouge écarlate, disposées en une élégante grappe terminale.

Adhatoda cydoniæfolia (Bot. Mag., 4962). Très belle espèce du Brésil, introduite en Angleterre par les soins de MM. Veitch et Son, de Cehlsea. Elle forme un arbrisseau dressé, velu, à feuilles ovales assez grandes; ses fleurs grandes, réunies par deux sur des pédoncules solitaires à l'aisselle des feuilles, ont la lèvre supérieure concave blanche avec l'extrémité pourpre; la lèvre inférieure est pendante, d'un beau pourpre violet foncé, avec une bande jaune au milieu. — Cette plante, qui a fleuri en 1855 pour la première fois en Angleterre, est une bonne acquisition pour l'ornement des serres chaudes.

Lobelia texensis (Bot. Mag., 4964). Espèce très voisine du *L. cardinalis*, mais beaucoup plus robuste, à feuilles plus larges et à grappes plus longues. C'est une belle plante de pleine terre, mais inférieure cependant au *L. ignea* dont il a été question ci-dessus.

Stokesia cyanea (Bot. Mag., 4966). Cette plante, de la famille des Composées, qui a aussi noms *Carthamus lævis* et *carolinianus*, *Cartesia centauroïdes* et *Centaurea americana*, est originaire du sud de la Caroline, de la Géorgie et de la Louisiane; elle est mentionnée par MM. Torrey et Gray comme une des plus rares plantes des États-Unis. C'est une herbe vivace dressée, à tige rameuse, velue au sommet; les feuilles sont alternes, ovales ou lancéolées; les fleurs, d'une belle couleur bleue, sont réunies en larges capitules radiés, solitaires au sommet des rameaux, comme ceux de la Reine-Marguerite : ces capitules auraient 8 centim. environ de diamètre, d'après le dessin du journal anglais. Si ce dessin est exact, c'est une très belle plante qui mérite d'être répandue dans les cultures; elle a été introduite en Angleterre au jardin de Kew, il y a près d'un siècle, par James Gordon. Ce n'est pas de la nouveauté; c'est de la rareté.

Rhododendron campylocarpum (Bot. Mag., pl. 4968). Cette espèce,

qui croît sur le Sikkim à une élévation de 3,355 à 4,270 mètres au-dessus du niveau de la mer, est très voisine du *Rhododendron Thomsoni*.

Elle forme un arbrisseau de 2 mètres. Son feuillage est d'un beau vert gai. Ses branches sont toutes terminées par un bouquet de grandes fleurs jaune-soufre, sans ponctuations, en cloche à 5 lobes, longues de 5 à 6 centimètres, et exhalant une douce odeur de miel. M. Hooker fils déclare cette espèce supérieure à toutes celles qu'il a trouvées sur l'Himalaya. Elle est très certainement de plein air dans notre climat; mais comme sa floraison a lieu de bonne heure, il sera difficile d'en jouir si on ne lui donne pas un abri. C'est au mois d'avril 1856 que cette plante a fleuri pour la première fois en Europe chez MM. Standish et Noble, à Bagshot; elle était sous châssis froid.

Hoya coronata (Bot. Mag., 4969). Originaire de Java, où Thomas Lobb l'a découverte, cette espèce d'Asclepias est voisine de l'*Hoya imperialis;* mais elle s'en distingue par la couleur de ses fleurs. Sa tige est grimpante et couverte, ainsi que les pétioles, le calice et le dessous des feuilles, de petits poils qui constituent une sorte de velouté. Les feuilles sont épaisses, charnues, oblongues, obscurément veinées. Ses fleurs, réunies en grand nombre en ombelles brièvement pédonculées à l'aisselle des feuilles, sont grandes comme celles de l'*Hoya imperialis*, jaunes, à cinq lobes triangulaires, glabres en dessus et duveteuses en dessous. Elle est cultivée chez M. Veitch, à Chelsea.

Eucharis grandiflora (Bot. Mag., 4971). Très belle et admirable Amaryllidée, originaire de la Nouvelle-Grenade, à feuilles longuement pétiolées, largement elliptiques, très grandes, d'un vert foncé en dessus, plus pâle en dessous. La hampe, qui a 65 centim. environ de longueur, est terminée par une ombelle de 8 à 10 fleurs blanches, un peu odorantes, à tube en entonnoir, à limbe large de 10 centim. découpé en 6 lobes étalés, lancéolés-elliptiques. Du sommet du tube naît une couronne, comme dans les Narcisses, de couleur blanche, en forme de cloche, découpée sur les bords en 6 dents échancrées et entre lesquelles s'élèvent 6 étamines, à filets aplatis, et à anthères linéaires-oblongues, jaunes. L'ovaire oblong, obscurément triangulaire, est situé au-dessous du tube du périanthe; le style est filiforme saillant, et terminé par un stigmate à trois lobes. — C'est une très heureuse acquisition pour la serre chaude.

Rhododendron album (Bot. Mag., 4972). Petite espèce qui croît à Java, sur le mont Salak. Par la couleur de ses fleurs elle ressemble au *R. citrinum*. Ses feuilles sont oblongues-lancéolées, vertes en dessus, et tapissées

en dessous d'une sorte de poussière papilleuse de couleur de rouille. Les fleurs, petites et disposées en ombelles au sommet des rameaux, ne sont pas blanches, comme pourrait le donner à croire l'épithète spécifique; elles sont d'un jaune ochre pâle, à 5 lobes inégaux un peu échancrés; 10 étamines égales, moins longues que la corolle, sont disposées circulairement autour du style qui est droit. Cette espèce a été envoyée en Angleterre à M. Rollisson, par son collecteur Henshall; sa première fleuraison a eu lieu en novembre de l'année dernière.

Begonia microptera (Bot. Mag., 4974). Nouvelle espèce découverte à Bornéo par MM. Low et Clapton. Sa tige est dressée, cylindrique, verte et couverte de poils glanduleux; ses feuilles sont ovales-lancéolées, longuement rétrécies en pointe au sommet, bordées d'une dentelure inégale, d'un beau vert luisant en dessus, pâle et veiné de rouge en dessous. Ses fleurs, qui forment une très élégante panicule corymbiforme au sommet des tiges, sont d'un blanc rosé très joli; les fleurs mâles ont quatre pétales, les femelles en ont cinq.

Symphoricarpos mycrophyllus (Bot. Mag., 4975). Très élégant petit arbuste à feuilles glauques au-dessous, à fleurs rose pâle et à fruits rose qui prend une teinte bleuâtre en mûrissant. Il croît dans les montagnes du Mexique, à une hauteur de 2,700 à 3,000 mètres au-dessus du niveau de la mer; sa rusticité n'est pas douteuse. Il fleurit pendant presque tout l'été, et ses jolies baies roses produisent assez d'effet en automne.

Camellia reticulata var. *flore pleno* (Bot. Mag., pl. 4976). Variété à fleurs doubles, mais non pleines d'un beau rouge et à pétales régulièrement rangés.

Sorenilla elegans (Bot. Mag., pl. 4978). Mélastomacée des Indes, introduite par M. Veitch, chez lequel elle a fleuri en janvier dernier pour la première fois. C'est une plante de serre chaude qui produit de l'effet par son feuillage rouge en dessous, et par ses jolies fleurs roses, à anthères jaunes, disposées en bouquet au sommet des rameaux. Elle paraît très voisine du *Sonerilla solanoïdes*.

O. Lescuyer.

CULTURE MARAICHÈRE.

FAITS DIVERS.

Haricot blanc hâtif de Fitz-James. — Cette nouvelle variété, obtenue il y a trois ans par M. Delaville aîné, est le résultat de l'hybridation du Haricot noir hâtif de Belgique et du nain blanc hâtif de Hollande. La

plante est naine, trapue, très productive; la forme de ce Haricot, qui est blanc, le rapproche plus du noir hâtif de Hollande que du nain de Hollande. Par sa précocité il doit avoir, dit M. Delaville, la supériorité sur ses congénères pour être employé comme primeur et comme haricot à écosser.

Chou-fleur Lenormand. — C'est ainsi que les horticulteurs lyonnais désignent une variété de chou-fleur que M. Lenormand a obtenue et fait connaître en 1852. Mais son mérite et ses avantages n'ont été bien appréciés que dans ces derniers temps, non par l'obtenteur, qui les ignorait, mais par les maraîchers du département du Rhône, où il est cultivé en grand et sans presque aucun soin. — « L'une des principales qualités par lesquelles le chou-fleur désigné par les horticulteurs lyonnais sous le nom de Chou-fleur Lenormand, se fait remarquer, consiste dans son aptitude à se passer des soins de culture. Lorsque je me trouvais à Lyon, dit M. Lenormand, dans une note présentée à la Société d'horticulture de Paris, un jardinier de Vaise m'engagea à visiter ses cultures de cette variété. Grande fut ma surprise de voir qu'elles consistaient en un vaste champ de deux hectares, situé en plaine, qui n'était l'objet d'aucune attention particulière. Ces choux avaient été plantés dans un champ de pois, et, depuis leur plantation, ils n'avaient pas eu d'autre eau que celle de la pluie; ils avaient reçu pour tous travaux de simples ratissages. Néanmoins leur végétation était des plus belles, et j'en mesurai des têtes qui avaient jusqu'à 1 mèt. 30 centim. de circonférence. »

M. Lenormand ayant voulu soumettre à la même culture les quatre variétés les plus renommées à Paris, les planta dans un terrain abandonné calcaire et caillouteux. Une seule a réussi, c'est le chou-fleur Lenormand. Il est inutile d'insister sur le mérite de cette variété et sur les avantages qu'elle présente, surtout pour les localités où l'eau manque.

Pomme de terre Briel. — M. Pitrais, jardinier de M. de La Boulet, à Erqueville, ayant reçu en 1855 de la Société impériale et centrale d'horticulture de Paris, des tubercules de cette Pomme de terre, a fait des expériences culturales sur cette nouvelle variété, qui l'ont amené à conclure: « que : son rendement est égal à celui de la Pomme de terre *comice d'Amiens*, qu'elle est tout aussi bonne, qu'elle arrive à maturité en même temps qu'elle, et que dès lors elle ne mérite pas d'en être distinguée. »

Nouveau mode de culture de la Pomme de terre. — Le jardinier de M. Drouin, de Saint-Maur, a un procédé tout particulier d'obtenir de

grosses Pommes de terre et en très grande quantité. D'après les Bulletins de la Société d'horticulture de Paris, ce jardinier procède ainsi : Il enlève un à un les yeux de la Pomme de terre, avec une petite portion du tubercule, et les plante à la main dans des sillons de 10 centim. de profondeur. Lorsque, au moment de la germination, le même œil produit plusieurs germes, il détruit les plus faibles pour ne laisser que le plus fort. Aussitôt que les tiges ont atteint 8 ou 10 centim. de hauteur, il les butte, à la main, et les rebutte encore, toujours à la main, à mesure qu'elles continuent de s'accroître, en arrondissant la butte pour faciliter la pénétration de la pluie. Il arrache les mauvaises herbes, encore à la main, et ne bine jamais avec l'outil dans la crainte de blesser la plante. Ce n'est pas une nouvelle à la main que nous vous donnons, lecteurs, c'est un travail à la main. Il offre deux avantages : 1° de donner des produits surprenants soit comme grosseur, soit comme quantité ; 2° de faire des économies d'outils qui, par la suite, n'auront plus de raison d'être.

Une question sur la culture et de la dégénérescence des Pommes de terre. — « Les variétés de Pommes de terre se reproduisent-elles moins bien après un certain nombre d'années de culture, lorsqu'elles sont reproduites seulement par fragments de tubercules ? Quelle peut être la diminution dans le rendement, et quelle influence a-t-elle sur la qualité de la variété ? Quelles sont les causes de cette dégénérescence et quels moyens doit-on employer pour l'empêcher ou y remédier ?

Telle est la question qui a été posée au Comité des plantes potagères de la Société d'horticulture de Paris. La réponse est celle-ci :

« Le résultat dépend du choix des tubercules et de leur division en morceaux. En les coupant il faut toujours examiner les yeux que porte chaque fragment, pour reconnaître s'ils sont en bon état. Il est surtout important de se souvenir que l'extrémité par laquelle chaque tubercule est attaché à son support ne présente presque pas d'yeux, et, par suite, est beaucoup moins propre à la multiplication que les parties les plus éloignées de ce point d'attache. »

Cette réponse nous paraît un peu évasive ; elle ne dit pas si les Pommes de terre se reproduisent moins bien après un certain nombre d'années de culture, lorsqu'elles sont reproduites seulement par fragments de tubercules ; elle devrait exprimer nettement un oui ou un non.

Quant à la dégénérescence, le Comité n'émet aucune idée sur la cause ; il pense seulement que, pour l'éviter, il faudrait changer la semence, comme on le fait, en général, pour les Céréales et les autres plantes cultivées. Il serait avantageux, dit-il aussi, d'exposer les Pommes de terre,

après l'arrachage, à un courant d'air, pour accélérer leur maturation, et de les arracher, dans ce cas, aussitôt après la moisson. Il donne en outre le conseil de donner la préférence aux Pommes de terre hâtives sur les tardives.

Nous partageons l'opinion du comité de la Société impériale sur l'époque de l'arrachage. Il est certain que les Pommes de terre arrachées seulement vers la fin d'octobre, longtemps après la perte de leurs fanes, se trouvant placées dans un milieu humide par suite des pluies froides des mois de septembre et octobre, doivent contenir une plus grande quantité d'eau que celles arrachées par un temps sec du mois d'août. Naturellement elles ont moins de qualité ; donc il y a dégénérescence, et, comme cette dégénérescence a pour cause un excès d'eau dans les tissus, il n'est pas étonnant que les tubercules pourrissent. Il est évident, pour nous, que la maladie de la Pomme de terre n'a pas d'autre cause, et qu'il est très facile de l'éviter : 1° en arrachant les tubercules dès la fanaison des tiges ; 2° en les exposant pendant quelque temps à un courant d'air, pour leur enlever l'excès d'eau de végétation qu'ils pourraient encore contenir ; 3° en les conservant dans un endroit sec ; 4° en n'employant pour semences que des tubercules parfaitement sains, très féculents, ne contenant que très peu d'eau. Le résultat obtenu par M. Ottman, de Strasbourg, qui fait sécher ses Pommes de terre de semence (1), est un exemple à l'appui de notre opinion.

Quant à la préférence des variétés hâtives sur les tardives que conseille le comité de la Société impériale, nous y trouvons plus d'inconvénients que d'avantages. Et d'abord elles ne sont pas aussi exemptes de la maladie qu'on veut bien le dire ; ensuite elles produisent beaucoup moins, et enfin elles ont le grave inconvénient de germer de très bonne heure dans les magasins, et de devenir par là impropres à l'alimentation. Si la culture des Pommes de terre tardives était tout à fait abandonnée, la population se trouverait privée de cet aliment pendant deux mois au moins de printemps, époque précisément la plus difficile à passer pour les populations de la campagne.

Ne négligeons pas les variétés tardives. Cultivons-les toujours ; seulement ayons soin de ne prendre pour semences que des tubercules bien secs ; arrachons nos récoltes quelques jours après la dessiccation des tiges, et nous régénérerons la Pomme de terre. F. Hérincq.

(1) Voir *L'Horticulteur français*, 1856, p. 116, et 1857, p. 20.

UN MOT SUR LA SYNONYMIE POMOLOGYQUE.

Depuis que la Société impériale d'horticulture pratique du Rhône a convoqué un congrès pomologique, dans le but de faire sortir la nomenclature des fruits du chaos qui menaçait d'engloutir une des plus utiles et des plus importantes branches de l'horticulture, il s'est élevé bien des objections.

L'un prétend que le travail de ce congrès n'est pas acceptable, parce qu'il n'indique qu'un très petit nombre de fruits.

Un autre trouve mauvais que telle variété ait été préférée à telle autre.

Celui-là s'étonne de ce qu'un congrès français se soit occupé de fruits gagnés en pays étrangers.

Enfin celui-ci se plaint de ce que certains noms synonymiques ont été mal appliqués. Il se récrie, surtout, sur ce que des noms primitifs ont été méconnus, dénaturés ou rejetés.

Répondre individuellement à toutes ces observations, c'est s'exposer à une polémique inévitable, ou à se faire décocher les épithètes les plus désagréables; or, comme la polémique obscurcit souvent au lieu d'éclairer, qu'elle aigrit et désunit au lieu de rapprocher et de lier, mieux vaut prendre le parti de répondre publiquement. D'ailleurs, c'est pour le public que la Société d'horticulture de Lyon a convoqué un congrès. A lui donc de savoir ce qui se passe, ce qui s'est passé, et de juger.

1° Le travail du Congrès pomologique de Lyon n'est pas acceptable, dit-on, parce que la liste des Poires qu'il a publiée ne contient pas assez de variétés.

Le Congrès n'a pas la prétention d'avoir fait un travail parfait, son but a été de planter des jalons, de tracer un chemin droit; il a compté, et il compte, pour l'achever, sur le zèle, sur l'empressement et sur le bon vouloir des sociétés d'horticulture et des amis dévoués de la pomologie. Si, sur près de deux mille noms de poires, il n'en a adopté provisoirement que quatre-vingt-dix, il a fait preuve de prudence et de sagesse; d'ailleurs, pourquoi parler de fruits contestés et incertains? pourquoi anticiper, quand on peut étudier, comparer et se prononcer ensuite?

2° On trouve mauvais que telle variété ait été préférée à telle autre; ainsi, par exemple, on nous demande pourquoi le Congrès n'a pas admis la Poire royale d'hiver à la place du Bon chrétien d'hiver, et pourquoi le Doyenné gris d'hiver n'a pas eu la préférence sur le Bon chrétien de Rance, etc.

Dans toutes les assemblées délibérantes il y a une majorité et une minorité; l'assemblée discute, délibère, et la majorité prononce.

3° On s'étonne de ce qu'un congrès pomologique français se soit occupé des fruits gagnés en pays étrangers.

A une semblable question, répondons : *La science est cosmopolite.*

4° On se plaint de ce que certains noms synonymiques ont été mal appliqués, etc., etc.

Si on eût créé moins de noms, si on eût conservé les primitifs, si au lieu du Doyenné demandé on a envoyé la Bergamote ; le Bezy pour le Saint-Germain, le Bon chrétien pour le Colmar, si en un mot on eût respecté la pomologie, cette science, loin d'être aujourd'hui une anomalie, serait au contraire une vérité. Cependant, ni elle ne pouvait, ni elle ne devait demeurer dans cette position. Il fallait bien la rendre ce qu'elle aurait dû toujours être, c'est-à-dire, simple, claire et précise, et pour cela, il fallait un congrès. Maintenant, pourquoi ce congrès n'a-t-il pas su choisir les noms véritables, les noms primitifs de certaines poires? Pourquoi a-t-il fait synonymes quelques variétés nouvelles de quelques autres plus anciennes? La réponse est bien simple, ce nous semble, nous l'avons dit plus haut ; la Bergamote est arrivée à la place du Doyenné ; de plus, le Congrès a été très embarrassé pour trouver les noms primitifs, cela se comprend, puisque les catalogues étrangers (car il est question de fruits étrangers), ne sont pas d'accord entre eux sur les noms primitifs ; nous n'en chercherons pas d'autres que celles que nous trouvons dans les ouvrages pomologiques et les catalogues qui se publient en Belgique.

Un membre de la commission royale de pomologie belge a publié une note dans le n° 10 (décembre 1856) du *Journal d'horticulture pratique belge*. Dans cette note, il passe en revue les erreurs commises par le Congrès de Lyon ; il lui fait connaître les noms primitifs et lui indique les variétés qui n'auraient pas dû être confondues avec d'autres ; mais il ne signe pas. Avait-il peur de se compromettre en se faisant connaître? C'est ce que nous ignorons. Essayons toutefois de lui démontrer que les membres du Congrès lyonnais ne sont pas aussi coupables qu'il le pense, et que ce n'est pas *la fantaisie d'un membre de ce congrès* qui a changé la poire *Duchesse d'Orléans* en un *Beurré Saint-Nicolas*, mais bien un pomologue belge, peut-être aussi membre de la commission de pomologie, qui a envoyé un Beurré Saint-Nicolas pour un poirier Duchesse d'Orléans, comme un de ses confrères, et peut-être aussi un de ses collègues de la même commission a adressé un Saint-Nicolas pour un saint Michel archange.

Nous trouvons nos preuves, avons-nous dit, dans les catalogues et les

ouvrages pomologiques belges. Voyons d'abord quel est le premier nom que cite le membre de la commission royale de pomologie belge : c'est *Beurré Beaumont*, qu'il admet comme nom synonime de Bezy de Saint-Waast, nom primitif selon lui. Ainsi, dit-il, le nom de Bezy de Saint-Waast aurait dû passer le premier. Admettons cette primauté ; mais tous les membres de la commission royale seront-ils de cet avis ? Nous en doutons ; car si nous ouvrons les catalogues de M. Bivort, dont le nom est en tête des membres de la commission, nous trouvons dans celui qu'il a publié en 1846, le nom de Bezy *Vath*, dont l'orthographe ne se rapporte pas à *Saint-Waast*. Nous trouvons dans un catologue plus récent, 1851-1852, première section, le nom de Bezy de *Saint-Waast* ; et plus loin, seconde section, celui de *Beurré de Beaumont*. Dans le catalogue de 1854, de feu M. de Bavay, qui faisait lui aussi partie de la commission, on lit à la page 25 : Bezy Vaet (orthographe de Van Mons), syn. Bezy de *Saint-Waast*, *Beurré Beaumont*. M. Dejonghe, qui, d'après sa correspondance, semble être l'homme le plus versé dans la science pomologique, et qui critique également le Congrès à peu près sur le même point, fait aussi deux variétés. En effet, à la page 33 de son catalogue de 1854, on lit : *Besy de Saint-Vaast*, et à la page 34, celui de *Beurré Beaumont*. Sans aller plus loin, disons tout d'abord : si des membres de la commission royale, et si un distingué pomologue belge ne sont pas d'accord sur un fruit belge, il n'est pas surprenant qu'un congrès français se soit trompé dans le choix d'un nom primitif, et son crime n'est pas grand d'avoir préféré le nom synonyme si souvent défiguré dans son propre pays.

Quant au nom de *Beymont*, l'auteur de la note nous apprend qu'il appartient à une variété distincte ; il nous apprend en même temps que *Beurré Bretonneau* et *Calebasse d'hiver* sont deux fruits différents. Cela peut être ; mais apprenons-lui en même temps que *Beurré Bretonneau* est arrivé à Lyon en 1848 et en 1851 sous le nom de *Calebasse d'hiver* ; disons-lui aussi que deux pieds de *Beurré Beymont*, reçut de la même maison belge, ne se ressemblent pas ; que l'un donne un fruit moyen d'hiver, et que l'autre en produit de plus gros, qui dépassent rarement la première quinzaine de septembre.

Arrivons au *Beurré d'Amanlis*, nom adopté par le Congrès. L'auteur aurait préféré celui de *Wilhelmine*, qu'il dit être primitif. Dans sa lettre du 16 novembre dernier, M. Dejonghe dit : *Pour quelle raison préférez-vous Beurré d'Amanlis à Wilhelmine ?*

Ouvrons de nouveau les publications des grands maîtres.

Bivort, catalogue de 1846, pag. 9, dit : *Beurré d'Amanlis*, syn. Wilhelmine; catalogue de 1851-1852, première section, pag. 12, *Beurré d'Amanlis*, et pas de synonyme. De Bavay, catal. de 1854, pag. 20, *Beurré d'amanlis*, syn. Wilhelmine, etc. Société Van Mons, publication de 1854, p. 30, *Beurré d'Amanlis*, V. M., syn. Wilhelmine; enfin, M. Dejonghe, catalogue de 1854, page 34, première colonne, dit : BEURRÉ D'AMANLIS Van Mons. Ces citations nous semblent suffisantes pour prouver aux membres de la commission, et à M. Dejonghe, que le Congrès s'est cru dans le vrai en adoptant le nom de *Beurré d'Amanlis*.

Le membre s'étonne de voir parmi les synonymes de Beurré d'Amanlis le nom de Duchesse de Brabant. Mais nous sommes bien plus étonné, nous, d'avoir payé fort cher le nom seulement de Duchesse de Brabant, de Louise d'Orléans, de Louis Dupont, de Jules Bivort, etc., etc. (1). Nous sommes plus étonné encore d'avoir, à trois époques différentes, demandé la variété *nec plus Meuris* de Van Mons, et d'avoir toujours reçu la variété connue sous le nom de *Beurré d'Anjou*. Quel rapport le *Nec plus Meuris avec l'Anjou?* Nous n'en savons rien; il est probable que ce nom de Beurré d'Anjou a été inventé en France entre la poire et le fromage, comme l'a été celui de *Picquery*, dont nous avons appris l'historique depuis la session du Congrès. Nous confessons donc hautement que le nom de Picquery n'est que synonyme d'Urbaniste, et que M. Picquery a eu tort de laisser imposer son nom à un fruit, bien qu'il n'en connu pas le nom primitif. Le pépiniériste qui dînait ce jour-là avec lui, a eu grandement tort aussi de laisser faire le baptême.

Le membre de la commission dit, en parlant du *Beurré Davy* : *Nous prions messieurs les membres du Congrès de croire que*, BEURRÉ DELBECQ *et non* DELBERG *et* BEURRÉ SPENCE, *ne sont pas des synonymes, mais bien des individualités réelles dont nous pouvons administrer la preuve.*

Dans les premiers catalogues de M. de Bavay, on trouvait le nom de *Beurré Delbecq*, qu'il écrivait *Delberg*. M. Bivort écrit également *Delberg* (catal. de 1851-1852, troisième section). Dans les derniers catalogues de de Bavay, ce nom a disparu. Mais, dira-t-on, cela ne prouve pas que les variétés *Delberg* et *Spence* soient synonymes de *Davy*; c'est vrai. Aussi ne chercherons-nous pas à embrouiller la question en citant

(1) La Société Van Mons, patronée par le gouvernement belge, distribue des greffes de *Beurré d'Amanlis* sous le nom de *Whilelmine*; *Seigneur* (*Espérin*), sous celui de *Brésilière*; *Beurré Picquery* sous ceux de *Louis Dupont*, *Louise d'Orléans*, etc., etc.

d'autres catalogues, et nous nous contenterons de dire : que tous les arbres reçus de Belgique, sans exception, sous les noms de *Delberg* et *Spence*, portent du fruit connu sous le nom de *Beurré Davy*. Nous pourrions tenir un langage à peu près semblable sur plusieurs autres variétés, nous disons même sur une multitude de variétés. Mais à quoi bon, puisque le public sait déjà à quoi s'en tenir sur leur compte.

Le Beurré Quételet ou Biscurlet (*Bouvier*) *mûrit en octobre, le Beurré Dumortier* (*V. M.*) *mûrit en novembre et décembre, ce ne sont donc pas des synonymes*, dit le membre de la commission.— Bien qu'on eut fait un *Napoléon d'hiver* du *Bon-Chrétien-Napoléon*, parce qu'on avait mangé ce fruit au mois de décembre; bien que souvent nous ayons dégusté des *Doyennés d'hiver* en décembre et janvier, et des *Duchesses* en décembre ; bien enfin qu'un fruit d'octobre se conserve un mois et parfois bien au-delà de son époque habituelle, nous admettons que *Beurré Quetelet* et *Beurré Dumortier* soient différents ; nous désirons qu'à la prochaine session du congrès on nous apporte la preuve des erreurs que nous avons commises, non-seulement sur les deux variétés, mais sur toutes celles qui ont soulevé des objections. Quelle reconnaissance nous aurions envers les personnes qui nous feraient connaître les véritables *Beurré de Mérode*, *Double Philippe*, *Fourcroy*, *Souvenir d'Esperin*, *Beurré Delbecq*, et tant d'autres dont nous possédons les noms.

Ce que nous avons dit des variétés, *Duchesse de Brabant*, *Louis Dupont* etc., nous le redirons encore pour les variétés *Duc de Brabant*, *Duchesse d'Orléans*, etc. C'est toujours le Bezy qui a été adressé pour le Doyenné et le Doyenné pour la Bergamotte.

Mais dit M. Dejonghe (lettre du 16 décembre 1856): « Si l'on possède une variété sous un faux nom ; en d'autres termes, si l'on ne possède pas du tout la variété, est-ce une raison pour la ranger dans la synonymie ? »

M. Dejonghe a-t-il bien réfléchi à la portée de cette exclamation ? a-t-il bien pesé toutes les observations contenues dans sa lettre? Nous ne le pensons pas; toutefois essayons une réponse.

Des pomiculteurs de grands renoms annoncent dans leurs catalogues la mise en vente de plusieurs nouveautés de fruits dont la plupart sont cotés de 5 à 25 francs l'un. Le pomiculteur dévoué aux intérêts de l'arboriculture fruitière, et jaloux d'enrichir ses cultures et son pays de variétés précieuses, ne regarde pas au prix, bien qu'il soit fort élevé; il fait sa demande, il reçoit et il paye. Son premier soin est de multiplier et de

multiplier encore, il ne perd pas un rameau, pas un œil, il utilise tout. Les sujets augmentent en nombre, ils grandissent; enfin, ils sont disponibles. L'amateur avide de nouveautés, achète et plante, il soigne, il caresse, il attend, il espère. La fleur éclot, le fruit noue, il grossit et change d'aspect : mais, oh ! illusion, que voit-il ! le même fruit, le même arbre, qu'avait planté son père, peut-être son aïeul ; déception !!

Dans sa mauvaise humeur, cet amateur accusera-t-il le premier expéditeur ? non, il s'adressera à son vendeur, lui fera des reproches qu'il croit justement mérités : il fera plus, il le quittera, et invitera ses connaissances à en faire autant. Le pomiculteur aura beau protester, jurer ses grands dieux, affirmer sur son honneur qu'il est innocent, qu'il a été le premier trompé, il n'en passera pas moins pour un déloyal vis à vis de l'amateur qui aura perdu sa peine, ses soins, son argent, qu'il recouvrera d'un autre côté, et son temps qui est perdu pour toujours. Il est fort à craindre que cet amateur trompé une seconde et une troisième fois se dégoûte. Alors, s'il se dégoûte! que deviendra la pomiculture? Les gains quelques précieux qu'ils soient resteront pour le compte du semeur, qui ne manquera pas de se dégoûter à son tour.

Le Congrès de Lyon avait deux intérêts à sauvegarder : celui de la science et celui du commerce. Le pomiculteur de bonne foi avait ses intérêts et son honneur à sauvegarder aussi ; de là, les noms synonymes appliqués à certaines variétés vendues comme nouvelles.

Aujourd'hui que le pomiculteur a payé cher son inexpérience; aujourd'hui qu'il reconnaît qu'il a reçu noir pour blanc, et qu'il sait que ce noir a failli le ruiner moralement et physiquement, il se tient sur ses gardes, et il n'achètera d'autres nouveautés que celle qui auront été recommandées par les sociétés d'horticulture, qui toutes ont le plus grand intérêt à faire prospérer la pomiculture, et à la voir dans un bon chemin.

Un dernier mot, et démontrons quelle est la valeur qu'il faut attacher aux reproches qui nous sont adressées par des personnes intéressées.

M. Gérardi, président d'un Comice agricole de Belgique, dit que la *Calebasse Bosc* n'est autre que le *Van Marum* ; le *Seigneur Esperin*, serait le *Doyenné d'automne* ; le *Passe Colmar* serait honoré de 40 synonymes ; et le Congrès a eu tort de ranger *Kartoffel*, synonyme de *Colmar d'Aremberg; Tombe de l'amateur* avec *Nouveau Poiteau; Conseiller* avec *Maréchal de Cour*. — Vraiment ces raisons sont indiscutables.

M. de Liron d'Airolles, sur la Pomologie duquel on trouverait tant de

pages à écrire, s'écrie : ne confondez-vous pas l'analogie avec la synonymie ; par exemple, le Poirier *Graslin* n'est-il pas en tous points semblable au *Beurré gris doré*?.... Nous laissons aux horticulteurs praticiens le soin de répondre à cette hérésie.

Il y a du courage, dit M. Dejonghe (lettre du 16 décembre 1856), *à oser dire chez vous que Beurré d'Aremberg doit s'appeler beurré d'Ardenpont; le Beurré magnifique, Diel.*

Dans la liste du Congrès, *Beurré d'Aremberg* a pour synonymes *Orpheline d'Enghien, Colmar des champs, Beurré des champs, Beurré des orphelins* et *Délices des orphelines.* Il n'est pas question de *Beurré d'Hardenpont.*

Il est vrai que le Beurré d'*Hardenpont* a pendant longtemps porté en France le nom de *Beurré d'Aremberg*, mais aujourd'hui on écrit en parlant de lui, *Beurré d'Aremberg, par erreur*, c'est d'ailleurs ce qu'à fait le Congrès.

Relativement au nom de *magnifique*, répondons à M. Dejonghe avec ses propres écrits; ouvrons son catalogue, à la page 34, 2e colonne, nous lisons : BEURRÉ DIEL syn. *incomparable magnifique.* Ainsi M. Dejonghe a le courage de dire DIEL au lieu de *Magnifique*, et il nous accuse d'avoir eu le courage et d'avoir osé dire comme lui ? Il est allé plus loin, il nous a accusé d'être le coupable nous, le seul coupable, ce dont nous le pardonnons du plus profond de notre cœur.

C.-F. WILLERMOZ.
Secrétaire du congrès pomologique.

EXPOSITION

De la Société impériale et centrale d'horticulture de Paris.

C'est toujours un charmant spectacle qu'une exposition d'horticulture. A la vue de ces fleurs si belles, et qui, sans mensonges, savent si bien se faire aimer, on éprouve un je ne sais quoi, qui fait regretter que leurs sœurs, — ces autres fleurs que Dieu sema sur le chemin de notre vie, — ne leurs empruntent pas cette belle simplicité, qui embellit même encore ce qui est déjà beau ; elles conserveraient au moins la grâce et la fraîcheur, qui disparaissent sous la boursouflure de leurs jupes cerclées, et sous cette blafarde couche de farine de riz, inventée par des visages décrépis ou par quelques spéculateurs des Indes, nouvellement débarqués dans le quartier de la Bourse.

Cette manie de dénaturer tout ce que le créateur a su si bien parfaire, commence à pénétrer aussi dans le domaine de Flore. Hélas oui! on commence à mettre des crinolines à ces charmantes plantes, si gracieuses quand elles nous apparaissent avec leur forme naturelle, et atrocement laides, raides et guindées comme des Anglaises, lorsqu'elles sont revêtues d'appareil *crinolinoïde*, comme celui que chacun a pu voir aux Azalées de M. Rothschild, à la dernière exposition de la Société impériale et centrale d'horticulture. Et pourtant il faut le dire, mais bien à regret, ce sont ces Azalées crinolinées qui ont le plus attiré l'attention du public. Les trouvait-il plus belles que celles de M. Michel, qui a la sagesse de respecter l'ouvrage de la nature? Nous ne le croyons pas; ce serait lui faire injure; ce serait proclamer son mauvais goût, son peu de jugement; et il est encore en état de discerner le beau du laid. Seulement comme ce public était français, et que le français brille par la légèreté et la vivacité de son esprit, il lui arrive souvent de porter un jugement téméraire, par suite de la rapidité avec laquelle il compare les objets soumis à son examen; car pour bien juger il faut du temps et de la patience.

Le jugement, d'où naît le bon goût, est l'acte intellectuel par excellence; et certes, le français, être intelligent *aussi par excellence*, est bien capable d'en former un bon; mais le jugement étant le résultat nécessaire de la comparaison, l'âme est obligée alors de se livrer à une double action, qui devient pour elle un travail plus ou moins fatigant, plus ou moins laborieux; d'où il résulte, naturellement, que le français, être éminemment malin, mais aimant aussi beaucoup goûter le bonheur de ne rien avoir à faire, même à penser, trouve toujours beau ce qui est nouveau, pour n'avoir pas à se livrer au travail de comparaison. Voilà pourquoi il admirait hier les Azalées de M. Rothschild, qu'il trouvera ridicules demain, s'il veut se donner le temps de comparer la nature libre à la nature torturée et enchaînée sur des crinolines en fil de fer. Une preuve que le français à bon goût,—quand il veut,—c'est l'admirable arrangement du jardin de l'Exposition. Tout le sol de la vaste nef du Palais de l'Industrie avait été transformé en une vaste pelouse de frais gazon, coupé par de larges allées, et le cours d'une charmante petite rivière avec pont rustique, cascades et rochers garnis de belles touffes de nos plus rares Fougères indigènes: *Blechnum spicant*, *Osmunda regalis* ou Fougère royale, *Aspidium aculeatum*, etc. Les plantes exposées étaient groupées en corbeilles sur le gazon au bord des allées. Aujourd'hui comme l'année dernière, nous réclamons, pour les amateurs, un petit sentier autour des mas-

sifs, pour pouvoir examiner intérieurement chaque lot. 10,000 plantes au moins ont figuré à cette exposition; 5,000 au plus ont pu être vues.

Les plantes de haute serre chaude étaient représentées par les Palmiers, Cycadées, Broméliacées et Fougères de MM. Luddemann, Verdier père, Rougier, L'Homme, Linden, Gontier fils, et Chantin qui vient de transporter son bel établissement du boulevard des Gobelins, à Montrouge, route de Châtillon ; puis les Orchidées de MM. Thibaut et Ketéleër, horticulteurs, et celles de M. Léon Leguay, amateur, qui cultive ces belles plantes exactement à la manière de nos habiles praticiens de la rue de Charonne : sans les étiquettes qui portaient l'origine de ces deux lots, on aurait pu croire qu'ils sortaient du même établissement. Les *Gloxinia* de ces deux exposants pouvaient faire naître la même pensée ; cependant ceux de MM. Thibaut et Kételeër étaient bien supérieurs. Leur collection était une collection de choix; nous devons dire néanmoins que les *Gloxinia comte de Niepperg*, *Victoria*, *Comte de Talleyrand* et *coronata*, variétés à fleur dressées, blanches avec gorge rouge à reflet violacé, ont trop d'analogie entre elles pour qu'on puisse les considérer comme distinctes. Les autres variétés de ce groupe offraient les tons bien distincts que présente ce beau genre : *Marmorea*, rosé à tube blanc ; — *Lineata*, entièrement rose ; — *Maria Paulowna*, violet foncé, centre blanc. — *Keteleerii*, violet à reflet bleu, avec le centre blane verdâtre ; — *Ipomœa*, bleuâtre sur les lobes, et blanc dans le tube ; — *nigricans*, entièrement violet bleu très foncé.

Les variétés à fleurs renversées étaient : *Alba grandiflora*, blanc pur ; *Général Lafayette*, blanc, à tube d'un beau rouge qui s'avance jusqu'à la gorge ; — *Madame Thibaut*, blanc, mais avec le rouge du tube plus saillant sur le limbe ; — *Duchesse de Brabant*, blanc, avec la base des lobes marquée d'un croissant de couleur rouge qui pénètre dans le tube; — *Imperialis*, blanc teinté de bleuâtre, avec des languettes bleues sortant du tube ; — *marginata*, blanc bleuâtre, avec l'intérieur du tube violet bleu ; — *Mathilde de Landwoisin*, couleur ardoise avec le tube blanc intérieurement et marbrure sur les lobes.

Les plantes d'introduction nouvelle de serre chaude, étaient assez nombreuses. Dans le lot de M. Linden, on trouvait : *Aristolochia leuconeura, Begonia magnifica, Boehmeria argentea, Campylobotryx argyroneura, Colea speciosa, Cyanophyllum magnificum, Espeletia argentea, Lomatia Bidwilii, Putzeysia rosea, Rhopala princeps, Oreopanax speciosum* et les *Maranta borussica, fasciata, Porteana* et *pulchella*,

préservées dans une petite serre portative vitrée, qui a, sans doute, donné l'idée à M. L. Leguay d'en faire une exactement semblable, mais plus petite, pour exposer *ses* plantes à feuilles panachées, dont malheureusement nous n'avons pu prendre note, les deux serres ayant disparu quelques jours après l'ouverture de l'exposition. Il est à croire que M. Linden, craignant pour la vie de ces nouveautés délicates, a demandé le renvoi de sa serre en Belgique, et que M. L. Leguay, l'imitant, a retiré la sienne. M. Linden avait encore un lot très intéressant de plantes utiles, parmi lesquelles on distinguait l'*Isonandra gutta*, arbre qui fournit la *gutta-percha* dont l'usage est aujourd'hui si généralement répandu dans l'industrie ; puis le *Galactodendron utile*, OU ARBRE A LA VACHE, ainsi dénommé à cause du suc laiteux qu'il produit, et qui a toutes les qualités du lait animal ; on en peut faire du beurre et du fromage !! Nous avons entendu un amateur qui se récriait beaucoup de ce que le gouvernement n'encourageait pas sa culture ; on n'aurait plus à craindre, disait-il, la disette du fourrage, l'épizootie, etc. Et c'était un Français qui parlait ainsi ! Il est vrai qu'il n'a inventé ni fait aucun vaudeville ; jusqu'à présent il s'est contenté de débiter de la mélasse et des quatre-épices.

Dans le lot de M. Rougier-Chauvière, nous avons trouvé une plante non moins intéressante, l'*Aralia papyrifera*, arbre de la Chine dont le tissu sert à fabriquer le papier dit *Papier de riz* ; puis quelques introductions nouvelles : *Coccoloba nymphecæfolia* et *stricta* ; *Dracena guatemalensis* ; *Ficus Leopoldii*, *Grevillea Drummundii*, *Imatophyllum miniatum*, *Rhopala Jonghii*, *Tradescantia vittata*, *Theophrasta imperialis*, et une espèce de Mancenilier, de cet arbre si terrible, dit-on, qui donne la mort à quiconque se repose à l'ombre de son feuillage ; l'*Hippomane spinosa*.

Beaucoup d'autres espèces nouvelles ont figuré à cette exposition, nous en parlerons plus tard dans un article spécial consacré aux nouveautés.

Si nous passons aux plantes de serres tempérée, et froide, nous nous trouvons en présence des beaux *Azalea indica*, de M. Michel, qui occupe toujours la première place dans la classe des cultivateurs d'Azalées ; de ceux de MM. Courtois, Paillet, Quihou, Dieuzi-Fillion. M. Lagallisserie avait un petit lot de nouveautés azaléennes qui laissaient un peu à désirer sous le rapport de la culture ; nous espérions mieux de l'auteur d'une note sur la culture des Azalées. Parmi ces nouveautés nous avons remarqué : *Eulalie van Geert*, *Exquisita grandiflora*, *Striata formosissima* (Taylor), *Gledstanesi formosa*, *Osborniæ*, *Docteur Augustin*,

Madame Lagallisserie, et une variété qui porte un nom un peu long et difficile à retenir PRINCESSE HILDA-D'ANHALT-DESSAU.

M. Miellez avait exposé l'*Azalée modèle*, nouveauté d'un beau rose velouté, avec quelques macules au lobe supérieur. Le nom nous a paru un peu trop prétentieux; car il s'en faut que la fleur soit un *modèle* de perfection ; nous avons vu des fleurs à 5 lobes et d'autres à 4; or, une Azalée qui offre des corolles aussi variables dans la forme et le nombre des divisions, est loin d'être un modèle.

La série d'Azalées de pleine terre (*Azalea pontica*) offrait d'assez jolies variétés dans les lots de MM. Jamin-Durand et Paillet. Telles sont les *A. l'intéressante*, à grandes fleurs beau rose; *Calendulacea flammea*, beau jaune ; *Omer Pacha*, jaune et rouge; *Amabilissima*, blanc jaunâtre; *Mortier ingenii*, fond blanc, à lobes supérieurs jaunes; *Gloire de Belgique*, fond blanc, à lobes crépus ; *Couronne impériale*, rose à lobe supérieur jaune ; *Excellence*, grandes fleurs disposées en ombelles globuleuses, de couleur rose pâle, à lobe supérieur jaune ; *Empereur Naléon III*, fond jaune clair, à lobes roses, le supérieur jaune; *Duc de Cambridge* rentre dans cette variété; *Mathilde*, fond blanc nuancé rose clair, à lobe supérieur jaune paille; *Marie Verschaffelt*, rose plus ou moins fortement nuancé de blanc ; *Enfant de France* ne paraît pas différer de la précédente ; *Grand Monarque*, jaune et rouge aurore; on peut rapporter à cette variété *Angélique* et *Honesta* qui lui ressemblent beaucoup trop pour constituer des variétés distinctes. A côté de ces intéressantes variétés s'élevaient les magnifiques *specimens* d'*Azalea spectabilis*, et *grandiflora*, ainsi que d'autres variétés, non moins remarquables, provenant des belles pépinières de Trianon dirigées par l'habile jardinier en chef M. Briot.

Les pépinières de Trianon n'étaient pas seulement représentées par ces Azalées, elles avaient envoyé, au Palais de l'horticulture, de ravissants *Kalmia*, variés, de plus de 2 mètres de hauteur, et des *Rhododendrum* qui ont fait l'admiration des amateurs comme des simples visiteurs.

M. Bertin, de Versailles, avait aussi réuni pour cette solennité une brillante collection de *Rhododendron*; dans celle de M. Paillet figuraient quelques variétés à fleurs jaunes très intéressantes; M. Gustave Morlet, d'Avon, a présenté un nouveau semis qui nous a paru assez méritant.

Le genre *Pelargonium*, a été admirablement représenté par les lots de MM. Thibaut et Kételeër, Alph. Dufoy, Pierre Dufoy, Chevalier, Jac-

quin, J. Duval et Malet. La vue aimait à se reposer sur les teintes délicates et chatoyantes des fleurs fantaisies exposées par MM. Ketelеër, et Alph. Dufoy. Ces habiles horticulteurs avaient réuni, en effet, tout ce que ce genre de plantes a de plus parfait et comme forme de corolle et comme coloris. Nous regrettons de ne pouvoir donner une liste des plus belles variétés, mais tant que la commission d'exposition ne disposera pas les collections de manière à les approcher et à en faire le tour nous nous retrouverons toujours devant la même impossibilité. Il serait cependant bien facile d'établir tout autour un petit sentier de 35 à 40 centimètres; il permettrait aux amateurs d'étudier en détail les lots méritants, et de prendre note des plus nouvelles et des plus belles variétés. Dans l'intérêt des exposants et des amateurs, nous réclamons ce petit sentier. Notre demande est des plus modestes; aussi nous espérons que pour la prochaine fois on la prendra en considération.

Si les *Pelargonium* étaient brillants, les Calcéolaires l'étaient peu. Celles de M. Tabar méritent seules d'être mentionnées; le autres laissaient beaucoup à désirer sous le rapport de la culture.

Les Verveines n'étaient pas nombreuses; mais elles étaient belles; les plus riches collections appartenaient à MM. Alphonse Dufoy, Pierre Dufoy et Jacquin. Ce serait avec peine que nous verrions disparaître des collections les variétés : *Maonetti*, blanc avec bande lilas au milieu des lobes; *Hésione*, écarlate feu brillant; *Vesta*, violet clair sur les bords avec bande blanche au milieu des lobes; *Juguarita*, rouge foncé violeté et velouté; *Thirion prince*, violet foncé; *Théodore Martell*, bleu violet foncé; *Bleu Bonnet*, bleu clair; *Marquise d'Hospilier*, rose clair; *Nigricans*, plus foncé que *Juguarita*; *Beauté de la Guillotière*, violet; *Sylvie*, blanc carné et rosé avec œil rouge; *Phinée*, coloris de *Sylvie*, mais à œil plus foncé; *Ardens*, variété admirable, écarlate vif, à œil d'un beau jaune d'or.

Dans les Petunia nous avons aperçu : *Inimitable*, variété originale panachée blanc et violet; *Alcibiade*, qui ne diffère guère de *Madame Chauvière*; *Madame Baumann*, même coloris que le précédent, mais à fleurs plus grandes; *Madame Loyre*, violet pâle ligné de blanc, exactement comme *Madame Rendatler*; *Countess of Alberi*, rouge lilacé à œil verdâtre. — Les exposants étaient : MM. Alphonse Dufoy, Tabar, Thibaut Prudent, etc.

Quelques beaux lots de Pivoines arborescentes et herbacées, de MM. Guérin Modeste et Verdier père, ont apparu aux débuts de l'exposition.

Les mêmes exposants, M. Lierval et M. Eugène Verdier (fils aîné) avaient exhibé des *Iris*, qui, par la diversité de leur coloris, ont attiré l'attention des visiteurs.

Que dirons-nous des Roses? Qu'elles étaient nombreuses et toujours belles! Ceci n'étonnera pas lorsque nous aurons cité comme exposants MM. Bray, Fontaine, Ferrant, H. Jamain, Lévêque, Portemer; Touvais, Verdier père et Eugène Verdier (fils aîné), horticulteurs, et M. Leprieur, amateur.

Comme plantes de collection, nous citerons encore les belles Amaryllis de Aimé Turlure, les Anémones de Mme veuve Tirard (de Caen), les plantes grasses de MM. Landry frères, Barbot, Tocquet, et les Fougères de pleine terre de M. Pelé fils.

Deux collections de plantes vivaces d'ornement, exposées par MM. Lierval et Pelé, renfermaient quelques espèces intéressantes. Tels nous ont paru : *Ajuga pyramidalis alba*, *Convallaria rosea* ou Muguet rose, *Saxifraga pyramidalis* et *longifolia*, *Ramonda pyrenaica*, *Cheiranthus Delilianus* et *Marshalii.*

Les collections de plantes annuelles offraient beaucoup plus d'intérêt; toutes ces variétés de plantes réunies dans une même corbeille font un très joli effet. Que peut-on trouver aussi de plus charmant que ces beaux Schizanthus pinnatus, retusus, Grahami, et porrigens, et surtout les variétés naines, à fleurs blanches; les Leptosiphon aureum, androsaceum, et variété naine blanche; Nemophila maculata, discoïdalis; Collinsia multicolor (qui par parenthèse est violet uniforme), Grammanthes gentianoïdes; Nycterinia selaginoïdes; Centranthus nanus, variété du macrosiphon; Tagetes patula nana; Eucharidium grandiflorum, et cette élégante et gracieuse Graminée pour faire des bordures, l'Agrostis pulchella, et tant d'autres que nous ne pouvons nommer faute d'espace; mais dont on retrouvera la liste dans le catalogue des exposants, MM. Tollard frères et Vilmorin.

De riches collections d'arbres verts ont été exposées par MM. Croux, Dufresne (Honoré), Jamin-Durand, Leroy (Louis), Paillet, Portemer et Verdier père. Partout apparaissait le fameux et gigantesque *Wellingtonia* ou *Sequoia gigantea*, qui, jusqu'à ce jour, ne s'est montré que *lilliputiennement*; le plus fort pied n'avait guère, en effet, plus de 60 centim. de hauteur; de là à 300 mèt. il y a loin.

MM. Dufresne, Jamin-Durand et Croux avaient exposé quelques arbres fruitiers formés, sur lesquels les amateurs ont pu prendre des modèles, qui tous, cependant, n'étaient pas parfaits.

Des fruits nouveaux de MM. Bergmann, Ed. Couturier, Gontier père et Malot ont été très sensuellement admirés des amateurs qui préfèrent l'utile à l'agréable ; mais ces mêmes amateurs n'ont pas regardé avec autant d'amour les gros Choux, Poireaux, Artichauts, Pommes de terre et autres légumes qui sortaient des marais de MM. Courtois Gérard, Huber, Kruger (de Prusse), Lambert, Langlois, Moreau fils, Thibaut Prudent, et du Jardin d'expériences de la Société nantaise. — Quant aux Ignames de M. Rémont, elles ont été l'objet d'un examen sérieux de la part des visiteurs qui s'intéressent au grand problème de l'alimentation.

En terminant ici le compte rendu de cette exposition, nous ne prétendons pas avoir signalé toutes les choses intéressantes qui y ont paru. Il y a très certainement bien des omissions, mais elles sont involontaires. Dans une exposition où chaque jour de nouvelles plantes sont introduites, il est impossible de tout voir et de tout se rappeler. F. HÉRINCQ.

LES ALLÉES D'ARBRES VERTS DITS *RÉSINEUX*.

Monsieur le rédacteur,

J'ai lu quelque part que « publier sa pensée lorsqu'elle peut intéresser le bien commun n'est pas seulement un droit, c'est un devoir. »

Je crois donc bien faire en vous soumettant la réflexion suivante : Pourquoi ne plante-t-on pas, dans les promenades publiques de Paris et autres villes, des allées de Pins et Sapins, vulgairement appelés arbres verts ? et préférablement l'espèce de Sapin nommée *Epicea*, d'une croissance rapide, et qui par la densité du feuillage abrite mieux qu'aucune autre ?

Ces allées, auxquelles on pourrait donner le nom de galeries à cause de leur imperméabilité à la pluie, sont en outre d'un bel effet.

L'allée dite de Marolle, située dans le parc du prince Berthier, à Gros-Bois (Seine-et-Oise), est réellement imperméable, et c'est un vrai modèle à imiter. Rien n'est plus beau que cette sombre et majestueuse allée, et je me demande pourquoi l'on n'édifie pas, dans les promenades publiques, de ces magnifiques galeries d'arbres résineux, en place de Tilleuls et autres essences à feuilles caduques, qui n'offrent aux promeneurs, dans la mauvaise saison, aucune espèce d'abri.

Recevez, monsieur le rédacteur, etc.

Hte DELAROCHE,
Jardinier chez M. Dusautoy.

Epinay-sous-Sénart, 13 mars 1857.



DESTRUCTION DU PUCERON LANIGÈRE.

Le Puceron lanigère, qui cause de si grands ravages dans les cultures de Pommiers, ayant fait invasion dans nos pépinières, j'ai cherché à en débarrasser nos arbres, en employant une composition de ma façon, de laquelle j'ai obtenu de bons résultats; ce qui m'engage à la faire connaître aux lecteurs de l'*Horticulteur français*.

Cette composition est ainsi :

Suie de cheminée. . . . . 25 grammes.
Alcali volatil (ammoniac) . . . . 2 —
Chaux en poudre . . . . 25 —
Urine . . . . 4 litres.

Je fais cette composition dans un arrosoir; quand le tout est bien mélangé, je finis de remplir mon arrosoir avec de l'eau du bassin, et aussitôt je frotte avec une petite brosse toutes les parties de l'arbre où sont groupés les pucerons. D'après l'épreuve que j'en ai faite, je crois avoir réussi complétement à chasser cet insecte.

HIVERNON frères,
Horticulteurs à Jenzal.

LES ANNONCES DES CHARLATANS.

Le seul moyen de réussir dans une entreprise quelque peu illégale, est d'annoncer l'impossible; on trouve toujours des gens disposés à avaler les bourdes les plus indigestes; témoins celles-ci que nous trouvons daus l'*Indépendant* de Douai.

MAISON SPÉCIALE D'HORTICULTURE

DE **BELLET FRÈRES, A GRENOBLE** (ISÈRE).

« MM. Bellet frères ont l'honneur d'offrir aux amateurs un très bel « assortiment de graines potagères nouvellement importées en France, « savoir :

« 1° Choux-fleurs de Malte, qui pèsent de 2 kil. 500 grammes à 3 kil. « la fleur;

« 2° Choux à la Comète, qui se mangent en salade sans huile;

« 3° Épinards de Hollande, qui pomment comme les Choux;

« 4° Ognons blancs et rouges de Marseille, qui pèsent 500 grammes « environ;

« 5° Chicorée (Escarolle), qui blanchit sans être liée;

« 6° Asperges de Naples annuelles, qui se mangent au bout de trois « mois de semis, sans faire de fosse;

« Et autres graines potagères ordinaires, etc., etc. »

C'est dans le département du Nord, que Bellet, ci-devant marchand de lunettes, a lancé son prospectus, et il paraît que c'est à Marchiennes qu'il fit les plus belles affaires. Les notables de l'endroit, le juge de paix en tête, jaloux de posséder des Asperges qui se mangent sans faire de fosse et des Choux qu'on mange en salade sans huile, etc., ont fait le meilleur accueil à l'introducteur de si merveilleux produits; chacun d'acheter le plus possible afin d'épuiser le magasin de maître Bellet et de diminuer ainsi le nombre des possesseurs de ses *nouvelles nouveautés*. Mais par malheur un Marchiennois, que nous soupçonnons fort être un de nos abonnés, trouvant les Épinards trop pommés — et sans doute aussi ses concitoyens, — dénonça le vendeur à son ami le juge de Paix, qui, furieux d'avoir été dupé, livra l'inventeur de si beaux légumes à la justice. Après expertise des graines, le tribunal correctionnel de Douai, ayant trouvé qu'elles constituaient le délit d'escroquerie, mais prenant en considération le désir de Bellet d'enrichir son pays de nouvelles denrées, alors que tout est si cher, l'a condamné à 8 jours d'emprisonnement. — Et de UN! — Avis aux autres et aux amateurs de plantes curieuses.

T. LARCHÉ.

EXPOSITIONS D'HORTICULTURE POUR 1857.

Paris. Prolongation jusqu'au 15 août.
Moulins. 12, 13 et 14 août.
Mulhouse. 10, 11, 12, 13 et 14 septembre.
Bordeaux. 24, 25, 26 septembre.
Troyes. 24, 25, 26, 27 et 28 septembre.
Nantes. 18 et 19 octobre.

Paris. — Imp. horticole de J.-B. GROS et DONNAUD, rue Cassette, 9.



Azalées.

1 Julius de S.t Projet. 2 Coquette de Paris. 3 Paul Dupuy.

AZALÉES DE L'INDE (Pl. xii.).

Variétés : *Julius de Saint-Projet* (fig. 1). — *Coquette de Paris* (fig. 2.). — *Paul Dupuy* (fig. 3).

Les trois variétés d'Azalées, que nous figurons dans ce numéro, sont des gains obtenus par M. Dupuy-Jamain, horticulteur, route de Fontainebleau, 59, Paris (extrà-muros), et choisis dans un semis de plusieurs milliers d'individus.

Ces variétés sont vigoureuses et très florifères; leurs fleurs, parfaites de forme, très régulières, et de coloris bien distincts, sont de première grandeur.

Julius de Saint-Projet (fig. 1) est d'un très joli rose avec des ponctuations rouges, massées à la base des lobes supérieurs de la corolle.

Coquette de Paris (fig. 2) est à fleurs d'un blanc très pur, lignées et striées d'un beau rouge carmin.

Paul Dupuy (fig. 3) a les fleurs d'un rouge brique, avec des ponctuations carminées à la base des lobes supérieurs de la corolle.

De ces trois variétés, deux seulement seront mises le printemps prochain au commerce : *Julius de Saint-Projet* et *Coquette de Paris;* prix : 10 fr. l'une. O. Lescuyer.

PELARGONIUM NOUVEAUX (Pl. xiii.).

Fig. 1, *Géant des batailles* ; 2, l'*Avenir* ; 3, *le Tasse*; 4, *Princesse Mathilde.*

Depuis que M. Miellez s'est rendu acquéreur des *Pelargonium* de M. Odier, cet habile horticulteur d'Esquermes s'est fait le propagateur de toutes les variétés remarquables de ce beau genre. Cette année encore il a livré au commerce dix nouveautés, qui méritent de prendre place dans les collections d'amateurs, autant du moins que nous en pouvons juger par les dessins qui accompagnent son prospectus, et auxquels nous empruntons les quatre figures de notre planche XIII.

Le *Géant des batailles* (fig. 1) a la plus grande fleur qui existe dans le genre; elle est de couleur rose clair lilacé, avec une flamme rouge et noire à la base des trois pétales inférieurs; les deux supérieurs portent une large gerbe brune rayonnante sur fond rouge vif.

L'*Avenir* (fig. 2) est une fleur parfaitement panachée, couleur écarlate feu, strié de blanc pur. Cette jolie variété a été obtenue de semis par le jardinier de M. Dubus ; elle est, dit-on, supérieure à toutes celles de la même section.

Le Tasse (fig. 3) est une variété de grand effet ; les pétales inférieurs sont blancs avec flamme brune, encadrée de rouge et de lilacé ; les deux supérieurs ont une large gerbe rayonnante brune, encadrée de rouge écarlate avec une bordure blanche.

Princesse Mathilde (fig. 4). Très grande fleur à pétales un peu ondulés, de couleur carné nuancé de saumoné, portant chacun à leur base une gerbe brune encadrée de feu. C'est un coloris charmant.

Les six autres variétés de M. Miellez sont :

Diamant, rose orange mêlé de feu et de blanc pur.

Triomphe d'Esquermes, merveille de l'époque, dit M. Miellez, par sa forme, la richesse et le velouté de ses couleurs, et la teinte bleuâtre qui lui donne un caractère tout nouveau.

Le *Titien*; variété d'un beau rouge foncé, bien supérieure à *Nec plus ultrà* (d'Odier).

La *Ristori*, même forme et même inflorescence qu'*Eugénie Duval*. Coloris charmant, très tendre et unique dans les *Diadematum*.

Madame Domage. Rose lilacé très joli, à cinq macules.

Modèle. Le velouté de ses couleurs, dit M. Miellez, la teinte bleuâtre dont elle est ornée la rendent une précieuse conquête pour l'horticulture.

Ces dix variétés ont été livrées en mai dernier au prix de 100 fr. la collection.

M. Miellez a encore mis au commerce deux variétés nouvelles de *Geranium zonale*, gain de M. Domage :

Goliath. Ombelle aussi forte que celle de l'*Hortensia*, fleurs écarlate vif velouté (prix : 10 fr.).

Paquita. Forte ombelle ; fleurs lilas agate, à centre blanc pur (prix : 6 fr.).

THÉBAT-LARCHÉ.

REVUE DES JOURNAUX ÉTRANGERS (GARTENFLORA).

Plantes nouvellement introduites en horticulture.

Villaresia grandiflora (Fisch.), arbrisseau de la famille des Ilicinées et très propre, dit M. Regel, à orner non-seulement les serres, mais aussi les appartements, car il supporte parfaitement l'atmosphère sèche des



Pelargonium.

1 Géant des Batailles. 2 L'Avenir. 3 Le Tasse. 4 Princesse M.

salons de Saint-Pétersbourg. Il a un très beau feuillage et de jolies grappes de fleurs blanches. On peut le multiplier par boutures tenues dans une serre à multiplication, mais on réussit mieux en le greffant sur ses propres racines.

Tydæa Rossiana (Ortgies), hybride obtenu par M. Régel, de la fécondation entre *diverses* Gesnériacées ! — Quelle précision, et comme on doit avoir confiance en de pareils hybrides. — Nous voulons cependant bien croire à celui-ci, puisque M. Ortgies n'en doute pas; mais nous aimerions un peu plus de concision dans les faits; car ce n'est pas parce qu'une plante a des rapports par le feuillage avec telle espèce, et qu'elle ressemble à telle autre par les fleurs, qu'elle doit être considérée comme hybride. A ce compte, la Pomme de terre pourrait être considérée comme hybride de la Tomate dont elle a le feuillage, et du Topinambour ou de la Capucine tubéreuse duquel ou de laquelle elle a conservé le caractère tuberculeux de sa partie souterraine. Quoi qu'il en soit, la plante qui nous occupe a ses feuilles veinées de blanc d'argent et colorées en violet à la face inférieure, ce qui prouve, dit-on, que le *Tydæa picta* est un de ses parents ; d'un autre côté, son port, ses rhizomes allongés et resserrés en forme de chatons, sa villosité un peu rude, et ses fleurs d'un beau rouge écarlate marquées de quatre lignes de points noirs sur chaque lobe de la corolle, indiquent très certainement que le *Tydæa ocellata* n'est pas étranger à sa naissance ; M. Ortgies ne doute même pas qu'il n'ait été la mère ! — Cependant toutes les fois que les actes de mariage et de naissance ne seront pas plus régulièrement enregistrés, nous demandons la permission de croire à ces sortes d'hybrides avec accompagnement de beaucoup de points de doute.

Deux formes de cet hybride ont été observées par M. Ortgies ; il les nomme *T. Rossiana concolor* et *T. R. lucida*. Dans la première, la corolle ne présente de couleur jaune qu'à la gorge et tout à la base des lobes inférieurs ; dans la seconde, la teinte jaune s'étend sur presque toute la moitié inférieure de ces lobes.

Tydæa Lenneana (Ortgies). Autre hybride toujours dû à M. Régel ; il proviendrait cette fois des *Tydæa hillii* et *ocellata* ; la première de ces deux espèces PARAISSANT en avoir été la mère. Ici stérilité complète. M. Ortgies en distingue deux formes : toutes deux ressemblent au *T. ocellata* par le port, la forme et villosité des feuilles ; l'abondance et la forme des fleurs rappellent le *T. Hillii*. La corolle est ventrue, un peu arquée, d'un beau rouge écarlate clair, marquée de trois lignes de gros points noirs sur chacun des cinq lobes.

Lepidozamia Peroffskyana (Regel). Voici un nouveau genre de Cycadées, créé d'après un individu envoyé du Mexique par M. Karwinsky, et qui n'a pas encore montré sa fructification. Nous nous demandons, alors, comment M. Regel a reconnu dans cette plante un genre nouveau, et sur quoi est établi ce nouveau genre? L'espèce type cultivée au jardin botanique de Saint-Pétersbourg est un très beau végétal à tige épaisse, courte, formant un tronc presque globuleux terminé par un faisceau de feuilles longues de 2 mèt. Le pétiole commun est demi-cylindrique, glabre et sans épines, de 65 centim. de longueur; les folioles sont presque opposées, ordinairement un peu arquées, planes, linéaires-lancéolées, longues de 33 centim. sur 8 ou 9 mill. de largeur, et prolongées au sommet en une très longue pointe, d'un beau vert foncé et luisant en dessus, plus pâle en dessous.

Ceratozamia Knesteriana (Regel). Le jardin de Pétersbourg possède plusieurs individus de cette nouvelle espèce, introduite du Mexique par M. Karwinsky. Sa tige épaisse et couverte d'écailles formées par les bases persistantes des feuilles, ne s'élève guère qu'à 33 centim. Les feuilles peuvent atteindre à une longueur de 1 mèt. 33 centim.; le pétiole commun est demi-cylindrique, sans épines, et marqué de deux sillons en dessus. Les folioles, au nombre de quarante environ de chaque côté, sont presque opposées, rapprochées, longues de 30 centim. environ, sur 14 mill. de largeur, linéaires-lancéolées, arquées, aiguës, longuement rétrécies à la base et s'insérant sur le pétiole commun par une sorte de callosité. Les chatons mâles (les seuls connus), sont brièvement stipités, dressés, cylindriques, longs de 8 ou 9 centim. sur 2 environ de diamètre, composés d'écailles qui se terminent en deux cornes épaisses divergentes, et qui portent les anthères à leurs côtés inférieurs.

O. Lescuyer.

CHRONIQUE HORTICOLE.

Un mot a propos de Petunia. — On reproche généralement à l'*Horticulteur français* son esprit d'agression, et, cette vivacité d'allures, dont on lui fait un crime, ne saurait être excusée, auprès de certaines gens, par sa franchise et sa probité horticole que personne ne met en question. Les amis de l'*Horticulteur français* (car il en a) ont beau le défendre et essayer de faire comprendre que le journal dit la vérité quand même, qu'il n'est aux gages d'aucune coterie, qu'il loue ses ennemis quand ils font bien, et reprend ses amis quand ils font mal : phrases

perdues ! Chacun secouant la tête, interprète, et très-malignement cet anathème connu :

> . . . . Et tout n'irait que mieux
> Quand de cet *Horticulteur* l'engeance tout entière
> Irait, la tête en bas, rire dans la rivière.

Comme en définitive, notre plus grand crime est d'avoir réussi, et, si nous sommes un grand coupable, comme nous avons nécessairement pour complices nos abonnés qui nous achètent et nous jugent, nous laissons dire. Dans les attaques portées contre notre jugement, la morale y gagne toujours très peu ; nous sommes ordinairement le mieux partagé dans le débordement d'injures qui pourraient bien honorer les injuriés. Et pourquoi cela ! Personne n'est plus que nous porté à faire valoir les gains véritablement méritants, personne n'est plus prêt à les accueillir ; les exemples surabonderaient, si l'on nous demandait d'en citer. Cependant, nous ne pouvons à ce titre accepter et recommander un gain quelconque, il faut de plus qu'il ait un mérite suffisant. Un horticulteur de Nancy (M. Meunier car il faut bien le nommer) nous apportait il y a quelques mois deux nouvelles variétés de *Petunia*; après examen nous ne reconnaissions, dans l'une, qu'une variété, sinon la même, du moins excessivement proche, mais non plus méritante, du Petunia *Impératrice Eugénie*, Rend. et qui n'avait rien de bien remarquable; pour l'autre variété, la plus originale et la plus recommandable, nous nous décidions à la baptiser sous le nom de *Petunia Inimitable*, (M. Meunier dédia plus tard la première variété à M. Weiss Schlumberger) et, dans l'*Horticulteur français* ann. 1857, page 3, nous jugions ces deux plantes chacune selon leur mérite. Maintenant qu'elles sont au commerce, nous demandons à nos lecteurs si nous nous sommes trompé ; cependant, d'après notre jugement, nous avions commis un crime assez grand, pour que notre confrère, heureux possesseur du mirifique *Petunia Weiss Schlumberger* nous jugeât assez coupable pour être pendu sans miséricorde, et si nous ne l'avons pas été ce n'est pas de sa faute. Amour de confrère, va! Voilà ce que nous gagnons en étant juste; enfin nous l'avons échappé belle.

A cette époque (octobre 1856), un dessin fut fait de ces deux plantes ; il ne tarda pas à être expédié à l'éditeur de l'*Illustration Hort.* (1). M. Amb. Versachffelt, qui promit de les faire figurer dans son excellent

(1) *L'Horticulteur français* ayant refusé la publication du Petunia Weiss Schlumberger.

recueil, pour le mois de mars ou avril; mais dans l'intervalle parut le numéro de janvier de l'*Horticulteur français* dans lequel ces deux *Petunia* étaient jugés; ceci donna à réfléchir à l'éditeur de l'*Illust. Hort.* qui, voulant savoir à quoi s'en tenir au juste avant de les faire figurer et de les recommander, attendit leur floraison et se décida seulement pour le mois de juillet de cette année.

Or, voici ce qui est arrivé. Le consciencieux éditeur de l'*Illust. Hort.* a vu, comme nous, dans le *Petunia Weiss Schlumberger*, une plante très peu recommandable quand on a eu les variétés panachées *Gloire de France, M. de Saint-Innocent, M. Loyre, Imp. Eugénie*, etc., etc., il a donné au *Petunia Inimitable* seul, les honneurs de la publication, en se conformant tout à fait au jugement porté six mois avant, par nous, dans l'*Horticulteur français*, et qu'un illustrissime horticulteur de l'Est de la France a qualifié d'*insinuation malveillante*.

Maintenant autre chose. D'après le dessin et le texte que l'*Illustration Hort.* vient de donner du *P. Inimitable*, nous recevons d'un amateur de Dieuze une lettre de laquelle nous extrayons le passage suivant :

« . . . . Dans le dernier numéro (juillet 1857) de l'*Illust.* « *Hort.* j'ai vu que le *Petunia Inimitable* qui a été *donné* en même temps « a deux horticulteurs de Nancy, MM. Meunier, et Rendatler, et qui l'ont « baptisé chacun sous un nom différent *Inimitable* et *Gloire de Dieuze*, « venait de paraître ; et que M. Charles Lemaire, rédacteur de cette ex- « cellente publication, annonçait faussement (peut-être faute de bons « renseignements) que ce *Petunia* était « *obtenu de semis par un horti-* « *culteur de Nancy, M. Meunier, qui en avait envoyé à notre éditeur* « (M. Verschaffelt) *une partie de l'édition.* » Cette erreur est d'autant plus « regrettable qu'elle est faite au préjudice d'un des bons et modestes « horticulteurs de notre ville M. l'Huillier. Aussi, je vous prie monsieur, « dans l'intérêt de notre concitoyen de redresser cette erreur dans l'*Hor-* « *ticulteur français*, seul journal existant, qui ose dire la vérité.»

« Agréez. » etc. ***

Nous ne comprenons pas, en effet, comment le rédacteur et l'éditeur de l'*Illust. Hort.* ont annoncé d'une manière aussi abusive, M. Meunier comme obtenteur du *Petunia Inimitable*. Peut-être est-ce parceque M. l'Huillier, de Dieuze, est un horticulteur qui, ne lançant pas de catalogues sur lesquels il fait la roue, doit être trop petit pour l'avoir obtenu, ou bien. . . nous n'osons même pas le penser ; mais nous prostesterons toujours contre de tels abus, nous dévoilerons toujours ceux qui s'en

rendent coupables et nous promettons de les clouer tout vivants dans les colonnes de notre journal. C'est au lecteur de juger si nous avons le bon droit pour nous.

Gesneria egregia.

L'*Illustration Hort.* vient de donner la figure d'un hybride nouveau : *Gesneria egregia*, aujourd'hui *Heppiella nœgelioïdes* qui vient de naître dans l'établissement de M. Verschaffelt, par une fécondation artificielle du *Gesneria zebrina* et de l'*Heppiella nœgelioïdes*.

Aujourd'hui, on fait une véritable chasse aux hybrides et aux variétés ; c'est à qui attrapera quelque chose le premier. Plaise à Dieu que cet état de choses dure longtemps encore; qu'on ne voie pas, dans ces gains de toute nature qui abondent dans une si grande proportion, un signe déplorable de l'état de notre horticulture.

Quoi qu'il en soit, le *Gesneria egregia* n'aurait pu naître en plus beau lieu ni sous un plus généreux patronage. Avec ses recommandations seules, cet hybride est en droit d'attendre une grande faveur du public horticole.

Farfugium grande.

L'objet de cet article est une curieuse Composée, introduite de la Chine dans les jardins de M. Glendinning de Chiswick par le célèbre botaniste voyageur M. Fortune. Proche parente des *Tussilago*, avec des fleurs aussi peu apparentes que les leurs, elle est uniquement remarquable par la grandeur, la forme et la couleur de son feuillage. Qu'on se figure de grandes feuilles cordées, arrondies de 60 centim. de circonférence, d'un vert d'émeraude mouchetées de nombreuses taches arrondies d'un jaune clair.

D'après des *on dit*, cette plante aurait les feuilles persistantes durant l'hiver, précieuse qualité qui en fera une nouveauté très ornementale. Cette plante a été admirée vers la fin de 1856 à l'une des expositions d'horticulture de Londres, et comme la renommée la précède, il est tout probable que le succès la suivra.

Acacia pyramidal.

D'après le *Gartenflora*, il se serait produit dans les jardins de M. Schickler, à Stuttgard, dans un semis de graines de l'*Acacia* (*Robinia Pseudo-acacia*), une forme d'*Acacia*, inerme, avec port pyramidal, et à rameaux presque parallèles au tronc, dont la partie nue serait de 3 à 4 mètres, et la partie rameuse de 8 à 10 mèt. au-dessus du sol.

Il paraît donc que la forme pyramidale est une anomalie qui peut se produire sur beaucoup d'arbres, puisqu'on connaît depuis longtemps la forme pyramidale des Chênes, des Ormes, des Ifs, etc.

Comme l'Acacia-boule, cet arbre ne fleurit pas, mais son effet, aussi pittoresque que distingué, compense grandement ce défaut.

Son heureux obtenteur, M. Schickler, vient de mettre cette variété au commerce dans ces conditions : la greffe 2 francs, et les pieds enracinés à 8 francs la pièce.

LOUIS INGELREST.

Du dépérissement des arbres de nos promenades publiques (1).

L'existence des arbres de nos promenades publiques est exposée à mille dangers : aussi les tables de la mortalité qui sévit dans leurs rangs sont-elles lamentables. A peine sont-ils plantés que, malgré les moyens préservatifs que la police multiplie autour et auprès d'eux, ils ont à subir de la part des passants des outrages de toute espèce : chocs, meurtrissures, rien ne leur est épargné. Les enfants — *cet âge sans pitié,* comme dit La Fontaine, — les tourmentent de toutes façons, et à cet endroit les gens qui devraient être raisonnables ne le sont guère plus que les enfants. Sauf quelques situations privilégiées, comme les Tuileries où la végétation se développe librement avec une magnificence digne de la nature sauvage, et les boulevards extérieurs parce qu'ils sont déserts, la plupart des plantations languissent et meurent prématurément, victimes du contact malsain de la civilisation. Vainement leurs racines plongent dans un terrain de choix : le sol bientôt piétiné, recouvert en partie d'un pavé ou même d'une couche imperméable d'asphalte, est infecté par les fuites des conduits du gaz. La nuit même n'a pas de repos pour eux : l'éclairage qui inonde leurs feuilles, en les privant de l'espèce de sommeil qui leur est indispensable, trouble nécessairement l'économie de leurs fonctions, et surtout ces alternatives d'expiration de l'acide carbonique et de l'oxygène, destinées à établir avec le règne animal un si merveilleux équilibre.

Si, au travers de tant d'obstacles, l'arbre parvient à vivre et à développer ses branches, on l'accuse d'offusquer les maisons voisines. Trop

(1) *Bulletin de la Société botanique de France*, séance de mars 1857.

souvent, malgré la surveillance des sergents de ville, il est victime d'un empoisonnement avec préméditation. Qui sait même si, au jour de l'émeute, le bourgeois imprudent ne donnera pas lui-même le signal du renversement? Mais le bourgeois ne tardera pas à se repentir de son ingratitude. L'invasion étrangère avait devancé nos discordes civiles dans cette œuvre de destruction. Aux Champs-Elysées, nos plus beaux arbres portent encore les cicatrices de 1814 et de 1815. Les feux de bivouac, allumés à leur pied, avaient brûlé leur écorce; la dent des chevaux l'avait déchirée. Grâce à de bons pansements, les plaies ont été recouvertes d'année en année par des couches nouvelles; et nos descendants, à défaut de l'histoire, pourront un jour lire sur la tranche de ces arbres, la date précise de nos malheurs.

Il est évident que les causes purement naturelles, les météores, les passages brusques de la chaleur au froid, doivent agir avec une funeste intensité sur des êtres condamnés au régime que nous venons d'indiquer. Si quelque branche est brisée par le vent, il se forme d'autant plus promptement sur son écorce des crevasses, des gouttières, le long desquelles l'eau pluviale coule avec la séve extravasée : ailleurs, et ce cas est le plus fréquent, la partie desséchée de l'écorce, composée de l'épiderme et de l'enveloppe subéreuse, est minée dans tous les sens par des insectes xylophages (rongeurs de bois); la partie vivante, fibres corticales et liber, est bientôt compromise; l'arbre ne résistera pas longtemps. Il faut le dire pourtant: on a constaté que certains insectes s'attaquent même aux arbres plantés dans les conditions les plus favorables.

Un insecte coléoptère du genre Scolyte exerce les plus grands ravages à Paris et dans les environs; il y en a quatre espèces : les *Scolytes intricatus* et *pygmæus* qui vivent sur le Chêne, les *S. destructor* et *multistriatus* qui sont le fléau de l'Orme; le *S. destructor* s'attaque aux vieux Ormes, le *S. multistriatus* aux jeunes : nous nous occuperons ici des deux derniers. Vers la fin de l'été, la femelle s'insinue dans les gerçures de l'écorce, y creuse de bas en haut une galerie parallèle aux fibres corticales, et destinée à recevoir ses œufs. Après la ponte, l'insecte se traîne à l'extrémité de la galerie et y meurt, comme pour y former, avec les débris de son corps desséché, un rempart à sa progéniture; car un autre insecte, l'*Ichneumon*, s'y présentera pour y introduire la sienne, qui dévorerait dans leurs retraites les larves du Scolyte, en se formant des coques avec leurs dépouilles. Cependant ces larves se sont développées, et chacune d'elle s'est mise à creuser, perpendiculairement à la galerie maternelle, sa galerie particulière, dont le prolongement est plus ou

moins sinueux. De là ces espèces de tatouages que l'on remarque à l'intérieur des plaques décollées de l'écorce : chaque groupe de galeries, sorte de miniature des foudres que les artistes placent dans les serres de l'aigle, présente dans son ensemble une forme ovale et dessine, sur 5 à 8 centimètres dans le petit diamètre, le champ d'activité d'une famille de Scolytes composée d'une centaine d'individus. Il existe dans la galerie d'entomologie du Muséum d'histoire naturelle une collection curieuse des travaux, soit utiles, soit nuisibles, des insectes qui vivent aux dépens des substances végétales : c'est là que l'on peut examiner à loisir les traces de l'invasion vraiment redoutable des Termites, dans les ports de La Rochelle et de Rochefort, si bien décrite par M. de Quatrefages, il y a quelques années, dans la *Revue des Deux-Mondes*, et que nous avons mentionnée nous-même dans notre *Botanique à l'Exposition universelle de* 1855. Dans l'une des vitrines de cette collection se trouvait un échantillon de bois d'un jeune Orme, comme sculpté pour ainsi dire par le *Scolytes multistriatus*.

A ce moment, une foule d'autres insectes, espèce de populace, ne manquent pas d'arriver, soit pour miner à sa façon l'écorce déjà ébranlée, soit, comme les Cloportes et les Millepieds, pour jouir de l'abri frais que présentent les intervalles des couches décollées de l'écorce. D'autres, comme la grosse larve du Bombyx (*Cossus ligniperda*), percent du premier coup écorce et bois, n'attendant pas, pour pénétrer jusqu'au cœur de l'arbre par des galeries sinueuses aussi, que les approches de la place aient été facilitées par le Scolyte. Enfin l'écorce se détache entièrement du tronc et se renverse par plaques souvent longues de plusieurs mètres, comme des pans de murs. Sur ces entrefaites, le Scolyte, dont la larve se sera métamorphosée, aura profité des beaux jours de juin pour abandonner son berceau, et se sera envolé par myriades sur les arbres sains du voisinage, pour aller y recommencer la même série de ravages.

Le nombre d'Ormes ainsi détruits par le Scolyte est immense. L'administration municipale, sous l'excellente direction de M. le comte de Rambuteau, grand planteur lui-même dans ses terres de Bourgogne, s'était préoccupée de cet état de choses et s'était efforcée d'y porter remède.

C'est alors que M. le docteur Eugène Robert, déjà connu par ses travaux comme géologue attaché au voyage de la Commission scientifique dans le Nord, s'était livré à des recherches sur les ravages causés par les insectes. Le sujet, dans sa généralité, n'était pas entièrement neuf : Réaumur ne l'avait pas négligé. En 1837, M. Ratzeburg avait entrepris, à Berlin, la publication de son ouvrage sur les Insectes utiles ou

nuisibles des forêts (1). Ce traité approfondi contient une foule de détails instructifs sur les Bostryches, qui infestent les forêts de Conifères dans le Harz, mais peu ou point de documents applicables aux Scolytes, qui paraissent être assez rares dans le nord de l'Allemagne. A cet égard, et dès 1836, l'éveil avait été donné par le savant auteur des Mémoires sur la Pyrale de la Vigne, Audouin. M. Robert se livra à cette étude d'une manière spéciale. Ses premières expériences sur les arbres des promenades de Paris, de Saint-Cloud, de Versailles, datent de 1843, et furent, l'année suivante, l'objet d'une communication à l'Académie des sciences. La Société centrale d'agriculture avait ouvert un concours pour de bonnes observations sur les insectes nuisibles; le prix, consistant en une médaille d'or, fut décerné en 1845 à M. Robert, qui publia son mémoire en décembre de la même année. Le rapporteur de la Société d'agriculture, M. Guérin-Méneville, avait caractérisé la méthode de M. Robert en disant qu'elle offrait au moyen simple, certain, appuyé sur les données de la physiologie végétale et de l'entomologie : 1° de rendre la vitalité aux arbres languissants, ce qui en éloigne déjà les Scolytes; 2° et surtout de faire périr une prodigieuse quantité de ces insectes. Le 7 juin 1847, M. Milne Edwards présenta à l'Académie des sciences un mémoire de M. Robert, en appelant sommairement l'attention de l'Académie sur le double effet (guérison des arbres avec augmentation d'accroissement en diamètre) produit par l'enlèvement partiel ou général de la vieille écorce du tronc et des grosses branches jusqu'au liber. Un rapport plus détaillé sur ce mémoire fut présenté le 27 mars 1848, par M. Milne Edwards, au nom d'une commission spéciale dont il était membre, avec feu Achille Richard et M. Decaisne. Les conclusions, qui tendaient à approuver les recherches de M. Robert et à ordonner l'impression de son mémoire dans le Recueil des savants étrangers, furent adoptées.

Les végétaux, en leur qualité d'êtres animés, relèvent, comme les animaux, de l'art de guérir considéré dans sa plus grande généralité (2). L'hygiène qui leur est propre s'appuie sur la connaissance de leurs organes et du mode de leur accroissement, sur celle des milieux où ils sont destinés à vivre, afin d'écarter d'eux les influences pernicieuses et de leur fournir avec plus de régularité et d'abondance les éléments nécessaires

(1) Ratzeburg. *Die Forst-Insecten, oder Abbildungen und Beschreibung der in den Wældern Preussens und der Nachbarstaaten als schædlich oder nuetzlich bekannt gewordenen Insecten*, 4 vol. in-4°. Berlin, 1837-1853.

(2) Meyen. *Pflanzen-Pathologie*. Berlin, 1841.

à leur accroissement; l'étude des parasites de toute sorte qui se fixent sur les végétaux, et la théorie des engrais, éclairent cette hygiène ; et nous avons déjà dit combien est funeste aux arbres de nos villes le régime auquel ils sont soumis.

Le traitement médical des plantes dérive des lois de l'hygiène; mais il y a aussi une chirurgie végétale. La plus usuelle de ses opérations, la taille des arbres, c'est-à-dire l'amputation, selon certaines règles, de certains rameaux, met en évidence cette différence fondamentale entre les végétaux d'une part et les animaux des classes supérieures d'autre part, et consistant en ce que, ceux-ci étant des êtres essentiellements terminés, la régénérescence des tissus sous l'action du scalpel est renfermée dans d'étroites limites. Une plaie se refermera par suite de la formation, sur ses bords, d'une partie peu étendue de tissu nouveau; lorsque les ongles et les cheveux auront été coupés, ils repousseront dans de certaines limites : mais là se borne la faculté reproductrice de la substance organique. Au contraire, le végétal, analogue aux animaux inférieurs, aux polypes par exemple, est un être à propagation pour ainsi dire indéfinie par bourgeons, ou plutôt il semble former une association d'individus à divers degrés d'évolution et susceptibles d'acquérir un développement complet, si les circonstances leur sont favorables. Ce phénomène est si général, il domine tellement l'ensemble de la physiologie végétale, que la reproduction par graines, si étendue pourtant et si variée, ne paraît plus elle-même qu'une grande exception. C'est ainsi que s'expliquent le mieux l'accroissement et la durée énorme de certains arbres fameux, tels que le Dragonnier des îles Canaries, le Châtaignier de l'Etna, où les parties atteintes par la décadence étant réduites à l'état de support inerte, de *substratum*, pour emprunter le langage de l'école, les bourgeons qui revêtent ce support se substituent les uns aux autres en se transmettant le principe de la vie :

Et quasi cursores vitaï lampada tradunt.

(Lucrèce, l. II, v. 78.)

M. Robert a fait sur les arbres malades plusieurs sortes d'opérations de chirurgie végétale, dans chacune desquelles il s'agit de régénérer l'écorce, pour recouvrir à nouveau les parties endommagées de l'arbre; cela est toujours possible lorsqu'il en a conservé une portion suffisante à l'état de vie : voilà ce que M. Robert appelle sa *phloioplastie* (de φλοιός, écorce, et πλάσσειν, former).

C'est un axiome élémentaire, en chirurgie, que les plaies doivent être

tenues proprement. Celles des arbres, meurtrissures, chancres, gouttières, seront débarrassées de toutes les parties de tissu décomposées, et grattées à vif. Si le mal a été assez profond pour mettre le bois à nu, on étendra sur la surface ligneuse un enduit quelconque, pour la préserver du contact de l'air qui en hâterait la destruction. Partout, au contraire, où il existe quelque partie vivante de l'écorce en parenchyme ou fibres corticales, et à plus forte raison en liber, soit sur le fond de la plaie, soit sur ses bords, non-seulement il faudra la respecter soigneusement, mais encore il importe beaucoup de conserver, si on le peut, pour la protéger, quelques minces feuillets de la couche subéreuse : c'est l'espoir de la phloioplastie. Lorsqu'on opérera dans une saison où la chaleur sera modérée, ou même pendant l'hiver, il ne faudra pas craindre comme pour le bois le contact prochain de l'air pour les fibres corticales; elles en ont besoin au contraire, et l'application d'un enduit bitumineux, surtout s'il était employé à chaud, serait funeste. Quand l'opération aura été bien faite, les bourrelets régénérateurs ne tarderont pas à paraître.

Les bons effets du traitrement méthodique des plaies ont conduit à l'idée des plaies faites à dessein, avec des instruments tranchants, comme moyen de rétablir la santé générale de l'arbre. M. Robert enseigne à les faire, dans les cas suivants, et son succès a été complet.

Lorsque l'écorce du tronc et celle des grosses branches, entière à l'extérieur, mais rugueuse et d'un aspect noirâtre, aura été envahie par le Scolyte, ce que dénote, d'autre part, le dépérissement du feuillage, il faudra se hâter de pratiquer longitudinalement, sur les parties attaquées, des incisions pénétrant les couches corticales, jusqu'au liber exclusivement. Souvent ces incisions suffiront pour déterminer tout le long de leurs lignes la formation de bourrelets. Plus souvent il faudra enlever entre deux incisions une bande étroite aux dépens des couches subéreuses, mais en ménageant les plus intérieures des couches, comme nous l'avons dit pour le nettoyage des plaies accidentelles. Cette espèce de scarification déterminera un afflux de la séve, provoquera la formation de tissus nouveaux et arrêtera la marche longitudinale des larves du Scolyte, partout où l'instrument de la scarification ne les aura pas effectivement atteintes et enlevées.

Mais si, faute d'une scarification pratiquée à temps, l'arbre a été envahi de toutes parts par le Scolyte, et si la maladie est arrivée à ses derniers périodes, alors il faudra recourir aux remèdes héroïques. M. Robert n'hésite pas, dans ce dernier cas, à pratiquer ce qu'il nomme *décortication* sur une partie notable, ou même sur la totalité du pourtour de l'ar-

bre, jusqu'aux premières branches; les simples incisions étant réservées pour le tronc des arbres nouvellement atteints et les grosses branches des arbres très malades.

Pour ces diverses opérations, M. Robert se sert d'instruments très commodes, analogues à la doloire des tonneliers et à l'hermiette des charpentiers. L'ouvrier détache avec facilité des plaques minces ou copeaux, procédant avec précaution, par petites entailles, de manière à ne pas offenser le tissu vivant; la plupart de ces copeaux sont remplis de larves de Scolytes. Dans les opérations de l'enlèvement des lanières longitudinales et de la décortication se manifestent plusieurs effets liés l'un à l'autre : d'abord, une sorte de *débridement*, pour parler avec M. Robert; les parties jeunes de l'écorce sont comme soulagées du poids qui comprimait leur développement, le tissu cellulaire s'étend, la séve circule avec plus de liberté pour repousser en dehors les parties anciennes, et il est évident que cet effet de dilatation doit se propager jusqu'à l'aubier lui-même. De tout temps, les jardiniers avaient remarqué qu'un moyen sûr d'activer le développement des jeunes arbres était de fendre leur épiderme; ces jeunes arbres étaient trop serrés dans leurs langes, on laissait plus de liberté à leurs mouvements.

En second lieu, et c'est le phénomène principal, il se forme, comme nous l'avons vu, des bourrelets; dans le cas de l'enlèvement des lanières, ils se développent sur les bords de la bande longitudinale ; dans le cas de la décortication, on voit se former sur toute la nouvelle surface une espèce de réseau dont les mailles sont tracées par les lignes mises à nu des fibres corticales.

De tout temps aussi il a été pratiqué en Normandie avec succès, sur les Pommiers languissants, une décortication partielle, mais très superficielle, et qui consistait le plus souvent à nettoyer la surface de la tige. Saussure et plusieurs autres s'en sont occupés; mais ils ne s'étaient rendu compte que sommairement du phénomène: aujourd'hui les progrès qu'ont faits l'anatomie et la physiologie végétales nous permettent de le suivre dans son développement intime. On pourra donc rechercher si, dans la formation pour ainsi dire artificielle des nouveaux tissus corticaux, les organes élémentaires se produisent selon le même ordre que dans la formation naturelle et normale; si, par exemple, et à quelle époque, sous l'épiderme des bourrelets, on trouve les cellules cubiques de l'enveloppe subéreuse ordinaire, si distinctes des cellules polyédriques à parois plus épaisses, plus lâchement unies, de l'enveloppe cellulaire proprement dite; si cette position relative se maintient, ou bien si à aucune

époque de la vie de ces bourrelets, qui se confondent peu à peu avec les anciennes formations, il n'y a de différence entre les cellules. Nous recommandons ces questions à ceux des membres de la Société qui sont familiarisés avec les recherches anatomiques.

Enfin, l'accroissement de l'arbre en diamètre résulte nécessairement de la vigueur rendue à sa végétation, et par conséquent de la formation des bourrelets. *A priori,* on pouvait le dire ; on s'en est assuré par l'expérience. Il est remarquable, en effet, que la partie ménagée de l'enveloppe subéreuse tendra bientôt elle-même à se détacher naturellement ce qui ne peut s'expliquer que par un plus rapide accroissement des parties intérieures appelées à la remplacer. De plus, comme les bourrelets qui se sont formés sur les bords des incisions longitudinales font bientôt saillie et constituent des côtes sur le tronc, faute de pouvoir se loger dans le vide formé par ces incisions ; qu'ensuite ces côtes disparaissent comme résorbées par le tronc qui redevient cylindrique, il faut bien que le diamètre du tronc se soit accru. Knight avait remarqué depuis longtemps que les arbres décortiqués avaient plus grossi, dans l'espace de deux années, qu'ils ne l'avaient fait pendant les dix années qui avaient précédé l'opération.

On l'a vu, les procédés de M. Robert n'ont rien en eux-mêmes d'absolument nouveau ; mais ce qui lui appartient en propre, c'est d'en avoir systématisé la pratique et de l'avoir appliquée hardiment, profondément, et de manière à amener la destruction du Scolyte. M. Robert est allé jusqu'à se demander si, en vertu du principe que nous avons exposé ci-dessus de la multiplication pour ainsi dire indéfinie des bourgeons, on ne serait pas fondé à espérer un accroissement considérable de durée chez les arbres déjà vieux, qu'on soumettrait à une décortication périodique, et il a été conduit, par ses expériences variées et ses observations rétrospectives sur la longévité des arbres en général, à regarder comme probable le succès d'une pareille méthode ; elle ne serait, après tout, qu'un corollaire du principe sur lequel toutes les opérations sont fondées.

Les travaux de M. Robert furent malheureusement interrompus en 1848 ; l'administration d'alors en perdit de vue, ou à peu près, le but et l'importance. Les nouveaux inspecteurs des promenades crurent remédier suffisamment au dépérissement des arbres par l'emploi de moyens hygiéniques et médicaux. Par exemple, on traitait les arbres malades par l'application à leur pied d'une certaine quantité de bon terreau ou d'engrais énergiques, tels que le sang de bœuf, nourriture trop substan-

tielle pour des constitutions délabrées. Ailleurs on renouvelait, sur une assez grande étendue et à une certaine profondeur, le sol tout entier d'une plantation, et l'on ne comprenait pas que le mal principal était causé beaucoup moins par une proportion insuffisante des principes nutritifs dans le sol que par la détérioration de l'écorce, et que là devait être appliqué le remède : c'est ce qui est visible, en ce moment même, dans les travaux qui s'exécutent dans le jardin du Palais-Royal. De plus, on commit la faute d'enduire de goudron employé chaud la surface des incisions, et on brûla une partie des tissus nouvellement formés sur les plaies et incisions longitudinales. La propagation du Scolyte avait fait des progrès surprenants sur les Ormes. Les forestiers allemands conseillent de disposer, de place en place, des troncs attaqués par les insectes, afin d'y attirer ces animaux, dont on se débarrasse ensuite plus facilement, et ils les appellent des arbres-piéges (*Fangbœume*). La plupart des Ormes de nos promenades étaient réduits à ce triste état, mais ils propageaient le fléau au lieu de servir à l'arrêter.

Alors fut organisé le service municipal des plantations et promenades de Paris, sous la direction de M. Alphand, ingénieur en chef des ponts et chaussées, heureuse association de l'Ecole polytechnique et du jardinage. Le nouveau service ne manquera pas, sans doute, de se mettre en communication habituelle avec le savant professeur de culture au Muséum, M. Decaisne, et parviendra, nous l'espérons, à concilier l'application des lois de la physiologie végétale avec les exigences de la voirie urbaine. On ne tarda pas à reconnaître que les arbres traités, notamment en 1847, par M. Robert, et abandonnés depuis à eux-mêmes, étaient, à peu d'exceptions près, parfaitement guéris, pleins de vigueur: on réclama de nouveau le concours éclairé de M. Robert. Malheureusement, pour un grand nombre d'arbres il était bien tard. M. Robert, en médecin dévoué qui ne recule pas devant les cas qui semblent désespérés, a répondu à cet appel et s'est remis à l'œuvre avec un généreux empressement. En ce moment même, il dirige une opération assez étendue aux Champs-Elysées. Aux environs du Palais de l'Industrie, la curiosité des passants est attirée et leur inquiétude s'émeut jusqu'à un certain point, à l'aspect étrange d'une foule de troncs décortiqués et comme écorchés; l'espèce de pellicule qui reste de la couche subéreuse et des fibres corticales tranche par un brun rougeâtre avec la teinte noire du tronc. Cette couleur rougeâtre qui, au reste, ne persistera pas lontemps, est due au contact de l'air sur les parties en voie de formation, parenchyme et fibres corticales, dans lesquelles la séve est déjà en mouve-

ment : il en est autrement lorsque l'opération est pratiquée à l'entrée de l'hiver. Or, on peut recueillir au pied de l'arbre, avec les lambeaux de l'enveloppe subéreuse en état de décomposition avancée qui ont été simplement détachés à la main, de nombreux copeaux enlevés par le fer ; les uns et les autres sont attaqués, à divers degrés, par les larves du Scolyte.

Nous engageons les membres de la Société à se hâter d'aller étudier l'opération, que la saison déjà avancée où nous sommes viendra bientôt interrompre. Non pas que M. Robert ne la pratique aussi quelquefois dans le cours de l'été, lorsque la végétation est dans toute son activité ; mais alors il a soin d'entamer moins profondément l'écorce, et d'employer pour garantir les plaies contre les ardeurs du soleil, cet onguent très connu dont l'invention est attribuée au saint patron des jardiniers.

On remarquera aussi, au pied d'un certain nombre d'arbres, des tranchées pratiquées à 50 ou 60 centimètres de profondeur dans le sol, et disposées comme les rayons d'une croix d'honneur, dont elles ont la forme élargie vers la circonférence, rétrécie vers le centre. Ces tranchées, qu'on remplit ensuite de pierrailles, sont destinées à procurer aux racines l'accès de l'air et de l'eau des pluies ou des arrosements artificiels : pour en être plus sûr, vu le piétinement auquel le sol est sans cesse soumis, des tuyaux de drainage sont adossés verticalement au pivot de l'arbre et on en couvre l'ouverture avec un tuileau. Cette méthode accessoire a paru utile dans cette partie des Champs-Elysées, où le collet des arbres se trouve trop enterré par les remblais qui ont eu lieu à la suite de la construction du Palais de l'Industrie.

Nous ne terminerons pas cet exposé sans féliciter l'administration municipale de sa sollicitude pour l'extension et la conservation des plantations qui contribuent à l'embellissement, d'ailleurs si rapide, de Paris dans ces dernières années. Ce qu'il en coûte, ce que cette extension de la capitale entraîne de conséquences diverses et d'une haute portée, n'est pas de notre sujet ; mais le botaniste, qui naguère encore herborisait en dehors de la barrière de l'Etoile, lorsqu'il voit nos fortifications de 1840 comme égarées au milieu de quartiers nouveaux, et le bois de Boulogne devenu une promenade de Paris et un jardin *peigné*, où il n'y aura bientôt plus une seule *mauvaise herbe*, peut avoir quelque droit de se plaindre. Toutefois, s'il est forcé d'aller chercher plus au loin dans la campagne la trace des Jussieu, il est appelé à prendre sa part dans les jouissances du citadin, et il mêle volontiers sa voix à celle du public pour rendre hommage aux soins prévoyants d'une administration qui, non

contente de bâtir, semble avoir pris aussi pour devise le mot du sage octogénaire de la Fable :

Mes arrière-neveux me devront cet ombrage.

Comte JAUBERT.

REVUE DE LA CULTURE MARAICHÈRE.

Il y a peu de villes dans le nord de la France dont les marchés soient plus abondamment fournis de productions variées de l'horticulture maraîchère que ne l'est Saint-Omer.

Pour se faire une idée de l'importance de ces approvisionnements, qu'il suffise de savoir que pendant six mois de l'année, il s'expédie chaque semaine, seulement par le chemin de fer, pour environ six mille francs de Choux et de Choux-fleurs. Durant la saison des Fraises, il s'en exporte par semaine, en Angleterre, de huit à neuf cents paniers qui représentent une valeur d'environ 1,200 à 1,500 fr.

Tous ces divers produits potagers sont surtout cultivés dans les faubourgs du haut-Pont et de Lyzel, dans des marais jadis complétement incultes et qui ont été convertis en terres fertiles, dites *lègres*, dont le rapport est maintenant de beaucoup supérieur à celui des meilleures terres arables.

— *Le Roi des potirons.* Si la boucherie a son mardi gras pour exhiber publiquement le plus beau produit des éleveurs de bestiaux, la fruiterie a aussi son jour pour promener, dans les marchés, la plus belle production de la culture maraîchère. Les bouchers ont choisi le bœuf ; les dames de la Halle de Paris ont adopté le Potiron. Chaque année, à l'époque de la vente de ce fruit *légumier*, une commission se met à la recherche du plus beau de ces fruits, et dès qu'il est trouvé, toutes les dames réunies le proclament *roi des Potirons*! Ce roi des Citrouilles est alors enrubané, placé sur un brancard comme les reliques d'un saint, et promené par les halles au milieu de toutes ces dames qui lui font cortége, marchant gravement par pelotons devant et derrière, et criant : *Vive le Roi des Potirons !* Des milliers de badauds parisiens, accourus des quatre coins de la capitale, pour voir la promenade de ce bœuf gras du règne végétal, se découvrent respectueusement devant cette majesté de la famille des Cucurbitacées, et font chorus avec les égrillardes princesses du Louvre du peuple.

La fête des Potirons, qui remonte à la plus haute antiquité, a été cé-

lébrée cette année le jour de l'inauguration des Halles centrales, le Louvre du peuple, comme l'a dit l'empereur. L'illustre cousin-germain du Cornichon qui a été couronné, mesurait 2 mèt. 53 centim. de circonférence, et pesait 204 kilogrammes et 48 grammes. Il faut remonter à l'année 1836, pour trouver un roi potiron, non pas aussi gros, mais de dimension analogue. D'après les Annales officielles des Halles et marchés, celui de 1836 avait 2 mèt. 11 centim. de circonférence, et pesait 182 kilogrammes.

Un intérêt particulier se rattache à ce roi de 1857; c'est qu'il a été allaité par les terres stériles de la Sologne. Si ces terres infécondes, que M. Delamare voulait rendre fertiles à l'aide de cadavres humains, ont pu produire une Cucurbitacée aussi gigantesque, il nous semble assez naturel qu'elles peuvent produire aussi des légumes de toutes sortes, voire même des navets, pour accommoder les canards de la *Patrie*.

Il paraît que le potiron roi de 1857, qui a été acheté 300 francs, n'aura pas le sort malheureux de ses prédécesseurs, c'est-à-dire qu'il ne sera pas mis en pièces, et mangé au lait comme un simple Potiron ; on nous assure que ce monarque cucurbitacéen est devenu la propriété d'un riche Anglais, qui veut le faire confire dans du vinaigre ; — quel cornichon ! — pas l'Anglais.

— *Encore le Cerfeuil bulbeux*. Nous ne saurions trop recommander cette racine alimentaire qui, plusieurs fois déjà, a été l'objet de notices dans ce Recueil. Jusqu'à ce jour, nous n'avions expérimenté culinairement le Cerfeuil bulbeux, que sur quelques petites racines dégustées par-ci par-là. Aujourd'hui nous avons pu expérimenter en grand, grâce à l'obligeance de M. Vimont, qui se livre avec une persévérance digne d'éloges, à la culture de ce précieux légume. Dans la crainte d'idées préconçues, nous n'avons pas fait déguster notre Cerfeuil par des amateurs de nouveautés, comme cela se pratique généralement; nous avons été chercher ses juges dans différentes classes de citoyens, qui n'ont jamais entendu parler de *Chærophyllum bulbosum*, et qui, par conséquent, n'avaient aucun motif de le trouver bon, s'il était mauvais, *et vice versa*. Les racines avaient été préparées, frites au beurre, et d'autres accompagnaient du veau. — Le premier jugement porté, fut celui de la cuisinière, qui trouvait les petites *carottes* si bonnes, qu'elle aurait très certainement tout dégusté seule, sous le fallacieux prétexte qu'elle constatait l'état de cuisson ; je dus m'installer auprès de ses fourneaux pour sauver mes *Cerfeuils bulbeux* de son trop de zèle à les faire arriver *à point*. Des ouvriers maçons, occupés aux réparations de la maison, furent appelés

à prononcer sur les qualités de cette racine ; ils la trouvèrent excellente; un jeune *servant* s'en léchait encore les doigts le lendemain, en me répétant : «C'est joliment bon, c'que vous nous avez donné hier.» — Mon portier, fin gourmet, comme tous les portiers de la capitale, trouve les Pommes de terre détestables depuis qu'il a goûté le *Cerfeuil*. « Si je savais écrire comme vous, me répète-t-il chaque jour, j'écrirais dans tous les journaux pour recommander cette plante-là à tous les cultivateurs. » — Quant à moi, je dois déclarer que parmi toutes les plantes à tubercules ou racines alimentaires, le *Cerfeuil bulbeux* occupe la première place. Non-seulement il est la plus agréable au goût, mais il est encore la plus nutritive.

M. Payen a fait connaître dernièrement les résultats auxquels l'a conduit l'analyse de plusieurs tubercules de ce Cerfeuil. Ces résultats sont des plus intéressants au point de vue des propriétés nutritives qu'ils indiquent, surtout si on les compare à ceux qu'on obtient de nos meilleurs tubercules alimentaires.

Ainsi, dans le Cerfeuil bulbeux, la quantité totale de substance sèche est plus grande de plus de moitié que dans la Pomme de terre ; les principales substances nutritives s'y trouvent également en proportions plus fortes: les matières azotées de plus de moitié et la matière grasse plus que triple.

La fécule est généralement très fine ; le diamètre de ses plus gros grains est de 16 à 17 millièmes de millimètre : il ne dépasse guère le tiers du diamètre des grains d'amidon de Blé, ou le neuvième du diamètre des plus gros grains de fécule de la Pomme de terre. Les grains de la fécule du Cerfeuil bulbeux sont arrondis : beaucoup sont déprimés, présentant une face plane ou offrant l'aspect d'une sphère tronquée.

La conclusion principale déduite de ces observations par M. Payen, c'est que les racines charnues du Cerfeuil bulbeux sont, à poids égal, plus nourrissantes que la Pomme de terre, au moins suivant le rapport de leur substance sèche, ou en d'autres termes, que 100 parties en poids desdites racines en représenteraient 170 de Pommes de terre ; qu'ainsi à égalité de frais, en y comprenant le temps le plus long pendant lequel le Cerfeuil occupe la terre, il suffirait d'obtenir 10,000 kilogrammes de racines charnues par hectare pour que la culture fût économique, comparativement à une récolte de 17,000 kilogrammes de tubercules de pommes de terre (rendement moyen de cette Solanée).

Mais en supposant que l'on approche plus ou moins de ce résultat, il est toujours intéressant d'ajouter à nos ressources alimentaires un produit

délicieux, capable de varier agréablement notre alimentation, et de fournir d'excellents potages, dont le prix ne serait pas plus élevé que celui de la plupart des pâtes comestibles.

Cultivons donc le Cerfeuil bulbeux; sa culture est simple, et la plante s'accommode de tous les sols, de tous les climats. On doit faire les semis dès le mois de juillet jusqu'au 15 octobre; nous sommes par conséquent en pleine saison. M. Vimont, cultivateur, 17, rue de la Barre, à Vitry (Seine), dispose d'une grande quantité de bonnes graines, qu'il vend à raison de 1 fr. le petit paquet; il a des dépôts chez M. Chapron, marchand grainier, 37, quai Napoléon, à Paris. F. HERINCQ.

UN LIVRE UTILE :

Les hommes et les choses en 1857; par M. E. A. CARRIÈRE (1).

Sous ce titre vient de paraître un livre sur lequel nous croyons devoir dire quelques mots. Nos lecteurs vont sans doute être étonnés de voir dans un journal d'horticulture annoncer un ouvrage dont le titre seul semblerait devoir l'en exclure : il appartient cependant au domaine de la culture, et la qualification d'*utile* que nous lui donnons nous paraît justement méritée; car il convient non-seulement aux agriculteurs, mais encore à toutes les professions, à tous les âges, à tous les sexes; c'est, nous n'hésitons pas à le dire, le livre de tout le monde, et qui doit prendre place dans toutes les bibliothèques.

Le but de l'auteur, en écrivant ce nouveau volume (2), a été de montrer l'enchaînement qu'il y a entre tous les êtres, mais plus particulièrement la liaison intime qui existe entre les animaux et les végétaux, en prenant dans ces deux règnes les deux types les plus élevés : dans le premier, l'homme, que l'auteur est loin toutefois d'assimiler aux animaux, et dans le second les arbres. Dans ce travail, aussi philosophique qu'agricole, M. Carrière démontre très clairement, et par des faits nombreux, que le sort de l'homme est étroitement lié à celui des forêts, et qu'à mesure que celles-ci disparaissent au-delà de certaines limites, la vie de notre pauvre espèce devient de plus en plus laborieuse, et qu'elle est as-

(1) Chez l'auteur, 53, rue de Buffon, à Paris; à l'agence des journaux, 23, rue Monsieur-le-Prince; et dans les principales librairies.

(2) L'horticulture doit déjà à M. Carrière un *Traité des pépinières;* le *Traité général des Conifères*, le *Guide pratique du Jardinier multiplicateur.*

saillie par de nouveaux maux. Il résume et démontre en quelque sorte, par ce que nous appelons le progrès, la marche et la décadence des nations qui nous ont précédé; avec les mêmes arguments il nous montre le sort qui nous attend. La conclusion la plus sérieuse — et qui nous paraît très logique, — que M. Carrière en a tirée, c'est qu'un jour viendra *où d'autres nations rechercheront dans nos propres ruines quel a pu être le peuple qui les a laissées,* de même *que nous recherchons aujourd'hui dans les ruines de l'antiquité quels ont pu être les peuples dont elles sont les débris...* — Dans tous ces détails l'auteur s'est élevé à des considérations philosophiques qui paraissent incompatibles avec les travaux de jardinage auxquels la plus grande partie de son temps est consacrée ; mais partout il se montre aussi profond philosophe que savant jardinier.

Dans cette inspection générale des hommes et des choses, M. Carrière examine d'abord à divers points de vue ce qu'on nomme le progrès, puis il démontre, par des faits, que le nom donne souvent une idée très fausse de la chose. Les relations sociales de toutes sortes, l'éducation des hommes, celle des femmes, ont été de sa part l'objet d'un examen sérieux, et nous devons reconnaître que l'auteur envisageant ces questions au double point de vue physique et moral les a très heureusement traitées.

L'étude des maladies qui frappent les végétaux et les animaux sont aussi le sujet d'un examen particulier; les conséquences que l'auteur en tire, quoique cependant hypothétiques, ne laissent pas d'être d'un très grand poids contre le déboisement qui s'opère de toutes parts. D'après M. Carrière, toutes ces maladies seraient, en grande partie, occasionnées par la rupture de l'équilibre entre le règne végétal et le règne animal. Et en effet, les végétaux, les arbres surtout, ayant la propriété de renouveler sans cesse l'atmosphère en changeant l'air vicié en air vital, si vous détruisez cet appareil vivificateur il en doit résulter nécessairement que cet air ne pouvant plus être purifié devient pernicieux aussi bien aux végétaux qu'aux animaux ; on ne doit donc pas s'étonner de voir surgir toutes ces maladies qui attaquent tous les êtres organisés. On pourra objecter que l'air recueilli sur les points les plus élevés de nos montagnes, ou dans les bois même, présente à l'analyse les mêmes éléments et dans les mêmes proportions que l'air des hospices et des pays où règne la peste, et que par conséquent ce n'est pas à l'action de l'air qu'il faut attribuer ces maladies. A ceci, nous répondrons avec M. Carrière, qu'il existe évidemment dans l'air des principes subtils que nous ne pouvons découvrir avec les instruments trop grossiers employés pour

ces analyses, qui sont toujours faites sur des quantités d'air tellement minimes, que ces principes et la différence de proportion des éléments se trouvent par cela même insaisissables. C'est ce que démontre très clairement l'auteur par des exemples et des comparaisons simples et très judicieuses. Il met nettement à jour l'influence des forêts et les conséquences désastreuses du déboisement. Il s'appuie sur les documents d'hommes compétents ; invoquant leur témoignage pour donner plus de poids à ce qu'il avance, et pour justifier ses assertions. Selon lui, et c'est aussi notre opinion, à mesure que les forêts disparaissent de notre globe, on voit leur influence s'affaiblir dans les mêmes proportions, d'où résulte l'instabilité des saisons, et l'irrégularité des pluies ; par suite et comme conséquence forcée, les inondations de plus en plus fréquentes, ce qu'il constate dans un tableau où l'on voit en effet, que la progression des grandes crues d'eau pendant les trois derniers siècles est vraiment effrayante. Les moyens d'éviter ces malheurs si terribles, qui jettent si fréquemment aujourd'hui la consternation dans la population et amènent la ruine sur tant de contrées de notre pays, sont indiqués par l'auteur. — Les recherches sur l'étendue des forêts, sur leur aménagement et sur leur diminution graduelle ont aussi été, de sa part, l'objet d'une étude sérieuse, et des tableaux particuliers, qui font voir dans quelles proportions se sont effectués les déboisements, viennent encore rendre les faits plus saillants et plus saisissables. Ce travail a conduit l'auteur à rechercher quelle est la richesse du sol forestier, et si elle est en rapport avec nos besoins. Ici sa réponse est négative : la consommation est telle que les chemins de fer, seuls, seraient capables d'absorber bientôt le produit tout entier de nos forêts actuelles.

Après avoir démontré par tant de preuves, l'utilité des forêts, à tant d'égards, il était tout naturel que l'auteur consacrât quelques pages au reboisement: c'est ce qu'il a fait, il faut encore le reconnaître, avec la plus grande concision. Cette partie de son livre est essentiellement pratique, et, si dans ses considérations générales sur les hommes et sur les choses, M. Carrière se montre profond philosophe, il apparaît ici en habile agriculteur praticien ; la clarté avec laquelle il traite ce sujet, fait voir que tous ces travaux lui sont familiers.

Il pose, comme une règle générale, qu'il n'est aucune partie du globe — à moins qu'elle ne soit continuellement recouverte par les eaux ou par les glaces — qui ne puisse être garnie de végétaux. Il entre ensuite dans des considérations générales sur la marche de l'envahissement des terrains par la végétation, puis il traite des différents modes de semis et

plantations suivant les circonstances et les conditions dans lesquelles on opère ; des divers moyens à employer pour boiser les montagnes, les rochers, etc., etc. Ensuite il dispose par séries les végétaux propres au reboisement, suivant la nature des terrains à reboiser. Ainsi, on trouve indiqué pour les terres calcaires, argileuses, siliceuses, tourbeuses ou marécageuses, etc., les essences qui ont le plus de chances d'y croître. On trouve en outre indiqué pour chaque espèce d'arbre les hauteurs qu'elle peut atteindre, et les avantages qu'elle présente ; les essences qui sont surtout propres pour le midi, le nord, ou le centre de la France y sont indiquées par des lettres ; l'auteur n'a rien voulu laisser incomplet.

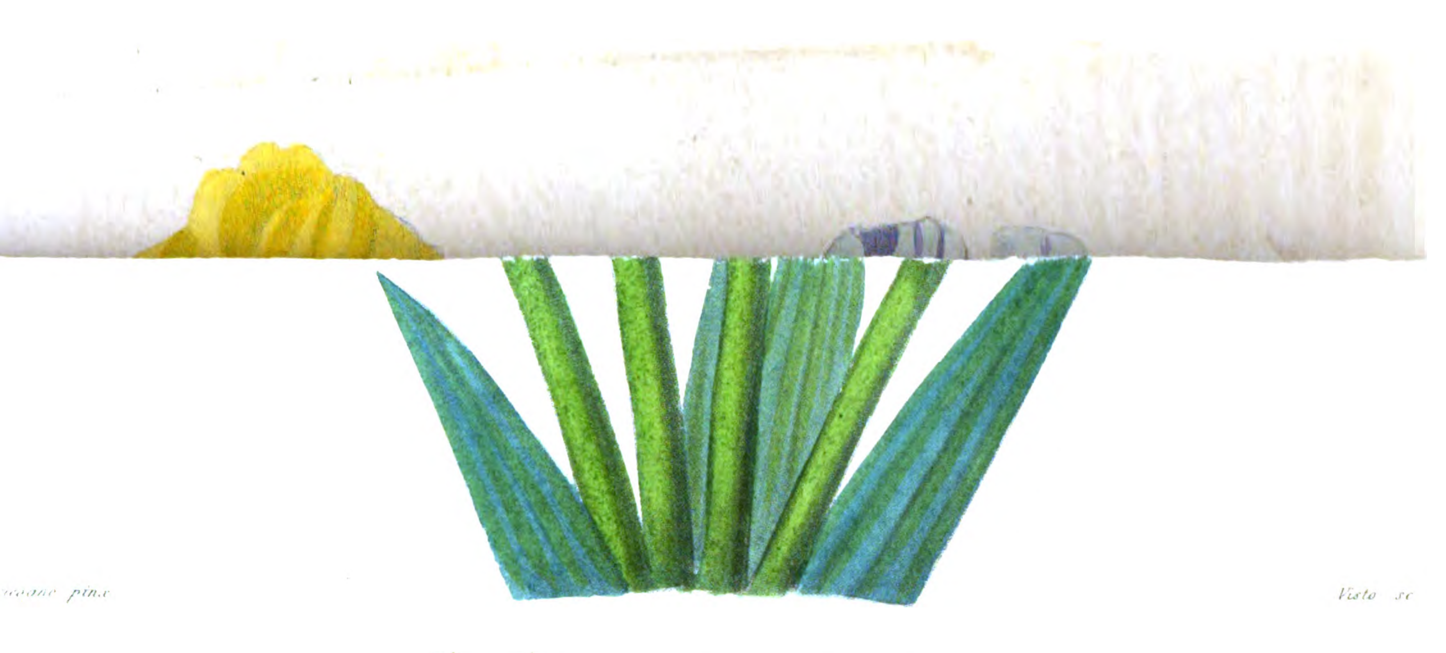
C'est dans le trajet de cette navigation laborieuse au milieu des opinions si diverses émises sur le déboisement, que l'auteur jette quelques aperçus souvent piquants, mais toujours justes, sur les hommes et sur les choses, et qui rendent la lecture de son livre aussi attrayante qu'instructive. C'est ainsi qu'il traite des causes de l'augmentation continuelle du prix des denrées de toute nature et de celle des loyers, des mœurs, des habitudes de la population, et de sujets les plus variés : en un mot l'auteur a passé en revue tout l'état social ; son œuvre est un compte rendu général qui caractérise parfaitement notre époque et qui justifie son titre auquel il aurait pu ajouter : Abrégé de l'histoire philosophique et d'économie politique du XIXe siècle. Nous avions donc raison de le dire en commençant cet article : l'ouvrage de M. Carrière est le livre de tout le monde, et nous espérons le rencontrer bientôt dans les bibliothèques de toutes les personnes qui désirent connaître l'état actuel de notre société.

F. HERINCQ.

CONGRÈS POMOLOGIQUE DE LYON.

La Société d'horticulture pratique du département du Rhône a publié deux programmes, l'un pour son exposition de fleurs, fruits, etc., qui aura lieu à Lyon le 26 septembre ; l'autre pour annoncer l'ouverture de la seconde session du Congrès pomologique, qui coïncidera avec cette exposition. La Société du Rhône, désirant obtenir le meilleur résultat possible, invite les hommes pratiques de tous les pays à prendre part aux travaux de ce congrès.

Paris. — Imp. horticole de J.-B. GROS et DONNAUD, rue Cassette, 9



Visto sc.

Iris Germanica variés :

1 Isaure. — 2 Odette. — 3 Priana. — 4 Idion. — 5 Madame Lemon.

IRIS GERMANICA (Pl. xiv.).

Variétés : 1 *Isaure*, 2 *Odette*, 3 *Priana*, 4 *Idion*, 5 *Madame Lemon*.

Etymologie. *Iris* était la messagère de Junon. Cette jalouse et orgueilleuse déesse, pour récompenser *Iris* de ses bons services, la plaça dans le ciel ; c'est ce qu'on appelle l'arc-en-ciel. Théophraste et Pline ont donné ce nom aux plantes qui nous occupent, à cause de la variété de couleurs de leurs fleurs.

Famille. *Iridées* de Jussieu, — *Triandrie monogynie* de Linné.

Caractères génériques. — Plantes vivaces herbacées, à rhizôme tubéreux ou très rarement bulbeux, à feuilles largement rubanées, roides, pointues, engaînantes, et attachées à la hampe florale par le bord. Les fleurs, grandes, belles et très variées en couleurs, naissent plusieurs sur une hampe rameuse, et sont accompagnées d'une spathe parcheminée. Chaque fleur n'offre qu'une seule enveloppe nommée périanthe ou périgone par les botanistes. Ce périanthe (corolle des jardiniers) présente un tube plus ou moins long inférieurement, et six divisions (vulgairement appelées pétales), dont 3 extérieures plus grandes, larges, réfléchies, barbues à la base dans certaines espèces ; les 3 intérieures, plus petites, sont dressées. Trois étamines sont insérées à la base des divisions extérieures du périanthe. L'ovaire est infère (au-dessous du tube de la fleur), presque triangulaire et à trois loges ; il est surmonté d'un style à trois angles et terminé par trois stigmates pétaloïdes (élargis et colorés comme des pétales), ayant en dessous, à la base d'une échancrure, une sorte de petite bouche par où pénètre la poussière pollinique. Le fruit est une capsule sèche à trois loges, contenant de nombreuses graines aplaties, disposées sur deux rangs dans chaque loge.

HISTORIQUE DU GENRE.—Les Iris ont été connues de tout temps et par tous les peuples des régions froides et tempérées de l'hémisphère boréal. On les rencontre croissant spontanément sur l'ancien continent, dans la Sibérie, au nord, et, de là, elles s'avancent au sud jusqu'à l'Algérie, la Perse et la Chine. Le Nouveau-Monde en possède aussi plusieurs espèces ; là encore, on ne les trouve que dans le nord de l'Amérique ; la limite sud est la Virginie.

La France est la moins bien partagée dans la répartition des Iris sur notre globe. Son sol ne produit que des espèces à coloris peu brillant, comme l'*Iris pseudo-acorus*, qui croît dans les endroits marécageux et sur les bords des ruisseaux. Elle a donc dû emprunter aux pays voisins toutes ces belles espèces qui ont produit ces nombreuses variétés, ornement de nos jardins pendant les mois de mai et juin.

C'est l'*Iris xiphioïdes*, vulgairement appelé *Iris* ou *Lis* d'*Espagne*, de *Portugal*, d'où elle est originaire, qui, la première, a reçu les soins de



la culture en France. Son introduction remonte à l'année 1571, année du mariage du malheureux amiral Coligny, ce héros du calvinisme, si lâchement assassiné, avec soixante mille de ses coreligionnaires, de par ordre d'un roi chrétien, Charles IX, en 1572. Un an après le massacre de la Saint-Barthélemy, les jardins français s'enrichissaient d'une seconde espèce, originaire de l'Allemagne, l'*Iris germanica*, qui est, dit-on, le type des nombreuses variétés obtenues dans ces dernières années. Pendant tout le règne de Henri III, règne de troubles et de débauche, on s'occupa beaucoup plus de plaisirs licencieux que de culture des fleurs; nous ne voyons, en effet, apparaître aucune nouvelle espèce d'Iris. Lors de l'avénement au trône de France de Henri IV, Mars régnait encore en maître absolu dans toutes les provinces françaises, et il n'était guère possible à Flore de se livrer à ses douces et innocentes occupations; elle n'aurait eu, au reste, pour arroser ses fleurs, que le sang de milliers de soldats égorgés, et elle a horreur du sang. Enfin, après 23 années de guerres civiles qui avaient dévasté le sol de la France, Flore put reconquérir ses États, en même temps que le roi de Navarre prenait définitivement possession de son trône. Il semblerait que les Iris attendaient l'absolution du pape Clément VIII, pour venir prendre place dans les jardins français; car dans la même année (1596), les Annales de l'horticulture avaient à enregistrer six nouvelles espèces. C'est qu'aussi la fleur d'*Iris* est la fleur qui figure sur les armes de la maison de Bourbon, sous le nom de fleur de Lis, et il est assez probable que l'Iris devint alors la plante à la mode. L'Espagne, au lieu de soldats, envoya en France — sans doute pour faire sa cour au roi — l'*Iris Xiphium;* la Sibérie, l'*Iris sibirica* et sa variété à fleurs blanches; l'Autriche, l'*Iris pumila;* les États romains, l'*Iris florentina*, et c'est évidemment aux soldats hongrois, qui combattaient, à cette époque, les Turcs dans la terre sainte, que nous sommes redevables des *Iris* de ce pays, les *pallida* et *Susiana*.

En 1597, pendant que le bon roi Henri faisait baptiser, en grande pompe, la fille que venait de lui donner sa belle Gabrielle, la floriculture française enregistrait aussi deux nouveaux membres de la famille des Iridées : la Perse lui avait envoyé l'*Iris tuberosa,* et la Hongrie lui fournissait l'*Iris variegata.*

Le XVII[e] siècle, qui a vu inventer les microscopes et les perruques; qui a vu fonder l'Académie française et le Jardin-des-Plantes de Paris; qui a vu prendre les premières tasses de thé (en 1636), de chocolat (1662), et de café (1693); ce XVII[e] siècle, si riche en découvertes et en importa-

tions de toutes sortes, n'a pourtant vu introduire que deux espèces d'Iris : la *Persica* en 1629, et la *Sambucina* (1658) qui a joué plus tard un grand rôle dans la production des variétés jardinières.

Le XVIIIe siècle, plus heureux, en voit cultiver une vingtaine d'espèces nouvelles. Le Nouveau-Monde commence de fournir son contingent : En 1732, on introduit de l'Amérique du Nord l'*Iris versicolor ;* en 1756, c'est la *cristata*, et en 1758 la *virginica*. On reçut de la Sibérie l'*Iris Spuria* en 1750, et l'*I. halophila* en 1780. Deux espèces chinoises marquent une époque douloureuse et mémorable à la fois de l'histoire de France : l'Iris *orientalis* a profité du règne de l'égalité (1790) pour s'introduire dans les jardins français ; c'est deux ans après, pendant les massacres de Paris, que le *chinensis* vint prendre place auprès de sa concitoyenne. Les autres espèces introduites durant ce siècle n'ont jamais joué un bien grand rôle dans l'ornementation des parterres ; nous n'en parlerons pas.

De 1800 à 1826, quarante-cinq nouvelles *Iris* sont encore introduites de différentes parties de l'Europe ; nous ne mentionnerons que les plus remarquables. C'est à la suite de la nouvelle invasion de l'armée française en Italie, en 1800, qu'apparut l'*Iris violacea*, originaire de ces contrées. L'Algérie envoya, l'année du Concordat (1801), l'*Iris alata ;* c'est au moment de l'exécution du duc d'Enghien, que la Russie nous expédia, en 1804, l'*Iris Ruthenica* ; et c'est pour souvenir que nos soldats ont rapporté de Russie, en 1812, l'*Iris desertorum*. En 1815, le même motif fit agir les Hongrois qui, à leur tour, introduisirent l'*Iris hungarica*. — L'année 1820 n'a pas fait de brillantes acquisitions ; elle a acquis pour la floriculture l'*Iris Pallasii* de la Tartarie chinoise, le *Tangerica* du Maroc, et le très humble auteur de cet article ! — Enfin, on enregistre encore, en 1822-1823, les *Iris humei* et *nepalensis*, du Népaul ; en 1824 et 1825 les *Iris cœlestina* et *gracilis* de l'Amérique septentrionale ; puis les introductions étrangères semblent s'arrêter. C'est qu'à cette époque commence une *ère nouvelle* pour l'*Iris*. Cette plante devient l'objet d'une culture particulière ; on s'attache à semer ses graines, qui produisent des variétés, et les espèces étrangères sont abandonnées ; on sème encore et toujours, et chaque année apporte de nouveaux gains qui font à leur tour oublier les anciens. Aujourd'hui on compte près de 200 variétés d'Iris.

Les premiers semis d'*Iris* ont été faits par M. de Bure, amateur passionné pour ce beau genre, il y a environ trente-cinq ans, avec les graines de l'*Iris germanica ;* mais comme cette espèce ne produit que

peu de graines, il eut recours aux *I. sambucina*, *pallida* et *plicata* plus fertiles, d'où sortirent de nombreuses variétés d'un grand mérite sous le rapport du coloris, et parmi lesquelles on doit citer l'*I. Buriensis*, qui devint le type d'une foule d'autres variétés nouvelles. Un fait remarquable et très intéressant au point de vue de la science botanique, c'est que M. de Bure, semant des graines des *I. sambucina* et *plicata*, vit souvent sortir, de ces semis, des *I. variegata*, *squalens* et autres, considérées comme espèces par certains botanistes. Ce fait donnerait raison à Lamarck, Tournefort et Bauhin, qui regardaient ces Iris comme simples variétés de l'*Iris sambucina*. La *Germanica* est-elle bien réellement une espèce? ou ne serait-ce pas aussi une variété hybride de la *Sambucina?* Sa stérilité donnerait à le penser, et sa fertilité, après la fécondation artificielle avec le pollen d'autres variétés, pourrait appuyer cette opinion; car chacun sait que les hybrides, naturellement stériles par suite de l'imperfection, le plus souvent, des anthères, deviennent fertiles lorsqu'on les féconde avec le pollen bien conformé d'une autre espèce ou variété. Quoi qu'il en soit, et bien que les semeurs aient toujours pris leurs graines sur les *Iris sambucina*, *pallida, Buriensis,* etc., c'est la *Germanica*, cette espèce presque inféconde, qui a les honneurs de la paternité; c'est toujours elle qui est considérée comme le type des *Iris barbus*.

Après M. de Bure, M. Jacques, ancien jardinier en chef du domaine de Neuilly, se mit à semer des *Iris* vers 1830, et s'en forma une très remarquable collection. C'est en voyant le succès de son confrère que M. Lémon fit aussi des semis, et, vers 1840, il en possédait une centaine de variétés. Puis vinrent MM. Victor Verdier, Guérin Modeste et la maison Bossin-Louesse et Cie, dans la collection de laquelle nous avons choisi les variétés figurées dans notre planche. Jusqu'à cette époque de 1840, les Iris avaient échappé à la nomenclature; on les cultivait sans nom; mais, le nombre augmentant chaque année, et la mode s'étant portée sur ces plantes, le besoin se fit vivement sentir, — comme on dit dans les prospectus, — de désigner chaque variété par un nom,— malheureusement quelconque, — la nomenclature botanico-horticole n'étant assujettie à aucune règle, à aucune loi. Disons cependant, à la louange des cultivateurs d'Iris, que les noms qu'ils ont donné à leurs plantes sont généralement euphoniques; on y trouve peu de *Chipetousikoff*, *Backmeteff*, *Helfeinbein*, etc., noms qu'une jolie bouche ne peut prononcer sans perdre de son attrait; ils ont été avares des *monsieur*, *madame*, *mademoiselle*, qui s'harmonisent si peu avec cette poésie su-

blime des fleurs, et nous sommes heureux de constater qu'il n'y a ni *souvenir*, ni *triomphe*, ni *gloire ;* mots qui sentent le charlatanisme à cent lieues à la ronde.

Les cinquante plus belles variétés d'Iris s'appellent (1) : *Isaure, Odette, Priana, Idion, madame Lémon*, figurées pl. XIV ; puis :

Mme Grandin.	Bougainville.	Nationale.	Marjolin.
Berthea.	Apollon.	Pulcherrima.	Louise de Savisse.
Clément.	Catenat.	Reine des Belges.	Emma.
Gracieuse.	Honorabile.	Noémi.	Amanda.
Sylphide.	Julia Grisi.	Bacchus.	Simile.
Fatime.	Malvina.	Paros.	Calypso.
Mécène.	Bergeana.	Azael.	Bossuet.
Agénor.	Othello.	Célini.	Friès Morel.
Aïxa.	Pelopidas.	Mardochée.	Arlequin Malinais.
Paquita.	Mme Jouneau.	Arnold.	Erigone.
Julie Meunier.	Spectabilis.	Duch. de Nemours.	Ignacite.
Heracleus.	Reticulata superba.	Agathe.	
Mme Chéreau.	Innocenza.	Adonis.	

Culture.—Les Iris sont des plantes essentiellement rustiques. Elles se plaisent dans tous les terrains, excepté ceux qui sont trop humides. Les terres sèches, les terres pierreuses sont très bonnes pour cette culture ; l'*Iris pseudo-acorus* seul est aquatique. On peut planter les Iris depuis le mois de novembre jusqu'au mois d'avril ; mais l'automne est la saison la meilleure ; les plantes végétant un peu pendant les belles journées d'hiver, assurent leur reprise, et on est plus certain de la floraison pour l'été suivant. Dans la plantation, il faut avoir soin de ne pas trop enterrer les rhizômes d'*Iris*, qui veulent être presque à découverts ; enfoncés trop profondément en terre, ces rhizômes pourriraient ou végéteraient mal. On peut se dispenser d'arroser les Iris et de leur donner des engrais. Mais pour avoir toujours une belle floraison, il faut rajeunir les plantes en séparant les touffes tous les quatre ou cinq ans. Quant à l'exposition, pourvu que l'Iris soit en grand air, peu lui importe qu'elle soit au nord ou au midi.

Les Iris ne dégénèrent pas ; elles sont rarement malades. Si parfois elles fondent tout à coup, c'est par excès d'humidité ou parce que les rhizômes sont trop enterrés ; la cause du mal étant ainsi connue, le remède est facile à trouver.

(1) Nous les inscrivons par ordre de mérite.

La multiplication des Iris par la voie des semis est aussi des plus simples.

On sème les graines aussitôt après leur récolte ; c'est-à-dire au commencement d'août, soit en terrines, soit en pots bien drainés, et remplis d'une terre un peu sablonneuse et qu'on tient toujours un peu moîte. On rentre pendant l'hiver ces terrines ou pots dans une serre ou sous châssis froids, en évitant l'humidité. Les graines lèvent au printemps suivant. On repique le plant vers les premiers jours de mai, en laissant une distance de 30 centim. entre chaque pied; en cas de grande sécheresse seulement, on lui donne quelques petits arrosements. Jusqu'au moment de la floraison, qui a lieu la troisième ou quatrième année, il n'exige d'autres soins que des binages et des sarclages. On choisit alors les plus belles fleurs, celles qui présentent les qualités recherchées dans les Iris, et qui sont : pétales bien étoffés, larges et arrondis, bien étalés; les extérieurs gracieusement réfléchis en dehors, mais sans s'enrouler. On doit aussi rechercher les coloris qui vont au rouge ou brun velouté, et les couleurs vives, qui sont encore rares dans ce genre.

F. HERINCQ.

QUELQUES OBSERVATIONS

Sur la Giroflée des Jardins et la Julienne (HESPERIS MATRONALIS).

La Giroflée est une plante ancienne, estimée à juste titre par son odorat et ses suaves parfums, qui embaument l'espace environnant le lieu où elle fleurit; chacun a pu remarquer, comme moi, que les variétés à fleurs rouge-écarlate sont sujettes à une sorte de maladie : leurs jolies fleurs deviennent panachées de blanc, ce qui leur ôte le brillant éclat de leur coloris; leur végétation semble rachitique dans ce cas. Depuis plusieurs années, j'ai apporté à cette culture des modifications qui m'ont parfaitement réussi, et, de vilaines plantes que je cultivais jadis, je suis parvenu à en obtenir de belles et luxuriantes qui me donnent des fleurs rouges irréprochables. Voici comment j'opère : Mon jeune plant est repiqué en pépinière; puis, dans l'endroit où je le mets en planche et où il reste jusqu'à l'approche des grandes gelées, je fais une sorte de défoncement de 50 à 60 centim. de profondeur, ayant soin de placer la terre de la surface au fond de la tranchée et celle du fond à la surface. Cette opération finie, j'y plante les jeunes *Giroflées,* ayant préalablement couvert le sol d'un léger paillis. Je les laisse dans cet état jusqu'à la fin de novembre, et même quelquefois plus tard ; puis, je les mets en pot dans un sol ri-

chement amendé, et je les place dans un endroit aéré, à l'abri des grandes gelées. J'obtiens ainsi une belle floraison qui a bien son mérite.

De ces faits, j'observe que les *Giroflées* préfèrent un sol à peu près neuf, et que les cas de maladie (panachures) sont encore plus fréquents si le sol, dans lequel on les place, a été précédemment employé à des cultures de plantes de la famille des Crucifères à laquelle elles appartiennent, telles que les Choux, les Navets, etc. Je laisse à d'autres plus savants que moi le soin d'expliquer cette particularité qui existe réellement dans beaucoup de localités (1).

Pour obtenir de bons plants de *Juliennes* bien ramifiées à la base, soit la blanche, soit la bleue et même la rouge (la plus délicate réussira très bien), je leur donne les soins suivants : Au commencement de juin on fait des boutures avec une seule feuille enlevée avec une très petite portion de la tige, en forme d'un écusson de Rosier très court : il suffit d'enlever seulement ce que contient l'aisselle de la feuille (2) et de couper cette dernière à moitié ; puis on les plante près à près, distantes de l'épaisseur d'un doigt. J'en ai placé jusqu'à quatre-vingts sous une cloche. On les tient ainsi à l'état de bouture jusqu'au 20 août ; toutes s'enracinent avec facilité et, à cette époque, on peut les transplanter en pépinière, où ils passent très bien l'hiver ; au moment de les mettre en place, on a de bons plants, munis de plusieurs tiges, qui produisent assurément de meilleurs effets que par le mode d'éclater les vieux pieds. Cette méthode n'est point assez connue, car bien peu de jardiniers la pratiquent et savent les bons résultats que l'on en obtient. — LEMARTINEL.

(*Bulletin du Cercle pratique d'horticulture de la Seine-Inférieure.*)

LES REINES-MARGUERITES COURONNÉES.

On a vendu l'année dernière une fleur dont les variétés étaient alors inconnues dans tous les pays ; sa floraison commence en juin et finit en octobre. Cette fleur inconnue, comme dit le prospectus, c'est la *Reine-Marguerite à cœur blanc* dite *couronnée !*

(1) Un membre a fait observer que les jardiniers cultivent avec succès les Juliennes dans des terrains neufs, employés précédemment à la grande culture.

(2) Il y a, en effet, à l'aisselle de toutes les feuilles le rudiment visible ou caché d'un bourgeon. La plupart du temps ce bourgeon ne se développe pas ; mais, dès que les circonstances l'exigent, cette réserve, que la nature a préparée dans sa prévoyance, se développe et reproduit l'espèce. Ainsi les nombreuses suppressions que l'on effectue par la taille des arbres font naître une foule de bourgeons qui n'auraient pas paru sans ces mutilations. A. M.

Cette variété, par la forme de ses fleurs et le mélange de ses couleurs, rappelle assez bien la belle cocarde du grand Giroux, ce garde national si chauvin de 1830. Lors de la distribution du prospectus, cette Reine-Marguerite a produit une certaine sensation dans le monde horticole. Ce n'était pas assez de posséder les Reines-Marguerites anémone, anglaise, naine hâtive, pyramidale, pivoine, perfection, fleur de Chrysanthème, on voulait encore avoir cette huitième merveille ; et chacun de s'empresser d'acheter des graines de la *Reine-Marguerite couronnée.*

L'origine de cette variété, pour ne pas se perdre dans la nuit des temps, n'en est pas moins très obscure. On croit qu'elle a pris naissance accidentellement, il y a une dizaine d'années, dans le jardin d'un couvent des environs d'Alençon, d'où le propagateur, ex-tailleur, l'aurait fait sortir pour l'enfermer dans son jardin. Après l'avoir cultivée pendant plusieurs années et en avoir mis des échantillons dans plusieurs expositions d'horticulture, il se serait enfin décidé à en faire jouir l'humanité tout entière.

Pour mieux faire connaître et apprécier le mérite de sa nouvelle *fleur inconnue*, le propagateur publia et distribua un prospectus-catalogue, orné de la cocarde susdite, et dans lequel il en décrit quatre-vingt-deux variétés ! — Plusieurs présentent « trois rangs intérieurs de tuyaux en *coutil blanc* !! » — Ces variétés proviennent, dit-on, d'un semis fait avec les rognures de pantalons et des doublures d'habits. — D'autres sont à « *tuyaux de bouts faisant de la dentelle.* » — Celles-ci ne nous surprennent pas ; tout ce qui naît en cette ville doit posséder le fameux *point d'Alençon*. — La 16e a *un cœur de Biberon*; la 31e « *forme le Biberon sur le cœur.* » — Le prospectus ne dit pas si c'est le Biberon Darbo, 1er du nom, ou celui de Thier ; — ne pas confondre ce nom avec celui du grand homme... d'État, qui prend l'*s*; l'illustre auteur du *Consulat et de l'Empire* n'a inventé que les forts détachés de Paris. — Ces 16e et 31e variétés ont été créées à l'intention de mesdames les nourrices, qui, à défaut d'autre chose, auront à offrir aux mioches confiés à leurs soins, ces merveilleuses Reines-Marguerites, et les jeunes mioches et miochettes s'y laisseront prendre, tant la ressemblance est frappante avec l'appareil *pseudo-mamelleux* ; l'expérience, du reste, a été tentée, à ce qu'il paraît, sur les nourrissons de la ville d'Alençon, et elle a parfaitement réussi, à la grande satisfaction de mesdames les nourrices.

Enfin il y en a pour tous les âges et pour tous les goûts ; mais nous recommandons, surtout aux amateurs d'omelette au lard, les variétés 13 et 21 qui ont sur *le cœur un œuf couché*, ou la 78e qui a son « *œuf debout*

avec une étoile blanche au milieu de la pointe, » etc., etc., etc.

Cette diversité de forme et de coloris était bien faite pour stimuler la curiosité et le zèle des plus récalcitrants amateurs de nouveautés, et leur faire délier les cordons de leur bourse. Quelques-uns en achetèrent donc un paquet, qui contenait de 110 à 115 graines, pour la modique somme de 25 francs, et non 25 centimes, prix qu'on vend, dans toutes les maisons de graineterie, le paquet des autres variétés.

Un amateur de nos amis, M. Jacques Bonhomme, dans un moment de loisir, a voulu se rendre un compte exact de ce que coûterait le kilogramme de graines de ces 82 merveilles, calculé sur le prix de 25 cent. la graine, prix du catalogue du propagateur ou inventeur. Il a trouvé dans un gramme 375 graines. Or, 375 fois 25 cent. font 93 fr. 75 cent.; le kilogramme coûtera donc 93,750 fr.; chiffre bien modeste en face du mérite de la chose, et qui me rappelle les notes de mon tailleur. — En consacrant un hectare de terre à la culture de cette Reine-Marguerite, comme elle n'est pas avare de ses graines, on pourrait faire d'assez beaux bénéfices; ce serait beaucoup plus avantageux que d'élever des lapins, avec lesquels on ne peut se faire que 3,000 fr. de rente. Aussi nous comprenons que l'heureux possesseur de cette nouvelle Californie ait eu un moment l'envie de vendre sa propriété d'Alençon et de louer rue de Rivoli, à Paris, un riche magasin, doré sur toutes les coutures, pour se livrer exclusivement à la vente de sa Reine-Marguerite. Il est fâcheux qu'il n'ait pas mis de suite son idée à exécution; aujourd'hui, sa graine est éventée et ne produit plus, s'il faut en croire certains acquéreurs, que des Reines-Marguerites qui rappellent trop celle du Révérend Père d'Incarville, introduite en 1731. Nous saurons bientôt à quoi nous en tenir sur le compte de ces *fleurs inconnues dans tous les pays*, et qui font grand bruit en ce moment autour de nous; car la Société impériale et centrale d'horticulture de France, siégeant à Paris, est en effet saisie de cette affaire. MM. Chapron et consorts ont déposé, à l'une des dernières séances de cette Société, une plainte accompagnée d'un bouquet de cette merveille, qui doit être, — non pas entendu, — mais regardé comme témoin à charge. Sans doute que le propagateur en enverra un à décharge. Nous tiendrons nos lecteurs au courant de cette affaire, qui doit venir après vacations, comme on dit au palais. C'est M. R..., l'avocat des parties plaignantes. On ne désigne pas celui du défendeur; mais ce n'est pas nous.

F. HERINCQ.

PINCEMENT CONTINUEL APPLIQUÉ AU PÊCHER.

Depuis 1840, et dans quelques jardins seulement, un nouveau traitement était appliqué aux branches fructifères du Pêcher. Les arbres étaient vigoureux, sains, exempts du blanc, de la cloque, et, qui mieux est, se couvraient d'une énorme quantité de fruits, et cela à peu près tous les ans. Ce procédé si avantageux restait pour ainsi dire encloîtré entre les murs où il avait été essayé, attendu que les grands-maîtres de l'Arboriculture, qui avaient posé en sens inverse la taille du Pêcher, ne le démontraient ni dans leurs ouvrages ni dans leurs cours. Ils le considéraient comme impropre à la durée et à la fructification de l'arbre. Mais que dire devant l'évidence des faits? Quel argument peut-on opposer à dix ou quinze années de succès? La théorie a dû s'incliner et prôner le nouveau venu. Voici la manière de lui faire honneur :

Dans les Pêchers formés en espalier carré, en palmette, en candélabre, etc., on avait l'habitude de distancer les branches charpentières de 60 cent. environ, afin de pouvoir tailler et palisser les coursonnes de dessus et de dessous ; maintenant vous ne les écarterez que de 25 c., quand elles auront une direction verticale ou horizontale, et 30 c. quand la direction sera oblique (l'inclinaison les rapprochant), attendu que vous taillerez très peu et que vous ne palisserez plus. Quand on plantera des Pêchers pour cordon oblique, 30 ou 35 c. seront l'espace qui les séparera l'un de l'autre, au lieu de 75 c. ou 1 mèt. Je ne décrirai pas la manière d'obtenir l'arbre sous une forme quelconque, c'est connu depuis longtemps; il s'agit seulement ici de la conduite des rameaux à fruits. Prenons une branche principale ; on l'a taillée à peu près aux deux tiers de sa longueur. Quand les yeux commencent à se développer, dans le courant de mai, on supprime ceux de derrière regardant le mur; on conserve tous les autres — ceux de la face ombrageront la vieille écorce, — on éborgne les yeux doubles et triples, de manière à les laisser simples; au lieu d'éborgner les yeux secondaires, on pourrait les *écourter* pour suppléer au principal, s'il manquait plus tard. Quand ces bourgeons auront 10 c. de longueur, on les pince à 3 feuilles, c'est-à-dire qu'on rogne avec les doigts le brin au-dessus de la 3e feuille; les yeux placés à l'aisselle de ces feuilles vont se développer, vous les pincerez encore à la 3e feuille; 6, 10 ou 12 nouveaux bourgeons ne vont pas manquer d'apparaître, pincez-les toujours à la 3e feuille. Mais nous voici à la fin de la séve, ce 3e pincement sera sans doute le dernier. A l'empâtement de ce rameau, et vers le coup d'ongle des 1er et 2e pincements, de petites ra-

mifications, courtes, trapues ou maigres, ont sorti; ce sont les bouquets de mai, dits *cochonets*. qui doivent fructifier l'année suivante; et c'est au-dessus d'eux, à 5, 8 ou 10 c. de la branche principale que la taille s'assiéra au printemps. Les années subséquentes, le pincement sera toujours le même; à la taille, on retranchera les brindilles mortes et les trognons ou petites têtes d'oseraie des coursons frugifères. Quant à ceux qui ne montrent aucune disposition à fruits, on les retranche dans l'été, en leur laissant un talon; la plaie, mastiquée, se cicatrise, et il peut encore sortir des lambourdes à la couronne. Ainsi, rappelons-nous-le bien, on pince toujours à la 3e feuille; c'est M. Du Breuil qui nous l'enseigne.

M. Grin, à Chartres, chez lequel on rencontre de si beaux modèles de la méthode nouvelle, pince à 2 feuilles la première fois, à une feuille les autres, pour transformer à la base et sur le vieux bois des yeux éteints en bouquets de mai, de sorte que ses sous-mères sont de véritables guirlandes de Pêches. M. Jules Courtois, et presque tous les amateurs du département d'Eure-et-Loir, n'ont pas manqué de suivre son exemple. M. Rose Charmeux, de Thomery, qui avait hésité à pincer aussi court, craignant de refouler la séve aux dépens de l'arbre, n'en a pas moins obtenu d'excellents résultats, et se propose maintenant d'imiter M. Grin. M. Jouston, au Vésinet (Seine), en est également satisfait. A Ecully, M. Luizet l'a commencé l'an dernier. Le directeur de l'Orphelinat de Bourg, frère Henri, qui a suivi les cours des professeurs de taille, lui donne entièrement son approbation, d'après ce qu'il a vu et ce qu'il a fait. Et dans un pays voisin, dans le département de la Haute-Marne, où le Pêcher gèle quelquefois en hiver comme une plante de serre, le jardinier de M. J.-J. Ziégler, à Soyers, avait mal interprété les recommandations de M. Ch. Lahérard, un des missionnaires de l'Arboriculture, qui lui avait dit de modérer avec les doigts la fougue des *gourmands*. Ce jardinier pinçait à outrance toutes les pousses qu'il rencontrait sur ses espaliers; aussi, depuis 1837, ses arbres se portaient à merveille; il récoltait des fruits à la hottée. M. Lahérard en compte 800 sur le même!

M. Picot-Amette, arboriculteur à Aincourt, près Mantes, est le premier qui ait opéré en grand, avec connaissance de cause, et qui ait démontré cette innovation dans son livre. Il combat l'habitude de diriger verticalement les branches charpentières du Pêcher. La position verticale, dit-il, se prête moins à la formation des bouquets de mai. Aussi, dans l'espalier carré, MM. Dalbret et Lepère établissaient verticalement leurs sous-mères supérieures; c'était plus beau à l'œil que l'ancien éventail Du-

moutier ou Butret, mais plus contraire à l'équilibre de la végétation. M. Picot-Amette y a remédié en tirant de chaque branche-mère et à l'intérieur de l'arbre — Pêcher, Abricotier ou Poirier — des sous-mères intérieures horizontales, qu'il lance l'une sur l'autre, et qu'il greffe à leur point de rencontre. M. Lachaume, de Vitry, dans son Traité de 1857, décrit et figure cette forme nouvelle.

Tous ces pincements réitérés font nécessairement allonger l'œil terminal de la branche de charpente; des faux-bourgeons tendront à s'y développer : n'attendez pas leur 3e feuille, pincez-les rigoureusement à la première, ils se mettront à fruits, au lieu de se dénuder.

On pourrait craindre que, les branches-mères ayant plus de sous-mères à produire, l'arbre ne parvînt pas à garnir un mur élevé, comme par le passé. Pour obvier à cet inconvénient, on pince la flèche, ou les flèches— selon que la forme réclame une ou plusieurs mères — à 30 c., pour former un étage anticipé; si elles repoussent avec une vigueur nouvelle, un pincement nouveau ajoute un étage à la charpente de l'arbre. On n'osait pas, dans le temps, obtenir plus d'un étage par année (1), toute la séve était conservée pour la branche de remplacement; mais, par le système actuel, la branche de remplacement, la taille en crochet ayant disparu, on peut hardiment, sur un arbre robuste, forcer le liquide séveux à augmenter la jouissance du propriétaire. On conçoit que, le nombre de branches principales étant double, la quantité de fruits sera doublée, et c'est beaucoup pour un arbre de courte durée. Nous ne parlons pas de la forme cordon oblique; c'est la plus simple : point d'étage, point d'équilibre; aussi fait-elle son chemin.

Il est probable que tous ces pincements ne se feront pas à la même époque, car tous les bourgeons n'ont pas une végétation uniforme; on passe de temps en temps auprès de ses arbres, on rogne les pousses qui ont environ 10 c. Je crois même qu'il est préférable, pour la santé du sujet, d'employer un pincement successif et non instantané. Les parties herbacées du Pêcher contenant un principe acide (l'acide prussique), on pourra, au lieu de ses doigts, se servir d'un instrument quelconque.

Je n'ai pas besoin de dire que le palissage est nul; il n'y a que les rameaux de prolongement à soutenir; les personnes qui ont l'habitude de palisser en plein été, contre un mur exposé au soleil, n'en seront pas

(1) J'ai vu chez M. Habert, aux Guesnez, un Pêcher dirigé en palmette simple ayant donné dans une saison, par le pincement, trois étages parfaitement constitués.



fâchées. Le treillage devra, par conséquent, être moins compliqué. On placera de bas en haut, à 1 mèt. l'une de l'autre, des tringles peintes ou passées au sulfate de cuivre; et en travers, des lisses écartées de 25 c., ou un gros fil de fer tendu.

Enfin, il est hors de doute que ce nouveau traitement, dû au hasard, comme le pincement, a des avantages considérables sur l'ancien; je compare cette époque, qui le voit apparaître, à celle qui vit la greffe en écusson remplacer la greffe en fente. L'écusson, né aussi du hasard, aura rencontré quelque opposition parmi les vieux partisans de l'*ente;* un œil si mince devait présenter peu de garantie auprès d'un greffon entier, — et pourtant il a détrôné son aînée. Je ne prétends pas conclure que le pincement continuel fera oublier la taille, qui a illustré tant d'horticulteurs; j'attends que les expériences répétées sur plusieurs points, à diverses expositions, avec des variétés différentes, l'aient complétement sanctionné.

CHARLES BALTET.

SYNONYMIE POMOLOGIQUE.

Poire Beurré Diel.

Faire aujourd'hui une longue description de cette excellente variété de Poire, si bien connue, me paraît oiseux; je dirai seulement que la vigueur et la fertilité de l'arbre, ainsi que la grosseur et la qualité de ses fruits, sont incontestables. A Travemunde (Allemagne), par exemple, malgré la rigueur du climat, vents froids, etc., les arbres ne cessent de donner d'abondants rapports, ce que j'ai constamment remarqué depuis cinq ans; et, cet été encore, en voyant ces productions si parfaites, je disais, — bien sans le vouloir : — Quel arbre *incomparable !* Ah ! la belle Poire; ce beurré est vraiment *magnifique !* Le seul défaut de cette variété est, il faut le dire, d'avoir trop de noms, quand un seul doit suffire. Mais, me dira-t-on, pour lui appliquer son vrai nom, et sans erreur, il faut être bien sûr de le connaître? C'est justement la question que je me propose ici d'éclaircir, en ne disant uniquement que ce dont je suis certain.

Nous cultivons ici, en collections, neuf exemplaires de la variété qui fait l'objet de cette note, en forme dite pyramide, sous divers noms et tirés de quatre endroits différents. Par exemple, trois Beurrés Diel, dont un provient de Bollwiller, l'autre d'Angleterre, et le troisième d'Allemagne; ce dernier avec la traduction allemande : *Diel's Butterbirn.* — Deux *Beurrés magnifiques ;* un de Bollwiller, et le second de Bordeaux. —

Quatre autres exemplaires sous les noms de *Beurré d'Iel*, *Beurré d'Isle*, *Beurré royal*, et *Dorothée royale*.

J'ai dit plus haut que je n'avancerais que ce dont je suis certain. Je répète donc que ces neuf pieds-mères appartiennent à une seule et même variété; synonymie évidente que peut reconnaître au premier coup d'œil tout praticien. Mais de tous ces noms il ne faut en admettre qu'un seul, qui doit être le premier. Quel est-il? Pour cela nous devons le rechercher dans les auteurs plus anciens, et, afin de mieux juger l'opinion générale, ne négligeons pas les auteurs étrangers.

Downing, dans son ouvrage intitulé : *Fruits and fruit-trees of America*, dit, page 360 : *Beurré Diel* (*Synonymie* : *Diel's Nutterbirn*, — *Diel*, — *Dorothée royale*, — *Grosse Dorothée*, — *Sylvange d'hiver*, — *Beurré royal*, — *Gros Dille*, — *Des trois tours*, — *Beurré d'Ielle*, — *de Melon*, — *Melin de Kops*, — *Beurré magnifique*, — *Beurré incomparable*). Très bon fruit de Belgique, obtenu de semis en 1805, par le docteur Van Mons, et dédié à M. le docteur Auguste-Frédéric-Adrien Diel, pomologue allemand distingué. »

Dans le volume de la 4e année des Annales de pomologie belge et étrangère, nous lisons page 37 : « *Poire Beurré Diel* (Synonymie : *Beurré magnifique*, — *Beurré incomparable*, — *Poire des Trois-Tours*, — *Poire d'horticulture*, — *Poire Melon*, — *Dry-Toren*, — *Graciolo d'hiver*, — *Fourcroy*). Le pied mère du *Beurré Diel* fut trouvé anonyme, vers le commencement de ce siècle, dans la ferme des Trois-Tours (en flamand Dry-Toren), près de Vilvorde, par le sieur Meuris, alors directeur des jardins de Van Mons, et dédié par le professseur à M. le conseiller Diel, savant pomologue allemand. »

Voyons aussi ce que dit lui-même Diel, dans l'ouvrage ayant pour titre : *Versuch einer systematischen Beschreibung, in Deutschland vorhandener Kernobtorten*, T. 19, page 70 : — *Diel's Butterbirn* (Beurré Diel). « Cette extra-belle et délicieuse Poire, gagnée de pépin, par mon plus estimable ami, le professeur Van Mons, qui a eu la bonté de lui donner mon nom, et auquel j'adresse ici mes remercîments, est bien la variété nouvelle pour laquelle l'amateur de fruits doit se réjouir le plus d'en posséder la richesse dans son jardin, tant pour la fertilité que pour la vigoureuse végétation de l'arbre. »

Ainsi nous voyons que l'opinion de ces trois auteurs s'accordent parfaitement sur le nom primitif de cette variété, bien digne de tant de noms, et qui est aussi magnifique que royale. Elle ne restera pas moins incomparable, quand on lui aura restitué son vrai nom qui est : *Beurré Diel*.

F. Luche (à Travemunde, près Lubeck).

CULTURE DU NAVET DE CROISSY.

Croissy, village situé sur les bords de la Seine, non loin de la machine de Marly, est renommé pour l'excellence des légumes qu'il produit.

La culture, telle qu'on la pratique aujourd'hui dans cette localité, diffère essentiellement de celle de la plaine des Vertus, parce que le système d'irrigation qu'on y a établi permet de conduire l'eau sans difficulté où l'on veut, avantage que l'on n'a pas aux Vertus; ce dernier pays manquant d'eau, ces arrosements y deviennent impossibles.

Deux genres de cultures sont pratiqués sur une très grande échelle dans la plaine de Croissy; ce sont celles de la Carotte et du Navet. Les jardiniers cultivent bien encore quelques autres légumes, comme Panais, Ognon blanc et rouge, Pois, etc.; mais ces espèces ne sont pour eux qu'accessoires, et se trouvent dans leurs cultures en bien moindre quantité. On peut dire que leurs soins se portent essentiellement sur la Carotte et le Navet; c'est de ce dernier que nous nous occuperons dans cet article.

Croissy a, depuis plus d'un demi-siècle, le privilége de produire les premiers Navets qui paraissent au printemps sur le carreau de la Halle de Paris; c'est aussi ce pays qui continue à les fournir pendant la plus grande partie de l'année.

Les variétés qu'on y cultive sont peu nombreuses, il n'y en a guère que deux : le demi-long et le rond; le premier entre pour environ les 9/10 dans la culture; la sous-variété dite de *Martot* est celle qu'on préfère à cause de sa belle forme obtuse et arrondie à l'extrémité, et surtout de son aptitude à se former promptement; celui dit de *Viarmes* qui a eu la vogue dans un temps, est aujourd'hui tout à fait abandonné; il manque de qualité, et on a trouvé qu'il dégénérait trop facilement.

Les premiers semis de Navets se font vers le 15 mars, sur un terrain préparé par de bons labours qu'on fait à la bêche, et fumé avec un engrais composé de fumier de cheval et de fumier de vache bien mélangés ensemble.

On dispose le terrain en carrés ou planches d'une largeur d'environ deux mètres, en ayant soin de ménager, entre les planches, des sentiers qui permettent de faire les arrosements et les autres opérations que nécessite la culture de cette plante.

Les jardiniers de Croissy choisissent, pour les premiers semis, les portions de terrain qui avoisinent le plus la rivière et où la terre est la plus forte. Ils ont remarqué que dans cette condition leurs Navets réussis-

sent beaucoup mieux qu'ailleurs et qu'ils ne sont pas véreux ; il n'en est pas de même là où la terre a moins de consistance. Pour les semis d'été c'est l'inverse qui a lieu.

Ces premiers semis, auxquels les maraîchers de Croissy apportent un très grand soin, réussissent ordinairement bien ; il arrive cependant quelquefois qu'un certain nombre de plants montent sans former de racines. C'est une perte pour le jardinier qui ne peut les vendre. On n'est pas d'accord sur l'opportunité de faire les semis avec des graines vieilles ou nouvelles, afin d'avoir des Navets qui ne montent pas. Quelques cultivateurs donnent la préférence aux graines de 2 ou 3 ans; d'autres, et c'est le plus grand nombre, emploient préférablement la graine nouvelle; ils ont remarqué que, dans ce cas, les plants sont plus vigoureux et en avance sur les autres, ce qui est un avantage dans une culture de primeurs.

Lorsque la graine est répandue sur le sol on piétine le semis, sans quoi la terre étant soulevée sécherait trop vite pendant les hâles du printemps. On recouvre ensuite avec un râteau en fer ou en bois. Les jardiniers ont pour habitude de semer très dru, ce qui m'a paru être un inconvénient, puisqu'ils sont ensuite obligés de faire disparaître, à chaque binage, un très grand nombre de plants, afin de laisser l'espace libre à ceux qui restent. Pour éclaircir, ils coupent, avec la binette, les plants les plus faibles et ceux qui ne sont pas à la distance convenable.

A partir de ces premiers semis, qui ont lieu, comme nous l'avons dit, au 15 mars, il n'y a plus d'interruption pour les suivants jusqu'aux derniers qui se font au 1er septembre. Dans ceux qui ont lieu à partir du 15 juin et qui sont considérés comme ceux de la seconde période, on suit une marche inverse de celle qui a été adoptée pour les premiers, c'est-à-dire qu'au lieu d'une terre forte, on en choisit une aussi légère que possible. On a reconnu, en effet, que, dès cette époque, les Navets sont moins sujets à devenir filandreux et véreux, surtout si les arrosements ne leur sont pas ménagés. Or les jardiniers de Croissy n'ont pas à craindre cet inconvénient, puisqu'ils ne cessent d'avoir l'arrosoir à la main.

Les premiers Navets de primeur, qui paraissent sur les marchés et qui tous proviennent des cultures de Croissy, font leur apparition vers le 20 du mois de mai. La botte, à cette époque, ne se vend pas moins de 1 fr. à 1 fr. 25 cent.

Le besoin de Navets nouveaux se fait tellement sentir au premier printemps, que, plus d'un mois avant qu'ils ne paraissent, les marchandes

de légumes vendent, pour les remplacer, de gros Radis blancs qu'on laisse se développer autant que possible, sans toutefois les laisser devenir creux ; ils sont alors vendus, cuits et mangés comme Navets nouveaux. Je ne sais si dans ce cas les connaissances pratiques des cuisinières sont en défaut, ou si elles prêtent la main à ce petit genre de fraude. Heureusement cette substitution ne compromet en rien la santé des consommateurs, attendu que l'innocuité du Radis cuit et assaisonné est bien reconnue; il ne s'agit donc, dans ce cas, comme dans beaucoup d'autres, que de savoir tirer parti des choses. LOUESSE.

REVUE DE LA CULTURE MARAICHÈRE.

Culture du Melon en pleine terre. — Un des nos abonnés nous prie de lui indiquer quelle espèce de Melon on peut cultiver dans le département du Nord, en pleine terre sans cloche ni châssis.

Le *Melon d'Archangel* est le seul qui réussisse pour ce genre de culture. M. Gustave Lenoir, jardinier de M. Delaporte, à Maisons-Alfort, le cultive depuis huit ans, de cette manière, sans avoir échoué une seule fois. Ce Melon est d'excellente qualité. Nous en avons reçu un cette année, le 3 août, provenant d'un semis fait le 2 mai, en pleine terre, sans cloche et sans chaleur artificielle ; c'était un des derniers de la récolte. La culture est des plus simples. Voici ce que M. Lenoir écrivait à ce sujet à M. Louesse, marchand grainetier.

« Le Melon d'Archangel n'est pas précoce ; il n'est cependant pas tardif ; car je l'ai semé cette année, le 2 mai, en pleine terre, sans cloche, sans chaleur, et aujourd'hui, 3 août, il ne m'en reste plus de taille. Je n'ai fait que les étêter au bout de trois semaines, après le semis ; depuis ce moment ils courent librement. — Malgré la grande sécheresse de cet été, ils n'ont été arrosés que cinq fois. — C'est un Melon qui est appelé à jouer un grand rôle dans la culture maraîchère des maisons bourgeoises, où les jardiniers n'ont ni châssis, ni cloches. Beaucoup de propriétaires, à la campagne, se refusent le Melon, parce que sa culture exige trop de frais de verre et de temps. Grâce à cette variété, le plus petit jardin pourra produire, sans frais, d'excellents Melons. En la faisant connaître, on rendra, je le crois, un grand service aux habitants de beaucoup de localités. »

Bien que Maisons-Alfort, près Paris, ne se trouve pas sous la latitude du département du Nord, nous croyons que le Melon d'Archangel pourra y

être cultivé également en pleine terre avec autant de succès. C'est une expérience à tenter.

Culture de la Chicorée. — Un grand amateur de salade de Chicorée se plaignait à nous dernièrement, que ses plants montaient de suite à fleurs, et qu'il se trouvait ainsi privé de sa salade de prédilection. — Nous trouvons, en parcourant les Bulletins du *Cercle pratique de botanique et d'horticulture de la Seine-Inférieure*, une excellente note de M. Lemartinel, dans laquelle il indique le moyen d'obtenir des Chicorées qui ne montent pas.

L'auteur de la note, lui aussi, a éprouvé pendant longtemps des déceptions au commencement de chaque été, avec ses plants de Chicorée. Ils montaient de suite à graines ; par conséquent le profit qu'il en attendait se trouvait annulé. Après de longues années d'expériences, M. Lemartinel est parvenu à remédier à cet inconvénient, qui ne tient qu'à la manière d'élever le jeune plant, que l'on repique surtout trop vieux.

Toutes les fois, dit-il, que l'on sème la graine sur couche, chaude de 25 à 30 degrés à 0 m. 10 au dessous de la surface de la couche ; que le plant est repiqué sur une autre couche, 15 ou 18 jours après le semis, et mis en place après un même laps de temps, on est bien plus certain que le plant, élevé dans cette condition, n'a point l'inconvénient de monter avant que la Chicorée ne soit bien développée et blanchie. Si par hasard il s'en échappe quelques pieds, c'est une bien rare exception.

Lorsque le plant a souffert d'une manière quelconque, dit M. Lemartinel, la déception est infaillible. Une couche plus chaude que le degré qui vient d'être indiqué, brûlerait l'extrémité des racines, et pour peu qu'elles soient endommagées, le plant montera aussi bien que celui qui n'aura pas eu la chaleur suffisante pour acquérir la vigueur luxuriante que tout bon plant doit avoir.

La Chicorée passe vite en été, et pour en avoir constamment, il faut faire de nouveaux semis tous les 16 ou 18 jours. Pour les jardiniers employés dans des maisons qui n'ont besoin que de 200 plants à la fois, et même moins, c'est un embarras d'être obligé, pour si peu, de faire des couches exprès. Ceux qui cultivent les Melons de plusieurs saisons ou d'autres plantes qui exigent une chaleur analogue, pourront semer dans un bout de la couche, ou dans des pots, et repiquer le jeune plant de même dans des pots, puis les plonger dans les couches au degré de chaleur voulue.

Ce moyen réussit parfaitement à M. Lemartinel, et lui évite l'embarras des couches spéciales et successives. Les pots permettent de changer

de couche à volonté; il a mis jusqu'à 70 plants dans chaque pot de 22 centimètres de diamètre.

M. Lemartinel ne connaît pas le nom propre de la Chicorée sur laquelle il a expérimenté, que l'on cultive en grand dans la localité qu'il habite, et que l'on vend même sur les marchés de Rouen. Ce n'est ni la *Chicorée corne de cerf*, ni la *Chicorée fine d'Italie;* mais elle a de la ressemblance avec l'une et l'autre. En attendant qu'elle soit mieux connue, il la désigne sous le nom de Chicorée de Louviers.

Les jardiniers qui cultivent un sol doux et fertile, pourront de même bien réussir dans cette culture, en mettant en place du plant qui n'aura pas été repiqué, pourvu qu'il n'ait pas plus de vingt-cinq jours, à compter du moment que le semis aura été fait. A chacun maintenant d'apprécier la qualité du sol qu'il cultive.

Pour obtenir de la Chicorée bonne à être mangée vers la fin du mois de mai, il faut semer la graine 90 jours auparavant, la tenir sous châssis après sa mise en place, pendant les deux tiers de sa végétation, ou plus ou moins, suivant la rigueur de la saison.

Le Zétout. — Les amis de l'humanité souffrante sont infatigables. Après avoir fouillé tous les coins et recoins de l'Amérique, de la Chine et autres lieux aussi lointains, pour découvrir quelques racines plus ou moins alimentaires, ils se sont rabattus sur notre Algérie, où ils ont trouvé un nouveau tubercule pouvant servir à la nourriture de l'homme.

Cette nouvelle racine légumière ou mieux rhizôme, est le *Zétout* des Algériens, et l'*Iris juncea* des botanistes. Quelle est la valeur nutritive de ce Zétout? Nous n'en savons rien. M. le Ministre de la guerre a adressé à ce sujet une note à la Société d'horticulture de Paris, qui l'a renvoyée, dans sa séance du 24 juin, à son Comité de rédaction, et jusqu'à présent rien n'a transpiré au dehors.

Haricot oléagineux. — Une autre importation non moins intéressante nous est signalée par la Société d'agriculture et d'horticulture du département de Vaucluse; c'est celle du *Ouang-Téou* ou *Man-téou* de la Chine, espèce de Haricot jaune poilu, duquel on extrait de l'huile. Cette plante exige peu de culture. En général les Chinois cultivent peu la terre pour leurs légumes, et pour le *Ouang-Téou* encore moins que pour les autres; aussi le voit-on toujours dans les terres presque incultes. Nous reviendrons sur cette plante, qui ne nous paraît pas, dès aujourd'hui, d'une bien grande importance; cependant pour prononcer, il faut attendre les quelques essais tentés; attendons. F. HERINCQ.

MALADIE DU POIRIER.

M. Mail, horticulteur à Yvetot, nous a adressé des feuilles de Poirier couvertes de longues taches jaunes sous lesquelles s'élèvent des petits mamelons sphériques et des sortes de gales verruqueuses. Ces deux sores de corps sont des états différents d'une espèce de cryptogame, que les botanistes ont nommée, les uns *Rœstelia cancellata*, et les autres *Œcidium cancellatum*.

Cette maladie, dit M. Mail, est causée par le *Juniperus sabina mas*. « J'ai remarqué, dit-il, que dans les jardins où il y a de ces *Juniperus* près des espaliers, les Poiriers sont tellement atteints de cette maladie, qu'il ne leur reste plus une feuille bien saine, et, plus le *Juniperus* est près, plus le mal est grave, au point que les Poiriers ne produisent plus du tout. »

Nous ne partageons pas l'opinion de M. Mail sur la cause de la madie du Poirier par l'*Œcidium cancellatum*. Nous connaissons plusieurs propriétés où il existe des *Juniperus sabina*, et dans lesquelles les Poiriers sont parfaitement sains. D'autres, au contraire, qui n'ont jamais possédé de Sabine, ont vu cette année leurs Poiriers entièrement couverts de cette cryptogame.

A l'une des dernières séances de la Société d'agriculture de Paris, M. Payen a donné communication d'une lettre de M. Massé, horticulteur dans le département de l'Orne, au sujet de cette même maladie du Poirier. Dans une note rédigée en réponse à cette lettre, le savant cryptogamiste M. Montagne fait connaître qu'il n'y a aucun moyen d'en prévenir le développement, la maladie étant l'*Œcidium cancellatum*, champignon endogène, c'est-à-dire qui naît dans l'intérieur du tissu de la feuille sous l'épiderme. Il ajoute qu'on peut seulement diminuer l'intensité du mal en prenant le soin d'enlever à la main, à mesure que des taches paraissent, les feuilles attaquées (1).

(1) Au moment de mettre sous presse, nous recevons de M. Delache, de Saint-Omer, des feuilles de Poiriers malades, et la note suivante :

« Depuis plusieurs années, un véritable fléau est venu fondre sur les Poiriers de certaines contrées des environs de Saint-Omer ; tous les moyens employés, pour combattre le mal, ont été infructueux. Dans quelques jardins nous avons arraché les arbres pour en replanter d'autres; la maladie s'en emparait de même. Nous avons blanchi à la chaux vive, — coupé les feuilles atteintes qui ont été immédiatement brûlées, rien n'a produit d'effet. — Ces taches, que vous remarquerez sous les feuilles ci-jointes, viennent lorsque l'arbre est bien vert et en pleine végétation. » F. Delache.

M. Chevreul, président de la Société d'agriculture, dit aussi que cette même maladie a sévi cette année sur diverses variétés de Poiriers dans la localité qu'il habite aux environs de Paris. Les vieux Poiriers, exposés au couchant, ont été attaqués les premiers ; les siens qui ont été attaqués ensuite, sont âgés de quatre ans, et appuyés de l'autre côté (levant) du même mur.

Comme, avant l'apparition du champignon, les feuilles sont atteintes de chlorose, M. Chevreul pense qu'il pourrait être intéressant d'expérimenter, en cette circonstance, le procédé indiqué anciennement par M. Eusèbe Gris, et qui consiste dans l'emploi de solutions ferrugineuses. Cette méthode a été employée au Jardin-des-Plantes, et on en a reconnu l'efficacité. Il est à remarquer, en effet, que le champignon dont il s'agit n'envahit pas la totalité des feuilles, mais qu'il reste circonscrit dans les taches jaunes ; M. Payen dit qu'il y en a aussi dans la partie verte. Dans nos observations sur un grand nombre de feuilles pour étudier ce champignon, nous ne l'avons rencontré que dans les parties décolorées, malades, et jamais dans les portions saines restées vertes.

Une maladie analogue, qui se manifeste par des plaques noires sur les feuilles des Poiriers, et notamment sur le Saint-Germain, a été remarquée par M. Bourgeois. Sous ces feuilles se trouve un petit ver blanc ; ce ver, sorti de son enveloppe, forme sur la même feuille un petit cocon blanc duquel sort, au bout de huit à dix jours, une petite mouche qui déposerait ses œufs, selon M. Bourgeois, très probablement sur les murs environnants ou sur l'écorce des arbres. — Rien de précis ici ; tout est à étudier.

F. HERINCQ.

DICTON POPULAIRE A RÉFORMER.

Quoi qu'en dise Aristote et sa docte cabale,
Le tabac est divin ; il n'est rien qui l'egale.

Maintenant que la voix du canon est éteinte, les écrivains, les journalistes, les économistes tournent leurs regards vers l'agriculture ou l'industrie, et nous donnent des articles d'horticulture incroyables, des recettes de ménage impossibles. Actuellement ils en sont au chapitre du Tabac ; ils l'échinent tous à la fois et ne trouvent pas de phrases assez sabrantes pour le pulvériser et le réduire en fumée. Soyons ici l'écho de ces messieurs, car jamais notre palais n'a humé les délices de la pipe, et

la tabatière n'est pas encore venue stimuler nos nerfs olfactifs (style L.....).

Le Tabac est originaire de l'Amérique méridionale, et c'est de la conquête du Nouveau-Monde que date son introduction en Europe; tour à tour défendu et permis, l'usage a fini par en devenir universel. Le gouvernement français a eu le bon esprit d'en faire l'objet d'un impôt particulier; il figure au dernier budget pour une somme de 160 millions de francs. Les fumeurs, les priseurs et les chiqueurs ne se douteraient pas que le revenu de leur *délicieux* passe-temps peut bâtir des villes ou soulager bien des misères. Ils ne se doutent pas davantage des effets funestes à leur santé, que peut amener la nicotine, ce principe âcre et brûlant du Tabac, qui a joué un rôle si déplorable dans un fameux procès belge. La nicotine est le revers de la médaille du Tabac; celui-ci vous transporte dans les nuages, celle-là vous conduit au tombeau. On ferait un volume des empoisonnements, des folies, des accidents produits par l'emploi immodéré de la feuille du Tabac.—Vauquelin, Mutel, Roques, J. Lanzoni, Fourcroy, Orfila, Richard, Moston, Brodie, Macartney, Malapert et autres médecins, savants ou écrivains, ont démontré, par des expériences ou des récits, que le Tabac, dont l'introduction en France par Jean' Nicot remonte au règne de Charles IX, n'est qu'une herbe sale, puante, vénéneuse, un poison lent auquel on peut attribuer le rachytisme, l'apoplexie, l'affaiblissement de la moelle épinière, la perte du goût, de l'odorat, de la mémoire, etc., qui stigmatisent notre époque.

La cigarette, à l'inverse de la crinoline, a remonté du demi-monde jusque dans le grand.

Pour parer à ces inconvénients, l'un a proposé la pipe à réservoir, pour recevoir l'huile volatile; l'autre la pipe neuve; un troisième remplace le Tabac par des feuilles de vigne ou des pétales de roses; un autre conseille aux *fashio* de ne fumer leur cigare qu'à moitié;—de sorte que les culotteurs de pipe deviendraient ramasseurs de bouts de cigare. — On connaît tout l'attachement de Raspail pour le produit du laurier-camphrier.

Un ancien professeur de physiologie, M. Emile de Tarade, est encore plus exclusif. Il demande à grands cris la suppression du Tabac en lui substituant une plante vivace connue, la Mélisse ordinaire, *Melissa officinalis*, qui croît en Europe dans les terres incultes, sur le bord des haies et le long des bois, et mieux dans les terrains frais, au nord. Les tiges se coupent une ou deux fois par an, on les fait sécher à l'ombre en les retournant de temps en temps, et plus tard on détache les feuilles.

Pour les fumer, il suffit de les mettre dans la pipe ou de les rouler en cigarettes lorsqu'elles sont bien sèches. Pour les priser, on les humecte après les avoir réduites en poudre fine : pour cela on se sert d'un petit moulin à café ; mais il faut laisser le tout à l'air pendant plusieurs jours avant de l'employer. Les feuilles en infusion théiforme offrent une saveur, un parfum très agréables et une boisson qui peut remplacer le thé.

La Mélisse produit des effets diamétralement opposés à ceux du Tabac; elle en est le contre-poison. Nous n'entrerons dans aucun autre détail relatif à ses propriétés bienfaisantes, aromatiques, anti-asthmatiques. Nous dirons seulement qu'il est permis d'exploiter et de cultiver cette idée ; car le règne végétal est une mine sans fond où les novateurs trouveront toujours à piocher, toujours à nous enrichir de productions économiques, médicinales ou industrielles.

La régie trouverait aussi bien son compte en imposant une plante indigène, et les cultivateurs y auraient peut-être des avantages (1). Mais ce changement sera long à arriver, — s'il arrive ! — et les partisans du nouveau rencontreront des gens qui leur diront : Vous voulez détrôner le Tabac au profit de la Mélisse, eh bien ! remplacez donc :

La guerre à coups de feu par la boxe ;
L'eau de vie par l'eau de puits ;
La crinoline par le haut-de-chausses ;
Le *Charivari* par l'*Univers*.
Nous nous arrêtons là.

THÉBAT-LARCHÉ.

DESTRUCTION DES COURTILIÈRES.

La Société impériale et centrale d'agriculture a reçu dernièrement communication d'un procédé qui paraît avoir été employé avec beaucoup de succès dans le midi de la France pour la destruction de la *Courtilière*, ou *Taupe-grillon*, ou encore *Barbaule, — Fumerolle, — Escarbicot*, etc., selon les contrées.

On sait les ravages que cette Orthoptère cause dans les cultures ; elle coupe toutes les racines des plantes qui se trouvent sur le passage des

(1) La culture du Tabac s'augmente chaque année dans les provinces d'Alger, d'Oran et de Constantine.

galeries souterraines qu'elle établit, à l'instar de la taupe. Aussi depuis longtemps s'occupe-t-on des moyens d'éviter ses dégâts. La méthode la plus généralement suivie consiste à niveler le terrain avec un râteau, et à l'arroser légèrement le soir. Le lendemain on distingue, par la terre soulevée en lignes sinueuses, le travail souterrain de la Courtilière ; on enlève avec le doigt la terre ainsi soulevée, pour découvrir la galerie, qu'on suit jusqu'au trou dans lequel se cache l'insecte. Le trou étant découvert, on y verse, à l'aide d'un entonnoir, de l'eau, puis quelques gouttes d'huile commune, qui pénètre facilement jusqu'à l'animal, en glissant sur la terre imbibée d'eau. La Courtilière atteinte par ce corps gras ne tarde pas à sortir de sa retraite pour venir expirer à la surface du sol.

D'après le procédé qui vient d'être soumis à l'examen de la Société d'agriculture, il suffit, pour obtenir le même résultat, de verser dans les trous occupés par les Courtilières, trois cuillerées d'eau de savon préalablement chauffée. M. Héricart de Thury avait recommandé ce procédé depuis longtemps ; ce n'est que dans ces derniers temps qu'on a reconnu son efficacité.

M. Peyron, dans les Bulletins de la Société d'horticulture de Beaune, fait connaître un autre moyen de destruction de la Courtilière. Il fait boullir dans huit ou dix litres d'eau un demi-kilogramme de tourteau de Navette, et au moment d'arroser les plants menacés de destruction, il ajoute à l'eau d'arrosement un peu de son infusion de tourteau, et ses plantes sont généralement préservées de l'invasion des barbares.

F. Herincq.

Paris. — Imp. horticole de J.-B. Gros et Donnaud, rue Cassette, 9.



Rose Madame Vigneron.

ROSES NOUVELLES POUR 1857.

Rose Madame Vigneron. (Pl. xv.)

Hybride remontant, vigoureux, à rameaux forts, droits, d'un vert clair plus ou moins nuancé de rouge-brun, armés d'aiguillons nombreux, petits, renversés en arrière, non aplatis sur les côtés, très inégaux, les plus petits se confondant avec les poils glanduleux.

Feuilles amples à cinq folioles molles, inégales par paires, les inférieures plus petites, à peine pétiolées, largement oblongues, brièvement et un peu brusquement terminées en pointes, bordées de fines dents inégales pointues, d'un beau vert tendre et glabre en dessus, d'un vert pâle et légèrement duveteuses en dessous. — Pétiole commun presque droit, duveteux et glanduleux, marqué d'un sillon peu profond en dessus, armé de quelques petits aiguillons en dessous. — Stipules très étroites, soudées avec le pétiole commun dans les 4/5 de leur longueur, très étroitement triangulaires dans la portion libre.

Fleurs très pleines, très grandes, rose hortensia vif, et parfaitement facturées, solitaires ou réunies par deux au sommet des rameaux. — Pédoncule long, gros, droit, dressé, vert mêlé de rouge-brun, hérissé de poils glanduleux, plus nombreux dans la partie supérieure au-dessous du tube calicinal. Calice à tube oblong, très poilu-glanduleux, un peu contracté au sommet, à folioles calicinales très inégales : une très grande et complétement foliacée, deux autres à extrémité élargie et garnie d'appendices latéraux; les deux autres sont simples et très étroitement acuminées. — Pétales extérieurs largement obovales, redressés, imbriqués; ceux du centre plus petits, pliés longitudinalement.

La *Rose Madame Vigneron* est un très-beau gain, obtenu par M. Vigneron, et mis cet automne au commerce par M. René Lévêque, horticulteur, boulevard de l'Hôpital, 134, à Paris, au prix de 15 fr.

Rose Maria Portemer (semis Granger), hybride très vigoureux, à rameaux gros, droits, vert-olive un peu glauque ; aiguillons nombreux très inégaux: les plus gros aplatis latéralement, brusquement rétrécis en une longue pointe presque droite, non courbée en arrière; les plus petits ressemblant à des poils glanduleux, mais toujours élargis à leur base.

Feuilles ordinairement à cinq folioles, quelquefois à trois, et même à une seule dans les feuilles de la partie supérieure des rameaux. Ces fo-



lioles sont manifestement pétiolulées, ovales-lancéolées, brusquement rétrécies en pointe, finement denticulées, d'un vert foncé en dessus, vert pâle à la face inférieure. — Pétiole commun marqué d'un sillon en dessus et cilié; le dessous est armé de petits aiguillons crochus. — Stipules assez larges, longuement soudées au pétiole, linéaires-subulées dans la partie libre. Fleurs pleines, grandes, en coupe, rouge pourpre violacé, éclairé de rouge vif, très nombreuses au sommet des rameaux où elles forment une panicule corymbiforme. — Pédoncule gros, raide, droit, un peu rougeâtre, garnis de poils glanduleux. — Calice à tube en entonnoir, non contracté, glabre, à folioles très longuement lancéolées, hérissées de petits poils : deux sont simples, deux autres ont des appendices filiformes sur les côtés, et sont élargies-foliacées au sommet, la cinquième est un peu élargie à son extrémité et ne présente d'appendice que d'un côté. — Pétales extérieurs largement obovales, redressés, bien imbriqués, les intérieurs plus petits, chiffonnés, peu serrés.

Cette belle Rose est due à M. Granger; c'est M. Eugène Verdier fils aîné, horticulteur, 6, rue des Trois-Ormes, à la gare d'Ivry, qui en a la propriété, et qui la met au commerce cet automne au prix de 15 fr.

On annonce encore les suivantes, qui nous sont inconnues.

Par M. Margottin, 33, rue du Marché-aux-Chevaux, à Paris :

Lord Palmerston (Hybride). Plante très vigoureuse ; fleur moyenne, pleine, très bien faite, rouge vif écarlate; floraison abondante et prolongée.

Duc de Cambridge (Hybride). Plante vigoureuse ; fleur moyenne, pleine, très bien faite.

Thomas Rivers (Hybride). Plante très-vigoureuse ; fleur grande, bien faite, globuleuse, rose vif à reflet brillant. — Variété issue du Rosier colonel Foissy; elle en diffère par sa végétation plus forte, les fleurs plus grandes et le coloris plus vif.

Madame Van-Houtte (Hybride). Plante vigoureuse, à fleur moyenne, pleine, très bien faite ; forme des plu régulières, beau rose tendre satiné.

Madame Contesse (Ile-Bourbon). Plante vigoureuse; fleur moyenne, pleine, carné vif, forme parfaite ; issue du Rosier *Louise Odier*.

Toutes ces variétés sont cotées 15 fr. chacune.

Par M. Portemer fils, à Gentilly (Seine) :

Ad. Brongniart (Moussue non remontante). Arbuste vigoureux,

garnis de fins et nombreux aiguillons; feuilles de cinq à sept folioles vert foncé; fleur moyenne, très pleine, bien imbriquée, rose vif très frais; disposées par six à huit en corymbe. (Prix, 15 fr.)

De Candolle(Moussue non remontante). Arbuste vigoureux, garni de gros et nombreux aiguillons; feuilles de cinq à sept folioles arrondies, vert foncé; fleur large, très-pleine, bien faite, rose tendre, à centre rose vif, avec les bords de pétales écussonnés de carmin; disposées par douze à quinze en corymbe. (Prix, 15 fr.)

Général Blanchard (Ile-Bourbon). Arbuste vigoureux, sans être sarmenteux; aiguillons petits et peu nombreux; feuilles de cinq à sept folioles vert luisant; fleur moyenne, pleine, bien faite, rose rougeâtre transparent, très florifère. (12 fr.)

Etoile de Marie (semis Granger). Hybride remontant, vigoureux; aiguillons peu nombreux; feuilles de cinq à sept folioles vert glauque; fleur grande, très pleine, bien faite, blanc lilacé transparent. (12 fr.)

Isabella Grey (Noisette.) Arbuste vigoureux; fleur très grande, jaune foncé. (10 fr.)

Par MM. Guillot père, et Clément, à Lyon :

M. Jard. Ile-Bourbon à rameaux vigoureux; fleur rouge cerise, large, à pétales bien imbriqués. (15 fr.)

Mlle Joséphine Clermont. Ile-Bourbon vigoureux, à fleur rose carné, plus foncé au centre, de grandeur moyenne. (15 fr.)

Ma Ponctuée. Hybride moussue remontante, à rameaux forts; fleur moyenne rouge, cerise ponctué. (15 fr.)

Par MM. Baltet frères, à Troyes (Aube) :

Virginie Baltet. Hybride remontant, vigoureux; fleur moyenne, pleine; réunies en bouquets, beau rose, genre de l'hybride *Noémie.* (6 francs.)

Nous enregistrerons les autres, car ce n'est pas tout, au fur et à mesure que les prospectus nous parviendront. O. Lescuyer.



FRAISES NOUVELLES POUR 1857.

(Pl. XV, fig. 1 et 2.)

Variétés : *Fraise Lucie* et *Souvenir de Nantes*.

M. Boisselot, membre du jury de la Société nantaise d'horticulture, s'occupe activement et avec un zèle infatigable, depuis bientôt dix ans, de semis de Fraisier, dans le but d'en obtenir une variété productive, remontante et à gros fruit, de bonne qualité. Après bien des essais, qui ne lui donnaient pas ce qu'il désirait, il est enfin arrivé à rencontrer deux excellentes Fraises, très productives et à gros fruit, qui, bien que non remontantes, méritent de prendre place à côté de nos meilleures variétés. Ce sont elles que nous figurons dans notre planche XV ; elles proviennent d'un semis de graines du Fraisier du Chili.

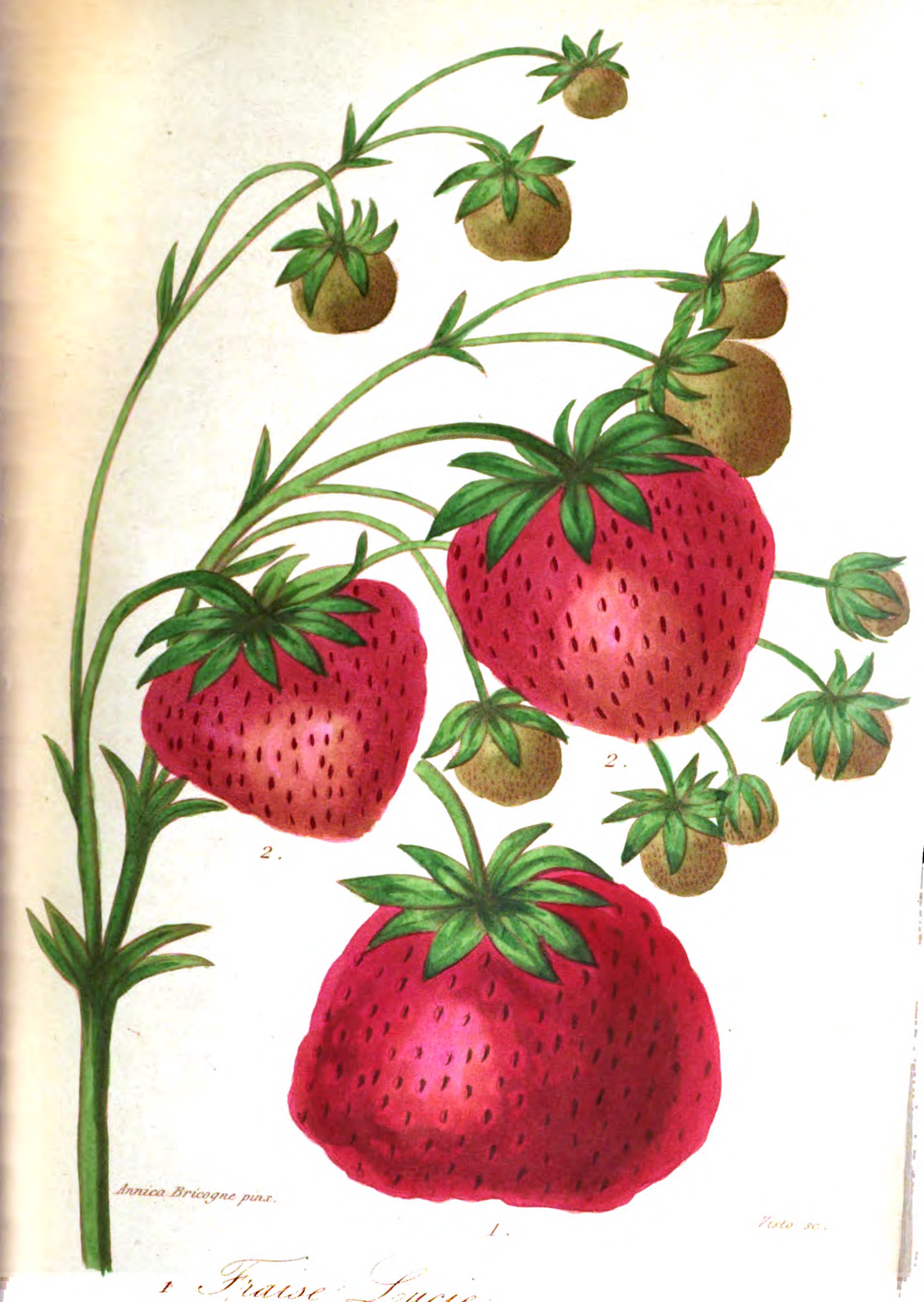
Fraise Lucie (fig. 1). — Dédiée à Mlle Lucie Boisselot. — Feuilles grandes, épaisses, fermes, d'un vert foncé vif, bien vernissées. — Fleurs très grandes portées sur un pédoncule gros, assez court — Les fruits, qui se succèdent sans jamais couler, sont très gros, de forme aplatie, avec plusieurs cornes dans le plus grand nombre de cas, d'un rouge très brillant, vernissé ; grains nombreux, bruns-rougeâtre. La chair est ferme, fondante, pleine, fine, et d'un goût sucré très relevé, rappelant l'arome de la Rose. —Cette Fraise, envoyée à la Société d'horticulture de Paris, n'a pu être jugée ; son fruit était passé.

Fraise Souvenir de Nantes (fig. 2). — Fruit gros, de couleur rosée, plus pâle à l'extrémité ; grains d'un brun très foncé, saillants et écartés sur le fruit; la chair est blanche, ferme, fine, très juteuse et sucrée. — Cette variété, présentée également à la Société d'horticulture parisienne, bien que le fruit fût un peu avancé, a été récompensée.

Elles seront mises toutes deux au commerce par la maison Bossin, Louesse et Comp., 38, quai de la Mégisserie, Paris.

O. Lescuyer.





Annica Bricogne pinx.

Visto sc.

1 Fraise Lucie.

2 ——— souvenir de Nantes.

N. Rémond. Imp. r. Vieille Estrapade 15 Paris

REVUE CRITIQUE DU GENRE FRAISIER.

L'introduction en France des grosses Fraises dites *Anglaises*, remonte à environ une trentaine d'années; avant cette époque, on ne connaissait que les suivantes :

FRAISE *des bois* et sa variété transportée dans la culture sous le nom de *petite hâtive*. Fruit rouge, petit; la plus parfumée de toutes les Fraises.
— — *variété à fruit blanc*.
— *buisson*, analogue à la précédente, mais ne traçant pas.
— *de Montreuil*, fruit rouge lobé ou en forme de crête de coq, très parfumé, d'un volume supérieur à celui de la Fraise des Alpes.
— — *variété à fruit blanc.*
— *des Alpes* ou *des quatre saisons*, fruit conique d'un parfum très agréable; la meilleure et la plus cultivée de toutes les Fraises.
— — *variété à fruit blanc.*
— — *sans filets* ou *de Gaillon*, et la variété *à fruit blanc*, très propres à former des bordures; productives surtout à l'automne.
— *écarlate de Virginie*, fruit rond, petit et hâtif, à alvéoles profonds, chair fine et souvent parfumée, bonne.
— *Caperon royal*, fruit conique rouge foncé; peu productive et tardive.
— — *framboisé*, parfum remarquable; peu productive et tardive.
— *de la Caroline*, fruit rond, écarlate clair, chair blanche médiocre et peu parfumée; variété fertile et rustique qui a été longtemps cultivée pour la vente sur les marchés.
— *Ananas*, fruit rond, assez gros, d'un beau rouge vif.
— *de Bath*, fruit gros, allongé, d'un rose de chair et blanc.
— *du Chili*, fruit énorme, rouge vermillon et jaune; variété très tardive, réussissant dans les terres fortes et substantielles.

Quelques autres espèces et variétés étaient reléguées dans les collections d'amateurs, comme : *Fraise de Bargemont, hétérophylle, à une feuille, vert d'Angleterre, à fleur double, vineux de Champagne*, etc. Nous ne les citons que pour mémoire.

C'est en 1825 que la Fraise *Wilmot's superb* fait son apparition chez nous, mais pour ne rester que quelques années dans nos cultures, car bientôt on s'aperçoit que son produit trop faible n'est nullement en rapport avec la grosseur de son fruit, qui coule la plupart du temps ou ne noue que très difficilement; ce défaut la fait rejeter promptement; elle est remplacée par les suivantes qui arrivent successivement :

FRAISE *Rose berry*, fruit rond, écarlate foncé, chair rouge; variété productive et assez bonne.

— *Methven castle*, fruit gros, arrondi, chair très rouge et creuse; médiocre de qualité et peu productive.

— *American scarlet*, fruit moyen, allongé, tardif, rouge vif, luisant, chair blanc rosé, fine et bonne.

— *Bostock*, fruit d'un beau rouge, chair très rouge, bonne.

— *Hyatt*, gros fruit conique, rouge pâle, parfumé, bon.

— *Keen's seedling*, fruit gros, rond, hâtif, rouge foncé, parfumé, chair pleine et sucrée, de très bonne qualité; variété rustique et fertile très cultivée pour la vente des marchés et aussi comme primeur.

— *Grimstone*, fruit moyen, écarlate, parfumé; bonne variété assez productive.

— *Wilmot's late scarlet*, fruit rond, moyen et hâtif, écarlate très vif, chair rouge, médiocre.

— *Duke of Kent*, fruit petit, écarlate, de saveur très prononcée.

— *Downton*, fruit gros, oblong, tardif, rouge foncé noirâtre, chair ferme et parfumée; variété productive et bonne.

— *Emperor*, identique à Keen's seedling.

— *Lady Finger*, fruit allongé ressemblant à celui de la Fraise Prince Albert.

— *Deptford pine*, fruit gros, allongé, assez hâtif, d'un beau rouge, chair blanc rosé, médiocre; trace peu.

— *Prince Albert*, fruit allongé, d'un beau rouge vif, graines apparentes, chair rouge. Cette variété remonte facilement, lorsqu'après avoir été chauffée on la remet en pleine terre; très fertile.

— *Elton*, gros fruit allongé, tardif, rouge foncé, chair rouge-sang acide et très pleine; variété très productive et très répandue.

— *Turner's pine*, fruit allongé, rouge assez foncé, chair rouge clair, passable.

FRAISE *Eliza Myatt,* fruit assez hâtif, moyen, conique, rouge clair luisant, chair rosée, pleine et parfumée ; ne réussit pas dans tous les terrains.

— *Queen Victoria,* fruit rond, très gros, rouge vif luisant, chair rosée, fine et parfumée, très bonne.

— *Swainston seedling,* fruit conique, moyen et hâtif, rouge clair, chair blanche parfumée, excellente ; cette variété est hâtive et productive, mais de peu de durée.

— *British Queen,* fruit très gros, oblong, tronqué, tardif, de couleur vermillon foncé, chair creuse, blanc rosé, parfumée, excellente. Cette variété est assez délicate et facile à dégénérer.

— *Vicomtesse Hericart de Thury* (Jamin), fruit tardif, allongé, quelquefois rond, rouge clair, chair pleine, blanc rosé, parfumée ; variété tardive ressemblant à la Fraise Marquise de la Tour-Maubourg, introduite en 1847.

— *Baronne d'Attenrode* (Jamin), fruit allongé, rouge vif et luisant, chair pleine, blanc rosé, parfumée, ressemblant pour la forme et la couleur à la Fraise des Quatre Saisons, obtenue en 1847.

Après cette époque, et par des semis successifs et bien entendus, les cultivateurs anglais, belges, et après eux les français, obtiennent de bonnes et belles Fraises, dont le nombre serait trop grand pour les énumérer toutes ; nous nous bornerons à enregistrer celles qui se recommandent par des qualités essentielles. L'impossibilité matérielle où se trouve l'observateur, d'arriver aujourd'hui à un classement rationnel et méthodique, à cause de l'absence de certains caractères pouvant servir à distinguer les variétés entre elles, nous oblige à les admettre telles qu'elles se présentent ; faisons des vœux, toutefois, pour qu'un homme assez zélé et ami de la science veuille bien consacrer ses veilles à débrouiller le genre Fraisier : cet homme n'aura pas perdu son temps et aura rendu un grand service à l'horticulture.

Après les variétés ci-dessus, nous devons enregistrer les suivantes :

FRAISE *Perpétuelle, reine des quatre saisons* (Gauthier). Cette variété n'a offert aucune différence avec la Quatre-Saisons ordinaire, cultivée dans de bonnes conditions.

— — *à feuille de laitue,* fruit plus arrondi et plus court que dans l'espèce Quatre-Saisons ou des Alpes, bonne variété.

FRAISE *Perpétuelle à gros fruit brun de Gilbert,* fruit d'un rouge plus foncé que dans la Quatre-Saisons ordinaire, peut-être inférieur en qualité à cette dernière?

— *Ecarlate Grove-end,* fruit petit, hâtif, rouge vif, chair rose; fertile.

— *Black Prince* (Cuthill), fruit moyen, hâtif, rouge foncé, chair rouge acidulée; bonne variété, fertile, mais qui manque de qualités essentielles.

— *Comtesse Kicka* (Jamin), gros fruit rond, rouge vif, chair vineuse; de très bonne qualité, mais peu fertile. Obtenue en 1852.

— *Comte de Paris* (Pelvilain, 1844), fruit arrondi, gros, d'un beau rouge vif, chair blanche; bonne et belle variété.

— *Princesse royale* (Pelvilain, 1844), gros fruit allongé, hâtif, superbe, d'un beau rouge vif et luisant, chair pleine, blanc rosé; assez bonne variété, fertile et très estimée pour la culture des primeurs.

— *Angélique* (Jamin), fruit rond, chair rouge foncé, pleine; se rapprochant de la Keen's seedling, bonne à forcer; obtenue en 1845.

— *Goliath* (Kitley), fruit moyen, cordiforme, beau rouge clair, tardif, chair blanc rosé, assez parfumée; se recommande par sa fertilité et la beauté de son fruit, 2e qualité.

— *Barne's large white* (Bicton white pine, 1849), fruit rond, blanc de cire, parfumé, excellent, très tardif; variété très fertile et méritante.

— *Impératrice Joséphine* (Jamin), fruit arrondi, hâtif, souvent difforme, d'un rouge brun, chair rouge parfumée; obtenue en 1849.

— *Hooper seedling,* fruit gros, allongé et lobé, rouge très foncé, chair rouge assez sucrée.

— *Mammouth* (Myatt), fruit gros, cordiforme ou en cœur, lobé, rouge vif, chair blanche deuxième qualité; pas très productive, et assez délicate.

— *Patrick seedling,* fruit très gros, allongé, rouge clair, chair blanche, bonne et parfumée; variété productive.

— *Reine Hortense* (Jamin), fruit allongé, hâtif, rouge clair, chair blanc rosé, pleine, parfumée; variété fertile, obtenue en 1849.

— *Royal pine,* fruit moyen, d'un beau rouge, chair blanc rosé assez parfumée et bonne.

FRAISE *Prémices de Bagnolet* (Graindorge, 1847), issue de la Fraise de Chili, dont elle se rapproche beaucoup, très gros et beau fruit rouge clair luisant, cordiforme, chair blanche, douce et sucrée, deuxième qualité; se chauffe très bien.

— *Victoria* (Trollop), fruit gros, arrondi, d'un beau rouge vif, chair rosée, fine, sucrée et pleine; cette variété, remarquable sous tous les rapports, est toujours une des meilleures, quoiqu'on ait prétendu qu'elle dégénère promptement.

— *Athlète* (Salt.), tardive, gros fruit allongé, rouge foncé, chair rouge.

— *Comtesse Zamoïska* (Jamin), beau fruit arrondi, d'un rouge vif et luisant, chair blanche, pleine et très parfumée; assez hâtif, deuxième qualité; obtenue en 1846.

— *Prolific Hautbois,* fruit allongé, d'un beau rouge, chair fine et parfumée de première qualité, mais peu juteuse; fertile et vigoureuse.

— *Merveille de Flandre,* probablement Barne's large white?

— *Princesse Sapicha* (Jamin), fruit de forme allongée, rouge vif, chair rose, pleine et parfumée; fertile, obtenue en 1847.

— *Masson,* fruit très médiocre.

— *La Parisienne* (Jamin), fruit allongé, hâtif, rouge vif, chair pleine blanc rosé et parfumée; obtenue en 1846.

— *Impériale* (Bath), fruit moyen, oblong, hâtif, chair blanche, parfumée, bonne.

— *Triomphe de Liége* (1851), gros fruit arrondi, hâtif, rouge clair, chair rouge, bon fruit.

— *Belle de Macheteaux,* fruit ovale, rouge clair vernissé, chair rosée, fine, assez parfumée; bonne plante, vigoureuse.

— *Globe* (Myatt), fruit moyen, rouge clair, chair blanche parfumée, très bonne.

— *Marie-Amélie,* identique à Princesse royale.

— *Surprise* (Myatt), fruit énorme aplati, allongé et tronqué à l'extrémité, rouge clair, chair fine, blanche, ferme et pâteuse; bonne variété, peu productive, par la raison que beaucoup de fruits avortent; tardif.

— *Eléonore Myatt,* gros fruit conique, rouge très foncé, chair rouge acidulée, deuxième qualité, ou rouge clair vernissée; forme allongée; excellente; variété fertile.

— *Comtesse de Neuilly* (Gauthier), fruit rond, plein et hâtif, d'un rouge très intense, chair rouge; bonne variété.

Fraise *Cremone,* fruit gros, cordiforme et arrondi ; cette belle variété a toutes les qualités de la Fraise Princesse royale, dont elle se rapproche beaucoup.

— *Belle de Paris* (Bossin et Louesse), fruit très gros, arrondi dans les premiers qui paraissent et allongé dans ceux qui succèdent ; rouge vif vernissé ; chair rosée, fine et sucrée ; bonne variété, vigoureuse.

— *Marquise de Latour-Maubourg* (Jamin), fruit allongé, quelquefois arrondi, rouge vif, chair blanc rosé, pleine et parfumée, fertile ; introduite en 1846.

— *Comtesse de Chambord* (Gauthier), fruit rond, aplati, d'un rouge clair ; chair rosée, bonne et sucrée.

— *Duchesse de Trévise* (Jamin et Durand), fruit allongé, d'un beau rouge, chair pleine, blanc rosé, parfumé ; variété fertile, obtenue en 1846.

— *Comtesse de Marnes* (Graindorge, 1850), fruit très gros, rouge vif, assez variable dans sa forme, qui est le plus souvent lobée et en forme de crête de coq.

— *Grétry* (1850), fruit moyen, allongé et terminé en pointe, rouge foncé, chair rouge, passable.

— *Princesse Mathilde* (Gauthier), fruit arrondi terminé en cœur, à alvéoles profonds, rouge foncé et luisant, chair rosée à l'intérieur, rouge vif au bord ; passable.

— *Baron Parguez* (Gauthier), fruit très gros, tardif, rouge foncé, chair rouge, deuxième qualité.

Nouvelles de 1855.

Fraise *Baron Salamon* (Graindorge), très gros fruit aplati, lobé, rouge écarlate vernissé, chair rouge, deuxième qualité. Plante vigoureuse, très productive, mais donnant peu de filets.

— *Hendrey's,* fruit rond, rouge clair, chair rosée, bonne et productive.

— *Ferdinand* (Loriot), tardive, fruit allongé, rouge vif, chair rouge moins acide que l'Elton, qu'elle remplacera avec avantage ; vigoureuse et productive.

— *Queen* (Beach), beau fruit arrondi, d'un rouge clair, chair rosée, fine, excellente.

— *Princesse Mathilde* (Gauthier), mauvais fruit.

FRAISE *Ruby*, fruit variable dans sa forme, qui est plus ou moins arrondie et aplatie, rouge luisant très intense, chair rouge, bonne; productive; variété peut-être un peu délicate.

— *Loriot*, fruit arrondi, très gros, chair rouge, bonne. Plante vigoureuse.

— *Sans Pareille des bords du Rhin*, fruit rond, chair rosée, assez bonne; variété productive et vigoureuse.

— *Louise-Marie. Reine des Belges*, fruit en cœur arrondi, chair rouge foncée, saveur rappelant celle du Cassis; médiocre.

— *Prince Arthur*, très gros fruit, cordiforme, d'un beau rouge, délicieux.

— *Mousseux*, fruit rond, couleur de chair, variété vigoureuse.

— *Fill basket* (Nicholson), fruit rond à chair rouge de deuxième qualité, productive.

— *Captain Cook* (Nicholson), beau et bon fruit arrondi, d'un rouge clair, chair rosée.

— *Nimrod* (Lecumbe, Pince et Ce.), beau fruit allongé régulier, hâtif, d'un beau rouge, chair rouge clair, bonne, quoique légèrement acidulée; ce n'est cependant pas un fruit de premier mérite.

— *Nec plus ultra* (de Jonghe); très gros et beau fruit ovale-allongé aplati, d'un rouge très intense; chair rouge, ferme, de qualité très variable suivant les terrains. Plante fertile et vigoureuse.

— *Amiral Dundas* (Myatt), très gros fruit allongé, rouge clair orangé; cette variété, qui est très belle, laisse cependant à désirer sous le rapport de la qualité et du produit.

— *Princesse Alice Mauld*, en cœur arrondi, bon fruit d'un rouge pâle; assez remontante.

— *La Perle* (de Jonghe), beau fruit allongé hâtif, rouge clair, chair rosée, fine, de qualité exquise; productive.

— *Choix d'un connaisseur* (de Jonghe), fruit rond, rouge foncé, chair rouge très bonne.

— *La Reine* (*Belgique*) (de Jonghe), fruit allongé pointu, blanc rosé, première qualité; recommandable.

— *Magnum bonum* (Barrat's), fruit de couleur rouge pâle, dans le genre de British Queen; paraît délicate, mais moins cependant que cette dernière.

— *Omer Pacha* (Ward's), fruit long, régulier, de première grosseur, d'un beau rouge vernissé, chair blanche et ferme, sucrée. Plante vigoureuse.

Fraise *Jucunda* (Salter), très beau fruit rouge verni, en cœur arrondi très gros, chair rosée; graine blanche implantée sur le fruit d'une façon remarquable; deuxième qualité. Plante vigoureuse et productive, à cultiver pour sa bonté et sa fécondité.

— *Sir Harry* (Underhill, 1854), fruit énorme, rond et comme aplati, offrant quelquefois l'apparence de plusieurs fruits soudés ensemble, ce qui lui donne un peu la forme d'un Melon ou d'une Tomate, beau rouge vif; chair fine, pleine de couleur rosée; parfumée et fondante, très sucrée et exquise. Ses qualités en font un fruit de premier mérite et supérieur à toutes les variétés de sa section. Nous devons la recommander d'une façon toute particulière.

— *Muscadin* (Loriot, 1851), fruit de première grosseur, variable dans sa forme qui est généralement arrondie, rouge très foncé; chair rouge, parfumée, exquise. Productive et de première qualité.

— *Duchesse de Nemours*, gros fruit arrondi, d'un rouge luisant; chair rosée; beau et bon fruit; variété productive.

— *Naimette* (Loriot), fruit arrondi, souvent élargi et carré à l'extrémité, rouge foncé, chair rosée, deuxième grosseur, chair fine et parfumée, première qualité, assez productive.

— *Ajax* (Nicholson), fruit cordiforme, d'un beau rouge foncé et verni, hâtif, première grosseur, chair rouge foncé, excellente. Plante vigoureuse.

— *Prince of Wales* (Ingram), fruit allongé, rouge foncé, chair rouge, fine et parfumée; très bonne variété, très productive, et cultivée abondamment dans les jardins royaux en Angleterre.

— *Prince of Wales* (Cuthill), beau fruit allongé, rouge clair, chair acide, de deuxième et même troisième qualité; productive.

— *Excellente* (Loriot), fruit ovale, un peu allongé, d'un rouge très intense et verni, très volumineux et hâtif, chair rouge, parfumée et bonne; variété fertile et recommandable.

— *Sir Charles Napier* (Smith), fruit allongé de première grosseur; d'un beau rouge, chair rouge d'excellente qualité; très belle variété extra-productive et vigoureuse, à recommander pour la culture forcée. Précocité de la F. Princesse royale.

— *Filbert* (Turner's), fruit ovale, rouge écarlate, chair rouge pâle et bonne; variété productive et belle.

FRAISE *Le Baron* (Miellez), fruit moyen, sucré et de bonne qualité; productive.

— *Scarlet non pareil* (Patterson), fruit en cœur, un peu allongé, hâtif, rouge vernissé, chair rouge ; se chausse facilement.

— *Belle de Bruxelles,* gros fruit ovale, carré à l'extrémité, rouge foncé, chair très rouge ; variété productive, mais de qualité médiocre.

— *Quinquefolia* (Myatt), fruit gros, de forme variable, quelquefois difforme, rouge foncé ; elle n'est remarquable que par sa feuille qui est à cinq folioles.

— *Délices d'automne* (Makoy), fruit ovale, moyen, d'un rouge clair orangé ; bonne variété, mais non remontante comme elle avait été annoncée.

Nouvelles de 1856.

FRAISE *Crystal Palace,* fruit gros, allongé, très tardif, de belle forme, rouge clair, chair rosée, très ferme, rustique ; variété très méritante, que sa tardiveté fera rechercher.

— *Carolina superba* (Kitley), fruit allongé, rouge clair vernissé, tardif, chair blanche, fine, très parfumée, exquise; paraît sinon supérieure, du moins égale pour la qualité à la F. Sir Harry ; variété extra, très recommandable.

— *Prince Alfred,* beau fruit arrondi; rouge luisant, chair très rouge et très bonne ; variété méritante, à recommander.

— *Madame Vilmorin* (Gloede), fruit ovale, très gros, rouge orangé, chair blanche, excellente ; cette variété, très méritante et vigoureuse, est issue de la F. du Chili.

— *Sir Walter Scott,* très gros fruit allongé, chair blanche, parfumée, très bonne ; variété extra qui aura de l'avenir.

— *Cook hybride,* fruit allongé, tardif, d'un beau rouge, chair rouge, bonne.

— *Bee-Hive* (Ruche) (Malthewson), fruit rond, petit, écarlate, chair rosée, bonne ; variété productive.

— *Myatt prolific,* fruit très allongé , d'un rouge clair, chair blanche ; variété bonne et productive.

— *Triomphe,* fruit petit, allongé et très bon; remonte facilement après avoir été chauffée.

FRAISE *Wellington,* fruit rond, rouge, chair rouge, légèrement acidulée; bonne.

— *Britannia*, variété qui nous a paru très tardive, ce que nous n'avons pu juger complétement.

— *Cornucopiæ*, fruit très volumineux, aplati, bosselé, rouge très foncé, chair rouge très foncé, parfumée et bonne. Remarquable.

LOUESSE.

PLANTES NOUVELLES OU RARES.

Philadelphus pendulifolius.

MM. Billard père et fils, à Fontenay-aux-Roses près Paris, mettent cet automne au commerce une variété nouvelle de Seringa, sous le nom de *Philadelphus pendulifolius*, et qui est assez remarquable par son port et la blancheur de ses fleurs. Les rameaux stériles s'élancent droits et vigoureux, portant de larges feuilles d'un beau vert foncé, et renversées gracieusement sur les rameaux. Les fleurs sont d'un blanc pur très éclatant, grandes, à cinq pétales bien arrondis, et du centre desquels sort un plumet d'étamines à anthères blanches d'un très joli effet.

Scabiosa atropurpurea fl. pleno.

La *Scabiosa atropurpurea* est, comme chacun sait, la plante que le vulgaire désigne sous le nom de *Fleur des veuves.* C'est une jolie fleur qui apparaît à la fin de l'été quand on a eu soin de soumettre la plante à un pincement sévère, dès les premiers jours du printemps, car on la sème en juin pour en avoir les fleurs l'année suivante. Donc, cette charmante Fleur des veuves aux couleurs si belles, au *velours noir......* Mais arrêtons-nous ici; nous allions reproduire la phrase d'un ouvrage, qui, voulant donner le plus de publicité possible aux découvertes de la science horticole, met généreusement sur sa couverture : TOUTE REPRODUCTION EST INTERDITE AUX TERMES DE LA LOI.

O désintéressement! Enfin, c'est le siècle qui veut cela ; inclinons-nous, et passons à un autre.— Mais c'est très drôle !—C'est pourtant dommage; car cette nouvelle variété de Scabieuse à fleurs pleines est très intéressante.—Après tout, il doit nous être permis de dire qu'on peut se procurer cette nouveauté chez M. Van Houtte, horticulteur à Gand (Belgique); cette reproduction partielle ne peut pas faire grand tort au directeur propriétaire de la ..... c'est-à-dire du Journal horticole, qui interdit la

reproduction des articles qu'il emprunte souvent aux journaux anglais. —Encore plus drôle !—Si cependant cela lui causait un grave préjudice, nous lui proposons de traiter à l'amiable des dommages et intérêts, sans tambour ni trompette !

Bryonia laciniosa.

Si nous avions pu nous faire acheter par un marchand, et que ce marchand ait beaucoup de cette Cucurbitacée en multiplication, nous dirions: «De toutes les nombreuses plantes de la famille qui possède les Melons et les Cornichons, nous n'en connaissons pas qui soit plus ornementale que celle-ci, et qu'on peut se procurer chez notre patron. — Ses fleurs sont bien insignifiantes, — c'est vrai, c'est même très vrai, parole.... — mais aussi comme son feuillage rachète bien l'insignifiance de la partie florale ; comme ce ***feuillage est abondant !*** et quelle *gentillesse* dans ses fruits ! on dirait des cerises !— Achetez ! achetez ! c'est du bon! »—Mais comme nous ne sommes pas vendu, — il est vrai que nous n'avons jamais mis d'écriteau à notre porte,— nous ne tenons guère à faire faire, à nos abonnés, l'acquisition de la Bryone de Ceylan, uniquement parce qu'elle a un abondant feuillage, et des fruits gentils, qui ne mûrissent pas sous notre climat ; s'ils veulent l'acheter, libre à eux.

Nous annoncerions bien encore d'autres plantes figurées dans ce recueil, d'après les dessins du *Botanical Magazine ;* mais nous craignons de faire tort à cette publication, ou plutôt nous voyons la loi menaçante, et nous nous taisons. Si nos lecteurs veulent connaître les nouveautés qu'elle produit, ils doivent s'inscrire comme souscripteurs ; c'est ce que cherche l'éditeur. La science de ses rédacteurs est pour lui une marchandise qu'il vend à ses abonnés seulement. Bientôt nous verrons s'ajouter à son premier avis celui-ci : « Défense à mes abonnés de communiquer à leurs amis, même de vive voix, le contenu des numéros de ma...., c'est-à-dire de mon journal. La science de mes rédacteurs ne doit pas sortir du cercle de mes souscripteurs ; qu'on se le tienne pour dit. »

Si tous les journaux agissaient ainsi, quel progrès ferait la science? Fort heureusement la soif du gain ne tient pas tout le monde. Les journaux anglais permettent qu'on entretienne d'autres lecteurs que les siens des idées et découvertes de ses rédacteurs ; usons de la permission. En les parcourant, nous trouvons à mentionner :

Prunus triloba, Lindl.(Gardner's Chronicle).Cette espèce de Prunier, envoyée de Chine par M. Fortune, est très ornementale. Ses rameaux

sont effilés, garnis de feuilles velues oblongues, découpées en trois lobes, et doublement dentelées sur les bords. Ses fleurs sont semi-doubles, rose clair, larges de 4 centimètres, solitaires et assez longuement pédonculées; son fruit est duveteux. — Ce nouveau Prunier a fleuri dernièrement, et pour la première fois, chez M. Glendinning, à Chiswick. — Pleine terre.

Befaria Mathewsii (Botanical Magazine). Le Pérou est la patrie de cette nouvelle espèce; elle croît dans les montagnes, à une altitude de 1,800 à 3,400 mètres au-dessus du niveau de la mer. C'est M. W. Lobb qui en a envoyé les graines à M. Weitch. Ce serait un grand arbrisseau à rameaux couverts d'une épaisse couche de poils rougeâtres, et à feuilles oblongues-elliptiques, longues de 3 à 8 centimètres, glabres et d'un vert foncé en dessus, glauques en dessous. Les fleurs, grandes et disposées en grappes corymbiformes, sont de couleur jaune-soufre pâle, coloris nouveau pour ce genre. Ce Befaria exige peu de chaleur; la serre froide lui suffit, pour passer l'hiver.

Begonia heracleifolia var. *nigricans* (Bot. Mag., pl. 4983). On désigne aussi cette variété, dans les catalogues marchands, sous les noms de *Begonia punctata* et *Begonia nigricans*, à cause des panachures noires de ses feuilles, qui sont d'un très beau vert et découpées comme les feuilles de la *Berce* (Heracleum). Les pétioles, les tiges et les pédoncules sont rougeâtres; les bractées sont d'un beau vert pâle; les pétales blancs, et l'aile du fruit rose. Cette plante, qui n'est, ainsi que le constate M. Hooker, qu'une simple variété, produit ses fleurs l'hiver.

Begonia Griffithii (Bot. Mag., pl. 4684). C'est cette espèce que M. Henderson, horticulteur anglais, cultive sous le nom de *Begonia picta*, qui appartient à une plante bien différente de la sienne. Le *Begonia Griffithii* n'a pas de tige : ses feuilles naissent d'un rhizome souterrain; elles sont assez grandes, obliquement en cœur, acuminées au sommet, élargies à la base en deux grandes oreillettes arrondies, dont une recouvre l'autre, hérissées de poils tuberculeux sur la face supérieure, qui est d'un vert sombre élégamment panaché au centre, entouré d'une large bande d'un vert pâle, qui est elle-même encadrée de vert foncé se fondant avec le rouge pourpre des bords; la face inférieure est d'un vert pâle, avec bordure rouge. Ses fleurs sont grandes, blanches, disposées en cymes au sommet des hampes plus longues que les fleurs. Cette espèce, originaire des Indes orientales, fleurit l'hiver et une partie du printemps.

Thunbergia laurifolia (Bot. Mag., pl. 4985). Cette nouvelle espèce, remarquable par ses grandes fleurs, forme un arbrisseau grimpant très rameux, à feuilles longuement pétiolées, oblongues-lancéolées, à trois ner-

vures longitudinales. Les fleurs sont grandes, d'un bleu pâle, avec l'œil jaunâtre, et larges de 8 centimètres, disposées en grappes nues à l'aisselle des feuilles ou au sommet des rameaux. Les graines de cette belle espèce ont été envoyées de la presqu'île de Malacca, en Angleterre, dans ces dernières années; la plante est de serre chaude ou de bonne serre tempérée.

Echeveria canaliculata (Bot.Mag., 4986). Plante grasse à tige courte, épaisse. Les feuilles d'abord réunies en rosette au sommet des rameaux, s'écartent ensuite au moment du développement de la hampe florale; elles sont épaisses, oblongues et pointues, creusées en gouttière en dessus, d'un vert glauque et roussâtre. Les fleurs, longues d'environ 25 milimètres, sont d'un rouge minium et orange en dedans, disposées en longues grappes terminales. Le calice a les sépales linéaires étalés; la corolle a le tube très court élargi et les cinq segments dressés. — Cette espèce est originaire des monts Réal del Monte, au Mexique; et doit être cultivée en serre chaude.

Gardenia citriodora (Bot. Mag., pl. 4987). Arbrisseau du port Natal, toujours vert, haut de 60 centimètres, à feuilles un peu coriaces, elliptiques-lancéolées aiguës, accompagnées de longues stipules subulées; ses fleurs blanches, très abondantes, exhalent une délicieuse odeur d'oranger; la corolle a le tube court et cinq lobes obovales obtus; le style est saillant et fortement renflé dans la partie supérieure au-dessous du stigmate en forme de mitre. Ce Gardenia est de serre froide.

Begonia Wageneriana (Bot. Mag., pl. 4988). Ce Begonia, originaire du Venezuela, a le malheur d'être le type d'un genre créé par M. Klotzsch, sous le nom un peu trop barbare de *Moschkowitzia*; ses fleurs, très abondantes et blanches, apparaissent au printemps; les mâles sont à deux pétales, les femelles en ont cinq. Comme tous les *Begonia*, cette espèce est de serre chaude.

Cypripedium hirsutissimum (Bot. Mag., pl. 4990). Cette nouvelle espèce, qui croît spontanément à Java, est voisine des *C. insigne et barbatum.* Les feuilles sont longues de 30 centimètres, distiques aiguës ou bifides, carénées, d'un même vert sur les deux faces. La hampe florale est à peu près de la longueur des feuilles, d'un vert nuancé de pourpre et hérissée de longs poils étalés, qui se retrouvent sur la spathe et la face externe des fleurs. Ces fleurs sont grandes, larges d'environ 10 centimètres, vertes sur les sépales et le labelle; et violettes sur les deux pétales latéraux largement spatulés. Le sépale supérieur est grand, en forme de cœur; toutes ces divisions florales sont ciliées sur les bords. — Cette plante est de serre chaude.

F. Herincq.

LE SAPIN EPICEA.

Nous n'avons pas l'intention de rappeler ici l'histoire de ce bel arbre, une fortune des peuples du Nord et des montagnes, un ornement de nos parcs et de nos jardins. Nous laisserons également de côté ce qui touche à l'exploitation des forêts de Sapins, et tout le parti que l'industrie ou le commerce retirent de son bois, de sa résine, de son feuillage et de ses graines. Nous allons seulement examiner quelques usages auxquels on peut l'assimiler; nous ne parlerons que sur des faits.

Avenue. — Quand on crée une grande avenue, on a raison de préférer le Marronnier d'Inde pour le majestueux, le Platane pour le pittoresque, le Tilleul de Hollande pour le gracieux; ce sont les trois essences d'avenues par excellence. On peut adopter également — selon le sol et les convenances — le Févier d'Amérique, les Erables plane, Sycomore et Negundo, l'Orme, le Frêne, le Bouleau, le Catalpa, l'Aylanthe glanduleux, le Robinier, le Sorbier des oiseleurs, le Noyer, l'Arbre à cidre; on en rencontre souvent de beaux exemples. Nous avons toujours admiré les avenues en Peuplier d'Italie, c'est magnifique. Le Peuplier noir est moins beau, mais plus avantageux pour le produit, et le Peuplier neige, blanc de Hollande, a un cachet de sévérité et d'originalité qui lui est propre.

Il y a bien encore le Virgilier essayé en allée au Muséum, le Magnolier dans l'Ouest et le Mûrier dans le Midi de la France; puis l'Azerolier, le Cormier, le Micocoulier, le Hêtre, le Chêne, et plusieurs arbres d'un mérite secondaire — en avenue, entendons-nous; — nous les appelons ici pour leur accorder seulement une mention honorable.

Le Sapin *Epicea* est beaucoup plus rare.

Les architectes-paysagistes ne manquent jamais d'en orner les jardins qui leur sont confiés; ils placeront bien çà et là quelques-uns de ces nouveaux Conifères récemment introduits, afin d'être à la hauteur de l'époque, mais ils réserveront toujours les places d'honneur à l'*Epicea*. Un groupe jeté sur une pelouse, un massif perdu dans le lointain, un rideau pour faire repoussoir, un voisin à masquer, toujours l'*Epicea*.

Maintenant, figurez-vous par la pensée un rang de ce Sapin, ou mieux deux rangs dessinant les deux côtés d'un chemin, d'une route, d'un passage, d'une allée, ne reconnaissez-vous pas que vous avez devant vous l'imposant, le sombre et l'élégant réunis.

La constitution particulière du Sapin *Epicea* lui donne une forme

pyramidale que chacun connaît. L'homme peut aider à cette disposition naturelle en taillant aux ciseaux dès qu'il a de 2 à 3 mètres de hauteur, les branches trop longues ou disgracieuses. Si l'avenue est étroite, ou d'une moindre longueur, on devra tailler ces pyramides sur un diamètre plus restreint, et c'est quelque chose de très joli que des lignes ainsi composées. Tous ces arbres verts, régulièrement taillés en pyramide polygone ou conique, peuvent entourer des places, des squares, etc.

L'opération de la tonte sera confiée à un homme qui comprenne bien qu'une branche de Sapin rasée près du tronc ne laisse aucun œil adventif pour la remplacer, et que les petites ramifications doivent être presque abandonnées à elles-mêmes, surtout à la base de l'arbre.

Pour la plantation, on choisira des sujets de pépinière, contreplantés plusieurs fois, hauts de 1, 2 ou 3 mètres, et bien ramifiés. On ne retranchera aucune racine, et les branches seront laissées à elles-mêmes. Dans l'été, on les mouillera fortement au pied et à la tête. — S'ils sont exposés au vent, on pourra les contenir avec un tuteur posé en biais ou avec des fils de fer, comme au bois de Boulogne, ou encore en enterrant l'extrémité des branches de la couronne inférieure.

Haie vive. Nous n'avons pas besoin d'énumérer ici toutes les sortes d'arbrisseaux et arbustes employés dans la confection des haies vives; nous en ferons le sujet d'un article spécial. Qu'il nous suffise de recommander pour cet usage le Sapin *Epicea*. On se sert de plants repiqués deux ou trois fois au moins, trapus, hauts de 10 à 50 centim. La distance à conserver entre deux pieds sera proportionnée à la qualité du terrain, du plant, à la hauteur future de la haie, à la destination de cette haie, soit comme clôture le long d'un chemin, d'une propriété voisine, soit comme palissade verte à l'intérieur d'un jardin ou sur le bord d'une rivière. Nous en avons mesuré qui étaient distancés de 10 à 50 centim. sur les rives de chemins de fer et dans quelques jardins, en clôture intérieure ou extérieure.

Ces haies vives sont taillées aux ciseaux comme une haie d'aubépine; la flèche est coupée quand elle a atteint la hauteur destinée à la haie. — On doit toujours *forcer* le coup de ciseaux dans la partie supérieure, et ménager les branches intérieures et inférieures.

Bois. La Sylviculture s'est emparée depuis longtemps de l'*Abies picea*. Mais on n'en couvre pas assez les côtes, les bas-fonds, les versants, les crêtes des montagnes (Si la terre est trop mauvaise, les Pins sylvestre et Laricio, le Mélèze doivent être préférés). On plante de jeunes semis repiqués de 2 à 4 ans, en les distançant de 65 à 150 centimètres. Un

coup de pioche suffit pour ouvrir le trou et y enterrer le plant;—dans l'hiver de la première année, on piochera les intervalles pour détruire les herbes; — on serre, avec le pied, la terre à chaque plant, et on les laisse grandir. Si une gelée printanière détruisait l'œil terminal, on pourrait redresser le plus beau bourgeon et écourter les autres.

Quand la forêt atteint 4, 5, 6 mètres, on coupe les moins beaux arbres dans les parties trop confuses; cette éclaircie peut être pratiquée pendant plusieurs années, jusqu'à ce que la plantation ait acquis les conditions d'air, de force pour atteindre de belles proportions. L'émondage aura dû en être modéré, pour éviter l'affaiblissement de la tige et la perte de la séve. Les terrains ainsi plantés acquièrent une grande valeur. Le Sapin *epicea* est donc à la fois un arbre utile et un arbre d'agrément.

THÉBAT-LARCHÉ.

CHRONIQUE HORTICOLE.

Destruction des chenilles; ver solitaire du hanneton; la fraise en arbre.

Aux chasseurs malheureux que le gibier ne vient pas trouver, voici un moyen d'user leur poudre. Le *Courrier de l'Isère* croit devoir signaler à ses lecteurs une excellente méthode pour détruire les nids d'insectes en général, et ceux des chenilles en particulier. — « Un coup de fusil, dit-il, à poudre non bourrée, tiré à cinq ou six pouces (vieux style) des nids de chenilles, en débarrasse entièrement les arbres, sans causer aux branches aucun dommage. » — Pour détruire cent nids de chenilles, c'est cent coups de poudre à tirer. Le système est aussi économique qu'expéditif; quant à son infaillibilité, il n'en faut pas douter, puisque le *Courrier de l'Isère* déclare la méthode excellente... —sans doute pour amuser les chasseurs affligés de myopie! — Décidément les fabricants d'instruments agricoles n'ont qu'à fermer boutique: l'autre jour, un cultivateur de pommes de terre creusait les trous avec la main, binait et buttait avec la main; aujourd'hui, l'échenilloir est aboli; le fusil, n'ayant plus de gibier à détruire, se fait l'exterminateur des chenilles. O progrès! comme tu marches... à reculons! Espérons que bientôt le canon servira aussi à détruire les taupes et les hannetons.

En parlant de hannetons, la joie, le bonheur du jeune âge, en voici une autre *de* découverte importante! On vient de découvrir que le

hanneton est affligé du *tœnia* ou autrement dit du ver solitaire! Pauvre animal, que je le plains! comme il doit souffrir, quand attaché par la patte à un fil, et travaillé par le maudit ver qui lui fait éprouver d'atroces douleurs d'estomac, il est obligé de voltiger quand même pour amuser les bambins, qui le secouent rudement à lui casser la cuisse, s'il a le malheur d'arrêter un instant son vol au moment d'une crise violente. O âge sans pitié! ne maltraite plus cette pauvre petite bête; laisse-la vivre en paix, car elle porte en elle le germe certain de la destruction de sa race. Oui, ce ver solitaire doit un jour — qui est plus ou moins éloigné — faire disparaître de la scène agricole et horticole ce Coléoptère ravageur de nos arbres fruitiers et autres. Demandez plutôt à M. X........, membre de la société d'horticulture.... d'un arrondissement de France. Il vous répondra: « Quand on aura trouvé le moyen de propager ce ver solitaire que j'ai découvert dans le hanneton, on pourra, par son emploi, détruire radicalement toute cette gent exécrable, vouée à l'extermination, et qui jusqu'à ce jour est inexterminable. »

Nous recommandons *la culture* du ver solitaire du hanneton aux personnes sans profession et qui n'ont aucun moyen d'existence; elles arriveront en peu de temps à une fortune considérable; et comme la reconnaissance est une des grandes vertus du genre humain, il n'est pas douteux que les cultivateurs du *tœnia hannetonien* n'élèvent alors à l'auteur de la découverte sa statue colossale qui tiendra un *ver* à la main (ne pas lire *verre*), et qui verra à ses pieds des hannetons terrassés ou mordant la poussière. Nous ferons connaître à nos lecteurs le jour de l'inauguration de ce monument.

Autre genre de découverte qui prouve, une fois de plus, que notre société se compose de deux classes d'individus: les *grecs* et les *grecqués!* ou, pour parler le langage vulgaire: les floueurs et les floués.

Il y a quelque temps, les journaux anglais annonçaient qu'un individu, répondant au nom de Giraud, de Paris, vendait une *Fraise arborea* DU *mer Rouge*, qui jouissait d'une grande réputation parmi les mangeurs de ce fruit délectable. Bon nombre d'Anglais, sur la foi de l'annonce, achetèrent la Fraise nouvelle *arborea*, originaire *du* mer Rouge. Ce Fraisier, vendu comme une nouveauté, remonte cependant, dit-on, à la plus haute antiquité: il naquit le jour où Moïse sépara *ce* mer en deux, dans la partie mise à sec, et pendant l'absence des flots. Recouvert ensuite par les caux, il serait resté éternellement submergé sans la maladresse d'un voyageur naturaliste qui, ayant laissé tomber son mouchoir de poche

à cet endroit, plongea pour le reconquérir, et conquit en même temps le précieux *Fraisier arborea,* qu'on vend en Angleterre, et qui ne tardera pas, sans doute, à passer le détroit. Cependant un incrédule d'Anglais — il y a des Thomas dans tous les pays — ayant consulté le savant rédacteur du *Gardener's Chronicle,* apprit que le fameux Fraisier en arbre n'était qu'une innocente *flouerie,* et sonna l'alarme par la voix de la presse. Tous les journaux anglais de répéter alors l'avis du *Gardener's,* qui engageait ses abonnés de se tenir en garde contre ce grec horticole, ce qui valut au *Manchester Examiner* la lettre suivante :

« Monsieur le Directeur,

« Je viens de lire dans votre numéro d'hier un passage extrait du » *Gardener's Chronicle,* qui me concerne, et dans lequel on dit que la » *Fraise arborea* de la mer Rouge, que je vends, est le *Cornouiller* » *commun,* et qu'ainsi je flouerais le public. Une insinuation aussi atten- » tatoire à mon honneur ne peut rester sans protestation de ma part. » J'attends donc de votre impartialité la publication de cette lettre dans » le plus prochain numéro de votre estimable journal.

» Veuillez faire savoir à tout le public anglais que je suis attaché à » l'établissement impérial de la Ferme-école de Grenoble (Isère), éta- » blissement patroné par le gouvernement français, qui lui alloue de » fortes subventions pour le développement de l'horticulture, et qui en- » courage par des primes les introductions de nouveautés. C'est ainsi » qu'il m'a été alloué, il y a deux ans, une somme de 18,000 francs, » pour avoir introduit la Fraise arborescente, et afin de me mettre en » mesure de la multiplier et de propager sa culture. Je suis arrivé sous » ces auspices à Manchester, il y a deux mois, et depuis je vends aux » amateurs, publiquement et avec toute la plus franche loyauté, le pré- » cieux végétal que j'ai apporté avec moi, dans un but *purement phi-* » *lanthropique*. J'espère, Monsieur, que vous rectifierez l'erreur qu'in- » volontairement sans doute vous avez commise, d'après les suggestions » d'une feuille mal disposée en ma faveur, etc.....

» J'ai l'honneur, etc.

» T. GIRAUD, de Paris. »

— Hein! que dites-vous de celui-là! J'espère qu'il a sur la tête une belle mèche de cheveux ! — Pendez-vous, Bellet, Martin et Consorts, vous n'êtes que de la Saint-Jean! Pourtant, n'imitez pas trop

votre confrère; le *toupet* ne lui a pas tout à fait réussi; car l'éditeur du journal, étonné de recevoir cette singulière lettre, ébranlé légèrement aussi dans ses convictions, demanda des renseignements au ministère de l'agriculture, à Paris, et apprit que l'allocation des 18,000 francs était un petit sac à tabac, et qu'il n'existait pas de Giraud à la Ferme-école de Grenoble; mais que cette ville avait le triste privilége de voir son nom inscrit sur les prospectus de la plupart des fripons qui parcourent l'Europe en vendant des plantes impossibles. Aussi M. Lindley, qui a eu ainsi recours au ministère de l'agriculture pour constater l'identité de cet effronté coquin, conseilla-t-il à ses lecteurs de recourir au ministère de leur huissier pour faire saisir le citoyen Giraud, partout où il se présentera. — C'est aussi le conseil que nous donnons à nos abonnés, quand un Giraud quelconque viendra leur offrir des nouveautés marquées du cachet du ridicule, comme celles dont nous avons donné les noms dans plusieurs numéros de ce recueil. Mais il est douteux que notre conseil soit suivi; en France on aime beaucoup à être trompé; c'est une maladie qui est passée à l'état chronique, et rien n'en pourra guérir nos concitoyens.

F. Herincq.

FÉCONDATION ARTIFICIELLE DU MELON.

La culture forcée du Melon, soit sur couche, soit au thermosiphon, s'effectue toujours dans une saison où la température extérieure est trop peu élevée pour que la fécondation s'opère naturellement. Il en résulte, le plus souvent, que les premières mailles coulent au lieu de nouer, ce qui retarde beaucoup la récolte et fait perdre les fruits les mieux placés.

Frappé de ces inconvénients, j'ai cherché à remédier et j'y suis parvenu au moyen de la fécondation artificielle. Pour cette plante, l'opération est des plus simples. Voici comment je procède.

Lorsque mes plantes montrent leurs premières fleurs, je surveille attentivement l'approche de leur épanouissement. Dès que leurs corolles commencent à s'ouvrir, je cueille une fleur mâle munie de son pédoncule, et je la dépouille totalement de ses enveloppes florales. Les organes reproducteurs se trouvent ainsi à l'extrémité du pédoncule, et le tout me sert comme un petit blaireau chargé de pollen. J'ouvre ensuite la co-

rolle de la fleur femelle, et j'y dépose légèrement la poussière fécondante, en donnant à la fleur mâle un mouvement de va-et-vient entre mes doigts ; ceci terminé, je ramène la sommité de la branche, qui porte le fruit, sur elle-même, en arceau, et je la fixe en cette position avec une petite brindrille de bois, de telle sorte que le petit Melon semble former le prolongement de la branche. Dans cette position il ne tarde pas à nouer. Puis, lorsqu'il a atteint le volume d'une noix, je supprime le prolongement de la branche à une feuille au-dessus de lui, après quoi je continue la culture ordinaire. Grâce à cette fécondation artificielle, je puis compter sur tous les premiers fruits ; ma récolte est assurée et me donne de beaux fruits qui grossissent très promptement, et dont, sans cette précaution, beaucoup auraient coulé, ou n'auraient donné que des Melons contrefaits. A une époque plus avancée de l'année, la fécondation artificielle devient inutile, vu que la nature opère elle-même et n'exige absolument plus aucun secours de ce genre.

DELAVILLE, fils aîné.

SOUFRAGE DES VIGNES DANS LE MIDI.

M. Flourens, secrétaire perpétuel de l'Académie des sciences, et qui vient de parcourir, pendant une quinzaine de jours, quelques parties du midi de la France, a donné, à une des dernières séances de l'Académie, des renseignements très-intéressants sur les remarquables résultats du soufrage des Vignes dans ces contrées. Toutes celles qui ont été soumises au traitement du soufre ont donné, cette année, d'abondantes et magnifiques récoltes. Comme preuve de l'excellence du procédé, M. Flourens dit avoir examiné, à côté, les Vignes qui n'avaient pas été soufrées : les sarments sont rongés par *l'Oïdium*, et ne laissent plus espérer aucun produit.

Paris. — Imp. horticole de J.-B. Gros et Donnaud, rue Cassette, 9



Delphinium variés.

1 —— cheiranthifolium. 2 —— nanceianum.

A NOS ABONNÉS.

Un malheur de famille qui a frappé M. L. Deraine au mois de mai dernier ne lui permet pas de continuer ses soins à l'administration de notre Journal.

Les Bureaux sont transférés dès à présent à la *Librairie scientifique de* M. Méquignon-Marvis, rue de l'Ecole-de-Médecine, n° 3. C'est à cette nouvelle adresse que nous prions nos lecteurs de vouloir bien faire renouveler leur abonnement pour l'année 1858.

M. Méquignon-Marvis fera droit à toutes les réclamations qui lui seront adressées.

Les numéros de novembre et de décembre sont sous presse et paraîtront ensemble prochainement.

Le propriétaire-directeur,

F. Herincq.

DELPHINIUM HYBRIDES NOUVEAUX

(Pl. XVII.)

Fig. 1. *Cheiranthifolium*. — Fig. 2. *Nancetanum*.

Le genre *Delphinium* renferme au moins une cinquantaine d'espèces, tant indigènes qu'exotiques, et dont plusieurs sont très difficiles à délimiter; les hybrides s'y rencontrent très fréquemment; toutes ont un beau port élevé, et beaucoup sont recherchées pour la beauté de leurs fleurs.

Les deux hybrides remarquables par leur belle forme et leur beau coloris, dont nous donnons, pl. 17, le dessin, proviennent de semis du *Delphinium elatum*, qui nous a donné déjà des fleurs, variant du bleu foncé au beau bleu d'azur, au violet, au rose tendre, dans toutes les teintes possibles.

Le *Delphinium cheiranthifolium* se fait remarquer par ses belles fleurs doubles, colorées de deux teintes très différentes : vers la circonférence et sur plusieurs rangs, les pétales sont colorés en beau bleu de Prusse; les pétales du centre, plus petits, d'un blanc pur, sont coupés vers le milieu par une petite strie bleue. C'est une plante très recommandable.

L'autre hybride : *Delphinium nanceïanum*, a les fleurs aussi très grandes et doubles. Les pétales sont colorés, vers la circonférence, en beau bleu de cobalt, relevé d'une teinte rose vers le centre ; les pétales intérieurs sont d'un blanc pur. Toute la plante est d'un charmant effet.

Ces deux gains, de premier mérite, ont été obtenus par M. Lemoine, horticulteur à Nancy, qui vient de les mettre au commerce au prix de 20 francs les deux.

LOUIS INGELRELST.

CHOIX DE PLANTES NOUVELLES LES PLUS RECOMMANDABLES.

C'est pour répondre au désir de plusieurs personnes amateurs d'horticulture, que nous allons donner un choix de plantes, nouvellement introduites dans ces dernières années, et qui sont autant recommandables par les feuilles que par leurs fleurs; elles sont tout à fait dignes de figurer dans toutes les serres et jardins de l'Europe ; elles occupent en un mot les premières places sur la scène horticole.

Personne n'ignore qu'il existe une énorme difficulté de faire, pour les autres, un choix de plantes qu'on ne peut faire que d'après son propre goût et son propre jugement ; cette difficulté est d'autant plus grande pour les plantes, que la diversité, dans les couleurs, dans les formes, dans la disposition des fleurs et des feuilles, est infiniment multipliée ; et c'est pour cette raison que, si notre jugement nous avait fait défaut pour telle ou telle autre plante que nous aurions placé dans ce brillant choix de beautés, nous prierions le lecteur de nous pardonner ce petit péché, qui ne serait fait, d'ailleurs, que contre notre conscience.

Maintenant, on sera peut-être étonné de rencontrer, dans ce choix, des plantes déjà anciennement introduites ; c'est qu'elles ne sont pas assez répandues dans les jardins. Il y en a d'autres qu'on sera étonné de ne pas rencontrer, et qui jouissent cependant d'une bonne renommée sur certains journaux d'horticulture. A cela nous ferons observer que nous n'avons jamais l'habitude de juger une plante d'après les musiques et es annonces qui l'accompagnent lors de son entrée dans le monde horticole. Si nous prenions pour paroles de l'Évangile tout ce qu'on nous dit aujourd'hui, bon Dieu, où en serions-nous réduit ? — Non, nous écrivons presque toujours *de visu*, et dans les cas, très rares heureusement, où nous ne pouvons pas procéder de cette manière, nous nous abstenons.

Pour tâcher, autant que possible, de donner des plantes d'après le genre de culture et le goût de chacun, nous allons les diviser par groupes et ne donner que le nom que chaque plante porte le plus communément dans le commerce.

1° Plantes de serre chaude qui se distinguent par leurs beaux feuillages :

Aralia papyracea.
— elliptica.
Armalia splendida.
Artocarpus imperialis.
Brexia chrysophylla.
Cataleuca rubicunda.
Crescentia macrophylla.
Dracæna Boerhaavii
— indivisa.
Jacaranda claussenîana.
— mimosæfolia.
Magnolia fragrantissima.
Pavetta borbonica.
Rhopala corcovadensis.
Spathodea gigantea.
Stadmannia australis.
Theophrasta Jussieui.

2° Plantes à feuilles colorées, panachées, striées, marbrées, etc. :

Anœctochilus argenteus.
— setaceus.
Aphelandra Leopoldii.
— aurantiaca.
Croton discolor.
— pictum.
Eriocnema ænea.
Begonia Griffithii.
— xanthina.
Niphæa alba lineata.
Pandanus javanicus fol. var.
Sonerila margaritacea.
Tradescantia discolor lineata.

3° Plantes de serre chaude se distinguant par leurs belles fleurs :

Allamanda neriifolia.
Clerodendron Devonianum.
— Kæmpferi.
Chætogastra Lindeniana.
Eucharis amazonica.
Franciscea macrantha.
Gesneria Donkelaarii.
— egregia.
Heterocentrum roseum.
Inga ferruginea.
Ixora javanica.
— laxiflora.
— coccinea grandiflora.
Mandirola lanata.
Medinella magnifica.
Thyrsacanthus rutilans.
Tydæa amabilis.

et toutes les Gesnériacées, *Achimenes*, *Gloxinia*, etc.

4° Parmi les Palmiers on peut recommander :

Areca lutescens.
Bactrys macrophylla.
Caryota excelsa.
Cocos coronata.
Dæmonorops latispinis.
Latania purpurea.
Sabal Blackburneana.
Thrinax argentea.
Zalacca assamica.

5° Parmi les plantes de la famille des ***Musacées, Scitaminées, Aroïdées, Cycadées, Broméliacées,*** il faut citer :

Aechmea discolor
— fulgens.
Anthurium elatum.
Billbergia Leopoldi.
— Liboniana.
Bromelia sceptrum.
Caladium bicolor.
— hæmatostigma.
— metallicum.
Calathea pardina.
Curcuma Roscæana.
Cycas circinalis.
Dieffenbachia picta.
Encephalartos lanuginosus.
Gusmannia tricolor.
Maranta regalis.
— vittata.
— Warscewiczii.
Tillandsia splendens.
Zamia Skinneri.

6° Le nombre des plus nouvelles Orchidées est très grand, le triage en est d'autant plus difficile que toutes sont belles; nous choisirons les suivantes :

Burlingtonia decora.
Catasetum bicolor.
— Russellianum.
Cycnoches musciferus.
— Pescatorei.
Lælia purpurata.
Masdevalia elephanticeps.
Miltonia spectabilis.
Stanhopea citrina.
— Devoniensis.
— tigrina.
Sabralia macrantha.

7° Les plus belles Fougères sont :

Angiopteris erecta.
Asplenium Bellangeri.
Cassebeera farinosa.
Gymnogramme Bouchea.
— gracilis.
Hemionitis cordata.
— palmata.
Leucostagia chærophylla.
Notochlœna chrysophylla.
— nivea.
Platycerium grande.
— stemmaria.
Pteris argentea.

8° Parmi les plantes aquatiques on remarque les :

Nelumbium caspicum.
— jamaicense
(et les belles variétés obtenues notamment par M. Tourrès, horticulteur à Machetaux.)
Nymphæa Devoniensis.
— dentata.
— gigantea.

9° Parmi les plantes de serre froide dignes d'être citées on remarque :

Acacia argyrophylla.
— eriocarpa.
— petiolaris.
Agnostus sinuatus.
Bancksia speciosa.
Bonapartea filamentosa.
Boronia Drummundii.
Ceanothus floribundus.
— papillosus.
Desfontainea spinosa.
Eriostemum buxifolium.
— neriifolium.

Hokea victoria.
Lisianthus nigricans.
Magnolia Lennea.
Mitraria coccinea.
Phygelius capensis.
Statice Halfordii.
Statice macrophylla.
Swainsonia lessertifolia.
— Greyana.
Tremandra ericoïdes.
— verticillata.
Solanum capsicastrum.

10° Parmi les Conifères on cite :

Araucaria excelsa.
— imbricata.
Cryptomeria japonica.
Gingko biloba macrophylla laciniata.
Libocedrus chilensis.
Thuiopsis borealis.
Wellingtonia gigantea.

11° Parmi les plantes grimpantes on peut recommander les suivantes :

Clematis florida var. Sieboldtii.
— lanuginosa pallida.
— patens.
— patens Amalia.
— — Helena.
Clematis patens Louisa.
— — monstruosa.
— indivisa lobata.
Illairea canarinoïdes.

11° Parmi les plantes propres à la décoration des jardins pendant l'été, on peut citer particulièrement les :

Canna discolor.
— gigantea.
Gynerium argenteum.
Melianthus major.
Wigandia caracassana.
— urens.

Quant aux *Fuchsia*, *Geranium*, *Pelargonium*, *Rhododendron*, *Roses*, *Petunia*, *Verveines*, etc..., etc..., nous n'osons pas y choisir les plus belles variétés : nous aurions trop à dire à ce sujet et par cela nous craindrions de susciter certaines susceptibilités contre nous, Dans un prochain numéro, nous nous contenterons seulement, comme nous en avons l'habitude, de citer, sous toutes réserves, les nouveautés obtenues dans l'année.

Louis Ingelrelst.

NOUVELLES VARIÉTÉS DE ROBINIA.

Dans la séance du 22 octobre, de la Société impériale et centrale, il a été présenté par M. Clavier, rue du Marais, à Tours, avenue de Gram-

mont, cinq variétés de *Robinia pseudo-acacia*. Une Commission a été chargée d'apprécier, séance tenante, ces produits nouveaux. Après un examen attentif des jeunes arbres greffés sur le *Robinia pseudo-acacia*, elle a, à l'unanimité, demandé trois jetons, que la Société a immédiatement accordés. Ces variétés ne sont pas certainement supérieures à celles que l'on possède, mais elles en sont distinctes, et ne doivent pas être négligées. On devra les rechercher pour l'ornement des jardins paysagistes.

Voici à peu près les caractères que nous leur avons reconnus :

Le n° 1, que nous avons appelé *Robinia pseudo-acacia coluteoides*, à cause de son port et de ses feuilles, qui lui donnent l'aspect du *Colutea*, a la forme pyramidale.

Les rameaux sont très peu épineux; il ne se trouve d'épines qu'à leur base. Le haut de l'arbre est pyramidal, comme je l'ai déjà dit; mais les rameaux latéraux sont horizontaux et très vigoureux. Les folioles des feuilles sont un peu arrondies, jaunâtres pendant leur croissance; elles deviennent plus foncées vers l'automne.

Le n° 2, que nous avons dénommé *Patula*, a sa forme en boule; ses rameaux sont extrêmement nombreux et très fournis en feuilles, qui sont d'un beau vert gai.

Le n° 3, auquel nous donnons le nom de *Fastigiata*, à beaucoup de rapport avec une ancienne espèce connue dans le commerce sous la dénomination de *Tortuosa*. Tous les rameaux se terminent par une ramification ; les feuilles sont longues et retombantes, d'un glauque un peu argenté; les gros rameaux sont un peu épineux, très courts.

Le n° 4 a été nommé *Glaucescens*. Son bois est blanchâtre, très vigoureux, à épines courtes, grosses, un peu jaunâtres; les feuilles sont en anneau. L'obtenteur dit avoir vu fleurir cette variété ; les fleurs, blanches, seraient disposées en grappes relevées, au lieu d'être pendantes, comme elles le sont ordinairement.

Le n° 5, que nous appelons *Revoluta*, a quelque chose de mieux que les autres variétés par son port et ses feuilles en anneau, qui sont d'un vert passant au noir. Les épines sont comme dans le précédent, un peu plus courtes et moins grosses. L'arbre est très touffu, et fait un effet charmant.

Toutes ces variétés sont des gains magnifiques; nous croyons être agréable aux amateurs en les faisant connaître par la voie de ce journal.

NEUMANN.

CULTURE RAISONNÉE DU *LILIUM LANCIFOLIUM*.

Cette magnifique Liliacée commence à se montrer à peu près chez tous les amis de la floriculture. C'est à juste titre qu'on lui réserve une place distinguée dans les jardins et même dans les serres à demi ombrées, où elle montre ses gracieuses et abondantes fleurs, pendant à peu près six semaines; sa délicieuse odeur de fleur d'oranger et de vanille la fera toujours rechercher. Nous rencontrons cette merveille florale dans bien des collections, mais chaque fois elle laisse quelque chose à désirer pour sa culture. Je vais en dire un mot que j'adresse aux amateurs qui désirent avoir de beaux Lis, à tiges fortes et bien fournies de fleurs dans tout leur éclat.

§ 1. *Mise en repos et conservation des oignons.*

Au mois d'octobre j'enlève tous mes oignons de terre, en ayant bien soin de ne pas blesser les racines; je les place sur un lit de terre de bruyère qui a servi a leur nourriture de l'année, le tout dans une caisse; je recouvre le premier lit d'oignons avec un lit de la même terre et je continue ainsi jusqu'à ce que ma caisse soit pleine. Lorsque ma caisse est ainsi remplie je la place derrière les orangers, et sur le sol. Elle reste dans cet état jusqu'au 15 ou 20 février. Les Lis peuvent aussi parfaitement se conserver en les laissant dans les vases où ils ont fleuri et en les transportant dans les mêmes lieux que ci-dessus; seulement il ne faut point leur donner d'eau, car ces plantes ne périssent que par l'humidité de l'hiver. Cette dernière manière de les rentrer prend beaucoup trop de place.

§ 2. *Mise en végétation.*

Du 15 au 20 février je retire mes oignons de la caisse, en les visitant les uns après les autres. Voici de quelle manière je procède : Je me sers de pots de 0^{m},10 de diamètre pour mes plantes à fleurs qui ont les plus gros oignons, en diminuant le diamètre des pots proportionnellement à la grosseur des bulbes. J'emploie deux pots de même diamètre pour chacun des oignons; je brise entièrement le fond de l'un des deux pots et je place un lit de gravier ou de tessons au fond de l'autre; si quelques racines ne sont pas saines, je les retire avec soin; puis je place la plante dans le pot où se trouve la couche de gravier destinée à servir de drainage, mais en la tenant assez élevée pour que les racines seules

reposent sur le gravier et que la plante soit en dehors du pot. Après avoir fait couler de la terre de bruyère pure et neuve entre les racines, e tasse légèrement, jusqu'à ce que le pot soit complétement plein et que l'oignon dépasse le pot; ensuite prenant le pot que j'ai défoncé, je le renverse sur celui qui contient la terre, de manière que les deux parties supérieures se touchent; de cette sorte l'oignon est renfermé dans le pot vide et défoncé; je coule ensuite de la même terre par le fond cassé et je tasse légèrement. Après ce travail je pose mes plantes sur les tablettes et sur le devant de l'orangerie, ou mieux encore dans une serre à Pelargonium; j'arrose ensuite le tout à la pomme et modérément par le fond cassé. Lorsque mes plantes commencent à végéter, j'augmente l'arrosement en proportion de leur vigueur, et toujours à la pomme. Ce mode de culture excite une végétation prompte; les racines remontent par-dessus le pot supérieur, traversent les deux bords qui sont superposés; c'est à ce moment que ces plantes exigent des bassinages fréquents, les racines se nourrissant autant sur les parois extérieures qu'à l'intérieur.

§ 3. *Mise en place pour fleurir en pots.*

De la fin de mars au 15 avril, je change toutes mes plantes de vase: je dépote celles que je destine à fleurir en pots, en ayant bien soin de ne pas blesser les racines. Je les place cinq par cinq dans de grands pots toujours bien drainés en ajoutant un lit de mousse par-dessus les tessons; je dépose les mottes de mes plantes sur le lit de mousse, en plaçant la plus forte hampe au milieu, de manière à bien former la gerbe et obtenir de la grâce au moment de la floraison. Puis je fais couler de la terre de bruyère (mais seulement cassée et non criblée) entre les mottes; j'emplis chaque pot en laissant environ cinq centimètres de bord pour les arrosements; les hampes se trouvent alors enterrées d'environ 0m,10 de plus qu'elles ne l'étaient avant ce rempotage, ce qui contribue à leur donner une nouvelle vigueur : la partie enterrée de chaque plante émet de nouvelles racines, et pousse avec d'autant plus de force que ces racines sont plus nombreuses. C'est ainsi que j'obtiens de mes plantes des tiges grosses et fermes, se soutenant bien. Cependant, lorsque l'on voit apparaître les premiers boutons, il faut les baguetter, c'est-à-dire y mettre des tuteurs en faisant bien attention de ne pas blesser les oignons, qui deviendraient alors souffrants. Chaque baguette devra dépasser les tiges d'à peu près 0m,30 ou même un peu plus; les extrémités s'allongeant jusqu'au moment où elles entrent en fleurs; elles ont besoin d'être soutenues par des attaches à mesure que le déve-

loppement le demande; au moment où vient la fleur, on coupe les extrémités des tuteurs qui dépassent les extrémités des tiges florales. C'est par cette culture que l'on a encore compté cette année sur beaucoup de tiges de mes *Lilium lancifolium* quatorze fleurs bien étoffées et bien nourries.

§ 4. *Mise en place pour fleurir en pleine terre.*

Les *Lilium lancifolium* se mettent soit en planches, soit en corbeille isolée sur une pelouse, en ayant soin de planter toujours les plus fortes tiges au milieu, de manière que les plantes forment le gradin et que les fleurs soient vues sur toutes les faces au moment où les premières fleurs commencent à se montrer. Pour donner plus d'éclat à l'ensemble, on peut faire un entourage de *Pelargonium*, dont on ne manque pas à cette époque; par exemple : *Mme Corbay*, qui a un coloris très vif, et qui s'élève assez pour se mettre en harmonie avec l'ensemble des Lis; j'en fais le rang intérieur de mon entourage; ensuite je fais la rangée extérieure de l'entourage, et sur le devant, avec le généreux et magnifique *Pelargonium Glots of Gold*, à fond blanc pur avec une jolie macule rose violetée; il s'élève moins que *Mme Corbay*, se trouve de grandeur et de coloris distincts et fait ressortir l'éclat et le charme de la plantation.

Le Lis ne se plaît que dans la terre de bruyère pure et renouvelée chaque année, ou du moins en bonne partie pour que la végétation se fasse bien. Quoique plusieurs personnes aient dit que les bulbes se conservent très bien pendant l'hiver, en terre, avec une couverture de feuilles sèches, j'ai essayé ce genre de culture et j'avais eu bien soin de donner un bon drainage, en mettant un lit de plâtras au fond du massif et 0m,20 de terre de bruyère dessus; mes plantes, il est vrai, n'ont pas péri; elles ont passé l'hiver; mais aussi je n'ai pas eu lieu d'être satisfait, pas plus de la végétation que de la floraison : mes plantes ne m'ont donné que des tiges maigres, peu fournies de fleurs chétives. J'en ai conclu que je relèverais mes oignons tous les ans, comme il est dit plus haut.

Je rappelle de nouveau qu'il faut avoir bien soin de conserver toutes les racines qui se trouvent à la base de chaque oignon ; quant à celles qui sont au-dessus, et qui entourent la partie de la hampe enterrée, elles ne servent plus à rien : on peut les retirer en coupant cette hampe au ras de l'extrémité supérieure de l'oignon.

§ 5. *Multiplication du Lilium lancifolium.*

A la levée des oignons qui ont fleuri, on trouve des petits bulbes atta-

chés à la tige, et près de la superficie du sol ; on les détache avec soin et on les traite, pour faire passer l'hiver, de même que les vieux oignons. Ils ne commencent à fleurir que la deuxième année de culture. Cette multiplication est utile pour reproduire les variétés que l'on cultive. On multiplie plus en grand par graines, que l'on sème aussitôt après la maturité qui suit le dessèchement des tiges florales. On peut cependant faire des semis tout l'hiver et jusqu'au mois de mars, soit dans un châssis à froid, en déposant un lit de terre de bruyère de 0m,10 sur lequel on sème, puis en recouvrant légèrement avec de la même terre passée au crible fin ; on donne demi-ombre au châssis et l'on entretient toujours humide par des bassinages avec la seringue à gerbes fines ; soit en faisant ces semis dans de petits pots bien drainés et également remplis de terre de bruyère, en laissant cinq centimètres de bord, tant pour recouvrir les graines que pour servir aux arrosements ; on place ces pots dans une serre ombrée. Ces semis lèvent très bien ; il en sort de terre jusqu'à l'automne. Lorsque l'on s'aperçoit que les feuilles commencent à jaunir, on modère les arrosements, et à partir des premiers jours d'octobre, on les dépose sur le sol derrière les orangers ou même dans un cellier, dans leurs pots et sans aucun soin. Au mois de mars on les retire de leurs pots et on les repique à trois centimètres les uns des autres. Si c'est sous châssis, ils peuvent rester trois ans à la même place, enlevant le châssis et le replaçant l'hiver ; on les relevera la quatrième année et on les traitera comme les oignons à fleurs ; la majeure partie fleurira à la fin de juillet.

§ 6. *Insectes nuisibles.*

Le coléoptère rouge, ou criocère du Lis, s'abat sur les plantes qui l'attirent de loin et en ronge les feuilles. La femelle y dépose ses œufs qui donnent naissance à de petites larves oranges; elle dévore aussi les feuilles, les tiges et même les fleurs qu'elle salit de ses déjections. Jusqu'en 1856, je leur faisais la guerre le matin en les cherchant soigneusement sur toutes les parties de mes Lis ; cette année je me suis avisé de soufrer mes plantes pour voir si je réussirais aussi bien que pour les coupe-bourgeons : l'insecte a entièrement disparu de mes cultures cette année, soit pour cette cause ou pour une autre; quoi qu'il en soit je recommencerai l'année prochaine et je recommande cet usage aux amateurs.

Pour les plantes de ce genre, elles sont assujetties, comme toutes les

plantes molles, à être attaquées par le puceron; on s'en débarrasse facilement en fermant la serre où elles sont et en donnant une ou deux bonnes fumigations de tabac. L'insecte meurt et disparaît.

ANCEAUX,
Jardinier-chef chez M. le marquis de Sinety,
au château de Misy (Seine-et-Marne).

MOYEN D'OBTENIR DEUX FLORAISONS DU *MAGNOLIA GRANDIFLORA*;

PAR M. LACHAUME.

Les *Magnolia yulan*, *soulangeana*, *purpurea*, etc., sont assurément de charmants arbrisseaux; malheureusement leurs fleurs si belles ont le grave tort d'apparaître avant les feuilles, ce qui leur donne une apparence maladive qui choque désagréablement l'œil. Aussi le jardinier habile a-t-il soin de les associer, dans les massifs de terre de bruyère, à quelques arbrisseaux à feuilles persistantes, tels que *Rhododendrum*, dont le vert sombre fait encore davantage ressortir le mérite de ces jolies fleurs printanières.

M. Lachaume, arboriculteur à Vitry (Seine), a fait connaître dernièrement un moyen ingénieux, pratiqué par M. Margat père, pépiniériste de cette commune, pour donner à ces *Magnolia* à feuilles caduques une parure de feuillage, à eux propre, au moment de leur floraison. Ce moyen est très simple : il consiste à greffer les *Magnolia yulan*, *soulangeana*, *purpurea*, etc., sur le *Magnolia grandiflora* ou autre à feuilles persistantes. — M. Margat possède chez lui un *M. grandiflora*, haut de 8 mètres, qui, au mois d'avril, est couvert de fleurs des *Magnolia purpurea* et *yulan*, et qui, trois mois plus tard, en juillet, montre les siennes d'une blancheur éclatante et d'une exquise suavité.

Pour obtenir ce double résultat, on place en terre, dans le courant du mois d'avril, les variétés à feuilles caduques, aux pieds des *Magnolia grandiflora*, puis on en greffe par approche les tiges, en ayant soin de greffer à la base les variétés vigoureuses (*soulangeana* et *purpurea*), et au sommet les *yulan*, *discolor*, plus faibles de végétation. Si la hauteur du sujet ne permettait pas de mettre en pleine terre les individus à greffer, on les tiendrait en pots et soutenus par des supports à la hauteur où ils devront être greffés.

La greffe en approche se fait, comme chacun sait, en enlevant aux arbres qu'on veut unir, une lanière longitudinale d'écorce et d'aubier, de même largeur et de même longueur sur chacun d'eux, de manière que les plaies, étant rapprochées l'une de l'autre, se recouvrent exactement; on ligature ensuite avec de la laine, du jonc ou de l'osier fendu en deux, assez fortement pour maintenir les branches greffées bien accolées, mais sans cependant les trop serrer, ce qui pourrait empêcher la libre circulation de la séve descendante, qui formerait un bourrelet au-dessus de la ligature.

A mesure que la soudure s'opère, on desserre cette ligature, qu'il ne faut supprimer que quand les deux sujets sont parfaitement soudés.

Le sevrage des *Magnolia* à feuilles caduques ne doit se faire qu'au printemps suivant, en coupant la tige au-dessous du point de soudure. Ce sevrage peut se faire aussi en plusieurs fois; c'est même préférable: la perturbation qui s'opère toujours dans la végétation, à la suite de cette opération, est beaucoup moins sensible. On pratique, dans ce cas, d'abord une petite entaille au-dessous de la greffe; puis, tous les huit ou dix jours, on donne un nouveau coup de serpette, jusqu'à ce que la tige se trouve tout à fait détachée : par ce procédé, on gagne du temps. Une greffe faite en avril sera sevrée, dit M. Lachaume, en août.

Cet arboriculteur est étonné que les pépiniéristes ne livrent pas au commerce des *Magnolia* ainsi greffés; les acquéreurs auraient, en effet, l'avantage de jouir d'une double floraison. Et puis, les *Magnolia* à feuilles caduques exigent impérieusement la terre de bruyère; tandis que les espèces à feuilles persistantes s'accommodent assez bien de terre franche siliceuse mélangée de terre de bruyère.

Nous rappellerons aussi que tous les *Magnolia* demandent l'exposition du nord pour bien végéter; si cette exposition manquait, il faudrait au moins les abriter, par de plus grands arbres, de l'ardeur du soleil.—T.L.

PRUNE REINE-CLAUDE DE BAVAY HATIVE

(Pl. XVIII.)

La Prune que nous figurons dans ce numéro, a été l'objet de discussions sérieuses au sein de la Société impériale et centrale d'horticulture de Paris, à laquelle en avait envoyé plusieurs fruits M. Eugène Vavin, propriétaire aux environs de Pontoise.



Annica Bricogne pinx. Visto sc.

Prune

Reine-claude de Bavay hâtive.

L'arbre-*mère* a de trente à quarante ans ; il est vigoureux, productif, et mûrit ses fruits de la mi-juillet à la mi-août.

Ce fruit est gros, un peu allongé, fortement ombiliqué au sommet, présentant un sillon longitudinal peu profond. Sa peau est un peu épaisse, d'un joli vert clair jaunâtre à la maturité et piclurée de blanc ; la chair est ferme, jaune verdâtre veiné, très juteuse, sucrée, adhérente au noyau; le pédoncule, long d'un centimètre environ, est mince, et fixé dans un enfoncement assez profond.

Cette Prune est un bon et beau fruit, ainsi que le reconnait aussi la Commission de la Société impériale.

Mais là n'est pas la question en litige. Est-ce, ou n'est-ce pas une Prune nouvelle ? — M. Vavin ne la présente pas précisément comme variété nouvelle, pour en tirer bénéfice ; car il en a distribué généreusement des greffes à tous ceux qui lui en ont demandé. Ayant reconnu ses bonnes qualités, et surtout sa précocité, il désirait la répandre dans les cultures avec un nom. C'est ce nom que la Commission de la Société impériale était chargée d'appliquer, et voici ce que nous lisons dans ses bulletins :

« M. Forest, membre de la Commission qui a été chargée d'examiner la Prune de M. Vavin en 1856 et 1857, dit que personne ne connait assez ce fruit pour émettre catégoriquement une opinion à son égard. C'est même là l'unique motif pour lequel la Commission ne s'est pas prononcée. La Prune est belle et bonne, mais adhérente au noyau. » — (C'est la chair qu'on veut dire ; car le noyau fait partie intégrante de la Prune.) — « Il fait observer que, quoique M. Vavin fixe pour elle l'époque de la maturité à la mi-juillet, celles qui sont déposées sur le bureau ne sont pas encore mûres aujourd'hui 13 août.

» M. Croux a cru reconnaître dans ce fruit la *Reine-Claude Dauphine*.

» M. Lachaume pense que c'est l'ancienne Prune abricotée, qui est devenue fort rare dans ces derniers temps.

» M. Pépin, de son côté, trouve qu'elle ressemble beaucoup à la Prune de Bavay, à cela près qu'elle est hâtive. Il fait observer que la Prune abricotée est plus oblongue et tiquetée du côté que frappe le soleil. Il pense donc que le nom de Prune de Bavay hâtive, proposé par M. Vavin, est parfaitement convenable, et devrait être adopté. »

Pour nous, ce n'est ni la *Dauphine*, ni l'*Abricotée*. La *Prune Dauphine* est ronde, un peu aplatie aux deux bouts, elle mûrit d'août en octobre ; celle de M. Vavin est allongée, non déprimée et peut être mangée

à la mi-juillet. — La *Prune abricotée* ne mûrit qu'en septembre, et la chair quitte le noyau. La Prune que nous figurons est beaucoup plus hâtive, et la chair est adhérente au noyau. Nous pensons, comme MM. Pépin et Vavin, qu'elle a beaucoup plus d'analogie avec la *Prune de Bavay*, mais que sa précocité l'en distingue suffisamment, pour qu'il lui soit appliqué un nom particulier. Nous adoptons, pour ce motif, celui qui a été proposé par M. Vavin, et qui se trouve inscrit en tête de cet article. F. HERINCQ.

POIRES NOUVELLES.

Le Pomologie doit aux provinces de l'ouest de la France une série de belles et bonnes Poires que tout amateur de jardin fruitier doit avoir en sa possession. Ainsi le Beurré Clairgeau, l'Alexandrine Douillard, le Beurré nantais ont vu le jour à Nantes; la Bonne des Zées a été trouvée dans l'Indre; et dans le département de Maine-et-Loire sont nés la Duchesse d'Angoulême, la Belle Angevine (1), le Beurré superfin, le Doyenné du Comice, la Fondante du Comice, le Beurré Millet, les Beurré, Doyenné et Bézi Goubault, le Beurré Flon, le Doyenné Robin, les Beurré et Doyenné Defais, les Beurré Moiré, Derouineau, et Saint-Nicolas, Saint-Vincent de Paul, Sucrée du Comice, Bergamotte de Mille-pieds, et Poitevin, et Pélissier, et Bosquet, et Lourmel, et Canrobert! Patience, au fur et à mesure que ces nouveautés seront appréciées favorablement par le Comice horticole de Maine-et-Loire, il s'empressera d'en donner la description et le dessin par l'entremise de la plume et du pinceau de son honorable président M. Millet.

La cinquième livraison de la Pomologie de Maine-et-Loire vient de paraître; quatre poires ont reçu les honneurs de l'illustration. Ce sont :

Général Canrobert; issue de la Poire Saint-Germain, dont elle a conservé l'aspect; un peu moins longue, plus renflée au sommet, et teintée d'une couleur jaunâtre s'éclaircissant à la maturité, qui arrive en janvier et février. M. Robert, l'obtenteur de cette poire, suffisamment connu par ses semis de rosiers et de vignes, nous a affirmé que ce fruit était de première qualité, c'est-à dire à chair fine, fondante et juteuse. L'arbre est vigoureux, et prend naturellement la forme pyramidale.

(1) Les Anglais et les Belges réclament l'origine de la *Belle Angevine* en faveur de leur pays.

Beurré Anna Audusson. Déjà connue dans le commerce ; nous avons eu l'occasion de voir ce fruit, dû à M. Alexis Audusson, et de la grosseur, de la forme et de la couleur de la Jaminette ; sa chair, fondante et parfumée, entre en maturation de la mi-novembre à la mi-décembre.

Beurré Clotaire. Cette variété a été trouvée, comme tant d'autres, sur un sauvageon qui avait prospéré sans les soins minutieux du semeur. Nous nous demandons pourquoi le Beurré Clotaire est recommandé par le comice d'Angers, attendu qu'il est de grosseur moyenne, de deuxième qualité et mûr en septembre.

Pitou. Trouvé encore sur un aigrin, ce fruit a le facies de la Duchesse d'Angoulême ; sa grosseur est de 10 centim. de haut sur 26 de circonférence ; sa couleur vert-clair jaunit à la maturité comme le Colmar van Mons : seulement la poire Pitou ne dépasse guère la fin de l'automne ; elle est également classée dans les fruits à cidre.

Inutile de dire que l'arbre est vigoureux ; toutes les nouveautés ont toujours été annoncées telles. Il faut le creuset de la pépinière et de l'expérience pour pouvoir l'affirmer.

Sans recommander positivement ces quatre variétés nouvelles de Poiriers, nous devons dire que nous avons complétement foi dans la description donnée par la Société angevine ; nous nous permettrons de lui recommander de ne publier que les espèces les plus méritantes, ou bien, en attendant que la culture les ait vulgarisées, la commission donnerait son avis sur la nature du sol et sur la forme plein-vent ou abritée qui lui paraissent le mieux convenir à l'arbre.

Nous félicitons le Comice horticole de Maine-et-Loire de sa persévérance à publier les gains de ses horticulteurs. C'est un exemple à livrer aux autres sociétés d'horticulture. Ainsi dans le département du Rhône, où sont nées des Poires, des Pommes, des Pêches, des Prunes, des Abricots, etc., remarquables par leur vigueur, leur fertilité, leur grosseur ou leur qualité, pourquoi donc la Société impériale ne rédigerait-elle pas la *Pomologie du Rhône*?

Le Congrès pomologique vient d'admettre cette année des Poires obtenues par MM. Willermoz, Luizet, Nérard ; ses pomologues et ses pomiculteurs ne manquent ni de talent, ni de zèle, ni d'expérience.

Nous livrons notre proposition à qui de droit.

Thébat-Larché.

LE LIERRE EST-IL OU N'EST-IL PAS NUISIBLE AUX ARBRES SUR LESQUELS IL CROIT ?

Le Lierre est non-seulement un joli arbrisseau toujours vert, emblème de la fidélité et de l'attachement;—car, en effet, il meurt là où il s'attache, et fait même mourir celui qui le laisse attaché à lui,—mais il est, en outre, une pomme... de discorde jetée au milieu des paisibles admirateurs de la nature ! Il a des partisans et des détracteurs. Pour les uns, c'est un être très dangereux qui tue tous les arbres qu'il étreint de ses mille bras ; ils n'hésitent pas, mais à regret, à porter la hache sur lui, pour sauver la vie aux beaux hôtes verdoyants de leur parc. Pour les autres, le lierre est très inoffensif; ils le défendent de la cognée meurtrière du bucheron, déclarant vandale quiconque ose lui donner la mort. Dans tous les domaines, ce n'est que discussions et lamentations. Les *anti-lierristes* se lamentent de voir de beaux arbres menacés d'une fin prochaine par le *bourreau* qui les enserre ; les *lierristes* se lamentent, de leur côté, lorsqu'ils voient les débris de ce bel arbrisseau inoffensif jonchant la poussière !

Le Lierre est-il ou non nuisible aux arbres sur lequel on le laisse monter? *That is the question?* Un éminent—dit-on—naturaliste anglais, M. Charles Waterton, vient de répondre catégoriquement : Non, le Lierre n'est pas nuisible aux arbres. La preuve c'est qu'il ne leur emprunte pas sa nourriture, et qu'il ne se sert de ces arbres que simplement comme de tuteur.

La Société d'émulation de l'Ain nous apprend que M. Waterton a *donné* du Lierre a plusieurs arbres, et qu'il en a *refusé* à d'autres placés dans le voisinage des premiers et sur le même sol, afin de se livrer à un examen approfondi de la question. En observant ses arbres, il a trouvé qu'ils avaient tous un magnifique développement et jouissaient d'une parfaite santé. Ceux qui étaient garnis de Lierre ne paraissaient nullement différer de ceux qui en étaient dépourvus. On ne s'en étonnera pas, dit-il, si l'on réfléchit que le Lierre a ses racines dans la terre même, et qu'il ne monte pas en spirale autour du tronc; la tige principale est toujours perpendiculaire ; par là, sa position n'est pas de nature à restreindre la force expansive de l'arbre, plus grande, en proportion, que celle du Lierre, qui lui cède graduellement la place. L'erreur, dit M. Waterton, dans laquelle on est tombé touchant l'action prétendue destructive du Lierre sur les arbres, provient de ce qu'on l'a confondu avec d'autres

plantes grimpantes, telles que le Chèvrefeuille, et qui sont vraiment nuisibles. — Ce qui, en bon français, veut dire : que les adversaires de M. Waterton sont des *ignorants*, — puisqu'ils prennent le Chèvrefeuille pour du Lierre. C'est peu courtois.

Enfin le dévoué défenseur du Lierre a fait une dernière expérience, très concluante — (selon lui) — sur un *arbre depuis longtemps malade, et qui finit par périr*. Si le Lierre planté à sa base, dit-il, avait compté sur lui pour sa subsistance, il se serait desséché et serait mort en même temps ; mais, au contraire, ce qui en est resté n'avait nullement souffert, et était devenu plus verdoyant que jamais, tandis que les différentes parties de l'arbre étaient tombées successivement. Et voici les conclusions que le célèbre naturaliste anglais tire de ce fait : — « C'est que le Lierre puise sa vie et sa force dans la terre seule où il a été planté ; on ne peut donc pas dire que cette plante déforme la branche sur laquelle elle est fixée, et qu'elle nuise au développement de l'arbre tout entier. »

Assurément non, on ne peut pas dire cela ; je suis parfaitement de l'opinion de l'éminent observateur anglais, qui tire d'aussi savantes conclusions de la mort d'un arbre *tué par un Lierre*. Je connais très bien le Lierre, et sais le distinguer du chèvrefeuille et autres plantes grimpantes, qui s'enroulent autour des tiges en produisant des étranglements ; aussi je ne l'accuse pas d'étrangler les arbres. Je ne lui impute pas non plus le crime de les faire mourir de faim ; je connais ses mœurs, et je n'ignore pas qu'il se nourrit à l'aide de ses racines, qui puisent dans le sol sa nourriture de chaque jour. Ce que je lui reproche, c'est de faire mourir par *étouffement* les beaux arbres qui le soutiennent dans sa vieillesse. Voilà son crime ; développons l'acte d'accusation.

Mais d'abord disons deux mots des besoins de la vie végétale. Les plantes, pour croître en bonne santé, ont besoin d'eau, d'air et de lumière. L'eau agit particulièrement sur les racines, qu'elle gorge de principe aqueux qui se transforme en séve en passant successivement dans les tiges, branches et feuilles. L'air et la lumière agissent sur les parties aériennes de la plante, dans lesquelles cette séve est modifiée, élaborée, pour devenir propre à la nutrition et à la formation de nouveaux tissus et de nouveaux organes ; c'est sous l'influence de ces deux agents que l'eau puisée par les racines acquiert ses propriétés nutritives et génératrices. En circulant dans la tige et les rameaux, cette eau se trouve déjà modifiée au contact de l'air dont l'écorce et le bois se trouvent pénétrés. En arrivant dans les feuilles, elle subit une plus grande transformation par l'évaporation ; puis elle redescend dans la partie extérieure

de la charpente de l'arbre, où l'air fait encore sentir son influence, et où il y a nouvelle formation de bois. C'est là surtout que l'air et la lumière sont nécessaires pour l'évaporation du liquide générateur qui doit se transformer ou aider les nouveaux tissus à se tranformer en matière solide, tissu cellulaire, tissu ligneux, sans compter les sucs propres, la chlorophylle, etc., etc. Or, qu'un corps étranger viennent s'appliquer sur un tronc d'arbre, cet arbre se trouve dans une condition anormale; car l'air et la lumière ne peuvent plus agir aussi directement; les nouveaux tissus restent gorgés de principe aqueux, et ne peuvent plus acquérir leur solidité naturelle; le bois reste mou, humide, et cet état d'humidité facilite le développement des *mycelium* ou blancs de champignon parasite, qui amènent en peu d'années la pourriture du bois et, comme conséquence, la mort de l'arbre. C'est un fait tellement connu, que les jardiniers s'empressent d'enlever les *lichens* qui croissent sur les arbres fruitiers, et qui pourtant ne forment qu'une couche bien mince sur les tiges. —Donc si cette mince couche de lichens (mousses des jardiniers) est suffisante pour entraver l'action de l'air et de la lumière sur les tissus de ces arbres fruitiers, combien doit être désastreuse la présence de cette épaisse couche de feuillage du Lierre qui revêt tout le tronc d'un arbre?

La présence du Lierre sur le tronc seulement est, il n'en faut pas douter, une cause de malaise pour l'arbre qui en est revêtu. Le bois nouveau, privé d'air et de l'action de la lumière, ne peut pas arriver à l'état parfait; l'arbre devient malade, et la maladie s'aggrave à mesure que la cause du mal gagne la partie supérieure du tronc.

Mais il arrive un moment où le Lierre atteint les branches inférieures de la cime; ses jeunes pousses s'allongent le long des rameaux; ses feuilles cachent le soleil aux bourgeons naissants du malheureux arbre, et l'ombre sous laquelle ces bourgeons font de vains efforts pour se développer détermine la chlorose..... Quelques années plus tard, après une sombre nuit d'hiver, pendant laquelle les terribles aquilons déchaînés ont jeté la terreur dans toutes les chaumières, vous trouvez des pauvres branches d'arbres gisant au pied de leur bourreau qui se dresse encore, lui, orgueilleusement sur ses infortunées victimes. Il s'élève toujours; il enlace de nouvelles branches qui subissent le sort des premières; toute la cime de l'arbre finit par ne plus être qu'une imposante masse de verdure. C'est beau! c'est majestueux! c'est vrai, mais ce Lierre altier n'a plus qu'un cadavre pour le soutenir; les jeunes bourgeons de l'arbre, qui en se développant entretenaient la vie de ce *tuteur vivant*, ont été étouffés par son feuillage: sous ce luxe de végétation se

cache en effet la mort, qui, avec le temps, mine le piédestal sur lequel le Lierre a cru pouvoir s'élever impunément : le travail de destruction est d'autant plus facile, que ce piédestal n'est composé que de matériaux imparfaits et très altérés.

Enfin, par une belle journée d'été, au milieu d'une promenade joyeuse sous les arbres, on entend un horrible craquement..... A quelques pas de soi, quelquefois au-dessus de sa tête, on voit s'incliner une magnifique colonne de verdure qui vient se briser sur le sol, en cassant, dans sa chute, quelques beaux arbres qu'un aïeul avait plantés, dans l'espoir qu'ils donneraient, un jour, un peu d'ombrage à ses arrières petits-neveux. — On déchire vite cette colonne de Lierre, et l'on constate, avec M. Waterton, que le tronc de l'arbre est mort depuis longtemps; qu'il ne porte aucune trace de violence; que le Lierre est innocent; qu'il ne l'a ni étranglé ni fait mourir de faim, parce qu'il *n'a jamais compté sur lui pour sa subsistance, car alors il se serait desséché en même temps; qu'au contraire, il était devenu* — lui le Lierre — *plus verdoyant, plus vigoureux que jamais, tandis que les différentes parties de l'arbre étaient tombées successivement.*

C'est ainsi, le plus souvent, qu'on interprète les choses.

Mais, malgré l'autorité de l'éminent naturaliste anglais, et malgré son exemple *très concluant d'un arbre*, entouré de Lierre, *depuis longtemps malade et qui a fini par périr,* je déclare, sur mon âme et conscience, que le Lierre est un grand criminel, qui tue les arbres en les étouffant, en empêchant le bois de se bien former et les bourgeons de se développer : qu'en conséquence, il doit être condamné à avoir les pieds coupés, avant que les extrémités de la tige n'atteignent la cime de l'arbre sur lequel il s'élève, car il est trop tard de faire l'exécution quand il en a envahi les branches inférieures. Dans cet état, en effet, l'arbre est agonisant, et rien ne peut plus le rendre à la vie. C'est là ce qui a fait dire aux lierristes que couper un Lierre c'est donner la mort aux arbres qui le soutiennent. Cette opinion n'est pas discutable.

Maintenant voici des faits :

Un arbre dans un état maladif assez prononcé et couvert de lierre a été abattu, cet automne, dans le parc de Guitrancourt : dépouillé de son épaisse masse de verdure, j'ai constaté que les sept ou huit dernières couches de bois étaient entièrement pourries, et remplies de filaments blancs très nombreux, qui arrivaient jusqu'à l'écorce; les couches intérieures étaient encore assez saines.

Au château de Segret, près Arpajon, l'année dernière, un gros arbre

couvert de Lierre s'abattait avec fracas, en se rompant à deux mètres au-dessus du sol : le tronc était entièrement pourri.

Cette année, dans la même propriété, un second arbre de 15 à 20 ans, portant un lierre, s'est brisé à quatre mètres de hauteur; le ligneux était en décomposition.

Actuellement on voit près du château trois grands peupliers blancs, dont le tronc est caché sous l'épais feuillage du Lierre : Un a perdu complétement sa cime ; il a vu successivement ses branches se séparer de lui: la dernière est restée suspendue, retenue qu'elle est, par les tiges du lierre qui l'enserre; les élagueurs n'ont jamais pu arriver jusqu'à elle. Les deux autres arbres commencent à perdre les branches inférieures de leur cime ; quelques années encore, et de ces trois beaux Lierres, il ne restera que le souvenir.

Je conclus donc que le Lierre est nuisible à la santé de l'arbre dès qu'il en couvre une partie du tronc; qu'il devient mortel quand il en atteint la cime, parce que son épais feuillage empêche celui de l'arbre de se développer, et qu'aucun arbre ne peut vivre sans feuilles. C'est une vérité tellement *lapalissienne* qu'elle est incontestable; par conséquent, la criminalité du Lierre ne peut plus être contestée, et ce bel arbrisseau doit être voué à la mort, toutes les fois qu'il prend, pour support, un arbre qu'on tient à conserver soit pour sa beauté, soit à cause de la rareté.

F. Herincq.

PHÉNOMÈNES DE VÉGÉTATION.

De tous côtés les journaux signalent des phénomènes de végétation qui se sont produits et se produisent encore dans plusieurs départements, en témoignage de l'année exceptionnelle qui va finir. Le plus remarquable, assurément, est celui qui s'est accompli dans une région septentrionale de la France sur le Figuier, qui n'y réussit ordinairement que très médiocrement; le seul climat favorable à sa culture étant, comme chacun sait, celui des départements du Midi. Cependant, grâce aux chaleurs prolongées de l'été dernier, le maire de la Bouille (Seine-Inférieure) a fait une double et très abondante récolte de figues sur un arbre de son potager, exposé, il est vrai, au soleil du midi, au pied d'un coteau. Au 1er août, il goûtait les premiers fruits ; le 15 octobre, ceux de la seconde récolte arrivaient à maturité, et, quelques jours après la Toussaint, l'arbre était encore chargé de figues succulentes. Pendant l'hiver qui a précédé les deux récoltes de ce Figuier, on avait cessé de le tailler et

même de l'empailler pour le garantir des gelées, comme on l'avait toujours fait jusqu'alors. On a remarqué que c'était dans les années où l'on prenait le plus grand soin de lui qu'il produisait le moins.

Nous avons observé le même phénomène dans deux localités situées sous des degrés différents de latitude, mais plus rapprochées du Midi : au château de Mme de Rougemont de Morel, à Guitrancourt, près Mantes, et aux environs d'Arpajon, au château de Segret, propriété de M. Lavallée, fondateur de l'Ecole centrale. A Guitrancourt (12 lieues nord de Paris), les premières figues de la seconde récolte atteignaient leur maturité au commencement de novembre; celles de Segret, 10 lieues environ sud de Paris (variétés violette et jaune), ont eu une avance de près d'un mois. Doit-on attribuer cette différence à la latitude? C'est possible, car les arbres sont plantés à la même exposition (celle du midi) et à peu près dans la même nature de terrain : bonne terre de jardin à sous-sol humide. Il serait très intéressant de vérifier le fait.

D'autres phénomènes de végétation, non moins curieux, se sont présentés encore dans le parc de Guitrancourt. Nous y avons découvert, le jour de la Toussaint, un Lilas de Perse, dont plusieurs rameaux portaient un petit bouquet de fleurs parfaitement épanouies, et qui répandaient leur suave parfum comme aux beaux jours de printemps. A la même époque, une planche de Fraisiers gros Capron musqué, étaient en pleine floraison et quelques fruits commençaient à nouer; à la fin du mois de novembre, nous avons pu en cueillir quelques-uns complétement mûrs. Des cloches avaient été placées sur un certain nombre de pieds; mais cet appareil n'a produit aucun effet : les fraises n'ont pas mûri plus tôt que celles qui étaient restées à l'air.

La Primevère, cette messagère du printemps, y est actuellement en pleine floraison dans une plate-bande du fleuriste exposée au nord, derrière un massif de sapins.

Dans une magnifique futaie, sur les bords d'une source d'eau limpide, la grande Pervenche ouvre encore, chaque jour, de brillantes et larges corolles, sous l'influence de cette température printanière, et de nouveaux bourgeons se disposent à prolonger cette seconde floraison.

Le *Courrier de l'Eure* signale aussi un fait assez extraordinaire de végétation : « Il existe, dit-il, en ce moment (15 novembre) à Bourneville, près de la ferme de la Chevallerie, une pièce de terre d'une trentaine d'ares environ qui est couverte de Lin en fleur comme au mois de

juillet. Voici comment on explique ce phénomène. Une femme avait étendu son lin, en août dernier, sur ce terrain en jachères, afin de le faire rouir à la rosée. Ce lin avait été imparfaitement égrené, et ce qui restait s'est répandu sur la terre, où il a germé. La floraison est tellement avancée que, si la température continuait à être douce, on pourrait récolter ce nouveau lin pour en recueillir la graine; on doute fort cependant que l'on puisse tirer parti de la tige pour la filasse.

Cette température exceptionnelle, ce bel été de Saint-Martin —(pour nous servir de l'expression populaire)—qui semble vouloir se prolonger jusqu'à l'été vrai de 1858, serait dû — au dire de M. Petit, directeur de l'observatoire de Toulouse —au voisinage d'*asteroïdes* ou fausses étoiles qui passent en ce moment tout près de la terre, et qui nous renvoient une grande partie de la chaleur rayonnée par le soleil. Ces asteroïdes sont tellement nombreux, que quelques astronomes n'ont pas évalué à moins de trois ou quatre millions, en vingt-quatre heures, ceux qui, à l'époque actuelle, pénètrent jusque dans l'atmosphère terrestre et la traversent, sans tomber sur notre planète. Indépendamment des effets thermométriques qu'ils produisent, les corpuscules météoriques, près desquels nous nous trouvons, manifestent quelquefois leur présence par des apparitions lumineuses, auxquelles on donne généralement les noms d'étoiles filantes ou de bolides, suivant qu'elles présentent l'apparence de simples étoiles qui se déplacent ou de globes de feu qui illuminent vivement l'horizon, en tombant sur terre, où ils peuvent occasionner des incendies, si la chute a lieu sur une habitation, dans une forêt, sur des amas de paille, etc. On attribue avec certitude à des chutes d'étoiles filantes, un grand nombre d'incendies, et entre autres celui qui consuma la grande salle du Palais de justice, à Paris, le 7 mars 1618.

Mais quelle que soit la température exceptionnelle dont nous font jouir les *asteroïdes* de M. Petit, l'hiver de 1857-1858 est encore loin d'égaler quelques-uns des ses prédécesseurs. Si nous en croyons le *Courrier de Saône-et-Loire*,—qui est tout aussi croyable que n'importe quel autre journal, — l'hiver de 1183-1184 aurait été plus privilégié que celui de cette année; car les arbres fruitiers étaient en fleur en décembre, et la vigne en février; on cueillit les fruits au mois de mai, et l'on fit vendange à la fin de juillet.

En 1288, dit un auteur allemand, les enfants de la ville de Cologne vendaient, dans les rues, des violettes cueillies dans les prairies du Rhin; il y avait des bluets en février.—Les enfants de Guitrancourt pourraient très certainement en faire autant cette année; car dimanche dernier,

6 décembre, j'en cueillais un charmant petit bouquet dans le parc du château.

En 1572 les arbres étaient couverts de feuilles au mois de janvier, et les enfants dénichaient les petits oiseaux le mois suivant.

En 1621, au mois de février, on était au cœur du printemps; tout était en fleur, dit le *Courrier de Saône-et-Loire.* — Je crois qu'il charge un peu, le *Courrier. Tout !* c'est beaucoup; bornons-nous à la moitié, pour n'être pas taxé d'exagération.

Vers la fin de décembre 1782, la chaleur était extraordinaire; il y eut des orages comme au mois d'août; en janvier tout était fleuri comme au mois de mai.

La température de l'hiver 1821-1822 fut d'une douceur extraordinaire. Il y avait des pois en fleur au mois de décembre !

On voit que l'hiver qui s'écoule si agréablement, n'est pas la fine fleur des hivers, car il n'est pas encore assez raffiné pour produire des Pois fleuris au mois de décembre.

Nous devons pourtant dire qu'on a été sur le point de faire deux vendanges dans certains pays du Midi; mais il paraîtrait que les *asteroïdes* Petit n'ont pas assez fortement renvoyé leur chaleur rayonnée par le soleil pour faire tourner les raisins, qui sont restés à l'état de verjus.

La réussite n'a pas été aussi complète qu'en l'an de grâce 589, pendant lequel les arbres refleurirent en automne et donnèrent des fruits une seconde fois. C'est aussi cette même année 589, que les rosiers (qui, par parenthèse, n'était pas alors remontants) donnèrent des roses au mois de novembre : «*Eo anno* (589), *arbores in autumno floruerunt, et poma, sicut prius diderant, ediderunt. Mense nono rosæ adparuerunt,*» dit Grégoire de Tours, dans son *Histoire des Francs.* Ce phénomène de végétation est certainement le plus remarquable et le plus extraordinaire qu'on ait vu. Émanant d'une telle autorité, il ne peut être mis en doute.

Enfin, sans remonter aussi loin, M. Touchy, conservateur des collections botaniques du Jardin des plantes de Montpellier, a signalé à l'attention des botanistes, réunis cette année en session extraordinaire dans cette ville, un fait non moins curieux : « En décembre 1839 on mangeait des cerises rouges chez M. Dupin, secrétaire de la Société d'agriculture de l'Hérault. »

Quoi qu'il en soit, l'hiver 1857-1858 doit être considéré comme un hiver exceptionnel, et qui nous promet pour la saison prochaine de belles et bonnes récoltes. F. Herincq.

VERVEINES NOUVELLES

DE

M. BOUCHARLAT aîné,

HORTICULTEUR

à Cuire, quartier des Maisons-Neuves,

Suite à la Grande-Rue de la Croix-Rousse.

LYON. — RHONE.

Agnès Sorel, blanc rosé, large centre carmin vif ; perfection.

Amarantina, superbe cramoisi amarante, très large centre pourpre ; perfection.

Boule d'azur, bleu lavé de noir au centre, entouré d'un cercle blanc pur : de toute perfection,

Célime Pacha, rouge-orange foncé, très large centre écarlate velouté ; perfection (Extra.)

Charlemagne, rouge vif, large centre écarlate feu ; perfection.

Charles Turner's, violet azuré, très large centre blanc pur ; perfection.

Cléopâtre, cramoisi amarante brillant, centre ombré noir, et œil blanc pur ; superbe.

Etoile de France, rose nuancé étoilé rouge-sang au centre ; superbe.

Hermann Stenger, blanc lavé pensée, large centre blanc ; très grande fleur et perfection.

Jean-Bart, riche cramoisi grenat velouté, très large centre blanc ; plante extra.

Lady Blanche, blanc de neige, centre rose ; plante admirable.

L'Incomparable, lilas ardoisé, centre blanc entouré carmin (Extra belle.)

Léonie Desxiat, bleu de roi, centre blanc très pur ; perfection.

L'Oracle, cerise clair, large étoile pourpre écarlate au centre (Extra belle.)

Louise Miellez, superbe rose carmin, très large étoile sang au centre ; perfection.

Madame Lemoine, blanc rosé, largement étoilé rose vif au centre ; superbe.

Madame Rougier, rouge carmin vif, très large centre blanc (Extra belle.)

Madame Rendatler, rose carmin vif lavé amarante, très large centre blanc pur ; coloris nouveau.

Rollissonii, rose rubis clair, centre blanc pur ; coloris nouveau.

Rosamond, cramoisi écarlate nuancé noir, très large centre blanc pur (Extra.)

Ces 20 variétés, qui ont obtenu le 1er prix à la grande exposition de Lyon en septembre dernier, seront livrées au Commerce, à dater du 1er janvier prochain, en fortes plantes, au prix de 3 fr. L'UNE, au choix, ou 50 fr. LA COLLECTION.

Paris. — Imp. horticole de J.-B. GROS et DONNAUD, rue Cassette, 9.



Annica Bricogne pinx. *Visto sc.*

Crinum Belleymei.

CRINUM BELLEYMEI. (Pl. XVIII.)

CRINUM DE DEBELLEYME.

Etymologie : de *Krinon*, nom que les Grecs appliquaient au Lis.

Famille des *Amaryllidées* de Jussieu; *Hexandrie monogynie* de Linné.

Caractères génériques.—Les *Crinum* sont des plantes bulbeuses, à bulbe sphérique ou allongé, formé par la base épaissie, engaînante et persistante des feuilles. Ces feuilles sont rubanées, disposées tout autour de la tige. Les fleurs, pédicellées ou sessiles, sont réunies en ombelles au sommet d'une hampe solide, et accompagnées de deux bractées formant spathe. Chaque fleur a une enveloppe unique, désignée, tantôt par le mot périanthe, tantôt par celui de calice, et plus communément, mais alors moins scientifiquement, appelée corolle. — Ce périanthe est corolloïde, à tube allongé, grêle, très évasé au sommet, et à 6 lanières presque égales entre elles, dressées, ou étalées, ou renversées. Au sommet du tube sont insérées six étamines, à filets filiformes étalés ou renversés, et à anthéres linéaires fixées par le milieu et vacillantes. L'ovaire est infère, à trois loges renfermant chacune plusieurs ovules fixés à l'angle interne et placés sur deux séries; le style est filiforme dressé ou incliné; le stigmate obtus ou obscurément trilobé. Le fruit est une capsule membraneuse, presque sphérique, à 3 loges ou 1—2 par avortement et s'ouvrant irrégulièrement; les graines sont presque globuleuses ou faiblement anguleuses, peu nombreuses, quelquefois solitaires dans chaque loge.

Le genre *Crinum* est très voisin du genre *Amaryllis*; il en diffère principalement par le tube du périanthe qui est très long et grêle; dans les Amaryllis ce tube est au contraire très court, quelquefois nul.

Caractères spécifiques. — L'*Amaryllis Belleymei* a le bulbe de 10 à 12 centimètres de diamètre presque sphérique, jaune paille extérieurement; mais la base persistante des feuilles intérieures est rouge. La tige est de couleur cramoisi inférieurement. Les feuilles, en forme de large courroie rétrécie au sommet, longues de plus d'un mètre sur 4 à 5 centim. de largeur, sont ondulées près de la base, d'abord dressées puis réfléchies, d'un beau vert luisant, bordées d'un étroit liséré blanchâtre et de

très fines dents cartilagineuses. La hampe qui naît en dehors de la tige, à l'aisselle d'une des feuilles inférieures, est d'un vert clair, aplatie comme un bâton de cire à cacheter; elle est haute de 30 à 35 centim. environ, et porte de huit à dix très grandes fleurs odorantes, qui sortent d'une spathe composée de deux valves longues de 10 centim. atténuées graduellement en pointe de la base au sommet, ondulées sur les bords, d'abord vertes, puis, en vieillissant, de couleur jaunâtre foncé. Les fleurs sont sessiles; l'ovaire est oblong, vert; le tube du périanthe, d'un vert-clair, est long de 12 à 15 centim. cylindrique dans toute sa longueur; le limbe est très ample (15 à 20 centim.), à six divisions étalées, d'un blanc pur, avec une bande longitudinale cramoisi clair sur le milieu de chacune d'elles; les trois extérieures sont terminées par une pointe verdâtre. Les étamines, renversées à leur point d'insertion se redressent supérieurement; les filets sont égaux en longueur aux divisions du limbe, de couleur blanche; les anthères sont violettes. Le style est renversé, puis redressé comme les étamines; il est terminé par un stigmate tronqué, indivis, vert jaunâtre.

Historique. — Le *Crinum Belleymei* est originaire du Paraguay; c'est à M. Thiéry-Tollard, marchand grainier, 76, quai de la Mégisserie, à Paris, qu'on en doit l'introduction. Cette magnifique plante, qui a fleuri au mois de juin dernier dans ses serres et chez M. Charles Debelleyme, juge au tribunal de première instance, auquel elle est dédiée, constitue une espèce nouvelle qui doit prendre place entre les *Crinum Broussoneti*, et *scaberrinum* ou *scabrum*, avec lesquels elle a quelques rapports par la bande rouge qui orne le milieu des divisions du périanthe. Elle se distingue du premier par les feuilles et l'inflorescence; le *Crinum Broussoneti* a ses feuilles plus étroites, lâchement dentelées, non bordées d'un liséré et de très fines dents cartilagineuses comme dans le *Belleymei;* ses fleurs sont presque toujours solitaires, rarement cinq ou six au sommet de la hampe : nous en avons six et dix dans la nôtre. Le *scabrum* a les fleurs moitié plus petites : ses anthères sont jaunes; les trois divisions extérieures du périanthe ont une petite pointe verte très manifeste au sommet, et enfin la spathe qui accompagne ces fleurs est à deux valves très courtes (3 à 4 centim. de hauteur), plus large que longue; caractères qui distinguent très nettement cette espèce du *C. Belleymei*.

F. Herincq.

CULTURE DES CRINUM.

Les *Crinum* étant, pour la plupart, originaires de la zône intertropicale, demandent la serre chaude; un certain nombre cependant, provenant de contrées plus tempérées, telles que le Cap de Bonne-Espérance et l'Australie, sont moins délicats, et l'orangerie leur suffit; quelques espèces ou variétés peuvent être cultivées à demeure en pleine terre, à l'exposition du midi; tels sont les *Crinum Capense* Herb. (*Amaryllis longifolia*, Bot. Mag.); *C. variabile* Herb. (*Amaryllis variabile*), et le *C. Meldense* qui supportent très bien les froids de nos hivers sous une simple couche de feuilles.

Ces plantes demandent, en général, une bonne terre franche substantielle; la terre de bruyère mélangée avec un peu de terreau de feuilles convient très bien également à plusieurs espèces.

Presque tous les *Crinum* conservent leurs feuilles plusieurs années, et leurs racines ne meurent pas tous les ans comme celles de beaucoup d'Oignons. On les cultive soit en pots, soit en caisses. Comme ces plantes aiment la chaleur, on se trouve bien de tenir les pots enterrés dans la tannée de la terre chaude, toutes les fois qu'on en a à sa disposition. De copieux arrosements sont nécessaires pendant la période végétative; on les ralentit graduellement après, mais sans les supprimer entièrement pour les espèces qui conservent leurs feuilles; on les cesse complétement pour celles qui les perdent. Ces dernières doivent alors être mises dans un endroit sec, sur les tablettes d'une serre, jusqu'à la reprise de la végétation, qui est le moment de les rempoter.

C'est ainsi que j'ai traité le *Crinum Belleymei*, et j'en ai obtenu un très beau résultat. L'ayant reçu directement de son pays natal, le Paraguay, en juillet 1856, je l'empotai aussitôt et le mis en serre chaude. Vers le mois d'avril dernier, les oignons développèrent leurs premières feuilles, et au commencement de juin suivant, un pied montrait sa hampe qui bientôt se couronnait de fleurs des plus jolies et des plus suaves. En ayant reçu plusieurs oignons dans le même envoi, j'en cédai quelques-uns à l'honorable M. Charles de Belleyme, qui possède la plus riche collection d'Amaryllis, et dans laquelle deux exemplaires de cette nouveauté ont également fleuri; il me reste encore un certain nombre de bulbes de force à fleurir, que je puis mettre, dès à présent, à la disposition des amateurs.

Le rempotage des *Crinum* n'est pas strictement nécessaire chaque année;

on ne le fait habituellement que tous les deux ans pour les individus cultivés en pots, et tous les trois pour ceux qu'on cultive en caisses. Lors de cette opération, il faut avoir bien soin de faire tomber toute la terre d'entre les racines et de supprimer une grande partie de celles qui sont très longues et qui emplissent promptement les vases dans lesquels ils sont plantés. On a remarqué qu'en faisant ce travail de suppression des racines tous les ans, les plantes fleurissaient plus régulièrement.

Le rempotage doit se faire au printemps, au moment de la reprise de la végétation. On enlève en même temps tous les cayeux que certaines espèces produisent en assez grande quantité; d'autres, au contraire, n'en donnent que très rarement, surtout quand on les cultive en pots.

C'est généralement pour les cayeux qu'on multiplie les *Crinum ;* car il n'y a que quelques espèces qui fructifient assez bien dans nos serres. Leurs graines ont, le plus souvent, l'apparence de bulbilles charnues.

THIÉRY-TOLLARD,
marchand grainier, quai de la Mégisserie, à Paris.

REVUE DES JOURNAUX ÉTRANGERS.

PLANTES NOUVELLES.

Thunbergia laurifolia (ILL. HORT.). — On connaît l'agrément des *Thunbergia* que l'on sème au printemps pour palisser contre un mur au midi. Celui-ci est de serre chaude et s'enroule autour des piliers, des murailles, ou sur des fils de fer devant les vitres. La corolle très ample est d'un bleu outre-mer à disque blanc-jaunâtre. On multiplie cette variété par le bouturage de jeunes rameaux avec talon, mis sous cloche dans des godets séparés. — Le jardin botanique de Kew l'a reçu directement de la péninsule Malayenne.

Thunbergia Harrisii (HORT. PRAT.). — Cette variété, qui a quelque analogie avec la précédente, donne un nouveau démenti à la théorie des lois xanthique et cyanique appliquées aux végétaux ; on avait des *Thunbergia* jaune, en voici des bleus. Le *Th. Harrisii* comme son cher collègue, est de serre chaude et grimpant ; la grappe est composée de fleurs bleu-foncé à limbe jaunâtre. La première floraison s'est effectuée chez MM. Veitch, d'Exeter.

Blandfordia flammea (Id.). — Comme toutes les Liliacées récemment introduites, cette plante s'est multipliée lentement; quoique de serre froide, sa culture demande quelques soins; le *Blandfordia* aime l'air, la lumière, les arrosements modérés, et redoute les insectes. Son appareil floral est une magnifique hampe au sommet de laquelle pendent des cloches orange-vermillon bordé supérieurement de jaune fin.

Warrea digitata (ILL. HORT.). — Orchidée brésilienne, donnant beaucoup; la fleur, de grandeur moyenne, est odorante et d'un beau blanc de neige; le labelle est teinté de violet foncé (*serre chaude*).

Rhododendrum calophyllum (Id.). — Trouvée dans les montagnes du Boutan, voisines du Sikkin-Himalaya, cette espèce se rapprocherait des *Rh. Jenkinsii* et *Maddeni*; sa fleur grande, campanulée, blanche, ayant quelque analogie avec celle du *Lilium candidum* aurait épanoui pour la première fois, dans le Jardin royal de Kew, au mois de mai dernier.

Rhododendrum Windsori (BOT. MAG.). — Trouvé par M. Booth sur le mont Roophrya, au milieu de Conifères, à 7,900 pieds d'altitude au-dessus du niveau de la mer. L'arbuste est nain; les fleurs nombreuses, fasciculées-terminales, sont petites et de couleur rose foncé; il est de serre froide.

Grevillea alpestris (ILL. HORT.).—De serre froide. Feuilles nombreuses étalées ou réfléchies, pubescentes sur les deux faces. Fleurs grandes, velues, rouge brique, jaune au sommet; elles sont disposées en ombelles ou plutôt en fascicules terminaux formés de 7 à 10 fleurs.

Agave densiflora (Id.). — Acaule; feuillage vert sombre, glauque, pouvant atteindre 1 mètre de long. La hampe qui atteint le double est surmontée d'un épi de 35 centim., composé d'innombrables boutons floraux cylindriques, acuminés, vert pâle, qui s'épanouissent successivement; les diverses teintes des fleurs donnent un aspect particulier à la plante.

Illairea canarinoides (BOT. MAG.). — Cette variété annuelle maintient la réputation de beauté dont on avait entouré son introduction; de longues tiges sarmenteuses se couvrent de grandes et nombreuses fleurs en cloches pendantes rouge-brique, vermillonné. Méfiez-vous de la piqûre de ses poils.

Rubus nutans (Id.). — Assez bonne ronce de pleine terre dont les tiges se couvrent, au lieu d'épines, de soies blanches et violettes; la fleur est double, blanche; le fruit paraît insignifiant.

Lupinus Menziesii (Id.). — Vivace, de pleine terre. Fleurs nombreuses verticillées, pédicellées et disposées en un très long épi; calice dépourvu de bractées; lèvres entières, la supérieure scarieuse, l'inférieure herbacée et deux fois plus longue. Fleurs d'un beau jaune doré.

Begonia laciniata (Id.). — Originaire du Bengale oriental; tige rameuse, velue, s'élevant à 50 centim.; feuillage superbe, vert panaché, strié, veiné de rouge vif en dessous et de violet noir sur le limbe supérieur; fleurs très grandes, en ombelles.

Xanthosoma sagittifolium (Gard. chr.). — Feuillage remarquable, Spathe florale de 35 centim. enroulée, renflée à la base, vert tendre passant au blanc de crème dans la partie supérieure. Cette belle plante de serre chaude n'est pas assez cultivée.

Cypripedium Fairieanum (Id.). — Orchidée ornementale que nous recommandons aux amateurs. C'est en octobre, à l'époque de sa floraison, qu'on nous l'a montrée; les fleurs isolées n'ont rien de bien saillant, l'effet est dans l'ensemble de la floraison, dans la disposition harmonieuse des couleurs.

O. Lescuyer.

NOUVEAUX ŒILLETS REMONTANTS.

L'Œillet, qui semblait depuis quelques années passé au rang de l'oubli, a reconquis, par suite de sa faculté de *remonter*, le rang de plante indispensable de jardin ou d'appartement.

L'Œillet remontant fleurit en toute saison; il pare et embaume nos jardins depuis le printemps jusqu'aux gelées. En hiver, il orne nos salons; dans nos serres, il apporte tout l'éclat qu'il possède par la richesse de ses nuances, qui varient à l'infini, et produit par groupes un effet admirable. Il est d'une culture facile; il passe l'hiver en pleine terre, dans un terrain où l'eau s'écoule facilement, pour refleurir abondamment durant la belle saison.

Après la floraison de chaque tige, celle-ci devra être rabattue à trois ou quatre centimètres au-dessus de sa naissance, afin que les plantes s'élargissent sans s'élever. Par ce moyen on peut, en peu d'années, obtenir des plantes d'un volume remarquable et d'une floraison permanente.

Les premiers Œillets remontants ont été obtenus à Lyon et se sont améliorés depuis par les semis entendus des horticulteurs parisiens et lyonnais.

M. Alégatière, de Lyon, se livre aux semis d'Œillets avec une ardeur qui l'a déjà récompensé de ses peines. Il mit en vente, l'année dernière, les variétés d'élite ci-dessous décrites, que nous pouvons recommander aux amateurs qui n'aiment pas les déceptions.

Charles Baltet, fond rouge recouvert de fines striures cramoisi.
Giralda, fond rose saumon, fortement bordé de cramoisi foncé velouté.
Beau Soleil, fond jaune saumon, très fortement pointillé et strié rouge capucine.
Duc de Brabant, fond jaune orange, pointillé et liséré rouge.
Port-Royal, fond rouge saumoné strié grenat.
Alphonse Karr, fond rouge vineux, mélangé de fines striures pourpres.
Esmeralda, fond blanc légèrement strié rouge.
Diadème, fond blanc soufré, fortement bordé rose et violet.
Agnès, fond blanc largement bordé par des striures cerise et grenat.
Actéon, fond blanc rosé, rubané rouge feu et cramoisi.
Louis Fontaine, fond blanc légèrement soufré, strié rose.
Othello, fond jaune-paille bordé cramoisi, mêlé d'hortensia.
Aramis, fond jaune à reflets roses, strié rouge cerise.
Michel-Ange, fond blanc largement bordé par des striures lilas.
Ruby, fond jaune à reflets rouges, fortement strié cerise et pourpre
Indiana, fond saumon strié rose.
Junon, fond blanc rubané strié rose et pourpre.
Atala, fond jaune-serin à peine moucheté rose.
Chateaubriand, beau rose vif.
Mignonne, fond blanc bordé par des striures roses.
L'Océan, fond blanc liséré violet.

Variétés naines remontantes. — Le premier Œillet nain remontant est de la création de M. Alégatière; obtenu en 1850, il fut mis dans le commerce en 1851 sous le nom de *Mme Alégatière*. Depuis, cet intelligent horticulteur a produit *le Roitelet*, *l'Aigle*, *ma Folie*, plus 12 variétés, dont la description va suivre, et qui sont livrées au commerce depuis le mois d'avril 1857.

Ce type nouveau n'a pas encore atteint cette perfection de forme que l'on exige dans l'Œillet flamand, mais en revanche sa floraison perpétuelle sur des tiges lilliputiennes produit, dans nos jardins et dans nos serres, l'effet le plus ravissant. — Pour qu'un Œillet remontant soit reconnu nain, il faut que la bouture mise en pleine terre s'élargisse par de nombreuses ramifications à sa base et sans le secours du pincement,

et que ses tiges florales ne s'élèvent qu'à 30 ou 40 centimètres, comme les nouveautés suivantes :

Malmaison, nuance rosée très tendre.
Clara, fond blanc rosé rubané rose.
Zéno, beau cerise.
Ève, fardé de rose carminé bordé blanc.
Malakoff, blanc pur, odeur suave.
Jean Bart, rouge vif.
Abel, fond rose strié pourpre.
Esther, rouge groseille.
La Fierté, fond cerise brillant strié pourpre.
Alphonsine, fond rose fortement strié cerise.
Mme *Debelfort*, fond blanc brillant légèrement strié violet.
Petit Saint-Antoine, pourpre foncé.

THÉBAT-LARCHÉ.

CULTURE DU BROCOLI MAMMOUTH.

PAR M. CHAUVELOT.

Dans une communication qu'il a faite à la Société d'horticulture du Doubs, M. Chauvelot, professeur d'horticulture dans ce département, a fait connaître la culture du Brocoli Mammouth, qu'il regarde comme une plante potagère de première qualité. Voici, en substance, ce qu'il a communiqué à ce sujet.

Le *Brocoli Mammouth* est une variété de Brocoli blanc, et, comme tous ceux de son espèce, il ne diffère du Chou-fleur que par ses feuilles ondulées, ses dimensions plus grandes et ses couleurs. Né en Angleterre, il en a rapporté une santé robuste, une constitution vigoureuse. Il passe constamment l'hiver sans aucun abri ; en effet, en 1853, il a parfaitement résisté, et pendant une assez longue série de jours, à une température extrêmement froide et descendant souvent, la nuit surtout, à 10 degrés au-dessous de zéro. M. Chauvelot n'avait ni couvert, ni couché ses plants, et il n'en a pas perdu un seul.

Cette culture, du reste, lui a toujours parfaitement réussi ; il a obtenu des têtes de Brocoli, dont la beauté, la fraîcheur légèrement teintée de jaune, ne laissaient rien à désirer ; leur volume a atteint, et très souvent dépassé celui du plus gros Chou-fleur ; un certain nombre n'ont pas mesuré moins de 30 a 40 centimètres de diamètre.

Le goût de ce légume est parfait ; d'après l'auteur de la communication, il est plus fondant, plus tendre et il a une saveur plus agréable que le Chou-fleur.

Mais ce qui fait son plus grand mérite, c'est l'époque de sa maturité. Lorsque le Mammouth montre ses premières têtes, les serres potagères sont veuves des produits qu'on leur avait confiés ; les provisions sont épuisées. Le printemps, alors chargé de promesses et de fleurs, trop souvent détruites par les gelées tardives, n'a pu encore rien donner de passable. Quelques petites Raves, quelques Salades, quelques Asperges encore rares et chères, voilà tout le menu cortége qui, dans beaucoup de pays du moins, escorte d'ordinaire le mois d'avril. L'époque des beaux et bons légumes n'est pas venue. Le Mammouth se montre tout à propos pour combler le vide laissé par l'épuisement des réserves d'hiver et la production insuffisante de la saison printanière. C'est le trait-d'union nécessaire entre l'époque qui s'en va et celle qui arrive. La maturité commence souvent dès les premier jours d'avril, tout au moins vers le milieu de ce mois, pour se continuer lentement, progressivement jusqu'à la fin de mai.

Si l'on désire obtenir une saison de Brocoli commençant plus tôt, on fera bien de combiner la culture du Mammouth avec du Brocoli blanc. Ce dernier est plus précoce que le Mammouth d'environ quinze jours, mais il est moins rustique, moins robuste ; il gèle quelquefois, bien que le plus souvent il résiste et réussit. Il ne faut pour cela que prendre la simple précaution de lui faire un pied, et, au côté nord, une fosse étroite où l'on couche la tige en l'inclinant, puis on la recouvre de terre en ne laissant passer que la tête. Si le froid devenait très intense, on la recouvrirait d'une litière longue. Cette culture combinée donnera des récoltes dès la deuxième quinzaine de mars, pour se prolonger jusqu'à la fin de mai.

La culture des Brocolis en général et spécialement du Mammouth est très simple et exige beaucoup moins de soins que celle du Chou-fleur ; ils sont aussi moins difficiles sur la nature du terrain. Les précautions les plus sages et le travail le mieux entendu ne suffisent pas toujours pour procurer une récolte passable de Choux-fleurs demi-durs, variété la mieux appropriée à notre climat, tandis que le Brocoli ne manquent presque jamais en le traitant de la manière suivante :

On le sème, du 15 au 30 mai, sur planche bien terreautée ; lorsque le plant a trois ou quatre feuilles, on le repique en pépinière dans un

terrain bien amendé, en lui donnant une terre nouvelle et plus d'espace, on le fortifiera en provoquant sur ses racines une plus grande masse de chevelu. Vers la fin de juillet, on plante à demeure, à la distance de 60 centimètres en tous sens, dans un sol bien fumé.

Il ne faut jamais perdre de vue que plus le plant aura acquis de force et de développement avant l'hiver, plus aussi le succès de cette culture sera assuré. Au contraire, plus il sera faible, moins il aura de force pour résister aux rigueurs de l'hiver, et par conséquent moins il offrira de chances de réussite. En un mot, il faut prendre tous les moyens nécessaires pour que, vers le commencement de décembre, le plant ait atteint son plus grand développement en tige et en feuillage, afin qu'il ne lui reste plus, au printemps, d'autre travail à accomplir que de prendre sa pomme, ce qu'il fait dès le premier réveil de la séve. Voilà le point où il faut arriver pour obtenir une récolte abondante et printanière. Mais on doit se garder d'aller au delà, car on compromettrait tout. Si le Mammouth avait commencé à pommer avant les grands froids, il n'y résisterait plus; la fleur gèlerait infailliblement. Ainsi, il faut qu'au mois de décembre il soit près de pommer, mais qu'il n'ait pas commencé ce travail.

LA CALEBASSE GIGANTESQUE.

Depuis quelques années on s'est beaucoup occupé de la culture des Courges culinaires et d'ornement; il en est surgi, par le croisement si facile du pollen des fleurs, des variétés originales sans qualité, et d'autres succulentes sans grosseur extraordinaire. Les Courges *Massue d'Hercule*, *Leucantha longissima*, *Concombre serpent* sont toujours les plus longues; les diverses *Coloquintes* sont les plus bizarres, et les *Courges de l'Ohio*, *Sucrière du Brésil*, *Pain du pauvre*, *de Messine*, *Bonnet turc*, *des Patagons*, *de Valparaiso*, *Potiron*, *Giraumon*, etc., n'ont jamais cessé d'être les plus recherchées par les horticulteurs maraîchers et par les cuisinières.

Il paraîtrait que la *Calebasse gigantesque* (*Lagenaria maxima*), très peu répandue, aurait déjà été décrite par Pline; seulement depuis, elle a été abandonnée ou propagée dans un cercle assez restreint. Elle vient de reparaître dans le Midi sous des proportions magnifiques; après avoir étonné les cultivateurs de l'Italie septentrionale, sous le nom de Courge de

Gênes, elle est venue, dans le jardin d'un amateur de Marseille, déployer ses rameaux grimpants. Les fleurs, de couleur blanche, ont donné naissance à des fruits dont le volume a été ainsi constaté : hauteur 1m,25 ; diamètre aux quatre cinquièmes supérieurs 0m,25 ; diamètre aux quatre cinquièmes inférieurs 0m,52 ; poids moyen : 70 kilog. Ces dimensions donnent une idée de la forme du fruit.

La chair de la Calebasse gigantesque est blanche, tendre et douce ; elle est fondante sans filaments, juteuse et légèrement parfumée ; soumise à la cuisson, à diverses sauces, le succès a toujours été complet.

Dans l'hiver, on peut faire sécher la chair et l'utiliser comme les champignons, dont elle prend la saveur. — Les graines sont blanches, rayées de noir.

On voit un superbe échantillon de la Calebasse gigantesque dans le magasin de M. Gueidan aîné, grainier-cultivateur à Marseille, chargé d'en vendre les graines. Nul doute que le commerce parisien en ait à la disposition des amateurs.

Nous recommandons d'en essayer la culture, afin de savoir si le développement colossal de cette variété tient au climat méridional, ou à la chaleur exceptionnelle de l'été de 1857. THÉBAT-LARCHÉ.

SYNONYMIE POMOLOGIQUE.

Poire Fondante de Charneux.

La science pomologique ne fut jamais cultivée avec plus de chances de succès, qu'elle ne l'est aujourd'hui.

Dans chaque contrée nous voyons congrès établis, réunions, expositions de fruits, dirigés ou présidés par les hommes les plus éclairés, les plus compétents dans cette branche si utile du jardinage. Le désintéressement est bien certainement le moteur le plus direct de ce progrès. Pourquoi faut-il donc aujourd'hui reprendre la nomenclature pomologique d'une manière aussi sérieuse, même sévère, et qu'il y ait tant à dire ? Rien de plus simple, va-t-on me répondre ! le commerce en est le motif très innocent ! Mais l'envie de gloire, de célébrité qu'on nomme aussi renommée, n'y a-t-elle pas ajouté son *tasseau?* En rendant justice aux auteurs célèbres, réels et dévoués, il n'est pas moins vrai que les plus

passionnés nous ont conduits à ce labyrinthe dans lequel nous trouvons la pomologie. M'étendre davantage est mon projet, mais sans sortir du principe déjà si bien compris.

Etant à même de fournir plusieurs exemples frappants, je ne peux m'abstenir de faire connaître ici ce que nos meilleures Poires ont subi de synonymies ; je me servirai de la *Fondante de Charneux* pour exemple. — Cette Poire fut trouvée, par hasard, par M. Legipont, propriétaire à Charneux, près Liége, dans une haie, entre Verviers et Hervé ; il y a environ 70 ans, ce propriétaire en possédait encore le pied mère dans son jardin. Cette Poire serait répandue dans cette contrée, chez chaque particulier, sous le nom de *Poire Legipont*. Ce n'est que quand Diel, ayant reçu cette variété du jardinier Hamèle, d'Aix-la-Chapelle, que l'un d'eux lui donna le nom de *Fondante de Charneux* ; mais pourtant son premier nom serait encore en usage en Belgique, par les arboriculteurs expérimentés (1). Ce nom n'est connu que je sache dans aucun catalogue, même dans ceux de Belgique.

C'est alors que cette variété fut multipliée, vendue, achetée et nommée de nouveau, etc.

N'ayant d'autre intérêt que la vérité, dans les détails que je me propose de faire connaître, je fais suivre, avec fidélité, les noms sous lesquels nous cultivons cette excellente Poire. Pour être bref et plus clair, je rangerai les noms ainsi qu'il suit : 1° *Fondante de Charneux*, reçue d'Allemagne (*Kostliche von Charneu*), *Fondante des Charneuses*, reçue de Bordeaux, *Beurré des Charneuses*, reçue de Belgique (voir pour la synonymie, l'*Hort. français*, art. *congrès pom. de Lyon ; cat. raisonné* de MM. J. et D ; *cat. raisonné* de Vilvord, de feu M. de B.). Ces trois noms ayant le plus de rapport au nom primitif, — ce qui annonce être des plus anciens, — formeraient alors la première génération ; 2° viennent les noms : *Miel de Waterloo*, reçue d'Angleterre (Congr. pomol. de Lyon ; *Cat.* F. et D. ; *Bon Jard.*, 1855) ; *Bezy des Vétérans* (van Mons), reçue deux fois, de deux maisons différentes de Belgique, et *Belle Excellente*, reçue également de Belgique. Pour ceux-ci, n'ayant pu découvrir la date de leur apparition dans le commerce, je ne puis mieux faire que de les présumer du moyen âge ! 3° enfin, les dernières nouveautés sont : *Duc de Brabant* (van Mons), reçue de Belgique ; *Désiré van Mons*, également reçue de Belgique (*Congrès pom. de Lyon*, *Cat.* J. et D., *Bon Jard.*

(1) Extrait d'une note sur cette Poire : *Monatschrifts für pomologie und pracktischen obstbau*, 1856, deuxième année, page 263.

1857), et ***Maria Stuart*** (van Mons), reçue d'un amateur pomologue distingué, qui, lui-même, l'aurait reçue du Dr van Mons, dans un envoi de ses meilleurs fruits non nommés, trouvant cette Poire méritante. Cet amateur l'aurait baptisée ***Marie Stuart***, espérant découvrir plus tard le nom que lui donnerait son obtenteur ; ce dernier nom n'est probablement pas répandu en France. Pour ***Bézy des Vétérans***, qui serait une autre variété, dont les fruits mûriraient de novembre à décembre, ainsi que la ***Belle Excellente***, qui mûrirait de septembre à octobre, ne trouvant aucun auteur qui les donne, comme synonymes de ***Fondante de Charneux***, je n'hésite pas à prononcer qu'elles doivent être réunies aux 8 exemplaires cités plus haut, et qu'elles ne font toutes qu'une seule variété, qui doit prendre le nom simple et généralement connu de ***Fondante de Charneux***.

Pour conclure, j'ajouterai que cette Poire a été comprise par le Jury de l'Exposition de Gotha, du 9-13 octobre dernier, dans les 12 variétés les plus recommandables. Est-elle vraiment aussi parfaite? On pourrait, avec raison, lui reprocher sa mésalliance avec le Cognassier ; c'est un défaut, à la vérité, mais que l'on oublie en voyant sa prospérité constante sur sauvageon, qui, par une conduite entendue, nous livre des pyramides des plus gracieuses ; la grosseur convenable ainsi que la délicatesse de ses fruits en font une variété qui sera toujours au goût de l'amateur.

F. Luche,
chef des cultures fruitières de Travemunde.

MOYEN DE HATER ET D'ASSURER LA FRUCTIFICATION DES ARBRES FRUITIERS.

A la séance du 4 janvier dernier, de l'Académie des sciences, un arboriculteur, M. Poulet, a présenté une note sur un procédé pour hâter et assurer la fructification des arbres fruitiers.

La découverte de M. Poulet, qu'une expérience de huit années a couronnée de succès, prolonge en outre la durée des arbres ; ceux qu'il a soumis à son nouveau système ont toujours été couverts de beaux fruits dont la chair était très délicate et savoureuse.

L'auteur de la communication prépare le terrain qui doit recevoir les arbres, par un défonçage de 50 à 60 centimètres de profondeur, ce qui place la terre de la surface, la plus propre à la végétation, dans la partie

où doivent se trouver les racines. La plantation se fait selon la manière ordinaire. Dans les terres très argileuses, froides et humides, il couvre le sol de 10 centimètres d'épaisseur de chaux vive pulvérisée qu'on enterre aussitôt, car si elle restait quelque temps exposée à l'air, elle s'emparerait de l'humidité atmosphérique, et formerait une sorte de mortier qui durcirait ensuite dans la terre, sans produire d'effet sur la végétation des arbres. Lorsque la terre est légère ou très friable, l'épaisseur de chaux doit être beaucoup moindre. Après ce labour, il donne une bonne fumure. Placés dans cette condition, les arbres poussent vigoureusement pendant plusieurs années, ce qui permet d'établir une bonne charpente. Jusqu'ici rien de bien nouveau dans le système de M. Poulet. Ce n'est en effet que quand la plantation a atteint 5 ou 6 ans, que commence l'opération qu'on pourrait appeler *fructifiante*.

Cette opération est une sorte de bastonnade appliquée aux arbres. M. Poulet, en effet, bat ses arbres avec un bâton, depuis le pied jusqu'au sommet, sur la tige et les branches, de manière à en meurtrir l'écorce.

Pour les vieux arbres qui sont peu fertiles, il fait de même, mais en évitant d'enlever l'écorce. Après cette bastonnade, l'auteur de cette découverte recommande de tailler de suite les branches cassées ou mutilées.

Cette opération peut être appliquée à tous les arbres fruitiers à pepins dont les plaies se cicatrisent facilement; on doit se garder d'opérer ainsi pour les arbres à noyau qui prennent la gomme à la moindre plaie. Ce battage se fait au printemps, au premier mouvement de la séve; on renouvelle chaque année l'opération quand les arbres persistent dans leur stérilité.

Une recommandation de M. Poulet est de ne point tailler les petites branchettes à fruits; car l'arbre, dit-il, ainsi dépouillé ou à l'état de nudité, et privé de branches intérieures, développe une grande quantité de gourmands, qui enlèvent toute la séve au détriment des petites branches à fruits, et qu'on est obligé de couper chaque année. Mais il faut éviter de couper l'extrémité de la tige principale, car la suppression de cette partie est nuisible à la bonne venue des arbres.

La bastonnade proposée par M. Poulet a pour effet de produire des meurtrissures ou des plaies qui arrêtent ou ralentissent la séve dans son mouvement ascensionnel, afin d'amener la transformation des bourgeons à bois en bourgeons fructifères, qui donneront leurs fruits l'année suivante.

L'expérience a démontré, à l'auteur, que la correction ainsi infligée aux arbres n'altère en rien leur constitution ; ceux qu'il a traités par cette méthode n'ont éprouvé aucune déperdition. Au contraire, ces arbres ne produisant plus ni branches à bois ni gourmands, la séve tout entière est réservée à la nourriture des productions fruitières.

Le système de M. Poulet n'est qu'une modification du cran de l'incision et du simple coup de serpette, qui nous paraissent préférables à la bastonnade ; on ne risque pas, avec ces procédés, de casser des branches importantes de la charpente de l'arbre ou des branchettes déjà disposées à se transformer en productions fruitières. Et du reste, nous ne voyons pas l'avantage de la bastonnade. Ce n'est qu'à la cinquième ou sixième année, au plus tôt, qu'il est possible de l'administrer ; par conséquent, et quoi qu'en dise M. Poulet, les yeux à bois ne se transforment pas en une année en branches à fruits ; ce n'est que la deuxième, et quelquefois même la troisième, qu'on voit leurs premières fleurs. Or, nous garantissons que l'arbre le plus *rétif* peut être amené à fructification à sa huitième année de plantation, par un procédé plus en harmonie avec le progrès actuel de l'arboriculture : une taille allongée, et un coup de serpette à la base des yeux qui se touvent au-dessous de l'œil terminal ou œil combiné, de manière à les décoller un peu de leur point d'insertion, amènera aussi certainement leur transformation en branches à fruits, que les coups de bâton proposés par l'auteur de la communication à l'Académie des sciences. Il est vrai de dire qu'un coup de bâton donné à tort et à travers sur un arbre, exige moins de connaissances et d'habileté qu'un coup de serpette qui peut détacher l'œil tout à fait ; mais c'est là précisément ce qui fait de l'arboriculture une science, ou simplement un art, si l'on ne veut voir dans les opérations arboricoles que des tours d'adresse. Le système Poulet n'en fait plus qu'un métier de manœuvre ; car le premier venu, muni d'un bon gourdin en cornouiller, peut devenir jardinier, tailleur d'arbres très habile, et par la suite.... *garde chiourme*.

F. Herincq.

POIRES NOUVELLES.

L'illustre J. Rambosson l'a dit : *On compte autant de variétés de Poires que de Poiriers*. La Palisse n'eût pas mieux parlé. On ferait un

recueil curieux, si l'on réunissait les bons mots horticoles de ces petits journaux soi-disant à bon marché, fondés tous, disent-ils, pour répondre aux besoins du siècle, dans l'intérêt des masses, etc., etc. Ainsi J. Cohen disait l'autre jour: *l'agriculture dégénère en jardinage*; Fulgence Girard assure que dans la ferme impériale de Villeneuve-l'Etang, *on remarque plus de* 500 *variétés de Magnolia;* et V. Borie affirme avec un sérieux magnifique que *les fleurs d'Elychrysum exposées à Rouen ressemblaient à de l'Immortelle :* le Congrès de botanique de France n'y avait point encore songé. Et la mouche truffigène? comme tous ces rédacteurs à la course l'ont caressée ; il y a la même sympathie entre eux qu'entre le dindon et la truffe. Il est vrai que M. Martin Ravel, de Montignac, a lancé des commis-voyageurs qui se sont entendus avec les journalistes pour faire l'article ; des circulaires, des brochures ont été distribuées; et le dépôt de glands du Chêne truffier a été établi chez des hommes jouissant d'une renommée sérieuse; ainsi, à Lyon, on peut se procurer cette bagatelle chez M. Nérard fils, honorable horticulteur à Vaise.

A la hotte, à la hotte! tous ces faiseurs.

Dans notre numéro d'octobre, nous avons décrit quelques variétés de Poires trouvées dans l'Anjou. En voici d'autres maintenant obtenues en Normandie, dans le département de la Seine-Inférieure.

On sait déjà que Rouen est la patrie de pomologues instruits, d'arboriculteurs éminents, d'horticulteurs distingués. Pour réchauffer le zèle des hommes qui ont le goût du jardinage, deux associations ont été fondées: l'une sous le titre de Société impériale et centrale, avec la présidence de M. Tougard ; l'autre sous celui de Cercle pratique d'horticulture et de botanique, présidé par M. Wood, succédant à feu Prévost. Les titres de ces deux corps ont assez de rapport avec ceux des anciennes Sociétés de Paris ; mais de ce que l'une s'occupe d'expositions et de visites, l'autre de bulletins, de collections et de rapports, il n'est pas croyable qu'une fusion s'opère comme à Paris. Maintenant laquelle fait plus de bien ; est-ce celle qui a le plus d'argent ou celle qui a le plus de talent? nous aimons à croire qu'elles en font toutes deux, et qu'elles contribuent par là d'un commun accord — sans le vouloir — au progrès de l'horticulture normande.

Les variétés de Poires dont il s'agit ont été gagnées par M. Boisbunel, horticulteur à Rouen; voici les passages les plus saillants de la description qu'il en a présentée au Cercle.

Sucrée blanche; arbre vigoureux, se ramifiant bien, très fertile; rameaux longs, divergents; feuilles petites, lancéolées Fruit assez gros, turbiné-pyriforme, blanc verdâtre passant au jaune clair teinté rose lors de sa maturité qui arrive en août-septembre. La chair est fine, fondante, beurrée, remplie d'une eau très sucrée et parfumée. Pédoncule long, gros, charnu à la base; calice couronné, placé à fleur du fruit. Ce gain, dont le semis remonte à 1843, paraît provenir de la Belle-d'août.

Bergamotte-Reinette; arbre vigoureux, fertile; rameaux moyens, flexueux et duveteux; feuilles moyennes, ovales-lancéolées. Fruit assez gros, rond, ventru, tronqué, souvent plus large que haut, légèrement bosselé, vert clair maculé roux, jaunissant à la maturation (commencement de septembre). La chair est demi-fine, fondante; l'eau abondante, sucrée, acidulée comme la gelée de Pomme de reinette, laissant un arrière-goût rafraîchissant, très agréable. — Pédoncule court, assez gros, implanté droit dans une cavité assez profonde; calice petit à sépales verdâtres, légèrement enfoncé. Le défaut de cette variété, semée en 1846, est le grain de la chair un peu gros autour du trognon; mais il est racheté par la forme et la qualité du fruit, et surtout par sa propriété de se garder au fruitier, sans mollir, jusqu'à un certain point, bien entendu.

Beurré du Cercle pratique de Rouen (Ce nom est trop long, et ne sera jamais prononcé dans son entier). Arbre vigoureux à branches nombreuses, très fertile. Fruit moyen ou gros, turbiné pyriforme allongé, ventru. souvent obtus, très variable dans sa forme; l'épiderme lisse, jaune clair, recouvert de taches fauves, légèrement coloré de rouge au soleil, ponctué blanc, lui donne l'aspect du Beurré aurore. Chair fine, très fondante, beurrée, juteuse, avec quelques concrétions pierreuses au centre; eau sucrée, parfumée, acidulée, comme le *B. gris*. Pédoncule court, placé obliquement presque à fleur du fruit; calice sans divisions. Ce Beurré, semé en 1845, mûrit en septembre-octobre.

Nous avons parfaitement foi aux bulletins du Cercle rouennais qui nous ont déjà initié à une série de bons fruits nés dans ses parages. Ceux dont il vient d'être question sont comme les *Professeur Dubreuil*, *Docteur Gall*, *Beurré Boisbunel*, *Heatcoth*, c'est-à-dire des fruits de moyenne grosseur, mais de 1re qualité. Et de plus, c'est encore trois variétés nouvelles de Poires, donc autant que de Poiriers (Style Ramboss).

THÉBAT-LARCHÉ.

—

COURRIER HORTICOLE.

Tandis que Paris, la capitale des horticulteurs, se reposait sur ses lauriers conquis à sa troisième Exposition *universelle* et qu'il forgeait ses armes pour les luttes du printemps et de l'automne 1858, la province se levait en masse et partout dressait ses autels à Flore et à Pomone. Lyon, Mâcon, Beaune, Dijon, Saint-Germain, Bordeaux, Nantes, Troyes, Mulhouse, Strasbourg, Nancy, Metz, Moulins, Mantes, etc., ont fait honneur à la fécondité de la présente année en organisant de belles expositions.

Besançon aussi avait annoncé ses concours pour la fin d'août; mais la grande sécheresse, a-t-on dit, aurait paralysé la croissance des produits en même temps que la bonne volonté des exposants, et la fête a été remise à trois mois : partie remise, partie manquée. La Société d'horticulture du Doubs, à peine née d'hier, a déjà pris rang parmi les principales associations de ce genre. Elle doit ce rang à ses publications, très instructives par les notices qu'elles renferment; et ajoutons que les articles les plus intéressants sont signés par le fondateur de la Société, M. François-Xavier Chauvelot, professeur d'horticulture à Besançon. En organisant une Société, en professant la science horticole, en créant un établissement commercial, M. Chauvelot aura acquis une place parmi les hommes de progrès. Nous le comptons encore parmi les écrivains sérieux, dont la facilité et l'élégance de la plume plaisent aux amateurs comme aux jardiniers, tout en démasquant bravement les batteries de nos voisins, confrères et amis, habitant, par-delà la douane, la *Gascogne de l'Europe*.

Dans un récent article, il prouvait à M. Dubreuil que le pincement réitéré appliqué au Pêcher ne saurait être inventé par M. Picot-Amette, puisqu'il était décrit, sous Louis XIV, par La Quintynie. La même citation a été encore imprimée quelque part par deux compatriotes de M. Dubreuil. On s'étonne que ce dernier se soit jeté à corps perdu dans ce nouveau système, sans restriction aucune; car il bannit de ses cours la taille de MM. Butret, Dalbret, Lepère et Hardy, comme il bannit la forme pyramidale-conique de tout arbre fruitier. Nous l'avons entendu, cet hiver, combattre ces deux vieux systèmes dans ses cours professés au Conservatoire des arts et métiers.

Si la Société du Doubs a été vaincue par la sécheresse, celle de l'Allier l'a, au contraire, combattue victorieusement. M. Marie, jeune horticul-

teur riche de zèle et de talent, avait exposé des Houx, des Bruyères, des Verveines, des *Fuchsia*, des *Petunia*, des Glaïeuls nouveaux, des Achimènes, des Conifères d'élite et des Dahlia de toute beauté, qui lui ont valu une médaille exceptionnelle. L'honorable M. Doumet, qui sait comprendre l'exemple que doit donner un président, avait détaché de sa propriété de beaux arbrisseaux comme *Nyssa aquatica*, *Laurus sassafras*, *Fagus*, *Magnolia*, *Gingko*, puis une collection de *Quercus* et 100 variétés de Dahlia. M. Chardonneau, jardinier de M. Doumet, concourait avec 65 sortes de légumes, dont plusieurs peu connus, comme la Pomme de terre Fermière généreuse et Rose Martin, et a obtenu le 1er prix sur MM. Perrin, Laurent, Ribaud et Regimbot. Nous citerons encore le lot varié de plantes cultivées par M. Camille, les arbustes, les fleurs coupées de quelques amateurs, les fruits et les arbres qui attendent, ceux-ci une éducation mieux raisonnée, ceux-là un classement plus sévère.

A Mantes, les produits maraîchers brillaient par leur absence, comme on dit souvent; mais les fleurs étaient belles, en nombre suffisant relativement à l'importance de la ville. Il est vrai que dans les expositions de Seine-et-Oise ou Seine-et-Marne, les jardiniers de châteaux sont comptés parmi les plus ardents. La médaille d'or des Dames patronnesses est échue à M. Jean, directeur des jardins de M. Baroche, à Juziers; et la médaille d'or due à la générosité de M. le sous-préfet est allée couronner les belles collections de M. Rosciaud, jardinier-chef au château de Toul. On a signalé, parmi ses plantes, un semis de Calcéolaires ligneux se distinguant par leur port nain et leurs rameaux fastigiés et multiflores. Cette taille raccourcie, due au pincement ou à la nature du semis, nous a plu beaucoup.

Saint-Germain-en-Laye est un faubourg de la capitale qui attire à ses expositions, outre les jardiniers de maisons bourgeoises, les horticulteurs de Paris et de Versailles.

La Société de Saint-Germain, loin d'être étranglée par les autres sociétés plus ou moins célèbres de la Seine, de Seine-et-Oise et de Seine-et-Marne, aurait, au contraire, démontré qu'elle était complétement libre, très bien posée et supérieure à beaucoup d'autres par l'importance de ses expositions et de ses bulletins. Nous nous plaisons à rappeler que la ravissante collection de Dahlia de M. Mézard jeune, de Puteaux, a enlevé la médaille d'or du Chemin de fer. Les Dahlia de semis, trop nombreux chaque année, ont été sévèrement épluchés; le Jury a cou-

servé : *M. Jacques*, *M. Évrard de Saint-Jean*, *Mlle Lefèvre*, *M. Deseine* et *Marquise d'Aulan*. Le 1er prix, *M. Jacques*, gagné par M. Pigny, est une fleur très grande, d'un beau jaune, comme la *Marquise d'Aulan*. Seront-ils supérieurs au *Soleil allemand*, prôné par M. Sieckmann comme la merveille des Dahlia jaunes ? Si M. Sieckmann n'était pas l'obtenteur de bonnes plantes, nous crierions *au charlatan*, d'après l'annonce de son Dahlia, bien entendu.

L'habile fleuriste de Puteaux s'est encore signalé par un groupe de *Petunia* doubles inédits, gagnés par M. Margantin et M. Cauchois d'Elincourt. Les variétés *Eugène Mézard*, *Triomphe d'Elincourt*, *Mme Mézard*, *Eugène Verdier*, *Mme Fisher*, *Mme Pfitzer*, *Mme Verdier*, *Mme Thibault*, *Auguste Cauchois*, *Mme de Grièges*, *Mme Margantin*, *Mlle Sauler*, récompensées à Saint-Germain et à Paris, devront être dans tous les jardins au printemps prochain.

Le *Petunia* double, une des gloires de l'horticulture lyonnaise, à peine trouvé, est déjà dans tous les jardins ; et, aussitôt répandu, il devient le *père* d'une nouvelle série de Pétunies, les doubles. Cette transition nous conduit à l'Exposition de Mulhouse, où M. Rendatler, l'habile multipticateur nancéien, avait des Pétunies doubles lilas, rouge, veiné, nuancé de belle dimension, avec des Verveines, des *Delphinium*, des *Geranium*, des *Gladiolus*, des *Phlox*, des *Fuchsia*, des plantes nouvelles de serre chaude comme *Dieffenbachia picta*, *Begonia Reichenheimii* et *picta*, *Maranta pardini*, *Statice Bonduelii*. A côté, M. N. Baumann, de Bolwiller, avait un lot remarquable en Fougères, en Palmiers, en Pandanées, en Cycadées, en Conifères, en arbustes à feuilles persistantes. MM. Hans, Gay et Schlumberger se distinguaient par des plantes et arbustes de bonne culture. Les Dahlia et les Roses avaient été cueillis dans les établissements Weick de Strasbourg, Rendatler et Jacquemin de Nancy, Gay et Baumann de Bolwiller. Les fruits et les légumes, sans être nombreux, attiraient les regards du public par leur teinte vermeille et pourprée, ou leur développement peu ordinaire. Mentionnons Mme Jourdain, MM. Hartmann, Tschopp, Lederman, pour les fruits, et MM. Méyer, Pierron, Schellenberger, pour les légumes.

La Société d'horticulture de l'Aube, qui attendait un jury d'élite, avait déployé ses ressources financières et intellectuelles pour organiser une Exposition sous une halle, dans un jardin anglais improvisé. Ici encore les Dahlia de M. Mézard trônent par leur fraîcheur et leur coloris ; ici encore les *Petunia* doubles obtiennent les suffrages du jury. C'est à

M. Chatron que le commerce devra ces gains. Les *Petunia* de collection apportés par MM. Collin et Léger laissent peu de chose à désirer, comme leurs Verveines, leurs *Pelargonium zonale* et leurs plantes fleuries. M. Léger avait un lot petit, mais magnifique d'Œillets remontants, rehaussé de plusieurs nouveautés. Le talent du vrai fleuriste se devinait auprès de ses belles plantes de serre chaude, de ses *Dracæna*, Bananiers et *Datura*, en exemplaires dignes des jardins d'hiver princiers, et auprès de ses plantes nouvelles, telles que : *Symplocos japonica, Begonia ricinifolia, Hemiandra pungens, Citharexylon cyanocarpum, Gardenia javanica.* M. Carré a prouvé, par ses lots remarquables de plantes et d'arbres, qu'il se livrait avec succès à la culture des Conifères, des arbres fruitiers et des plantes de serre; ses *Fuchsia* étaient de bon choix. Les jolies plantes variées de M. Collin, les *Delphinium*, Dahlia et *Phlox* de M. Baltet-Petit, les Glaïeuls de M. Laffrique, les plantes fleuries de pleine terre de MM. Bernaut et Gibey, les Roses de M. Pasquier ont été justement admirés par la foule. Le Jury a récompensé les Campanules pyramidales hautes de 2me, à M. Carré, amateur, et le *Gynerium argenteum*, aux longs épis soyeux de M. Baltet-Petit. — L'arboriculture et la pomologie, qui jouissent d'une grande faveur dans l'Aube, avaient de dignes représentants à cette Exposition. Les fruits de MM. Baltet frères étaient de toute beauté ; les anciens et les nouveaux, parfaitement étiquetés, ont été la convoitise de plus d'un membre du Jury. Les arbres fruitiers de la même maison, vigoureux et bien dressés, avaient reçu les principes de taille qui constituent un sujet parfait ; les Conifères, les arbustes à feuilles persistantes, les Roses, les Dahlia de MM. Baltet frères, ont, dans chaque concours, enlevé les premiers prix sur toute la ligne. Les Poires de M. Blondet, dessinateur du jardin de l'Exposition, ont obtenu une récompense pour leur volume, leur nombre et le bon choix des variétés. Nous devons adresser les mêmes éloges aux fruits de MM. Schollaben, Dupont, Chaudot de Corre et Cartier, amateurs. Les légumes exposé par M. Rozier auraient pu rivaliser avec ceux de nos maraîchers parisiens; plusieurs espèces d'agrément ne pourraient être cultivées par les jardiniers marchands, mais la culture était bonne. Tout près de là, M. Feisard étalait les produits de Vertumne en échantillons remarquables de santé ; M. Boulat réunissait une collection nombreuse de Courges, Potirons, Turbans classés avec soin, et M. Baltet-Petit étonnait les curieux par des fruits, hauts comme un Patagon, du *Leucantha longissima,* Cucurbitacée que la maison Vilmorin introduisait l'an dernier à Paris.

L'Exposition de Troyes fermait à peine ses portes, que la Société de Strasbourg ouvrait les siennes, et laissait voir une charmante fête horticole de province. M. Müller, l'habile démonstrateur des secrets de l'arboriculture, exhibait une série de Poires, Pêches, Pommes, Raisins, en même temps qu'un lot d'arbres fruitiers formés, apportés avec leurs racines, leurs feuilles et leurs fruits ; nous nous sommes longtemps arrêté auprès de ces sujets vigoureux, l'honneur de l'arboriculture alsacienne. Les Pêches, les Pommes, les Poires de M. Bientz, jardinier chez M. Hartmann à Münster, suivaient de près celles de son rival. Les Pommes de M. Pfersdorf de Bouxwiller, les fruits variés de MM. Robine, Hutfler, Lemaistre-Chabert, et les superbes Raisins méridionaux de M. Jacquet, de Saint-Péray (Ardèche), formaient ensuite la partie la plus saillante de la catégorie des fruits. Les arbres et les fruits de M. Th. Weick de Wissembourg sont en bonne voie, mais sont encore loin de la perfection. La saison automnale est assez favorable aux légumes monstrueux ; témoins ceux cultivés par MM. Stumpf, jardinier chez M. Loiseau de Weils, Faulhaber, jardinier chez M. Chabert de la Meinau ; mais ceux de M. Nessmann avaient une grosseur qui touchait au prodigieux. Citons aussi les inséparables Sorgho, *Dioscorea*, Cerfeuil bulbeux, Chervis, de superbe dimension, récoltés à l'Asile de Stéphansfeld, dont les jardins sont entretenus par M. Joseph Hutfler. La collection de Pommes de terre apportée par M. Bailly, n'est pas des plus nombreuse, mais elle est bien composée et réclame encore quelques suppressions.—Les fleurs, qu'elles étaient belles et bien choisies ! Merci à MM. Weick et Rendatler. Nous n'avons pas l'intention d'énumérer les richesses disseminées dans les lots nombreux de ces messieurs du Bas-Rhin et de la Meurthe ; sachez donc que les soins les plus minutieux de culture ne manquaient pas plus que les meilleures espèces nouvelles. Parmi les autres exposants, nous rappellerons les Roses, les Balsamines et les Giroflées nouvelles de MM. Jacquemin père et fils de Nancy, les Roses de MM. Zocher, les Palmiers, Cycadées, *Maranta pardina* de M. Müller, le *Delphinium* bleu à odeur de musc de M. Kurssner à Colmar. Citons les Dahlia, les *Phlox*, les *Petunia* de M. Rendatler à Nancy. Les *Lantana*, les *Fuchsia*, les Reines-Marguerites, les *Begonia* et le *Gynerium argenteum* de M. Ad. Weick à Strasbourg. — Un prix d'honneur a été accordé à quelques tranches de miel et de cire ; et une mention spéciale à une très importante collection d'Algues recueillies dans la mer Noire et la mer d'Azoff par l'infatigable M. Krug, chirurgien aide-major.

L'Exposition de Mâcon se ressentait un peu des mouvements de hausse et de baisse qui ont affligé la Société horticole de Saône-et-Loire ; cependant il y avait de bons lots, quelques-uns surtout, que nous avons retrouvés huit jours après à l'Exposition de Beaune. Les deux médailles d'honneur ont été octroyées, l'une aux lots de fleurs à M. Plumet, fleuriste à Mâcon, l'autre à M. Perrault-Cadet, de Châlon-sur-Saône. Il nous a montré une Pomme de terre qu'il aurait obtenue d'un semis de l'œil violet ; elle est grosse, saine et de bonne qualité. Au banquet — qui termine invariablement chaque fête florale — nous avons applaudi un toast en vers heureusement écrit par un savant qui aspire à la célébrité de Florian ; mais ses fables, comme son idée sur les bouquets de bal, indiquant, par leur couleur, que la dépositaire désire valser, polker, etc., sont au-dessous de l'*ordinaire*. Un de ses collègues, nommé vice-président par occasion, doit clore son interminable élucubration arboricole mal étayée d'axiomes, de proverbes et de fables, par la fable du *singe qui montre la lanterne magique*.

Tout près de Saône-et-Loire, dans la Côte-d'Or, une Société d'horticulture, dont le siége est à Dijon, a aussi ses mauvais jours ; mais grâce à la formation d'un nouveau bureau, l'existence de la nouvelle paraît devoir être moins éphémère que celle de l'ancienne ; son Exposition du 2 octobre a dignement inauguré la présidence de MM. Ouvrard et Liégeard. Réunies dans plusieurs salles du Palais-des-Etats, les collections superbes de légumes, de fruits, d'arbustes, ont fait honneur aux hommes qui les ont créées. Pour couronner les lauréats des lauréats, trois médailles d'or ont été décernées :

A M. Barrot, jardinier à Dijon, pour sa grande et belle collection de légumes :

A MM. Baltet frères, pépiniéristes à Troyes, pour leur magnifique collection de fruits choisis parmi l'élite des variétés les plus recommandables ;

Et à M. Malnoury, propriétaire à Dijon, qui a su intéresser le public et les viticulteurs, par une riche et intéressante exposition de raisins, composée de 700 variétés tirées des quatre parties du monde. Des collections comme celles de ces messieurs peuvent se présenter partout ; partout elles auront les premières palmes.

La Société d'horticulture de Nantes ménage ses ressources ; au lieu de les enfouir dans l'impression de Bulletins insignifiants, comme malheureusement on en rencontre, elle se borne à publier un Almanach

annuel pétri avec des articles puisés à diverses sources, —et nous la remercions d'avoir réservé la part la plus large à l'*Horticulteur français*;— puis elle ouvre des expositions deux fois par an. Simple observation : ne vaudrait-il pas mieux en organiser une seule qui soit telle que le désirent les amis du progrès horticole dans la Loire-Inférieure? Autre observation : pourquoi donc M. de Liron d'Airoles n'a-t-il pas mis au concours ses collections de Poires dont il a tant parlé dans *le Draineur ?* serait-ce parce qu'elles devaient traverser la Manche ?

De toutes ces expositions sur lesquelles notre courrier vient de passer à vol rapide, et de toutes les autres dont nous aurons peut-être occasion de parler prochainement, la plus splendide, la plus nombreuse, la plus intéressante, a été, sans contredit, celle de la Société impériale d'horticulture de Lyon. Nous avons crié bravo à toutes ces richesses végétales classées dans la cour du Palais-St-Pierre. Qu'elles ont été admirées les plantes de serre chaude, de serre tempérée, de pleine terre ; qu'ils étaient vermeils et sévèrement étiquetés, tous ces fruits, ces Poires, ces Pommes, ces Raisins, toutes ces corbeilles de fruits qui semblaient s'incliner devant leur reine, la collection de l'Ecole départementale d'Ecully, établissement dont les services ont été hautement appréciés dans une visite de M. le Sénateur et des membres du conseil général, qui n'ont été là que l'écho de la population du Rhône. La grande médaille d'honneur accordée à son infatigable directeur doit être aussi la récompense de longs et honorables services, de zèle et d'abnégation ; ces hommes-là sont rares.

THÉBAT-LARCHÉ.

Bibliographie.

Les *Instructions agricoles* de M. Joigneaux, publiées dans la *Feuille du cultivateur* de la Belgique, ont obtenu le plus grand succès. Elles ont été reproduites par plusieurs journaux de France, et particulièrement par le *Moniteur de l'agriculture*. Ces reproductions sont les plus précieuses marques d'encouragement qu'on puisse donner à un auteur. En comblant cette lacune, signalée par toutes les sociétés d'agriculture, l'auteur a rendu un grand service aux cultivateurs. Aussi croyons-nous devoir annoncer que M. Joigneaux vient de rassembler ses *Instructions agricoles* en un petit volume à 1 franc. Le dépôt général est à Bruxelles, chez M. Émile Tarlier, 51, rue de la Montagne. On les trouve à Paris, à la librairie Masson, 1, place de l'École-de-Médecine.

Paris.— Imp. horticole de J.-B. GROS et DONNAUD, rue Cassette, 9.



Visto sc.

Wigandia urens. (H. B. K.)

LES WIGANDIA.

WIGANDIA URENS. H. B. K. (Pl. XX.)

La plante qui fait l'objet de cette note, et dont nous donnons ci-contre la figure, appartient à une petite famille, les Hydroléacées, qui ne renferme que cinq genres, savoir : *Hydrolea*, *Nama*, *Wigandia*, *Romansoffia* et *Codon;* deux de ces genres sont seuls connus dans la culture, ce sont les *Hydrolea* et les *Wigandia*.

Les *Wigandia* renferment six espèces, généralement originaires du Mexique et du Pérou ; ce sont toutes des grandes et fort belles plantes, à feuilles gigantesques, à longs épis de fleurs scorpioïdes, et tout à fait dignes d'occuper les premières places dans la culture ornementale.

On connaît aujourd'hui le *Wigandia urens*, le *W. Kunthii*, *W. caracassana*, *W. crispa*, *W. herbacea*, et *W. scorpioïdes*; les trois premières espèces appartiennent, depuis quelques années déjà, au domaine horticole, mais souvent confondues ensemble. Nous allons tâcher ici de donner les caractères les plus distinctifs de ces trois espèces, pour éviter autant que possible les confusions, prévenir les fraudes et les incertitudes de noms.

Wigandia urens. H. B. K. — Feuilles ovales-cordées, doublement dentées en scie, couvertes de poils très aigus; fleurs en épis unilatéraux scorpioïdes; sépales linéaires-lancéolés très aigus et cotonneux hispides des deux côtés ; capsule hispide ou presque glabre.

Wigandia Kunthii. Choisy. — Feuilles ovales-cordées, doublement crénelées, hérissées de poils; fleurs en panicule terminale rameuse; sépales linéaires-lancéolés aigus blancs cotonneux : capsule épaisse hérissée de poils blanchâtres.

Wigandia Caracassana. H. B. K. — Feuilles elliptiques-cordées, doublement crénelées, à dents aiguës, cotonneuses des deux côtés, visqueuses, ferrugineuses; fleurs en épis terminaux se divisant au sommet; sépales linéaires-lancéolés aigus cotonneux; capsule à peine pubescente.

Le *Wigandia urens*, dont il est ici question, est caractérisé par une tige presque anguleuse, couverte, ainsi que toute la plante, de poils simples étalés, rigides, blancs, diaphanes; feuilles d'un vert clair, réticu-

lées, coriaces, longues de 20 à 40 cent., larges de 14 à 22, ovales-cordées doublement dentées, aiguës ; pétioles cylindriques, épais, roides, obliques, longs de 3 à 6 cent. ; fleurs rapprochées, sessiles, disposées sur deux rangs en épi scorpioïde ; rachis hispide, long de 7 centim. après le développement ; sépales verts, longs de 8 à 12 millim., linéaires, très aigus ; corolle dépassant le calice, glabre, à limbe largement étalé et à 5 lobes obtus, elliptiques entiers égaux, d'un beau lilas. Etamines saillantes, insérées à la base du tube de la corolle ; deux styles divergents plus longs que la fleur ; stigmate en forme de clou. Capsule oblongue, conique, obtuse.

Cette plante, originaire du Pérou, où elle croît sur les rochers, a été introduite vers 1827. Elle se multiplie très facilement par graines, par boutures, réclame la serre chaude en hiver, et la pleine terre en été, où elle ne tarde pas à acquérir des dimensions considérables. Cette belle plante, que nous recommandons beaucoup, a de plus le grand privilége de se couvrir d'une infinité de fleurs pendant une grande partie de l'année.

Louis Ingelrelst.

PETUNIA A FLEURS DOUBLES DE M. MARGANTIN.

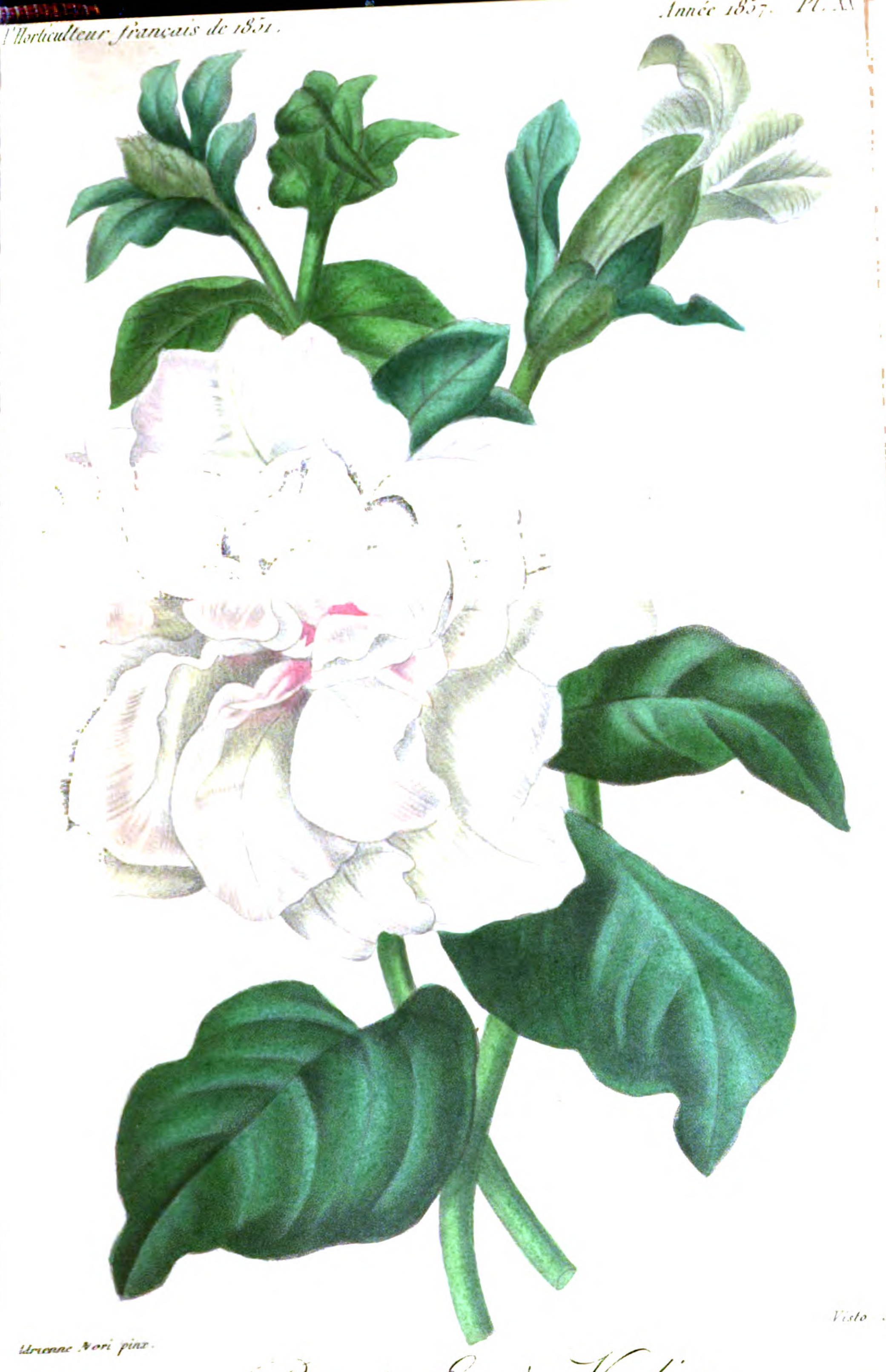
Var. *Eugène Verdier*. (Pl. xxi).

Dans le numéro de novembre dernier, notre collègue M. Thébat-Larché a signalé, à l'attention des amateurs, les belles variétés nouvelles de Petunia à fleurs doubles, obtenues par M. Margantin, amateur à Elincourt et récompensées aux expositions de Saint-Germain en Laye et de Paris, où elles ont été présentées par M. Mézard, qui en est devenu l'acquéreur. Pour donner une idée de ces belles productions, nous figurons, dans ce numéro, le *Petunia Eugène Verdier*, pris, au hasard, dans la collection des douze, qui sera livrée au commerce, le 1er mars, par M. Mézard jeune, horticulteur, rue de Paris, 10, à Puteaux.

Le *Petunia Eugène Verdier* a les fleurs très doubles et très larges, mesurant quelquefois jusqu'à 12 centim. de diamètre ; elles ressemblent à des roses ; le fond est blanc pur avec des nervures violettes au centre. Cette variété est très méritante.

Les autres gains sont :

Auguste Cauchois, fleurs blanc rosé, glacé de violet avec nervation violette, très doubles, mesurant de 6 à 8 cent.



Petunia Eugène Verdier.

Eugène Mézard, fleurs très doubles de 8 cent. environ de diamètre, écarlate vif strié de blanc.

Mme Fischer, blanc pur avec des nervures vertes au centre; cette variété se rapproche de l'*Imperialis*, mais elle lui est supérieure.

Mme Joséphine de Griéges, fleurs de 8 cent., doubles comme un Camellia, rose violacé nuancé de blanc, coloris admirable de fraîcheur.

Mme Mézard, fleurs très grandes, odorantes, atteignant jusqu'à 12 cent. de diamètre, double comme une rose cent-feuilles, blanc mat, légèrement glacé de rose, veiné de violet au centre et sur le bord des pétales. C'est une variété tout à fait hors ligne.

Mme Pfitzer, fleurs de 5 cent. de diamètre, très doubles, rose grisâtre, avec le centre violacé.

Mme Thibault, fleurs larges de 6 cent. environ, très doubles, blanc grisâtre, nuancé rose violacé.

Mme Eugène Verdier, fleurs très doubles de 6 cent. de diamètre, blanc carné légèrement rosé.

Mlle Année Salter, fleurs mesurant jusqu'à 8 cent. de diamètre, doubles, lilas rosé, nuancé, strié et picté de blanc pur.

M. Margantin, fleurs très doubles de 8 centim. de diamètre, violet légèrement lilacé.

Triomphe d'Elincourt, fleurs très pleines, fond blanc pur avec le centre rose lilacé. Par la grosseur et la grandeur, cette fleur ressemble à une Pivoine; on en a mesuré qui avait jusqu'à 11 cent. de diamètre.

Cette belle collection est appelée à jouer un grand rôle dans l'horticulture, surtout pour la culture en pots. Cette collection est cotée au catalogue de M. Mézard, 30 fr. — Chaque variété prise séparement 4 fr.

EUGÈNE VERDIER, fils aîné.

REVUE DES JOURNAUX ÉTRANGERS.

PLANTES NOUVELLES.

Uroskinnera spectabilis (BOT. MAG.). — Genre nouveau assez rapproché des Gesneria, formé par M. Lindley d'après cette plante rapportée du Mexique par M. Ure Skinner. Tige herbacée, robuste, dressée, duveteuse; feuilles ovales-lancéolées, très dentelées, à petiole court et canaliculé. Ses fleurs grandes, nombreuses, lilacées, formant un gros épi terminal assez compacte, sont infundibuliformes, dilatées au limbe

qui est ample, étalé et fendu en deux lèvres inégales; étamines disposées comme chez les Pentstemon; serre chaude.

Agapetes buxifolia (Id.). — Bel arbrisseau dont la tige principale sort d'un large et épais rhizome tuberculeux, à branches brunâtres, velues; feuilles persistantes, obovées, légèrement dentées et pétiolées. Fleurs grandes, belles, rouge minium; de serre tempérée.

Plérome élégant (Flore.). — Découverte sur les montagnes des Orgues, près Rio-Janeiro. Melastomée sous-frutescente; feuillage élégant, corolles grandes, planes, d'un beau bleu lilacé; serre chaude.

Lysimaque penchée (Id.).—Plante vivace, de serre froide, produisant des tiges d'un mètre de haut, qui se terminent par de grandes et belles grappes de fleurs d'un pourpre vif et velouté. Le commerce l'a déjà possédée sous le nom de *Lubinia atropurpurea;* mais il suffit que l'on en possède de *charmants exemplaires* à vendre pour lui faire subir le coup de grosse caisse.

Rogiera urophylla (Gard. Chron.). — Végétal d'assez pauvre apparence qui se distingue de ses compagnes par ses feuilles glabres pointues et un épi de fleurs blanc jaunâtre, odorante; serre tempérée.

Cheilanthes frigida (Id.). — Fougère ornementale à rhizôme rampant; le pétiole long de 30 cent. supporte des feuilles de 20 à 25 cent., tri ou quatripennées, glabres à la face supérieure seulement; les pinnules secondaires de ces feuilles sont arrondies, brièvement stipitées, tandis que l'extrême est obovale et plus grande.

Torreya grandis (Id.). — Il est assez difficile de donner une idée au lecteur d'un Conifère qui n'a rien de bien saillant; son feuillage le rapproche du *Cephalotaxus drupacea*. Il atteint, en Chine, 25 mètres de hauteur; pleine terre.

Rhododendrum Bylsianum (Illust. Hort.). — Superbe hybride de plein air, ayant quelque analogie avec quelques bonnes variétés mises dans le commerce par M. Bertin, il y a 10 ans. Très multiflore, bouquets compactes, fleurs grandes à fond blanc pur, bordé rose carminé vif.

Grenadier Mme Legrelle (Id.). — Cette variété aussi vigoureuse et florifère que le type, n'en diffère que par la nuance de ses fleurs doubles, qui sont rouges à la base des pétales, panachant un fond jaunâtre.

Iris Kœmpferii (Id.). — Originaire du Japon, d'où elle a été introduite par M. Siebold, cette charmante Iridacée est d'une belle couleur lilas finement ligné rouge carmin.

Lycaste brevispatha (Gart. Fl.). — Orchidée du Guatemala assez

naine; la hampe basilaire haute de 10 cent., supporte une fleur large de 5 cent., dont les 3 folioles externes sont vertes, tandis que les 3 internes sont blanches fortement parsemées de points roses et rouges. Elle vient en pot, dans du sphagnum mêlé de morceaux de bois.

Steptocarpus Rhexii biflora (Id.).— Cette Gesneriacée se rapproche beaucoup du *St. Rhexii* dont elle est issue; ses fleurs ont une dimension double et se succèdent avec abondance.

Forsythia suspensa (Bot. Mag.). — Arbrisseau vigoureux, fleurissant comme le *F. viridissima*, au commencement du printemps. Ses fleurs sont solitaires, grandes, jaunes à gorge rayée de rouge.

Doronicum Bourgeaui (Id.). — Cette belle Composée, de serre froide, a été découverte aux Canaries par M. Bourgeau. Tiges garnies de feuilles lyrées pennatifides, découpées en cœur à la base; corymbes terminaux amples et ramifiés; capitules nombreux à fleurs du rayon lilas vif, et à fleurs du disque pourpre sombre.

Burtonia scabra (Id.). — Nouvellement réintroduit (il était perdu depuis 1800), ce petit arbuste de serre froide, au port de l'Erica, est buissonneux, à petites branches effilées, rigides, garnies de très petites feuilles dressées, imbriquées, alternes, formées de 3 folioles linéaires-subulées, terminées en crochet; fleurs axillaires d'un beau rose, à carène coccinée.

Thébat-Larché.

DERNIÈRES NOUVEAUTÉS.

Cette année nous continuerons, comme par le passé, à rendre compte des nouveautés obtenus par nos habiles horticulteurs de la capitale et de la province, et qui vont être mises en vente avant le mois de mai 1858.

M. Bernieau, à Orléans, a soumis à la sanction de la Société horticole du Loiret, les Lantana suivants :

Camille Briolet, blanc passant au rose lilacé, à cœur jaune ; très florifère.

Mme Léon Bernieau, vermillon clair, nuancé vermillon vif.

Pascaline Hénault, ombelle très forte, jaune paille passant au violet clair.

Triomphe des massifs, feuillage très large, fleur rouge vermillon tendre; très florifère.

Théodule Bernieau, nain, buissonneux, fleur jaune soufre, à cœur jaune foncé, nuance nouvelle ; très florifère.

La commission orléanaise recommande ces cinq Lantanas et surtout les deux derniers, celui-là par ses qualités hors ligne, celui-ci par son coloris exceptionnel. Elle signale encore chez le même producteur le Geranium zonale *Albert Gombault*, très florifère, à ombelle compacte, de fleurs rose vif ombré de feu, légèrement bleuâtre.

M. Bernieau annonce en outre les gains ci-après :

Pelargonium à grandes fleurs.

Alexandre Jullien, à cinq macules; pétales supérieurs blanc lilacé, maculés violet velouté; les inférieurs maculés lie de vin claire ; très florifère.

*M*me *Rendatler*, pétales supérieurs maculés noir, nuancé rouge cerise, bordés rose clair ; pétales inférieurs saumon ; gros bouquets.

*M*me *Rougier*, pétales supérieurs ondulés maculés pourpre ombré feu, veiné lilas ; pétales inférieurs rose foncé, centre blanc.

*M*me *Léon Bernieau*, pétales supérieurs plissés, cerise pourpre, bordés rose, maculés marron foncé; pétales inférieurs rose strié rouge ; coloris riche.

Ambroise Verschaffelt, pétales supérieurs rose, maculés pourpre à reflet argenté; pétales inférieurs rose centre blanc ; magnifique de floraison.

P. zonale : Théodule Bernieau, nain, rouge vermillon veiné rouge vif, très florifère.

Id. *Lamie Heulin*, fleur énorme, minium vif, centre blanc.

Id. *Roi des massifs*, rouge carmin foncé à centre blanc; vigoureux et superbe.

Fuchsia :

Président J. Baumann, fleur grande, tube rose chair; sépales carnés à pointe orange; corolle campanulée, ponceau vermillon brillant.

Adolphe Charrié, tube et sépales rose brillant; corolle rouge feu nuancé violet.

Artiste Salesses, tube et sépales rouge cerise foncé; corolle violet flammé rouge.

Henri Demay, calice gros, blanc pur ; corolle campanulée rose vermillon.

Striata elegantissima, calice cramoisi brillant; corolle bleu foncé panaché et flammé rouge cramoisi vif.

Striata flore pleno, rouge cramoisi; corolle double, bleu foncé, strié et panaché.

Ces deux dernières rentrent dans la section, l'une des panachées, l'autre des doubles.

Hibiscus roseus speciosissimus, fleurs de 15 cent. de large, rose vif à onglet pourpre noir.

M. Charlet, à la Guillotière (Lyon), annonce les 15 verveines ci-après qu'il a obtenues : (ses succès sont déjà connus dans la culture de ce genre de plantes).

Archimède, rouge, intérieur ponceau, centre bleu, grande fleur.

Beauté suprême, rouge pourpre, centre blanc, remarquable.

Cicilienne, lilas clair, centre rouge écarlate, très grande.

Clara, rouge, centre violacé, œil blanc.

Don Diego, rouge carmin, centre pourpre, bords blancs, forte ombelle.

Gertrude, rouge corail, grand centre jaune.

La Rosière, rose foncé, large centre jaune, extra.

Lucienne, beau bleu.

Mme Damaizin, rose foncé veiné blanc, centre ponceau, grande.

Mlle Charlet, lilas foncé, très grande, extra.

Osiris, beau rouge, cercle ponceau, centre blanc.

Odette, lilas foncé, centre marron amaranthé.

Pellonia, beau rose, centre pourpre, très velouté, grande.

Souvenir du 23 août, pourpre, centre noir, œil blanc, extra.

Ulysse, carmin, centre pourpre, œil jaune, moyen.

M. Boucharlat aîné, à Lyon, met en vente une série de Pétunia doubles qui a remporté le prix d'honneur à la dernière exposition de la Société du Rhône. Cette collection a été admirée constamment et se recommande tant sous le rapport de la nouveauté que sous celui de la beauté. M. Boucharlat les a acquis de M. Bailloud.

Hendersonni, rouge carminé, passant au violet clair.

Léopold Ier, rose vif nuancé blanc et lilas cendré.

L'Impératrice, blanc cendré nuancé lilas bleuâtre.

Lindley, rouge carminé, calice allongé.

Mme Miellez, blanc crème, nuancé rouge et violet.

Napoléon III, violet pourpré, nuancé blanc, lilas et ardoise.

Reine Blanche, blanc pur, plus large que le type.
Reine Victoria, lilas cendré, lavé de violet et de blanc.
Reveillii, blanc lavé rose vif.
Van Houttei, blanc cendré passant au bleu lilacé clair.
Verschaffelti, rose lilas passant au lin bleuâtre.
William Rollison, rose franc passant au bleu d'outre-mer.

THÉBAT-LARCHE.

COURRIER HORTICOLE.

Mon cher Herincq,

Dans la correspondance que vous m'avez fait parvenir, quelques-uns de vos abonnés me demandent des renseignements sur le système *Ordinaire* relatif aux bouquets de bal, et sur le nouveau mode de taille des arbres fruitiers mis en avant par M. Dubreuil. En deux alinéas, je vais les satisfaire.

Le médecin mâconnais qui espère voir le Camellia emprunter l'odeur du Dahlia, s'écrie chaleureusement : « Toute danseuse aurait trois bou« quets réunis en un seul, mais pouvant se subdiviser. L'orchestre ins« crit : *contredanse*, chaque danseuse prend alors à la main l'un des « trois bouquets ; le bouquet de Roses, par exemple, comme fleurs aussi « anciennes que les contredanses. L'orchestre inscrit : *polka*, *mazourka*, « toute polkeuse se pare d'un bouquet de Camellias, fleurs plus nouvelles. « La *valse*, aurait pour indice un bouquet de Viollettes, et *les lanciers*, « une Grenade. De cette manière, tout danseur saurait à qui s'adresser « pour danser, polker ou valser. » — Fameux, fameux ! vous voulez épargner aux cavaliers, le refus : *je ne danse pas*, motivé souvent à cause du sujet ; et vous mettez en évidence les dames qui font tapisserie, malgré leur désir de tourbillonner. Avez-vous réfléchi docteur, à la saison des fleurs que vous proposez ? Si vos articles étaient payés à tant la page, comme dans telle *Revue* où les hommes de talent ne veulent plus écrire, je comprendrais cela.

Le nouveau système du professeur Dubreuil peut se résumer ainsi : Un jardin fruitier sera divisé par plates-bandes de 2m de large, séparées par une allée de 1m. Au milieu de ces plates-bandes, seront enfoncés de 50 cent. des poteaux cylindriques, sulfatisés, de 3m,50 de long sur

14 cent. de large ; la distance entre deux sera de 6m environ. Des fils de fer galvanisés n° 14, passent sur le sommet de chaque poteau en traversant un piton vissé et vont se rattacher au mur de clôture ; deux lignes de fils de fer perpendiculaires l'une à l'autre seront donc tendues au sommet des poteaux pour les maintenir. Sur chacune des deux faces de la ligne de poteaux, quatre fils de fer semblables seront placés à l'aide d'un roidisseur, à distances égales, et transversalement, pour former treillage. Les Poiriers seront plantés sur deux lignes à 30 cent. l'un de l'autre, en les alternant de chaque côté, ce qui fera 40 sujets sur deux rangs, plantés entre deux poteaux. Une baguette verticale attachée sur les fils de fer à la place de l'arbre, sert à le diriger dans la forme *cordon vertical* qu'on obtient par un pincement rigoureux. On établit en outre un cordon horizontal de Pommiers paradis à 25 cent. des bords de la plate-bande. D'après l'auteur, cette nouvelle méthode serait beaucoup plus avantageuse que celles des pyramides et quenouilles, attendu que le nombre des branches de charpente dans un espace de terrain donné, est de moitié plus considérable, ce qui est à considérer dans la production des fruits. Il ne dit pas comment s'arrangeront les racines de ces arbres plantés à 30 cent. les uns des autres ; c'est cependant bon à savoir.

Un système analogue, quant au treillage, vient d'être appliqué à la culture de la vigne, dans le département de l'Aube. Les ceps sont écartés de 1m, la taille laisse un long sarment ; au printemps suivant on le rabat à moitié et on allonge de nouveau sur les 2 ou 3 plus beaux brins. La branche n'est jamais ployée ; un pied de vigne forme par son ensemble une queue de paon. On ne laisse pas de bois plus âgé de 3 ou 4 ans, on le rabat sur une jeune branche, ou on le rase au pied pour continuer à le tailler long et à le rajeunir. Le pincement des pampres se fait avec des cisailles ; la culture avec un sarcloir-charrue ; les treilles sont distantes de 1m,30 ; et les pieds de vigne sont plantés sans subir de recoucouchage dans un terrain amendé, non fumé. Cette culture est pratiquée depuis 10 ans par M. Gentil, à Villeneuve. D'après la comparaison faite par une commission spéciale, les frais d'entretien se réduisent à peu de chose, et la production atteint un chiffre énorme.

A la dernière exposition de la Société d'horticulture du Rhône, M. Villermoz a fait voir un blé nouveau, qu'il propage avec une louable persévérance ! Cette variété, obtenue par M. Galland, de Ruffec, qui lui a donné son nom, est supérieure sur toutes les autres par sa robusticité, et son rendement en poids et en volume. La Société agricole de la Cha-

rente a constaté que sur un espace de 32 ares, M. Galland a récolté 11 hectolitres 12 litres pour 25 litres de semence, soit 44, 48 pour un; chaque hectolitre pesait 76 kilog. Une autre parcelle ensemencée avec 5 kilog. de blé Galland a produit 4 hect. 50 litres, du poids de 75 kilog. soit 67 1/2 pour un; c'est un gros blé blanc à barbes.

L'honorable Secrétaire de la Société du Rhône avait encore de superbes Pêches de Syrie, que la Société d'acclimatation répand sous le nom de *P. de Tullins*. Le fruit est très beau et très bon, l'arbre est généreux et se reproduit par le semis; en plein air où il réussit, le fruit acquiert plus de saveur qu'en espalier; sa grande production pourrait l'affaiblir, alors on taille chaque année les jeunes rameaux pour les raviver. La Pêche de Syrie, dont la maturité arrive en septembre, est jusqu'ici la plus recommandable des variétés de plein vent.

Dans notre dernier courrier; nous avons omis de jeter un mot de regret sur la perte de trois hommes dévoués à la science horticole, en attendant que les Sociétés, dont ils étaient une des lumières, publient sur leur vie laborieuse une notice nécrologique. Delaire, chef du Jardin botanique d'Orléans, s'est éteint à l'âge où l'expérience éclaire nos travaux; son fils jeune encore, mais intelligent, lui succède malgré les cabales. Hamon, chef au Jardin des Plantes de Lyon, s'est éteint presque subitement au moment où le déplacement des collections du jardin, transportées au parc de la Tête-d'Or, allait réclamer ses soins et sa direction; un jeune horticulteur-botaniste distingué, M. Denis, est son successeur. Enfin, l'honorable M. Rousselon, ancien directeur des Annales de Flore, et rédacteur de la Société horticole de Paris, est mort au champ du devoir, la plume à la main; son remplaçant est un nom complétement inconnu dans l'horticulture.

L'Angleterre vient de perdre aussi un nom célèbre; le duc de Devonshire, propriétaire du beau domaine de Chatsworth, est mort à 68 ans. On connaît les dimensions colossales de ses serres et jardins d'hiver où l'on peut s'y promener en voiture, ainsi que le sacrifice annuel qu'il faisait d'une somme prodigieuse, pour maintenir ses richesses végétales au premier rang. Ce Mécène de l'horticulture avait un imitateur en France, dont on ne peut prononcer le nom sans l'accompagner d'un douloureux regret, c'était M. Pescatore, de la Celle-Saint-Cloud. Qui ne se souvient de ses uniques collections d'Orchidées tant admirées aux expositions de Paris et de Versailles! Le duc Devonshire a eu longtemps pour jardinier en chef, le savant Joseph Paxton, devenu

depuis, architecte du Palais de Cristal, membre de la chambre des communes et décoré de plusieurs ordres.

L'Angleterre qui semblait avoir le privilége des sociétés de légumistes a trouvé des partisans en France, qui se seraient réunis le jour de la Saint-Fiacre en congrès, ou plutôt en banquet, chez l'un des principaux maraîcher des environs de Paris, — s'il faut en croire un journal qui nous raconte souvent, sous une forme badine, les choses les plus sérieuses. Inutile de pénétrer dans le menu du dîner composé exclusivement de produits maraîchers arrangés par le Chevet de la Société. En face de la place d'honneur était placardé le calendrier hygiénique de la semaine pythagoricienne ainsi conçu :

Le dimanche, jour du Soleil — des Pois chiches;
Le lundi, jour de la lune — des Lentilles;
Le mardi, jour de Mars — des Epinards;
Le mercredi, jour de Mercure -- des Salsifis;
Le jeudi, jour de Jupiter, dit le dieu du tonnerre — des Haricots!
Le vendredi, jour de Vénus — des Choux-fleurs;
Le samedi, jour de Saturne — de la Chicorée.

Nous livrons ces lignes au journal belge *illustré*, qui nous promet de nous immiscer dans le langage supposé des fleurs, pour qu'il veuille bien nous expliquer la langue des légumes.

Plusieurs expositions sont déja annoncées pour 1858. Versailles et Alençon projettent la leur pour le 17 mai, en même temps que le concours régional. Nancy ouvrira la sienne le 28 avril; son comité d'horticulture propose un concours d'arbres fruitiers de pépinière qui seront visités *au moment de la floraison*, elle en a, dit-elle, « senti la nécessité. » Nantes, projette son exhibition de Camellia et de Bruyères, du 6 au 8 mars (1), et propose des primes de 30 à 80 fr. pour les horticulteurs praticiens de la Loire-Inférieure, tandis que les étrangers et les amateurs recevront des médailles. Cette idée aura-t-elle du succès? Nous verrons bien.

On recommande la composition suivante pour remplacer le guano du Pérou toujours d'une cherté excessive :

Pour 100 parties :
50 cendres de bois;
33 sang de bœuf;

(1) La Société nantaise vient d'annoncer la remise de cette exposition aux 20, 21 et 22 du même mois.

10 chaux vive en poudre ;
5 fumier de mouton ou de colombe ;
2 nitre brut pulvérisé ;

Mélangez dans une cuve, exposez à l'air pendant l'hiver ; au printemps, ajoutez des quantités convenables aux arrosements des arbres fruitiers.

Les Anglais, toujours en quête d'inventions, viennent de trouver le moyen de chauffer les appartements et les serres au moyen d'un appareil dont la forme ressemble à un fumivore de salon ; un large tube à l'intérieur contient de l'air chauffé par une colonne d'eau maintenue entre les parois du tube et celles de l'appareil ; cette eau acquiert son calorique par 2 petits tubes serpentant autour de la chambre à air chaud, à la base desquels tubes spirales 2 becs de gaz sont amenés de l'extérieur ; un appareil contenant 24 litres d'eau coûte 130 fr. ; se méfier des fuites de gaz et des explosions.

L'Italie a découvert le moyen de procurer une odeur voulue aux fleurs, en faisant subir préalablement à la graine, une infusion dans l'essence du parfum désiré. On ne dit pas si les facultés germinatives ne sont pas détruites après cette opération.

Les Belges ombrent leurs serres en étalant sur les vitres, avec une large brosse à poils doux, une bouillie très clair préparée avec du lait et de la farine de froment. Cette couche résiste à la pluie et laisse filtrer la lumière à la façon du verre dépoli.

Une maison horticole de Luxembourg annonce le pendant du chou colossal : le *Bijou des Fraises*. Il s'agit d'un Fraisier arbuste atteignant 50 cent. de haut, et dont les longs rameaux se couvrent de fruits magnifiques et très bons, dit-on, jusqu'aux gelées. L'étiquette est trop séduisante pour ne pas tomber dessus. C'est du même fourneau que sont sorties les Roses *Futur Empereur des Français*, et *Souvenir du baptême de l'Enfant de France*, dont la vigueur est inconnue. Le journal Roso-Polyglotte que vous m'avez *prié* de laisser dans l'ombre n'en parle pas. Il est vrai qu'il considère *Etendard de Marengo,* prince de la Moskowa, etc., comme moins vigoureux que Louise Peyronni, baron Heckeren....

Je termine cette macédoine, mon cher Hérincq, en souhaitant à vos abonnés des jouissances toujours nouvelles, au milieu de leur jardin, et à l'*Horticulteur Français*, la continuation du succès qui ne l'a jamais abandonné.

THÉBAT-LARCHÉ.



TABLE DES MATIÈRES

DU TOME VII.

JANVIER.

FÉVRIER.

MARS.

AVRIL.

MAI.

JUIN.

JUILLET.

AOUT.

SEPTEMBRE.

OCTOBRE.

NOVEMBRE.

DÉCEMBRE.

PLANTES FIGURÉES.

TABLE ANALYTIQUE.

A

D

E

R

S

T

U

Paris. — Imp. horticole de J.-B. Gros et Donnaud, rue Cassette, 9.

L'HORTICULTEUR FRANÇAIS

DE MIL HUIT CENT CINQUANTE ET UN

Paris. — Imprimerie horticole de J.-B. GROS et DONNAUD, rue Cassette, 9.

L'HORTICULTEUR FRANÇAIS

DE MIL HUIT CENT CINQUANTE ET UN

JOURNAL

DES AMATEURS ET DES INTÉRETS HORTICOLES

RÉDIGÉ PAR

F. HERINCQ

ATTACHÉ AU MUSÉUM D'HISTOIRE NATURELLE DE PARIS

Collaborateur du *Manuel des Plantes*, des figures du *Bon Jardinier*,
ex-collaborateur de la *Revue horticole*, etc.



PARIS

BUREAU DU JOURNAL

rue Dupuytren, 6

(près de l'École-de-Médecine.)

M D CCC LVIII



Triteleia laxa.

TRITELEIA LAXA.

BENTHAM (pl. 1).

ETYMOLOGIE : du grec *Treis* — trois et *Teleios* — parfait ; allusion à la disposition régulière par trois des différentes parties de la fleur.

FAMILLE des *Liliacées* de Jussieu ; *hexandrie monogynie* de Linné.

CARACTÈRE GÉNÉRIQUE. Ce genre a été établi par M. Hooker pour des herbes de l'Amérique, à rhizomes bulbeux à feuilles rubanées étroites, et à fleurs réunies au sommet d'une hampe nue, en ombelles, accompagnées d'un involucre de 3 bractées ou plus. Chaque fleur présente une seule enveloppe (périanthe) tubuleuse à la base, s'élargissant en entonnoir au sommet, divisée en six lobes, disposés sur deux rangs ; 3 internes et 3 externes ; les étamines au nombre de six sont adhérentes, dont 3 grandes, opposées aux lobes internes du périanthe. L'ovaire est souvent porté par un pied ou stipe, très rarement sessile ; il est divisé intérieurement en 3 loges qui renferment chacune plusieurs graines.

Caractères spécifiques. Les feuilles du *Triteleia laxa* sont linéaires, glauques, plus longues que la hampe qui peut atteindre de 35 à 40 centimètres de hauteur. Cette hampe est terminée par une ombelle lâche de 6 à 20 fleurs, et dont l'involucre est souvent à 3 bractées membraneuses ; il est polyphylle dans les ombelles multiflores.

Les fleurs sont bleues, assez grandes, portées par un pédicelle de même longueur qu'elles ; les lobes sont ovales et marqués en dehors d'une côte verdâtre et longitudinale sur le milieu ; les trois extérieurs un peu plus étroits et pointus. Les filets

des étamines adhérents au tube du périanthe, sont épaissis et crénelés à leur base. L'ovaire est oblong, porté par un pied allongé ,arqué et presque hexagonal ; il est surmonté par un style court, et d'un stigmate à 3 lobes.

Le *Triteleia laxa* est originaire de la Californie, d'où il a été envoyé à M. Pelé, horticulteur, rue de Lourcine, 81, à Paris ; sa culture est facile : serre tempérée pendant l'hiver ; plein air l'été. La terre de bruyère mélangée d'un peu de terre franche est celle qui paraît le mieux lui convenir. C'est une très jolie plante, qui fleurit, comme presque toutes liliacées, au printemps.

HERINCQ.

PELARGONIUM NOUVEAUX

DE M. ROUGIER CHAUVIÈRE.

M. Rougier, gendre et successeur de M. Chauvière horticulteur, rue de la Roquette, 152, à Paris, annonce pour cette année plusieurs variétés nouvelles de Pelargonium à grandes fleurs sorties de ses serres, qui ont déjà donné à la floriculture tant de beaux gains. Ce sont :

Charles B. Rosenberg (diadematum). Pétales supérieurs violets, maculés marron noir; les inférieurs plus clairs, centre blanc; couleur nouvelle.

Curiosité. Fond blanc, fortement veiné et maculé sur les cinq pétales, d'amaranthe violacé.

Ilionée (diadematum). Joli rose brillant; pétales supérieurs maculé noir, à centre blanc pur.

Linné. Rose mauve, veiné de violet, maculé sur les cinq pétales de marron pourpre ; couleur nouvelle.

Madame Boucharlat. Fleur très grande, rose vif ; pétales,

supérieurs à macule marron noir entourée carmin ; pétales inférieurs à macule carmin avec centre blanc.

Madame Jules Dufour (diadematum). Pétales cerise brillant à centre plus clair ; les supérieurs maculés marron noir.

Melidor (diadematum). Fleur rose lilacé nuancé bleu ; pétales supérieurs à macule noir avec centre carmin et bordée de blanc.

Monsieur Orge Allain (diadematum). Fleur cerise vif; pétales supérieurs à macule noire, centre lilas blanc et bordée blanc.

Oronte. Fleur rose veinée pourpre, avec macule marron sur les cinq pétales.

Prémices de Pantin (Chauvière) (diadematum). Fleur carmin violacé nuancé, centre blanc ; pétales supérieurs ondulés maculés noirs.

Salmocés. Pétales supérieurs cerise brillant à macule noire centre-feu ; les inférieurs plus clairs.

Anaïs Chauvière (fantaisie). Blanc pur ; pétales supérieurs à macule rose lilacé.

Augustine Rougier (fantaisie). Fleur couleur chair lilacé ; pétales supérieurs à macule carmin centre lilas et bordée de blanc.

Madame A. du Boulet (fantaisie). Fleur blanc pur; pétales supérieurs carmin violacé centre blanc ; les inférieurs blanc tachés carmin violacé.

Madame Pictet de la Rive (fantaisie). Fleur fond blanc ; pétales supérieurs carmin riche, à macule lilas ; les inférieurs tachés carmin centre blanc lilacé.

Marquise della Rosa (fantaisie). Fleur fond blanc pur veiné et chiné, carmin clair ; pétales supérieurs à macule lilas, entourée de carmin bordé blanc.

THÉBAT-LARCHÉ.

PRIMEVÈRES ET RHODODENDRONS NOUVEAUX.

La société centrale d'horticulture de Caen et du Calvados, a publié son Bulletin des travaux des années 1855 à 1857. Ce bulletin contient les rapports présentés à cette société dans le cours de ces deux années, et celui de l'exposition qui a eu lieu en juin dernier. Par la liste des plantes exposées, on peut se rendre compte des progrès que fait l'horticulture dans cette partie de la Normandie. Non seulement les horticulteurs se tiennent à la hauteur des nouvelles importations étrangères, et des gains nouveaux obtenus en France, mais ils *créent* aussi des variétés qui rivalisent avec celles obtenues dans les grands centres horticoles. Qui ne connaît les belles roses de M. Oger, les renoncules et anémones de Madame Quétel et de M. Leflay (V. Tirard)?

Aujourd'hui la société de Caen, nous fait connaître une nouvelle variété de Rhododendrons, obtenue par M. Carbel, horticulteur amateur, de Beaumont-en-Auge, et qui a été examinée par une commission. Ce nouveau Rhododendron est sorti du *Rh. maximum.* Ses rameaux sont gros et courts ; ses feuilles épaisses, roides, oblongues, lancéolées, faiblement acuminées, demi-vert, foncé en dessus, plus pâles en dessous. Les fleurs sont réunies par vingt et plus en corymbes arrondis tassés ; la corolle bien ouverte, large de 6 à 7 centim., est d'un blanc d'argent teintée de rose carminé sur les bords et particulièrement en dessous, avec macule large, fond jaune clair, mouchetée de bistre et de carmin, occupant tout le centre du lobe supérieur et s'étendant jusqu'au milieu des deux lobes voisins ; la gorge de la corolle, les filets des étamines et le pistil sont d'un blanc pur; les anthères violettes; le stigmate est purpurin. Ce nouveau Rhododendron est d'une rusticité complète, et doit prendre place à côté des meilleures variétés obtenues jusqu'à ce jour.

Le même Bulletin fait connaître le rapport favorable d'une autre Commission chargée d'examiner une collection de Primevères des bois à fleurs pleines (*Primula clarior*) obtenue de semis par M. Fauquet, horticulteur au Hâvre. Sur 34 variétés qui ont été soumises à son examen, cette Commission en a distingué 28 bien distinctes et qui présentent des nuances très variés, depuis le jaune clair, le lilas clair, le brun clair, le cramoisi, jusqu'au cramoisi-marron; plusieurs sont régulièrement bordées de jaune clair et de jaune d'or. Toutes sont bien pleines; quelques-unes pèchent, peut-être, par la forme un peu imparfaite; mais ces imperfections sont rares.

O. Lescuyer.

REVUE DES JOURNAUX ÉTRANGERS.

PLANTES NOUVELLES.

Dillenia speciosa (TOT. MAG.). — L'un des plus beaux arbres de l'Inde, par son feuillage imitant celui du châtaigner, ses fleurs rivalisant en grandeur et en beauté avec celles du Magnolia et ses fruits gros et colorés comme des pommes rouges. Si le Dillenia fleurit si rarement dans nos contrées, M. W. Hooker l'attribue à la température trop régulière de nos serres chaudes, où les plantes ne rencontrent pas le moment du repos que la nature leur a donné dans leur pays natal.

Epigynium acuminatum (ID.).— Comme le précédent, ce végétal croît dans les Indes, ni plus ni moins qu'un cipaye et s'est laissé enlever et garotter par les anglais, ni plus ni moins..... Non. Le feuillage grand, panaché de cet arbuste de serre tempérée, et ses nombreuses fleurs rouge corail disposées en corymbe, sont ses lettres de recommandation.

Pilumnafragans (ID.). — Orchidée à grandes fleurs bleus à fond orange.

Colletia cruciata (ID.). — Très curieuse par ses innombrables épines, dont les rameaux et les fleurs son cuirassés ; les feuilles sont rares.

Cattleya lutteola (ID.). — Orchidée dont les fleurs jaune citron pâle s'épanouissent en panicule.

Gaulteria discolor (ID.). — Charmante sœur du *G. Fragrantissima,* trouvée dans les régions tempérées du Shoten Hymalaya par M. Bootth. Arbuste petit presque glabre ; feuilles argentées en dessous ; fleurs petites ; corolle blanche à 5 lobes rose brillant.

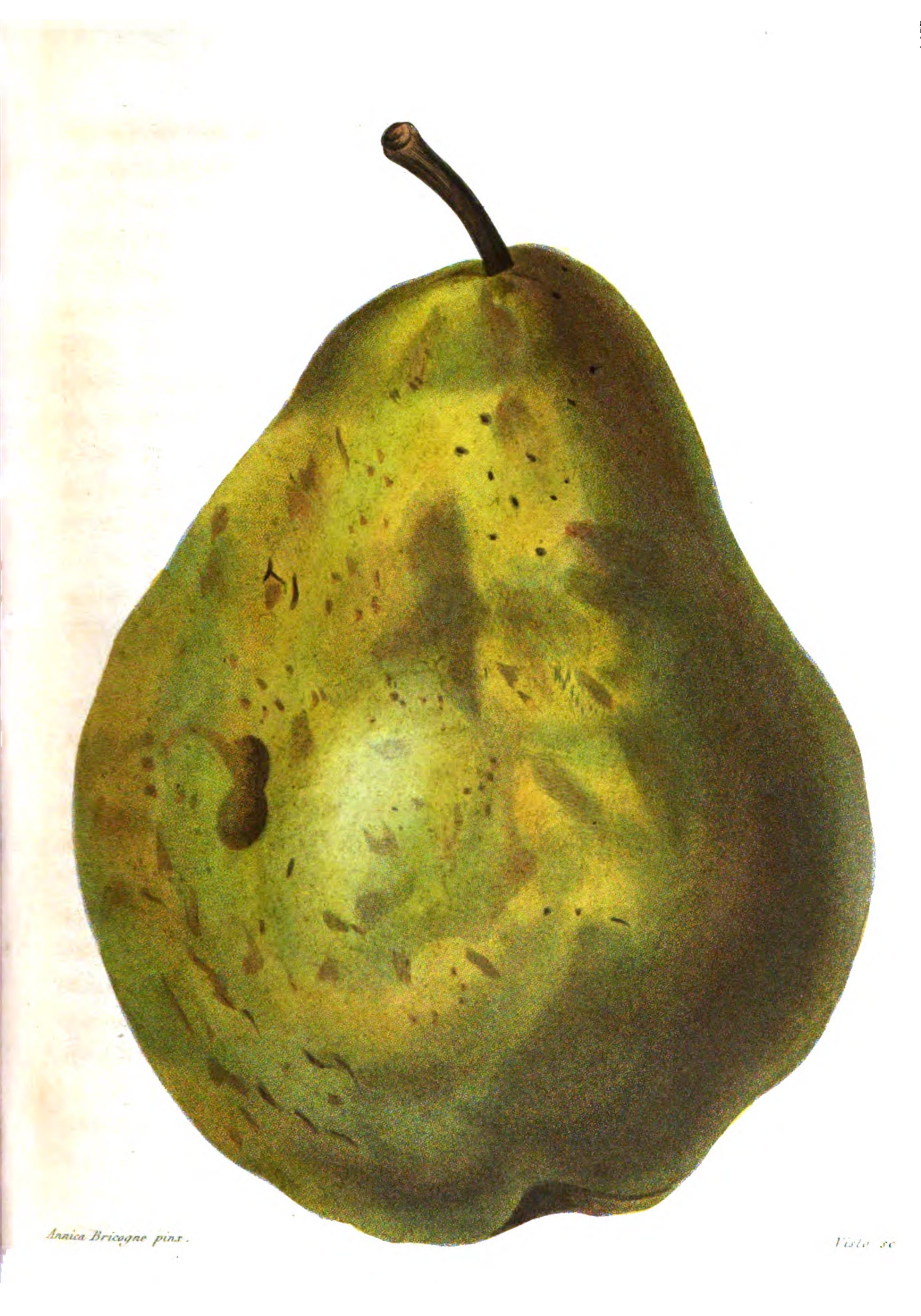
Ilex Fortuni (GARD. CHR.). — Feuilles grandes, entières à l'aisselle desquelles naît une ombelle de fleurs se transformant en baies rouge, d'un bel effet.

Oncidium Limminghei (BELG. HOTR.). Joli feuillage maculé de brun clair, fleurs grandes; segment jaune fascié poupre, labelle or ponctué corail; c'est une curieuse orchidée.

Begonia prince Troubetzkoï (ILL. HOBT.). — Magnifique conquête de l'établissement A. Verschaffelt, issue du mariage plus ou moins légtime des *B. Griffithii*, *Xanthina* et *rubro-venia* ; c'est dire qu'elle a reçu l'ampleur et la forme foliaire du premier, et la riche panachure des deux autres. Elle a été dédiée à un prince de l'Horticulture.

Clarkia puchella marginata (ID.). — Plante annuelle ou bisannuelle remarquable par ses larges fleurs (5c.m. de diamètre); pétales rose vif, relevé de cocciné au centre et bordés tout autour d'une large bande blanche. Plusieurs maisons de Paris et de Nancy annoncent dans leur catalogue, qu'ils ont des graines disponibles de ce Clarkia.

Tydea Duc de Brabant, *T. Duchesse de Brabant*, *T. comte de Flandre*, *T. princesse Gharlotte* (ID.). — Le genre Tydea si voisin des Achimenes, des Gesnerias, des Gloxinias vient de s'enrichir de ces quatres gains superbes, obtenus par M.A. Verschaffelt qui a eu le bon esprit de les dédier aux membres de la



Poire beurré six.

famille royale belge dont le gout éclairé pour notre art, est vivement apprécié dans le monde horticole.

Salvia candelabrum (B. M.). — Très belle sauge de plein air découverte en Espagne par M Boissier; la fleur et d'un riche violet maculé blanc à la gorge ; l'extrérieur est jaunâtre lavé violet lilacé.

Gadonopsis rotundifolia grandiflora (ID.)—Volubile, de serre froide ; fleurs solitaires, axillaires ou terminales ; corolle campanulée, d'un vert gai à bord pourpre sur les lobes, à stries pourpre à l'intérieur.

Nœgelia amabilis (FLO.S.) Distincte des autres achimenes par sa grappe terminale de fleurs pendantes ; le tube de la corolle est blanc pur à l'extérieur, jaune à l'intérieur.

Oxalis corniculata, var. *atropurpurea* (ID.).— Obtenue par M. Schlachter de Laos.

Le nom de cette dernière plante de pleine terre, indique asez sa nature, en se reportant au type qui la créée.

THÉBAT-LARCHÉ.

POIRE BEURRÉ SIX.

L'arbre est d'une vigueur ordinaire, d'un beau port et fertile ; il réussit aussi bien en haute tige et en pyramide qu'en espalier. parce que son fruit résiste aux vents, son arbre se forme bien sous tous les aspects, et les branches se ramifient sur le bois de l'année. Les feuilles assez rapprochées sont d'un vert foncé.

Le fruit est gros ou très gros, selon qu'il est solitaire ou à trochets ; calebassiforme ventru. L'épiderme mince, de couleur vert-pomme, parsemé de points bruns, prend une légère nuance jaune clair à l'approche de sa maturation qui arrive en décem-

bre ; c'est-à-dire qu'on a dû en déguster au mois de novembre, et qu'on peut en avoir encore au commencement de janvier.

La chair blanche, un peu verte sur la peau, est fine, fondante, remplie d'un suc ni acidulé ni parfumé, mais d'une saveur délicieuse qui rappelle notre fameux Beurré d'Hardenpont (ci-devant Beurré d'Arenberg).

Le Beurré Six, obtenu par M. Six, jardinier à Courtray, est un des plus beaux et des meilleurs fruits de table dont la Pomologie moderne se soit enrichie.

Ces précieuses qualités, jointes à la fertilité de l'arbre, lui réservent une place dans tous les jardins fruitiers.

L'échantillon que notre gravure représente pesait 730 grammes. Il a été récolté sur une jeune pyramide dans une École fruitière de l'établissement horticole de MM. Baltet frères, pomologues à Troyes, où la variété se trouve en multiplication depuis plusieurs années.

Il a été dessiné sous nos yeux et dégusté par nous-même.

F. Hérincq.

PEUT-ON GREFFER DES ARBRES A FEUILLES PERSISTANTES SUR DES ESPÈCES A FEULLES CADUQUES ?

Depuis quelques années les plantations d'arbres à feuilles persistantes sont fort à la mode, et bientôt on ne voudra plus des espèces à feuilles caduques ; elles seront reléguées dans quelques jardins conservateurs jusqu'au moment où l'uniformité d'une verdure perpétuelle, faisant naître l'ennui, amènera un revirement en faveur de la chute des vieilles feuilles à l'automne, et de l'apparition de nouvelles au printemps. C'est ainsi que vont les choses en ce monde ; soumettons-nous à cette loi, et répondons à la question inscrite en tête de cet article et qui nous est posée par un de nos abonnés.

Oui certainement, les arbres et arbrisseaux à feuilles persistantes peuvent être greffés sur des espèces qui perdent leurs feuilles; mais il faut, comme pour toutes les greffes, du reste, qu'il existe entre les deux sujets qu'on veut unir un certain degré de parenté, c'est-à-dire qu'il faut que les deux espèces appartiennent au même genre, ou au moins à deux genres de la même famille et très voisins l'un de l'autre; car, l'union intime de la greffe sur le sujet, ne peut avoir lieu qu'autant qu'il y a uniformité dans la nature des tissus et dans celle de la sève, et cette uniformité de structure du bois ne se rencontre que dans les végétaux d'un même genre, d'un même groupe, d'une même famille naturelle, tels qu'ils sont établis dans les classifications botaniques. La greffe du Rosier sur Houx, celle de la vigne sur oranger et beaucoup d'autres de ce genre sont autant de mystifications qui n'ont d'égale que celle du mariage d'une carpe et d'un lapin; aussi est-ce avec peine que nous avons lu dans un Traité d'arboriculture, publié il y a à peine trois ans, que le groseiller à maquereaux réussit parfaitement greffé sur le Plaqueminier (*Diospyros virginiana*).

L'union par la greffe d'un arbre à feuilles persistantes sur un arbre à feuilles caduques n'est pas un fait anormal : la caducité ou la persistance des feuilles n'a jamais été un caractère de genre, encore moins de famille. Le Mélèze qui se dépouille de sa verdure n'est pas pour cela exclus de la famille des conifères; les *Prunus lusitanica* et *laurocerasus* (Laurier de Portugal et Laurier amande) ne diffèrent pas génériquement des autres pruniers; ils présentent la même structure de tige, de fleurs et de fruits; la persistance des feuilles est un caractère spécifique, c'est-à-dire qui appartient à l'espèce, et il serait aussi déraisonnable de les séparer du genre Prunus qu'il serait peu logique d'exclure du genre humain tous les individus qui ont la tête chauve.

Le greffage des arbres à feuilles persistantes sur arbres à

feuilles caduques est donc possible toutes les fois qu'on ne sort pas des limites naturelles ordinairement indiquées par les genres et les familles établis par les botanistes. Mais il est cependant une remarque à faire ici : c'est que parmi les espèces d'un même genre il y en a qui reçoivent plus facilement la greffe.

Ainsi, pour les essences à feuilles persistantes, MM. Baltet frères, pépiniéristes à Troyes (Aube), font remarquer que le *Photinia glabra*, ou *Cratægus glabra*, et le *P. serrulata dentata*, viennent parfaitement greffés sur Cognassier commun, mais plus vigoureusement sur le Cognassier d'Angers. MM. Baltet préfèrent l'écusson à la greffe en fente, et n'emploient jamais de trop gros sujets, dans la crainte du décollement de la pousse de la première année. Ils ont obtenu ainsi des *Cratægus glabra* à haute tige, de deux mètres de haut, n'ayant que deux ans de greffe. Ces habiles pépiniéristes ont remarqué que cet Alisier ne vient pas aussi bien sur épine blanche que les autres Alisiers.

L'*Eriobotrya japonica* (Bibacier, Néflier du Japon) réussit également bien sur cognassier, mais greffé en fente ou en placage ; comme au précédent, l'épine blanche lui convient moins.

Le *Cotoneaster buxifolia* ou *mespilus buxifolia*, aux rameaux pendants, au feuillage luisant, sur lequel tranchent ses fruits rouges, vient parfaitement sur aubépine. Greffé en tête sur haute tige, il forme d'agréables parasols. Le *Cotoneaster microphylla* s'élève, au contraire, en pyramide élégante ; ses fruits nombreux, d'un rouge poudré, contrastant agréablement avec son feuillage sombre, en font un très joli arbuste.

Outre le marcottage en pied, MM. Baltet multiplient le *Laurier amande* (*Prunus laurocerasus*), écussonné sur le Merisier commun, à fruits rouges (*Cerasus avium*), et sur Merisier à grappes (*Cerasuspadus*), à haute tige et demi-tige ; par ce moyen, le sujet est très robuste contre le froid dans les terrains ordinaires.

Tous les *mahonia* peuvent être greffés sur Épinevinette (*Berberis vulgaris*) ; celle du Népaul (*B. Nepalensis*) donne des tiges assez fortes pour permettre de lui rapporter des greffes de Mahonia à une certaine hauteur.

Le cognassier et l'aubépine sont encore les sujets les plus convenables pour recevoir la greffe du *Buisson ardent* (*mespilus pyracantha*), à fruit écarlate et à fruit blanc jaunâtre.

Le *Cerasus carolina* vit plusieurs années sur le merisier à grappes, et le *Cerasus ilicifolius* se greffe sur *Sainte-Lucie*, *mahaleb*, et, à cause de la finesse de son épiderme, on peut l'introduire de la même façon que les rosiers greffés en serre.

Les clématites, toujours vertes, reprennent sur la clématite ordinaire ; la ténuité des rameaux exige quelques précautions dans l'opération.

On pourrait très certainement greffer le Fusain du Japon sur celui d'Europe, l'Alaterne sur le Nerprun ; les *Viburnum awafuski et sinensis* sur la Viorne ; les *Ligustrum japonicum et Nepalense* sur le Troène des bois, etc., etc. ; mais la facilité avec laquelle tous ces arbustes se multiplient par le bouturage, le marcottage ou les semis, n'a pas donné lieu d'en essayer la multiplication par la greffe.

Le greffage des espèces précitées se fait généralement bien, disent MM. Baltet, en introduisant, sous l'écorce, des petits rameaux munis de deux ou trois yeux et taillés en biseau, tel qu'on pratique la greffe de boutons à fruits, surtout depuis qu'on l'a appliquée à regarnir les arbres dénudés, dont l'écorce trop vieille s'opposerait à la pose de l'écusson.

Quant au greffage des arbres à feuilles caduques sur les espèces à feuilles persistantes, le fait que nous avons reproduit du *Magnolia grandiflora,* qui a reçu de M. Margat plusieurs espèces perdant leurs feuilles, prouve suffisamment que l'union est aussi facile et peut être pratiquée dans certains cas.

HÉRINCQ.

L'ÉRABLE A SUCRE.

Depuis longtemps le reboisement des montagnes est à l'ordre du jour. On cite les essences forestières qui pourraient être utilisées dans la construction ou comme bois de chauffage. Cette question est revenue sur le tapis plus que jamais depuis ces fatales inondations qui ont désolé la France ; on a aussi cherché bien des espèces d'arbres exotiques à naturaliser. D'un autre côté, le prix excessif des alcools, du vin, du sucre, ont fait recourir à divers expédients, et même aux denrées alimentaires, pour en extraire ces matières tant recherchées. Nous croyons que les vues de nos intelligents économistes et sylviculteurs se sont rarement arrêtées sur un arbre qui n'est pas difficile au sol, qui prospère sous notre climat, et qui founit dans le Nouveau-Monde un produit lucratif pour ceux qui l'exploitent.

L'Érable du Canada, dont nous entretiendrons un instant nos lecteurs, plus connu sous le nom d'Érable à sucre (*Acer saccharinum*), en raison de la matière qu'il fournit, croît dans la zône tempérée, entre le 40° et le 46° latitude. Sa hauteur est celle d'un Érable-plane ou d'un Sycomore, formant une tête plus divergente ; ses feuilles, à longs pédoncules, tri- ou quinti-lobées, incisées, vertes à la face supérieure, glauques en dessous, prennent à l'arrière saison une teinte mordorée passant au rouge carmin, qui serait d'un effet superbe dans les avenues ou les jetées d'un parc anglais ou français. Les échancrures du calice et des pétales sont d'un vert-jaune, liseré cramoisi, et chaque bouton porte cinq ou six fleurs polygames, monoïques jaunâtres, disposées en corymbes pendants, munis de pédicules longs et menus. Le fruit consiste en deux capsules ailées ovoïdes, contenant quelquefois deux ou trois graines. La floraison arrive au printemps.

Le bois de l'Érable, en général, est excellent pour les ouvrages d'art.

La liqueur saccharine s'extrait de l'arbre en perçant la tige avec une tarière, de manière à entamer l'aubier de deux centimètres de profondeur ; on y adapte un tube en bois ou en ferblanc, et la sève tombe dans une augette placée à la base. Le bois de cette auge et celui du tube seront choisis d'une nature saine, ne contenant aucun principe colorant ni amer comme ceux du Châtaignier, de l'Ébénier, etc. Quand l'augette est pleine, on en place une autre, et on vide dans un grand chaudron suspendu à trois perches fixées en terre et réunies à leur extrémité supérieure ; c'est là que s'accomplissent l'évaporation et la cristallisation du jus. Cette opération est produite par un feu actif, et dès que la matière bout et s'épaissit, on l'écume ; on remue avec une spatule de bois pour l'empêcher de brûler ; on a l'habitude d'ajouter de temps en temps une nouvelle quantité de sève d'Érable, jusqu'à ce qu'elle devienne sirop. Alors on la laisse refroidir, et dès qu'elle est tiède, on la passe à travers une couverture de laine. Aussitôt que cette liqueur a acquis la consistance d'un sirop épais, mais pas trop poisseux, on la verse dans des moules en terre ou en écorce de bouleau, d'où il résulte des pains ou des tablettes d'un sucre doux, ayant une odeur suave et une saveur aussi agréable que celle du jus de canne ; il est presque transparent, et ordinairement de couleur rousse. Trop cuit, le sucre sylvatique a un goût de mélasse ou de gros sirop de sucre ; il est donc important de bien saisir à point le degré de cuisson de la liqueur saccharine : il s'agit seulement d'en prendre quelques gouttes entre le pouce et l'index, et de s'assurer si on sent des grains imperceptibles.

Dans les États-Unis, il est curieux de voir les caravanes stationner dans les forêts d'Érables pour en travailler la sève. Quand leur matériel n'est pas en rapport avec le jus extrait, ils en emplissent des tonneaux, en ayant soin de ne pas la laisser

plus de deux jours dans ces récipients momentanés. Le jus d'Érable fermente bien vite, surtout si la température se radoucit. — Pendant l'ébullition, qui consiste, nous en avons déjà parlé, à en chauffer deux cents litres environ par chaudière de cuivre ou de fer, pour en évaporer l'humidité par l'action du feu, il pourrait arriver que cette action trop vive fît déborder le liquide : on y obvie en y jetant quelques morceaux de lard ou de beurre ; aussitôt le niveau s'abaisse. Un chaudron de cette contenance produit cinq kilogrammes de sucre. Quelques colons raffinent le sirop avec des blancs d'œufs, ce qui rend le sucre plus blanc et plus agréable.

L'époque la plus favorable au perforement de l'Érable du Canada est de la mi-mars à la mi-mai ; à cette dernière date, le suc est déjà trop *herbacé*, tandis que l'oxygène et le carbone sont mieux combinés au début de la sève. Le trou doit être fait de bas en haut, à un mètre du sol et du côté du midi. Une couple de trous par arbre ne l'épuise pas et sont suffisants : vers la fin de cette période elle est moins convenable et moins cristallisable ; on ne peut en faire que de la mélasse ou du vinaigre. Un bel Érable donne dans la saison près de deux kilogrammes de sucre ; et on en récolte près de quarante millions de kilogrammes dans le seul État de New-York. La statistique de 1854 a démontré que d'autres petits États de l'Amérique du Nord avaient fourni deux cent millions de kilogrammes de sucre d'Érable. Dans les comtés de Beauharnais, de Napierville et de Châteauguey, les usines et les raffineries sont parfaitement organisées, et offrent de beaux bénéfices à leurs propriétaires. Nous avons ouï dire que le prince d'Auenberg, dont les aïeux ont fait planter en Bohême des forêts d'Érables, récolte, bon an mal an, six à sept mille quintaux de sucre.

La partie méridionale de la France vient d'être dotée du Sorgho ; pourquoi les départements du nord, de l'est et du centre ne se livreraient-ils pas à la culture de l'Érable à sucre ? N'en ti-

reraient-ils que du bois de service, que leurs frais se trouveraient rémunérés, surtout dans les terrains secs et légers.

THÉBAT-LARCHE.

LE DRAINAGE EN CHINE.

Le Drainage est, comme beaucoup d'autres découvertes nouvelles, une invention renouvelée des Grecs. Il y a longtemps en effet, qu'il est pratiqué chez le peuple chinois. Voici ce qu'on rapporte à ce sujet :

A environ 20 kilomètres, au N.-E. de la ville de Canton, et à 8 de la mer, on rencontre une immense étendue de terrain couvert des plus belles récoltes. Ce terrain n'était, en 1845, qu'un vaste marais malsain où grouillaient les plus hideux reptiles. Un des principaux habitants de la province, qui n'est ni ancien élève de l'école polytechnique, ni ex-élève de l'école des ponts et chaussées, mais qui est simplement un chinois intelligent, entreprit de le dessécher pour le livrer à la culture. Son premier soin fut de le débarrasser de ses eaux puantes. Il fit ouvrir des fossés profonds, et d'une largeur d'un mètre environ, tous parallèles et aboutissant à un autre fossé plus profond encore et plus large. — Cinq fossés principaux et trente secondaires furent ainsi ouverts sur ce terrain qui compte environ cinquante hectares, et qui vit bientôt ses eaux s'écouler à la mer. C'était déjà un beau résultat, mais il fallait encore pour rendre ce terrain cultivable, assainir entièrement la terre. On creusa alors des tranchées moins profondes que les fossés secondaires et perpendiculaires à ces derniers ; puis, aux deux extrémités et dans le fond de ces tranchées, on planta des pieux auxquels furent fixés des câbles tissés en branches de saule, ceps, vignes ou tiges de roseaux. Toutes les tranchées ainsi garnies de ces câbles, le chinois fit placer sur ces derniers des mottes

de terre gazonnées et retournées afin que l'herbe se trouva en dessous, et il fit ensuite combler les tranchées avec la terre qu'on en avait extraite.

Un anglais qui passait par là, vit l'opération, l'examina; revint en Angleterre, et inventa le drainage avec autant d'aisance et de facilité qu'un de ses concitoyens créa les jardins anglais. — Seulement le drainage anglais coûte fort cher; les drains ou tuyaux se brisent assez facilement, s'obstruent et se remplissent de racines avec la plus grande facilité; ce qui fait qu'ils n'agissent avec efficacité que pendant peu d'années; le drainage chinois, tout aussi bon, durant peut-être plus longtemps, ne coûte que la peine de couper ses drains sur des saules ou sur des roseaux qui se trouvent toujours dans les terrains humides, tant il est vrai que le créateur a placé le remède à côté du mal.

Ceci nous rappelle une anecdote arrivée à un de nos amis, homme charmant, qui s'est *illustré* dans le *monde* par une foule de faits surprenants. Cet homme charmant, et de plus très aimable, possède un magnifique manoir dans un département qui se livre particulièrement à la *culture* des poulardes. Le terrain de ce beau domaine est un sable on ne peut plus sec; les plantes y sont rabougries et n'y croissent qu'à force d'arrosements. Le châtelain désolé de n'avoir sous les yeux qu'une aussi *piètre* végétation, consulta son jardinier, il y a deux ans, sur les moyens à employer pour bonifier le sol. L'illustre et intelligent directeur des cultures — car on n'est plus jardinier d'un château maintenant, on est directeur— conseilla le drainage comme le remède le plus efficace. Le propriétaire, dans l'espoir d'avoir des fleurs à lui pour orner ses salons, les jours de réception, fit drainer parc et jardin. 5,000 francs furent consacrés à cette opération; aujourd'hui on en dépense autant pour faire enlever les drains.

Pour le jardinier, le drainage est une affreuse mystification

des anglais. On nous assure qu'il rédige en ce moment un mémoire contre le drainage, appuyant son opinion de l'essai qui en a été fait sur le terrain très..... sec, de ses jardins. Nous recommandons ce très intelligent directeur des cultures, aux personnes qui désireraient avoir un jardinier très habile dans l'art de cultiver la terre, d'empêcher les plantes de fleurir, et de laisser mourir les nouvelles qui lui sont confiées. Malheureusement nous ne connaissons pas que lui de cette force-là.

F. H.

CULTURE DE LA POMME DE TERRE.

Vaut-il mieux planter les Pommes de terre au printemps, en automne ou en hiver ?

Vaut-il mieux les butter ou ne les pas butter ?

Est-il préférable de les planter entières, ou de les couper, et, dans ce dernier cas, doit-on faire les morceaux gros ou petits ?

Toutes ces questions, malgré leur importance pour la culture d'un de nos produits les plus précieux, sont encore à un tel degré d'incertitude, qu'il ne sera pas inutile, je pense, de faire connaître les résultats d'une assez longue pratique sur la première question, et ceux que des expériences suivies avec la plus scrupuleuse attention sur les deux autres, m'autorisent à publier avec toute l'assurance que donne l'autorité des faits.

Depuis sept ans, nous plantons, à la Ferme-école, des Pommes de terre en automne et en hiver ; nous en plantons aussi au printemps jusque vers la mi-avril, et toujours les plantations automnales et hivernales ont donné des produits plus abondants, un peu plus précoces et beaucoup plus sains que la plantation printanière. Ces résultats sont si constants et si sensibles, que le doute ne saurait être permis sur l'avantage qu'il y a à

planter le tubercule le plus tôt possible. Malheureusement, les exigences des travaux agricoles d'automne, qui ne peuvent être remis, et le défaut d'engrais, qui sont tous employés aux céréales, ne permettent pas de donner à cette pratique toute l'extension qu'elle mérite. Mais lorsqu'on le pourra, on fera toujours bien de planter les Pommes de terre le plus tôt possible, en ayant soin de les recouvrir assez pour qu'elles soient à l'abri des plus fortes gelées, ce qui nécessite une couverture d'environ trente centimètres de terre. Si, de plus, on a soin de mettre les tubercules au-dessous du fumier et non pas au-dessus, comme cela se pratique au printemps sans inconvénient, on peut être assuré que la récolte sera à l'abri des froids les plus intenses.

Par suite de la crainte que le fumier mis en contact avec la semence soit une cause déterminante de la maladie, nous avons jusqu'à ce jour exécuté nos plantations de la manière suivante :

Après avoir donné au sillon toute la profondeur à laquelle peut atteindre la charrue à double versoir, nous plaçons les tubercules à une distance proportionnée à leur grosseur, distance qui est comprise dans les limites de 25 à 40 centimètres environ ; nous faisons ensuite glisser une légère couche de terre sur la semence ; puis nous épandons le fumier dans le sillon, et l'opération se termine en fendant par le milieu les deux billons de chaque côté ; ce qui termine l'opération, jusqu'au moment où la terre étant ressuyée par les premiers hâles du printemps, nous donnons un ou plusieurs hersages énergiques, tant pour ameublir le sol que pour le nettoyer ou le niveler. Enfin, la levée des plantes est suivie de nouveaux hersages et de cultures entre les lignes, tant au petit scarificateur qu'à la houe à cheval, et cela durant tout le temps de la végétation de la Pomme de terre, toutes les fois que le besoin s'en fait sentir.

On remarquera que dans les opérations successives qui viennent d'être détaillées, il n'est pas question du buttage; c'est qu'en effet nous ne buttons pas les Pommes de terre, et en voici la raison : A la suite de quelques expériences faites à Roville de 1829 à 1833, il fut constaté que le buttage des Pommes de terre nuit à leurs produits. Mais ces essais n'ayant eu lieu que sur deux espèces, je voulus les répéter en Limousin en les faisant sur une plus grande échelle. J'opérai donc en 1839 et 1840 sur dix-huit races ou variétés, et sur seize pieds ou touffes de chaque variété, ayant soin que le poids de la semence des huit pieds qui devaient être buttés, fût le même que celui des pieds qui ne le seraient pas, toutes les circonstances du sol, de fumure et de culture étant d'ailleurs exactement les mêmes; or, tel fut le résultat :

Les cent quarante-quatre pieds buttés produisirent 160 kilog. 70 grammes, et le produit des cent quarante-quatre pieds non buttés fut de 168 kilog. 45 grammes, ce qui fait, en faveur des Pommes de terre non buttées, une différence de 7 kilog. 75 grammes, soit environ 34 hectolitres par hectare.

Mais il importe de dire que le buttage ne fut pas défavorable à toutes les variétés dont six profitèrent de cette culture. Ce sont la Brugeoise, la Mardive d'Irlande, la Chandernagor, la Truffe d'août, la Vitelotte et une variété couleur violette qu'on cultive en Limousin, et dont j'ignore le nom.

Quant aux douze variétés auxquelles le buttage fut nuisible, ce sont : la grosse jaune, la blanche qui fut la première introduite en Limousin, et qui est connue dans le pays sous le nom d'ancienne, la Saint-Jean, la Rohan, variété Sommeiller, la patraque jaune, la patraque rouge, la Marjolin, la Rohan proprement dite, une deuxième variété de Rohan, la Schaw.

On ne doit donc pas proscrire d'une manière absolue le buttage dans la culture des pommes de terre, car, avant de se prononcer, il importe de savoir à quelle variété on a affaire.

On ne peut que constater ici que le buttage est contraire ou avantageux selon les races que l'on cultive, en recommandant toutefois de ne jamais butter avec une très grande énergie, car alors cette opération est défavorable à toutes les variétés, les tubercules ne se formant qu'avec peine sous une couche de terre qui dépasse 25 centimètres.

La troisième question est de beaucoup la plus importante, et c'est aussi celle dont la solution ne peut laisser aucun doute.

Les dix-huit variétés, dénommées dans l'expérience qui a trait au buttage, ayant été divisées en gros et en petits morceaux, la semence des 144 pieds implantés en gros morceaux, pesa 14 kilogrammes 15 grammes, la semence des 144 pieds implantés en petits morceaux 3 kilogrammes 25 gr. seulement; ils étaient à peu près de la grosseur de ceux qu'on emploie dans la culture du pays.

Produit des gros morceaux, 194 kilogrammes 15 grammes soit 14 fois la semence.

Produit des petits morceaux, 117 kilogrammes 75 grammes ou 36 fois la semence.

Ainsi le rapport du produit à la semence est, pour les petits morceaux, près de trois fois plus élevé que celui des gros; mais doit-on en conclure qu'il faut donner la préférence aux petits morceaux dans la culture de la Pomme de terre?

Les questions de cette nature sont toujours complexes, car elles doivent être envisagées sous deux points de vue; sous celui du rapport entre le produit et la semence, rapport qui, pris isolément, ne signifie absolument rien, et sous ce point de vue, autrement important que le premier, du produit comparé à l'étendue de la terre ensemencée, déduction faite de la semence.

Or, en rapportant à la culture d'un hectare toutes les données ci-dessus, nous arrivons à ce résultat:

Avec les gros morceaux, il faut, pour ensemencer un hectare,

56 hectolitres qui en donnent 770, desquels retranchant la semence, on obtient pour produit net 714 hectolitres.

Avec les petits morceaux, il faut, pour planter un hectare, 13 hectolitres, dont le produit étant 466 hectolitres, donne un produit, semence déduite, de 453 hectolitres, résultat qui établit un avantage de 261 hectolitres à l'hectare en faveur des gros morceaux de Pommes de terre employée pour la semence.

Or, les frais, à l'exception de l'arrachage et de l'emmagasinage, n'étant pas plus élevés dans l'un que dans l'autre cas, on voit tout l'avantage qu'il y a à forcer le poids de la semence. Il est vrai que, depuis longtemps, les pommes de terre sont si rares et si chères au printemps, et la récolte en est si casuelle, qu'on est excusable de regretter la semence, bien que l'économie que l'on fait de ce côté tourne toujours au préjudice du produit.

Les résultats ci-dessus se déduiraient aisément de la théorie qui enseigne que pour croître et prospérer, tout être organisé, soit végétal, soit animal, a besoin, dès sa plus tendre jeunesse, d'une bonne mère qui lui fournisse amplement toute la substance nécessaire au complet et prompt développement de ses organes.

On a dû remarquer que les produits indiqués sont plus que doubles de ceux que l'on obtient en grande culture. Mais je dois dire que la plantation eut lieu dans une partie de jardin défoncée, dans le but d'y planter du Houblon ; que la fumure fut abondante, et que, pendant leur végétation, les Pommes de terre reçurent, en temps opportuns, tous les soins d'une culture maraîchère.

On doit conclure de ce qui précède :

1° Que la plantation hivernale des Pommes de terre est avantageuse, tant sous le rapport du produit que sous celui d'un peu plus de précocité et de moins de tendance à la maladie.

2° Que le buttage ne peut être ni conseillé, ni proscrit d'une manière absolue; que son utilité dépend des variétés auxquelles on l'applique, mais qu'en général on peut admettre qu'il est plutôt nuisible qu'avantangeux.

3° On doit admettre avec la plus grande certitude qu'il est avantageux, quelles que soient les races de Pommes de terre que l'on cultive, de forcer le poids de la semence, soit qu'on ait recours à des Pommes de terre entières, soit qu'on emploie des Pommes de terre coupées.

Entières, elles sont moins exposées à la pourriture; mais comme on ne peut guère alors employer que des tubercules moyens, on risque d'en planter qui n'ont pas atteint leur complète maturité, et c'est là une cause infaillible de la dégénérescence des produits.

Il serait donc préférable, si ce n'était la crainte de la pourriture des mères, de choisir les plus grosses Pommes de terre qui ont toujours atteint leur complète maturité, et de les couper en morceaux trois ou quatre fois plus gros qu'on ne le fait communément.

Il est cependant un cas où l'on peut et où l'on doit même couper en très petits morceaux les Pommes de terre de semence: C'est lorsqu'on a peu d'une espèce que l'on veut propager promptement; car alors c'est à la multiplication de la semence que l'on doit viser bien plus qu'à un produit abondant comparé à l'étendue cultivée.

AD. DE BRUCHARD,
Directeur de la Ferme-école de Chavaignac.

EMPLOI COMME ENGRAIS DES EAUX AMMONIACALES PRODUITES DANS LES USINES A GAZ.

M. Le Roi, ingénieur civil et ancien directeur de l'usine à

gaz de Châlons-sur-Marne, étant embarrassé par les eaux ammoniacales et les goudrons, comme cela a ordinairement lieu dans ce genre d'usines, les faisait transporter dans une vieille carrière de craie abandonnée, située dans une contrée absolument aride, où la mousse elle-même ne trouvait pas assez de substance alimentaire pour y végéter : c'était de la craie toute nue. Au printemps suivant, on remarqua que le chemin qui conduisait vers la carrière était couvert d'herbe, tandis que toute la contrée conservait son ancienne aridité.

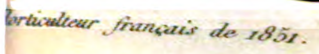
Ayant vérifié le fait, il ne fut pas difficile de reconnaître que cette fécondité était due à quelques fuites du tonneau ; M. Le Roi reconnut également que là où les eaux étaient versées en trop grande abondance, il n'y avait pas de végétation. L'habile observateur conclut d'abord qu'un emploi modéré de cette liqueur est très utile, tandis qu'employée en surabondance elle perd sa vertu fécondante. Cependant cela n'expliquait pas comment il poussait de l'herbe sur de la craie absolument stérile ; et voici comment, après une observation longtemps continuée, il explique le fait : Le vent charrie de la poussière, qu'il laisse tomber à la surface du sol lorsqu'il diminue d'intensité ; puis il reprend ces dépôts, qu'il charrie ailleurs, sans que jamais le sol crayeux puisse s'en approprier une partie suffisante pour donner naissance à la végétation. Or, le goudron, mêlé aux eaux ammoniacales, forme une substance visqueuse qui fixe ces particules de terre vagabondes, et, au bout d'un certain temps, elles forment une couche végétale très azotée et par suite très fertile.

Les conséquences suivantes résultent des observations de M. Le Roi : 1° employée en proportion convenable, l'eau ammoniacale des gaz est un excellent engrais ; 2° employée en trop grande abondance, elle devient nuisible, parce qu'elle surexcite la végétation, qui se renverse et dépérit avant d'arriver à maturité ; 3° un mélange d'eau ammoniacale et de goudron forme

un sol fertile, en fixant les particules trop mobiles qui sont entraînées par le vent.

Dans le rapport fait à ce sujet par M. le général Hygonnet à la Sociéte nationale d'agriculture de Paris, on remarque les avantages que le savant ingénieur a aussi obtenus au moyen de goudron de gaz, dont il a enduit les pieds des arbres fruitiers, qu'il préserve ainsi des insectes, fourmis, chenilles, etc., etc., et notamment de la destruction occasionnée par les rongeurs. Un kilogramme de goudron qui coûte 10 centimes, peut servir à enduire le pied de cinq cents arbres sur une hauteur d'environ 50 centimètres, distance plus que nécessaire pour la préservation contre les insectes de toute nature et contre les rats d'eau.

Paris. — Imp. horticole de J.-B. Gros et Donnaud, rue Cassette, 9.



1.

2.

3.

Visto sc.

Pyrethrum roseum.

Var. 1 Flore pleno. 2 Gloire de Nimy. 3 Tom Pouce.

Gloire de Nimy (fig. 2) est une plante de 30 à 35 cent. de hauteur, à capitules moins grands que ceux de la variété précédente, mais ses ligules, également disposés sur deux rangs, sont larges, plats, du plus riche carmin velouté, d'un très brillant éclat.

Tom Pouce (fig. 3) est une variété naine qui n'atteint guère que 12 à 15 centimètres de hauteur ; elle se couvre de capitules de grandeur moyenne, à ligules d'un beau carmin pourpré.

Nous avons vu ces trois variétés à l'exposition de Paris en 1857, où elles ont été couronnées d'une médaille d'argent de 1re classe ; elles méritent réellement cette récompense.

Culture. Ces plantes sont rustiques et de pleine terre ; elles se multiplient très facilement par la séparation des touffes, et par boutures tenues à l'ombre et sous cloches. Leur floraison brillante et abondante, qui se montre en mai et juin, les fera rechercher pour la décoration des jardins. Elles sont en vente chez M. Bedinghaus, jardinier fleuriste à Nimy, près Mons (Belgique.)

F. Herincq.

PETUNIA VARIÉS (Pl. iv.)

Les *Petunia* que nous figurons dans ce numéro, sont des gains nouveaux qui viennent d'être mis au commerce par M. Rendatler, horticulteur à Nancy (Meurthe.)

Louis Van Houtte (Rendatler) — (fig. 4), est une variété remarquable par la forme de la fleur et le coloris qui est très distinct de celui des variétés connues. Ses fleurs sont très grandes, bien étalées, carmin vif, liserées de même couleur plus foncée, à centre blanc pur, veiné de vert jaunâtre.

Madame l'Huillier (l'Huillier) — (fig. 1.) Cette variété est variable comme le *Petunia inimitable* duquel elle provient. Les

PYRETHRUM ROSEUM VARIÉS

(Pl. III).

Fig. 1. *Pyrethrum roseum flore pleno ;* 2 *Gloire de Vimy;* 3. *Tom pouce.*

Etymologie : du grec *pir,* feu, et *aithrô,* brûler ; les racines ont un goût très âcre et très brûlant.

Famille des *Composées,* tribu des *Radiées; Syngénésie superflue,* de Linné.

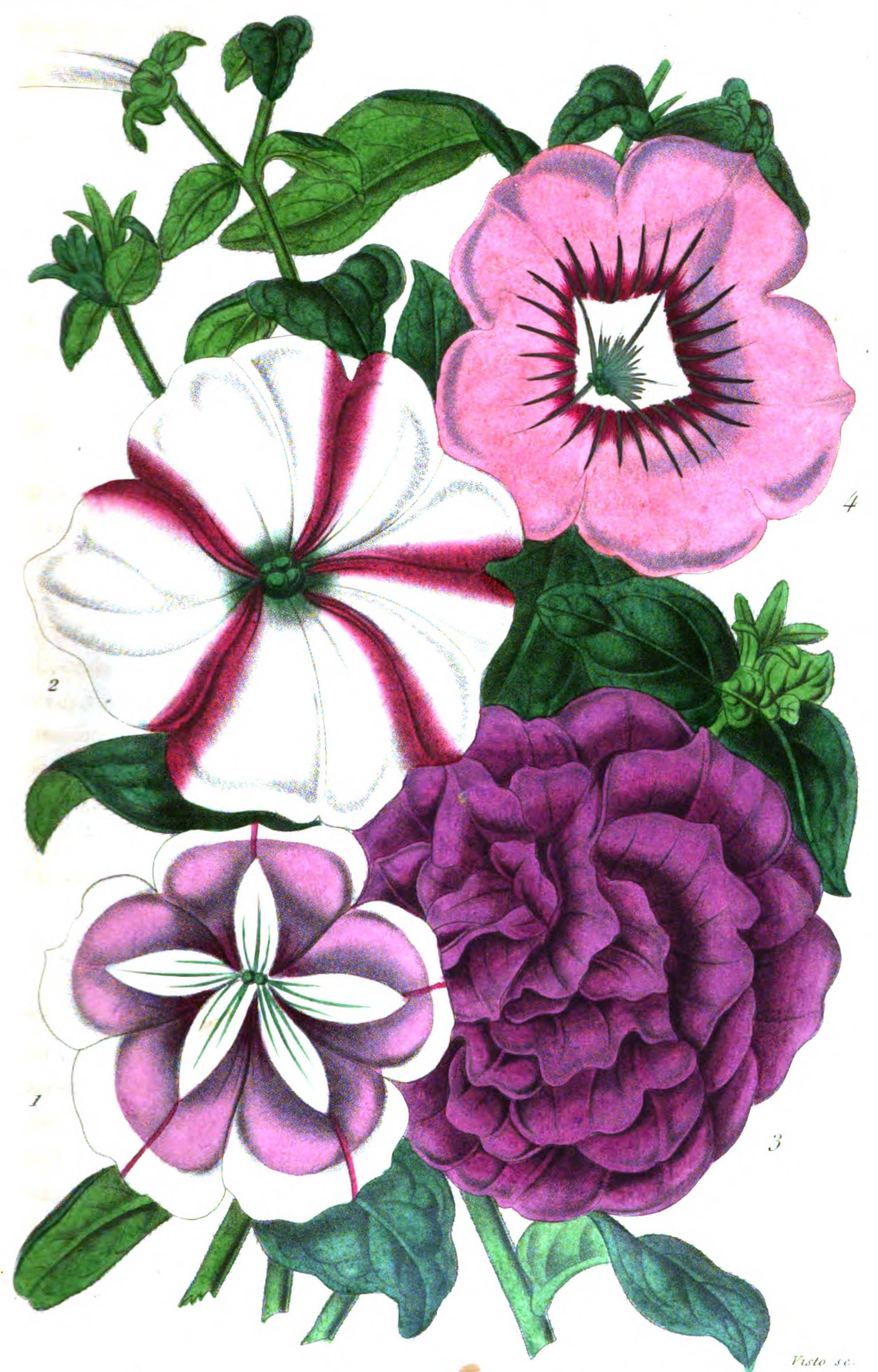
Caractères génériques. Les plantes du genre *Pyrethrum,* établi par Gœrtner, sont souvent vivaces, quelquefois annuelles ou sous-frutescentes. Leurs feuilles sont alternes, dentées ou diversement découpées. Les capitules (fleurs des jardiniers) naissent seuls au sommet de chaque tige ou plusieurs disposés en corymbes ou fausses ombelles. Ils présentent, au centre (disque), de nombreuses petites fleurs jaunes hermaphrodites, tubuleuses à 5 dents, nommées *fleurons,* et, à la circonférence, d'autres fleurs également nombreuses, mais planes, blanches, jaunes ou rouges, femelles, étalées et disposées sur un rang, simulant les rayons du soleil ; on appelle, en botanique, ces sortes de fleurs, *demi-fleurons* ou *ligules* (1), et vulgairement *languettes* ou *rayons.* Toutes ces fleurs sont réunies sur un réceptacle plan ou convexe, et enserrées dans un involucre en forme de cloche, composé d'écailles nombreuses, imbriquées et comme parcheminées sur les bords.

(1) C'est par erreur évidemment que le journal de la *Société impériale et centrale de France* désigne cet organe par le nom de fleurons (Rapport de l'exposition de 1857, page cxliii, ligne 24, 26 et 29), car il est impossible que le savant rapporteur de la commission d'organisation, ignore que les fleurs extérieures d'un capitule radié se nomment *ligules* ou *demi-fleurons ;* — le nom de *fleuron* appartient aux fleurs tubuleuses du centre ou disque.— Chaque chose a un nom propre, et il est très important, pour éviter toute confusion, de désigner toujours une même chose par le même mot. Ce principe est commun à toutes les langues, et il doit être surtout observé rigoureusement dans les sciences descriptives, qui ne sont que des échafaudages de mots. On doit donc regretter que le journal d'une société chargée de répandre la science, laisse imprimer de pareils erreurs.

CARACTÈRES SPÉCIFIQUES. D'une souche vivace, naissent des tiges dressées rameuses, striées, hautes de 35 à 50 centim. Les feuilles sont profondément divisées en lanières lancéolées, qui se prolongent sur la nervure médiane, et dont les bords se trouvent plus ou moins profondément et irrégulièrement dentelés. Les rameaux sont terminés par un capitule de la grandeur de celui de la Chrysanthème des prés. — (*Chrysanthemum leucanthemum)*; le disque est jaune, et les rayons sont incarnat ou pourpre clair. — Cette espèce, originaire du Caucase, est cultivée en Europe depuis 1804.

SYNONYMIE. Il convient de distinguer deux *Pyrethrum roseum*; l'un de Bieberstein, à fleurs qui ne dépassent pas la grandeur de celles de l'*Anthemis montana*, et qui naissent au sommet de tiges simples; l'autre de Lindley, figuré dans le *Botanical register*, pl. 1024, à tiges rameuses, à fleurs grandes comme celles de la grande Marguerite des prés, que Bieberstein a nommé *Pyrethrum carneum*, et que Sims a figuré dans le *Botanical magazine* sous le nom de *Chrysanthemum coccineum*. C'est à cette espèce, —*P. roseum* de Lindley— que se rapportent les plantes qui font l'objet de cette notice, et dont nous reproduisons les formes d'après une gravure très exacte publiée par M. Bedinghaus, obtenteur des 3 variétés figurées dans ce numéro.

VARIÉTÉS. Le *Pyrethrum roseum flore pleno* (fig. 1), atteint de 60 cent. à 1 mètre de hauteur. Ses rameaux sont dressés et portent des feuilles élégamment découpées, d'un beau vert foncé. Les capitules sont très amples, à deux rangées de ligules larges, longues, et d'un beau rose; en dedans de ces ligules se dressent plusieurs autres rangées de petites languettes roses qui sont des fleurs tubuleuses du disque transformées en petites ligules irrégulières, chiffonnées, disposées en une sorte de couronne qui entoure le disque bombé et de couleur jaune d'or du capitule.



Petunia variés.

1 Madame L'huillier; 2 Louis Ingelrelst; 3 Victor de Pruines; 4 Louis Van

Gloire de Nimy (fig. 2) est une plante de 30 à 35 cent. de hauteur, à capitules moins grands que ceux de la variété précédente, mais ses ligules, également disposés sur deux rangs, sont larges, plats, du plus riche carmin velouté, d'un très brillant éclat.

Tom Pouce (fig. 3) est une variété naine qui n'atteint guère que 12 à 15 centimètres de hauteur ; elle se couvre de capitules de grandeur moyenne, à ligules d'un beau carmin pourpré.

Nous avons vu ces trois variétés à l'exposition de Paris en 1857, où elles ont été couronnées d'une médaille d'argent de 1re classe ; elles méritent réellement cette récompense.

Culture. Ces plantes sont rustiques et de pleine terre ; elles se multiplient très facilement par la séparation des touffes, et par boutures tenues à l'ombre et sous cloches. Leur floraison brillante et abondante, qui se montre en mai et juin, les fera rechercher pour la décoration des jardins. Elles sont en vente chez M. Bedinghaus, jardinier fleuriste à Nimy, près Mons (Belgique.)

F. Herincq.

PETUNIA VARIÉS (Pl. iv.)

Les *Petunia* que nous figurons dans ce numéro, sont des gains nouveaux qui viennent d'être mis au commerce par M. Rendatler, horticulteur à Nancy (Meurthe.)

Louis Van Houtte (Rendatler) — (fig. 4), est une variété remarquable par la forme de la fleur et le coloris qui est très distinct de celui des variétés connues. Ses fleurs sont très grandes, bien étalées, carmin vif, liserées de même couleur plus foncée, à centre blanc pur, veiné de vert jaunâtre.

Madame l'Huillier (l'Huillier) — (fig. 1.) Cette variété est variable comme le *Petunia inimitable* duquel elle provient. Les

fleurs à fond rose foncé sont bordées de blanc pur ; les 5 lobes, maculés de blanc, forment, quelquefois en rayonnant, une étoile autour de la gorge, comme le représente la figure.

Victor de Pruines (Lanier) — (fig. 3.) Fleurs très pleines et très grandes (10 centimètres de diamètre), d'un beau rouge vif à reflet violetté.

Louis Ingelrelst (Rendl.) — (fig. 2.) Fleurs grandes, blanches, marquées de 5 bandes longitudinales, carmin vif. Cette belle variété de premier mérite a obtenu le 1er prix à l'exposition de Nancy.

O. Lescuyer.

BILAN HORTICOLE DE L'ANNÉE 1857.

Les journaux anglais qui traitent de la botanique ou de l'horticulture sont d'une curieuse lecture à cette époque. Ils passent en revue, dans leurs colonnes, les travaux de l'année précédente, énumèrent les gains, citent en toutes choses les faits saillants, reconnaissent les espérances réalisées, donnent un dernier coup d'œil aux déceptions, et finissent en se créant de nouvelles et chères illusions pour les prochains beaux jours. Parcourons dans cet article les nouveautés de 1857, énumérées dans la revue de MM. Turner et Spenzer.

On remarque comme acquisitions intéressantes, parmi les plantes annuelles :

Le *Lupinus Menziesi*, magnifique Légumineuse, fort remarquable par ses épis larges et serrés de grandes fleurs jaunes.

Le *Veronica Syriaca*, à corolle bleue mais simple, et la *Campanula Bromeheadiana*.

Parmi les plantes bisannuelles, qui sont plus nombreuses : le *Farfugium grande*, plante remarquable à plus d'un titre et une variété de *Delphinium*, le *formosum*, extrêmement flori-

fère, à larges pétales d'un bleu azur bien tranché. Les descriptions brillantes de cette nouvelle variété, la présenteraient comme la plus riche connue jusqu'à ce jour; ce genre a pourtant déjà offert à notre admiration de très somptueuses floraisons. Ajoutons que le *D. formosum* peut fleurir l'année même où il est semé, pourvu que ses graines soient placées de bonne heure dans un sol qui lui convienne.

Les nouvelles acquisitions en plantes de serres sont plus abondantes et quelques-unes sont magnifiques. La première de toutes, suivant le *Garden Miscellani*, est sans contredit le *Rhododendrum Veitchii*. Cette espèce naine a de larges et délicates fleurs blanches. Parmi ceux de l'Inde, qui ont fleuri pour la première fois cette année sont: *R. campylocarpum* (fleur pâle fort délicate), *R. Thomsoni* (fleur rouge incarnat), *R. calophyllum*, *Jenkinsoni*, etc.

Nous ne dirons rien des azalées; peu sont remarquables et aucune n'est certainement supérieure à celles que nous connaissons déjà.

Les Rosistes anglais ont donné, comme grande nouveauté, la *Rose circle*, qui figurait déjà à l'exposition d'horticulture au Botanical garden en 1856. Cette rose de la section des Portlands, n'est pas moins une remarquable acquisition.

Une variété double du *Camellia reticulata* de M. Fortune, a fleuri cette année. Les couleurs de ses grandes fleurs sont fort riches: malheureusement cette variété n'est pas parfaitement double.

Un des gains les plus beaux de l'année, est un ravissant petit arbuste de la famille des Mélastomacées le *Monochætum ensiferum*, dont les fleurs ont le brillant éclat des Chironia, c'est-à-dire du rouge le plus vif et le plus pur.

Les *Achimenes amabilis, Meteor, Rosea magnifica et splendens*, sont les conquêtes de ce beau genre pour l'année dernière.

Dans les Begonia, on remarque : *B. Griffithii* et *Rex*, espèces naines à feuilles bizarrement marquées à la surface supérieure par une raie argentée. Le premier est originaire de Mexico, le second de l'Inde. — *B. Heracleifolia*, *nigricans* et *laciniata*, de taille plus élevée, à panachures noires ou pourpre foncé. Enfin *B. rosacea*, espèce fort curieuse de la nouvelle Grenade, naine, et à fleurs pâles affectant une forme presque ronde.

Eucharis amazonica et *E. grandiflora*, plantes de premier ordre, surtout l'*E. amazonica*, remarquables d'ailleurs toutes deux par leur port hardi et leur floraison aussi abondante que brillante.

Gardenia citriodora, cette plante de serre froide, basse, à feuillage persistant, donne à profusion des fleurs blanches très odorantes.

Gesnera cinnabarina. C'est là une des meilleures nouveautés de l'année, à cause de son beau feuillage coloré ; le *G. densiflora* est aussi une espèce nouvelle très florifère.

Poitea viciæfolia petit arbrisseau de Saint-Domingue, que possède la Société d'horticulture de Londres. C'est une jolie Légumineuse d'un port élégant. Elle a du reste une grande analogie avec le Mimosa pudica (Sensitive) par ses feuilles pinnées, et ses courtes grappes axillaires de longues fleurs papilionacées, de couleur vermillon, et ayant presque une forme tubulaire.

Tydæa Ortegiesi. Jolie plante bisannuelle de serre : d'une végétation très vigoureuse ; elle porte sur d'assez longues hampes de 3 à 5 fleurs axillaires d'un rose foncé ; comme le Tydea Eeckhanti elle présente les caractères de l'Achimenes picta.

La liste des Orchidées d'introduction nouvelle est peu considérable. Nous trouvons Aerides Wightianum, espèce bien distincte, fort remarquable, à fleurs d'un jaune abricot ; Angræcum sesquipedale; Cypripedium Fairieanum et hirsutissimum; Lælia

Brysnia, et enfin Trichopilia crispa, petite espèce épiphyte, fort voisine du T. coccinea, mais distincte, pourtant, par ses fleurs dont les bords sont crispés et plissés.

Nous pouvons encore citer comme nouveautés d'après le *National Garden* Almanach pour 1858 :

Adhatoda cydoniæfolia. Petit arbrisseau du Brésil, ayant quelque analogie avec les Justicia, à tiges axillaires, biflores, nombreuses et d'un bel effet. Lèvre supérieur de la corolle blanche, l'inférieur pourpre foncé. Reçu par MM. Weitch et fils.

Agapetes Buxifolia. Charmant petit arbrisseau à feuillage persistant, cultivé dans les serres de M. Nuttall. Ses feuilles rappellent les Pernettya, et ses fleurs tubuleuses d'un rouge vif les Correa. Il est originaire de Bhotan dans l'empire Chinois.

Anæctochilus Veitchi. Belle petite plante de l'Inde, cultivée par MM. Weitch et fils ; elle demande la serre aux Orchidées ; son feuillage est magnifique avec ses admirables stries et veines d'un blanc argenté.

Arduina grandiflora. Reçu par M. Rollisson, du sud de l'Afrique ; cet arbrisseau à feuillage persistant, donne en serre de jolies fleurs blanches très odorantes, auxquelles succèdent des fruits d'un rouge incarnat, que l'on dit très savoureux.

Astilbe rubra. Plante vivace, de petite taille, à feuilles découpées, et donnant de belles panicules bien serrées de fleurs rosées, à peu près comme celles des Spiræa ; elle est parvenue des montagnes de Khasya, au jardin botanique de Kerv.

Bouvardia hogarth et laura. Hybrides des B. longiflora et leiantha, dus à M. Henderson et fils.

Calathea villosa pardina, qui n'est autre chose que le C. pardina de la Nouvelle-Grenade, découvert par M. Schlimm en 1855, et qui s'est répandu depuis dans les serres, sous le nom de *Phrynium pardinium*. Planc. et Linden.

Calythrix virgata. Joli et élégant arbuste de serre et qui,

sans être brillant, est remarquable par ses abondantes grappes de fleurs blanches et étoilées, qu'il développe avec de la chaleur. MM. Henderson et Cie l'ont reçu de la Nouvelle-Hollande.

Begonia Mme Wagner (Ill. hort.). — Magnifique variété par son riche feuillage.

Andromeda formosa (Id.). — Le feuillage et les grappes florales sont disposés comme dans l'*A. axillaris*, et les fleurs en grelot rappellent celles de l'*A. glauca.*

Lupinus hybridus insignis (Id.). — Les fleurs grandes, groupées en verticille serré autour d'une longue grappe terminale, sont blanchâtres en naissant, puis rose vif à macule jaune d'or.

Cosmanthus grandiflorus (Bot. Mag.). — Plante de pleine terre, avec couverture d'hiver; rameaux herbacés, ascendants; feuillage ample; fleurs terminales disposées en panicule feuillée; corolle rotacée, formée de cinq pétales arrondis, lilas, avec un cercle blanc à la gorge, qui entoure ensuite un anneau formé de petites stries très serrées et d'un violet foncé.

Eichhornia tricolor (Id.) — Élégante addition à nos plantes aquatiques de serre chaude, et rivale heureuse de l'*E. azurea.*

Cœlogyne cinnamomea (Gard. Chr.). — Sa grappe florale, d'abord droite, se recourbe à l'époque de l'épanouissement; elle comprend six à huit fleurs vert-jaunâtre avec le labelle couleur canelle sur les côtés.

Fritillaria pallidiflora (Gartenfl.). — Bulbeuse, vivace; fleurs en cloche, pendantes, jaune taché vert à l'extérieur, maculé rouge à l'intérieur, réunies par trois ou quatre au sommet de la tige.

A. De Talou.

NOUVEAUTÉS HORTICOLES.

Dans toute chronique, l'entrée en matière est ordinairement de rigueur, représentée qu'elle est dans une douzaine de lignes bavardes ; cette fois-ci nous pouvons hardiment sauter à pieds joints par-dessus toute espèce de préambule superflu, parce que les faits sont là que nous constatons et que nous ne discutons pas. Donc, nous allons entrer en sujet et passer en revue les derniers faits et nouveautés horticoles.

Les importations, les bonnes et nouvelles découvertes horticoles ont été nombreuses dans ces derniers temps, et naturellement toutes n'ont pas été vulgarisées; cela s'explique. En revanche les piètres nouveautés ont trouvé pas mal d'adulateurs dans beaucoup de journaux; en voici une preuve dans cette première découverte excessivement savante qui tranche bien des questions et dont je vais vous faire part.

Extrait de plusieurs journaux :

« Un horticulteur italien vient de faire une intéressante découverte. D'après lui, toute plante inodore peut acquérir le parfum que l'on veut. La graine ou la racine de la plante est mise en *infusion* dans une essence tirée de la fleur dont il s'agit de lui transmettre le parfum ; on les fait sécher puis on met en terre. »

Cette découverte nous a valu plusieurs lettres qui nous ont été adressées pour avoir des renseignements. Les publier toutes serait oiseux ; nous ne ferons l'honneur de la publicité qu'à la suivante :

Monsieur,

J'ai lu l'autre jour dans le journal..... qu'on pouvait donner aux fleurs des plantes le parfum qu'on voulait, en laissant infuser la graine ou la racine dans l'essence de la fleur dont on veut transmettre le parfum.

Seriez-vous assez bon, Monsieur, de me dire si cette infusion doit se faire à chaud ou à froid.

Agréez, X. X.

Quand des choses pareilles se trouvent dans un siècle aussi lumineux que celui où nous vivons, et qu'on les annonce avec le sérieux d'un homme en habit noir et en cravate blanche, il ne faut désespérer de rien. Le sol italien surtout, est toujours le même ; aussi fécond en imagination et *découvertes intéressantes* en horticulture. Beau privilége, qu'il possède seul, de charmer dans un art qui déshonorerait une autre nation.

Autre découverte.— Un arboriculteur vient d'annoncer, que le Poirier est attaqué par plus de 150 espèces d'insectes qui vivent à son détriment. Il apprend en même temps qu'il dénoncera et qu'il fera connaître prochainement les noms de ces 150 espèces déjà connues et les recettes propres à la destruction de chacune de ces races vouées à l'exécration humaine. Ainsi, arboriculteurs, tenez-vous prêts pour juger et exécuter ; car en faisant un simple calcul on voit que les 150 espèces d'insectes représentées seulement par 20 individus de leur maudite clique, font 3000 bêtes féroces s'acharnant après votre Poirier qui n'aura peut-être que un ou deux mètres de hauteur.

On se demande ce qui restera du Poirier quand ces 3000 bouches se seront ouvertes une seule fois !

Mais aux grands maux les grands remèdes ; il paraît qu'en cette occasion on fera usage d'un procédé, très poli d'ailleurs, connu depuis 1857 seulement, pour la destruction des fourmis, et qui consiste à leur offrir une prise de tabac. Voici comment on s'y prend : « Quand on voit dans son jardin les traces des fourmis, on sème, sur leur passage, du tabac à priser excessivement fin ; les fourmis n'ayant pas l'habitude de renifler ce narcotique, font des efforts inouis pour éternuer, se brisent ou se rompent le crâne, et la mort est certaine. »

Il serait beaucoup plus simple, je crois, de faire usage du procédé Poulet; une bastonnade bien appliquée à son Poirier, tuerait infailliblement les 3,000 insectes qui pourraient s'y trouver. Avantage que M. Poulet n'avait pas prévu; aussi quand M. Poulet prendra un brevet d'invention, pour son savant procédé, nous en réclamons la moitié.

Au moment ou nous écrivons ces lignes, on nous demande si ce Poulet ne serait pas un Canard ?

Continuons, mais passons au sérieux de notre revue.

Dans un des derniers numéros de 1857 de l'*Horticulteur français*, nous avons donné un *choix de plantes les plus recommandables* dans presque tous les genres de culture. Mais comme du jour au lendemain on a des nouveautés à signaler et à recommander, et c'est ce qui est arrivé, nous ajoutons aujourd'hui à notre premier choix, un second et nous signalerons chaque fois les bonnes et nouvelles plantes qui se présenteront à notre jugement. Généralement les belles plantes de serre sont beaucoup plus nombreuses que celles de pleine terre, mais parmi les premières il en existe passablement qui livrées en pleine terre en été acquièrent des dimensions beaucoup plus considérables que dans les serres, et se mettent parfois à floraison; nous ferons connaître particulièrement ces plantes qui peuvent faire irruption, avec tant de bonheur, en pleine terre en été, espérant par là rendre service à l'horticulture ornementale.

C'est ainsi que nous rappelons à l'attention des amateurs et des horticulteurs, le beau genre *Begonia*, dont presque toutes les espèces sont recherchées pour leurs fleurs et la beauté de leurs feuilles; peu sont connues qui ne produisent, en pleine terre en été, des massifs de toute beauté, surtout quand on a soin de les garantir un peu contre les vents desséchants de l'Est, et des rayons d'un soleil trop ardent.

Dans un prochain numéro nous reviendrons sur la culture

de ces plantes et des meilleures espèces, variétés et hybrides qui existent aujourd'hui. propres à la décoration des parterres.

Le *Cyperus papyrus* brille de toute sa majesté en pleine terre en été près des eaux, de même que les superbes graminées

Panicum sulcatum, Penicillaria typhoïdea.

Nous recommandons ces deux plantes qui sont d'un bel effet dans les jardins.

Le nombre des bonnes plantes à beaux feuillages a beaucoup augmenté; parmi les plus dignes, il faut citer les

Jacaranda velutina; Coccoloba cordifolia.

Généralement tous les *Rhopala*, genre connu à peine depuis quelques années; toutes les espèces sont belles. Les plus remarquables sont les

Rhopala princeps, — Silaïfolia.

Les *Oreopanax gracile* et *O. lanigerum* sont de fort belles plantes.

Le *Putzeysia rosea*, nouveauté mise au commerce par Linden, est une hippocastanée et non une Araliacée comme cette plante a été annoncée. A moins cependant qu'il y ait encore cette fois-ci deux genres de plantes portant le même nom et appartenant à deux familles bien différentes et très éloignées, comme il est arrivé pour le

Halodendron (Dupet. Th.), qui est une Verbenacée,
Halodendron (D. C.), qui est une Papilionacée.

La même contradiction s'est produite pour le genre
Purshia (D. C.), qui est une Rosacée,
Purshia (Raf.), qui est une Haloragée,
Purshia (Spr.), qui est une Caprifoliacée.

On peut certes espérer plus de clarté et moins de tâtonnements dans la nomenclature botanique. On pourrait de même désirer des noms moins barbares, pour les nouveaux genres

rées, ou qui n'impriment pas de grimaces à une jolie figure. Ex. le *Colquhounia*, nouveau genre de la famille des Labiées.

Parmi les Musacées. nous citerons comme très belles les

Calathea marantina,
Heliconia metallica, — sanguinolenta.

Parmi les Aroïdées brillent au premier rang les *Colocasia*, *Caladium*, *Anthurium Miquelanum* et *Selloum*.

Le *Homalomena cærulescens*, est une superbe plante, et le *Colocasia enchlora*, est sans contredit la plus belle espèce du genre.

Dans les Gesnériacées, *Achimenes*, *Gesnera*, etc., etc., et autres genres naturels ou bâtards, nous mentionnerons encore deux plantes, les

Cyrtodiera trianæa (Tapina splendens),
Achimenes punctata (Diastemma caracassana).

Le nombre des plantes à feuilles panachées, maculées, striées, est encore augmenté ; nous citerons particulièrement les

Acalypha colorata,
Campylobotris argyroneura,
Guzmannia erythrolepis,
Nidularium fulgens.

Les Palmiers deviennent d'année en année plus recherchés. Les plus beaux et les plus nouveaux sont :

Bactris spinosissimus,
Latania rubra.

Les Orchidées rares et belles, sont nombreuses ; nous y choisirons les

Ada aurantiaca,
Arophyllum cardinale,
Batemania fimbriata,
Pescatorea arina,
Spiranthes Eldorado.

de ces plantes et des meilleures espèces, variétés et hybrides qui existent aujourd'hui. propres à la décoration des parterres.

Le *Cyperus papyrus* brille de toute sa majesté en pleine terre en été près des eaux, de même que les superbes graminées

Panicum sulcatum, Penicillaria typhoïdea.

Nous recommandons ces deux plantes qui sont d'un bel effet dans les jardins.

Le nombre des bonnes plantes à beaux feuillages a beaucoup augmenté ; parmi les plus dignes, il faut citer les

Jacaranda velutina ; Coccoloba cordifolia.

Généralement tous les *Rhopala*, genre connu à peine depuis quelques années ; toutes les espèces sont belles. Les plus remarquables sont les

Rhopala princeps, — Silaïfolia.

Les *Oreopanax gracile* et *O. lanigerum* sont de fort belles plantes.

Le *Putzeysia rosea*, nouveauté mise au commerce par Linden, est une hippocastanée et non une Araliacée comme cette plante a été annoncée. A moins cependant qu'il y ait encore cette fois-ci deux genres de plantes portant le même nom et appartenant à deux familles bien différentes et très éloignées, comme il est arrivé pour le

Halodendron (Dupet. Th.), qui est une Verbenacée,
Halodendron (D. C.), qui est une Papilionacée.

La même contradiction s'est produite pour le genre

Purshia (D. C.), qui est une Rosacée,
Purshia (Raf.), qui est une Haloragée,
Purshia (Spr.), qui est une Caprifoliacée.

On peut certes espérer plus de clarté et moins de tâtonnements dans la nomenclature botanique. On pourrait de même désirer des noms moins barbares, pour les nouveaux genres

crées, ou qui n'impriment pas de grimaces à une jolie figure. Ex. le *Colquhounia*, nouveau genre de la famille des Labiées.

Parmi les Musacées, nous citerons comme très belles les

Calathea marantina,
Heliconia metallica, — sanguinolenta.

Parmi les Aroïdées brillent au premier rang les *Colocasia*, *Caladium*, *Anthurium Miquelanum* et *Selloum*.

Le *Homalomena cœrulescens*, est une superbe plante, et le *Colocasia enchlora*, est sans contredit la plus belle espèce du genre.

Dans les Gesnériacées, *Achimenes*, *Gesnera*, etc., etc., et autres genres naturels ou bâtards, nous mentionnerons encore deux plantes, les

Cyrtodiera trianæa (Tapina splendens),
Achimenes punctata (Diastemma caracassana).

Le nombre des plantes à feuilles panachées, maculées, striées, est encore augmenté ; nous citerons particulièrement les

Acalypha colorata,
Campylobotris argyroneura,
Guzmannia erythrolepis,
Nidularium fulgens.

Les Palmiers deviennent d'année en année plus recherchés. Les plus beaux et les plus nouveaux sont :

Bactris spinosissimus,
Latania rubra.

Les Orchidées rares et belles, sont nombreuses ; nous y choisirons les

Ada aurantiaca,
Arophyllum cardinale,
Batemania fimbriata,
Pescatorea arina,
Spiranthes Eldorado.

Pour terminer nous mentionnerons particulièrement le *Collectia Bictoniensis,* plante fleurissant très abondamment, et toujours très belle, et le *Statice brassicæfolia.*

Louis Ingelrelst.

CUPRESSUS LAWSONIANA.

Chaque année quelques conifères apparaissent sur la scène horticole, et, parmi eux, un petit nombre seulement fixent l'attention par leur beauté ou par les qualités qu'ils présentent; les autres restent confinés dans les collections des jardins botaniques. Nous avons vu dans ces dernières années se répandre les *Araucaria imbricata*, *Cryptomeria Japonica*, *Pinus excelsa,* les *Cephalotaxus Fortunei*, les *Abies Kutrow* et *Pinsapo,* les *Cedrus Atlantica* et *Deodara*, les *Wellingtonia gigantea*, et bien d'autres plus ou moins recherchés. Cette année l'horticulture s'est enrichie du *Cupressus Lawsoniana*, bel arbre originaire de la riche Californie. M. Peter Lawson d'Édimbourg en reçut le premier quelques graines de M. Murray, dès 1855, et il laissa hardiment ses jeunes plants sans aucun abri pendant les deux derniers hivers. Nous ne pouvons donc pas redouter les froids de notre climat pour ce beau cyprès.

Le *Cupressus Lawsoniana* atteint plus de 30 mètres de hauteur et près d'un mètre en diamètre. Il a un joli feuillage fort gracieux, et ses branches étalées se redressent à leurs extrémités (1). Sa tête ressemble un peu à celle du *Cedrus Deodara;* son bois, de couleur claire, peut recevoir d'utiles applications dans l'industrie.

A. de Talou.

(1) J'ai pu me procurer cette espèce dans l'établissement Vilmorin Andrieux et Cie, marchand grainier, quai de la Mégisserie, à Paris.

MALADIE DES PINS.

Le journal le *Neuchâtelois* signale la présence pernicieuse d'un scarabée dévastateur dans les forêts résineuses de plusieurs cantons de la Suisse. Ce scarabée, est le *Botrichus typographus* dont les dimensions atteignent à peine en longueur de 4 à 5 millimètres. Lorsqu'il se développe en masse, il ruine des forêts entières ; le Pin est l'essence qu'il attaque préférablement. C'est du 1er au 15 mai qu'il essaime. Les deux sexes se creusent dans l'écorce du Pin, une retraite où la femelle dépose de 60 à 130 œufs, qui éclosent au bout de quelques semaines. La présence de ces insectes est trahie par de nombreux petits trous, comme ceux que cause la grenaille, et que l'on remarque dans l'écorce des Pins et Sapins, par la poussière qui se trouve sur l'écorce et au pied de l'arbre ; la superficie du tronc paraît toute rongée ; les feuilles jaunissent et l'arbre tout entier ne tarde pas à périr.

Pour remédier au mal, un inspecteur cantonal des forêts, M. Keel, donne les conseils suivants : 1° Ne plus détruire les oiseaux, tels que pies, grimpereaux, mésanges et autres insectivores ; 2° Abattre et écorcer les arbres atteints, brûler les écorces avec les insectes qu'elles renferment ; 3° Faire des éclaircies dans les parties des forêts qui sont attaquées ; 4° Éloigner tout bois façonné et tout bois abattu par le vent ou par la neige ; 5° Extirper les souches des arbres abattus ; 6° Terminer les coupes de bois avant que la sève monte ; 7° Là ou le mal a déjà pris un grand développement, abattre quelques arbres pendant l'époque où les insectes essaiment afin de les détourner des bois sur pied.

En se conformant à ces recommandations, on pourra du moins, dit M. Keel, empêcher que ces insectes ne se multiplient d'une façon inquiétante. — Espérons que nos forêts et

nos parcs n'auront pas la visite de ces hôtes dévastateurs. Nous signalons leur présence dans les pays voisins, afin de mettre nos lecteurs en mesure de les combattre dès leur apparition, si jamais ils viennent à passer la frontière.

O. Lescuyer.

DE LA CULTURE DES ASPERGES SUR DRAINAGE.

Nous lisons dans l'*Agriculture* les détails suivants sur une méthode très avantageuse pratiquée pour la culture des asperges.

Le sieur Leroy, jardinier à Ravenel (Oise), a imaginé une méthode de culture des asperges qui lui réussit bien, surtout dans les terrains humides et imperméables. Cette méthode, qui est un peu dispendieuse, présente des avantages qui compensent largement les frais d'établissement. Ainsi, on peut commencer à récolter la seconde année et couper quinze jours au moins avant l'époque ordinaire; puis, les asperges viennent d'une grosseur remarquable. Voici quel est son procédé :

Il creuse le terrain, sur lequel il veut établir son plant, à 1 mètre 20 cent. environ de profondeur, et rejette sa terre sur les côtés. Il établit au fond de cette fosse, avec des briques posées sur champ, des lignes espacées de manière à pouvoir poser dessus des tuiles à plat et former ainsi un plancher; il en résulte qu'entre chaque ligne de briques il existe des rigoles ou drains dans lesquels les eaux de pluie s'égouttent après avoir traversé le terrain. Pour former ce terrain, il met d'abord, sur le plancher de tuiles, une couche de bon fumier de 40 à 50 centimètres d'épaisseur qu'il a soin de bien fouler; puis il jette par-dessus environ 5 centimètres de terre; ensuite une seconde couche de fumier comme la première, qu'il foule de même, et qu'il couvre d'un mélange de sable et de terreau

jusqu'à ce que le terrain soit au niveau du sol ; il sème sur ce mélange de la poudrette, et laisse reposer le tout. Un mois après, il donne un labour afin de bien mélanger le sable et le terreau ; il creuse ensuite des rigoles de 20 à 25 centimètres de profondeur, espacées les unes des autres, de manière à ce qu'il y ait environ 35 centimètres de distance entre chaque ligne de plant. C'est au fond de ces rigoles qu'il étale ses griffes d'asperges, qu'il recouvre de 7 à 8 centimètres de terreau. Lorsque son plant est bien pris et que les asperges ont 20 à 25 centimètres de hauteur, il donne un binage pour détruire les mauvaises herbes, et nivelle le sol. A l'automne il étend dessus une légère couche de fumier bien consommé ; il cultive ensuite d'après les procédés ordinaires. — Un plan d'asperges ainsi cultivé a donné, au bout d'un an, une admirable végétation et des produits d'une très belle grosseur.

DU GUANO DANS L'ARROSAGE DES JARDINS (1).

Nos fumures font plus d'effet sur nos récoltes, cette année-ci, que dans les années ordinaires, parce que les terres, ayant été desséchées plus amplement, ont donné une dose de fertilité à nos champs qui s'est ajoutée à celle de nos fumures pour les enrichir d'autant; car la règle veut que plus la terre a de chaleur moins elle a besoin de fumier : témoin le sol des volcans éteints qui est d'une richesse extrême, et même les places où l'on fait cuire le charbon dans les forêts et l'écobuage nouvellement exécuté ; témoin aussi le drainage qui, en desséchant le terrain, le rend plus fertile.

Le guano lui-même n'a toute l'énergie qu'on lui connaît qu'à

(1) Extrait de l'*Agriculture*.

cause du principe que nous venons de poser; c'est sa grande sécheresse et par conséquent sa chaleur, longuement acquise et concentrée, qui lui donne le mérite de fournir de belles récoltes avec de minimes quantités de cet engrais. On ne l'emploie guère chez nous que pour les récoltes des champs, où on le voit bien réussir partout, mieux cependant sur les graminées et les céréales que sur les plantes légumineuses. Les jardiniers emploient peu le Guano; cependant, il nous semble que, sans changer leur fumure actuelle, ils pourraient en faire quelques arrosages et tirer bon parti de l'énergie de cet engrais. Nous dirons ici ce que nous avons vu et ce que nous avons fait sous ce rapport.

A la mi-septembre dernier, nous avions dans le jardin deux aires de Poireaux repiqués depuis deux mois; ces aires étaient nouvellement binées; les Poireaux avaient alors à peu près la grosseur du doigt. Nous avons arrosé une de ses aires de huit jours en huit jours jusqu'au 7 octobre, ce qui fait trois fois, d'un arrosoir d'eau chaque fois, dans lequel nous avons délayé une cuillerée (cuillère à manger le potage) de Guano réduit en poudre; nous avons eu soin d'ôter la pomme de l'arrosoir et de ne répandre notre liquide, que nous avions soin d'agiter de temps en temps, que dans une petite rigole formée entre chaque ligne de Poireaux. L'effet de ces trois arrosages a été de nous donner pour récolte, à la fin de novembre, sur cette aire arrosée d'eau *guanotée*, des Poireaux de la grosseur du poignet, tandis que ceux de l'aire non arrosée étaient à peine de la grosseur de trois doigts réunis.

Un de nos voisins, en agissant comme nous, a obtenu des Choux de plus d'un tiers plus gros, avec l'eau *guanotée*, que ceux qu'il a gardés sans y pratiquer cet arrosage.

Des Fraisiers, l'an passé, nous avaient déjà donné la preuve de la bonté de ce moyen d'arrosement. Cette année-ci, il nous donne, sur des Fraisiers nouvellement repiqués et plantés en

mottes à la fin de l'hiver, une pousse luxuriante et, aujourd'hui 16 avril, des boutons prêts à montrer leurs fleurs.

Avant l'épreuve de l'eau *guanotée*, nous avions mis du guano en poudre au pied de Choux que nous avons brûlés ; sur des Fraisiers dont nous avons roussi et racorni les feuilles ; sur des Navets nouvellement levés et dont nous avons fait évanouir l'existence; tous essais qui nous font connaître, maintenant, que l'emploi le plus rationnel du guano pour le jardinage, c'est de le répandre imprégné d'eau. J'entends ici parler du guano du Pérou, de celui qui porte la marque : *Montané*.

Un de mes correspondants m'écrivait, il y a un mois : « J'ai eu en automne des produits étonnants du Guano du Pérou appliqué au jardinage, en la minime quantité d'une cuillerée par arrosoir plein d'eau, et on m'a aussi vanté le mélange du plâtre cru en poudre, à partie égale avec du guano, ce que je me propose d'essayer ce printemps. »

Un autre de mes correspondants m'écrivait dernièrement que, «dans une prairie artificielle, on avait semé, sur l'étendue d'un hectare, une quantité minime de guano en poudre, et que sur un autre hectare, à côté, on avait distribué la même quantité sous forme d'arrosage ; ce dernier hectare avait rendu en foin le double de celui traité au guano sec. »

P. Colombel, *cultivateur à Clarville.*

COURRIER HORTICOLE.

Triste nouvelle, mon cher maître ! — Quoi donc ? Qu'est-il arrivé, oh mon Dieu ? La Société centrale aurait-elle découvert un terrain ou celle d'acclimatation serait-elle incrustée dans le bois de Boulogne? — Non. — La *Revue* a donc trouvé un bon rédacteur ? — Jamais. — Est-ce le ruban qui viendrait parer *le geai*, empruntant titre de noblesse et plantes d'exposition, ou

parer l'habit officiel d'un gros secrétaire, l'indispensable? — Pas encore. — Voudriez-vous parler du fameux procès-anglais, démontrant que le noble duc de Devonshire n'était qu'un bâtard changé au berceau?... — Chut! — Serait-ce le démenti donné à M. Duperron par MM. Thuillier d'Amiens et Morel de Lyon, ou la suppression de l'*Horticulteur français* dans la *Revue bibliographique des Annales de Paris?* — Vous n'y êtes pas. — Alors les pépiniéristes de Lyon sont donc toujours antipathiques aux fleuristes? Leur journal aurait-il fait tomber la Société impériale? Le titre de Membre honoraire ne serait-il plus couru par M. Lucas, ou par un fonctionnaire de la Société de Pontoise, ou par un président du Nord-Ouest? — Non, cent fois non. Il s'agit d'une querelle assez vive survenue entre deux......... — Silence! — Vous connaissez les statuts des sociétés d'horticulture fondées toutes par l'union, la concorde, l'émulation. A les entendre, on devrait s'embrasser à chaque séance, et voilà qu'elles ont laissé pénétrer le dieu Mars dans l'empire de Flore. Deux sociétés siégeant dans la même ville, et, vivant jusqu'ici en plus ou moins bonne intelligence, viennent de se déchirer publiquement d'une façon aussi indigne que regrettable. L'une a dit ou à peu près : vous êtes des croûtes et des perruques; l'autre a riposté : Et vous des galopins et des jaloux. — Nous n'avons pas l'intention de développer ce débat que les honnêtes gens apprécieront; nous voulions constater cette scission *unique* dans l'histoire et qui ne finira probablement que par une fusion présidée par une célébrité étrangère aux deux corps.

La Société centrale de Rouen a le même jour, chatouillé l'amour-propre de sa sœur des Bouches-du-Rhône en déclarant que les délégués au Congrès botanique n'avaient pas plus rencontré de jardins et de serres à Marseille, que dans le plus arriéré village du Limousin. Mais aussi, les méridionaux se sont rebiffés : *troun dé l'air!*

La Société d'Ille-et-Vilaine qui fait moins de bruit et plus de besogne, recommande cette année, d'après son jardin d'expériences, les quelques légumes suivants : *Chou pointu de Wirmingstadt, Chou tête de mort, Chou-rave blanc* (celui-ci pour l'amateur) ; *Fève impériale Thiek ; Haricot comtesse de Chambord,* très fertile, tardif ; *Haricot borotto*, hâtif, nain et sans parchemin comme le précédent ; *Haricot beurre blanc nain*, ou blanc nain d'Alger, très bon et précoce. La *Laitue de Russie* paraîtrait identique à celle d'Amérique. La *Chicorée de Picpus*, les *Navets Snow ball, noir plat et violet de Petrosowoods* ont donné de fort beaux résultats. Nous en dirons autant des Pommes de terre la *Généreuse* et la *Fermière picarde* supérieures en qualité, en rendement à leurs congénères ; la maison Bossin-Louesse, de Paris, les propage avec zèle ; on doit l'en remercier. En fait de légumes expérimentés la Société de l'Aube cite avantageusement les Courges *nouvelles du Brésil, musquée, melonnée, verte à turban, de l'Ohio, blanche, de Messine, marron, de Laussagne et Giraumon-turban*, ayant la chair plus moelleuse et d'une plus longue garde que l'ancien Potiron. Les Sociétés de Bordeaux, de Marseille et de la Sarthe ont publié de très bonnes notes sur les Cucurbitacées. Nous avons vu passer de nombreux groupes de Courges et de Melons, au cours de culture professé par M. Decaisne, au muséum. Le Melon.... végétal a été de toutes les époques ; sous Tibère, on en cultivait sur couche ; Louis XIV exigeait un melon sur sa table royale le jour du vendredi-saint ; de nos jours la course au melon, le premier mûr, est renouvelée chaque année avec ardeur, par les primeuristes, les jardiniers de châteaux et les banquiers.

L'Anjou a vu naître comme toujours des Roses inédites, dont le Comice de Maine-et-Loire publie la description. Il décrit aussi le Robinier à une feuille, obtenu par M. Deniau ; la *Viola hamata* trouvée par M. Millet ; les raisins *Duc de Malakoff*,

Général la Marmara, maréchal Bosquet, hybride d'Isabelle et Wilton, dus à M. Robert, successeur de Vibert.

Beaune, ville renommée par ses bons vins, disent les statistiques agricoles, et par ses Dahlia nouveaux, ajoutent les statistiques horticoles, possède, pour cette plante, un des plus heureux semeurs français, M. Félix Poulet. Les amateurs ont vu quelques nouveautés d'élite exposées à Beaune et à Dijon :

Duchesse de Bourgogne, gr. fl., lilas nuancé pourpre.

Radiator, fl. moy. cramoisi marron, pointé blanc.

Étoile de Beaune, fl. gr. blanc rubanné ponceau.

M. Miellez, l'habile fleuriste d'Esquermes, s'est empressé de les acquérir, ainsi qu'une Verveine gagnée par le même. Cette Verveine, à large ombelle, présente des fleurs d'une grande dimension, de forme parfaite, à fond rose tendre, relevé au centre par une forte macule carmin vif.

La Société d'agriculture de la Côte-d'Or n'a-t-elle pas proclamé par l'organe de l'un de ses docteurs : « pour récolter des truffes, semez des chênes, la nature fera le reste. » Un autre docteur Dijonnais a répondu dans son journal : « Pourquoi ne trouve-t-on pas des truffes dans tous les bois de chênes? » — Les savants s'amusent ; si du moins ils nous amusaient !

Un troisième docteur, non diplomé, qui passe plus de temps à son bureau que dans sa serre, écrit gravement, dans un journal belge, une tartine pomolophobique dont nous extrayons ce passage : « . . . . . Les pomologues belges ont SEULS doté l'arboriculture des nombreuses variétés de poires que nous cultivons dans nos jardins, et dont la parfaite réussite assure plus que jamais une production annuelle resserrée en raison de nos besoins actuels. »

Et c'est un *français* qui écrit un pareille balourdise ! Comme on réfuterait son article à chaque mot, surtout quand il remplace dans les vergers la Cresane et le Saint-Germain par le Doyenné d'hiver et le Beurré d'Aremberg ! Qui donc a jamais

planté la Cresane et le Saint-Germain à haut vent? Ignorez-vous, académicien..... de Gand, que les pomiculteurs (français et étrangers) recherchent, pour la grande production, des variétés plus robustes encore que le Beurré d'Aremberg? Ne causez plus pomologie; racontez plutôt la culture de l'œillet, du rosier, et l'emballage des plantes.

Autant de l'article de M. Scheidweiler, qui propage le Cerisier par boutures (reproduit à Nantes, Marseille, Paris), ou sa théorie prouvant ou ne prouvant pas que les arbres fruitiers greffés à haute tige de sauvageon, sont plus vigoureux et moins sujets aux morsures des lapins que lorsqu'ils sont greffés rez-terre.

On peut placer au même niveau, le nouveau procédé imaginé par une Revue horticole, pour rendre instantanément la fraîcheur aux fleurs fanées : « Il suffit de couper l'extrémité de la queue et de la tenir quelques instants sur la braise. La chaleur rend plus fluide la sève restant encore dans la tige et la fait refluer dans la fleur. » — En avant la musique !...

Nous avons cité trois Dahlia de choix ; en voici qui ont reçu la consécration de la culture et qui sont recommandés par M. Bauduin, de Loos : *Triomphe de Pecq*, *Défi*, *Oriflamme*, *Triomphe de Tournay*, *Mme Rhoné*, *baronne de Mousin*, *Mme Armet*, *Belge faem*, *Optimus*, *Sans-Souci*, *Hélène Cagnet*, *Amadis*, *Comte de Morny*, *Prince impérial* (Laloi), *Justin Haudas*, *Mina Jœnicke*, *Galathée*, *Vénus de Médicis*, *Fanny Dodd*, *Lady Paxton*, *Chérubin*, *M. Paul Labbé*, *Girandole*, *Triomphe de Montesquiou*, *Roland*, *Doctor*, *Gully*, *Royal-white*. Ce ne sont pas des nouveautés de l'année mais ce sont de bonnes plantes.

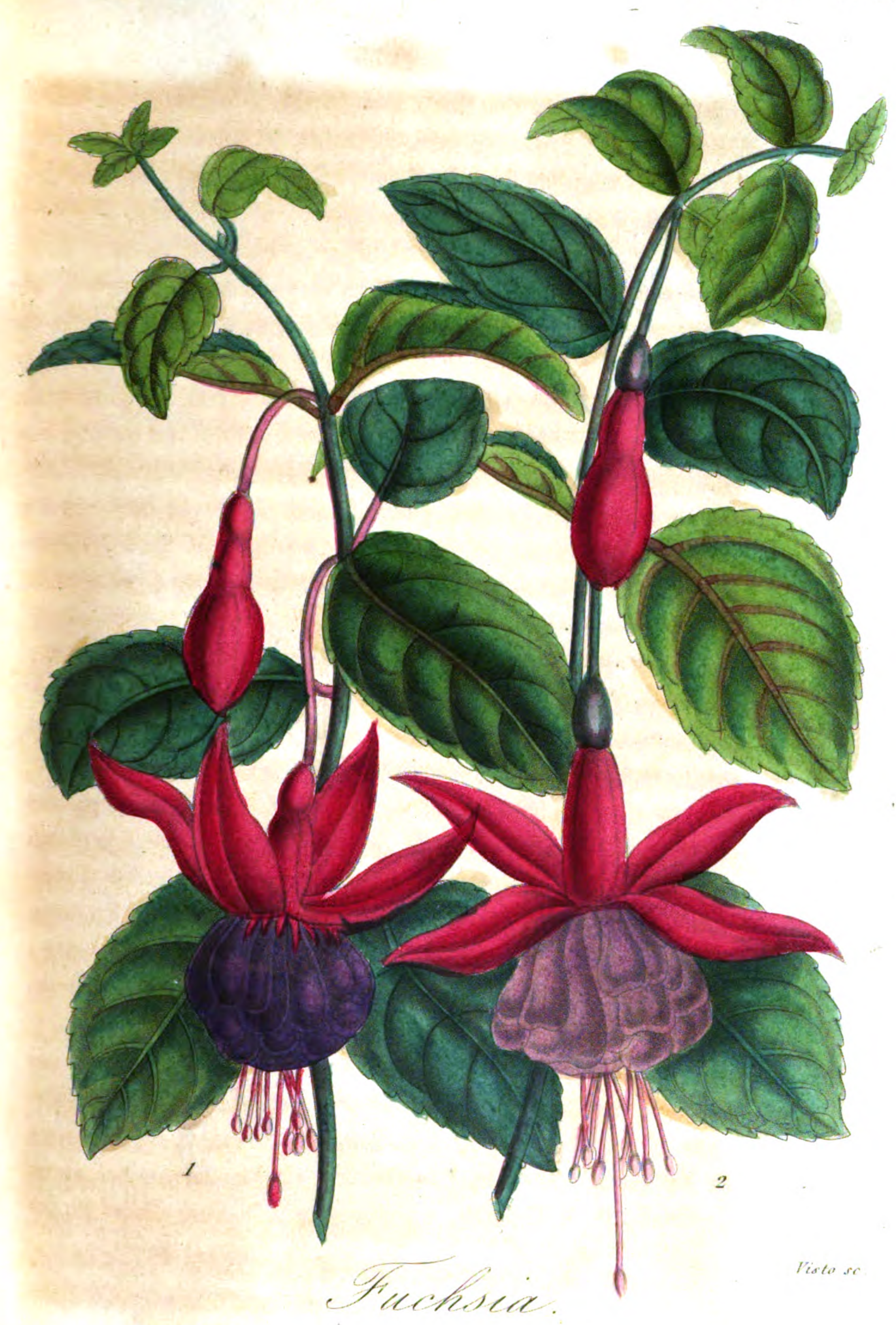
Le genre Glaïeul voit arriver dans ses rangs, quatre nouveau-nés, qui éclipsent la plupart des plantes déjà connues, par l'ampleur de leur hampe et la richesse de leur coloris ; ce sont *Eugénie Verdier*, *Mme Eugène Verdier*, *O. Lescuyer*, *Victor Verdier*, obtenus et mis en vente par notre collègue Eugène Verdier, fils aîné.

La nomenclature des fruits s'est enrichie de quelques variétés étudiées par leurs patients semeurs, et soumises à l'appréciation des Sociétés d'horticulture; telles sont les Poires *Bergamotte, Reinette, Sucrée blanche, Doyenné du Cercle, Beurré du Cercle, du Congrès pomologique, Passe Crassane, belle Rouennaise*, sept variétés à fruits moyens ou assez gros, de bonne qualité, dégustées et décrites aux séances du Cercle de Rouen ; l'obtenteur est M. Boisbunel de Rouen. M. Mérard, de Vaise a vu recommander par le Congrès de Lyon, au milieu de tous ses gains, son N° 7 et son *Colmar de Mars*. La même autorité pomologique a classé parmi les sortes méritantes, la Poire *Prémices d'Écully*, gagnée par M. Luizet père, et la *Bergamotte Auguste Jurie*, fruit précoce dû aux semis de M. C. F. Villermoz, et dédié à un homme dont la modestie égale le dévouement à l'horticulture.

Allons, MM. les semeurs, soumettez vos grains au Congrès ; apportez, M. Barthère, vos pêches et votre *Tardive de Toulouse* analogue au Bretonneau ; et vous, M. Baumann, votre *Bergamotte Hertrich*, supérieure, dites-vous, à l'ancienne *Fortunée*, et nous vous les achèterons de confiance. Mais n'allez pas les envoyer à la Société Van Mons qui en changerait les noms comme elle a fait pour les prunes suivantes : au lieu de *Virginale à fruits blancs, Virginale à fruits rouges, Royale de Lucas, Royale de Siebenfreund*, etc., la docte assemblée prononce : *Blanche de jeune fille, Pucelle rouge, Empereur de Lucas. Des sept amis du Roi*, etc.

Terminons cette longue causerie, en rappelant les noms des trois hommes dévoués à la science horticole et trop tôt moissonnés, hélas ! M. Bernard de Rennes, président de la Société de Versailles ; M André Donkelaer, chef au jardin botanique de Gand ; M. H. Galeotti, directeur de la Société du jardin botanique de Bruxelles. THÉBAT-LARCHÉ.

Paris. — Imp. horticole de J.-B. Gros et Donnaud, rue Cassette, .



Fuchsia.

Var. 1 Monstruosa plena. 2 Atropurpurea plena.

N. Rémond imp. r. Vieille Estrapade. 15. Paris.

FUCHSIA NOUVEAUX

(DE LEMOINE).

Atropurpurea plena et *Monstruosa plena* (Pl. V).

Il en est des *Fuchsia*, comme des *Petunia;* à peine la première variété à fleurs doubles est-elle trouvée, qu'on voit surgir, en peu de temps, des *Fuchsia flore pleno* de toutes sortes.

Les deux variétés figurées dans ce numéro, sont des gains de M. Lemoine (de Nancy), que nous avons vus à la dernière exposition de Paris.

Monstruosa plena a les fleurs grosses; le calice est rose carminé, à tube large et à sépales redressés ; la corolle est composée de nombreux pétales de couleur violette passant à l'amaranthe.

Atropurpurea plena est également à fleurs très grosses ; le calice, de couleur écarlate vernissé brillant, a le tube court renflé, et les sépales larges, longs et redressés ; la corolle est très pleine de couleur cramoisi noir.

O. Lescuyer.

PETROEA VOLUBILIS (Linné). (Pl. VI).

Étymologie : Ce genre a été consacré à la mémoire de Robert James Pétrée, botaniste anglais, mort en 1742, de la variole, à l'âge de 32 ans, au moment où il préparait une flore des Indes.

Famille des *Verbénacées* de Jussieu ;— et *Didynamie angiospermie* de Linné.

Caractères génériques. Ce genre comprend des arbustes de l'Amérique méridionale, à tiges volubiles, garnies de feuilles

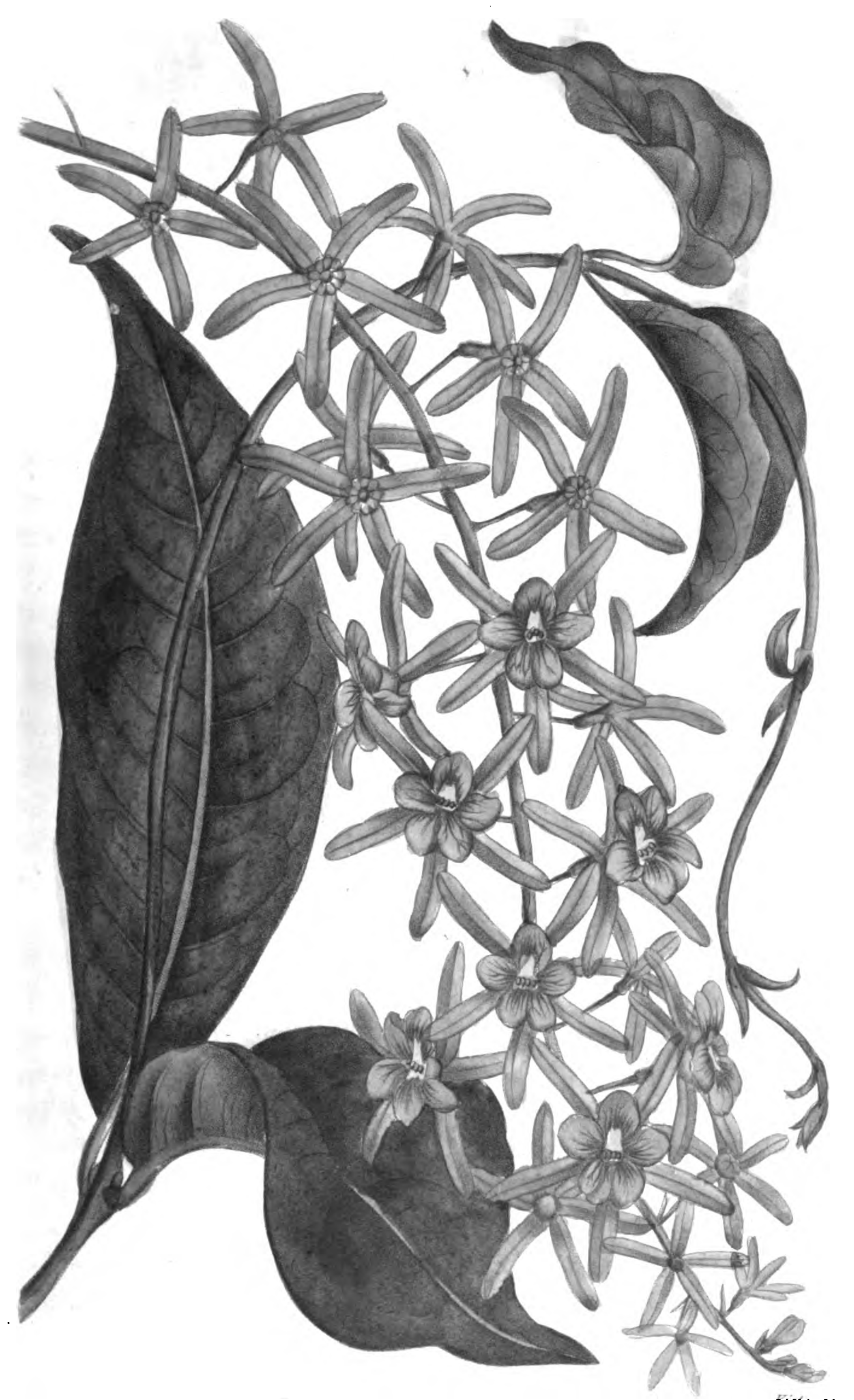
opposées, et de jolies fleurs disposées en grappe, composées d'un calice monosépale, coloré, très grand, à 5 lobes linéaires, garni de cinq écailles à son orifice, d'une corolle en roue, à cinq lobes courts dont un plus large ; de 4 étamines renfermées dans le tube de la corolle, dont deux longues et deux courtes; d'un ovaire ovale, surmonté d'un style simple terminé par un stigmate obtus.— Le fruit est une capsule presque ovale renfermée dans le calice et divisée en deux loges contenant deux graines.

CARACTÈRES SPÉCIFIQUES. Le *Petrœa volubilis* est un charmant arbrisseau à tiges arrondies un peu rudes au toucher, rameuses et sarmenteuses dès la base, pouvant s'élever à plus de 6 mètres de hauteur. Les feuilles sont ovales ou lancéolées, pétiolées, pointues, très entières, un peu rudes au toucher sur les deux faces, longues de 10 à 15 centimètres.

Les fleurs longuement pédicellées, sont disposées, par 30 à 40, en belles grappes simples, pendantes, lâches, longues de 60 à 65 centimètres, et d'un aspect admirable. Leur calice est d'une belle couleur purpurine ou bleuâtre, surtout à l'intérieur, et découpé en cinq grandes divisions linéaires, obtuses, très ouvertes. Sa corolle est très caduque, d'un beau violet foncé, à tube court, et à cinq lobes inégaux formant presque deux lèvres.

HISTORIQUE ET CULTURE. L'introduction de cette jolie plante grimpante originaire de la Martinique se perd presque dans la nuit des temps; on la fait remonter à l'année de la prise de Milan, par les armées de Louis XV, en 1733. C'est donc une très vieille plante, et, comme en ce monde rien n'est beau que le nouveau, sa culture est un peu abandonnée. Cependant, et malgré ces tristes idées du jour, le *Petœra volubilis* doit toujours occuper la première place dans nos serres parmi les plantes grimpantes d'ornement.

Sa culture n'offre pas de grandes difficultés. Placé en pleine terre de bruyère, dans une serre chaude, il développera rapi-



Petræa volubilis.

dement ses nombreux rameaux, qui tapisseront les murs de fond, et les montants d'où ils s'échapperont pour former d'élégantes guirlandes. Le meilleur mode de multiplication est le bouturage.

F. Herincq.

REVUE DES CATALOGUES FRANÇAIS.

DERNIÈRES NOUVEAUTÉS.

PHLOX.

M. Lierval, rue de Villiers, aux Ternes (Seine), annonce plusieurs gains nouveaux de *Phlox decussata,* obtenus par lui; ce sont :

Augustine Lierval. Blanc, centre largement marqué de rose; fleurs disposées en panicules très fortes; remontant.

Rigolo. Lilacé et violacé, mélangé de rouge et de blanc; nain, remontant.

L'*Ange d'un proscrit.* Blanc, ombré de violet lilacé; superbe, remontant.

Surpasse Marie Bellanger. Large; rose à reflet carminé; variété très naine.

Mme Rendatler. Blanc, à centre pourpre; très nain.

Louis Germain. Rose, à centre pourpre et roux; très nain.

Louis Guérard. Large; amaranthe foncé.

Souvenir d'un ami. Large; rose et rouge vif, à reflets magnifiques.

Souvenir de Madame Poivre. Rose violacé, centre pourpre.

Empereur de toutes les Russies. Violet ombré, centre pourpre.

Impératrice Eugénie (Chardine). Fond blanc à large fleur, centre largement marqué de violet pourpré.

La croix de la Légion d'honneur (Le Cerf). Dans le genre de la croix de saint Louis, mais de beaucoup supérieur.

Si le mérite d'une plante est basé sur le prix de facture, ces deux derniers gains doivent être supérieurs aux autres; le catalogue de M. Lierval les cote à 10 francs chaque.

Les dix *Phlox decussata* qui suivent, produit des semis de M. Fontaine, sont également mis en vente par M. Lierval.

Alexandre Roussel. Rose vif, centre couleur geranium rouge.

Julie Roussel. Blanc, centre pourpre.

Gamin de Paris. Rose violacé cocciné.

L'*Enfant prodigue.* Rose violacé, centre maculé cocciné.

La *Volupté.* Rose glacé lilaciné cocciné.

Mlle Orelly Duriez. Blanc, centre violet.

Marie Cubertier. Très large, blanc, centre pourpre.

Madame Sueur. Blanc, centre pourpre ; très nain.

M. Forest. Large, amaranthe vif ; plante à grand effet

M. Duriez. Large, saumoné, couleur azalée.

PELARGONIUM ZONALE (gains de M. Chardine).

Comtesse de Morny. Fleur rouge au centre, puis blanche et bordée de rose.

Nivea floribunda. Multiflore ; fleur blanche, forme irréprochable.

M. Deschamps. Fleur rouge orange, d'un bel effet.

Mme Deschamps. Saumoné ombré d'orange.

La *Coquette.* Blanc saumoné ; admirable.

CHRYSANTHÈNES.

MM. Bonamy frères, à Toulouse (Haute-Garonne), mettent au commerce les CHRYSANTHÈNES suivants :

§ 1. *Matricarioïformes* (à petites fleurs).

Mlle Andrée Fourcade. Jaune jonquille au centre, chamois à la circonférence ; très florifère.

Mlle Louise Moulès. Jaune gomme-gutte brillant ; floraison hâtive.

Henri de Gaujac. Fleurs bombées, jaune de Naples, à revers rouges.

Albert de Gaujac. Rouge, à onglets jaunes.

Marie de Boulat. Blanc lilacé ; très florifère.

§ 2. *Renonculiformes* (fleurs de 25 à 35 millimètres).

Mme Valdemar de Falguières. Fleurs bombées, jaune fortement lavé de rouge mat à la circonférence.

Mme Léon Prat. Jaune d'or brillant, passant au rouille après l'épanouissement complet.

Mme de Villefranche. Fleurs excessivement pleines, bombées, blanc de crème, puis lilas rosé à centre blanc crème, passant ensuite au lilas foncé.

Mme Edm. Vidal. Acajou un peu mêlé de jaune brillant au centre.

Mme Houlès. Fleurs bombées, lilas purpurin passant au lilas mauve après l'épanouissement.

Comtesse de Circourt. Fleurs bombées, en bouquet, mauve à onglets blancs.

Mme de Donos. Blanc glacé de rose lilacé, centre plus clair; floraison très hâtive.

Mme Ducheyla. Rouge brique à reflets dorés, onglets jaunes, ligules du centre jaune à pointes brique.

Mme Dupont. Large, mi-bombé, lilas à reflets ombrés.

§ 3. *Hybrides à fleurs moyennes* (40 à 45 millimètres).

Comtesse Raymond de Toulouse. Lilas purpurin, à centre plus clair.

Mme de Barreau Saint-Cyr. Fleurs très pleines, rouge brique éclairé de jaune, ligules de la circonférence réfléchies, passant au rouille; celles du centre trifides, jaune chamois.

§ 4. *A grandes fleurs.*

Mlle Elisabeth de Voisins. Très florifère; beau blanc pur.

Mme Catala de Bruzeaud. Rouge safrané, à onglets et pointes jaunes, riche coloris.

Julie Lagravère. Cramoisi à reflets ombrés; coloris rare et très-riche.

Mlle Irma Constantin. Blanc uniformément glacé de rose, à centre lilacé.

Mme Albert de Puymirol. Intérieur canelle ombré, revers couleur d'or.

Mlle Thérèse de Voisins. Carné rose à centre blanc, coloris tendre et délicat.

Mme Joseph Fourcade. Rose amaranthe foncé; fleur parfaite.

M. Lemoine, horticulteur à Nancy, livre au commerce les nouveautés qui suivent:

Pentstemon splendidum. Fleurs grandes, bien ouvertes, carmin brillant, centre blanc, veiné pourpre.

Héliotrope Mme Rendatler. Forte ombelle; fleur violet noir; centre plus clair.

VERVEINES :

Anna Gomien. Fleur grande, bien faite, en beaux bouquets, rose violet à centre pourpre.

Archimède. Couleur de brique carminé, point violacé au centre.

Béranger. Fleur grande, bien faite, violet foncé, en grosse ombelle ; vigoureuse et magnifique.

Cocoméro. Lie de vin carminé, avec un grand centre blanc.

Le *Bon Nicolas*. Rose brique, œil pourpre ; vigoureuse et multiflore.

Le *Leviathan*. Fleur très grande, en grosses ombelles, bien faite, bleu violacé brillant.

Mme Chauré. Fleur très grande, modèle de forme, en beaux bouquets, blanc légèrement nuancé jaunâtre.

MM. Bovelli. Fleur très grande, orange feu à centre écarlate.

FUCHSIA :

Monstruosa plena,

Atropurpurea plena. Ces deux variétés sont figurées dans ce numéro.

Lamartine. Corolle double, irrégulière, bleu foncé, sépales réfléchis.

Reflexa plena. Fleurs doubles, courtes, bleues, sépales réfléchis, écarlate foncé.

PELARGONIUM ZONALE :

Baron de Vriere (Ingelrelst). Fleurs grandes, rouge grenat en bouquets énormes.

Feu de Malakoff (Lemoine). Fleurs bien faites, écarlate clair, à points blancs, genre Tom Pouce.

Général Cavaignac (L.). Fleurs énormes, très belle forme, rouge clair.

CHRYSANTHÈMES PRÉCOCES à grandes fleurs (gains Pertuzès fils).

Alexandre Dalous. Fleurs moyennes, en bouquet, rouge orange, taché de jaune, légèrement strié.

Louis Delclos. Fleurs grandes, nombreuses ; ligules aplaties, lilas clair, devenant plus pâle, presque roussâtre ; coloris charmant.

Marie A. Broux. Fleurs moyennes ; ligules serrées, violet clair lavé de blanc à la circonférence.

Vésuve. Fleurs très grandes, bombées et pleines ; ligules larges, jaunes, d'autres lavées rouge terne.

CHRYSANTHÈMES POMPONS (gains Pertuzès fils).

Candide de Muret. Fleurs petites, très pleines, bombées, disposées en pyramide élevée, belle tenue, jaunâtre passant au blanc.

Mme Mignerel. Très multiflore ; fleurs très petites, blanc jaunâtre, pointé, carmin foncé.

Mlle de Pertuzès. Très florifères; très petites fleurs en bouquets, rose mêlé de rouge et de jaune.

Mlle J. Martin. Petites fleurs, rose lilacé nuancé de jaunâtre; multiflore.

Mlle J. Thibaut. Forme de renoncule, moyenne, rose purpurin nuancé.

Météore. Ligules à aiguilles, rose lilacé, à reflets argentés; forme nouvelle.

Tricolor. Petites fleurs très pleines; ligules arrondies, réfléchies sur le pédoncule, jaune minéral à reflets mordorés.

O. Lescuyer.

LE BAMBUSA GRACILIS.

ET QUELQUES PLANTES CONSIDÉRÉES AU POINT DE VUE ORNEMENTALE OU PITTORESQUE.

On recherche aujourd'hui avec empressement pour décorer les jardins paysagers, les plantes dont le port bizarre et étranger, si je puis m'exprimer ainsi, rappelle à l'imagination des contrées lointaines, non par leur provenance, mais par leur aspect, leurs couleurs, leurs formes, celles surtout dont le feuillage majestueux ou singulièrement coloré attire le regard immanquablement. Mais je vais essayer de mieux me faire comprendre. Que l'on jette un regard même distrait, dans une serre chaude; ou bien que l'on pénètre par exemple, dans la belle serre froide du Muséum d'histoire naturelle, l'homme le moins captivé par cette passion que fait naître la culture et l'étude du règne végétal, comprendra ou mieux sentira que toutes ces espèces proviennent de pays lointains; aucune de ces plantes n'est celle de nos pays; le port l'allure, la couleur, l'odeur, tout est différent; eh bien! ce sont ces plantes ou plutôt les plantes analogues que j'appellerais volontiers plantes pittoresques, que l'art horticole, avancé et rafiné comme il l'est aujourd'hui, cherche

à placer dans le parcs et jardins paysagers : Faire deviner sous le climat tempéré de notre belle France, la torridité des abords du désert, la fertilité d'une oasis, la chaude humidité d'une savane, l'aridité glacée d'une alpe, ou même l'inconnu de tant de contrées, c'est là une question éminemment artistique, poursuivie avec succès par le pinceau ou le crayon des peintres, mais que touche seulement depuis quelques années l'art horticole.

Les végétaux qui peuvent faire concevoir ceux des régions intertropicales, insulaires, ou au moins méridionales, sont ceux que l'on recherche surtout. Les plantes de ces pays ont en général, pour caractère, une végétation d'apparence vigoureuse, des formes grandes, larges et souvent bizarres, des couleurs parfois tranchées, et presque toujours plus de parties vertes que les végétaux de notre climat. Il est certainement restreint, le nombre des espèces qui puissent avoir les divers caractères dont je parlais tout à l'heure, et jouir en même temps d'une rusticité assez grande pour être cultivées en plein air toute l'année ou au moins pendant les quelques mois d'été. Pourtant nous pourrions en citer successivement quelques espèces vivaces et même des arbres dignes de paraître sur la scène horticole à ce point de vue ; telles seraient :

Les Wigandia, le Chamœrops excelsa, ce Palmier rapporté successivement par Won Siebold et Fortune et qui supporte, sans souffrir, le climat brumeux de l'Angleterre, mais qu'aucun Français n'a jusqu'à ce jour osé risquer en pleine terre ;

Les Canna Lamberti, indica, Warscewiezii, coccinea, orientalis, glauca, flaccida, le Gynerium argenteum, cette merveilleuse graminée, sans compter les espèces acquises positivement à la pleine terre, comme les Rheum, les Onopordon, le Carduus Marianus, les Yucca, les Urtica nivea et utilis, l'Heracleum de Rantonnet, les Ricins, les Martynia, quelques choux frisés ou panachés, etc., etc.

Et dans un autre ordre, les Araucaria imbricata, Cedrus Deodora, les Cuninghamia Sinensis, les Ephedra, les Taxodium distichum;

Enfin sur le bord des eaux, les Arundo Donax et mauritanica, les Arundinaria, les Bambusa nigra et gracilis.

Ce dernier, originaire de l'Hymalaya, est cultivé en Chine sur une assez grande échelle pour la confection des ouvrages de sparterie. Ces paniers et ces corbeilles à la fois si solides et si élégantes, que l'importation nous procure en si grande quantité, sont, dit-on, faits avec ses tiges et les pétioles de ses feuilles. Il est encore utilisé pour faire des clôtures. Ce sera probablement là une fort précieuse introduction, comme utilité dans les provinces méridionales, comme ornement pour le nord. Il est en effet probable que ce bambou croissant dans des régions dont le climat est à peu près semblable au nôtre, et d'ailleurs spontané à une altitude assez élevée, pourra supporter nos hivers comme le Bambusa nigra; mais ne présumons point trop d'avance; le *bambusa gracilis* est une plante encore presque inconnue. La maison Vilmorin à qui on doit cette introduction avec tant d'autres, en a mis cette année en vente quelques paquets de graine. Nous avons pu, grâce à l'obligeance de M. Houlet, en voir plusieurs jeunes pieds dans les serres du Muséum; enfin nous en possédons nous-même un pied venu de Belgique. La rusticité de ce bambou serait une heureuse chose pour les jardins paysagers; mais, je le répète, nous ne pouvons malheureusement qu'espérer.

A. De Talon.

MULTIPLICATION DU PISTACHIER.

Le titre de ce *Journal* dit assez que toutes les cultures qui peuvent être essayées sur tel point de la France, seront enregistrées dans ses colonnes. Après avoir recommandé aux sylviculteurs du nord, les forêts des Erables saccharifères, nous

venons engager ceux du midi à étendre les plantations de Pistachiers.

C'est surtout le climat provençal que semble préférer, en France, cet arbre fruitier exotique ; les départements qui avoisinent l'Espagne lui rappellent également, par les concentrations et les réflexions de chaleur, la Perse, l'Arabie, la Syrie, d'où Vitellius le transporta dans le sud de l'Europe. Nous l'avons rarement rencontré dans nos pérégrinations alpines et dans la Suisse, où les contrastes de chaud et de froid sont parfois trop brusques ; cependant, la chronique en cite de forts individus qui passaient l'hiver près de Lyon, vers la fin du 18e siècle, et d'autres qui tapissaient des murs aux pépinières du Roule et du Luxembourg à Paris. Nous n'avons pas la prétention de les naturaliser au bois de Boulogne, ni même à la Tête d'Or (grand parc de Lyon). Nous relaterons seulement les expériences de MM. Joachim Poutet, Paul Raynaud et Négrel-Férand, communiquées à la Société de Marseille, laissant aux hommes de progrès le soin de les augmenter encore.

Le Pistachier atteint 6 mètres environ. Ses fleurs en grappes apparaissent en mai; elles sont unisexuelles; l'espèce est dioïque, c'est-à-dire que pour obtenir du fruit, on doit avoir des pieds mâles et des pieds femelles, ceux-ci en plus grande quantité, ou ce qui se fait en France, on pose une greffe mâle sur chaque femelle ; cette greffe est un écusson pratiqué en juin sur le vieux bois, en juillet sur le nouveau.

D'après une plantation de 400 Pistachiers chez un propriétaire, à Marseille,—et dont la moitié, en rapport en 1852, a produit 400 kilog. de fruits vendus 800 fr., — il est à peu près reconnu que les arbres venus par semis sont préférables, pour la vigueur, aux arbres greffés, mais ils sont moins fertiles. La reproduction par semis est la même que celle de l'Amandier. Au lieu de le greffer sur lui-même, les cultivateurs marseillais le greffent sur Térébinthe, et le trouvent plus robuste et plus

productif. Thouin et Duhamel ont exprimé la même opinion en citant des faits. Thouin assure que le Pistachier franc gèle dans le Languedoc à 6 degrés de froid, tandis qu'il en supporte le double, dès qu'il est greffé sur Térébinthe. Duhamel croit que l'arbre tout en produisant des fruits plus nombreux et plus beaux, peut encore, par son tronc sauvage, fournir la résine si recherchée du commerce pour la falsifier avec la résine de Mélèze.

Le Térébinthe croît ordinairement dans nos provinces méridionales ; rien n'est facile comme sa transformation en Pistachier. On les élague en hiver pour les étêter à 50 ou 80 c. du sol ; au printemps, on ébourgeonne toutes les pousses du bas, en ménageant toutes celles de la partie supérieure ; car si on ne laissait que celles qui doivent être écussonnées, le vent les tordrait ou les décollerait ; mais, au moment de la greffe, en juillet, on ne conserve que les deux ou trois qui doivent recevoir l'écusson ; on pose cet écusson et chaque rameau, qui a reçu l'inoculation, est rogné à deux yeux au-dessus; si dans la quinzaine qui suit, l'œil ne se développe pas, on pince ces deux bourgeons sauvages pour l'y obliger, en même temps pour éviter qu'il soit noyé par la résine.

La première semaine de juillet est la meilleure pour cette opération, et les rameaux gourmands donnent les greffes les plus saines. L'individu mâle étant moins vigoureux que l'autre, ne saurait être placé sur le même sujet sans dépérir; il est plus sage de les isoler, en orientant les mâles suivant les vents les plus fréquents pendant la floraison ; leur faculté de féconder au loin permet de les éloigner l'un de l'autre, à de grandes distances.

M. Raynaud obvie au décollement, à la strangulation, par le pincement, quand la jeune greffe a atteint 15 à 20 centimètres, et répété pendant le cours de la sève, sur les ramifications qui tendraient a s'emporter. La réussite de toutes ces opérations et de la vie de l'arbre a été constatée sur des terrains in-

clinés au sud, à l'est et à l'ouest. La variété préférable serait celle d'Alep, dont les premiers exemplaires avaient été importés par le général Garavaque ; une grande partie du fruit a la coque entr'ouverte, mais en nombre proportionnement moins grand quand la récolte est abondante.

Quand nous songeons que la France est tributaire de la Sicile, de l'Asie et de l'Afrique pour cette production végétale, et qu'il y a des terres non exploitées en Algérie, nous nous demandons pourquoi MM. les économistes n'ont pas plus souvent touché cette question ; nous engageons les planteurs à la mettre en pratique immédiatement.

THÉBAT-LARCHÉ.

EXPOSITION D'HORTICULTURE DE PARIS.

C'est le 12 mai dernier qu'a eu lieu l'Exposition de la Société impériale et centrale d'horticulture de Paris. Comme toujours, le sol de la vaste nef du Palais de l'industrie a été transformée en une verte prairie, dans laquelle serpentait une rivière d'eau limpide, parfois troublée par les exercices nautiques de grands cygnes noirs et de canards barboteurs ; cette rivière était alimentée par une sorte de source jaillissante, comme celle d'un puits artésien, et qui produisait un effet bien plus grandiose que les minces filets d'eau d'une gerbe ordinaire. Les plantes étaient réunies en corbeilles et massifs dispersés avec goût sur le beau tapis de verdure ; des allées spacieuses permettaient aux visiteurs de circuler à l'aise dans ce délicieux parterre anglais. Un pont rustique reliait la rive droite à la rive gauche de ce *fleuve*, dans lequel se baignaient aussi quelques candides naïades éthiopiennes de la famille des aroïdées, et que, dans un langage peu fleuri, on appelle Pied de veau. Sur un autre point de ce Nil parisien, de grosses pierres avaient été jetées dans son lit pour former une passe ; c'était tout à fait *nature* ! Si le rocher construit dans un

des angles de la nef, eût été moins microscopique et plus naturel, on aurait pu se croire,—avec beaucoup de bonne volonté, et une forte somme d'imagination — au pays des Grisons, non loin des Glaciers du Saint-Gothard où le Rhin prend sa source. Les jolis pieds mignons ne redoutaient pas ce passage difficile; ils le franchissaient même hardiment; d'autres, au contraire, l'appréhendaient et préféraient souvent retourner au pont : ce qui prouve, une fois de plus, que tous les goûts sont dans la nature, et aussi, que tout dans la nature n'est pas parfait. L'auteur de ce pittoresque passage, n'avait pas songé à la hauteur des eaux et à la longueur des jupes; c'est un oubli que bien des pieds ne lui pardonneront jamais.

Dans ce riant Eden, où le doux murmure des eaux se mêlait au bruissement approbateur du public, toutes les richesses de Flore s'étaient données rendez-vous, et la fraise vermeille unissait son parfum à la douce senteur de la rose, qui est et sera toujours la reine des fleurs, comme l'a dit avec tant de vérité cette autre reine des chants lyriques, la célèbre Sapho, 600 ans environ avant l'ère chrétienne.

MM. Fontaine, Hippolyte Jamain, et Margottin avaient exposé des massifs de rosiers tiges, qui, comme toutes les fois, ont eu les honneurs de la fête; le public ne se lasse jamais d'admirer les thés *Adam, Gloire de Dijon, Mélanie de Villermoz, Niphetos, Souvenir d'un ami,* et *Safrano;* les hybrides remontants : *Comte Bobrinsky, Alexandrine Bachemeteff, Baronne Prévost, Duchesse de Sutherland, Géant des batailles, Général Jacqueminot,* et bien d'autres bonnes vieilles roses, qui occuperont toujours le premier rang dans les collections.

M. Paré avait un groupe de francs de pied, qui n'était pas très varié en espèces; mais elles étaient de premier mérite, et magnifiques de fleuraison. — Les fleurs coupées de MM. Eugène Verdier et René Lévêque ont su attirer aussi les regards des nombreux promeneurs. La *rose verte* a été vue dans toute sa

splendeur; M. Eugène Verdier en a montré de nombreux *spécimens*, qui ont permis aux amateurs de la juger en dernier ressort. Pauvre rose verte ! Encore quelques années, et elle aura cessé d'être. Mais c'est elle qui l'aura voulu. Inconstante comme toutes ses sœurs de l'autre règne, comme elles aussi, aimant les adulations, elle a reconnu que sa parure était trop simple pour fixer les adorateurs, et qu'il fallait s'empresser de reprendre un peu de ces vives et brillantes couleurs qui charment toujours les yeux. Un jeune botaniste, M. Alphonse Lavallée, qui a publié une note des plus intéressantes sur la rose verte, dans ce *Journal*, nous a montré en effet, cette année, des fleurs fortement teintées en rouge ponceau, et dont les feuilles du centre se transforment manifestement en étamines et en pistils. Il pense, et avec raison, que cette prétendue espèce à fleurs vertes, originaire du Japon, n'est pas autre chose qu'une monstruosité, qui reviendra au type, après quelques années de culture. — Que les amateurs s'empressent donc de l'acquérir; il est temps encore. Les fleurs exposées par M. Verdier étaient encore toutes vertes.

Quant aux nouvelles variétés, nous n'avons vu que la rose *Reine de Hollande*, exposée par M. Fontaine. C'est un thé qui a la facture de Niphetos et le coloris de Mélanie Villermoz.

L'antagoniste de la rose, — pour le brillant seulement, — était, à cette exposition, l'*Azalée de l'Inde*. C'est en effet dans ce beau genre qu'on trouve des couleurs éclatantes. Les concurrents les plus sérieux, dans ce concours, étaient MM. Michel, Courtois et Modeste Guérin, qui avaient sorti, de leurs serres, ce que la floriculture possède de plus délicieux en Azalées. En voyant ces masses de fleurs, presque toutes malheureusement plus ou moins rouges, j'enviais presque le sort des Indiens : un combat dans une plaine parsemée de buissons d'Azalées fleuries doit être quelque chose de bien beau ! Pourtant j'avoue que je préférais me trouver dans le jardin de

l'exposition; on pouvait les examiner plus à son aise. Et puis dans la patrie de cette jolie plante, on ne rencontre pas cette quantité de variétés, qu'offraient les lots exposés; on y chercherait en vain tous les gains nouveaux de 1857, qu'un jeune horticulteur de Nancy, M. Lemoine, avait réunis dans un petit coin de notre palais *quasi* de cristal. C'est qu'en effet *l'Azalée Baronne de Rothschild* est venue au monde chez M. Margottin, de Paris; *Alexandre II*, *Baron de Pret*, sont nés dans les serres Van-Houtte; c'est l'établissement Verschaffelt qui a donné le jour à *Baron de Vrière*; — *Modèle* est un enfant de M. Miellez, et ce n'est pas dans les plaines ensanglantées de l'Oude, qu'on a trouvé: *Iveryana alba cincta, Louis de Smel, Magniflora, Petuniæflora* et tant d'autres que nous avons admirées dans le lot de M. Lemoine.

Si l'on peut se dispenser d'aller dans l'Inde pour jouir de l'effet si majestueux des groupes d'Azalées, pas n'est besoin non plus de se rendre au Cap de Bonne-Espérance, pour contempler la ravissante diversité de couleurs des *Pelargonium* ou *Geranium;* Paris est le vrai berceau de toutes ces belles variétés qui sont enregistrées sur les tablettes de Flore sous les noms de: *Madame Place, Madame Lemichez, Géant des batailles, Nec plus ultrà, Boule d'Hortensia, Napoléon III, Pescatore, Roi des feux, Madame Heine, Gustave Odier, Madame Hilaire, Gloire de Paris, Osiris, Virginale* (entièrement blanc), *Pline*, etc., variétés à grandes fleurs, et *Alboni, Brillant, Rosa bella, Emperor, Queen of rose, Perfection, Phidias, Sweet Lucy*, etc., variétés de fantaisie. On ne peut que féliciter MM. Duval, Thibaut et Keteleer, Rougier-Chauvière, Alph. Dufoy, Lierval, Pigny, Malet père et Pierre Dufoy, du beau choix des variétés qu'ils ont exposées; mais nous devons une mention particulière à M. Lierval pour la belle végétation de ses plantes, ainsi qu'à M. Alphonse Dufoy et M. Benjamin fils, qui a montré deux gros *Pelargonium Reine des Français*, de plus de 1 mètre 20 de dia-

mètre, formant boule, et âgés seulement de 2 à 3 ans ; c'est un magnifique résultat.

M. Benjamin n'était pas le seul exposant de gros *spécimens* : M. Hervieu, de Caen, avait là des *Pimelea*, *Diosma, Polygala* et *Correa*, qui certes n'ont pas leurs pareils en Europe. M. Durdon, de Sèvres, peut se vanter aussi de posséder de fameuses touffes de Pivoines en arbre ; un tambour-major d'un régiment quelconque, y disparaîtrait, lui, sa canne et son vaste plumet.

De ces Pivoines aux *Geranium* Tom-Pouce et autres, avec lesquels nos jardiniers font de si jolies corbeilles, il y a une assez grande différence. Ces *Geranium* appartiennent, comme chacun sait, aux deux types *zonale* et *inquinans*. MM. Babouillard, Jearlot, Domage, Charles Rousseau, Perraute, Tocque et Chéron, en ont obtenu et exposé de très beaux gains, dont quelques-uns pourront prendre rang dans la petite légion qui commence à se former. La variété *madame Vaucher Missiaux*, à grandes fleurs parfaitement blanches, sera une plante très précieuse pour massif, si elle conserve la pureté de sa couleur.

Une autre plante pour corbeille—que j'admire encore—c'est le Petunia. Quel progrès on lui a fait faire ! Les doubles abondent de tous côtés, et les simples acquièrent des dimensions qui finissent même par rendre ces fleurs disgracieuses. M. Thierry Tollard avait dans son charmant lot de *Lycopodium* le *Petunia Victor de Pruines*, qui est véritablement une plante de grand mérite ; les collections de MM Serru, Tabar, Tourneaux et Alph Dufoy renfermaient des variétés très remarquables.

Les *Verveines* soutiennent leur juste réputation ; celles que MM. Pierre et Alphonse Dufoy, Chaté fils, Gustave Lenoir ont exposées, étaient dignes de figurer à cette exposition.

On ne peut en dire autant des *Cinéraires* ; le bon temps est passé. Depuis que M. Domage en a abandonné la culture, on ne rencontre plus que des ailes de moulins à vent, dégingandées avec des coloris faux ou barbouillés.

Les Calcéolaires se maintiennent ; quelques jolis lots se faisaient remarquer ; ils appartenaient à MM. Tabar, Lotin et Thierry Tollard.

Je voudrais trouver à dire une amabilité aux Pensées, mais, je ne sais pourquoi, rien d'agréable ne veut sortir de mon cerveau ; cette fleur m'est aussi antipathique que l'affreux animal qui habite les eaux croupies ; elle m'a peut-être menti dans l'âge heureux des illusions ? c'est possible. Toutefois à défaut de mon appréciation, voici celle d'un amateur que j'ai sténographiée sur place. « Il y en a quelques belles et beaucoup de mauvaises ; le jaune domine trop, le masque n'est pas assez nettement accusé, pas une ne présente la régularité *circulaire* exigée par les Anglais ». — Pour mon compte je les en félicite, car une fleur découpée au compas n'a jamais la grâce et la vie d'une fleur un peu chiffonnée. Je comprends cette régularité de la part de nos voisins au caractère arithmético-géométrique, mais non des Français qui préfèrent, le plus souvent, l'espiègle minois d'une parisienne à la sévère configuration d'une Hélène.

Si je n'aime pas les Pensées, en revanche j'adore les *Pivoines*. Elles n'étaient pas très nombreuses à l'exposition ; les fleurs coupées que MM. Verdier père, Modeste Guérin et Eugène Verdier ont exhibées, étaient de la plus grande beauté. Nous reviendrons sur ces plantes en parlant de leur mode de culture et de multiplication qui nous est demandé par plusieurs de nos abonnés.

Il y a peu de chose à dire des Iris des mêmes exposants ; collection de choix ; fleurs toujours d'une admirable facture, nuancées de mille et une couleurs aux reflets chatoyants.

Et les Clématites ! ne sont-elles pas les reines des plantes grimpantes ? Quelle majestueuse ampleur dans les *Clematis lanuginosa et pallida* et quelle élégante coquetterie dans les Clématites *Sophia, patens, Amalia, Louisa, Helena.* Le joli petit lot de M. Lemoine de Nancy, a fait bien des envieux.

Un arbuste très remarquable, que la mode néglige un peu trop, — le *clianthus puniceus* — était représenté par un groupe appartenant à M. Vivet ; nous avons vu aussi chez M. Burel, le printemps dernier, de nombreux et beaux sujets qui nous ont fait regretter l'abandon dans lequel cette magnifique légumineuse est tombée ; la floriculture gagnerait de la tirer de l'oubli : son port est élégant, et ses belles grandes fleurs d'un rouge ponceau ont une forme très originale.

Assurément il ne faut pas le comparer aux *Rhododendron*, surtout quand ces *Rhododendron* sortent des cultures de M. Briot de Trianon ou de M. Bertin de Versailles. Nous n'avions encore rien vu d'aussi riche que le lot exposé par ce dernier : variétés choisies ; végétation luxueuse ; coloris très varié, depuis le blanc pur, et le délicat carné tendre transparent de *messirs Hemans* jusqu'au carmin foncé de *Vesuvius*. Quant à la collection de M. Briot, sa réputation justement acquise est universelle, et nous n'avons ici qu'à enregistrer sa présence à la fête du 12 mai. Cependant il n'est pas sans intérêt de signaler, dans cette belle collection, la présence de plusieurs nouveautés inédites, obtenues par M. Briot. Déjà la floriculture doit à cet habile directeur des jardins de Trianon, un certain nombre de beaux *Rhododendron* répandus dans les jardins particuliers ; on pourrait aujourd'hui doubler ce nombre, en choisissant dans les gains qu'il a exhibés, en partie, à cette dernière exposition, et ajouter à la collection de Lilas, qu'on possède, une admirable variété nouvelle, qui, jusqu'à ce jour, n'a servi d'ornement qu'aux jardins de nos rois : ce beau Lilas, M. Briot le désigne sous le nom de *Lilas rouge de Trianon ;* on ne peut se faire une idée de la magnificence de sa fleuraison.

Maintenant à quoi passons-nous ? aux *Quarantaines* de M. Lenormand fils ? je le veux bien ; elles étaient très belles et n'avaient point de rivales. M. Lenormand fils est le digne successeur de son père, qui vient d'être nommé chevalier de la Légion

d'honneur, pour les services rendus par lui à la culture maraîchère : c'est le premier maraîcher qui figure sur la liste des légionnaires.

A côté des Quarantaines je vais placer les *Anémones* de Mme Quêtel, les *Amaryllis* de M. Lepère d'Alençon, et les *Gloxinia* de M. Serru. Ces plantes ayant chacune un genre de mérite différent, ne doivent pas redouter la comparaison ; je me garderais bien de réunir ainsi, dans un seul groupe, certaines fleurs brunes, blondes et rousses ; il pourrait m'en cuire.

C'est une chose terrible que la fabrication d'un compte rendu d'exposition d'horticulture. Ce ne sont pas les matériaux qui font défaut, c'est le ciment qui doit les unir les uns à la suite des autres, et la légion d'adjectifs qui doit fournir ses *admiratifs* ou ses *réprobatifs*. J'ai déjà mis tant de fois en réquisition les beaux, les magnifiques, les délicieux, les ravissants, etc., que je redoute les répétitions. S'il s'agissait de faire une chronique à la Lenoir, la difficulté serait vite vaincue. Je ferais comme les gens de *bon goût ;* je m'élèverais aux généralités ; je parlerais de l'aspect général des Roses, des Rhododendron, des Geranium, d'une foule de plantes connues de tout le monde, de banalités que chacun sait et qui n'intéressent personne, sans me prononcer sur le mérite de chacune d'elles. Mais je suis un spécialiste, et, bien qu'une spécialité *pure* et *exclusive* soit une absurdité, ainsi que le déclare la *Science pour tous*, il me faut descendre aux détails, faire usage du qualificatif, surtout ne rien oublier, en un mot il me faut devenir absurde. Pourtant je déclare que je ne descendrai pas jusqu'aux pigeonnier, cage à lapins et moulin à vent du Rébus qui figure en tête du n° 25, du *Journal scientifique*, *écrit pour tous*, sous la rubrique : Quelques plantes et appareils de l'Exposition d'horticulture. Je craindrais de tomber dans la *Science sérieuse*, et de *bon goût ;* car à force de descendre dans la spécialité, je finirais par m'élever aux généralités en parlant un

peu de tout, comme de la Poudre à punaise Vicat, du Bocal de Phosphate assimilable azoté, des boules miroirs qui reflètent avec tant de bonheur votre image, qu'on ne s'y regarde pas deux fois, et d'une foule d'autres objets qui sont *essentiellement liés* à la science des jardins, et sans lesquels toute culture est impossible !

Je suis persuadé, en effet, que M. Charles Michel fait usage de tous ces objets pour cultiver ses jolies *Bruyères*, qui font toujours l'admiration des amis de l'élégance et du *bon goût*, — pas du *bon goût* Lenoir.

Et MM. Ludmann, Thibaut et Kételeer, Linden, etc., croyez-vous qu'ils n'emploient pas le *Stéréoscope* de l'exposition dans leur belle culture d'Orchidées ? Qu'on essaie de cultiver sans cet appareil, des *Burlingtonia venusta*, *Anguloa Ruckerii*, *Lœlia cinnabarina*, *Saccolabium retusum*, *Trichopilia suavis*, *Cattleya Acklandiœ*, *Senelipedium caudatum roseum*, et vous verrez si l'on obtient une fleuraison de toutes ces admirables et curieuses plantes, comme celle des individus qui figuraient au Palais de l'industrie. Jamais ! non jamais !!

Le bruit court aussi que c'est dans un mélange de *peau de chien de mer* (*Cat. exposit.* page 62), de dépouilles de Djebira, Lynx, Gazelles, Sangliers et autres, (p. 65), macérées pendant plusieurs mois dans du vin blanc sec de 1853 (p. 61), que MM. Verdier père, Leroy, Rougier et Renard, cultivent les intéressantes Broméliacées qu'ils avaient exposées ; si le fait est vrai, la présence de toutes ces *fourrures-engrais* à l'exposition des fleurs de mai dernier, se comprend parfaitement.

L'éventail chinois est devenu aussi, m'assura-t-on, un appareil horticole de première nécessité. Jusqu'à présent, on construisait, à grands frais, des ventilateurs dans les serres pour en renouveler l'air, aujourd'hui on obtiendrait des résultats bien supérieurs avec l'éventail. S'il faut en croire les on-dit, les beaux *Begonia argentea*, *cupreata*, *rex*, *lamprophylla*. *La-*

zuli nivosa, *Simonsii*, *ricinifolia*, *xanthina splendida* du lot de MM. Rougier-Chauvière, et Linden, seraient cultivés dans une serre ventilée d'après ce nouveau système.—Je m'explique maintenant la guerre qu'on fait aux Chinois, et je ne trouve pas déplacés les éventails qui figuraient à l'Exposition !

Ici, qu'on me permette une observation. — Ne craignez rien, gens timides, ce n'est pas une observation *aigue ;* c'est une simple et honnête observation en faveur de l'industrie française ; — la voici : — De même qu'on fait des *chapeaux de paille de riz* avec l'écorce de nos Peupliers et des *Panamas* avec de l'Osier blanchi par des procédés plus ou moins chimiques, et qui font, *à très peu près*, le même usage que les *Panamas vrais* de *Carludovica*, ne serait-il pas possible de fabriquer des éventails chinois avec des feuilles de palmiers ? MM. Verdier père, Ludmann, Chantin, Gontier fils, ont exposé de beaux lots de ces arbres, qui pourraient fournir déjà un certain nombre de ces nouveaux appareils de ventilation , et si leurs collections étaient insuffisantes, le prince Troubetskoï ne refuserait pas de mettre la sienne à la disposition des fabricants.

Ceci n'empêcherait pas de faire la guerre aux habitants du Céleste Empire ; mais on pourrait, au moins, fermer les portes des expositions florales aux éventails chinois. Les amateurs n'ayant plus de chinoiseries et bimbelotteries à regarder, seraient forcés d'admirer les plantes pour lesquelles ces expositions sont faites, et qui, le plus souvent, sont abandonnées pour des *conserves d'Ananas*, des *confitures des Iles*, du *Rhum de la Jamaïque*, et autres produits horticoles du même genre. On s'arrête devant un malheureux chien qui fait tourner une roue ; devant un jet d'eau qui fait mouvoir des polichinelles dans une boule, et on passe, sans même les regarder, devant les délicieuses corbeilles de plantes annuelles de MM. Vilmorin et Tollard frères, et les intéressantes plantes vivaces de pleine terre de MM. Pelé, Varengues, Loise, etc.

Si ces chiffres, ami lecteur, vous paraissent erronnés, comptez vous-même.

Cette notice sur les pierrots et pierrettes doit entrer dans les colonnes de la *Science pour tous,* du *Cosmos* (*florescunt omnia præmis*...) et des autres journaux de la même farine : la *Science* qui encense l'arboriculture, brévetée s. g. d. g., de M. Millot-Brûlé, le *Cosmos* s'agenouillant devant le gourdin de M. Poulet, de la Nièvre. Il est vrai que l'Académie des sciences avait accepté la bastonnade horticole. La dernière volée reçue par l'auteur lui a été administrée par le *Journal pour rire,* devant lequel n'a pu trouver grâce, naguère, l'écorchement des vieux arbres des promenades de Paris.

Nous signalons à cette nuée de recueils périodiques, voués déjà au culte des oiseaux chanteurs ou parleurs, originaires des Canaries ou d'Amérique, à ces recueils toujours à la piste de la lumière, la lanterne de M. Belliard, amateur, à Alençon, racontant les aventures de sa Reine-Marguerite couronnée. Nous leur recommandons encore les deux questions horticoles posées, par la Société de Marseille, à toutes les associations françaises et étrangères avec promesse de médaille : 1° Indiquer le moyen de conserver intactes dans un vase d'eau, les fleurs de Dalhias et de Reines-Marguerites ; 2° trouver une substance capable de neutraliser le principe indigeste du Choux.

La Société de Caen prévient que son Exposition, projetée pour le 15 juillet, sera retardée, parce que la salle ne pourrait être décorée complétement à cette époque.

Le *Bon cultivateur,* de Nancy, décrit une Poire nouvelle obtenue par Van Mons, en 1840, le *docteur Bénit,* fruit moyen, fauve et gris lavé, rouge, fondant, décembré. — Le cercle de Rouen a admis, en mars, deux Poires inédites, gagnées par M. Boisbuvel, fils.

THÉBAT-LARCHÉ.

Paris. — Imp. horticole de J.-B. Gros et Donnaud, rue Cassette.



Rhododendron de Sikkim-hymalaya

1 R. Thomsoni. 2 R. lanatum. 3 R. Hodgsoni. 4 R. M...

LES RHODODENDRONS

DE SIKKIM-HYMALAYA (Pl. VII).

Fig. 1, R. Thomsoni ; 2, R. lanatum ; 3, R. Hodgsoni ; 4, R. Maddeni.

Dans ces dernières années ce genre de plante s'est considérablement augmenté en espèces très-belles et très-ornementales, qui se sont présentées par différents caractères soit dans l'*habitus*, soit dans la couleur et la forme des fleurs et des feuilles, en un mot tout à fait distinctes des espèces depuis longtemps introduites dans nos jardins. Ces nouvelles espèces dues en grande partie aux laborieuses explorations faites dans la chaîne Hymalayenne par le docteur Hooker, ont été introduites soit en graines soit à l'état vivant en Angleterre et y ont fleuri successivement.

Le docteur Hooker a publié depuis son retour un ouvrage orné de magnifiques gravures, avec les descriptions de ces très-intéressantes et très-nouvelles espèces (1), ouvrage de luxe et excessivement coûteux, dans lequel nous allons puiser les renseignements pour faire connaître ces espèces. Comme ces plantes sont annoncées comme étant très-belles, et non sans quelque raison, sur beaucoup de catalogues anglais et belges, et que nous en recommandons aussi vivement quelques-unes d'entre elles, nous avons cru intéresser nos lecteurs en faisant connaître ces magnifiques espèces, par une simple et juste description, qui, nous l'espérons, suffira pour juger ces plantes de façon à éviter des déceptions quelquefois très-pénibles.

Rhododendron æruginosum. Plante à feuillage vigoureux, feuilles ferrugineuses à la surface inférieure; fleurs grandes de couleur rose lilacé.

(1) The Rhododendrons of Sikkim-Hymalaya By Dr. F. D. Hooker.

R. *argenteum*. Plante à grand feuillage, beaux bouquets de fleurs d'un blanc pur.

R. *Aucklandi*. Plante à grand feuillage, à fleurs blanches peu abondantes, maculées de couleur lilas (est synonyme avec le R. Griffithi).

R. *camelliæflorum*. Plante à feuilles presque rondes, tachetées de brun; fleurs blanches imitant assez un *camelia* blanc à fleurs simples.

R. *campbeliæ*. Belle plante, à petites feuilles ferrugineuses en dessous, beaux bouquets serrés de fleurs d'un beau rouge vif.

R. *Campylocarpum*. Le docteur Hooker regarde cette plante comme la plus belle espèce introduite ; les feuilles sont courtes et larges, les fleurs d'un beau jaune soufre uni, poussent en grosses ombelles.

R. *candelabrum*. Plante formant un joli buisson à fleurs jaune soufre, bordées de rose ; est regardée comme une variété du *B. Thomsoni*.

R. *ciliatum*. Plante à feuillage brun à fleurs pourpres.

R. *cinnabarinum*. Petite plante à fleurs rouges.

R. *Dalhousiæ*. La plus belle espèce introduite ; feuilles de médiocre grandeur, à grandes fleurs blanches odorantes de la forme d'un lis blanc.

R. *Edgeworthii*. Belle plante à grand feuillage cotonneux en dessous à grandes fleurs blanches (1).

R. *Falconeri*. Plante à grandes et larges feuilles ; fleurs blanches petites et serrées en bouquet.

R. *fulgens*. Belle plante à feuilles larges, cotonneuses, purpurines en dessous; fleurs bien faites, rondes mais peu serrées de couleur rouge sang.

R. *glaucum*. Petite plante à petit feuillage vert clair; bouquets de fleurs roses lilacées.

(1) Figurée dans l'*Horticulteur français*, année 1854, pl. XXIII.

R. Hodgsoni (pl. VII, fig. 3). Plante à feuillage argenté en dessous ; bouquets serrés de fleurs roses.

R. lanatum (pl. VII, fig. 2). Plante dont les branches et les feuilles sont couvertes de poils soyeux ; les fleurs sont jaunes tachetées de rouge.

R. lancifolium. Fleurs roses bien serrées en bouquets ; est considérée comme une variété du *R. barbatum*.

R. Maddeni (pl. VII, fig. 4). Feuilles d'un vert foncé en dessus, de couleur fauve en dessous ; fleurs blanches grandes et allongées.

R. nivale. Plante à petit feuillage, à fleurs roses très-odorantes.

R. pendulum. Petite plante à petites fleurs blanches.

R. pumilum. La plus petite espèce du Sikkim; plante très-ornementale ; fleurs roses lilacées.

R. Bogbi. Variété du *R. cinnabarinum*, plante à petit feuillage; feuilles couleur fauve en dessous ; petites fleurs roses maculées de taches jaune cuivre.

R. salignum. Plante à petites feuilles étroites et à fleurs jaune soufre.

R. setosum. Plante à petit feuillage; fleurs brillantes roses purpurines.

R. Thomsoni (pl. VII. fig. 1). Très-belle plante à beau feuillage large presque rond, à très-belles fleurs en forme de cloches d'un beau cramoisi vif.

R. triflorum. Variété du R. *virgatum;* petite plante à petit feuillage, à fleurs jaunes verdâtres.

R. virgatum. Petite plante à petites fleurs rouges purpurines.

R. Wallichii. Plante à grand feuillage, à fleurs roses lilacées. Le docteur Hooker la considère comme une variété du *R. campanulatum*, espèce introduite vers 1824.

R. Wightii. Grande plante à grand feuillage à bouquets de fleurs d'un jaune pâle.

Les espèces les plus recommandables sont les *R. Aucklandii, R. campylocarpum, R. Dalhousiæ, R. Edgewortii, R. Hodgsoni, R. fulgens, R. lanatum, R. Maddeni, R. Thomsoni, et R. Wigthii.*

Nous donnons ci-contre la figure de quelques-unes d'entre elles. Nos lecteurs en jugeront par ce dessin exact.

La beauté de quelques-unes de ces plantes est si bien connue aujourd'hui, surtout en Angleterre et en Belgique, qu'on ne trouve pas de jardin d'amateur ou d'horticulteur qui n'en possède au moins quelques exemplaires. Cette irruption s'est faite avec beaucoup plus de lenteur en France, pour qu'on y devine une certaine hésitation à accepter ces plantes ; toutes ces espèces ne sont pas très-recommandables, c'est vrai, mais l'intérêt que ces plantes entraînent après elles, est assez grand pour qu'on s'y attache ; n'a-t-on pas en perspective des gains admirables qui pourraient naître par des fécondations artificielles avec les beaux hybrides de nos jardins ?

Nous engageons donc nos amateurs et nos horticulteurs, de ne pas négliger plus longtemps quelques-unes de ces précieuses plantes, et nous allons faire connaître ici les procédés aussi simples que bons, pour l'éducation de ces plantes par graines, procédés mis en pratique avec beaucoup de succès, par les horticulteurs anglais ; ils ont donc la sanction de l'expérience et de la réussite pour eux.

On sème les graines de *Rhododendron*, au commencement de juin dans des terrines remplies de terre de bruyère finement tamisée et mélangée de sable pur : on porte ces terrines en serre froide dans un endroit bien éclairé, le plus près possible des vitres, en évitant toutefois que les rayons du soleil viennent les frapper trop directement. La surface de la terre est maintenue dans une humidité constante très-uniforme, l'excès d'eau est pernicieux. Voici la précaution qu'on prend pour le mouillage des terrines ensemencées, car les arrosements à la

pomme même très-fine, dérangent toujours des graines très-ténues et qui ne sont semées qu'à la surface de la terre. On prend les terrines et on les plonge graduellement dans une cuve d'eau, jusqu'à ce que l'eau, en s'introduisant par les trous du fond de la terrine, vienne humecter la surface de la terre ; de cette façon rien ne se dérange et la terre conserve longtemps son humidité.

Aussitôt que les graines sont levées et que les jeunes plantes ont montré 2 feuilles, on les repique dans un mélange de 1 partie de terre de bruyère, 1 partie de terre de bois pourri et de 1 partie de terre de feuilles, dont on remplit des caisses en bois ou bien des terrines.

Après le repiquage on les laisse six à huit jours dans un endroit, une bâche par exemple, bien fermée et ombragée jusqu'à ce que les jeunes plantes soient relevées. Après on les reporte, dans la serre froide leur première destination, près des vitres qu'on recouvre d'un papier huilé pour empêcher l'action du soleil; on les laisse en cet état jusqu'au mois de septembre, époque à laquelle la plupart des plantes auront quatre feuilles. Vers cette époque on recouvre le pied des jeunes plantes d'une couche de mousse (*sphagnum*) bien serrée et on les porte en plein air, en les préservant toutefois du soleil de midi, des pluies trop fortes et des vents trop violents.

Quand les premières gelées sont à craindre, on les reporte en serre froide pour y passer l'hyver ; la température peut descendre de préférence à 0 degré, qu'elle ne monte à dix dgrés ; on donne de l'air lorsque la température extérieure le permet, et on les préserve d'une trop grande humidité.

Arrivé au mois de février, on ôte les jeunes plantes des terrines, on les empote dans des pots convenables ; les grandes dans un pot isolé ; les plus petites deux ou trois dans un même vase, et dans le mélange de terre indiqué ci-dessus ; on les porte dans un endroit chaud et fermé jusqu'à leur reprise complète.

après, on leur donne de l'air et on les habitue insensiblement à la température extérieure ; le beau temps arrivé, on les met en plein air en les abritant des pluies torrentielles, et dans l'ardeur de l'été on enterre les pots dans du sable ou dans la poussière de cook.

Pour ce qui est des plantes adultes, il est inutile que nous nous engagions dans des renseignements trop connus qui se résument dans ce peu de mots : Culture en serre froide en hiver 1° ou 2° au-dessous de zéro ne leur est pas nuisible (1); mélange de terre composé de tourbe légère, terreau de feuilles et de sable pur; pots bien drainés. En été une place à l'ombre en plein air ; arrosements très-réguliers et très-uniformes ; température humide et seringages fréquents au moment et jusqu'à la pousse complète des feuilles.

LOUIS INGELRELST.

DE LA CULTURE ET DE LA MULTIPLICATION DES RHODODENDRUM (2).

Les *Rhododendrum* sont certainement un des plus beaux ornements de nos jardins par l'élégance de leurs fleurs et la beauté de leur feuillage. Beaucoup d'espèces ou variétés abandonnées à elles-mêmes prennent souvent une forme défectueuse; dès leur jeunesse une ou plusieurs branches s'emportent au détriment des autres, et une plante, qui pourrait être charmante, devient un buisson informe. La difficulté que plusieurs personnes éprouvent à faire fleurir cette plante, pourrait être facilement évitée, avec quelques soins bien entendus, et ne priverait pas les massifs de leur principal agrément. Ces fâcheux ré-

(1) Rusticité des Rhododendrons du Sikkim-Hymalaya Gardner'Chronicle — 1853.

(2) Extr. du *Bulletin du Cercle pratique du département de la Seine-Inférieure.*

sultats, dont j'ai trop souvent été témoin, m'ont engagé à vous présenter ces observations, dont l'expérience m'a prouvé la justesse.

Pour obvier à l'inconvénient dont je parlais tout à l'heure, dès qu'on s'aperçoit qu'une plante a tendance à pousser plus d'un côté que de l'autre, il faut, au printemps, casser le bourgeon qui termine ses branches avant que les nouvelles feuilles soient développées, c'est-à-dire quand l'œil terminal n'est poussé que de 0^m 03 à 0^m 05 ; on le casse facilement en le poussant avec le doigt. Il résulte de cette opération, que la séve, se trouvant ainsi refoulée, favorise le développement des bourgeons du côté faible, que l'on arrêtera, à leur tour, quand ils auront atteint la hauteur voulue pour former un buisson bien arrondi.

Depuis bien des années, je traite de cette manière les *Rhododendrum*, et la pratique m'a démontré qu'au moyen de l'ébourgeonnement, non-seulement on a l'avantage d'avoir des plantes bien ramifiées, plus basses, et, par conséquent d'une forme agréable, mais encore il provoque considérablement le développement des boutons à fleurs, même de la plupart des espèces reconnues très-difficiles à fleurir ou ne fleurissant que quand la plante est vieille. En supprimant l'œil terminal, on empêche très-souvent la plante de faire deux pousses successives dans la même année ; la séve se répartit dans les yeux qui sont à sa base, au nombre de trois ou quatre, et même davantage, selon l'espèce ; ils se développent avec plus de facilité et poussent ensemble moins long que n'aurait été le bourgeon terminal ; presque toujours, des boutons à fleurs terminent ces nouveaux bourgeons. Si parmi ces derniers, il y en avait un ou deux qui aient poussé plus vigoureusement que les autres, ou qu'ils soient mal placés, on pourrait les supprimer (1).

(1) Si l'on a besoin de greffes plus tard, on les laissera jusqu'à ce moment, et on les emploiera de préférence à toute autre.

On peut également remettre en équilibre des plantes déjà vieilles qui auraient poussé d'une manière inégale et qui seraient dégarnies à leur base, en rabattant le côté emporté à la hauteur d'un verticille de branche bien formé et placé le plus bas possible, ou à la hauteur du côté opposé, et en ébourgeonnant ensuite toutes les branches, excepté celles qui seraient trop courtes, selon la place qu'elles doivent occuper.

Je crois devoir parler un peu de la terre qui convient aux *Rhododendrum* et de l'exposition qu'ils préfèrent. Tous les horticulteurs, amateurs ou marchands, savent qu'ils ne végètent bien qu'en terre de bruyère ; mais la terre de bruyère n'est pas la même dans toutes les contrées, et toutes ne possèdent pas la terre de première qualité pour ce genre de culture. Ici, elle est trop sableuse, trop légère ; là elle est trop tourbeuse, trop compacte, et souvent ces terres différentes sont trop éloignées l'une de l'autre pour que l'on puisse s'en procurer et les mêler ensemble en parties égales, ce qui ferait une terre excellente.

Le *Rhododendrum*, dans la terre tourbeuse, pousse avec vigueur à certaines époques de l'année, parce qu'il aime un sol frais et un peu humide; mais aussi, quand il fait sec, dans l'été, cette terre devient excessivement dur, et, s'il vient à pleuvoir un peu, ou qu'on l'arrose, l'eau coule dessus et va se perdre dans les fentes que la sécheresse à faites au sol. Pour rendre cette terre plus perméable, il est bon d'y ajouter un sixième de sable de ravin, bien tamisé ; la terre ne doit pas être passée à la claie ; on ne doit en extraire que les plus grosses racines, en cassant avec la bêche et le râteau. Il est indispensable que l'on mette toutes ces racines au fond du massif ou de la fosse, pardessus des plâtras, des écailles d'huîtres ou autres débris, que l'on aura placés d'abord pour former un drainage nécessaire. Pour la terre trop légère, trop sableuse, on fera bien de la mélanger de bourre que l'on trouve chez les tanneurs (cet engrais

animal convient assez aux arbustes de terre de bruyère et principalement aux *Rhododendrum*) ; pour faire ce mélange, on mettra d'abord un lit de terre de 0m 05 à 0m 06 d'épaisseur, ensuite un lit de bourre de 0m 02 environ (1), et l'on continuera ainsi jusqu'à ce que le massif soit formé. Avant de faire ce mélange, on aura eu soin de diviser, autant que possible, les plus grosses pelottes de bourre en les frappant à coups de baguette sur un plancher uni et en les partageant à la main (2).

Un massif de *Rhododendrum* doit être placé à mi-ombre, abrité par de grands arbres (3) ou par une maison d'habitation, de façon qu'il soit ombragé depuis onze heures du matin jusqu'à trois heures après midi ; cette ombre est suffisante et favorise beaucoup la végétation.

Les *Rhododendrum* cultivés en pot ou en caisse exigent une terre généralement plus légère ; les rempotages seront faits dans le courant du mois d'août (cette époque est d'autant plus favorable que, fort souvent, une plante qui n'aurait pas de boutons et qui serait susceptible de faire une deuxième pousse tardivement, se trouvant dérangée par l'opération du rempotage ou du rencaissement, donnera des boutons à fleurs, au lieu de boutons à bois) ; puis, quand vient le mois de novembre, époque à laquelle on rentre en orangerie, les racines ont déjà traversé la nouvelle terre et tapissent les parois des vases. Pendant l'hiver il faut donner à ces plantes de l'air largement, tant qu'il ne gèle pas, et modérer les arrosements. Au commencement de

(1) Il sera bon de mouiller la bourre à chaque lit, principalement si la terre est sèche.

(2) Le peu de chaux qui se trouve dans cette bourre n'est pas nuisible aux plantes.

(3) Pourvu que ces arbres soient assez éloignés pour que leurs racines ne viennent pas jusqu'au massif de terre de bruyère, ou bien on serait obligé, tous les deux ans, d'ouvrir une tranchée entre les arbres et le massif à 0m 70 de ce dernier pour couper les racines et les empêcher d'aller plus loin.

mars, beaucoup entrent en végétation, et, dans le courant de ce mois, on peut déjà pratiquer l'ébourgeonnement ci-dessus mentionné. Il ne faut laisser aucune plante manquer d'eau, c'est presque toujours pour cette cause que les feuilles se tachent et se dessèchent à l'extrémité ou au pourtour (1). Dès que les nouvelles feuilles commencent à paraître, le point essentiel pour obtenir une belle végétation est de bassiner avec une petite pompe à main ou une seringue à cet usage, tous les soirs ou le matin, si les nuits sont trop froides.

On aura soin aussi, avant de bassiner, de mouiller le pied des plantes qui auraient besoin d'eau. Il faudra aussi, quand le soleil aura atteint une certaine force, ombrer avec des claies faites au moyen de petits latteaux ou de baguettes espacées de deux centimètres tout au plus ; on ne les laissera sur la serre que pendant le plus fort du soleil ; cet ombrage est bien supérieur au barbouillage des carreaux qui laisse continuellement les plantes dans l'ombre, ce qui les fait étioler, et l'on a aussi plus de difficulté à les acclimater quand vient le moment de les sortir à l'air libre. L'époque de la sortie varie du 1er au 15 mai, selon que la pousse est plus ou moins bien formée ; il faut qu'elle ait déjà de la consistance ; on devra les tenir à l'ombre pendant quelques jours, pour les acclimater, avant de les mettre définitivement en place. Si l'on voyait, le matin, de la gelée blanche sur les feuilles, on ferait bien de les bassiner légèrement pour la faire disparaître, mais seulement un peu avant que le soleil vienne dessus. En les mettant définitivement en place, on pourra pratiquer sur les plantes jeunes et vigoureuses un deuxième ébourgeonnement ou pincement; on peut l'appeler

(1) L'eau sortant du puits, de la source ou de la citerne est préférable, en été, à celle qui aurait séjourné dans des cuves ou bassins exposés au grand soleil. L'eau la plus mauvaise est celle qui a passé à l'ébullition, telle que celle qui sort des pompes à feu ; employée peu de temps après sa sortie, elle est pernicieuse. Tous les arbustes à feuilles persistantes et de terre de bruyère, en général, souffrent de son emplo.

ainsi parce qu'on est obligé de se servir de la pointe d'un greffoir pour supprimer l'œil terminal, puisqu'il n'est pas encore développé.

On peut obtenir des boutons à fleurs aussi bien après la deuxième pousse qu'après la première. Si l'on ne pince qu'une fois, on doit modérer les arrosements lorsque la pousse est faite, mais on ne doit pas craindre de bassiner souvent, le soir, quand il fait chaud dans le jour.

PROSPER PETEL.

NOUVEAUTÉS FRANÇAISES.

M. ALPHONSE DUFOY, rue des Amandiers-Popincourt, Paris, a mis au commerce, cette année :

Pélargonium à grandes fleurs. *Baronius* (DUFOY), écarlate brillant macule supérieure cramoisi ; inférieure carmin violacé, très-grandes fleurs.

Baronne de Mousin (NARCIS), diadematum, rose cerise mac. sup. cramoisi feu nuancé carmin bleuâtre. fl. ondulées.

Dame blanche (D.); fantaisie; blanc pur, mac. sup. noires; inf. blanc pur; fortes ombelles, très-vigoureux.

Hylas (D.); fantaisie; mac. sup. noires bordées blanc; inf. cramoisi noir liseré blanc, centre blanc.

Lutèce (D.); fantaisie; mac. sup. roses maculées carmin violacé ; inf. marbré rose liseré blanc; grandes fleurs en bouquet.

Madame J. Poirier (D.); blanc pur, belle mac. noire, forme modèle; tr. gr. fl.

M. *Freteau de Penny* (N.); rose carmin vif à cinq grandes macules noires veinées feu, tr. gr. fl.

M. *Poyer* (N.); cerise vermillon, mac. sup. cramoisi noir, veinées marron, nuancé feu; tr. gr. fl.

M. *Théodore Martell.* (D.) ; centre blanc, mac. sup. cramoisi velouté brillant ; pétales inf. cerise violacé nuancé bleuâtre ; extra.

M. Alégatière, à Monplaisir, Lyon, a livré les œillets remontants suivants :

Béranger, nankin, flammé cerise, strié pourpre.

Le Géant ; rouge sang vif.

Haquin ; jaune cuivré strié pourpre.

Vendael ; jaune chamois.

Madame de Lamartine ; jaune aurore bordé ardoise.

Kain ; saumon strié, pointillé rouge vif et cramoisi.

Les cinq variétés suivantes sont naines et demi-naines ; elles ont été obtenues, comme les précédentes, par M. Alégatière. *Mademoiselle Willermoz*, beau rose strié violet ; M. *Louis Van Houtte,* blanc à bord violet ligné blanc ; *Beau d'été*, rouge strié pourpre carminé. Le *Fleurifère*, blanc légèrement fardé rose en été, blanc en hiver. *Hébé*, jaune, lavé rose, strié rouge et pourpre.

O. Lescuyer.

REVUE DES PLANTES RARES OU NOUVELLES.

Ipomea Karwinskyana (Gartenflora). — Ce nouveau *Volubilis*, qui a été introduit dans le jardin botanique de Saint-Pétersbourg, par M. Karwinski, n'a pas d'origine connue ; mais ses exigences démontrent clairement qu'il appartient aux régions tropicales ; il faut en effet le cultiver en serre chaude. Ses tiges, qui naissent d'une grosse racine vivace, sont grimpantes très-longues, et portent des feuilles en cœur, pointues, larges de 4 centimètres, sur 6 à 7 de longueur. Les fleurs apparaissent en juillet : elles sont blanches, à gorge violet pour-

pré, larges de 7 à 8 centimètres, et réunies par 2 ou 3 a l'aisselle des feuilles. Cette espèce est vivace; on la cultive en pleine bâche ou dans de grands pots remplis de terre un peu argileuse, mais meuble cependant. La multiplication se fait par boutures tenues sur couche chaude.

Salvia albo-cærulea (LINDEN). — C'est M. Ghiesbregth, qui a découvert cette nouvelle Sauge dans les forêts de Conifères de l'État de Méchoacan, au Mexique, et, c'est par M. Linden qu'elle a été livrée au commerce l'année dernière. Elle forme un sous-arbrisseau de 1 mètre 50 centimètres environ de hauteur. Ses rameaux sont dressés, un peu duveteux; ses feuilles oblongues-lancéolées, finement dentelées, longuement retrécies en pointes au sommet, et se prolongeant en pétioles à leur base. Les fleurs sont disposées en une sorte de longue grappe terminale, qui atteint jusqu'à 30 centimètres de longueur; la corolle est longue de 3 centimètres, blanche avec la lèvre inférieure d'un beau bleu indigo. — Cette Sauge, d'après M. Ortgies, aurait une odeur de pomme mûre très-prononcée; c'est un excellent caractère à signaler, et qui ne permettra guère la fraude, de la part des marchands qui ont une conscience en caoutchouc.

Nidularium Scheremetiewii, (GARTENFL.) — C'est pour l'acquit de la mienne (ma conscience) que je relate ici cette Broméliacée, car je suis bien convaincu que pas un amateur n'aura le courage d'apprendre ce-nom là par cœur : *Scheremetiewii!!!* — Quel nom mignon pour une jolie plante. Un littérateur distingué a dit quelque part, que le succès d'une pièce de théâtre, ou d'un roman, dépendait le plus souvent de son titre. Eh bien, ce qui est vrai en littérature pour les titres ne l'est pas moins en horticulture pour les noms : aussi je crains bien que le *Nidularium Scheremetiewii* ne se voie préférer le *N. fulgens* ou autre, d'un nom plus facile à prononcer. C'est ce qu'amènera toujours la bassesse des dédicaces. Pour conqué-

rir les bonnes grâces d'un grand seigneur, un titre, une place, on donne aujourd'hui, à une charmante fleur, le nom le plns saugrenu. O ! humaine espèce ! quand donc comprendras-tu mieux ta dignité? Tu te révoltes parce que le naturaliste te classe dans le règne animal, et tu fais tout pour lui montrer que tu n'es qu'un vil reptile ou qu'une ridicule girafe! Comme tu as dégradé le chef-d'œuvre de Dieu ! — Mais passons, il me vient des nausées..... Ce *Nidularium* a été cultivé dans le jardin botanique de Saint-Pétersbourg, et dans ceux de l'Allemagne sous le nom de *Caraguata serrata ;* mais mieux étudiée il a été reconnu qu'il n'appartenait pas au genre *Caraguata ;* c'est de là qu'on en a fait le *Nidularium Scherem.* etc. etc. Il se rapproche beaucoup du *fulgens ;* mais sa tige ne s'élève pas à plus de 30 centimètres et elle est garnie de nombreuses feuilles ; les inférieures sont larges et embrassantes à la base, longuement et étroitement rubanées supérieurement, longues de 40 centimètres, larges de 3, bordées de fines dents pointues, d'une belle couleur vert lustré et ponctuées ; les feuilles supérieures sont moins longues, plus larges et prennent, à partir de leur base, une belle teinte rouge cramoisi. Les fleurs sont d'un beau bleu d'azur bordées de blanc, et naissent par 4 à l'aisselle des bractées qui sont du plus beau rouge vif. — On peut cultiver cette espèce en pot rempli de terre de bruyère, ou bien simplement attachée sur un morceau de bois, en entourant la base de la tige avec de la Sphaigne des marais.

Cydonia Japonica var. *Mallardi.* — Variété à fleurs roses, dont les pétales sont largement bordés et quelquefois rayés de blanc. Elle a été obtenue par M. Mallard, amateur, au Mans (Sarthe).

Potentilla Mulleri. — C'est une très-jolie plante de pleine terre ; on la dit hybride et obtenue de semis par M. Muller amateur à Bruxelles. Ses fleurs sont d'un beau jaune et doubles.

Codonanthe picta. — Gesnériacée d'origine inconnue et

qui a été trouvée en Angleterre par M. Verschaffelt, sous le nom de *Æschynantus albidus* ou *albus*. Elle a ses tiges grêles, pendantes, rameuses, garnies de feuilles ovales-lancéolées, acuminées, épaisses, sans nervures saillantes, entières ou denticulées, à pétiole épaissi à sa base et aminci au sommet. Ses fleurs sont blanches à la gorge, jaunes et ponctuées de rouge. Cette espèce est de serre chaude.

Aquilegia blanda. — Voici une hybride obtenue d'une variété indéterminée de l'*Aquilegia vulgaris* fécondée, *très-vraisemblablement* et par *accident* !!! par l'*Aquilegia leptoceras* ou *vice versâ.* — Quelle exactitude ! — Ses fleurs sont grandes, pendantes à folioles externes d'un bleu légèrement violacé, et à folioles internes blanches. Cette plante obtenue par M. Jean Verschaffelt est très-rustique et se multiplie par la séparation des touffes au printemps ou à l'automne.

Rhododendrum acutilobum. Autre hybride dont on ne connaît pas les parents (!). Elle a été obtenue par M. Van Geert, de Gand ; ses fleurs ont les lobes triangulaires aigus, d'un beau rose vif.

Cosmidium Burridgeanum. Plantes de la famille des Composées, tribu des Radiées et qui rappelle les belles variétés du *Calliopsis* ou *Coreopsis tinctoria* à fleurs foncées. Elle ressemble beaucoup au *Coreopsis* ou *Cosmidium filifolium ;* mais ses ligules sont d'un rouge très-foncé presque noires, et n'ont de jaune qu'à l'extrémité. — On la sème au printemps sur couche, on la repique en pleine terre.

Calceolaria rugosa var. *Californica.* C'est une plante qu'on cultive dans quelques jardins sous le nom de *Calceolaria Californica.* Elle est velue, visqueuse, haute de 65 centim. Ses feuilles sont profondément découpées (pennatiséquées) en lanières distinctes et pétiolées d'un vert foncé ; ses fleurs sont d'un beau jaune. On peut la cultiver comme plante annuelle ; en faisant les semis de bonne heure sur couche tiède, on repique le plant

en pots tenus sous châssis pour faciliter la reprise ; puis on donne graduellement de l'air, et on livre ensuite en pleine terre vers le mois de mai.

Spirœa confusa. MM. Regel et Kœrnicke ont découvert cette nouvelle espèce, parmi les *Spirœa chamœdryfolia* cultivés depuis longtemps. Elle se distingue de ce dernier par ses rameaux arrondis et anguleux ; par ses feuilles obovales-oblongues rétrécies en coin à la base et seulement dentées vers leur sommet ; enfin par les fruits qui portent une bosse à leur sommet (!!). Après tout c'est une espèce qui vaut bien certaine variété horticole.

Brachycome calocarpa. On a fait beaucoup de bruit autour de cette *Composée* de la Nouvelle-Hollande ; elle était, disait-on, très-florifère et très-ornementale. Il n'en faut rien croire ; elle est très-insignifiante.

Tydœa Hansteinii. M. Regel est passionné pour les *Gesnériacées;* il s'en occupe avec amour, et fait des mariages que le code pénal punirait sévèrement, si la grande famille végétale était soumise à la juridiction française. Il marie, en effet, des frères avec leurs sœurs, des filles avec leurs pères, etc., etc., et de tout cela il en obtient des enfants que le monde horticole s'empresse d'accueillir. C'est ainsi que le concurrent de Mme de Sainte-Foy a obtenu, en mariant des *Tydea ocellata* avec le *gigantea* un grand nombre d'hybrides, plus tranchées que les variétés qu'on admet dans les genres Rose, Verveine, Dahlia, etc. Parmi tous ces nouveaux gains, M. Regel en a choisi seulement quatre des plus beaux, qu'il a nommés *T. Hansteinii*, var. *nigra*,—*tigrina*, —*fulgida* et *lœta*. Toutes ces plantes ont le port du *Tydea ocellata*, la forme et la villosité du feuillage ; mais les fleurs se rapprochent de celles du *T. gigantea ;* elles sont nombreuses, d'un beau rouge orangé, plus ou moins mêlé de jaune, avec le limbe marqué de points noirs.

Embothrium coccineum (*Florist and fruitist*). Protéacée flo-

rissant abondamment en grappes de fleurs longues et brillantes (rouge-écarlate). Cet Embothrium, indigène aux côtes de Magellan, aurait supporté le froid de nos derniers hivers dans le comté de Devonshire, ce qui est d'un bon augure.

Pinus don Pedri (*Gard. chron.*) Elégant conifère à rameaux flexueux, à feuilles fines et longues, réunies par 5 ; et à cônes énormes plus volumineux que ceux du ***Pinus macrocarpa***.

Cynoglossum nobile (*Id.*). Feuilles grandes, épaisses, pétiole et limbe larges, nervures prononcées, fleurs petites rouge lilacé passant au bleuâtre.

F. HERINCQ.

CULTURE ET MULTIPLICATION DES PIVOINES EN ARBRE.

A Monsieur D..., à B...

Après de vifs reproches bien mérités — sur le retard de la publication de l'*Horticulteur français*, — retard que je vais m'empresser de réparer, — vous me demandez, Monsieur, s'il ne serait pas possible de publier, dans ce recueil, les renseignements les plus détaillés sur la culture et la multiplication par la greffe, de la Pivoine en arbre, dont vous avez vu de si beaux ***specimen*** à l'Exposition dernière de Paris.

Bien que ce sujet ait été traité déjà dans ce journal en 1855. page 198, par notre savant collègue, M. Eugène Verdier, je m'empresse cependant de déférer à votre demande et à celle de vos amis, espérant que ces mêmes renseignements pourront servir à ceux de nos abonnés qui ne possèdent pas la série complète de l'*Horticulteur*. — Un marchand de livres n'agirait certainement pas ainsi ; il verrait la vente de plusieurs exemplaires des années précédentes lui échapper, et il répondrait simplement : J'ai encore quelques volumes de 1855 à votre disposition. — Mais, comme l'*Horticulteur français* n'a pas été

fondé dans un but de spéculation, que l'objet unique de cette publication est de chercher à vulgariser le goût du jardinage et de défendre les intérêts des amateurs aussi bien que ceux du commerce horticole français, nous faisons bon marché des nôtres : heureux si nous pouvons, avec l'aide de nos compatriotes, doter notre pays d'un journal d'horticulture qui soit digne de lui, et qui rende les services pour lesquels il a été créé.

Je vous dirai tout d'abord, Monsieur, que les Pivoines en arbre, — comme aussi les espèces herbacées, — n'aiment pas du tout le grand soleil. Il leur faut une exposition mi-ombrée, au nord ou au couchant, et beaucoup d'air.

Si vous voulez obtenir de belles et grosses fleurs de Pivoines, vous devrez livrer vos plantes en pleine terre dans un sol léger, mais substantiel ; la terre de bruyère pure n'est pas assez nutritive, et c'est un tort qu'ont beaucoup d'amateurs d'y planter leurs Pivoines en arbre. La véritable terre, pour ces admirables arbustes printaniers, est un mélange en parties égales de terre de bruyère et de terre franche ; chaque année, au moment des labours, on y ajoute, comme engrais, du bon terreau de feuilles bien consommées ; ces arbustes ne paraissent goûter que très-médiocrement l'engrais animal.

Il importe donc, lorsqu'on veut établir un massif de Pivoines arborescentes, de creuser, à 50 ou 60 centimètres de profondeur, une tranchée de forme et de grandeur variables, selon le goût de l'amateur et la quantité de sujets à planter, puis de la remplir avec le mélange sus-indiqué, préparé quelques semaines à l'avance, et remué deux ou trois fois, pour que la terre soit bien aérée.

La plantation doit se faire préférablement au mois de septembre, en espaçant les sujets à 80 centim. ou 1 mètre les uns des autres.

Les froids les plus rigoureux de l'hiver ne causent aucun dégât aux Pivoines ; elles n'ont nul besoin de couverture pen-

dant cette saison. Le premier printemps est plus à craindre. Aussitôt que leur végétation, qui est très-précoce, commence à se faire sentir, il est de la plus haute importance de garantir les Pivoines : des paillassons, soutenus au-dessus de ces arbustes par des traverses en bois attachées à des tuteurs, forment un abri suffisant; car ici ce n'est pas précisément le froid qui cause le dégât, c'est le soleil, qui vient griller toutes les jeunes pousses attendries par les gelées blanches et le verglas.

Avec ce simple abri, vous protégerez la fleuraison de vos Pivoines; mais vous n'aurez pas de ces fleurs gigantesques aux coloris frais, comme celles de l'Exposition. Pour arriver à cette fraîcheur, il faut tenir ces arbustes pendant tout le printemps sous des châssis ou dans une serre mobile, qu'on enlève après la fleuraison. Rien n'est plus simple que la construction d'une pareille serre. Avec des plaques de gazon, on établit des murs d'appui tout autour des massifs; en élevant davantage les murs des extrémités, qu'on diminue graduellement sur la largeur, de manière à les terminer en pointe au milieu, on forme les pignons. Une pièce de bois d'une certaine grosseur placée sur ces deux points de murs ou pignons, constituera le faîtage, sur lequel reposeront de chaque côté les panneaux vitrés, qui seront retenus par des crochets ou simplement avec du gros fil de fer passé dans les poignées des panneaux, si ce sont des panneaux de châssis de couche. Si l'art du charpentier ne vous est pas tout à fait inconnu, vous pourrez ajouter des chevrons entre chaque panneau, pour empêcher l'eau des pluies de pénétrer dans la serre; mais c'est du superflu. Une chose plus nécessaire serait une porte, percée dans le mur d'une des extrémités, et qui permettrait de venir admirer les Pivoines au moment de la fleuraison; ce n'est pas une opération difficile. Deux pieux équarris, solidement enfoncés à 70 centim. l'un de l'autre et dont l'écartement est maintenu en haut par une forte planche de la largeur du mur, et sur laquelle on continue le

pignon, constitueront le cadre de la porte; avec deux planches minces, clouées sur deux ou trois traverses, on aura cette porte, qu'on fixera à l'un des montants avec des charnières, ou simplement avec des lanières de cuir si les charnières sont difficiles à se procurer.

Tout ceci est bien du travail, direz-vous. C'est vrai pour celui qui ne sait faire œuvre de ses dix doigts; mais pour l'homme qui a l'habitude de manier la bêche, rien de plus aisé; car l'horticulteur, qu'il soit commerçant ou amateur, doit posséder un peu du génie de Robinson. La passion des fleurs est comme l'instinct de la conservation; elle fait naître le génie.

Les Pivoines ainsi protégées dans une serre, se développent luxueusement, et préparent admirablement leur fleuraison. Aussitôt qu'on voit poindre les vives nuances des pétales, par l'écartement des folioles calicinales, il faut s'empresser de dépolir les carreaux de vitre avec un lait de chaux pour diminuer l'intensité de la lumière solaire, qui en peu de temps altère le coloris si frais de ses brillantes fleurs.

Telles sont les conditions dans lesquelles doivent être placées les Pivoines pour obtenir d'heureux résultats.

Quant aux soins de culture, ils sont nuls ou à peu près, car ils consistent : en béquillage ou légers labours, au printemps et à l'automne, avec un crochet à dents, afin de ménager les racines qui sont presque toutes horizontales et peu profondes; et un bon paillage après le labour du printemps, soit de fumier consommé, ou mieux de feuilles à moitié pourries. Les arrosements ne sont nécessaires qu'au moment de la fleuraison, environ 15 jours avant, et après jusqu'au mois de juillet, dans les années sèches, pour aider à la formation des bourgeons.

La multiplication des Pivoines en arbre peut se faire par l'éclat des pieds, couchage, marcottage, et *greffage* sur racines. Mais c'est par la greffe qu'on les multiplie le plus géné-

ralement, et c'est par ce mode que je vous engage de propager ces arbustes.

L'opération se fait en juillet et août, sur des tubercules de Pivoines herbacées, ou mieux sur racines d'espèces ligneuses, lorsqu'on peut se procurer des racines assez grosses; ce qui n'arrive pas toujours. Aussi les jardiniers emploient-ils généralement celles des Pivoines herbacées de la section des *albiflores*, telles que : *edulis* et *sinensis*. On peut également greffer sur racines d'*officinalis* mais elles ont l'inconvénient de produire des rejetons qui s'emparent de la séve au détriment de la greffe : les racines d'*edulis* et *sinensis* ne drageonnant pas, doivent être préférées.

Pour obtenir des racines de Pivoines arborescentes, on déchausse avec précaution les pieds de ces Pivoines ; on en extrait les plus grosses qu'on coupe par morceaux de 4 à 5 centimètres de longueur. Pour les tubercules des *edulis* et *sinensis* on arrache les touffes avec soin, afin d'obtenir ces tubercules dans tout leur entier, et avec les quelques fibrilles dont est garnie leur extrémité ; on les raccourcit quand elles sont trop longues, en supprimant la portion supérieure, ne conservant pour servir de sujet que la portion inférieure, dont la longueur est variable, à cause de la partie amincie en racine qu'il ne faut pas détruire.

Ces racines, — qu'elles appartiennent aux espèces herbacées ou arborescentes — ainsi préparées, on coupe des portions de rameaux qui peuvent avoir de 1 à 3 yeux, en taillant la base en bizeau ou en coin.

A mesure qu'une greffe est ainsi taillée, on pratique dans un des morceaux de racine ou tubercule, une fente ou entaille selon la forme de la base du rameau, et l'on y introduit la greffe qu'on fixe avec une ligature quelconque — laine, coton, jonc, etc., et du mastic à greffer.

Pour éviter la décomposition de la racine, on étend ce mas-

tic, et sur la ligature et sur la section supérieure du tubercule, dont le tissu très-tendre se pourrirait très-facilement sous l'action de l'air et de l'eau.

Les greffes ainsi faites, on les plante isolément dans des petits godets en enterrant la racine, de manière que sa section soit à fleur de terre. Tous ces pots sont alors placés sous cloches, et enterrés dans une plate-bande exposée au nord, et bien abritée du soleil. La réussite est plus certaine ainsi que sur couche, car la chaleur et l'humidité de ce sol factice déterminent souvent la pourriture du sujet, ou empêchent la soudure de la greffe avec la racine : les arrosements, pour cette raison, doivent être aussi donnés avec ménagement.

C'est ordinairement au bout de six semaines à deux mois que cette soudure a lieu complétement. Aussitôt qu'on est assuré du succès de l'opération, on reporte les greffes sous châssis froids, en enterrant toujours les pots, et en ombrant pendant la présence du soleil. Dans cette situation les Pivoines se trouvent dans leur quartier d'hiver ; il n'y a plus à s'en occuper jusqu'au mois de février, ou de mars, époque où elles sortiront de leur léthargie et réclameront vos soins. Pour faciliter leur végétation on recouvre alors les pots d'une bonne épaisseur de terreau, en évitant d'enterrer les yeux de la base des greffes, et les panneaux doivent rester ouverts, toutes les fois que l'air extérieur n'est pas trop froid ; on évite par là l'humidité sous les bâches. Quant aux arrosements, il faut les distribuer avec discernement.

Enfin vers le mois de juillet, les jeunes Pivoines demandent des pots plus grands, mais elles ne veulent pas qu'on touche à leurs racines. Si vous le préférez, vous pourrez alors les livrer à la pleine terre ; vos nouvelles plantes ne s'en trouveront que mieux, et pour vous récompenser de vos peines, elles développeront leurs premières fleurs..... trois ans après ; quelques-unes vous feront peut-être la grâce de fleurir la seconde année.

Tel est, monsieur, le moyen d'avoir de belles Pivoines, et vous pourrez en obtenir des fleurs aussi splendides que celles qui ont figuré à l'exposition dernière, si les différentes opérations que je viens de décrire sont exécutées avec soin.

F. HERINCQ.

COURRIER HORTICOLE.

Croirait-on que la Société de Mâcon vient de déclarer, sans rancune, par l'organe de M. Duperron, que le livre et le système de M. Dubreuil ne valent pas ceux de M. Hardy père. Il y a du bon et du très-bon dans les principes posés par MM. Hardy et Dubreuil; mais trouver l'un supérieur à l'autre, sans explication à l'appui, ce n'est pas juste.

L'illustre Le Noir, — avec particule, — constate, dans son illustre feuille de Chou hebdomadaire, que la civilisation européenne en Amérique a transformé les végétaux *herborescents* du Nouveau-Monde; ainsi on rencontre, dit-il, des Chardons, du Plantain que « l'Indien » appelle dans sa langue fleurie: « Pied de l'homme blanc. » Le long des talus, dans les fossés, près des chemins de fer, ajoute l'auteur, on trouve des plantes inconnues à la Flore du pays!.. — et on appelle cela de la science pour tous. L'illustre, — déjà nommé, — reproduit, en le dénaturant, un excellent article de M. Carrière contre l'écorchement des arbres de la ville de Paris. Dût-on faire périr les arbres, s'écrie notre illustre, que l'essai porterait ses fruits. — Bravo! Mais pourquoi avez-vous dit M. Carr au lieu de M. Carrière. Vos lecteurs croiront à une faute typographique et non à une faute de.... votre part, surtout aujourd'hui que le satyrique Alphonse Karr s'est fait jardinier à Nice pour trouver... une nouvelle espèce d'épinard. A propos, connaissez-vous la parodie de cette pièce de vers adressée à Alphonse Karr par

de Lamartine? et où le mot Karr y est pétri à tous les calembours possibles, tel que *Karr hôte des jardins;* il y a des fournisseurs qui prétendent que celui-ci n'est point un jeu de mots.

Un horticulteur de notre Lorraine, qui a coupé son nom en deux, malgré la loi sur la noblesse, annonce la Rose *à belle Carrière* (traduct. Abel Carrière). — M. L'Huillier, de Nancy, à qui nous devons déjà le Pétunia inimitable, met en vente la Verveine « *la Fiancée de Bellevue,* fleur très-grande, perfection, » d'un beau rose cent feuilles, très-large, centre ponceau, point » très-brillant, écarlate velouté, du genre de la Reine Victoria, » très-supérieure sous tous les rapports, admirable. »

Les agriculteurs vont être dans la jubilation en apprenant que la maladie de la Pomme de terre est un bienfait du ciel; un de nos mille journaux agricoles rédigé par d'anciens élèves, raconte que la volaille nourrie avec des tubercules gâtés « engraisse » à vue d'œil; sa chair est fine et blanche, sa graisse appétis» sante, etc., » et le fumet donc! c'est à faire tirer la langue. Bref, il paraît qu'une société en commandite va se fonder pour accaparer toutes les Pommes de terre malades, — ne pas confondre avec celle des Topinambours, — et les distribuer à toutes les volailles de France.

C'est à se demander avec quoi l'on engraissera les actionnaires.

Peut-être avec les Raisins malades.

— Après tout, Champignon pour Champignon.

Exposition : Paris, du 26 septembre au 3 octobre. Pendant la durée de cette exposition, le Congrès pomologique tiendra ses séances au Palais de l'industrie.

Thébat-Larché.

Paris. — Imp. horticole de J.-B. Gros et Donnaud, rue Cassette, 9.



Rose Comtesse Cécile de Chabrillan.

ROSES NOUVELLES DE 1858.

ROSE COMTESSE CÉCILE DE CHABRILLAN (PL. VIII).

(Hybride remontant.)

Arbrisseau très-vigoureux, à rameaux trapus, gros, ne s'allongeant pas à plus de 40 centimètres, et formant une tête bien arrondie ; les aiguillons sont assez nombreux, petits, minces, un peu arqués, très-inégaux, entremêlés de poils glanduleux.

Les feuilles sont amples, composées de 5 ou 7 folioles ovales-elliptiques, à peine pétiolulées, presque obtuses, inégalement dentelées, à dents inférieures glanduleuses, d'un beau vert gai en dessus, plus pâle en dessous, inégales de grandeur, les terminales plus grandes que la paire inférieure ; le pétiole commun est presque droit, glanduleux et creusé en gouttière en dessus, glabre et armé de quelques petits aiguillons en dessous.

Les fleurs, d'un ravissant rose vif glacé, avec reflet argenté, sont globuleuses, très-pleines, de la facture la plus parfaite, par l'imbrication régulière des rangées extérieures des pétales largement obovés, rose pur en dedans, argenté en dehors.

Le pédoncule est ferme, très-glanduleux, et s'évase à son sommet en un tube calicinal glabre en forme d'entonnoir non contracté à la gorge ; les sépales sont un peu glanduleux : les deux extérieurs à peine foliacés, les trois autres simples, très-pointus.

Cette nouvelle rose a été obtenue par M. Marest, rue d'Enfer, à Paris. Elle est très-remontante et fleurit très-abondamment. Nous avons suivi sa fleuraison depuis le printemps, et nous nous sommes ainsi assuré que les dernières fleurs sont aussi

belles que les premières ; celles que représente notre dessin ont été peintes à l'arrière-saison.

La Rose *Comtesse Cécile de Chabrillan* est, pour nous, une excellente acquisition.

Les prospectus de roses nouvelles nous arrivent de toutes parts.

M. J.-B. Guillot fils, rue d'Ossaris, 49, à Lyon, annonce :

Madame Falcot (Thé), fleur moyenne ou grande, double, quelquefois pleine, coloris jaune nankin passant à un jaune plus clair. — Plante vigoureuse. — 15 fr.

Reine de la cité (Hybride remontant), fleur moyenne ou grande, très-pleine, bien faite, d'un beau rose vif. — 15 fr.

M. Portemer fils, à Gentilly (Seine) :

Georges Canning (Mousseuse non remontante), arbuste très-vigoureux ; aiguillons fins et nombreux ; feuilles de 5 à 7 folioles vert clair ; fleurs moyennes, très-pleines, imbriquées, rose lilacé, centre rose vif, disposées par 8 à 10 en corymbes. — 15 fr.

William Grow (Id.), arbuste vigoureux, garni de nombreux aiguillons ; feuilles de 5 à 7 folioles vert foncé ; fleurs moyennes, très-pleines, imbriquées, violet très-foncé velouté cramoisi, disposées par 6 à 8 en corymbes. — 15 fr.

MM. Baudry et Hamel, à Avranches (Manche) :

Oriflamme de saint Louis (Hybride remontant), variété très-vigoureuse et très-remontante, issue du *Général-Jacqueminot ;* fleur plus pleine et plus brillante, très-grande, rouge carmin éblouissant. — 15 fr.

M. F. de Fauw, rue de Voirie, à Amiens :

Madame Marchal (Ile-Bourbon), rameaux gros et vigoureux droits : aiguillons gros et rougeâtres ; feuillage très-ample ; fleur de 7 à 8 centimètres de diamètre, bien imbriquée, pleine, bien faite, d'un beau rouge au-dessous des deux premières rangées



E. Blanchard pinx. Visto sc.

Delphinium formosum.

des pétales, l'intérieur d'un beau rose chair; un peu aplatie, corymbiflore; — 15 fr.

M. Joseph Boyau, route de Paris 59, à Angers :

Comte de Beaufort (Hybride remontant), arbuste vigoureux; bois et feuillage vert foncé; aiguillons presque droits, assez nombreux; fleur moyenne, pleine, rouge pourpre nuancé noirâtre. — 15 fr.

Ces descriptions sont celles des obtenteurs; nous leur en laissons la responsabilité.

O. Lescuyer.

DELPHINIUM FORMOSUM (Pl. IX).

ET SES VARIÉTÉS.

Le genre *Delphinium*, déjà si riche en belles plantes ornementales, vient encore de s'enrichir d'une nouvelle espèce, qui peut être regardée comme supérieure à toutes celles qu'on cultive dans les jardins.

Le *Delphinium formosum* est, en effet, une plante tout à fait hors ligne. Il est vivace, vigoureux et rustique. Ses tiges, qui atteignent un mètre environ de hauteur, se divisent en panicules au sommet; elles sont garnies inférieurement de belles et larges feuilles longuement pétiolées, d'un vert foncé et plus ou moins profondément découpées. Les fleurs sont très-grandes et admirables de coloris; elles présentent un calice à cinq pétales, dont un éperonné, tous d'une belle couleur bleu de ciel en dedans, légèrement lilacés en dehors et terminés par une callosité verdâtre. La corolle est composée de quatre pétales : les deux inférieurs violets et blancs, les deux supérieurs blancs et bleu ardoisé.

Ce *Delphinium*, introduit depuis deux ans dans les cultures, a été annoncé comme *espèce californienne*, se reproduisant exac-

tement par le semis.—L'espèce doit en effet se reproduire ainsi; toutes ses graines doivent donner naissance à des individus en tout semblables à celui qui les a créés ; c'est le caractère essentiel, fondamental de l'espèce. Malheureusement le *Delphinium formosum* est loin d'avoir cette fixité de l'espèce. Depuis deux ou trois ans qu'on le cultive en Europe, il a déjà produit un certain nombre de variétés, qui se distinguent, ou par la forme des feuilles, ou par des nuances dans la grandeur et le coloris des fleurs. On pourrait donc lui contester son droit à l'espèce, ou alors il faut admettre que c'est une bien fragile espèce, puisqu'elle perd sa fixité après deux années de culture. Cette variabilité ne se rencontre que très-rarement chez les vraies espèces exotiques, sur lesquelles les jardiniers exercent leur intelligence et leur patience, pour arriver, après neuf ou dix années de persécutions de toutes sortes, à leur faire produire une faible variation, qui n'est souvent qu'un état maladif, mais avec laquelle ils obtiennent des variétés plus franches. Ce n'est pas, en effet, à la deuxième ni troisième année de culture qu'on a vu se produire la première variété de Dahlias, de Phlox, de Glaïeuls, etc. Il a fallu à ces plantes, pour perdre leur fixité, de nombreuses années de culture, pendant lesquelles elles sont arrivées graduellement à ce degré de dégénérescence qui amène la production des variétés.

Mais, que le *Delphinium formosum* soit une *espèce vraie, débarquée de Californie*, nous ne devons lui accorder que le mérite de la variété, puisque, par ses graines, nous ne pouvons être assurés de la reproduction du type; seulement nous répétons que c'est une des plus belles de ce genre.

Parmi les variétés qui sont déjà sorties de cette *espèce*, nous signalerons : 1° le *Formosissimum* que M. Baltet-Petit a exposé au Palais de l'Industrie, et qui se distingue par l'ampleur de ses fleurs dont le coloris est aussi plus riche ; 2° le *Formosum quadricolor*, exposé par M. Rougier-Chauvière, et dont les

fleurs, plus grandes que celles du type, présentent généralement six pétales ; les autres différences résident dans la forme et la découpure des feuilles. Nous ne parlons pas des autres variétés que nous avons observées dans un semis fait chez un de nos amis ; elles ne sont pas supérieures au type et ne doivent pas avoir les honneurs de la propagation.

F. HERINCQ.

CULTURE ET MULTIPLICATION DES RHODODENDRONS (SUITE)

FLORAISON FORCÉE. — Le *Rhododendrum* est un des végétaux les plus faciles à faire fleurir à jour fixe, deux et même trois mois avant son époque naturelle ; il faut pour cela, à l'automne, rentrer en serre tempérée les plantes que l'on désire forcer ; puis, si l'on veut une floraison en mars, par exemple, on les rentrera en serre chaude du commencement de janvier au commencement de février, selon que l'espèce est plus ou moins précoce ou que l'individu est lui-même plus ou moins avancé ; généralement les *Arboreum* fleurissent les premiers ; les *Ponticum*, *Catawbiense*, *maximum*, etc.. plus tard, et ont besoin, par conséquent, d'être rentrés les premiers, si l'on veut que les uns et les autres fleurissent ensemble. Il sera bon, dès qu'ils seront en pleine végétation, de les bassiner légèrement et souvent ; pour les espèces dont le bouton aurait de la peine à débourrer, on prendra une petite éponge mouillée et l'on humectera le bouton en le frottant légèrement de bas en haut. On doit aussi laver les feuilles avec cette éponge tous les huit ou quinze jours. Il faut avoir soin de tenir ses plantes le plus près du verre possible, de manière qu'il n'y ait rien qui empêche le soleil d'y arriver directement, parce que, quand la floraison a lieu en serre, la couleur des corolles est généralement plus pâle qu'à l'air libre dans un jardin, et, si elle se trouvait om-

bragée par d'autres arbustes, il serait presque impossible d'en reconnaître la variété par la couleur de ses fleurs.

MULTIPLICATION. — Les *Rhododendrum* se multiplient de semis, de marcottes, de boutures et de greffes diverses. On peut récolter des graines à l'automne ou dans le courant de l'hiver pour les semer au mois de mars ou au commencement d'avril, en pleine terre de bruyère, au nord, et, autant qu'il sera possible, le long d'un mur, pour qu'elles se trouvent à l'ombre. La graine étant excessivement fine, il sera bon de préparer convenablement le sol avec la fourche et le râteau pour en extraire les grosses racines et les cailloux ; on sèmera ensuite avec précaution pour que la graine ne tombe pas en grande quantité dans un petit espace ; mais pour le plus sûr, on peut la mélanger avec de la terre de bruyère tamisée très-fine et semer le tout ensemble. On ne doit pas recouvrir ces graines, pour ainsi dire ; il suffira de saupoudrer dessus légèrement un peu de terre tamisée et ensuite un peu de mousse coupée avec des ciseaux et rendue presque en poussière, ce qui empêchera la terre de durcir à la surface ; on donnera de suite un léger bassinage avec un arrosoir dont la pomme aura de très-petits trous ; on le répétera souvent si le temps est sec, de manière que le sol soit constamment frais. Ces graines ne sont pas longtemps à lever (six semaines ou deux mois environ), et à l'automne de la première année, le plant est déjà beau, si l'on a eu soin de le traiter convenablement.

Au printemps suivant, on peut éclaircir et repiquer ce plant, toujours en terre neuve, car c'est un point essentiel pour obtenir une belle végétation ; il vaut beaucoup mieux mettre la couche de terre de bruyère moins épaisse et la renouveler plus souvent ; 10 centimètres d'épaisseur de terre suffisent pour repiquer ce petit plant.

Pour les espèces délicates ou précieuses, il sera bon de les semer en terrines ou dans des caisses à semences ; on mettra

au fond, sur une épaisseur de 0m,02 ou 0m,03, selon la grandeur des pots ou des caisses, du gros gravier ou des morceaux de pots cassés, puis de la terre de bruyère jusqu'à 0m,02 ou 0m,03 du bord, et on sèmera comme il est parlé plus haut; l'on recouvrira le tout d'une feuille de verre. On peut semer de cette manière dès le mois de février et placer les pots ou les caisses en serre tempérée ou en orangerie, les graines germeront plus vite que dehors.

Quand elles seront bien levées, on retirera la petite feuille de verre de dessus pour laisser ce jeune plant à l'air libre dans la serre, et, vers la fin de mai, on le placera dans le jardin jusqu'au commencement de novembre, époque de les rentrer.

Si on veut hâter la floraison de ces jeunes sujets, l'on devra les cultiver seul à seul dans des petits pots; quand ils auront un an, c'est-à-dire au mois de mars suivant, on les retirera des vases dans lesquels on les a semés pour les repiquer dans d'autres vases et en terre neuve, en les espaçant; on mettra de suite quelques-uns des plus forts en pots, et, l'année suivante, à pareille époque, on répétera la même opération (1). On pourra pratiquer le premier ébourgeonnement sur les sujets les plus vigoureux, quand ils auront deux ans, et continuer ensuite, au moins une fois chaque année (de manière à multiplier les ramifications, principalement dans la jeunesse) et de préférence au printemps, parce que la plante a plus de force à cette époque qu'à toute autre pour développer les bourgeons que l'on désire, puis la protection de la serre y aide aussi. Il faudra rempoter le plant une fois chaque année; ce rempotage doit être fait dans le courant du mois d'août, parce que la plante a le temps de faire de nouvelles racines avant l'hiver, et se trouve par cela bien dis-

(1) Des semis que j'ai faits en 1852, il est résulté, pour ceux cultivés en pots, qu'à l'automne de 1855, un quinzième de ces semis avaient des boutons à fleur, et, en 1856, un huitième, tandis que, pour ceux faits à la même époque en pleine terre, deux ou trois seulement sur mille ont fleuri en 1856.



posée à faire la pousse du printemps ; il faut avoir soin de tenir les plantes le plus étroitement possible, c'est-à-dire dans des pots de petite dimension ; une plante bien portante, dont la motte est bien garnie de racines, doit être remise dans un pot un peu plus grand, de manière qu'il puisse passer un peu de terre neuve entre la motte et le pot ; si, au contraire, la plante est languissante et que les racines n'aient pas tapissé sa motte de terre, on aura soin de faire tomber avec les doigts, ou un petit bâton pointu, la terre qui n'adhère pas bien aux racines et de la remplacer par de la terre neuve ; un pot de la grandeur de celui d'où elle sort suffira, et quelquefois même il sera bon d'en mettre un plus petit si la motte se trouve réduite de beaucoup par la suppression de la terre et des racines pourries.

On posera les pots sur le sol sans les enfoncer et à l'exposition que nous connaissons déjà ; on fera bien de se procurer des escarbilles fines de charbon de terre, d'en couvrir le sol d'une épaisseur de $0^m,03$ et poser ensuite les pots par-dessus ; cela empêchera les vers de terre de causer de grands dégâts dans les pots, où ils s'introduisent par les trous du fond.

Marcottage ou couchage ordinaire. — Les racines se développent plus facilement et en plus grand nombre sur le bois de deux ou trois ans que sur du bois d'un an ; pour ce dernier, on devra faire les marcottes avec incision. Ce genre de multiplication est peu usité.

Bouturage. — Les boutures réussisent très-bien à froid sous cloches ou sous châssis, au nord, complétement à l'ombre ; l'époque la plus favorable est le mois de septembre. Les boutures doivent avoir $0^m,15$ environ de longueur et être formées de deux pousses, attendu qu'à la base, il y aura alors du bois de deux ans ; elles seront faites avec talon (les pousses vigoureuses de l'année reprennent difficilement). Cette multiplication m'a très-bien réussi pour la *Duchesse de Wurtemberg*. Les soins que cette opération exige sont des plus faciles ; ils consis-

tent tout simplement à repiquer les boutures en pleine terre de bruyère, à les priver complétement d'air sitôt plantées et à arroser de temps en temps, c'est-à-dire toutes les trois semaines ou tous les mois ; chaque fois, on essuiera les cloches ou les châssis en dedans et en dehors, et on enlèvera les feuilles mortes, s'il y en a ; le temps de faire ce petit travail suffira pour renouveler l'air concentré; on remettra les cloches ou les châssis, et l'on s'arrangera de manière que l'air extérieur pénètre dessous le moins possible.

Les soins, pendant l'hiver, sont de couvrir le tout de litière, de feuilles ou de paillassons assez épais pour empêcher la gelée d'arriver jusqu'aux boutures ; on ne découvrira qu'au moment du dégel. Au printemps, il y aura bon nombre de boutures qui auront des racines, et si, parmi ces dernières, il y en avait qui poussassent beaucoup, on pourrait sans inconvénient les mettre en pots, puis sous cloche ou sous châssis, pour les acclimater, en leur donnant, au bout de quelques jours, un peu d'air ; les autres boutures pourront être levées plus tard, vers la fin d'août, et traitées de la même manière.

Greffe. — On peut greffer à plusieurs époques de l'année ; la plus favorable est du 1er au 15 août. On peut pratiquer plusieurs genres de greffes, mais les deux qui offrent le plus de succès sont la greffe en fente et la greffe en placage. Pour celle en fente, le sujet ne doit être fendu que d'un seul côté; on doit choisir pour faire cette greffe un endroit propre et lisse, et le plus près du pied possible ; il faut qu'il y ait du côté opposé un bon œil ou une jeune pousse pour appeler la séve. Pour la greffe en placage, il n'est pas nécessaire qu'il y ait un tire-séve juste à l'opposé de la greffe, puisqu'on laisse une partie de la tête du sujet, qui ne sera elle-même supprimée qu'après la reprise de la greffe et même qu'à la fin de l'hiver, au moment ou la séve est pour se mettre en mouvement.

Ce qui contribue beaucoup à la reprise des greffes, c'est la

vigueur des sujets ; comme les greffes doivent être faites à l'étouffée, sous cloches ou sous châssis, sans chaleur artificielle, il faut que les sujets soient en pots, autant que possible, depuis le printemps, et aient au moins la grosseur d'une plume à écrire ; aussitôt que les greffes sont faites, il faut les bien priver d'air ; pour celles sous châssis, on fera bien de coller de petites bandes de papier partout où l'air pourrait pénétrer dans le coffre. On les laissera ainsi hermétiquement renfermées pendant quinze jours. Après ce temps, on lèvera les châssis, les uns après les autres, pour que les plantes soient le moins longtemps possible exposées à l'action du grand air, pour passer les greffes en revue, c'est-à-dire pour retirer les feuilles mortes, s'il y en a, parce qu'elles engendreraient de la pourriture, et pour donner de l'eau aux plantes qui en auraient besoin et s'assurer du degré d'humidité qui existe dans le coffre. Cela fait, il faut remettre de suite les châssis et recoller des bandes de papier ; si l'on a reconnu qu'il y avait trop d'humidité, on laissera le soleil frapper un peu sur le vitrage pendant quelques jours, c'est-à-dire qu'on ombragera un peu plus tard. Si, au contraire, il n'y avait pas assez d'humidité, on mouillerait un peu le sol sur lequel reposent les pots des sujets greffés et on les laisserait ombrés un peu plus longtemps. Quinze jours plus tard, on passera encore la même revue et l'on pourra se dispenser de recoller du papier pour relier les châssis au coffre et les châssis entre eux comme on l'a fait précédemment, à moins qu'il n'y ait de grandes ouvertures ; il faudra, comme par le passé, ombrer au moment où le soleil arrive dessus. Au bout de cinq à six semaines que les greffes sont faites, bon nombre sont parfaitement soudées, mais il y a toujours des retardataires, et c'est pour cela qu'il ne faut pas s'empresser de leur donner de l'air ; si quelque temps après il y en a encore qui ne soient pas complétement soudées, il sera bon de les retirer et de les maintenir sous cloche. On commencera à acclimater les greffes reprises en

mettant un petit pot sous un des bouts des châssis ; ensuite, il n'y aura qu'à les préserver de la gelée pendant l'hiver. A la fin du mois de mars, on pourra les sevrer, c'est-à-dire, couper le sauvageon près de la greffe et recouvrir la plaie avec de la cire à greffer, parce que ces sujets sont maintenant pour rester à l'air libre ; on supprimera aussi la ligature.

Si l'on veut que ces greffes poussent promptement, on les mettra de suite en pleine terre (neuve) de bruyère dans une bâche, au nord ; à la fin de mai, on retirera les châssis que l'on remplacera par des claies pour garantir les greffes du soleil qui pourrait les atteindre; on supprimera l'œil terminal de ces jeunes greffes, à moins qu'il n'y ait pas d'yeux bien formés à la base ; on pourra, si l'on veut, relever ce plant au mois d'août et le remettre en pots pour passer l'hiver en orangerie.

PROSPER PETEL.

(Extrait des *Bulletins du Cercle pratique de la Seine-Inférieure*.)

ARBORICULTURE.

Les lecteurs de l'*Horticulteur français* n'ont pas oublié les excellents articles de bonne culture pratique, publiés par M. Delaville fils aîné, jardinier au château de Fitz-James (Oise). Nous avons eu le plaisir de visiter le potager et les arbres fruitiers confiés à ses soins depuis treize années, et nous pouvons affirmer que notre jeune collègue est un des plus intelligents jardiniers de cette époque.

Parmi toutes les formes d'arbres qui tapissent les murs et les plates-bandes de Fitz-James, nous signalerons une plantation de trois ans, de vingt abricotiers, cordon oblique sur deux branches contre une cloison mobile en bois, qui fleuriront tardive-

ment et produiront des fruits très-savoureux. Voici comment M. Félix Malot, de Montreuil, décrit ce procédé :

« M. Delaville a formé un abri avec des panneaux mobiles en planches, qu'il place vers le 15 janvier au-devant de ses abricotiers, de telle sorte qu'ils se trouvent ainsi exposés au nord; plus tard il remet ces panneaux vers le nord, et ses arbres se trouvent ainsi au midi. Cette plantation a été faite au nord d'un petit mur de 0^m,60 de profondeur, dont le sommet affleure seulement le niveau du sol; ce petit mur est construit en briques posées de champ, que soutiennent, de 2 en 2^m, d'autres briques posées à plat et surmontées d'un dé de pierre ; chaque dé supporte des barres de fer percées de trous pour recevoir des fils de fer destinés à palisser les abricotiers. Tout le long de ce petit mur, et du côté du midi, règne un fossé large et profond de 0^m,50, qui a pour objet d'établir un courant d'air froid, pourvu qu'on couvre le fossé de planches et de feuilles, et qu'on laisse les deux extrémités ouvertes. On couvre ce fossé vers le 15 janvier, et à cette même époque les arbres eux-mêmes sont exposés au nord, grâce aux panneaux mobiles qu'on a placés du côté du midi, en les maintenant au moyen de petits poteaux; tout reste en cet état jusqu'à la pleine floraison. A cette époque, profitant d'un temps sombre et couvert, on remet les panneaux du côté opposé, de manière que les abricotiers se trouvent au midi, et l'on découvre entièrement le fossé. La fécondation s'opère rapidement ; ensuite, quand les fruits ont presque leur grosseur, on retire toutes les planches ; les abricots mûrissent comme s'ils étaient en plein vent, et ils sont meilleurs que ceux des espaliers. »

M. Malot n'est pas seulement un rapporteur consciencieux, il est un de nos premiers horticulteurs, ce que tout le monde sait. Le pêcher et la vigne ont toujours attiré son attention ; la charpente de l'arbre et la taille du courson ont rendu son nom célèbre. Il vient encore de perfectionner la forme carrée (sa fa-

vorite) appliquée au pêcher, en obtenant les sous-mères intérieures par des écussons de variétés d'une vigueur moyenne. Ce procédé rationnel, qui tempère la séve gourmande de ces membres verticaux et légèrement inclinés, a été remarqué par nous-même chez M. Darblay, à Saint-Germain-lez-Corbeil.

A la même époque, nous avons vu chez M. Vannier, jardinier à Vaires, un autre moyen d'obtenir les sous-mères intérieures du pêcher en espalier carré. Ces sous-mères sont horizontales au lieu d'être verticales; les plus rapprochées du sol auront l'extrémité la plus jeune greffée sur la branche-mère opposée, et cela alternativement. Vers le sommet du mur, l'espace à parcourir étant plus grand, un rameau est pris sur chaque mère, en face l'un de l'autre ; quelques années plus tard, on les marie par la greffe herbacée de leurs bourgeons terminaux. Le dernier cordon sera les flèches des deux branches-mères formant le V, recourbées intérieurement par un renversement d'équerre, dirigées vers l'axe par les greffes par rapproche. Cette méthode est recommandée par MM. Lachaume de Vitry et Picot-Amette d'Aincourt.

M. Vannier a dirigé une treille de vigne d'après la recommandation de Forsyth, en laissant chaque année sur les ceps des sarments longs de 2m, que l'on fait serpenter en s'élevant, au printemps; tous les yeux donnent des pampres fructifères, que l'on pince à deux feuilles au-dessus de la grappe, sauf celui du talon conservé pour remplacer, l'année suivante, cette branche tortillée en zigzag. Les autres coursons intermédiaires sont taillés à deux yeux et conduits à la manière ordinaire. Ce moyen hâte et accroît le rapport d'un mur, en le garnissant promptement. Essayons, mais n'abusons pas.

Cet axiome de prudence peut être répété aux pinceurs à outrance du pêcher. M. Luizet d'Ecully, qui les appelle ainsi, recommande le pincement à trois bonnes feuilles, c'est-à-dire à trois feuilles bien constituées, munies d'un œil à leur aisselle.

Les coursons seront pris dessus et dessous les membres et non devant, comme une autorité arboricole le professe. Ces coursons, longs de 12 à 15 cent., subiront le pincement à trois bonnes feuilles les années suivantes, afin de distancer et d'éclaircir convenablement les fruits; les branches de charpente auront 35 à 40 cent. d'écartement, et seront dirigées en hémicycle par une longue courbe vers le chaperon du mur. Ce traitement de la branche à fruit est un terme moyen entre le pincement sévère et la taille à la Montreuil; c'est le meilleur, et c'est le même que celui que nous lisons dans la Quintinie, jardinier de Louis XIV. M. Chauvelot de Besançon, MM. Bard et Durécu de Rouen, n'ont pas cessé de le répéter; c'est à peine si on les a entendus!

Quelles que soient les opérations en vert ou en sec pratiquées sur les arbres fruitiers, il ne faut pas négliger de les nourrir, selon leur santé, par des engrais liquides, au printemps, ou par des engrais solides, à l'automne, tels que débris de cornes, d'onglons de sabots de cheval, de laine, d'os, etc. Les engrais liquides sont les mêmes matières infusées dans le purin étendu d'eau; puis encore la matière fécale dans laquelle on a jeté du charbon de bois, du plâtre ou du sulfate de fer (1 kilog. de sulfate par hectolitre de matière), la dissolution de colle-forte, le guano délayé, la poudrette Laracine, composée de chair d'animaux, de sang, de phosphate ou de sulfate de chaux. Les arbres prenant une nourriture souterraine par l'extrémité de leur chevelu, on comprend que, pour les faire profiter de ces engrais, on devra, avant de donner ceux-ci au sujet, enlever une couche de terre autour du tronc, si les racines sont pivotantes; dans le cas contraire, on se contentera de gratter le sol avec un instrument en fer à deux ou trois dents. Les arbres très-productifs ou à écorce dure sont très-avides de ces engrais; ceux qu'on plante ne les détestent pas; alors il faut mélanger ces substances dans le trou, dessous et autour de la racine. Pour les plantations tardives,

on peut réduire ces engrais à l'état de pâte, ne fût-ce qu'avec de l'eau, de la bouse de vache et de la terre, et tremper les racines dans cette composition. Une leçon sur l'application de ces engrais a été donnée par M. C.-F. Willermoz, au palais Saint-Pierre, à Lyon, au cours théorique et pratique, suivi tous les lundis par un public nombreux, assidu aux démonstrations du savant professeur.

THIÉBAT-LARCHÉ.

EXPOSITION D'HORTICULTURE DE PARIS.

Le Palais de l'Industrie a reçu une seconde fois, cette année, les productions horticoles que le public a été admis à visiter du 26 septembre au 3 octobre.

Les fruits devaient nécessairement dominer ; c'est, en effet, ce qui est arrivé. Les fleurs n'étaient là que comme accessoire, pour l'ornement, si nous en exceptons cependant les *Dahlia*, pour lesquels des concours étaient ouverts. Aussi la Société a-t-elle changé la disposition de son exposition. Ce n'était plus cet élégant et aristocratique jardin du printemps dernier, qu'elle avait si habilement et si artistement créé dans la vaste nef du Palais. Les productions d'automne ne se prêtaient pas à cette pittoresque organisation. La Commission a donc abandonné, bien a regret sans doute, le grandiose emplacement de l'exposition dernière, et a fait dresser des tables dans une des galeries du premier étage où s'étalait la plus nombreuse et la plus riche collection de fruits qui ait jamais été réunie à Paris.

Elle mérite donc de fixer particulièrement notre attention, et d'être l'objet d'un examen spécial. Mais, avant de nous occuper de la partie pomologique de l'exposition, et du travail du Congrès qui a profité de cette exhibition pour continuer à Paris le travail qu'il a si impartialement commencé à Lyon,

en 1856, parcourons la partie florale ; elle ne manque pas non plus d'intérêt.

La première place appartient naturellement aux Dahlias, comme plantes de saison. On admirait les collections riches et variées, en fleurs coupées, de MM. Baltet-Petit, Basseville, Dufoy (Alphonse), Gagne, Mézard, Rausot, Rendatler, et Rougier-Chauvière.

Plusieurs semis nouveaux ont été présentés à l'appréciation du Jury par MM. Anceau, Catillon, Couvreux, Devoitine, Laloy, et Lenoir; mais nous nous garderons bien de porter le moindre jugement sur ces nouveautés, ayant été trop souvent dupé par le Dahlia qui pourrait être regardé comme le symbole de l'inconstance.

Les Reines-Marguerites brillaient aussi de tout leur éclat. Il et vrai qu'elles sortaient des cultures de MM. Fontaine, Tollet et Truffaut père. — Nous n'entendons pas parler ici d'une quatrième collection composée, évidemment, avec les plus sales ramassis des marchés aux fleurs, et qui ne sont pas faits pour conquérir, à cette charmante introduction du Père d'Incarville, de nouveaux admirateurs ; nous ne comprenons pas comment la commission d'admission a pu accorder une place à de pareils rebuts.

Cette collection appartenait à M. Belliard, cet ex-tailleur d'Alençon, qui a fait et fait encore tant de bruit avec ses prospectus de Reines-Marguerites *couronnées*, et qui a la hardiesse de prendre le titre d'horticulteur. Nous protestons d'abord contre cette usurpation de titre. M. Belliard horticulteur! oh non! impossible ; c'est une trop monstrueuse anomalie. Pour être horticulteur il faut posséder autre chose que le tablier et la serpette. L'horticulture est une science qui exige des connaissances multiples qu'on ne peut acquérir que par l'étude, ou par une longue pratique ; et le cerveau Belliard n'a jamais été le réceptacle de toutes ces connaissances. En outre il est indispensable, pour être *créateur*, comme prétend l'être

celui des Reines-Marguerites couronnées, de posséder le sentiment si délicat du bon goût, qui fait discerner le beau du laid; et certes, l'ex-tailleur d'Alençon, avec les plantes qu'il a exposées, n'a pas donné la preuve que ce sentiment-là habite en lui.

Nous avons eu déjà occasion de parler de *ces fleurs nouvelles inconnues dans tous les pays*, pour parler comme le prospectus Belliard. Le ton badin avec lequel ce sujet était traité a montré à nos lecteurs qu'il ne fallait pas prendre ces plantes au sérieux. Aujourd'hui, nous pouvons leur dire : C'est une *jubilante* mystification. Vraiment nous ne comprenons pas que le directeur du Pré Catelan ait refusé, l'année dernière, les Reines-Marguerites du tailleur alençonnais. Elles auraient bien plus provoqué l'hilarité des promeneurs que son François 1er et son Charles-Quint illuminés. Au Palais de l'Industrie on s'en tenait les côtes. Du reste, la Commission d'organisation de la Société Impériale ne les aurait acceptées que pour édifier le public sur leur *suprême* infériorité. Dans ce cas, il faut la féliciter ; elle a complétement réussi. M. Belliard aura beau appuyer maintenant ses nouvelles et intéressantes créations, des paroles élogieuses de M. le baron Leguay, délégué de la Société de Paris à l'exposition d'Alençon, il ne trouvera plus que des personnes disposées à lui répondre ceci : Le baron n'a pas alors meilleur goût et n'est pas plus connaisseur que le marchand d'habits. — Mais nous aimons à croire que ces paroles élogieuses ne sont jamais sorties de la bouche d'un délégué de la Société Impériale et centrale de France : c'est une *illusion d'acoustique* de la part du tailleur bas-normand.

Nous ne prétendons pas dire cependant qu'il y a mauvaise foi dans l'acte de M. Belliard. Nous déclarons, au contraire, « *qu'il y va avec la meilleure foi du monde*, » comme on dit vulgairement. Pour lui, il est convaincu que ses Reines-Marguerites dépassent de 1,000 coudées, même plus, celles de MM. Fontaine, Tollet et Truffaut, et c'est très-naturel : d'abord

ce sont ses enfants ; ensuite il est tailleur, et le bon goût d'un tailleur est, selon moi, quelque peu problématique : du reste, ami lecteur, examinez bien la coupe de vos habits et dites-moi, la main sur la conscience, si tous les tailleurs en général, et le vôtre en particulier, possèdent ce sentiment-là.....

Il n'est donc pas étonnant que celui d'Alençon trouve magnifiques et superbes des Reines-Marguerites dégénérées, ou retournant au type primitif. Ses Reines-Marguerites couronnées ne sont pas autre chose ; leurs fleurs, ou mieux, leurs capitules présentent : tantôt une rangée extérieure de ligules, avec les fleurons du centre un peu plus allongés que de coutume ; tantôt deux ou trois rangées régulières de ligules, avec les fleurons du centre inégalement transformés en languettes malheureuses, qui semblent n'avoir pas eu assez d'étoffe pour se faire confectionner un habit pareil à celui des ligules de la circonférence. A ces deux formes, ajoutez des dégradations de teintes au milieu des fleurs, et vous aurez des exemples de ces *fleurs inconnues* avec lesquelles l'auteur pourrait, s'il le voulait, se faire cinquante mille francs de rente ; mais il ne le veut pas. Il veut faire profiter tout le monde de sa sublime découverte. — C'est lui-même qui me l'a dit. — Il ne vend pas ses graines ; il les donne en échange de 15 et 20 centimes par graine. Quel noble désintéressement ! Il méritait certainement une belle récompense, et le Jury ne lui a rien accordé ; *quelle injustice !*

Disons aussi que le Comité des récompenses n'était pas embarrassé pour placer ses médailles.

Les *Petunia*, par exemple, avaient quelques droits à ses largesses. Que peut-on trouver, en effet, de plus riche et de plus varié que la collection de M. Rendatler de Nancy. Le *Petunia madame Lhuillier*, ce Pétunia impossible, disait-on, avec son étoile blanche encadrée de rouge, figurée dans notre numéro de février, y brillait au premier rang, et parfaitement étoilé. Mais, disons-le cependant, cette remarquable variété ne se

présente pas toujours aussi parfaite ; comme toutes les plantes à fleurs panachées, elle joue souvent ; l'étoile disparaît ou perd de sa régularité, et il se rencontre des individus dont toutes les fleurs sont unicolores. Ce sont de ces accidents sur lesquels l'horticulteur ne peut rien, et l'amateur qui aime les panachures doit en courir les chances. Nous en dirons de même pour la variété *Louis Ingelrest*, avec ses cinq bandes rose vif, séparant les lobes de la corolle. Ces plantes existent bien ; on a pu les voir à l'exposition ; mais elles sont inconstantes. *Louis Van-Houtte* est aussi une plante de premier mérite, beaucoup plus belle que la figure que nous en avons donnée ; le coloris est plus rouge et plus brillant.

Les autres collections de Pétunias exposées appartenaient à MM. Thiery-Tollard, François Dufoy, Frulon. Les Roses n'étaient représentées que par des fleurs coupées, exposées par MM. Fontaine, Frédéric Bray, Alloiteau, Lévêque dit Réné.

La plus grande merveille que nous avons vue à cette fête florale et pomologique, est assurément la présence de deux Camellias en fleurs exposés par M. Courtois, successeur de Tamponet. Des *Camellia* donnant une seconde fleuraison au mois de septembre, non pas accidentellement, mais bien par le travail de l'homme, est une preuve évidente que l'horticulteur n'est pas un simple manouvrier, et que l'*illustre* créateur des Reines-Marguerites couronnées commet une usurpation flagrante en prenant ce titre. Ces deux Camellias n'ont pas été compris par tout le monde. La plus grande partie des visiteurs admiraient davantage d'autres merveilles de l'art horticole, qui ont en effet beaucoup de mérite. Nous voulons parler des plantes gigantesques de la collection de M. Burel. Cet habile horticulteur, auquel nous avons souvent adressé des éloges dans ce journal, pour la belle culture des plantes qu'il exposait, avait cru devoir s'abstenir, pendant ces dernières années, de paraître aux expositions. — Peut-être avait-il de justes motifs pour agir

ainsi ; c'est une question que nous ne devons pas chercher à éclaircir. — Il a fait une brillante réapparition dans les arènes avec une légion de géants ; nous n'avons qu'à crier bravo ! Ses *Veronica Hendersonii*, *Meldensis*, ses *Lantana*, *Fuchsia*, sont, en effet, des spécimens uniques par leur dimension et leur belle culture. Quant à ses collections de *Fuchsia* et de *Pelargonium inquinans-zonale*, elles sont riches et d'un bon choix. Nous ne pouvons pas nous prononcer sur les nouveaux semis de ces arbustes qu'il a présentés ; le temps nous a manqué pour les examiner.

M. Sellier, jardinier de Mme de Vatry, le suit de près dans cette culture exceptionnelle ; il avait exposé plusieurs magnifiques individus de Lantana, qui ont été admirés des visiteurs.

Les collections de plantes de serres, de MM. Debrie père et Debrie fils, renfermaient aussi quelques beaux sujets sur lesquels s'est fixée l'attention des connaisseurs. Le *Latania Borbonica* de M. Debrie père est certainement le plus bel individu qui existe dans les collections d'amateurs.

Quelques petits lots et des gains nouveaux de Verveines se trouvaient comme perdus au milieu de toutes les riches collections pomologiques.

Les Glaïeuls nouvellement obtenus par M. Chapron relevaient hardiment la tête entre deux lots de magnifiques poires ; et franchement ils en avaient le droit. Vers la fin de l'exposition M. Verdier (Eugène) en a exposé une belle collection avec quelques roses coupées.

Mais ce que M. Verdier a exposé de plus remarquable, c'est une gigantesque et merveilleuse touffe de *Gynerium argenteum*, qui avait vingt-quatre élégantes et soyeuses panicules de fleurs argentées. Cette plante est décidément acquise à nos jardins. Le Muséum la cultive depuis plusieurs années en pleine terre où elle fleurit depuis deux ans. Mais c'est dans nos provinces méridionales qu'il faut la voir. Nous en avons vu, le

printemps dernier, de magnifiques et vigoureuses touffes, à Hyères près Toulon, chez M. Rantonnet qui possède en outre dans son jardin, et à l'air libre, d'admirables sujets d'arbustes de la Nouvelle-Hollande et du cap de Bonne-Espérance, dont nous donnerons prochainement la liste.

MM. Lierval et Rendatler avaient exposé quelques beaux Phlox, sortant du ***Phlox decussata***, et plusieurs gains récemment obtenus de semis.

Une collection de fleurs coupées de roses trémières attestait par sa présence que M. Bacot père cultive toujours avec succès sa plante de prédilection.

Nous avons retrouvé à cette exposition automnale les ***Pelargonium zonale***, que MM. Gustave Lenoir, Chardine, Sellier, Plet, Malet père et Jarlot, avaient déjà exposés à celle du printemps.

Les plantes variées de serre étaient représentées par les lots de MM. Bereau, Chantin, Dieuzy-Fillon et fils, Gontier fils, Gout, Guétrel, Landry, Luddemann, Pilatre-Jacquin, Rougier-Chauvière, Ryfkogel, et Thiery-Tollard.

De beaux *Begonia* ornaient pittoresquement les collections de MM. Ryfkogel, Luddemann, Rougier-Chauvière et Thiery-Tollard. Ces plantes sont aujourd'hui très à la mode; leur feuillage de forme irrégulière présente des teintes très-variées, chatoyantes et d'un aspect très-agréable ; aussi les *Begonia* ont-ils le précieux avantage d'entrer dans l'ornementation des salons. Les ***Begonia Rex, Prince Troubetzkoy, M Wagner, argentea guttata, Lazuli*** et ***miranda***, sont les dernières nouveautés introduites dans les cultures, et qui méritent d'y figurer.

Les *Canna* sont également à l'ordre du jour. On commence à les faire entrer dans l'ornementation des jardins, où ils produisent un ravissant contraste, au milieu de notre végétation indigène, mais quand ils sont plantés convenablement. Jusqu'à ce jour nous n'avons rencontré nulle part une heureuse plantation de Balisiers. Oui certainement il faut réunir plusieurs pieds de ces

plantes, pour produire de l'effet; mais c'est par groupes et non en massifs. Les grandes corbeilles du square de la tour Saint-Jacques et du Jardin des Plantes ne représentent que des masses vertes qui ne disent rien; c'est un tas de verdure et voilà tout. Toutes ces magnifiques feuilles se pressant les unes sur les autres, ne permettent pas au moindre rayon lumineux de se jouer au travers de leurs larges limbes aux couleurs d'un vert clair, glauque, ou rouge brun. Ainsi pressées, on ne jouit pas du port si majestueux de ces plantes, qui rappellent la végétation des pays tropicaux. On obtiendrait un effet bien plus grandiose, en faisant des groupes de 7 ou 8 touffes plantées à un mètre les unes des autres. Alors là, les *Canna* développeraient librement leur feuillage; toutes les feuilles prendraient leur position naturelle, en s'entre-croisant gracieusement, et, tout en formant des masses, ce vigoureux feuillage laisserait néanmoins apercevoir le port particulier de ces admirables plantes; c'est précisément ce port tout différent de celui des plantes de notre climat, qui fait tout le charme, tout le mérite des Balisiers. Les massifs de *Canna*, tels qu'on les fait aujourd'hui, produisent exactement l'effet, vus de loin, d'un tas de feuilles de choux du carreau des Halles; et certes on ne peut pas dire qu'un tas de choux soit quelque chose d'élégant. Établissons des massifs compactes de Dahlias, de Rosiers, de Chrysanthèmes, etc., qui sont d'ornement par leurs fleurs, mais pour les Balisiers dont le mérite ornemental réside uniquement dans le port, distançons les touffes pour que les feuilles s'étalent et prennent leur position naturelle.

Un autre genre de plantes à feuillage ou port ornemental, le genre *Caladium*, était représenté à cette exposition, par un petit lot de nouveautés appartenant à M. Chantin, et dans lequel nous avons remarqué les *Caladium Argyrites*, *Chantinii*, *Houlletii*, *Joschtii*, *Neumannii*, etc.

Quant aux autres nouveautés d'introduction récente, nous citerons :

Pogonia discolor, et *nervilea*, *Lycopodium dichotomum*, trois plantes de Java exposées par M. J.-A. Willinck, d'Amsterdam ;

Les Conifères dont les noms suivent, exposées par M. Portemer fils, de Gentilly (Seine).

Abies lasiocarpa et *Paloniana*, *Thuia Lobbii* de la Californie ; — *Torreya grandis* et *Cephalotaxus robusta* de Chine ; — *Chamæcyparis argentea* et *thurifera*, *Pinus don Pedrii*, du Mexique. — A ces conifères se trouvaient joints trois *Berberis* indéterminés provenant du Pérou, du Sikkim et de la Chine.

Enfin nous rappelons les deux variétés nouvelles de *Delphinium*, mentionnées à l'article *Delphinium formosum*, page 99.

F. Herincq.

COURRIER HORTICOLE.

La Société d'acclimatation, — bâtonnée par MM. Carrière et Léon Gozlan, — est à la piste des *Rhamnus chlorophorus* et *utilis*, Nerpruns chinois produisant le Lo-kao, ou vert de Chine, et dont M. Paillet possède de jeunes exemplaires. La Chambre de commerce de Lyon propose un prix de 6.000 fr. qui sera décerné à celui qui présentera une matière colorante propre à donner à la soie une teinture verte aussi solide, aussi belle à la lumière artificielle que l'est celle obtenue avec le Lo-kao. Cette substance devra être livrée au commerce à moins de 10 fr. le kilogramme.

Ladite Compagnie a reconnu que : 1° le ver à soie quercien fournissait en Chine, dans certaines localités où le chêne abonde, deux récoltes par an; 2° le ver à soie du ricin (*Bombyx cynthia*) se nourrissait parfaitement avec les feuilles du chardon à foulon. S. Exc. le ministre de la guerre, versé dans les sciences in-

dustrielles, agricoles et horticoles, fait propager l'élevage du ver à soie du ricin, parce qu'il a reconnu que son tissu était convenable pour les gargousses d'artillerie et les tentes militaires.

Un membre zélé de cette susdite Société, M. Sacce, dit que le Lupin jaune doit changer complétement la culture des terres sablonneuses, parce qu'il s'y développe vigoureusement sans aucun engrais, et que, enfoui quand il est vert, il constitue une fumure assez intense pour qu'on puisse semer ensuite avec avantage du seigle ou du froment. — Rien de nouveau sous le soleil. — Il est vrai que l'on recherche aujourd'hui les idées de nos ancêtres, perdues dans les bouquins poudrés. Telle la Société du Bas-Rhin, qui copie un auteur du XVIII[e] siècle, donne des procédés de culture excentriques sur la floraison perpétuelle des rosiers, la coloration des tulipes et le semis d'œillets simples dans une fève pour les faire doubler.

Cette page du neuvième bulletin strasbourgeois eût été mieux remplie par la rectification de la description du Jardin botanique de Nancy, faite précédemment par M. Kirschelger.

Le semis de la graine d'œillet dans une fève a de l'analogie avec le semis de petits pois dans un navet creusé rempli de terreau et replanté tel sans être *dépoté*, après avoir subi quelques incisions dans le tubercule, pour faciliter la sortie des racines. Pour compléter cette homœopathie végétale, M. Joigneaux fait germer les grains de betterave dans une grosse racine de betterave creusée à cet effet. Le rhizome du *Dioscorea batatas* jouerait un grand rôle dans ces futilités, s'il n'était menacé d'être remplacé dans les jardins par le *Tayo*, introduit en France par le capitaine Salles, par l'*Aracacha esculenta*, envoyé d'Amérique par Gaudot, intrépide voyageur naturaliste : cette dernière devrait être déjà répandue, sans la maladresse d'une célèbre maison horticole de Paris.

Paris. — Imp. horticole de J.-B. Gros et Donnaud, rue Cassette, 9.



Blanchard pinx. Visto sc

Linum.

1 Grandiflorum. 2 Sibirium. 3 Campanulatum. 4 Perenne var. album

LES LINS (PL. X.).

1. *Linum grandiflorum*; 2. *sibiricum*; 3. *campanulatum*; 4. *perenne var. album*.

ETYMOLOGIE : du Celtique *Lin*, Fil.—Les grecs en ont fait leur *Linon*, les latins *Linum*; les français *Lin*, d'où le mot *Linge*; — de la filasse qu'on extrait de leurs tiges.

FAMILLE des Linacées : Pentandrie, pentagynie de Linné.

CARACTÈRES GÉNÉRIQUES. Le genre Linum comprend des herbes et quelques sous-arbrisseaux, presque tous indigènes de l'Europe. Leur tige est cylindrique et garnie de feuilles simples, alternes, rarement opposées : elles se ramifient le plus souvent au sommet en un élégant corymbe, dont les rameaux sont terminés par des fleurs généralement grandes, et de l'aspect le plus agréable, mais malheureusement très-fugaces : — « Le matin les voit naître ; le soir les voit souvent périr. » — Cependant par suite de l'allongement continuel de la tige, qui émet de nouveaux rameaux, la floraison de ces plantes est très-prolongée. Chaque fleur présente : un calice à cinq sépales persistants; une corolle imitant la corolle campanulée. à cinq pétales ovales obtus munis d'un onglet; cinq étamines plus courtes que les pétales, à anthères sagittées, et cinq filets stériles.

L'ovaire est libre au centre de la fleur, et surmonté de cinq styles filiformes. Le fruit est une capsule globuleuse à cinq loges divisées chacune en deux logettes par une cloison incomplète; chaque loge contient une graine aplatie luisante.

HISTORIQUE DES ESPÈCES. — On connaît aujourd'hui 80 espèces de Lin; mais 8 ou 10 seulement sont entrées dans le domaine de l'horticulture. Par leur port léger, élégant, et par la grande quantité des jolies fleurs qu'elles produisent, elles sont dignes de figurer dans nos jardins.

Le *Linum grandiflorum* (fig. 1) ou Lin à fleur rouge, est sans contredit la plus belle espèce. Introduite de la Mauritanie en Europe en 1817, elle n'y fit qu'une assez courte apparition ; sa cul-

ture n'était pas connue, on ne put la conserver. Depuis la conquête de l'Algérie, elle fut réintroduite plusieurs fois, mais sans succès. Aujourd'hui, cependant, on est parvenu à lui faire prendre un diplôme de naturalisation; elle est acquise à l'ornementation des parterres. C'est une plante annuelle, haute de 35 à 40 centimètres, dressée, se ramifiant dès sa base, et produisant tout l'été les plus charmantes fleurs, qui sont très-grandes et d'un beau rouge carmin.

Le *Linum sibiricum* (fig. 2) est une espèce vivace, introduite de Sibérie dans les cultures depuis 1775. Ses tiges sont dressées, hautes de 60 à 80 centimètres, se divisant au sommet en rameaux longs et flexueux, qui portent, pendant les mois de juin à août, de grandes fleurs bleues, beaucoup plus grandes que celles du Lin vivace (*Linum perenne*).

Le *Linum campanulatum* (fig. 3) est originaire des régions méridionales de la France; il porte aussi les noms de *flavum* et de *glandulosum*. Les belles et grandes fleurs jaunes de cette espèce, ses feuilles élargies et spatulées, la distinguent très-nettement de ses congénères. Sa tige n'atteint que de 20 à 30 centimètres de hauteur; elle se divise au sommet en rameaux bifurqués et courts qui portent de 3 à 5 fleurs d'un beau jaune d'or, quelquefois marquées de stries orangées à la base du limbe des pétales. Cette espèce est vivace, et croît naturellement dans les endroits secs et arides.

Le *Linum perenne album* (fig. 4) est une variété à fleurs blanches, du *Lin vivace*, obtenue il y a une dixaine d'années par un horticulteur des environs de Paris.

On cultive encore les *Linum usitatissimum* (Lin à filasse) espèce annuelle à fleurs bleues; — le *Linum perenne* ou Lin vivace à fleurs bleues, — les *trigynum* et *quadrifolium*, espèces sous-frutescentes à fleurs jaunes; la première des Indes orientales, la seconde du cap de Bonne-Espérance. Toutes deux, par conséquent, demandent la serre pendant l'hiver. Le *trigynum* est

une très-belle plante pour l'ornement des salons; elle fleurit pendant presque tout l'hiver. Dans ce moment, j'en possède un pied tout couvert de ses magnifiques et larges fleurs jaunes.

Pour terminer, nous signalerons aux amateurs une charmante et gracieuse espèce, le *Linum tenuifolium*, indigène à la flore parisienne et qui croît dans les sols les plus arides. Elle est vivace, à tiges grêles, se divisant au sommet en rameaux presque capillaires sur lesques sont implantées de délicates fleurs blanc rosé ou carné tendre, avec ses pétales parcourus d'un fin réseau de lignes purpurines ; c'est de la plus ravissante coquetterie.

Culture. — Excepté les deux espèces que nous avons signalées pour la serre tempérée, les autres sont des plantes essentiellement rustiques qu'il faut traiter cavalièrement. Les Lins, celui de Sibérie surtout, ne demandent que la mise en place et quelques arrosements. Le *Linum campanulatum* exige un peu plus de soins. Originaire du midi de la France, et croissant dans les terrains secs et arides, il s'accommode peu de la température hivernale de Paris. En lui donnant un petit coin de l'orangerie près du jour pendant l'hiver, et en lui rendant la pleine terre à la belle saison, on s'assurera de ses fleurs pour tout l'été. — Le Lin à fleurs rouges, étant annuel, doit être semé vers la fin d'avril, tout simplement en pleine terre en recouvrant avec du terreau, et en maintenant toujours le sol un peu humide. Quand le plant a 3 ou 4 centimètres on le repique en pépinière dans un sol léger et bien ameubli en tronquant l'extrémité du pivot. Le moment de la mise en place arrivé, on enlève en motte. Lorsqu'on veut en avoir une corbeille entière, on peut semer en place.

Maintenant, si nos lecteurs veulent jouir de ces plantes charmantes, nous leur donnerons le conseil de composer une large corbeille avec les quatre espèces qui sont figurées dans notre planche X. La bleue au centre, et en masse ; puis une, deux ou

trois rangées circulaires de blanches, autant de rangées de rouges pour encadrer les blanches, et enfin la jaune pour faire bordure. Ainsi disposées, ces quatre plantes formeront une délicieuse corbeille à la mode, qu'on pourra jeter sur une pelouse à quelque distance de l'allée ; car en général ces sortes de corbeilles ne font d'effet que vues de loin.

F. Herincq.

DIANTHUS SUPERBUS. L. (pl. xi.)

Comme son nom l'indique, cet Œillet est une très-gracieuse et très-jolie plante, qui mérite à tous égards de se répandre dans os jardins ; du reste la planche de ce numéro, représentant le *Dianthus superbus* me dispense de tout éloge en faveur de sa beauté. Il est vivace et rustique comme l'Œillet de Chine ou celui de Gardner. Ses nombreuses fleurs odorantes, d'un rose très-pâle un peu gris, souvent carnées et parfois blanches, surtout en vieillissant, se succèdent depuis juin jusqu'au milieu de septembre. Ses boutons laissent apercevoir l'extrémité des pétales d'un rouge assez intense. Il ne s'étale point, mais s'élève presque droit, de manière à atteindre 30 ou 40 centim. Ses tiges se ramifient vers leur sommet et portent, chacune, plusieurs fleurs (3 ou 5 en moyenne) assez longuement pédonculées, et formant un corymbe en général très-lâche. Ses feuilles, longues de 4 à 8 cent., étroites, presque linéaires, aiguës et glabres, donneraient à la plante une apparence un peu grêle, si des fleurs très-abondantes n'en changeaient complétement l'aspect. Celles-ci ont un calice de 3 cent. environ, muni de 4 écailles dont 2 plus longues, se terminant brusquement en une pointe aiguë et courte. Ce calice, rougeâtre et verdâtre à la fois, se divise en 5 parties longues de 5 ou 6 millimètres et lan-



Blanchard pinx. Visto sc.

Dianthus superbus, Linné.

céolées. Enfin les pétales dont nous avons indiqué la couleur sont *pennatifides*, ou fendus ***au delà du milieu*** de leur limbe divisé en lanières linéaires, divergentes, présentant presque l'aspect des barbes d'une plume. C'est là ce qui rend les fleurs de cet Œillet si gracieuses et si élégantes; et, lui donnant, comme je le disais, une apparence plumeuse, l'a fait confondre souvent avec les ***Dianthus monspessulanus*** de ***Linné*** et ***Plumosus*** de ***Sprengel***. Mais il se distingue nettement du premier en ce que ses tiges portent toujours plus de fleurs, que le limbe de ses pétales est bien plus étroit, et que les écailles de son calice n'atteignent pas, à beaucoup près, la moitié de la longueur de celui-ci. Le ***D. superbus*** diffère encore plus du ***D. plumosus***; car ce dernier a des fleurs solitaires, et les écailles du calice linéaires, écartées et seulement un peu plus courtes que le tube.

J'ai insisté à dessein sur les caractères distinctifs et spécifiques de notre Dianthus, pour que cette jolie espèce ne soit plus confondue avec les deux autres; cultivée anciennement, elle eut trop de noms, et ses noms d'emprunt s'appliquant en outre souvent à des espèces peu dignes d'intérêt pour l'horticulture, on la confondit et on la rejeta peu à peu.

Le ***Dianthus superbus*** appartient à la flore parisienne : y est-il bien spontané? je n'oserais l'affirmer. Pourtant, quoique plante rare pour nos environs, il existe plusieurs localités où elle se trouve, ainsi entre Dannemarie et Bray (Seine-et-Marne), à Provins et le long de la Juine.

M. Émile Goubert lut dernièrement à la Societé botanique une note sur cet Œillet, et indiqua quelques localités où il existe, signalant toutefois sa rareté et le petit nombre d'échantillons qu'on peut trouver dans chaque.

C'est dans les prairies subalpines qu'il faut chercher le ***Dianthus superbus***, de 1000 à 1600 mètres au-dessus du niveau de la mer. J'ai pu moi-même l'observer quelquefois dans ces régions, mais nulle part je ne l'ai vu aussi beau et aussi abon-

dant que dans la vallée de Samaden, en Engadine, sur les confins des Grisons suisses. Il croît là comme la *Bellis* de nos champs, entouré de plantes dont plusieurs appartiennent déjà à l'horticulture, et dont d'autres mériteraient une place dans les parterres. Ainsi à Bevers et à Samaden, à côté du *Dianthus superbus*, je voyais le brillant *Lychnis flos Jovis*, le curieux *Aquilegia attrata*, le charmant *Lilium martagon*, le *Cotoneaster vulgare*, le *Centaurea Rhapontica*, les *Arbutus uva ursi* et *alpina*, toutes plantes cultivées pour l'ornement. Les autres compagnes de ces jolies espèces, je l'ai dit, devraient être importées aussi dans les jardins : c'étaient le *Senecio abrotanifolius* avec ses feuilles découpées et ses fleurs jaune capucine; le *Daphne striata*, une espèce très-rare, mais la plus jolie, je crois, des *Daphne*; le *Gentiana ciliata*, avec son apparence délicate et les jolis cils de sa corolle; le *Gypsophila repens*, qui est une plante excessivement facile à cultiver et aussi jolie que nos *Silènes*, et un grand nombre d'autres encore, que je ne veux pas nommer, craignant que mon amour pour les plantes de nos montagnes d'Europe ne me laisse plus voir si l'espèce que je citerais, charmante dans une collection botanique vivante, si je puis dire, le serait encore dans le jardin de l'amateur horticole.

Le *Dianthus superbus* était donc oublié et rejeté, nous l'avons dit, sauf par M. de Presle, qui l'a dans sa propriété à Parouzeau, lorsque M. Foissy, qui cultive au Muséum les plantes les plus difficiles de montagnes, en pleine terre, comme seul il sait le faire, le rapporta d'Espagne, et en orna ses plates-bandes. Tout le monde put admirer ce beau *Dianthus suberbus*, et, grâce à l'obligeance de son introducteur, il va rentrer dans les cultures horticoles.

A. De Talou.

ROSES NOUVELLES.

Chaque année nous annonçons les nouvelles variétés de Rosiers mises au commerce, et une année suivante, notre intelligeant collaborateur, M. Eugène Verdier fils aîné, en fait l'analyse et signale celles qui méritent d'être conservées. La culture apprend, en effet, à l'horticulteur observateur, si la plante est réellement bonne, ou si elle n'est qu'une ancienne connaissance rebaptisée, ou encore une espèce peu florifère, épanouissant mal, n'offrant rien de particulier, peu digne enfin d'entrer dans le rosarium de l'amateur.

Pour éviter ce temps perdu, ces défections, et conserver pour en même temps la haute réputation de son nom et de sa maison de commerce, M. Eugène Verdier a parcouru cette année les établissements de France qui s'occupent plus spécialement de la culture du Rosier, et s'est assuré *de visu* du mérite des gains de 1858.

Cette année il n'annonce donc que les nouveautés suivantes, qu'il recommande, tout en laissant encore une légère responsabilité sur les obtenteurs, attendu qu'on ne peut pas, dans un grand voyage, apprécier sans réserve la valeur d'une plante quelconque.

HYBRIDES.

Virginale (Lacharme), vigueur moyenne; fleur moyenne, pleine, bien faite, blanc pur.

Mignard (Baltet frères), vigoureuse, fleur grande, presque pleine, en panicules, beau rose vif, comme liséré blanc, multiflore.

M. E. Verdier a acquis l'édition complète de cette belle variété.

Empereur de Maroc (Guinoiseau), vigoureuse, fleur grande,

pleine, imbriquée, en corymbes, très-pleine, épanouissant bien, rouge vif velouté passant au noirâtre.

Anna de Diesbach (Lacharme), fl. gr., pleine, beau rose carminé à reflets.

Le *Mont-Vésuve* (Ducher), fl. moy., pleine, pourpre noir velouté.

Ambroise Verschaffelt (Vindrin), fl. gr., rouge clair passant au violet pourpre, éclairé feu.

Orderic Vital (Oger), issue de la Baronne Prévost, rose tendre.

Salomon (Guinoiseau). vig., fl. moy., rose vif, revers des pétales rose pâle.

Beauté de Rœyghem (X...), rose bordé blanc, strié carmin, bien remontante.

ILE-BOURBON.

Docteur Berthet (Damaisin), vig., fl. gr., pleine, rouge cramoisi brillant, florifère.

Édith de Murat (Ducher), bonne forme, moyenne, blanc légèrement teinté rose.

THÉS.

Madame Daru (Morlet), très-vigoureuse, fl. gr.; rose vif nuancé; multiflore.

Madame Damaisin (Damaisin), tr.-vig., feuillage étoffé, fleur globuleuse carné nuancé saumon, fleurissant abondamment.

LESCUYER.

FRUITS NOUVEAUX.

Tous les fruits que nous allons signaler ont été examinés et recommandés par des hommes aussi honorables que compé-

tents ; c'est donc une excellente garantie, pour les acheteurs qui, malheureusement, éprouvent trop de déceptions avec les nouveautés. Nous indiquons en tête le nom des horticulteurs chargés de les livrer au commerce.

MM. Luizet père, fils et H. Simon à Ecully, près Lyon (Rhône).

Poirier *Beurré Luizet* (Luizet père). Arbre robuste paraissant fertile ; fruit mesurant 24 centimètres de circonférence sur une hauteur de 11 centimètres ; épiderme jaune d'or, lisse, relevé de striures rousses, lavé très-légèrement d'une teinte rousse ; chair mi-fine, blanche ; eau abondante, très-sucrée, passablement parfumée. Dégusté le 28 novembre, par la Commission de la Société du Rhône.

M. F. Gaillard, à Briguais (Rhône).

Poirier *Ravu* (Gaillard). Arbre d'une vigueur moyenne, très-fertile. Fruit moyen ; chair très-fine, très-fondante, sucrée, légèrement musquée ; mûrit au commencement de septembre. Cette variété, issue du Bon-chrétien William, a le grand avantage de se conserver mûr sur l'arbre, sans blettir ; et au fruitier, sans être entrecueilli.

Poirier *Doyenné Nérard* (Bonnefois). Arbre très-vigoureux, très-fertile ; fruit petit ou moyen ; chair mi-fine, mi-fondante, très-sucrée ; maturité fin de juillet.

Prunier *Reine Claude de Briguais* (Gaillard). Arbre très-vigoureux, très-fertile ; fruit de la forme et de la grosseur de la Reine-Claude blanche, d'un goût plus relevé que cette dernière. Arbre beaucoup plus vigoureux et plus fertile que l'ancienne Reine-Claude.

Pêcher *Turenne*, amélioré (Gaillard). Arbre très-vigoureux, très-fertile, se reproduisant de noyaux. Les fruits sont aussi gros que des pêches venues en espalier ; de toute première qualité.

M. Boisbunel fils, à Rouen, (Seine-Inférieure).

Poiriers obtenus par feu son *père* et par lui :

Sucrée blanche, fruit moyen ou gros, turbiné pyriforme, très-fertile ; première qualité, fin d'août.

Bergamotte reinette. Fruit moyen, arrondi, d'un goût rafraîchissant, particulier, ne blettit pas ; commencement de septembre.

Beurré du Cercle pratique de Rouen. (Quel interminable nom !). Fruit moyen, turbiné, d'un goût très-relevé ; première qualité ; fin de septembre.

Doyenné du Cercle pratique de Rouen (idem !). Fruit moyen ou gros, arrondi, relevé, première qualité ; novembre.

Du Congrès pomologique. Fruit moyen ou gros, ovale, tronqué, très-fin, première qualité ; novembre-décembre.

Belle Rouennaise. Fruit gros, pyramidal, première qualité ; novembre.

Passe Crassane. Fruit moyen ou gros, ovale, tronqué, très-fin, relevé, délicieux ; fin de février.

Beurré de Février. Arbre vigoureux et fertile. Fruit moyen ou gros, ovale pyriforme ; chair fine, fondante, première qualité ; février.

Louise bonne de printemps. Fruit gros, pyriforme, obtus, coloré rouge-brun ; très-fondant, relevé, excellent, première qualité ; mars-avril.

Colorée de Juillet. Arbre vigoureux, très-fertile ; fruit moyen, coloré de carmin, très-fondant, sucré, bien parfumé : ne blettit pas ; mi-juillet.

Thébat-Larché.

NATURALISATION D'ARBRES RÉSINEUX EXOTIQUES.

La Société impériale et centrale d'agriculture possède à Harcourt, arrondissement de Bernai (Eure), un domaine dans

lequel M. Pépin fut chargé, en 1852, d'essayer la culture de tous les arbres résineux exotiques, nouvellement introduits en France, afin de savoir jusqu'à quel point ces variétés supporteraient le froid et l'humidité de cette partie de la Normandie où, du reste, la température est plus uniforme et la séve plus régulière qu'aux environs de Paris, pour en régler plus tard les applications à la grande culture. Voici, à ce sujet, les savantes et minutieuses observations de M, Pépin :

Le *Cedrus deodora*, planté sur des côtes escarpées, n'a pas perdu une seule feuille. Il en a été de même du Cèdre de l'Atlas, dont la tige élancée présente un grand avenir comme bois de construction ; il est plus vigoureux et plus robuste que le Cèdre du Liban, et sa tige est beaucoup moins garnie de grosses branches latérales.

Le *Cedrus deodora robusta* pousse avec une grande vigueur et résiste parfaitement au froid.

Le *Libocedrus Chiliensis* introduit par graines, en 1848, de la province de Valdivia (Chili), a le bois jaunâtre, résineux, très-dur et odorant ; son port est pyramidal ramassé et son feuillage argenté. Il avait souffert en mars 1854, de 14° de froid ; mais les plants qui n'avaient alors que 10 centimètres ont aujourd'hui 50 et 60 centimètres.

Les *Juniperus Chinensis*, *Japonica*, *mexicana*, *excelsa*, *Gossainthanea*, plantés sur des bruyères, dans des terrains de gros silex, au nord et à l'est, promettent d'acquérir de belles dimensions. Ces genévriers ont le bois dur et coloré, ce qui les fait rechercher pour la marqueterie et l'ébénisterie.

Le *Juniperus curva* qui habite les montagnes du Népaul et du Cachemire, le *J. Chinensis* qui croît en Chine, au Japon, et dans les îles Lin-Kien, et le *J. Japonica* n'ont pas, jusqu'à ce jour, souffert de nos hivers si variables.

Le *Juniperus gossainthanea*, de l'Himalaya, croît chaque année avec une vigueur tout exceptionnelle. Le *J. excelsa*, de la

même contrée, est vigoureux et rustique; son bois est très-dur et très-coloré.

Le *Thuya gigantea*, découvert en 1853, en Californie, par M. Boursier de la Rivière, est un des grands arbres du continent; mis en pleine terre en 1855, il a passé l'hiver et pousse vigoureusement. Sur 10 sujets, 2 proviennent de semis, 4 de boutures, 4 de greffes sur *Thuya* de Chine. Jusqu'ici aucune différence sensible n'a été signalée. Cependant M. Pépin a remarqué, dans les Conifères, que les individus francs de pied atteignaient une plus grande élévation, tandis que ceux de boutures ou marcottes se mettent plutôt à fruits.

Le *Cupressus torulosa*, des montagnes du Boutan et du Népaul, se développe, à Harcourt, d'une manière remarquable. Il en est de même du *Cupressus funebris* découvert en Chine, par Fortune; ce Cyprès a fructifié sur des arbres hauts de 2 mètres. Le *C. Knightiana* ou *elegans*, d'origine mexicaine, est d'une croissance très-rapide.

Le *Taxodium mexicanum* se plaît dans les sols frais ; l'extrémité de ses jeunes bourgeons gèle parfois, ce qui ne l'empêche pas de repousser vigoureusement.

Le *Chamæcyparis ericoides*, à port pyramidal et à feuilles rougeâtres en hiver, résiste en France, comme au Japon.

Les *Glyptostrobus heterophyllus* et *pendulus*, originaires de la Chine, poussent admirablement dans le terrain siliceux mêlé de gros silex.

Le *Cryptomeria japonica*, dont on connaît les fameuses montagnes en Chine et au Japon, réussit à toutes les expositions, sur les pentes et les plateaux.

Les *Cunninghamia sinensis* et *glauca* n'ont point souffert depuis cinq ans.

L'*Araucaria imbricata*, dont on a formé un massif, mieux qu'au Pré Catelan, se développe avec vigueur. Son port particulier est connu de nos lecteurs. Ses graines, grosses et longues,

sont recherchées par les Chiliens qui les font griller comme des châtaignes, puis les mangent. — L'*Araucaria brasiliensis* a toujours succombé à 7 et 8° de froid.

Le *Taxodium sempervirens* (*Sequoia*) trouvé en Californie en 1840, a le privilége de pousser de nouveaux jets au coup de serpe de l'élagage et du recepage. Un taillis de boutures, planté il y a cinq ans, a atteint, aujourd'hui, 1, 2 et 3 mètres de hauteur.

Le fameux *Sequoia gigantea*, dont les graines ont été apportées en 1853, de la Californie, est définitivement naturalisé chez nous. Attendons maintenant qu'il acquière, comme en Californie, 100 mètres de hauteur sur 10 à 12 mètres de circonférence.

Le *Podocarpus Chinensis*, de Chine et du Japon, le *P. læta* de la Nouvelle-Hollande, le *P. Totara* de la Nouvelle-Zélande, ont subi les hivers de 1854 et 1855 ; ils ont succombé en 1856, par l'attaque du ver blanc aux racines.

Les *Podocarpus Koriana* du Japon, et *spicata* de la Nouvelle-Zélande, port et feuillage remarquables, ont pris un développement extraordinaire.

Le *Saxe-Gothea conspicua* (de la Patagonie) pousse avec vigueur sur les pentes au nord. — Le *Fitz-roya Patagonica* est dans les mêmes conditions de succès, ainsi que le *Torreya nucifera* dont le péricarpe charnu recouvre une noix oléagineuse.

Les *Cephalotaxus pedunculata* et *Fortunei* donnent chaque année des branches verticillées, disposées horizontalement, couvertes de feuilles longues et distiques d'un joli effet.

Le genre *Abies*, expérimenté dans ses dernières nouveautés à Harcourt, a produit des exemplaires de deux mètres d'élévation dans les variétés suivantes :

A. Douglasii (Tsuga), il forme de vastes forêts dans les montagnes rocheuses de la Californie et du Mexique ; à Harcourt, il est exposé à tous les vents.

A. ***Brunoniana*** (Tsuga) croît sur le Boutan, et dans le Gossainthân ; jolie espèce à feuilles argentées en-dessous.

A. ***nobilis,*** trouvé près des cataractes du fleuve Columbia. Vigoureux, port remarquable, feuillage glauque.

A. ***religiosa,*** du Mexique ; se développant très-bien.

A. ***Nordmanniana***, très-grand arbre de la chaîne adscharienne, près des sources de la Cyri, ayant certains rapports avec l'ancien Sapin argenté.

A. ***Apollinis***. Dire qu'il forme, avec le Pin Laricio, des forêts entières dans le Parnasse de l'Attique et en Grèce, c'est assurer son existence parmi nous.

A. ***cephalonica***, découvert sur le mont Enos, par le général J. Napier; branches plus inclinées et feuilles plus fines que celles du ***Pinsapo***, dont il égale la rusticité.

A. ***pindrow;*** grand arbre de l'Himalaya ; sa vigueur ne laisse rien à désirer.

A. ***pinsapo***. Un de nos plus beaux Conifères, trouvé en 1839, par M. Boissier dans la Sierra-Nevada ; il se plaît dans toutes les situations.

A. ***cilicica ;*** découvert en 1853, dans l'Asie-Mineure, sur le mont Taurus, par le botaniste voyageur M. Balansa ; on peut l'accueillir sans crainte.

A. ***Menziezii ;*** planté sur une côte élevée dans un sable caillouteux, il végète aussi bien qu'en Californie.

A. ***orientalis***, croissant spontanément à Trébizonde, est ici dans de bonnes conditions.

A. ***jesoensis ;*** très-rare, rapporté des îles Jezo et Karafto au Japon ; végétation bonne.

A. ***khutrow ;*** celui-ci n'a pas trouvé le climat aussi chaud que les versants et les crêtes de l'Himalaya, car il n'a pu réussir.

A. ***religiosa***, du Mexique ; devra réussir dans nos départements de l'Ouest et du Midi.

Le genre *Pinus* n'a pas été le sujet d'études moins intéressantes; les variétés expérimentées sont :

Pinus parviflora, recherché au Japon pour la plantation des promenades publiques; a résisté aux trois derniers hivers.

P. excelsa, supérieur au Pin du Lord, duquel il se rapproche le plus. Il constitue avec le *P. longifolia* et l'*Abies khutrow* les forêts de l'Himalaya, du Boutan et du Népaul ; ce roi des Pins, ainsi que l'appellent les Indiens, est définitivement acclimaté.

P. monticola; a donné des jets analogues à ceux qu'il a produits dans la Californie.

P. ayacahuite, du Mexique. Livré à l'air libre en 1855, sur une pente à l'ouest, sa végétation le fait remarquer.

P. Lambertiana, arbre des plus élevés de la Californie, abondant sur les montagnes rocheuses, où il mesure jusqu'à 80 mètres de hauteur sur un diamètre de 3 mètres. Indépendamment de la résine, il produit un suc nutritif, et ses graines sont bonnes à manger. Cet arbre pousse avec vigueur; sa flèche s'est allongée de 1 mètre chaque année.

P. patula, croît au Mexique, entre Lerma et Toluca. Sera encore une bonne acquisition pour la sylviculture.

P. Gerardiana, habite la chaîne de l'Himalaya, recherché pour la qualité de son bois et de ses graines.

P. sabiniana; arbre magnifique de l'Amérique septentrionale; il préfère les terrains sableux et frais.

P. Coulteri; connu sous le nom de *P. macrocarpa*. On le trouve en Californie, en compagnie du *P. Lambertiana*. Très-vigoureux et robuste à toutes les expositions. Comme plusieurs autres, il a déjà fait ses preuves au Jardin des Plantes de Paris.

P. tuberculata, habite les montagnes de Santa-Cruz ; d'un très-joli aspect par ses feuilles longues de 15 à 20 centimètres ; il a résisté en pleine terre depuis trois ans.

P insignis (Californie). Parfaitement robustedepuis sept ans;

sa végétation est extraordinaire, comparée surtout à celle des environs de Paris et de Versailles.

P. ponderosa, a été rencontré auprès des cataractes Columbines ; ce Pin, aux grandes proportions, aux longues feuilles, au bois dur et lourd, préfère les terrains élevés et frais, l'air vif et la température fraîche.

P. australis, a presque aussi bien végété dans les taillis d'Harcourt que sous le ciel de la Virginie.

P. Benthamiana ; de la même origine que le *P. tuberculata;* est très vigoureux.

P. Jeffreyi, de l'Amérique nord-ouest; comme le précédent, on le dit remarquable ; ses bonnes dispositions nous permettront d'en juger plus tard.

P. muricata, de San-Luis, en Californie ; a résisté au climat frais et humide d'Harcourt.

P. Boursieri (Californie) ; même observation qu'au *Pinus Jeffreyi.*

P. Llaveana, croît sur les montagnes mexicaines où les habitants vont en récolter les graines pour leur nourriture ; il préfère un sol léger et une exposition chaude.

P. Fremontiana (Californie); ses graines sont aussi avidement recherchées que celles du précédent. Sa rusticité ne laisse rien à désirer.

P. Halepensis ; a gelé dans l'hiver 1854-55 ; il ne faut pas pour cela l'abandonner ; on devra l'essayer ailleurs.

Les *Abies balsamea*, *Canadensis* ; les *Pinus inops*, *mitis*, *rigida* et *pungens*, rapportés par M. Michaux fils de 1829 à 1832, ont été plantés à Harcourt par lui-même ; ce sont maintenant des arbres en pleine fructification et répandus dans les pépinières.

Toutes ces notes, recueillies scrupuleusement par l'honorable chef de l'Ecole botanique du Muséum, présentent un intérêt immense, aujourd'hui surtout que les Conifères jouent un si

grand rôle dans les jardins, et que la question du boisement des montagnes est mise à l'ordre du jour par les soins du gouvernement et par les études d'hommes sérieux qui en ont calculé toute la portée; c'est ici le moment de parcourir l'ouvrage de M. Carrière, intitulé les *Hommes et les choses en* 1857, et dont ce journal a fait un des premiers l'éloge mérité.

M. Pépin se promet de livrer aux mêmes expériences une collection de 85 nouvelles espèces de Pins, recueillies par M. Roelz à 650 mètres au-dessus du plateau de Mexico, qui est lui-même à plus de 2,000 mètres au-dessus du niveau de la mer.

THÉBAT-LARCHÉ.

EXPOSITION DES FRUITS, A PARIS.

CONGRÈS POMOLOGIQUE.

Dans notre dernier numéro, nous avons jeté un coup d'œil rapide, — trop rapide peut-être — sur la partie florale de la dernière exposition d'horticulture de Paris. Aujourd'hui nous allons parcourir la partie pomologique qui était le principal but de cette exhibition. Soixante-neuf pépiniéristes et amateurs avaient répondu à l'appel fait par la Société impériale et centrale de France; seize appartenaient au département de Seine-et-Oise; treize à celui de la Seine; huit au département du Rhône; sept à Seine-et-Marne; quatre à l'Algérie; deux au Loir-et-Cher; autant à la Gironde. Les départements des Bouches-du-Rhône, Côte-d'Or, Gers, Hérault, Indre-et-Loire, Isère, Loiret, Marne, Moselle, Orne, Seine-Inférieure et Vaucluse, en comptaient chacun un. Deux étrangers étaient venus de l'Allemagne et du Luxembourg (Belgique).

Vingt à vingt-cinq concurrents s'étaient fait inscrire pour les collections de fruits de la saison : treize ont été couronnés. Les Sociétés d'horticulture de Lyon et d'Orléans avaient ex-

posé deux magnifiques et nombreux lots, qui dénotent que les départements du Rhône et du Loiret possèdent d'habiles initiés dans la science pomologique. Les fruits étaient aussi beaux que nombreux, et, par l'exactitude de la détermination, on comprend, sans peine, qu'un congrès réformateur soit sorti du sein de la ville de Lyon, où résident deux des plus savants pomologistes de France : MM. Luizet et C.-F. Willermoz.

Les Sociétés du Gers et de Bordeaux avaient aussi exposé collectivement. Mais quelle triste idée nous a donnée la collection bordelaise sur l'état de la pomologie dans le département de la Gironde. De loin, on pouvait croire à une exhibition de Poires cuites ; de près, on constatait qu'elles étaient simplement pourries ; quelques-unes cependant se présentaient avec décence, mais tellement tatouées et galeuses, qu'il leur a fallu tout l'*aplomb* méridional pour supporter, pendant toute la durée de l'exposition, le petit sourire français, qui apparaissait sur les lèvres des visiteurs des régions septentrionales. Outre la laideur de ces fruits, la collection bordelaise péchait encore dans sa nomenclature : Poires mal nommées ; même fruit sous deux et trois noms différents. Si les membres du Congrès pomologique — qui doit se réunir l'année prochaine à Bordeaux,—n'emportent pas des types dans leurs poches, il leur sera difficile, je crois, de les trouver dans la capitale de la Guyenne; car, d'après l'étiquetage de la collection exposée, la pomologie, à Bordeaux, ne paraît pas être sortie depuis bien longtemps des entrailles de Pomone, et, à en juger par la malheureuse conformation des fruits, l'accouchement a dû être des plus laborieux.

Nous regrettons, dans l'intérêt de la science, que le Congrès ait choisi Bordeaux pour sa prochaine session. Nous entendrons très-certainement plus d'un membre, s'en revenir, en répétant, avec une variante, cette récrimination d'un personnage des *Fourberies de Scapin* : — « Que diable sommes-nous allés faire dans cette maudite galère ; on n'y voit que fruits tavelés

ou mal nommés ! » — En effet, quelles ressources peut offrir une ville qui ne possède pas de collection, si ce n'est cependant celle de M. Rousseaux fils, qui a été couronnée d'une médaille d'argent première classe. Angers, Orléans, Rouen, convenaient mieux ; mais Lyon est préférable encore, et le Congrès n'aurait jamais dû abandonner son premier siége. Il a là les riches collections parfaitement épurées de la Société du Rhône, de MM. Luizet, Willermoz, etc., et qui constituent une base solide sur laquelle il peut appuyer l'important travail qu'il a entrepris. Paris offre bien aussi les collections de MM. Dupuy-Jamain, Deseine, Jamin-Durand, etc., qui se sont montrés, à cette exposition, les dignes rivaux des Lyonnais, et qui certes peuvent concourir à l'achèvement de l'œuvre commencée. Mais Paris exerce toujours une influence despotique sur la province. Le modeste savant d'un département craindra d'y émettre ou n'émettra son opinion que timidement, et ne la soutiendra pas après la réfutation, plus ou moins aventurée, d'un des illustres de la capitale qui, pour n'être pas du Midi, n'en soutiennent pas moins que *Paris seul possède la vraie science*. Le savant *extra-muros* s'effacera donc toujours devant le savant *intra-muros*, et le travail si laborieusement commencé, tombant entre les mains des médiocrités et des nullités pomologiques, n'aboutira qu'à une affreuse confusion, si la rivalité et les intérêts ne le conduisent au néant.

Pour un travail de cette importance, il faut des hommes spéciaux, sérieux ; des praticiens habiles et désintéressés, et non des marchands de chapeaux, des scribes et des poètes retraités, qui ont la prétention de posséder la science, parce qu'ils ont quatre espèces de Poiriers dans leur jardin de deux mètres carrés, ou qu'ils seront arrivés, une année, à forcer un Cerisier qui aura donné des fruits commençant à rougir vers la mi-juin ! Nous respectons certainement les opinions, quelles qu'elles soient, de tous les hommes qui se livrent, soit par goût, soit pour distrac-

tion, à l'étude de la science pomologique ; mais nous aimons à entendre émettre ces opinions, dans les assemblées de praticiens, avec cette modestie que possède si bien le vrai savoir, et non avec l'arrogance du crétinisme ou la grosse caisse du charlatan. Malheureusement, dans les Sociétés d'horticulture, le vrai savoir est tellement timide, qu'il se tait toujours devant l'impudence des saltimbanques, beaux parleurs, qui répandent alors l'erreur à larges flots dans le domaine de la science. Aussi ne cesserons-nous jamais de faire la guerre à cette race ignorante, qui n'a pour elle qu'une facile élocution accompagnée, le plus souvent, d'une révoltante insolence.

Mon amour pour les divinités Flore et Pomone m'a sans doute entraîné un peu loin ; mais nos lecteurs pardonneront cette exaltation à un amant sincère et dévoué, qui voit avec douleur le beau domaine de ses idoles envahi par les bardes du XIXe siècle, travaillant avec ardeur à la destruction des autels qu'on y a si laborieusement érigés.

Ouf !,.... je suis presque poétique ; le vicomte Ponçon ne dirait pas mieux. Aussi ce beau pathos me désarme, et me fait retomber tout prosaïquement, à pieds joints, sur le plancher de l'exposition.

Après les collections de MM. Dupuy-Jamain et Deseine, couronnées (*ex æquo*) de la médaille d'or, on peut citer celles de M. Bain, pépiniériste à Vienne (Isère), qui a remporté la médaille de vermeil, et de M. Lioret, pépiniériste à Sceaux (médaille d'argent de première classe). — Deux belles collections d'amateurs ont été trouvées dignes de récompense : celle du château de Neuville (Seine-et-Oise), jardinier Parfait Boyer, a remporté la médaille d'or ; le château d'Ecoublay (Seine-et-Marne), jardinier Pageot, a eu la médaille de vermeil.

Les amis du progrès horticole chantaient *hosanna !* devant les collections de Poires et de Pommes de MM. Grima, Darmoy, Portelli, et de la pépinière de Sétif. Nous partageons leur joie.

Des fruits des régions tempérées de l'Europe, obtenus dans nos possessions africaines, dénotent un certain progrès dans l'arboriculture algérienne, et démontrent que le Pommier et le Poirier sont acquis au sol de l'Algérie. — Désormais nos braves colons pourront donc adresser des odes à Bacchus, comme en France, entre la poire et le fromage.

De belles collections de Poires de table appartenaient à M. Leroux-Durand, pépiniériste à Tours (médaille de vermeil); M. Marchand, pépiniériste à Provins, et M. Moreau fils, jardinier de M. Say (médaille de vermeil), à Verrières près Palaiseau.

Les plus belles Poires figuraient dans les lots de MM. Deseine, Nérard, Bonnefoy, Lioret, Gaillard, Lecomte, etc., pépiniéristes; Pierre Verdier, Lemaître, Bernier, Bambroux, Goulet, jardiniers d'amateurs.

Le fait le plus important à constater dans cette exposition, c'est le résultat vraiment merveilleux de la greffe de boutons à fruits. — M. Boudon, amateur à Auteuil, a exposé des Catillac, Doyenné et Beurré magnifique, obtenus de greffes nourries par un Bon-Chrétien gracioli. — Dans le lot de M. Bernier, jardinier au château de Boulages près Tournon, on voyait des greffes portant cinq Poires Doyenné d'hiver; d'autres trois Beurrés Clairgeau, trois Belles Angevines, et toutes plus grosses et plus belles que les fruits venus naturellement sur les sujets.

Dans le lot de M. Boyer, du château de Neuville, c'était sept beaux Colmar-d'Aremberg attachés à la même greffe, et neuf Adèle de Saint-Denis produites par un seul bouton fruitier. — De pareils résultats parlent éloquemment en faveur du procédé de l'habile arboriculteur lyonnais, M. Luizet père.

Si des Poires nous passons aux Pommes, nous nous trouvons en présence des beaux lots de MM. Lagrange, Rivière, Poinas, pépiniéristes lyonnais, et M. Loiret, pépiniériste à Sceaux.

La saison était bien avancée pour les Pêches; cependant

MM. Chevreau, de Montreuil, Luizet et Morel de Lyon, Simon, Lioret et Berger, nous en ont encore montré quelques-unes qui certes auraient fait les délices d'un fin gourmet. Celles que le jardinier Chaudron, de L'Hay, exposait, des grosses Mignonnes, étaient cueillies depuis un mois ; elles se présentaient sous des dehors très-appétissant : mais quelles était la saveur de la chair? je l'ignore.— M. Chaudron possède évidemment un secret pour la conservation des fruits aqueux; car son lot renfermait encore des Prunes de Reine-Claude conservées pendant un mois, et des Reine-Claude violettes qui venaient d'être cueillies. — Le procédé Gannal ne doit être pour rien dans cette conservation ; mais c'est une heureuse découverte.

Les Raisins de table et les Chasselas étaient assez nombreux, très-beaux et sans doute très-bons. Ils provenaient des cultures de MM. Rose Charmeux, Souchet, de Fontainebleau, Moreau fils, Pageot, Gillotin, Chardon, Mitschka et Crapotte.

Le département de l'Hérault avait envoyé ses Raisins de Vignobles, provenant des pépinières de M. Sahut de Montpellier, et à côté des célèbres Raisins de Nuits (Côte-d'Or), de M. Occquidant-Nolotte, se prélassaient les Gamais et Pinots des fameux coteaux d'Argenteuil.

La Société centrale, voulant encourager la culture des Coings et des Nèfles, avait ouvert deux concours pour ces fruits, dont l'usage est assez restreint. Les Nèfles provenaient des collections de MM. Sahut, Marchand et Beaufort, jardinier de M. Emile Fould. — Les bons Coings appartenaient à MM. Sahut, Bain, déjà nommé, et Chauvet, de Thor (Vaucluse).

Les nouveautés pomologiques ne feront pas encore défaut cette année.

Des Poires nouvelles étaient exposées par MM. Boisbunel, de Rouen ; Gonnard, de Montbrison ; Gaillard, à Brignais (Rhône) Bruny, à Lyon ; Briffaut, jardinier de la manufacture de Sèvres, et Schichkler, de Stuttgart (Allemagne).

Les Pommes nouvelles sont des gains de MM. Boisbunel, Briffaut, Marchand, de Provins, Rousseaux à Grisy-Suisnes (Seine-et-Marne), Berger à Marolles-en-Heurpoix, Gonnard, Garneray à Auteuil, et M. Devergnies, vice-président de la Société de Binche (Belgique).

Parmi les Raisins, nous ne nous rappelons que celui de M. Rousseau et fils de Bordeaux.

En fruits de régions chaudes, l'exposition offrait les magnifiques Ananas de MM. Gontier père, Crémont, Dubos et Cotterell ; les Bananes de MM. Cotterell, Bonhonne, de l'Algérie, etc.

La culture maraîchère se distinguait par de nombreuses collections de Pommes de terre, dont quelques variétés pourraient bien maintenant se dispenser d'apparaître dans nos expositions horticoles. L'horticulture est, ainsi qu'on le dit souvent, le laboratoire de l'agriculture. C'est là qu'on manipule les productions nouvelles, pour les amener à prendre possession dans le domaine de la grande culture. Or, nous croyons que l'horticulture ne doit plus s'occuper de tout produit qui est définitivement acquis à l'agriculture, si ce n'est pour en améliorer la race, et qu'alors les expositions horticoles ne doivent recevoir que les variétés nouvelles et non les types.

Qu'on expose de belles racines d'Igname de la Chine, comme celles de MM. Lecomte et Faucher, jardiniers de M. Devisme et de M. le Prince de Beauveau; de beaux Cerfeuils bulbeux comme ceux des lots de MM. Paillet, Vinet, Bremont et Narcis, très-bien ; c'est toujours de l'horticulture ; les grands champs ne les reçoivent pas encore les deux bras ouverts ; mais ces trente et quarante variétés de Pommes de terre, cultivées pour le bétail, ces collections de Blés, etc., etc., c'est beaucoup trop. Tous ces produits appartiennent à l'agriculture, et c'est empiéter sur le domaine des Sociétés agricoles, en les acceptant dans les exhibitions de produits des jardins.

Nous n'entendons certainement pas blâmer ici la Société centrale de recevoir tous ces produits de la terre ; nous voulons constater seulement que cet excès de zèle, qui la fait sortir des limites de son domaine, l'entraîne aussi à de grandes dépenses, et qu'il serait peut-être plus utile de conserver l'argent des médailles,— qu'elle distribue ainsi aux collections de grande culture, — pour des primes offertes aux introductions ou perfectionnements de légumes nouveaux ; ce serait des fonds mieux placés.

F. HERINCQ.

REINES MARGUERITES IMPÉRIALES GÉANTES.

Une introduction qui nous menace, sans crier gare , est celle des Reines-Marguerites impériales géantes, cultivées chez M. J.-J. Gottholdt d'Arnstadt. Les fleurs, — comme on dit vulgairement, — mesurent de 33 à 40 centim. de tour ; elles sont pleines, imbriquées régulièrement comme un Dahlia, et viennent épanouir sur le même plan. Les uns prétendent que l'effet y gagne, les autres trouvent que la floraison en est gênée ; attendons ! On est prévenu que la graine est très-rare, parce que la fécondation s'opère difficilement.

La fécondation !... Écoutez comment une petite célébrité du jour la dépeint : « Ce qui sollicite surtout, ce qui captive et frappe l'attention, ce sont les phénomènes mystérieux de la fécondation de la fleur, cette amante solitaire. La voici qui dégage sa corolle du voile pudique des sépales ; son frais calice est ouvert. Qui va y porter la vie ? qui va féconder *le pollen* d'or de ses étamines frémissantes ? » Comme c'est poétique... Ignorance ! — Le pollen qui est fécondé !! — A l'école ! à l'école !

T. L.

Paris. — Imp. horticole de J.-B. Gros et Donnaud, rue Cassette, 9.



E. Blanchard pinx. Visto sc.

Gaura Lindheimeriana.

GAURA LINDHEIMERI. Engelm.

(Pl. XII.)

Étymologie : du Gr Gauros, superbe : de l'élégance et de la beauté des jolies petites fleurs de ces plantes.

Famille : *Œnothérées* ou *Onagrariées* de Jussieu. — *Octandrie Monogynie* de Linné.

Caractères génériques. Le genre *Gaura* comprend des herbes ou des sous-arbrisseaux, tous originaires des régions chaudes de l'Amérique septentrionale ; leurs feuilles radicales sont disposées en rosette et les caulinaires sont alternes. Les fleurs blanches ou rosées, très-rarement jaunes, sont disposées en épis qui forment ordinairement, au sommet des tiges, d'amples et très-élégantes panicules. Chaque fleur est composée d'un calice adhérent à l'ovaire et qui se prolonge au-dessus en un long tube à l'extrémité duquel se trouvent quatre divisions calicinales ; quatre pétales étalés en croix et huit étamines. L'ovaire qui, par son adhérence au calice, est situé au-dessous de la fleur et à cause de cela appelé *ovaire infère*, présente intérieurement quatre loges, renfermant chacune un ovule, rarement deux ; de son sommet naît un long style filiforme qui traverse le cube calicinal, et que terminent quatre stigmates linéaires courts et obtus. Le fruit est une sorte de noix à quatre angles, a une seule loge, par l'oblitération des cloisons, et qui contient une ou quatre graines oblongues ou obovales à tégument membranacé.

Description spécifique. Le *Gaura Lindheimeri*, que les horticulteurs désignent aussi sous le nom *Lindheimeriana*, est une espèce vivace sous-frutescente à tiges dressées, effilées, rameuses, pubescentes ou poilues, hautes de 1 mètre 50 à 2 mètres. Ses feuilles inférieures sont spatulées, lyrées ou sinuéuses ; les caulinaires sessiles, lancéolées, aiguës, sinueuses, dentées ou ondulées ; celles du sommet généralement entières. Les fleurs sont blanches fortement teintées de rose après l'épanouissement, disposées en de très-grandes et très-élégantes panicules

au sommet des tiges ; le tube calicinal égale la longueur de l'ovaire ; les quatre pétales sont spatulés, et les huit étamines un peu plus courtes que le style.

Le *Gaura Lindheimeri* est une admirable coquette du règne végétal ; ses panicules de fleurs sont d'une élégance et d'une légèreté admirables. C'est une plante qui demande à être détachée des masses ; quelques belles touffes sur le devant de groupes d'arbustes est d'un très-joli effet. La floraison a lieu de juin à octobre.

Culture. La culture du *Gaura Lindheimeri* est très-simple. Il se convient très-bien en pleine terre ordinaire et à toutes expositions ; cependant il fond quelquefois dans les endroits trop abrités et un peu humides. On le multiplie par la séparation des touffes de boutures; mais mieux par graines semées en septembre ou octobre, en terrines tenues sous châssis froids pendant l'hiver. En mars on repique le plant en godet et en mai il est livré à la pleine terre. Les semis de printemps ont l'inconvénient de pousser de suite une longue tige qui se ramifie peu et n'est garnie seulement que de quelques fleurs. On peut néanmoins les pratiquer pour obtenir de belles touffes le printemps suivant ; dans ce cas on relève les jeunes pieds à l'automne pour les mettre en pots, et leur faire passer l'hiver sous châssis froids.

F. Herincq.

JATROPHA PODAGRICA. Hooker. (Pl. xiii.)

Étymologie, du grec : *Jatros,* qui guérit, et *trophe*, nourriture : des qualités des *Jatropha curcas* et *manihoc*.

Famille : *Euphorbiacées* de Jussieu.

Caractères génériques : Les *Jatropha* sont des plantes ligneuses, à feuilles alternes munies de deux stipules. Les fleurs sont unisexuées monoïques disposées en cymes : les fleurs femelles occupent le centre des bifurcations de l'inflorescence, les mâles la périphérie.— La fleur femelle présente un calice à cinq lobes ; cinq pétales caducs ; un



Blanchard pinx. Visto sc.

Jatropha Podagraria.

N. Rémond imp. r. Vieille Estrapade, 15, Paris

disque glanduleux ; dix étamines stériles, et au centre l'ovaire à trois loges uniovulées et surmonté de trois styles. La fleur mâle a un calice à cinq sépales ; cinq pétales ; six à dix étamines réunies en un faisceau central et entourées d'un disque de cinq glandes.

DESCRIPTION SPÉCIFIQUE. Le *Jatropha Podagrica* est un arbuste à tige simple dans le jeune âge, très-renflée au milieu, s'amincissant inférieurement et supérieurement, présentant à peu près l'aspect de deux cônes superposés, unis par leur base, dont l'un, l'inférieur serait renversé et l'autre, le supérieur, dressé; plus tard la tige se ramifie, et les rameaux sont renflés à leur base. Les feuilles sont disposées alternativement au sommet à la manière des feuilles de palmier; elles sont longuement et fortement pétiolées, munies de deux stipules glanduleuses qui persistent après la *défeuillaison*, grandes, peltées, à trois ou cinq lobes larges onduleux-sinués, presque obtus. Au sommet de la tige ou des rameaux se développent les inflorescences portées par un pédoncule long de 25 à 30 centimètres, assez gros, vert pâle, terminé par une élégante cyme aux ramifications d'un très-joli rouge corail, et comme articulées aux points d'où naît la fleur femelle. Cette fleur se compose d'un très-petit calice rouge, de cinq pétales très-caducs, et d'un ovaire de couleur verte, surmonté par les styles rouge orange. Les fleurs mâles, qui occupent les extrémités des ramifications, ont un calice et une corolle rouges avec huit étamines à anthères jaunes.

Ce *Jatropha*, qui est cultivé aussi sous le nom de *Podagraria*, est plutôt une curiosité, qu'une belle plante ornementale. La forme de sa tige est bizarre, et l'inflorescence curieuse par la belle couleur de ses ramifications articulées qu'on pourrait prendre pour des branches de corail.

CULTURE. Cette espèce est originaire de Ste-Marthe à la Nouvelle-Grenade ; on doit la cultiver en serre chaude humide. Sa multiplication est facile par graines dont la maturité est certaine dans nos cultures. F. HERINCQ.

PLANTES NOUVELLES POUR 1859.

Voici déjà quelques listes des nouveautés annoncées pour la saison prochaine.

Petunia à grandes fleurs doubles gagnés par M. Margantin, et mis en vente par M. Eugène Verdier.

Ces magnifiques nouveaux *Petunia*, que nous recommandons tout spécialement, ont obtenu, à la séance du 21 juin 1858, la plus forte récompense que la Société impériale de Paris puisse décerner aux plantes exposées sur son bureau ; et c'était de la part du semeur, le plus honorable moyen de faire constater la valeur de ses gains.

Alphonse Dufoy, plante vigoureuse, florifère ; fleurs violet ponctué et strié de blanc.

Brigadier Fischer, pl. vigoureuse, florifère ; fl. lilas, fortement veinées de pourpre violacé.

Doctor Fischer, fleurs grandes, lilas mauve ; très-florifère.

Kokonas, violet bleuâtre ; très-florifère.

Madame Elisa Boulard, feuillage large ; fleurs extra-grandes, 14 à 15 centimètres de diamètre, fond blanc légèrement rosé, nuancé verdâtre.

Madame Freudin, rose fortement strié de blanc, très-joli.

Madame la Comtesse de Vogué, pl. très-vigoureuse ; feuillage large ; fleurs extra-grandes, 14 à 15 centimètres de diamètre, fond rosé à circonférence plus pâle, nervures légèrement verdâtre au milieu de chaque pétale.

Madame la Marquise de Grollier, pl. très-vigoureuse ; grand feuillage, fleurs extra-grandes, beau rose, lilacé.

Madame Mathilde Ewbanck, pl. vigoureuse ; feuillage large ; fleurs grandes, lilas vif, striées et ponctuées de blanc.

Mademoiselle Emilie Verdier, pl. vigoureuse, beau feuillage ; fleurs grandes, beau violet clair et vif, très-beau.

Mademoiselle Eugénie Verdier, plante extra-vigoureuse à beau feuillage large ; fleurs très-grandes, 10 centimètres de diamètre, très-doubles, pourpre violacé vif, superbe.

Mademoiselle Inès Beynet, plante vigoureuse, à beau feuillage large ; fleurs grandes, très-doubles, blanc mat.

Mademoiselle Marie Lecampion, pl. extra-vigoureuse, à beau feuillage très-large ; fleurs extra-grandes, 12 centimètres de diamètre, très-doubles, bombées, rose vif à circonférence pâle.

Souvenir du 13 Septembre, pl. très-vigoureuse; feuillage large; fleurs très-grandes, douze centimètres de diamètre, bombées, très-doubles, lilas clair nuancé et comme strié de pourpre.

VERVEINES de M. WEICK, horticulteur à Strasbourg.

Christian Krauss, fleurs très-grande, cerise foncé maculé de pourpre, œil lilas rosé.

Eugène Cailliot, fl. gr., beau bleu foncé à large centre blanc.

Frédéric Bratschi, fl. très-gr., écarlate pourpre à large centre blanc crème.

Jacques Husser, fl. très-gr., rouge foncé nuancé de pourpre, centre blanc.

Julie Guyaz, fl. gr., rose très-clair, à large centre jaune verdâtre.

Louis Duflot, fl. gr., violet velouté à bords plus clairs, centre blanc.

Madame de Blonay, fl. très-gr., rose satiné, centre blanc crème, entouré d'un cercle pourpre vif.

Madame Denis Lhuillier, fl. très-gr., rose métallique à très-large centre cerise foncé, œil lilas.

Madame Joseph Sonntag, fl. gr., lilas cendré, œil pourpre entouré d'un large cercle blanc.

Monsieur Bottin Desylles, fl. très-gr., violet brillant, à centre plus foncé, œil blanc.

Napoléon Baumann, fl. très-gr., rouge vermillon, à large centre pourpre velouté entouré de feu.

Victor Noetinger, fl. très-gr., pourpre amarante, à bords plus clairs, centre blanc.

PELARGONIUM ZONALE de M. BERNIEAU, à Orléans.

Auriol, énorme ombelle, rose vif strié de blanc.

Aristide Dupuis, forte ombelle rouge pourpre à centre blanc; bonne tenue ; second prix à la dernière exposition d'Orléans.

Martin de l'Aube, forte ombelle de fleurs vermillon clair, lamée feu, à reflet bleuâtre vers la fin de l'épanouissement.

Rosea alba, beau rose satin à centre blanc; ombelle très-large, forme plate.

Adolph Haws, fl. grande, rouge carmin, à grosse tache feu, centre blanc.

Aurora nova, fl. satin aurore, à reflet brillant, centre blanc pur; coloris nouveau.

Gloire d'Orléans, fl. grandes, minium nuancé violet, maculé rose; nuance nouvelle.

Peï-Ho, fl. rouge feu, centre blanc, veiné cramoisi.

Miellezii, pl. vigoureuse ; fleurs par gros bouquets, vermillon foncé ; coloris unique.

Madame Eugène Leuret, fl. rouge brillant, centre blanc pur; ombelle compacte, pédoncule droit (convenable pour les marchands fleuristes).

Jules Menoreau, fl. en large ombelle minium pur.

Monsieur Chauré, fl. rouge feu passant au violet, centre carminé.

HELIOTROPE (du même).

Surprise, ombelle mesurant 15 centimètres de diamètre, fl. lilas clair passant au blanc pur ; odeur fine.

LANTANA (idem).

Tubiflora, fleur grande, formant une ombelle de 10 centimètre de circonférence, jaune citron, passant au chamois ; pl. vigoureuse.

Madame Pelé, ombelle bombée ; fl. couleur aurore, centre jaune paille, circonférence pourpre ; magnifique.

Charles Baltet, fleur très-large, saumon pur. Cette variété ne change pas de coloris.

O. LESCUYER.

NOUVEAUTÉS ANGLAISES.

ŒILLETS HYBRIDES.

Notre correspondant de Londres nous recommande quelques belles variétés nouvelles d'œillets qui ont été présentées par M. Laxton de Stamford, à la Société horticulturale de Londres. Ce sont des hybrides de l'œillet de Chine et de l'œillet de poëte, fort supérieurs sous tous les rapports à ces deux vieilles espèces. Cette nouvelle race d'œillets offre une végétation extrêmement robuste et chaque variété se reproduit aisément de graines, qui semées de bonne heure au printemps, donnent des fleurs dès l'été. Ces œillets ressemblent à l'œillet de poëte par leur port, leur végétation, leurs feuilles, et leurs iges ; mais ils forment de plus larges touffes et ont des fleurs plus grandes à couleurs plus brillantes et superbement tranchées ;

enfin leur floraison est plus hâtive que celle de l'œillet de Chine et de l'œillet de poëte.

Ces œillets hybrides ont été supérieurement décrits par le Dr Lindley, qui indique fort bien les soins que réclame leur culture.

C'est chez MM. Carter et Ce (high Holborn) que l'on peut trouver des graines au prix de deux shilling le paquet.

POMME REINETTE DE STAMFORD.

Parmi plusieurs pommes nouvelles de semis, la plus importante acquisition est celle qui a été présentée à la Société pomologique de Londres, par M. Laxton de Stamford, et que ce pomologue a nommée *Reinette de Stamford*. Ce fruit a à peu près le volume de la *Reinette Franklin's Golden* et presque sa forme; sa couleur est un beau jaune d'or; sa peau est lisse et luisante, portant çà et là des taches très-claires et pâles d'un rouge gris cendré, principalement autour de l'œil, mais en ayant une aussi toute semblable autour du pédoncule. L'œil en est petit. La chair de couleur orangée, d'un grain fin, croquante et juteuse, a un goût délicat et qui est propre à cette variété. On peut donc recommander avec certitude cette pomme. C'est du reste la seconde année qu'elle est soumise à la Société, et chaque fois il a été reconu par l'assemblée qu'elle méritait ses éloges. D'après MM. Wood et Ingram qui ont acquis de M. Laxton la propriété de la *Reinette de Stamford*, cette pomme se conserve bien jusqu'en mars et avril ; l'arbre a une végétation très-vigoureuse, poussant de nombreuses branches latérales, ce qui le rend particulièrement propre à former des pyramides.

O. Lescuyer.

LES CONIFÈRES NOUVEAUX

EMPLOYÉS DANS LA GRANDE CULTURE.

Tous ces beaux arbres verts résineux nouveaux, qui nous arrivent des cinq parties du monde, commencent à être recherchés pour un but plus sérieux que celui de l'ornementation de nos parcs. La sylviculture s'en empare ; les hommes de progrès se livrent à des essais comparés, longs, coûteux, pour doter nos plaines et nos montagnes, de ces superbes végétaux qui, dans leur pays d'adoption, rendent de si grands services et font l'admiration des voyageurs.

Dans un précédent article, nous relations les observations de M. Pépin sur les expériences tentées, à ce sujet, au domaine d'Harcourt par la Société impériale d'agriculture. Aujourd'hui nous parlerons des tentatives de M. le marquis de Vibraye sur les plateaux de la Sologne, et, plus tard, nous raconterons nos impressions à la vue des immenses travaux pratiqués dans les Landes par M. d'Ivoy. C'est là que nous avons admiré de magnifiques Magnolia, de grands Chênes d'Amérique, des Conifères étrangers, puisant leur vigueur dans un sol fertilisé par un système d'irrigation à ciel ouvert, que nous recommandons aux économistes de la Sologne et des Landes.

D'après M. de Vibraye, le Pin maritime gèle ou languit dans la Campine belge, le Morvan et au nord de la zone parisienne ; il faudra y renoncer, sauf dans le midi, dans l'ouest et le nord-est de la France où cet arbre rencontre des côtes abritées, un climat marin. Là où il ne vient pas, on lui substitue le Pin sylvestre, et mieux le Pin noir d'Autriche, le plus résineux de tous les Conifères d'Europe ; son bois est comparable à celui du Mélèze ; il prospère sur les terrains calcaires, les sables arides, et redoute les sols argileux, marneux, compactes, humides.

Le *Pinus ponderosa*, au bois tellement chargé de résine qu'il ne peut se soutenir à la surface de l'eau, n'a pas encore répondu à sa renommée ; c'est son sol propre qui nous est encore inconnu ; 500 sujets livrés à la pleine terre dans un terrain riche et siliceux paraissent vouloir prospérer.

Dans les espèces californiennes, les *P. Coulteri*, *Sabiniana*, *Benthamiana*, seront de bonnes acquisitions et donnent de belles flèches à chaque séve.

Le *P. Lambertiana* se développe vigoureusement, greffé sur le Pin de lord Weymouth.

Ceux qui n'ont pu résister à la pleine terre sont les *P. Californica*, *Gerardiana*, *Jeffreyi*.

Les *P. ayacahuite*, *Hartwegi*, *Palla-blanco*, *leiophylla*, *Rousseliana*, *Montezumæ*, *Canariensis*, *insignis*, *patula*, n'ayant pas donné de résultats assez concluants seront soumis à de nouvelles épreuves, ce qui démontre la prudence de l'expérimentateur.

Une collection d'autres variétés de Pins a réussi dans les sables solonais ; mais une effroyable invasion de Scolytes (*Scolytus piniperda*), de la tribu des Hytériens, fit diriger les vues de M. de Vibraye vers l'ordre des Abiétinées ; il acquit la conviction que la plupart des *Abies* trop modestement relégués dans les jardins, atteignaient des dimensions bien autrement gigantesques que celle des Pins, et tout aussi sobres, tout aussi rustiques, avec le précieux avantage de ne pas rencontrer d'ennemis dangereux parmi les insectes. Il suffit de regarder le Sapin épicéa ; quel bel arbre ! quel port majestueux ! et comme il végète avec courage dans les sols argileux, siliceux, tourbeux et même dans les bruyères. L'an dernier nous avons appelé l'attention de nos lecteurs sur l'utilité du Sapin épicéa en jardin et en forêt.

Les expériences de M. de Vibraye, dans les Sapins, portent sur 4 variétés du genre *Tsuga*, 16 du genre *Abies*, 11 du genre

Picea. Un fait qui nous étonne, c'est que les *Abies morinda*, *Webbiana*, *cephalonica*, *Jesoensis* et *Pindrow* n'ont pu supporter sans abri les variations de température, plus excessives qu'au climat de Paris, bien que la moyenne de chaleur y soit plus élevée.

En tête des variétés robustes se placeraient le *Tsuga Douglasi*, vulgairement Sapin de Douglas et l'*Abies pinsapo*, si sobre, si rustique et si vigoureux.

L'*Abies pinsapo* est représenté par 1000 individus, et le *Sequoia sempervirens* par 2000 qui poussent mieux sur des sables meubles que dans les terres argileuses; les terrains tourbeux, marécageux lui conviennent encore moins. On sait que cet arbre répandu sous le nom de *Taxodium sempervirens* est doué de la faculté de repousser sur le vieux bois, et de se prêter à la culture en taillis, en cépées, ce qu'aucun autre Conifère n'avait encore fait voir.

Le *Sequoia gigantea*, ou *Wellingtonia*, ce monarque des arbres résineux qui atteint en Californie la hauteur du dôme des Invalides sur un diamètre de dix mètres, paraît jusqu'ici vouloir se prêter à nos volontés. Sa multiplication facile par boutures sera d'un grand secours; nous pouvons affirmer qu'il est assez difficile de distinguer dans un massif les sujets provenant de boutures d'avec ceux élevés de graines. La flèche est la même; il n'y a que l'œil exercé qui trouvera dans ceux-là des branches latérales un peu plus grêles.

Le *Cryptomeria Japonica* conviendra, lui, dans les vallons mi-ombragés, surtout dans les bas-fonds marécageux; son pays natal repose sur un sol humide et basaltique.

On dit grand bien du *Libocedrus Chiliense* qui peuple au Chili austral les montagnes volcaniques et les lagunes. Rien encore n'a transpiré sur sa grande culture en France.

Les *Cupressus* renferment quelques espèces utiles peut-être à propager dans la grande culture, sauf les *C. horizontalis*, *fas-*

nigiata, *torulosa*, qui nous semblent être de pur agrément. Le dernier mot n'est pas encore dit sur le *C. funebris*, d'ailleurs arbrisseau très-élégant.

Le *Cupressus Lambertiana*, ou *macrocarpa*, pourrait être placé dans la même catégorie ; le *C. Knightiana* sera une sorte intéressante à propager, de même que le *Cupressus thuyoides*, aujourd'hui *Chamæcyparis sphæroidea*.

Les Cèdres du Liban, de l'Atlas, de l'Inde (*Cedrus deodora*) et la variété *robusta*, semblent réclamer trop de soins minutieux, trop de façons, trop de guéret, trop de richesse de sol pour appartenir autrement que par exception à la grande culture forestière, tout au moins en Sologne.

Le *Juniperus excelsa* fera son chemin en continuant de décorer les jardins paysagers ; le *Fitzroya patagonica* est un arbrisseau sans avenir et sans valeur.

Le Cyprès chauve (*Taxodium distichum*) est très-connu pour les sols humides ; sa graine mûrit sous une latitude plus méridionale que la nôtre.

Le genre *Cephalotaxus*, *Taxus* et *Salisburia* ne présentent aucun intérêt forestier.

Il n'en est pas ainsi du *Thuya gigantea*, digne de son nom. Peuplant le nord-ouest de l'Amérique du Nord, la Californie jusqu'aux montagnes Rocheuses, son habitat est pour nous une première garantie presque suffisante de sa rusticité. Sa sobriété, sa croissance, et l'excellence de son bois lui assurent un rôle important dans notre économie forestière. Un horticulteur de Blois, M. Duclos, a trouvé moyen de le multiplier vite et bien sur le *Thuya* ordinaire (*Biota orientalis*). Enfants de la nature sauvage, la plupart des Conifères redoutent aussi bien le séjour des villes que celui des serres et les soins trop assidus. M. Duclos greffe très-bas, étouffe jusqu'à la reprise, subdivise le plus possible les ramules. Son premier but fut d'obtenir par ce moyen un plus grand nombre de greffes d'un

arbre encore très-rare. Cette disposition favorisa merveilleusement l'ascension verticale de la séve, et permit à des greffes pratiquées au mois de mars et livrées à la pleine terre aussitôt après la reprise (cinq ou six semaines après l'opération), de développer immédiatement une tige vigoureuse de 20 centimètres environ et de procurer des sujets de forme irréprochable en six mois.

Les *Araucaria* sont des végétaux originaux de forme et de feuillage; la sylviculture attend, pour s'en servir, des indications de l'horticulture. Et celle-ci attend de même; parce que les hommes qui l'exploitent ne se rendent pas un compte assez exact des circonstances qui accompagnent l'existence d'un arbre quelconque dans son pays natal, ni de la nature du sol ni de la hauteur supra-marine de son habitat. Ce manque de données, ou plutôt ces données non observées causeront toujours de l'inexactitude et du retard dans l'adoption des végétaux réellement méritants.

Donc, l'homme qui se livre à des expériences raisonnées, est digne de notre reconnaissance et de nos encouragements. La Société horticole de Blois l'a compris en décernant un de ses grands prix à M. le marquis de Vibraye.

THÉBAT-LARCHÉ.

ÉTAT DE L'HORTICULTURE EN FRANCE.

Pépinières André Leroy, à Angers.

Peu de personnes connaissent le développement des pépinières en France, et peu savent aussi les divers travaux, le mode d'écoulement des produits, enfin les détails de cette branche de l'industrie horticole. Nous croyons intéresser les lecteurs de l'*Horticulteur Français* en leur donnant quelques

renseignements sur l'établissement de M. André Leroy, à Angers.

Fondé en 1780, cet établissement s'est élevé peu à peu au point de prendre la singulière extension qu'il a aujourd'hui, et de devenir la plus grande et la plus riche pépinière qui existe non-seulement en France, mais dans le monde entier. Elle s'étend sur plus de 100 hectares, et n'occupe pas moins de deux cents ouvriers (1). Le nombre de ses variétés fruitières s'élève à deux mille cinq cents environ, et celui des espèces ou variétés d'arbres et arbustes cultivés en pleine terre à près de trois mille. Ainsi la totalité des espèces et variétés qui se cultivent dans l'établissement d'Angers atteint au moins le chiffre total de cinq mille cinq cents. En supposant qu'en moyenne l'on ait chaque année cent individus de chacune des espèces et variétés prêts à être livrés (chiffre sans doute bien au-dessous de la vérité) on pourrait estimer à cinq cent cinquante mille la totalité des arbres et arbustes formés. Ce chiffre ne comporte ni les plants plus jeunes en voie de formation, ni les plants de semis, ni les arbres qui sont cultivés et livrés en paniers. Toutes ces conditions réunies, en ne comptant pourtant pas les plantes herbacées qu'il serait trop difficile d'évaluer, nous supposons que le chiffre total des individus arbres et arbustes, variétés ou espèces que comptent les cultures de M. André Leroy, s'élève à plus de dix millions.

(1) Nous croyons intéressant d'ajouter quelques mots qui feront mieux connaître encore l'importance de cet établissement qui n'a pas de rival en Europe. Ces deux cents ouvriers sont placés sous la conduite de seize contre-maîtres, dont chacun a sa spécialité, savoir : arbres à fruits à noyaux, arbres à fruits à pépins, en baie, Rosiers, terre de bruyères, grands arbres forestiers, d'ornement, jeunes plants de semis, Camellias, arbres à feuilles persistantes, Conifères, arbustes, arbrisseaux d'ornement, plantes vivaces, etc., etc. Ces contre-maîtres sont responsables du choix des sujets et de l'identité des espèces. — Cinq commis sont occupés aux écritures pour la subdivision des notes pour les contre-maîtres. F. H.

Je ne m'arrêterai pas plus longtemps sur ces détails statistiques, qui ne tendraient qu'à prouver le succès commercial du vaste établissement d'Angers. Il suffira de savoir encore que ses relations, loin de se borner à la France, s'étendent en Russie, en Angleterre et surtout en Amérique (1). Notre pays, possédant déjà un grand nombre de pépinières, ne saurait, en effet, consommer seul les énormes produits de cette immense manufacture arboricole.

Mais c'est sous un autre point de vue que je vais examiner l'établissement d'Angers. Je veux montrer les services importants qu'il rend à la pomologie et à la culture fruitière en général, et l'intérêt qu'il a, non pas seulement pour l'arboriculture, mais encore pour la botanique elle-même, en permettant de faire de précieuses collections de types vivants qui révèlent les phénomènes végétatifs que la nature morte des herbiers ne permet pas d'étudier.

Depuis 1780, époque de leur fondation, comme nous l'avons dit, au moment même où l'art horticole commençait à peine à naître en France, les pépinières d'Angers ont réuni dans leur culture toutes les espèces qui apparaissaient chaque jour, tant en notre pays qu'à l'étranger. Une école fruitière fut fondée, et là chaque fruit a été scrupuleusement dégusté, examiné, décrit, dessiné dans un album commencé il y a trente ans, de sorte que les noms différents, souvent nombreux, d'une même variété purent être réunis en synonymie ; c'est d'après ces matériaux qu'est rédigé chaque année le catalogue descriptif et raisonné de l'établissement.

(1) L'établissement André Leroy a une maison à New-York qui reçoit les commandes et dirige les marchandises dans l'intérieur des Etats-Unis. 1000 à 1200 caisses d'arbres sont expédiées chaque année pour ce pays. Chaque caisse contient 300 arbres fruitiers ou un nombre considérable de jeunes plants de semis de deux ans. Ces caisses mesurent environ un mètre cube. Les frais d'emballage pour l'étranger, — caisse, mousse et travail compris, — revient à 25 francs par caisse. Le transport d'Angers à New-York ne coûte que 7 ou francs les 100 kilogr. F. H.

C'est surtout à M. André Leroy que la pomologie est ainsi redevable d'être sortie à peu près de l'horrible confusion où elle était entraînée. Le résultat reste peut-être imparfait encore, et il le sera toujours ; mais tous ceux qui voudront s'en donner la peine, pourront, certes, mettre aisément de l'ordre dans les arbres de leur jardin.

La synonymie ne fut pas seule recherchée ainsi à Angers ; on s'occupa activement de noter la qualité appétitive, l'époque de maturité, la forme, le volume, le degré de fertilité de chaque arbre, en y joignant maintes et maintes fois de consciencieuses observations. Cette étude approfondie des fruits, faite longuement par les hommes les plus expérimentés, basée non sur des souvenirs trop souvent trompeurs, mais sur une comparaison rigoureuse et journalière des types ; cette étude, dis-je, reste aujourd'hui le travail le plus parfait en cette matière, et le catalogue de M. André Leroy, qui en contient les résultats presque entièrement, est peut-être le seul et vrai monument pomologique (1). Les magnifiques publications que M. Decaisne, le membre de l'Institut, a entreprises sur les arbres fruitiers du Muséum, éclaireront, il est vrai, plus complétement encore cette matière qu'a tant travaillée et si utilement M. André Leroy. Nous avons su qu'il avait eu l'intention de publier un grand ouvrage sur les fruits ; nous regrettons bien sincèrement qu'il n'ait pas donné suite à ce projet (2).

Disons encore que toute variété, quelle qu'elle fût, de quelque pays qu'elle vînt, étant non-seulement accueillie, mais même recherchée, il a été possible, au milieu de celles innombrables que leur manque complet de qualités ont fait rejeter,

(1) Aussi ne comprenons-nous pas le silence que garde l'historiographe de la troisième session du Congrès pomologique, au sujet de ce travail de M. André Leroy.—Tout n'est-il donc en ce bas-monde que cabale et côterie? F. H.

(2) Ce projet n'est pas abandonné ; M. André Leroy s'en occupe toujours très-activement, et il espère livrer bientôt son travail à l'impression. F. H.

d'en signaler de méritantes tout à fait inconnues et de les populariser. C'est ainsi que le *Noyer*, connu aujourd'hui sous les noms de *præparturiens* ou *fertile ;* le *Châtaignier*, appelé *Nauzillard* ou *du Lud ;* le *Coignassier d'Angers*, l'*Olivier de Crimée*, la *Poire beurré d'Aremberg*, à laquelle l'abbé Deschamps avait donné primitivement le nom d'*Orpheline d'Enghien :* le *Raisin muscat précoce de Saumur ;* et bien d'autres encore se sont répandues dans nos cultures par l'établissement André Leroy. Ne sont-ce pas là de grands services qu'il faut se hâter de reconnaître ?

Je me suis étendu sur la partie pomologique de mon sujet, sachant plus intéresser les lecteurs du journal qu'en insistant sur celle qui concerne les arbres et les arbustes forestiers ou d'ornement ; car, il faut le dire, et à mon bien grand regret, l'enthousiasme en France est plus que faible sous ce rapport : on recherche des fleurs comme ornement, mais on néglige les arbres, bien à tort, à mon sens, parce qu'on ne sait pas attendre les jouissances que procurent ces grands végétaux si beaux et si splendides. Il y a là pourtant aussi une utilité incontestable qui plaide en leur faveur. En effet, l'arboriculture horticole fait connaître et juger les espèces qui peuvent être utiles soit dans la petite, soit dans la grande culture. Que l'on songe donc que l'Acacia (*Robinia pseudo-acacia*), le Marronnier d'Inde, plusieurs Tilleuls (*Tilia platyphilla, argentea*), le Vernis du Japon, le Cèdre du Liban et un très-grand nombre d'autres espèces ont été d'abord introduits dans les jardins, puis par eux répandus et popularisés. D'ailleurs, et ne considérant que l'agréable, un très-grand nombre d'arbres et d'arbustes devraient orner nos parterres. Quelques-uns d'eux sont connus, mais confinés dans quelques jardins seulement. Aujourd'hui que le goût de la campagne devient général, si l'on plante beaucoup, on ne sait pas attendre, et, faute d'expérience, on s'adresse à quelque jardinier routinier, à quelque

insouciant commissionnaire, en un mot à un tiers incapable, lui demandant des arbres ou arbustes d'une végétation rapide. Il indique alors toujours le Tilleul (sans se donner même la peine de faire connaître la belle espèce à feuilles argentées), le Marronnier d'Inde, le Frêne, le Catalpa, puis le Sapin, le Cèdre, enfin le Lilas, la Boule de neige, le Baguenaudier, le faux Ebénier, les Ribes et quelques arbustes analogues. Nous sommes loin de ne pas reconnaître le mérite de ces espèces; mais nous aimerions que d'autres au moins aussi belles, et offrant quelques avantages différents, comme, par exemple, une floraison plus tardive, un port bizarre ou se prêtant à être isolé, un beau feuillage rappelant à l'imagination une chaude végétation, une grande facilité sur le choix du terrain, ou demandant soit l'ombre d'une futaie, soit le marécage tourbeux d'un bas-fonds, soit l'aridité brûlante d'un coteau; nous aimerions, dis-je, que ces espèces se répandissent et apportassent aussi leur part aux paisibles jouissances de la campagne. Je ne prétends pas parler ici d'espèces rares, critiques ou seulement d'un prix élevé, mais d'arbres ou d'arbustes rustiques, d'une multiplication facile, et dignes, enfin, à tous égards, de nos soins. Les pépinières d'Angers, sous ce rapport, aideront de leur puissant concours à répandre les nombreuses espèces et variétés d'arbres et d'arbustes introduites ou obtenues; car elles en comptent, dans les arbres à feuilles caduques, six cent quatre-vingt-dix-sept; dans les Conifères, trois cent sept (1); dans les arbustes, deux mille cent trente-un, dont quatre cent quarante-neuf à feuilles persistantes et trois cent neuf de terre de bruyère. Je ne mentionne pas ici les Camellias et quelques espèces de serre cultivées en pleine terre.

(1) Les Conifères sont cultivés en grandes quantités, même les plus rares. Il y a en ce moment dans la pépinière d'Angers plus de 50 mille *Araucaria imbricata*; plus de 10 mille *Cedrus deodora*, des *Cryptomeria japonica*, des *Abies morinda*, des *Pinus excelsa*, des *Cupressus torulosa*, et autres également par milliers. F. H.

La première fois que j'eus entre les mains le catalogue de cette maison, je pensai que, semblable à plusieurs autres, elle offrait bien plus qu'elle n'avait; mais j'ai eu la meilleure preuve du contraire : toutes les demandes que je lui ai adressées, et qui ont été assez nombreuses ces deux dernières saisons, ont été satisfaites à très-peu d'exceptions près, bien que je fusse complétement étranger à M. André Leroy.

C'est ainsi que je me suis procuré une collection de trente-deux espèces ou variétés du genre *Cytisus*, une de vingt-neuf du genre *Salix*, d'autres de Magnatia, de Caragana; de Rubus; des espèces rares ou critiques, telles que les *Acer rubrum* et *eriocarpum*, *Betula rubra*, *Catalpa Bungii*, des *Nyssa*, *Castanea*, *Quercus*, et bien d'autres encore à peine cultivées dans quelques grands établissements publics. Beaucoup de personnes se fussent empressées de planter les espèces communes dont nous parlions plus haut ; j'ai mieux aimé réunir des espèces différentes offrant à nos regards des aspects variés, des floraisons inconnues, venant de pays divers, et ainsi satisfaisant à la fois les yeux et l'imagination de ceux qui aiment les solitudes de la campagne.

Je me suis étendu longuement sur un sujet qui, j'en conviens, me plaît infiniment. J'espère que mes lecteurs y auront trouvé quelques renseignements intéressants ; qu'ils pensent, comme moi, que, si la France n'occupe pas le premier rang en horticulture, ses pépinières, du moins, sont de beaucoup les premières, et que l'établissement d'Angers pourra servir de modèle à tous les autres. A. de Talou.

COURRIER HORTICOLE.

La sécheresse permanente de l'été dernier a stimulé le génie inventif des fabricants de pompes et manéges. Nous ne nous y arrêterons pas; nous citerons seulement un arrosoir imaginé par M. Moyon. Une soupape, placée à sa base, donne, pour puiser l'eau, une facilité extraordinaire; il suffit de l'introduire dans le liquide pour qu'il s'emplisse immédiatement. Comme il est dépourvu d'ouverture à sa partie supérieure, il n'y a pas de débordement possible. Mais le *fond* sera-t-il aussi solide que la forme? C'est à essayer. M. Groulon, quai St-Michel, 9, en a le dépôt.

Une autre invention d'un grand intérêt pour les services qu'elle est appelée à rendre, en même temps que par sa simplicité d'exécution, c'est le *Diviseur Paillet*, destiné à diviser et à broyer les terres de bruyère, les engrais compacts, à mélanger les terres, former les composts. Cet appareil se compose d'un bâtis à quatre pieds, muni de coussinets chargés de recevoir l'arbre d'un cylindre en bois dur placé horizontalement sur le bâtis; ce cylindre est armé de crochets émoussés, disposés en spirale sur toute sa surface. Au-dessus de ce cylindre se trouve une trémie pour recevoir les mottes de terre de bruyère et les engager sous les crochets qui doivent les déchirer. Cette machine sera améliorée probablement; mais le mérite de l'invention en revient à M. Paillet, l'un de nos premiers horticulteurs parisiens, qui l'abandonne au domaine public, sans aucun droit d'auteur.

Nous devons à la générosité de M. Ferdinand Gaillard, l'habile pomologue de Briguais, la connaissance d'un mastic poisseux pour enduire les greffes et les plaies des arbres, qu'on peut fabriquer soi-même de la manière suivante :

Fondre ensemble dans une grande bouteille et au bain-marie,

940 gr. poix de Bourgogne;

840 » — noire;

450 » cire jaune;

425 » cendre tamisée ou craie pulvérisée, et 1 litre ou 1 kilogr. de benzine. Dès que la matière est fondue, le mélange doit être retiré du feu et conservé dans un vase bien clos.

M. C.-F. Willermoz, d'Ecully, a trouvé le moyen, pour les petits jardiniers, d'avoir des cloches économiques ; la carcasse est un cercle supportant trois ou quatre baguettes formant dôme; autour d'elle court en spirale une lanière d'écorce, et par-dessus une toile de calicot enduite par une composition de chaux éteinte et fromage blanc délayé dans l'huile de lin cuite, le tout réuni dans un mélange d'œufs battus et d'eau, poids égal.

Son voisin et ami, M. Luizet père engage les personnes qui ont des plantations nouvelles à redoubler de vigilance pour les soustraire aux feux du soleil. D'abord un bon paillis de fumier de cheval (10 centim. d'épaisseur et 50 centim. de diamètre) mis au pied des arbres aussitôt leur plantation, leur tient le pied chaud en hiver, frais en été. Ceux qui pousseront moins seront ombragés de feuillage ou de planches, jamais de tuile ; le soir des journées chaudes, on les arrosera et on bassinera le feuillage. Il ne faut pas négliger de combler les fentes d'écartement, qui ne manquent jamais dans ces moments de sécheresse, de se produire à la base des murs par l'affaissement du terrain profondément remué. L'absence de ces soins aurait de graves conséquences dans la réussite des arbres ; et M. Luizet, qui les signale, a sa longue expérience pour garantie. C'est sur cette garantie qu'il se fonde, quand il engage les pinceurs à outrance du Pêcher, à supprimer les coursons placés en avant et en arrière des branches pour éviter l'encombrement. M. Luizet et M. Willermoz ont épuré et propagé la pomologie et l'arboricul-

ture dans le sud-est de la France, comme MM. Lepère et Jamin, dans les environs de la capitale. Il y a cette différence que ceux-ci sont décorés, mais les premiers habitent loin de Paris.

Maintenant, veut-on connaître une nouvelle variété de vigne très-robuste, très-fertile et très-bonne, demandez le *Gamai Magny,* dû à un triage persévérant, par M. Magny, cultivateur à Légny (Rhône). Les Gamai Labroude et Picard étaient déjà avantageusement connus par leurs grandes qualités, mais on reprochait à l'un de donner prise à la pourriture par ses grappes compactes, à l'autre d'exiger beaucoup d'engrais ou de riches sols. Le Gamai Magny prospère sans fumier, dans tout terrain où la vigne peut végéter; son sarment est bien constitué; ses grappes sont noires, volumineuses, et les grains convenablement séparés. Sa fertilité est extraordinaire ; il a produit jusqu'à dix pièces (beaujolaises, 210 litres) par bicherée lyonnaise (12 ares 93 centiares). Deux autres Gamais encore peu répandus, et qui méritent de l'être, sont le G. Châtillon ou lyonnaise du Jonchay, cultivé par M. du Jonchay, à Anse (Allier) ; le G. Charmeton, du nom de son trouveur, propriétaire à Moiré (Rhône).

L'étude des meilleures variétés de vignes et des procédés de culture les plus avantageux est une des branches principales de l'agriculture; nous engageons vivement les amateurs à s'y livrer; et s'ils veulent être guidés par deux auteurs honorablement connus dans les sphères élevées du monde et de la science, nous leur conseillons de parcourir l'*Ampélographie française,* de M. Rendu, inspecteur général de l'agriculture, et le *Traité des cépages,* par M. le comte Odart, propriétaire à la Dorée, près de Tours, d'une des plus riches collections viticoles.

Nous voici en hiver ; qu'allons-nous faire dans nos jardins? N'attendons pas au printemps pour travailler nos arbres fruitiers, la besogne d'hiver à la serpette ou à la bêche n'est jamais perdue. Après avoir écouté les savantes recommandations de

M. Willermoz sur les engrais solides ou liquides à donner aux arbres fruitiers, frappons à la porte de M. Luizet, ses conseils basés sur l'expérience et l'observation seront pour nous des ordres.

Après la cueillette des fruits, nous dira ce vénérable pomiculteur, alors que la terre a été serrée par des piétinements multipliés durant l'opération des tailles et les revues que nécessitent les arbres, c'est vers l'automne que le moment est le plus favorable pour donner au pied des arbres un léger labour, une petite façon, qui ne doit être faite qu'à 8 ou 10 centimètres de profondeur, à l'aide d'un trident, d'une petite houe dentée, mais jamais avec la bèche ou un outil tranchant. En général, on travaille trop profondément la terre près des arbres; on détruit le chevelu des racines qui sont la source de leur fécondité. Cette opération convient mieux aux terres bonnes et saines qu'à celles qui sont humides; pour ces dernières, la façon doit être encore plus superficielle, afin d'attirer les racines dans les couches extérieures du terrain, et par suite les éloigner d'un sous-sol où elles pourriraient faute d'un assainissement quelconque.

De même, en été, il ne faut au pied des arbres fruitiers, dans es jardins, aucune culture à la terre excédant 3 ou 4 centimètres de profondeur, afin de ne pas déranger le chevelu des racines; la ratissoir et le râteau suffisent à entretenir la propreté si nécessaire près des arbres et à tenir éloignés les insectes nuisibles, qui, là, ne trouvent plus nourriture et refuge.

Les mauvaises herbes dessèchent et épuisent la terre dans toutes les saisons, et leur présence dans les cultures doit être la honte du jardinier. Il faut se bien pénétrer de ce fait expérimenté, que les soins et la propreté sont aux arbres ce qu'ils sont à nous-mêmes : une portion de la vie.

Rappelons-nous que Columelle a dit, il y a déjà longtemps :

« Qui travaille les arbres, les prie de porter,
« Qui les fume, les supplie,
« Et qui les taille bien, les y contraint.

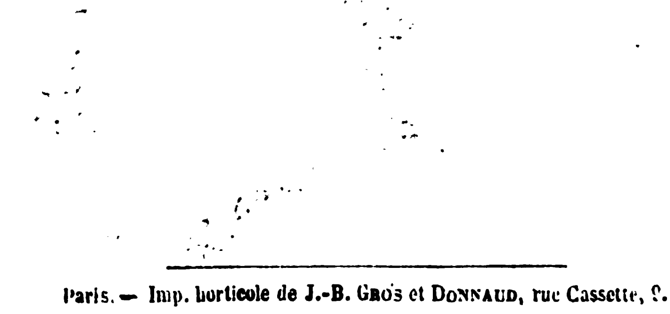
Les auteurs modernes disent-ils autre chose ?

Après tout, ils ont bien recopié le pincement de la Quintynie et du jardinier solitaire, ils peuvent bien encore nous donner sous un nom nouveau, maintes méthodes pratiquées, améliorées ou rejetées par nos ancêtres.

Ce pincement vanté par les uns, abîmé par les autres, a trouvé son meilleur défenseur en Normandie. M. Durécu, amateur à Saint Pierre-de-Tranqueville qui l'a employé au XIX[e] siècle un des premiers avec connaissance de cause ; qui, le premier, lui trouva de l'analogie avec le pincement du jardinier de Louis XIV, et qui le premier, enfin, a su l'étudier, le modifier, l'apprécier, formule ainsi la manière de s'en servir : Le premier pincement doit être fait au-dessus du sixième œil susceptible de développement ; on ne comptera donc plus les feuilles, mais les yeux bien constitués. Peu de temps après cette première opération un ou deux des yeux supérieurs ne tardent pas à s'allonger en bourgeons anticipés, on pincera ces derniers au-dessus de la deuxième ou de la troisième feuille, et l'on répète deux ou trois fois, s'il le faut, cette opération en été ; de cette façon on évite des longueurs de rameaux inutiles et une perte de séve sans profit.

Ces principes sont formulés d'après l'expérience de plusieurs années.

THÊRAT-LARCHE.



Paris. — Imp. horticole de J.-B. Gros et Donnaud, rue Cassette, 9.



E. Blanchard pinx Visto sc

Napoleona heudelotii, Ad Juss.

r. Vieille-Estrapade 15

NAPOLEONA HEUDELOTII. Adr. de Juss.

(Pl. xiv).

Étymologie. Ce genre, dédié à l'Empereur Napoléon Ier, présente le singulier caractère d'une fleur ayant, dans l'intérieur de la corolle, une double couronne, dans laquelle on peut voir les couronnes de France et d'Italie, que possédait le chef de la dynastie napoléonienne.

Famille des *Napoléonées*, d'Adrien de Jussieu; *Pentandrie monogynie* de Linné.

Caractère générique. Le genre *Napoleona* comprend des arbustes à feuilles distiques oblongues obovales. Les fleurs sont solitaires, à l'aisselle des feuilles, et portées sur un très-court pédoncule muni de bractées écailleuses qui constituent une sorte de calicule. Le calice est soudé avec l'ovaire, mais il se prolonge au-dessus et s'évase en une sorte de coupe présentant 5 lobes. La corolle est monopétale, large de 4 à 5 centim., formant un peu la coupe (le dessin représente les fleurs déjà très-avancées et même un peu fanées), à 5 lobes peu prononcés, subdivisés chacun en 7 ou 8 petits lobules, et parcourus par de nombreuses nervures, confluentes à la base, divergentes et s'amincissant vers le bord de la corolle; chacune de ces nervures correspond à un des lobes marginaux. — Dans l'intérieur de la corolle se trouvent deux rangées d'organes particuliers: la première, l'extérieure, est composée de lanières distinctes très-étroites, jaunes, étalées, au nombre de 35 à 40; la seconde est une sorte de couronne découpée en lanières plus larges que celles de la rangée extérieure, mais en même nombre, et alter-

nant avec elles. Enfin, en dedans de cette seconde rangée d'organes, on en observe une troisième à peu près de même forme que cette seconde, et soudée avec elle dans sa partie inférieure, distincte supérieurement et découpée en 5 parties, qui portent chacune 2 anthères uniloculaires. — Les lobes de ces deux verticilles intérieurs sont infléchis et roulés en dedans, au moment de l'anthèse, et conservent cette disposition longtemps après l'épanouissement de la fleur. L'ovaire est infère, couronné par un disque glanduleux, et surmonté d'un style court, épais, élargi vers le sommet en un large stigmate pelté à 5 angles.

Caractères spécifiques et historique. Le *Napoleona Heudelotii* se distingue du *Napoleona imperialis* par ses fleurs pourprées, liserées de jaune et parcourues par des nervures pourpre foncé ; les couronnes intérieures sont jaunes et le stigmate orange ou rouge.

Le genre *Napoleona* a été créé par Palisot de Beauvois, en 1808, pour un arbuste de l'Afrique centrale, à fleurs bleues, qu'il a nommé spécifiquement *N. imperialis*. Cette espèce est restée fort longtemps inconnue des botanistes ; on ne la connaissait que par la figure publiée dans la Flore d'Oware et de Bénin. La singulière organisation de la fleur, présentant deux couronnes intérieures, qui prêtaient si bien à l'allusion des couronnes de France et d'Italie, fit dire à certains incrédules qu'une pareille plante ne pouvait pas exister, et que cette dédicace n'était qu'une plate flatterie. Aujourd'hui il faut se rendre à l'évidence. Heudelot, intrépide voyageur naturaliste français, martyr de la science, mort pendant une exploration dans l'Afrique centrale, retrouva dans le Fonta-Dialon, non pas l'espèce de Palisot de Beauvois, mais une seconde, présentant les mêmes caractères génériques, et à laquelle M. Adrien de Jussieu a donné le nom du malheureux Heudelot. On avait donc

des preuves de l'existence de la plante, mais on ne la possédait pas vivante. C'est un voyageur anglais qui l'introduisit dans les cultures de l'Angleterre, et c'est de là qu'elle a pénétré dans celles de la France.

Un fait assez curieux : c'est que le pied qui était cultivé depuis plusieurs années dans les serres du Jardin des Plantes de Paris, a fleuri pour la première fois en 1849, à l'époque où le prince Louis Napoléon, président de la République, était reçu dans le midi de la France aux cris de Vive l'Empereur. C'est vers le même temps, qu'une autre plante, dédiée à l'Impératrice Joséphine (née de Lapagerie), le *Lapageria rosea*, fleurissait aussi, et pour la première fois, dans ces mêmes serres du Muséum. Ne semblerait-il pas que ces végétaux attendaient l'avénement au trône d'un descendant de ces deux Majestés, pour montrer leurs premières fleurs ? Cette coïncidence de fleuraison et d'avénement de Napoléon III est au moins un fait remarquable.

Culture. Les *Napoleona* sont des arbustes de serre chaude ; on les cultive en terre de bruyère, et la multiplication se fait par boutures.

E. Herincq.



PLATYCODON AUTUMNALE, Dne.

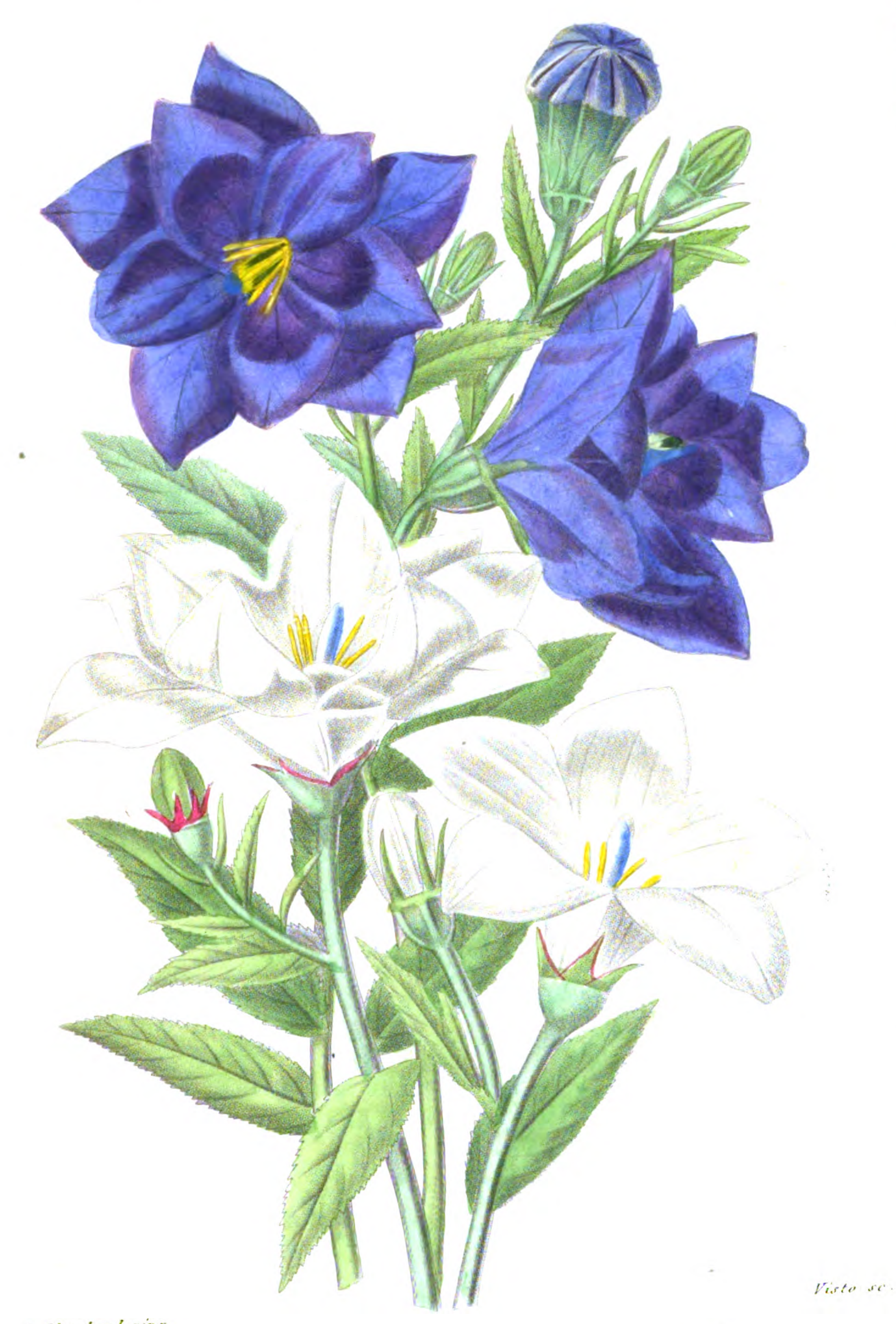
(Pl. xv).

Étymologie, . du grec *platys*, large, et *côdôn*, clochette, allusion à la forme et à la grandeur des fleurs.

Famille : Campanulacées de Jussieu; pentandrie de Linnée.

Caractères génériques. Ce genre, créé par M. Alph. de Candolle, et qui a pour type le *Campanula grandiflora*, comprend des herbes vivaces, de couleur vert de mer (glauque), à feuilles alternes ou presque opposées. sessiles, plus ou moins ovales-lancéolées, dentelées. — Les fleurs, peu nombreuses au sommet de chaque tige, sont bleues ou blanches, pédonculées, grandes, en clochette largement évasée. Le calice, dont le tube est soudé avec l'ovaire, présente 5 lanières étroites, à la base desquelles est insérée une corolle à 5 lobes larges. Les étamines, au nombre de 5, n'ont aucune adhérence avec la corolle et s'insèrent directement au sommet du tube calicinal; les filets sont élargis à leur base et en forme d'écailles. L'ovaire, situé au-dessous de la fleur (infère), est divisé intérieurement en 5 loges; il est terminé par un style simple épaissi, chargé au sommet, de poils nommés *poils collecteurs* qui retiennent une grande quantité de pollen; les stigmates sont au nombre de 3 ou 5 étalés en étoiles. Le fruit est une capsule ovoïde s'ouvrant en plusieurs valves, au sommet; il contient un certain nombre de graines ovoïdes et luisantes. —

Observation. Ce genre, comme on le voit, diffère peu du genre *Campanula*. La fleur ne présente réellement aucun caractère distinctif; la différence réside dans le fruit. Or, nous le demandons, — au risque d'être traité d'homme *léger*, — comment les botanistes peuvent-ils déterminer les espèces de pareils genres quand on ne leur présente que des fleurs? Ils sont obligés, dans ce cas, de renvoyer la détermination à l'époque de la maturité des fruits. Quelle satisfac-



E. Blanchard pinx.

Visto sc.

Platycodon autumnale. Dne

N. Rémond imp. r. Vieille-Estrapade 15 Paris

tion pour une personne qui apporterait ces plantes du fond de l'Asie ou de l'autre côté de l'Amérique? Serait-elle bien blâmable si elle disait, alors, que les botanistes ne sont pas des hommes sérieux? Car en vérité, est-ce avec la gravité du savant que ces naturalistes cherchent une différence, dans la forme d'un seul organe, pour établir un genre nouveau ou changer le nom d'une plante connue depuis un siècle? et est-il besoin d'une *éducation supérieure*, d'un génie transcendant, pour trouver que les poils de telle plante sont plus longs que ceux de telle autre? Voilà pourtant comment la botanique est comprise par la plupart des savants du jour. Ils ne font plus de science pour faire progresser la science; ils en font pour se créer un nom, qui doit être d'autant plus célèbre qu'il se trouvera plus souvent accolé à celui d'une plante. De là aussi cette mobilité de la nomenclature qui rend la botanique sans intérêt aux yeux des personnes sensées. Quelle idée, en effet, peut-on avoir d'une science ainsi abandonnée à l'arbitraire et qui ne produit qu'une stérilité de noms ou la plus inextricable confusion?

Où est-elle cette science aimable des Linné, des de Jussieu, qui doit nous offrir « le spectacle si grand et si harmonieux » de la nature, en faisant voir combien le beau réel de la création est au-dessus du beau idéal des inventions humaines? » Qu'en a-t-on fait de cette science « qui élève l'âme et ramène » sans cesse l'esprit à de hautes et salutaires pensées;» qui doit « donner au jugement cette rectitude sans laquelle les qualités les plus brillantes perdent leur valeur, etc.? (1)» Cette science-là est bien loin de nous; quant à celle d'aujourd'hui, elle ne nous enseigne qu'à détruire, sans motif, les édifices sublimes que nos maîtres ont érigés avec tant de peine et après bien

(1) Milne Edwards, *Élément d'histoire naturelle.*

des années de méditations. Ils étaient arrivés à poser les bases d'une classification naturelle d'après laquelle on aurait pu, en effet, admirer ce « spectacle si grand et si harmonieux de la nature. » Actuellement, avec cette terrible maladie du *nobis* qui ronge les naturalistes, avec ce principe du caractère exclusif, la botanique nous offre le spectacle de la nature convulsionnée; il est vrai qu'elle nous fait voir aussi combien le beau idéal des inventions humaines est bien au-dessous du beau réel de la création. — Etonnons-nous donc après cela de la suppression de chaires de botaniques, et du peu d'encouragement donné aux sciences naturelles!

Description. Le *Platycodon autumnale* est vivace; sa tige est roide, dressée, un peu grêle et garnie de feuilles alternes presque sessiles, ovales-lancéolées, inégalement dentelées, très-aiguës, glabres, vert gai en dessus, vert pâle en dessous. — Les fleurs, peu nombreuses au sommet des rameaux, sont largement évasées, très-régulièrement lobées, simples ou à double et même triple corolle, de couleur beau violet foncé brillant, ou bleue ou blanche.

Cette espèce est très-distincte du *Platycodon grande*, autrefois *Campanula grandiflora*. Sa tige est plus ferme et se tient plus dressée; ses fleurs sont plus resserrées sur la tige, et apparaissent plus tard que celles du *P. grande*. Cette plante nous paraît plus convenable, pour la culture, que l'autre espèce, dont les tiges débiles et les longs pédoncules grêles ont besoin d'être soutenus par autant de tuteurs pour produire un peu d'effet.

Culture. Les *Platycodon* sont de culture facile; air libre; pleine terre, toutes expositions. Le *grande* est plus délicat et se trouve bien d'une terre légère, la terre de bruyères par exemple. L'*autumnale* se plaît dans le sol ordinaire des jar-

dins. La multiplication se fait par graines et par éclats des touffes; cependant le *grande* supporte difficilement cette dernière opération.

F. Herincq.

REVUE DES PLANTES RARES OU NOUVELLEMENT INTRODUITES EN HORTICULTURE.

Les journaux anglais qui traitent de l'horticulture ne nous signalent, ces derniers mois, qu'un petit nombre de nouveautés, mais ce sont des plantes d'un premier mérite :

Ænothera bistorta. Nuttal, var. ***Weitchiana.*** Ce superbe Onagre fut découvert dans la Californie méridionale, près de San-Gabrielle, par M. Lobb, l'infatigable collecteur de MM. Weitch. Ces célèbres horticulteurs le cultivèrent les premiers. L'Ænothera bistorta est une belle espèce qu'il sera possible de livrer au plein air l'été; ses tiges courtes portent de nombreuses et grandes fleurs qui se succèdent abondamment sur tous les rameaux. Bien épanouie, chaque fleur offre des pétales marqués à leur base d'une tache orangé-noir, ou de couleur de sang, à peu près comme chez un grand nombre de *Cistus*.

Malheureusement ou heureusement, car je ne sais trop ce qu'il faut craindre ou espérer, cette brillante Onagrariée est peu constante, et les semis font varier considérablement son port, la forme et la grandeur de ses feuilles, la couleur de ses fleurs; aussi l'espèce type envoyée par M. Lobb est-elle toute différente de la plante cultivée. De plus MM. Torrez et Gray ont déjà signalé une variété dont les capsules sont complétement repliées à la maturité.

Du sud de la Californie, comme nous l'avons déjà dit, cet Ænothera, avant M. Lobb, avait été signalé par Nuttal, qui l'avait trouvé à San-Diégo. Pouvant mûrir ses graines l'été même, on aura un moyen simple de multiplication, que l'on peut du reste obtenir aussi aisément de boutures.

Le singulier stigmate de l'*Ænothera bistorta* le place dans la section des *Sphærostigma* (*Botanical magazine*).

Æsculus Californica. Cet Æsculus, qui est signalé comme une nouveauté, est déjà en France dans le commerce, classé, nous le croyons, avec plus de raison parmi les *Pavia.* C'est, du reste, sur les catalogues de la Société de Londres qu'elle a été tout d'abord enregistrée. Elle y était placée dans ce genre, avec le même nom spécifique.

Comme l'*Æsculus Californica* est un arbuste d'ailleurs méritant et très-peu répandu encore, nous donnerons à nos lecteurs les détails intéressants fournis par le journal anglais.

Ce marronnier d'Inde, d'origine californienne, avait d'abord été découvert par Nuttal à Monterez, et les Drs Torrez et Gray ont adopté le nom qu'il avait donné à cet Hyppocastanée. MM. Weitch en reçurent des graines et virent leurs jeunes arbres donner de délicates thyrses de fleurs en juillet de l'année qui vient de finir.

M. Newberry, puis plus tard M. Bridges, de leur côté, trouvèrent abondamment ce petit arbre dans la vallée du Sacramento. Ils l'indiquent comme très-peu élevé, mais s'étalant beaucoup. Les plus grands, ajoute M. Newberry, n'atteignent pas plus de 7 mètres. Ils offrent l'avantage d'avoir tout jeunes de belles fleurs se succédant longtemps, et formant une grappe extrêmement serrée, mais rose dans leur pays natal, tandis que dans les cultures elles sont parfaitement blanches.

Cet Æsculus supportant parfaitement le climat de nos régions est une bonne acquisition pour l'arboriculture ornemen-

tale; son bois, comme celui de ses congénères, est blanc, mou et cassant (*Botanical mag.*).

Lonicera stipulata. Hooker et Thompson.

Lonicera glaucophylla. H. et Th.

Ces deux remarquables Chèvre-feuilles furent découverts par le Dr Hooker dans les parties tempérées du Sikkim. Ils doivent exciter notre intérêt non-seulement par leur beauté, mais encore à cause de particularités remarquables qu'ils présentent au point de vue de la botanique. En effet, seuls du vaste genre auquel ils appartiennent, ils nous offrent de grandes stipules interpétiolaires dont la présence ou l'absence avait été considérée jusqu'à ce jour comme le caractère distinctif le plus absolu qui séparât les *Cinchonacœ* des *Caprifoliacœ*. Les stipules de la plus petite espèce de ces deux *Lonicera*, le *L. glaucophylla*, ne se voyent que chez les rejetons terminaux, quand la plante est à l'état adulte, tandis que les énormes stipules, qui sont pour ainsi dire des feuilles dans l'autre espèce, le *L. stipulata*, se voyent constamment et dans quelque partie du végétal que ce soit. C'est là un bon caractère distinctif entre ces deux espèces qui sont dignes à tous égards d'être cultivées.

Le *Lonicera stipulata* est un bel et vigoureux arbrisseau, un peu sarmenteux, dont les branches et le dessous des feuilles et des stipules sont couverts d'un épais duvet blanc ou chamois qui produit un remarquable contraste avec le beau vert brillant et satiné des replis de la face supérieure des feuilles. Celles-ci sont grandes, longues d'environ 4 pouces, et d'une texture un peu dure. Quant aux fleurs, elles sont très-abondantes et naissent en fascicules à l'aisselle des feuilles ; elles sont de couleur blanche ou légèrement café au lait. Les baies, d'un jaune pâle, contiennent une grande quantité de graines. Comme cette espèce croît à une altitude de 10,000 pieds, on peut être certain qu'elle supportera parfaitement nos climats *partout où il*

y aura une humidité suffisante; elle fut trouvée souvent associée au *Leycesteria formosa.*

Le *Lonicera glaucophylla* est une espèce beaucoup plus rare que le Dr Hooker ne trouva qu'à Yoksun, endroit charmant dans l'intérieur de la contrée, élevée d'environ 5,000 pieds au-dessus du niveau de la mer, au pied de la grande montagne Kinchingunga. Ce chèvre-feuille croît là près des magnifiques *Cupressus funebris.* Le Dr Hooker ne put trouver de ces arbustes en fleurs; mais son ami le Dr Thomson, qui fit après lui un grand voyage dans le Sikkim, revint dans ce même lieu et retrouva le chèvre-feuille en pleines fleurs dans les premiers mois de l'hiver. Il le décrivit comme l'un des plus beaux ornements des bois épais de cette contrée, grâce à la profusion de ses fleurs roses. C'est une plante grêle, absolument glabre, donnant de courts épis de fleurs axillaires; à feuilles d'un vert terne sur la face supérieure, et au contraire délicat et glauque sur la face inférieure. Le Lonicera glaucophylla demandera certainement l'abri d'une serre, la température de l'unique localité où on l'a trouvé étant analogue à celle de la Grèce ou de l'Italie.

Ces 2 Caprifoliacées sont décrites par les Drs Hooker et Thomson dans leur *Precursores of the Indian flora*, publiée dans le Bulletin de la Société linnéenne de Londres, t. 2, p. 165 (*Botanical mag.*).

Heterocentrum roseum.

Cyanophyllum magnificum.

Ce sont 2 belles *Mélastomacées*, qui ne sont même pas encore mises dans le commerce en Angleterre. La première a été cultivée par M. Spary, de Brighton : c'est un sous-arbrisseau fort gracieux, qui demande la serre au moment de sa floraison à l'automne, et une orangerie tant qu'il n'est pas en végétation. Ses délicates fleurs roses comme celles des *Rhexia* en font une acquisition précieuse à cause de leur abondance.

La seconde espèce, le *Cyanophyllum magnificum*, a le feuil-

lage le plus splendide que l'on puisse voir parmi ceux déjà si remarquables de plusieurs plantes de la même famille. C'est des serres de MM. Henderson que sort ce brillant Cyanophyllum; il avait été introduit de l'Amérique tropicale par Linden.

Callicarpa purpurea.

Quelque nouvelle que soit cette *Verbénacée*, nous pouvons en parler avec plus d'assurance que des espèces que nous citons dans le cours de cet article, car nous avons vu ce nouveau Callicarpa il y a 2 mois dans les belles serres de MM. Thibault et Keteleer, qui pouvaient déjà en livrer quelques pieds.

Cette jolie espèce, insignifiante par ses fleurs, est fort remarquable à cause des nombreuses baies d'un beau violet-pourpre, assez semblables à des perles de verre, à peu près de la grosseur d'un grain de plomb, et qui restent sur cet arbuste pendant presque tout l'hiver.

Les feuilles du Callicarpa purpurea sont ovales lancéolées, dentelées, à nervures saillantes, tomenteuses et légèrement blanchâtres à la face inférieure. Ces derniers caractères peuvent également s'appliquer aux jeunes pousses des tiges. La culture de cette nouvelle plante ne présente aucune difficulté; elle réclame la serre chaude ou une bonne serre tempérée.

Fuchsia simplicaulis. Ruiz et Pav.

Je ne mentionne cette nouvelle espèce que nous signalent les journaux anglais que parce qu'elle me paraît une des plus florifères de ce vaste genre; car le *Fuchsia simplicaulis*, espèce assez nettement tranchée au point de vue botanique, l'est bien moins à celui de l'horticulture, où son aspect le ferait confondre avec ceux à longues fleurs.

Cette plante est originaire du Pérou. C'est toujours à M. Lobb, l'infatigable collecteur de la maison Weitch, que l'on est redevable de cette introduction.

ibiscus radiatus. Cav. (Malvacées.) Var. à fleurs rouges.

Cette superbe plante est de couleur jaune-soufre ; c'est ainsi qu'elle fut figurée par Cavaniles en 1780. L'éminent botaniste espagnol en avait reçu les graines de Joseph Banks, mais sans savoir de quel pays elles provenaient. Willdenow, qui cita cette espèce, n'indique non plus sa patrie. Aiton le premier la signala dans la seconde édition de son *Jardin de Kew* comme originaire de l'est de l'Inde. Rien pourtant n'est sûr à ce sujet, puisqu'on reçut aussi le *Hibiscus radiatus* de la Jamaïque. Quoi qu'il en soit, c'est une magnifique malvacée qui est bien digne d'être cultivée à cause de son riche feuillage, de la grandeur et de l'étonnante abondance de ses fleurs dont les pétales, de couleur plus intense à leur base, font un magnifique effet ; enfin à cause du peu de soins que réclament cette plante.

Nous préférons de beaucoup au type la variété que nous représente le *Botanical magazine*, variété *à pétales pourpres*, dont la couleur est aussi toujours plus intense à la base. La floraison dure pendant tout l'été dans les serres.

L'*Hibiscus radiatus* est un arbuste très-rameux, à tige épineuse, munie de stipules linéaires, à feuilles digitées ayant de 3 à 7 divisions, dont les lobes lancéolés acuminés sont largement dentés. Les pédicelles sont très-courts ; le calice et l'involucre sont hérissés de poils rudes, et chaque foliole est munie intérieurement d'une épine qui est située au-dessous du sommet (*Botanical. mag.*, tab. 5098).

Parmi les plantes que nous venons d'examiner, qui toutes sont dignes à différents titres d'exciter l'intérêt des amateurs de belles espèces, quelques-unes nous paraissent cependant destinées à être plus répandues. Tout d'abord, l'*Ænothera bistorta* et plus encore sa variété *weitchiana* qui se trouve déjà dans le commerce parisien. Nous croyons cette plante de pleine terre appelée à la popularité de tous les jardins. Les 2 *Lonicera* du Sikkim devront aussi certainement se répan-

dre, d'autant plus que l'un d'cux supportera très-probablement notre climat; enfin nous recommanderons encore avec certitude la variété à fleurs pourpres de l'*Hibiscus radiatus*.

A. DE TALOU.

NOUVEAU SYSTÈME DE CULTURE FORCÉE DE FRAISIER;

Par M. Henri DESCHAMPS.

M. Henri Deschamps, membre du Cercle pratique d'horticulture et de botanique du département de la Seine-Inférieure, fait connaître, dans le 7e Bulletin de 1858 de cette savante Société, un nouveau procédé pour forcer les fraisiers, et qui est tout différent de celui généralement adopté, consistant, comme chacun sait, à mettre les plantes en pots et à les placer sur les tablettes d'une serre fortement chauffée. M. Deschamps les cultive, lui, en plein terreau sur couche et sous châssis. Le plant employé est du plant de deux ans; il l'arrache en février en bonne motte et le transplante ainsi sur sa couche recouverte de 10 centimètres de terreau. Jusqu'à ce jour, il a employé la variété *Princesse royale;* mais le fraisier *Prince impérial* est préférable, étant de quinze jours plus précoce.

Par ce procédé, M. H. Deschamps obtient des fraises en parfaite maturité dans les premiers jours de mars, et le succès qu'il a obtenu lui fait préférer cette méthode à la culture en pot «dont » les produits, dit-il, sont toujours maigres et peu abondants. »

CONGRÈS POMOLOGIQUE DE LYON.

3e RÉVISION DE LA LISTE DES POIRES ADMISES.

Le Congrès pomologique de Lyon vient de publier, dans les *Bulletins de la Société d'horticulture de Paris*, le résultat de son travail, qui consiste en un simple tableau sur lequel sont énumérées les variétés de poires admises, la grosseur des fruits, leurs qualités, formes, origines, etc., comme celui qui a été publié à la suite de la première session, en 1856. C'est à peu près le même, sauf quelques noms synonymiques qui ont été retranchés.

Nous dirons franchement que nous attendions mieux. Nous espérions quelques détails; une sorte de résumé sur les discussions qui ont dû être soulevées au sujet des synonymies ajoutées ou supprimées. Ainsi il serait très-important de savoir ce qui a amené la suppression du nom de *Poire His*, qui figurait sur les tableaux des années précédentes comme synonyme de *Baronne de Mello*. Est-ce à la suite d'un examen comparatif fait en séance, sur des sujets authentiques, ou n'est-ce simplement que sur l'affirmation d'un ou plusieurs membres que le comité de 1858 déclare la *Poire His* différente de la *Poire Baronne de Mello?* Si c'est le résultat d'une étude sur des arbres et des fruits sortant des pépinières du ou des obtenteurs, nous admettons les deux variétés comme distinctes; mais si c'est un membre du Congrès ou un des obtenteurs qui est venu assurer, sans preuve, que la *Baronne de Mello* est différente de la *Poire His*, nous demandons la permission, au Comité pomologique de 1858, de rester avec les convictions du Comité de 1857; nous engageons les amateurs, qui craignent d'avoir un même

fruit sous deux noms, à attendre les explications que ne peut manquer de donner un jour ou l'autre le Congrès pomologique de Lyon ; car c'est ici le cas de répéter la fameuse formule du prospectus : *Le besoin s'en fait très-vivement sentir.*

Pourquoi encore retranche-t-on *Beurré Nantais* de Beurré de Nantes ; *Belle et bonne des haies* de Bonne d'Ezée ; *Bézy de Wat* de Bézy de Saint-Waast ; *M. le Curé* de Poire Curé ; *Mi Sergent* de Messire Jean ? etc. Tous ces noms retranchés appartiennent-ils à autant de variétés distinctes ou bien est-ce seulement parce que ce sont des altérations de noms ? En voyant *Mi Sergent*, on serait tenté de croire que c'est pour cause d'altération du mot Messire Jean ; mais plus haut, je trouve *Cuisse Madame*, qui certes ne peut pas être une corruption de Certeau d'automne. Serait-ce......! Ce n'est pas possible ; le Congrès pomologique ne pousse pas le puritanisme jusque-là. Si Cuisse Madame est à retrancher de Certeau d'automne, c'est *probablement* parce qu'elle constitue une variété particulière.

Les membres du Congrès comprendront qu'une probabilité n'est pas une affirmation, et qu'il est très-important de faire connaître les causes de ces retranchements de synonymes. — Ce n'est pas une critique du travail que nous faisons ici ; c'est une observation amicale que nous nous permettons de leur adresser, persuadé qu'ils la prendront telle. Ne pouvant prendre part directement à leurs travaux, nous employons les moyens que nous possédons pour participer à une œuvre à laquelle nous sommes tout dévoué, et pour laquelle nous nous mettons à la disposition du Congrès, autant, toutefois, que l'impartialité et le savoir présideront à ses travaux.

Voici maintenant ce qui a été fait pendant cette troisième session. Le Congrès admet toujours les variétés suivantes, que nous classons par ordre de mérite.

§ Ier. Fruits très-bons ou de première qualité.

Augustine Jury (Willermoz). Fruit petit, à chair fine fondante, mûrissant en octobre.—Variété très-fertile, venant mieux sur franc que sur coignassier, et pouvant être dirigé sous toutes formes et à toutes expositions.

Baronne de Mello (Simon Bouvier). Pour des motifs que le Congrès ne fait pas connaître, la *Poire His*, qui était portée en synonymie dans les tableaux de 1856 et 1857, disparaît dans celui de 1858, ainsi que nous le disons plus haut. La *Poire Baronne de Mello* est un fruit moyen, à chair fondante, mûrissant en octobre-novembre, et qui malheureusement se tavelle et gerce parfois. L'arbre est très-fertile ; il prend toutes les formes.

Bergamotte Espéren (Major Espéren). — Fruit moyen ; chair fine, mi-fondante; maturité mars à mai. Arbre très-fertile; toutes formes; les fruits provenant des espaliers sont plus gros.

Beurré d'Apremont.—Synonymie : *Beurré Bosc*.—Fruit gros; chair fine, fondante; maturité octobre. — Arbre fertile, toutes formes; vient mieux sur franc.

Beurré d'Aremberg (Abbé Deschamps).—Syn. *Orpheline d'Enghien*, *Colmar Deschamps*, *Beurré Deschamps* (les synon. *Beurré Deschamps* et *Délices des Orphelins* ont été retranchés).—Fruit moyen, à chair très-fine, fondante, mûrissant en décembre et janvier. — Arbre fertile, vigoureux, convenant à toutes les formes, mais mieux en espalier exposé au levant.

Beurré d'Hardenpont (Abbé d'Hardenpont).— Synon. *Beurré d'Aremberg* en France, *Glout morceau* en Angleterre. — Fruit gros, à chair fine fondante, mûrit en décembre et Janvier. — Arbre assez fertile, prenant toutes les for-

mes, mais réussissant mieux en espalier au levant. Après le nouage, le fruit est très-sujet à tomber. Le Congrès a retranché les synonymies *Goulu morceau de Cambronne, Beurré Lombard.*

Beurré Duverny (Van Mons ?). — Fruit moyen, à chair mi-fine, fondante, mûrit en octobre ; arbre très-fertile, prenant toutes les formes.

Beurré Giffard (Giffard). — Fruit moyen ; chair fine fondante, pour juillet-août, se gardant bien. — Arbre fertile, s'élevant sous toutes formes.

Beurré Hardy (Bonnet de Boulogne et Jamin). — Fruit assez gros ; chair fine fondante, juteuse ; maturité septembre-octobre. Fertile, toutes formes.

Beurré Dumortier (Van Mons). — Fruit moyen, chair fine fondante, mûrissant en septembre-octobre. — Arbre très-fertile, toutes formes.

Beurré superfin (Goubault). — Fruit assez gros, à chair fine, fondante ; septembre, entre-cueillir. — Arbre assez fertile, peu vigoureux sur coignassier, prenant toutes les formes.

Bon chrétien Napoléon (Liard). — Syn. *Poire Liard, Médaille, Captif de Ste-Hélène, Beurré Napoléon.* Les synonymes suivants ont été retranchés : *Mabile, Charles d'Autriche, Charles X, Bonaparte, Gloire de l'Empereur, Napoléon d'hiver,*) — Fruit moyen, à chair fine, fondante, juteuse, mûrissant en octobre et novemb ; sujet à blétir. — Arbre fertile pour pyramide et espalier, vient mieux sur franc.

Bon chrétien William. — Syn. *Barlest de Boston.* — Fruit gros ou très-gros, à chair fine, fondante, juteuse, sucrée et parfumée, mûrissant en septembre. — Arbre très-fertile pour pyramide et espalier. — Le Congrès a retranché le synonyme *Poire de Levrault.* Est-ce comme variété distincte ?

Bonne de Malines. — Syn. *Colmar Nélis, Nélis d'hiver.* — Fruit petit ou moyen, sujet à se fendre surtout dans les sols humides; sa chair est fine, fondante; il mûrit de septembre à janvier. — L'arbre est fertile et se prête à toutes les formes. — Le Congrès a retranché les synonymes: *Fondantes de Malines*, et *Nélis d'hiver*, qui figuraient aux tableaux de l'année précédente. Pour ce dernier nom il y a une erreur qu'il est important de rectifier : *Nélis d'hiver* est-il synonyme de *Bonne de Malines*, comme il est indiqué au tableau page 610, ou est-il à distinguer, comme on le remarque à la page 612 dans la liste des synonymes à retrancher? — Nous laissons à qui de droit le soin de décider la question.

Délices d'Hardenpont. — Fruit moyen, à chair fine, fondante, juteuse; mûrit en novembre et décembre. — L'arbre est fertile et prend toutes les formes; il se convient mieux sur franc. — Le congrès écrit : *Délices d'Hardenpont*, supprimant *d'Angers*, parce que, dit-il, on ne connaît qu'un seul fruit de ce nom, et qu'il n'est pas originaire d'Angers. — Il y a cependant un *Délices d'Hardenpont de Belgique* (V. Mons) cité par quelques catalogues. Que doit-on faire de ce fruit?

Délices de Louvenjoul (Bivort). — Syn. *Jules Bivort.* — Fruit assez gros; chair fine, fondante; maturité oct. et nov. — Arbre très-fertile pour toutes formes, peu vigoureux sur coignassier, se plaît mieux sur franc.

Doyenné d'Alençon (Thuillier). — Syn. *Doyenné d'hiver nouveau.* — Fruit moyen, à chair fine, fondante, mûrissant de janvier à mai. — Arbre fertile pour toutes formes.

Doyenné d'hiver. — Syn. *Bergamotte de la Pentecôte, Dorothée royale.* — Fruit gros; chair fine, fondante; mûrit de décemb. à mai. — Arbre très-fertile pour toutes formes, mais se convient mieux en espalier à bonne exposi-

tion. — On a retranché les synonymes suivants qui figuraient dans les précédents tableaux : *Seigneur d'hiver, Doyenné de* ou *du printemps, Poire Fourcroy, Caming d'hiver, Pastorale d'hiver, Poire du Pâtre.*

Duchesse de Berry d'été (Gabriel Bruneau). — Fruit moyen, à chair fine, fondante, juteuse ; mûrit fin d'août. — Arbre assez fertile pour toutes formes, lent à se mettre à fruit ; il faut le tailler long les premières années.

Fondante de Charneu. — Syn. *Duc de Brabant.* On l'appelle aussi parfois *Poire Légipont.* — Fruit assez gros ; chair fine, fondante ; maturité octob. — Arbre fertile, prend toutes les formes. — Les noms de *Beurré ou fondante de Charneuse*, *Miel de Waterloo,* ont été retranchés de la synonymie.

Frédéric de Wurtemberg (Van Mons). — Syn. *Médaille d'or.* — Fruit assez gros, à chair fine, fondante ; mûrit en sept.-octob. — Arbre très-fertile sous toutes formes. — Dans le Lyonnais, la Bourgogne et la Franche-Comté, on donne le nom de *Frédéric de Wurtemberg* au *Beurré de Montgeron,* variété rejetée par le Congrès comme de qualité inférieure, et pourtant il n'y a aucune ressemblance entre ces deux fruits.

Jalousie de Fontenay. — Syn. *Jalousie de Fontenay-Vendée.* — Fruit moyen, à chair fine, fondante ; mûrit en sept.— Arbre très-fertile, pour toutes formes.

Louise Bonne d'Avranches. — Syn. *Louise de Jersey, Bonne de Longueval.* — Fruit assez gros ; chair fine, fondante ; mûrit en sept.-oct. — Arbre très-fertile ; toutes formes. — Les anciens synonymes *Louise de Jersey, Bonne et Beurré d'Avranches, Bergamotte d'Avranches,* ont été retranchés. Pourquoi encore ici le nom de *Louise de Jersey* se trouve-t-il aux synonymes admis et à ceux retranchés ?

Marie-Louise Delcourt (Van Mons). — Syn. *Marie-Louise Van Mons*, *Marie-Louise nouvelle*. — Fruit moyen ou assez gros, à chair fine, fondante, mûrissant en oct.-nov.—Arbre fertile pour toutes formes ; greffer sur franc. — Nous retrouvons encore pour cette variété, aux synonymes retranchés, d'abord *Van Donkelaar*, puis *Marie-Louise nouvelle* et *Marie-Louise Van Mons*, conservés au tableau comme synonymes. Il y a évidemment une raison pour que ceci soit ainsi ; mais quelle est-elle ? Nous ne trouvons aucune observation à ce sujet.

Nec plus Meuris (Van Mons). —Syn. *Beurré d'Anjou*. — Fruit assez gros, à chair fine, fondante ; mûrit en décembre. — Arbre fertile, se prête à toutes formes. — On a retranché le synonyme *Ne plus muris*.

Passe Colmar (Abbé d'Hardenpont).— Syn. *Passe Colmar gris ou doré*. — Fruit moyen, à chair fine, fondante ; mûrit en décemb.-févr., se conserve parfaitement ; il prend une teinte tantôt grise, tantôt dorée.

Prémices d'Ecully (Luizet père). — Fruit moyen, à chair fine, fondante, agréablement musquée ; mûrit en sept.— Arbre très-fertile, prend toutes les formes.

S-Michel archange. — Fruit moyen, chair fine, fondante ; mûrit en octobre. — Arbre fertile, prend toutes formes, se plaît mieux sur franc.

St-Nicolas. — Fruit moyen, chair fine, fondante ; sept.-octob. — Arbre très-fertile, toutes formes, vient mieux sur franc. — On a retranché *Duchesse d'Orléans*, porté en synonyme dans les précédents tableaux.

Seigneur (Espéren). — Syn. *Bergamotte Fiévée*, *Bergamotte lucrative*, *Fondante d'automne*. — Fruit moyen, chair fine, fondante ; mûrit en sept.-octob. — Arbre très-fertile qui prend toutes les formes et qui se plaît à toute exposition, même au nord. — Les synonymes retranchés sont : *Sei-*

gneur d'Espéren, *Gresilière*, *Beurré lucratif*, *Arbre superbe*, *Excellentissime*.

Broom Parck. — Fruit moyen, chair fine, fondante ; janvier-mars. — Arbre fertile , toutes formes. — Ce fruit, sujet à tomber avant la maturité, réussit mieux en espalier ; c'est le même qui avait été adopté sous le nom de *Shobdencourt*.

Urbaniste (comte Coloma).—Syn. *Picquery*, *Louise d'Orléans*. — Fruit moyen, chair fine, fondante ; oct.-nov. — Arbre peu fertile, prend toutes les formes et vient à toute exposition. — *Serrurier d'automne* , *Vergaline musquée* , *Beurré Duprez*, ont été retranchés de la synonymie.

Van Mons de Léon Leclerc (Léon Leclerc).—Fruit gros, chair fine, fondante ; mûrit en novembre. — Arbre fertile pour espalier ; ne vient bien que sur franc.

Zéphirin Grégoire (Grégoire de Jodoigne). — Fruit petit ou moyen ; chair fine fondante ; maturité en janvier-février. Arbre fertile pour toutes formes.

Bergamotte dAngleterre. — Syn. *Ganseli Bergamotte*. — Fruit moyen pour sept. ; chair fine fondante. — Arbre fertile pour toutes formes.

Beurré Boisbunel (Boisbunel). — Fruit petit pour octobre ; chair fine fondante. — Arbre très-fertile pour toutes formes.

Doyenné du Comice (Comice hort. d'Angers). — Fruit assez gros pour nov. ; chair fine fondante. — Arbre assez fertile, toutes formes.

Marie Parent (Bivort). — Syn. *Poire de Louvain*. — Fruit moyen pour octobre ; chair fine fondante. — Arbre fertile pour toutes formes.

Ces quatre derniers fruits ont été admis à la dernière session du Congrès.

POIRIERS FERTILES SPÉCIALEMENT POUR ESPALIERS (CONTRE UN MUR); FRUITS TRÈS-BONS, CHAIR FINE FONDANTE.

Bergamotte Cressanne. — Syn. *Cressanne d'Automne.* — Fruit assez gros pour nov.-déc., à chair mi-fine, fondante juteuse. — Arbre fertile pour toute exposition, le nord excepté. — On a supprimé les synonymes : *Crassanne, Beurré plat.*

Beurré gris.— Syn. *Beurré doré, Beurré d'Amboise.* — Fruit assez gros, sept.-oct., à chair relevée.—Arbre sur franc, à toute exposition avec abri.—Les *Beurrés roux*, d'*Isambart*, du *Roi*, de *Terrewenne*, et *le Bon* ne font plus partie de la synonymie du Beurré gris.

Doyenné blanc (Duhamel). — Syn. *Saint-Michel, Neige.* — Fruit moyen, sept.-oct. — Arbre de préférence sur franc avec abri au nord, au levant et au couchant. — On a retranché de la synonymie : *Beurré blanc, Bonnente, Doyenné piété, du Seigneur, Citron de septembre.*

Doyenné gris (Duhamel). — Syn. *Doyenné roux, Saint-Michel gris.* — Fruit moyen, oct.-nov. — Arbre délicat ; il demande une bonne terre et des abris au nord, au levant et au couchant. — Les synonymes retranchés sont : *Doyenné crotté, Doyenné galeux, Doyenné jaune, neige grise.*

Joséphine de Malines (Espéren). — Fruit moyen et petit pour janvier-mars. — A toute exposition, le nord excepté.

Saint-Germain d'hiver. — Synon. *Inconnue Lafare.* — Fruit gros, pour nov.-mars. — Mieux sur franc à toute exposition. — *Saint-Germain vert*, n'est plus syn. de *Saint Germain d'hiver.*

POIRIERS SPÉCIALEMENT POUR HAUTE TIGE; FRUITS TRÈS-BONS.

Beurré Millet (Millet). — Fruit petit pour décembre et janvier ; chair fine fondante. — Arbre très-fertile pour pyramide et haute tige.

Rousselet de Reims (Duhamel).— Syn. *Petit Rousselet, Rousselet musqué.* — Fruit petit, très-bon confit, septembre; chair mi-cassante, relevée, hautement parfumée. — Arbre fertile pour haute tige; les terres légères lui conviennent bien.

Seckle (Von Seckle). — Syn. *Seckle Pear.* — Fruit petit, mûrissant en sept.-oct.; chair fine fondante.—Arbre fertile pour pyramide et haute tige. Il ne vient bien que greffé sur franc. *Shakspeare* a été retranché de la synonymie.

VARIÉTÉS DONT LES FRUITS SONT A CUIRE, 1re QUALITÉ.

Certeau d'automne (Duhamel). — Fruit moyen, mûrit en oct. nov. — Arbre très-fertile pour toutes formes, mieux en haute tige.—Le synonyme *Cuisse Madame* a été retranché.

Martin sec (Duhamel). — Syn. *Rousselet d'hiver.*—Fruit petit qui mûrit en déc.-janv. — Arbre assez fertile pour toutes formes, mais mieux en haute tige.

Tels sont les fruits de première qualité que recommande le Congrès Pomologique de Lyon ; nous enregistrerons ceux de seconde, qualifiés bons, dans le prochain numéro.

F. HERINCQ.

MOYEN DE GARANTIR LES PRUNES CONTRE LES GUÊPES.

Voici un procédé tout nouveau pour éloigner les guêpes qui attaquent les prunes. Il est donné par une revue horticole qui, à force de changer de cloche et de tailleur, vient enfin de se greffer sur un journal agricole en attendant pis.

On éloignerait donc ces guêpes en plaçant des morceaux de sucre sur les branches du prunier ; les mouches, se jetant sur le sucre, abandonneront les prunes. Ah! bravo! pends-toi, Lenoir, tu n'avais pas trouvé celui-là. On s'attend généralement à voir figurer au prochain numéro : un parapluie destiné à protéger les morceaux de sucre des orages, et un piége à loup pour prendre les gamins tentés de dévaliser le prunier de son sucre.

Un tableau statistique prouvera en même temps que le remède est plus économique que le mal.

Voilà ce que nous débitent des journaux plus ou moins sérieux ; on va fouiller de nouveaux articles jusque dans les vieux bouquins bannis de toute bonne bibliothèque horticole. Par réciprocité, les livres de cuisine et de mode lui ont emprunté les tartines de son esprit follet qui n'a pu nous faire digérer sa *botanique pour tous*. T. L.

NÉCROLOGIE.

L'horticulture a perdu, depuis quelques mois, quatre de ses plus honorables *savants-praticiens*. M. Neumann, chef des serres au Muséum d'histoire naturelle de Paris.

M. Dubreuil, jardinier en chef du jardin botanique de Rouen.

M. Laterrade, directeur du jardin botanique de Bordeaux.

M. Seringe, professeur de botanique, et directeur du Jardin des Plantes de Lyon.

A ces quatre noms nous ajouterons celui de l'artiste distinguée, madame Annica Bricogne, qui a enrichi l'*Horticulteur français* de ses magnifiques dessins ; on lui doit encore la belle illustration intitulée : *Choix des cent plus belles Roses*, et publiée par la Librairie agricole. O. L.

Paris. — Imp. de J.-B. Gros et Donnaud, rue Cassette, 9.

PHLOX NOUVEAUX.

(Pl.).

1. *Madame Amazili Pothier ; Madame Eugénie Le Brasseur ;* *Madame Hérincq.*

Les mains de nos horticulteurs sont inépuisables comme la nature ; chaque année on en voit sortir de nouvelles plantes, qui toutes, il faut bien le reconnaître, ne sont pas dignes d'être présentées sur les fonts baptismaux de la divinité des jardins. Si la belle *Chloris*, divinisée sous le nom de Flore, pouvait présider à ces cérémonies de baptême, il est certain que les trois quarts, au moins, de ses nouveaux nés, se verraient refuser l'eau de ses bassins.

Les *Phlox* que nous figurons, et ceux que nous décrivons seulement, ont été choisis dans des milliers de semis, avec ce scrupule qui caractérise M. Lierval, horticulteur, rue de Villiers, aux Ternes, près Paris. Nous avons vu la plupart de ces nouvelles variétés, et nous leur avons reconnu des qualités qui doivent les faire admettre dans les collections, soit comme coloris nouveaux, soit comme perfection de types anciens.

Le *Phlox Madame Amazili Pothier* (fig. 1) est une magnifique variété, à très-amples panicules pyramidales de fleurs grandes, d'un beau rose tendre, avec œil groseille.

Madame Eugénie Le Brasseur (fig. 2.) a les fleurs disposées en panicules pyramidales ; elles sont très-grandes, blanches, avec œil carmin qui projette autour, sur le blanc, une légère teinte lilacée. — Nous avons mesuré des fleurs qui étaient plus larges qu'une pièce de 10 centimes. — Cette plante est supérieure à toutes les variétés de ce type.

Madame Herincq (fig. 3), plante vigoureuse, trapue, très-rameuse, à ramifications disposées en larges ombelles; fleurs rose carminé velouté, avec œil carmin.—Variété supérieure.

M. Durdan, fleurs lilas violacé, avec œil carmin.

Mademoiselle Alexina Dufour. Fleurs grandes, rose tendre, œil carmin.

Madame Lierval, forte panicule corymbiforme de fleurs carmin violacé velouté; œil carmin peu marqué.

Alexandrine Bellet de Varenne. Fleurs grandes, rose tendre, avec œil groseille.

M. Année, fleurs rose lilacé tendre, œil carmin clair.

M. Rollisson. Fleurs groseille vif.

Les variétés suivantes mises au commerce par M. Lierval sont des gains obtenus par M. Fontaine, obtenteur heureux, à qui nous devons déjà beaucoup de jolies variétés de ce genre.

Apollon, fleurs pourpre vif carminé, à centre cocciné.

Ath. Robine. Fleurs rose vif à reflet saumoné,

Lord Byron, fleurs rose giroflée cocciné.

Madame Vilmorin. Fleurs rose saumoné.

Madame Marceau, fleur fond blanc avec centre largement marqué de pourpre.

Madame Moisson, fleurs fond blanc, avec centre violet.

Mister Punch, fleurs rose saumoné.

Neptune, fleurs saumoné clair.

Victor Hugo, fleurs rose carminé.

O. LESCUYER.

PLANTES NOUVELLES GAGNÉES EN FRANCE.

M. Lemoine, à Nancy, a gagné quelques plantes nouvelles qu'il livre en ce moment au commerce :

Héliotrope *gloire des massifs*, ombelle très-large ; fleurs violet foncé ; plante très-florifère et vigoureuse.

Calcéolaires ligneux :

Alexandre II, fl. très-grandes, cramoisi noir devenant marron velouté.

E. G. Henderson, fl. grandes bien faites, jaune foncé brillant, à mailles tigrées de pourpre.

Mont d'Or, fl. jaune brillant, très-grandes et sans rivale dans les jaunes.

Pentstemon :

Ernest Benary, fleur très-grande, à tube gros, couleur carmin clair ; lèvre carmin ; gorge d'un blanc de neige très-pur.

Roseum grandiflorum, fleur très-grande, rose chair carminé, foncé, à gorge rose délicat.

Wilh. Peitzer, fl. très-grande, rose carminé foncé, centre rose chair, à gorge blanc rosé.

Fuchsia :

Vercingétorix, tube du calice vermillon vif ; sépales réfléchis avec élégance, rose foncé ; corolle bleu clair glacé brillant, très-double.

Washington, tube du calice moyen, écarlate ; sépales roses bien relevés ; corolle double, bien fournie, violet foncé.

Verveines (semis de M. Richalet) :

Beethoven, fl. très-larges grenat pourpre velouté.

Emma Livry, forte ombelle de fl. blanches, à centre rose passant au blanc le plus pur.

Ferdinand Lesseps, bouquet très-gros ; fleur couleur pensée à centre blanc.

Gustave Doré, fl. moyenne, amarante foncé, centre blanc entouré de noir.

Madame Backès-Jones, fl. énorme, rose violacé, lavé de blanc vers les bords, centre blanc.

Madame Lemoine, fl. grande beau lilas rosé, avec point pourpre entouré de blanc, formant de très-gros bouquets.—Variété à effet.

Père Olifus, fl. grande rose pourpre foncé, à centre blanc.

Président Barbey, fl. très-grande violet clair marbré de pourpre, en bouquets énormes.

Schamil, fl. pourpre velouté brillant, à large centre blanc.

Lyon, la patrie des *Œillets remontants*, nous en offre 16 variétés nouvelles, sorties des semis pratiqués par M. Alégatière, et 12 *Petunia* à fleurs doubles obtenus par le même praticien :

Œillets remontants :

M. Gourdault, rouge ponceau lamé de cramoisi ombré, ardoisé.

M. V. Lemoine, blanc rosé, rubané, strié pourpre et cerise (genre flamand).

Ulysse, jaune saumoné, flammé rose et strié de pourpre.

Elvire, blanc, ligné ardoisé, strié cerise et pourpre.

Pharaon, ardoisé, rouge saumoné vers l'onglet.

Virgile, jaune nuancé rose fortement flammé, pointillé, rouge cerise.

Artaban, jaune saumoné, aigreté et bordé rouge brique ardoisé.

Sully, rouge saumon, strié, pointillé de cramoisi.

Gil Blas, jaune aurore, légèrement strié, cerise et bleu ardoisé.

De Candole, jaune abricot, bordé, pointillé rouge orange à reflet ardoisé.

Variétés naines :

Lion des Combats, rouge feu.

Florian, rouge clair, strié, rubanné pourpre.

Scipion, fond blanc nuancé rose, rubané, strié de violet foncé et de rose vif.

Anaïs, fond blanc, strié, rubané rose.

Cléopâtre, fond blanc fortement bordé de striures rouge cerise.

Darius, fond rose nuancé jaune vers l'onglet, strié rouge amarante.

PETUNIA à fleurs doubles ;

Argus, fleur grande très-pleine, rose ombré,

Boule de Neige, fleur très-grande, blanche.

Jean-Bart, semi-double, rouge groseille.

Aglaé, fleur très-gr., rose vif satiné.

Jupiter, fleur très-gr., rouge amarante nuancé de violet.

Cicéron, fl. énorme, rose primevère brillant.

Le Zébré, fl. petite, semi-double, largement rubané de lilas et de blanc.

Esope, fl. moy., violet carminé, largement rubané blanc.

L'Océan, fl. énorme, blanc à reflet verdâtre passant au blanc pur.

Fénelon, fl. énorme, lilas au centre se fondant au lilas argenté.

Don Juan, fl. gr., rose nuancé lilas.

L'Œillet Flamand, fl. moy., rouge amarante, rubané blanc.

Dans un précédent numéro, M. de Talou faisait ressortir le plus riche fleuron de la couronne agricole de l'Anjou ; nous, dans un rôle plus modeste, nous allons continuer la description des produits récemment obtenus dans le Maine-et-Loire, telle que nous l'avons donnée ces dernières années, c'est-à-dire en accompagnant chez les producteurs, M. Millet, l'honorable président du comice. Espérons que son successeur, — M. Millet ayant résigné ses fonctions, — saura nous présenter tous les ans le bilan horticole de cette contrée privilégiée.

ROSES.

M. Guynoiseau Flon, à Angers :

Empereur de Maroc (hyb. rem.), fleurs en corymbe, très-pleines, imbriquées, rouge vif velouté, passant au noirâtre.

Salomon (id.), fleur pleine, rose vif, plus pâle à l'extérieur; très-florifère.

M. Trouillard, à Saint-Léonard :

François Ier (id.), en bouquets; rouge cerise; bien faite.

François Arago (id.), rouge amarante veloutée.

Docteur Bretonneau (id.), grande; rouge passant au rose et au violet.

Stéphanie Beauharnais (id.), rose carminé; pleine, bien faite.

M. Lejeune, près la Maison-Rouge :

Judith (id.), moyenne, pleine; rouge sanguin passant au rouge cramoisi velouté, «teinte remarquable, et que le sang d'Holopherne n'aurait pas mieux colorée.»

M. Robert :

Perpétuelles : *Elisa Mercœur*, *Inès de Castro*, *Marbrée*.

Damas : *Paul Hermann*.

Mousseuses non remontantes : *Emerance*, *Guytan de Morvan*, *Jeanne d'Arc*, *Marie de Châteauroux*, *Ménage*, *Turenne*.

Bengale : *La Fraîcheur*.

Thé : *Homère*, *Socrate*.

Noisette : *Cornélie*.

Ile Bourbon : *Molière*,

Hybride de Bengale : *Duquesne*.

— de Noisette : *Fédanne*.

Hybride remontante : *Joseph Vernet*, *Mathilde de Mondeville.*

Provins : *Maupertuis*, *Scaliger.*

M. Besnier :

Rododendrum (hyb. d'arboreum).

Dominulum, blanc rosé, marginé rouge cerise, maculé de points bruns.

Amarantissimum, rouge amarante, maculé rouge cerise.

Miletianum, rouge cerise, maculé de taches noirâtres.

Mirabellum, rose tendre, nuancé flamme de punch, macule large, brun marron.

Pygmalion, rose violacé ; macule grande, jaune verdâtre, passant au rouge cuivré.

Toutes ces variétés sont à ombelle pyramidale ou globuleuse, composée de 18 à 20 fleurs, mesurant 8 et 9 centimètres de diamètre.

M. Ronflier, à Saint-Laud :

Camélia *Ronflierie*, très-vigoureux ; fleur grande, à trois rangs de pétales d'un blanc pur, arrondis et légèrement échancrés ; quelques étamines au centre.

M. Bidault, à Angers.

Laurier de Portugal, *var. albo.*, à feuilles panachées, vert et blanc, ou complétement blanches.

M. Jean Lami, aux Éclateries :

Poire de Jean Lami, fruit assez gros, forme de doyenné, vert piqueté, rougeâtre ; chair tendre, parfumée, 1re qualité ; comm de septembre.

M. Grelet, à Doué :

Pêche châtelaine de Doué ; fruit moyen, un peu allongé, jaune lavé, pourpre noirâtre ; chair jaune, centre rouge,

fondante, parfumée; mûrissant après la pêche Madeleine.

RAISINS.

M. Robert, à Angers :

Chasselas le Mamelon. grain gros, rond, blanc ambré, excellent ; grosses grappes ; sarment vigoureux.

Tokai angevin, grain moyen, rond, très-sucré ; productif.

Corneille ; grappe moyenne; grain gros, rond, blanc, bon, parfumé ; goût particulier.

Perle impériale, belle grappe, peu serrée. Grain ovoïde, très-gros, bleue. Vigoureux, fertile.

Muscat Lierval, grappe moyenne, peu serrée, grain rond, noir, fleuri blanc, sucré, musqué.

M. Chauveau, à la Ramée :

Gros pineau blanc, très-grosse grappe, à grains ovoïdes blancs; eau abondante, sucrée ; très-bonne, ayant le goût du pineau blanc, dont il est issu.

Cette remarquable variété, mûrissant dans les premiers jours de septembre, donnerait, comme ce pays, un vin précoce qui ne manquerait pas d'être fort recherché.

Th. Larché.

PLANTES RARES OU NOUVELLEMENT INTRODUITES EN HORTICULTURE.

Epigynium Leucobotrys Nutt.

Le genre Epigynium n'est que depuis peu établi ; il prend place près de celui des *Vaccinium* dont il ne devrait peut-être faire qu'une section. C'est à M. Nuttal, qui avait déjà introduit

l'*Epigynium acuminatum*, que l'on est encore redevable de cette jolie espèce, qui est pour nos serres une heureuse acquisition. Cette nouvelle Vacciniée est un arbrisseau toujours vert, haut de 2 m. 30 à 2 m. 76, d'un port élancé, à branches verticillées, à racine épaisse; il produit pendant l'été d'abondantes fleurs disposées en grappes, et ces fleurs d'un blanc pur sont si diaphanes, que l'on peut voir au travers les 10 anthères. A l'automne des baies également blanches et ayant l'apparence de cire, viennent prolonger les jouissances que peut offrir cet Epigynium. Il est originaire du nord-est du Bengal. (*Bot. Mag.*)

Sonerila margaritacea Lindl.

Cette ravissante *Mélastomacée* est déjà dans le commerce parisien, mais on ne saurait trop, à mon sens, revenir sur de si charmants végétaux.

Le *Sonerila margaritacea* fut trouvé par M. Thomas Lobb dans l'Inde; MM. Weitch et fils cultivèrent cette plante et l'exposèrent à la Société d'horticulture de Londres en 1854, où elle fit sensation. Il est regrettable que l'on n'ait pas de plus amples renseignements sur son origine et son habitat. Elle est d'une culture facile, et il paraît que si l'on a le courage de pincer les pédoncules floraux encore jeunes, on augmente la vigueur de la plante et l'éclat de son feuillage. Malheureusement on se prive ainsi des fleurs roses fort jolies et bizarres que le Sonerila donne abondamment.

C'est une plante herbacée, quoique vivace, à tiges grêles, et presque couchées, de forme quadrangulaire, colorées d'un beau rouge, et pubescentes. Les pétioles des feuilles offrent les mêmes caractères.

Les feuilles opposées, oblongues acuminées, d'un beau vert veiné de noir sont remarquables par des lignes parallèles de ponctuations blanches, ovales, assez semblables à des perles

et disposées en lignes régulières entre les veines et suivant leur direction. Les fleurs sont roses, comme nous le disions et présentent la singulière structure que l'on rencontre dans toutes les Mélastomacées. Les 3 étamines très saillantes avec leurs anthères subulées contournées en S fixées à leur base qui est renflée et se terminant en aleine contribuent beaucoup à l'élégance et à la singularité des ombelles du *Sonerila margaritacea*. Nous devons en terminant insister sur la beauté de cette plante, dont la présence est assurée dans les serres de tout véritable et intelligent amateur. (*Bot. Mag.*.)

Dipteracanthus calvescens Nees.

Joli sous arbriseau très-florifère, appartenant à la famille des Acanthacées, recueilli souvent près de Rio-Janeiro, et à Pernambuco par M. de Mornay. Nous ne recommauderions guère cette espèce, non qu'elle ne soit fort jolie, mais parce qu'elle est de serre chaude et qu'il faut être sobre à l'égard de plantes qui exigent de pareils soins, si nous ne savions que l'on a obtenu de beaux effets du *Dipteracanthus spectabilis*, plante tout à fait analogue, en la cultivant comme nos Pétunias et nos Verveines. Nous ne recommandons pourtant le *Dipteracanthus calvescens* qu'avec hésitation, quoique ce soit assurément, nous le répétons, une fort jolie plante. Elle est remarquable par ses grandes fleurs à divisions denticulées, d'un gris de perle tendre s'atténuant à la base de la corolle de manière à devenir presque blanc, et par ses feuilles d'un rouge lie de vin pâle à la face inférieure. (*Bot. Mag.*)

Lonicera fragrantissima.

Ce chèvre-feuille tient une modeste place parmi ses congénères dont un grand nombre ont assurément des fleurs plus remarquables, mais c'est en novembre et en décembre qu'il fleurit, et, à pareille époque, quand déjà la gelée a depuis

longtemps détruit les mélancoliques Chrysanthèmes, nous n'avons guère le droit d'être difficiles. Le *Jasminum nudiflorum* ne vient que plus tard, et les plus zélés amateurs doivent se contenter des *Clematis cirrhosa* et *calycina*, que l'on devrait pourtant plus rechercher malgré leur infériorité, surtout à cause de leurs feuilles persistantes. Accueillons donc le Lonicera fragrantissima avec empressement. Ses fleurs sont disposées par paires, qui sont en général au nombre de quatre à l'axe de chaque feuille, et portées sur de grêles et courts pédoncules, longs tout juste assez pour que ces délicates fleurs, dont le tube, bien différent des chèvre-feuilles communs, est très-petit, puissent dépasser la feuille qui les protége et ainsi se faire voir. L'odeur que répand ce Lonicera, a la douceur de ceux de nos pays, mais associée légèrement à celle de la fleur d'oranger. (*Florist, fruitist. and garden Miscellany.*)

Fremontia Californica Torrey.

C'est un arbuste de pleine terre qui a été introduit en 1851 au jardin de la Société botanique de Londres, par M. Robert Wrench. Il donna des fleurs pour la première fois en 1854, mais la plante resta sans être multipliée jusqu'à ce que MM. Weitch la reçurent de leur collecteur M. Lobb, provenant de la Sierra-Nevada, où elle croît à une altitude de 5000 pieds. Le Rév. A. Fitch l'avait recueillie aux sources du Sacramento.

Le Fremontia Californica est réellement un bel arbuste, probablement fort rustique. Il s'élève de 1 m. à 1 m. 50, et accidentellement davantage. Il a un peu le port d'un figuier, mais ressemble beaucoup aux Hibiscus de l'Australie. Ses fleurs sont grandes, du plus beau jaune qu'il est possible intérieurement, et extérieurement de couleur abricot. C'est une précieuse acquisition ; elle est déjà portée sur des catalogues. (*Gardeners Chronicle.*)

Spathodea campanulata. Beauvois. (Bignoniacées.)
Bignonia tulipifera. Schumacher.

Ce brillant arbre de la famille des Bignoniacées, découvert d'abord par Palisot de Beauvois, a été longtemps méconnu, car les descriptions et les figures qu'on en donna ne purent être faites que sur des fragments d'échantillons très-incomplets et abîmés. Palisot de Beauvois nous explique le fait. « Ses dessins, nous dit-il, devinrent la proie des flammes que les soi-disant philanthropes de Paris avaient allumées à St-Domingue. » Ce fut Schumacher qui en donna le premier une bonne description.

Le *Spathodea campanulata* est originaire de l'Afrique tropicale. Il fut trouvé tour à tour à Oware, Ashantée, en Guinée; enfin M. Ansell, attaché à l'expédition du Niger, sous les ordres du capitaine Trotter, rapporta des graines de cette belle espèce qu'il avait trouvée sur les monts du Stirling. C'est un arbre élevé de sorte que ses fleurs sont souvent à peine visibles pour le voyageur, car il ne fleurit que quand il a déjà atteint une grande hauteur. Il a les feuilles opposées, impari-pennées d'un beau vert foncé ; elles sont un peu épaisses et longues d'environ 50 centim. Les folioles sont ovales-lancéolées, acuminées, presque entières, et ont à leur base, sur la face supérieure, 2 ou 3 glandes charnues à peu près globuleuses. Ses fleurs sont aussi grandes que celles des plus grandes tulipes, d'un rouge-orange intense, plus pâle, il est vrai, dans le fond du tube. Le calice est réellement formé d'une spathe ; il ne s'ouvre que d'un seul côté, et est courbé en arc, de manière à s'appuyer au dos de la corolle; il est d'une texture épaisse et coriace, velouté extérieurement, et d'un vert sombre, mais strié de lignes rouges en relief.

Le Spathodea est donc un magnifique végétal ; d'ailleurs la belle planche qu'en donne le *Botanical Magazine* permet de

l'apprécier. Nous n'oserions pourtant trop le recommander à cause de sa haute taille même dans les serres (*Botanical Mag.*).

Sanseveria cylindrica. Bojer. (Asparaginées.)
Sanseveria angolensis. Wellwitset.

C'est une plante des côtes ouest de l'Afrique. Elle provient de l'établissement portugais d'Angola ou du Zanzibar. Ses fibres sont utilisées, sous le nom d'*ifé*, à la fabrication de magnifiques cordages qui sont supérieurs à ceux provenant du *Sanseveria zeylanica*, que l'on connaît depuis longtemps. M. Hooker rappelle son rapport sur certains produits de l'exposition universelle de Paris, et l'éloge qu'il y faisait des fibres textiles de ce Sanseveria cylindrica, connu primitivement sous le nom spécifique d'*Angolensis*.

Cette Asparaginée a fleuri pour la première fois, en Angleterre, en août de l'année dernière. Elle croît rapidement et ne réclame aucun soin ; elle peut, par ces qualités, être cultivée dans les serres, où ses fleurs, petites, mais assez curieuses, se développent abondamment en cîme terminale.

On sait que les *Sanseveria* sont des plantes à feuilles radicales et à tiges plus ou moins charnues, à rhizome épais et rampant, se multipliant de rejetons. La tige simple, s'élevant du milieu des feuilles, et munie de bractées, donne naissance à de nombreux fascicules de fleurs.

Le *Sanseveria cylindrica* est caractérisé par ses feuilles cylyndriques et complétement charnues, et par sa cîme longuement acuminée. Ses fleurs, à 6 divisions, longues et infléchies, sont d'un blanc crémeux, légèrement teintes de rose (*Botanical Mag.*).

Dasylirium Hartwegianum. Zuccarini. (Asparaginées.)

C'est une bizarre plante parmi celles que l'on appelle grasses. Elle ressemble au fameux Tamus elephantipes ou à

certaines *Dioscorées* du Mexique. Le jardin de Kew la reçut en 1846 de M. Reppez, qui l'envoya de Mexico. Comme tous les végétaux analogues, elle resta pendant quelques années sans donner de feuilles ni de fleurs, et tout à coup en produisit abondamment.

L'individu mâle est seul cultivé jusqu'à ce jour. Sur un énorme tronc tuberculeux sortent des fascicules de feuilles, longues de 70 cent. à 1 mèt., peu larges à leur base et devenant linéiformes à leur extrémité. Du milieu de ces fascicules de feuilles s'élèvent de fortes panicules florales moins longues que les feuilles, munies de grandes bractées un peu scarieuses. Les fleurs, à sépales obtus, membraneux, rosés et verdâtres, à étamines épaisses et saillantes, forment des glomérules un peu lâches, munies de bractées (*Botanical Mag.*)

Phyllocactus angulifer. Lem. (Cactées.)

Il nous reste à citer, pour clore cette longue description des espèces réellement remarquables que nous ont, dans ces derniers temps recommandées, les journaux anglais, une belle *Cactée*, le *Phyllocactus angulifer*. La plante se rapproche des *Cereus* et est remarquable par la grandeur de ses fleurs d'un beau blanc légèrement teinté de jaune à la base des pétales. Ce sera une belle acquisition pour les amateurs de ces sortes de plantes, et nous la leur recommandons (*Botanical Mag.*).

A. de Talou.

LES BONNES POIRES ET LA MANIÈRE DE LES CULTIVER

par M. Charles Baltet (1).

Si nous nous sommes abstenus, jusqu'à ce jour, de parler des publications horticoles et arboricoles qui, depuis quelques

(1) A Troyes (Aube), chez Bouquot, imprimeur-libraire, rue Notre-Dame, 43. — Prix : 75 cent., et 1 fr. par la poste.

années, sont sorties des boutiques des libraires, c'est que......
— Comment dire cela, sans soulever des tempêtes, sans nous faire de nouveaux ennemis? La chose est difficile. Ma foi, un de plus ou de moins, ce n'est pas une affaire; le nombre en est si grand, que les nouveaux disparaîtront dans la masse des anciens. — Eh bien, c'est que la plupart des publications nouvelles que nous avons lues, sont des livres nouveaux faits avec des livres très-anciens, par des hommes qui ont *oublié* les premières notions de la science qu'ils veulent traiter. Ils font de l'organographie pour de la physiologie végétale; ils nous disent que la pomme de terre est une racine; que les spongioles des racines ont été créées et mises au monde pour absorber « les gaz les plus propres à la nourriture des végétaux; » que la fleur est le lit nuptial des plantes, et ils attribuent à M. T. de B. (Thiébaut de Berneau) ce qui revient à Linné. Ils écrivent encore que les Orchis, les Cuphea ont des fleurs personnées, et si vous leur demandez ce qu'on appelle demi-fleurons, ils s'empressent de répondre que ce sont « des fleurs à corolles plus ou moins brillantes, mais incomplètes, c'est-à-dire qui n'ont que des pistils. » Il n'est pas question de mademoiselle Marie, mais on parle de douairières qui bénissent le ciel de n'imprimer à leur front qu'une ride légère et non des signes qui marquent le nombre des années, etc., etc. Un autre dit que le liber est destiné à devenir de l'aubier; que les feuilles rejettent « pendant le jour, la surabondance du fluide aqueux impropre à la nourriture de la plante; » — que le fluide séveux vient subir son élaboration dans le tissu fibreux des feuilles; — que la séve d'août est la séve ascendante qui monte au printemps dans les feuilles, où elle se repose des fatigues de son ascension, jusqu'au 1er août, et qu'alors, elle reprend une autre route, » ce qui fait qu'on la nomme séve d'août, etc.

Nous pourrions multiplier les citations; mais celles-ci suffi-

sent pour montrer que des livres qui émettent de pareilles hérésies, devraient être brûlés en place de Grève. On comprendra également notre silence à leur égard, et le peu de sympathie que nous devons inspirer aux auteurs, qui comptaient voir sortir de notre plume un éloge pompeux de ces chefs-d'œuvre d'erreur et d'absurdité. Non, jamais nous ne recommanderons des livres qui perpétuent l'ignorance, ou qui propagent l'absurde. Nous serons plus sévères encore pour les mauvais ouvrages qui traitent de l'horticulture, que pour les introductions de mauvaises plantes. Ici c'est une simple affaire d'argent; là, pour les livres, c'est l'éducation horticole qui est faussée, c'est le progrès du jardinage qui est enrayé dans sa marche déjà si lente.

Si aujourd'hui nous sortons de notre réserve, c'est qu'enfin il nous est tombé sous la main une petite brochure, peu volumineuse — 48 pages seulement — pleine de bonnes choses, et qui traite d'un sujet que tous les auteurs ont toujours négligé. Cette petite brochure, dont le titre figure en tête de cet article, est sortie de la plume d'un de nos praticiens les plus habiles et les plus instruits. M. Charles Baltet est, avec son frère, propriétaire des grandes et riches pépinières de Croncels à Troyes, où est établie une belle école d'arbres fruitiers. Là, toutes les variétés anciennes et nouvelles sont strictement étudiées, soit sous le rapport de la qualité des fruits, soit sous celui de la végétation des arbres. Jeune encore, mais doué d'une intelligence supérieure, M. Charles Baltet a acquis rapidement à l'école de son père, ainsi que par l'observation et l'étude, les connaissances pratiques qu'il développe dans sa brochure : ce qu'il a écrit, il le sait, il l'a observé, expérimenté; ce n'est pas du plagiat.

Après la description abrégée des meilleures variétés de poires à cultiver, notre jeune et savant pomologue expose ses remarques sur les soins à donner à certains fruits, sur la forme

de l'arbre, le sol et l'exposition, et, chose importante négligée jusqu'à ce jour, sur la taille et le pincement qu'il faut appliquer à chaque variété. C'est là surtout que M. Charles Baltet rend les plus grands services aux disciples de Pomone, et nous n'hésitons pas à ajouter que ce précieux travail aidera beaucoup à rendre les discussions du Congrès pomologique de Lyon mieux mûries, moins longues, et les décisions moins changeantes. Avec la brochure de M. Ch. Baltet, on est assuré d'avoir des arbres qui produisent toujours de bonne récolte. Du reste, pour montrer toute l'importance de cette nouvelle publication, voici quelques extraits :

« *Beurré Hardy*. Fruit assez gros, etc....
L'arbre est très-vigoureux, se plaisant dans tous les terrains à poirier, à toute exposition. Il est fertile en haute tige sur franc, en pyramide, palmette et espalier, sur cognassier.

« Si on allonge la taille pour forcer la production, on fera de petits crans à la base de la flèche, et de plus grands sur les parties dégarnies de la tige. Si on taille court pour empêcher la tête de s'envoler, on cassera à demi, dans l'été, les bourgeons latéraux des membres.

« *Nouveau Poiteau*. . . . .
Tailler long ; pincements répétés ; faire de petits crans à la base de la flèche. Les flèches trapues ne seront pas taillées si l'arbre est bien garni. »

Nous recommandons, sans réserve, la *Bonnes Poires* de M. Baltet ; c'est un bon choix de variétés ; les renseignements sur la nature du sol, et sur la manière de tailler chaque variété, sont, nous le répétons, des renseignements précieux, qui feront faire un grand pas, dans la voie du progrès, à l'arboriculture fruitière.

F. H[illegible].

ÉTAT DE LA POMOLOGIE A BORDEAUX

Réponse aux accusations de M. Glady.

Notre compte rendu de l'exposition des fruits, qui a eu lieu à Paris en septembre dernier, vient de nous attirer une verte *semonce*, d'un vaillant champion de la Gironde outragée.

Nos lecteurs se rapellent, sans doute, le passage de ce compte rendu concernant une collection bordelaise composée de fruits tavelés et pourris; à ce sujet nous avons dit que le congrès pomologique avait eu tort de choisir Bordeaux pour sa prochaine session.

Un habitant de cette ville, M. Glady, qui a eu le plaisir de visiter plusieurs fois cette riche et brillante exposition d'automne, et qui a publié ses impressions dans les Annales de la Gironde, « *sans s'éloigner de la vérité,* » n'a pu « contenir son indignation en lisant les ridicules critiques de l'écrivain aveuglé ou méchant » de *l'Horticulteur français*. Il s'est empressé, —après cinq mois de réflexion — de rétablir la vérité, dans le n° du 16 mars de *la Revue horticole*.

Voici une partie du *trois-six* très-concentré, sorti de l'alambic bordelais, après plus de 150 jours de distillation.

« M. Hérincq ne peut pardonner au congrès pomologique du Rhône, d'avoir décidé qu'il irait tenir à Bordeaux sa session de 1859. Cette idée l'oppresse, l'étreint et le suit en tout lieu; ses nuits sont agitées; il a de pénibles insomnies; il fait des rêves affreux, et une nuit, en proie à un hideux *cauchemar,* il a vu comme voient les *somnambules,* sous le ciel brumeux, inclément, inhospitalier de la Gironde, tous les fruits venus dans ce malheureux pays, tatoués, galeux et pourris. . . .

. . . .

Combien a duré pour M. Herincq, ce terrible *cauchemar?* nous l'ignorons. Toujours est-il, que, revenu de son *sommeil léthargique.*— (OH ! !

— il a pris le rêve pour la réalité, et pénétré des grandes vérités qui, la nuit, avaient germé dans son cerveau, il s'est empressé, dès son lever, d'écrire cette page éloquente (Voir ce passage : *Horticulteur français* page 138).

— Ainsi, d'après le spirituel Bordelais, il n'y avait pas, à l'exposition de Paris, des fruits de Bordeaux. Ils n'existaient que dans notre cerveau ; nous ne les avons vus qu'en rêve, comme voient les somnambules, et c'est revenu d'un *sommeil lithargique*, que nous avons écrit les impressions de notre terrible *cauchemar*. C'est bien là le résumé de la première partie de l'accusation de M. Eugène Glady. — Nous ne la réfuterons pas ; M. Glady se charge de se réfuter. Nous nous permettrons seulement une remarque : — On dit : *C'est pendant un hideux cauchemar que M. Hérincq a vu des fruits de Bordeaux, et c'est revenu de son sommeil léthargique qu'il a écrit ses impressions.* Ceci n'est pas très-logique. Si nous avons eu un *cauchemar*, nous n'avons pas pu sortir d'un *sommeil léthargique*, car ce sont deux cas de maladie tout à fait différents ; l'un exclut forcément l'autre.

Le *Cauchemar* est une espèce d'*asthme nocturne* déterminé par des rêves affreux : ceux qui en sont atteints se sentent couper la gorge, ou ils voient une bande de démons danser une saturnale sur leur poitrine, ou bien encore ils se sentent pris dans un trou étroit par lequel ils voulaient passer. Ils ne peuvent ni fuir ni appeler du secours ; les jambes leur manquent, la voix vient expirer sur leurs lèvres ; ils étouffent, etc. Le réveil est un bienfait ; on se souvient très-bien des mille angoisses qu'on éprouvait.

Le *sommeil léthargique* est plus agréable ; c'est la suspension continue de l'action des sens ; c'est un état d'assoupissement qui est suivi de l'*oubli* des impressions reçues ; quelquefois on perd les connaissances intellectuelles qu'on possédait antérieurement ; on cite même de malades, sortant d'un sommeil

léthargique, qui ont oublié de retirer leur langue après l'avoir montrée au médecin !

Donc, si nous sortions de léthargie, nous ne pouvions pas nous rappeler l'affreux cauchemar qui nous a fait voir des fruits mal nommés et tatoués de Bordeaux, — Duquel de ces deux états sortions-nous ? M. Glady répond à la page 145, ligne 25 :

« La vérité, dans tout cela, c'est que la Société d'horticulture de la Gironde n'a pas eu l'honneur de concourir à l'éclat de l'exposition ; elle n'y a pris aucune part, ni collectivement, ni par quelqu'un de ses membres. M. Rousseau fils, qui a eu l'idée d'envoyer ses fruits à l'exposition de Paris, ne faisait point partie de notre Société. »

— Peu nous importe, la collection de Bordeaux était exposée à Paris ; elle existait ; nous n'avons donc pas « pris le rêve pour la réalité. « Maintenant dans quel état se trouvait cette collection ? M. Glady nous le fait connaître même page, ligne 45 :

« Voici, du reste, ce qui a pu causer l'erreur de M. Hérincq : M. Rousseau a vu cette année sa collection d'arbres fruitiers envahie par deux plaies funestes, le puceron et le tigre. Ses arbres ont été malades, et n'ont pu produire de beaux fruits comme les années précédentes ; néanmoins, M. Rousseau n'a pas craint d'exposer au concours de Bordeaux une nombreuse collection de poires et de pommes. Son lot n'a obtenu qu'une *médaille d'argent grand module,* tandis que le Jury récompensait d'une médaille de vermeil le lot de M. Gérand, moins considérable, mais plus distingué. Après huit jours d'exposition, ces fruits revinrent chez M. Rousseau ; il eut alors l'idée de les envoyer à l'exposition de Paris, sans se préoccuper des conditions du programme dont il n'avait aucune connaissance. Peu expérimenté dans l'art d'emballer les fruits, il les entassa pêle-mêle dans des caisses, comme il eût fait pour des pommes de terre. Ils arrivèrent ainsi à Paris dans un *piteux état,* et MM. Andry et Rouillard, commissaires de l'exposition, durent jeter un grand nombre de fruits gâtés et trop maculés : le reste fut exposé. »

« Ce *lot peu séduisant,* etc. etc.... Voilà ce qu'aurait dû dire M. Hérincq pour rester dans le vrai, et non injurier la Société pour un fait qui lui était complétement étranger..... »

— Ainsi de l'aveu de M. Eugène Glady, les fruits de Bordeaux exposés étaient *dans un piteux état; le lot était peu séduisant*. — Que nous reproche-t-il donc d'avoir rêvé, d'avoir vu comme voient les somnambules, etc., d'être aveuglé ou méchant ? Nous ne sommes pas plus aveuglé que somnambule. Toute notre erreur est dans cette phrase; « *La Société de Bordeaux avait aussi exposé collectivement*. » On nous dit que ce n'est pas la Société de Bordeaux qui a exposé ce *lot peu séduisant*, que c'est un particulier étranger à cette Société. Soit, nous reconnaissons l'erreur et nous acceptons la rectification. L'erreur était facile, dans une exposition où les lots ont été pendant quatre ou cinq jours exposés sans numéros, sans nom d'exposant ; M. Glady doit se rappeler le fait. Mais change-t-elle le fond de la question ? non! On reconnaît avec nous que « les fruits étaient en *un piteux état* » .Que peut faire après cela qu'ils proviennent de un ou de plusieurs exposants? Pour nous, ce sont toujours des fruits de Bordeaux. Nous avions à apprécier l'état de la pomologie dans le département de la Gironde. Le jugement que nous avons porté est le résultat de l'examen attentif et impartial d'une grande collection bordelaise qui a eu le second prix à Bordeaux ; il me semble qu'on ne peut pas puiser ses renseignements à une source plus pure. Si nous sommes dans l'erreur, ce n'est qu'après le Jury de Bordeaux qui a récompensé ce qui n'était pas alors *récompensable*. Jusqu'à preuve du contraire, nous maintenons que les collections de fruits de la Gironde, ont une infériorité très-marquée sur celles des départements du Rhône et de la Seine.

Cette conclusion va sans doute nous attirer quelques nouveaux traits d'esprit bordelais; nous le rectifierons comme nous venons de le faire ; nos lecteurs reconnaîtront une fois de plus que cet esprit ressemble beaucoup à celui qui provient de l'empire où siége la déesse de l'orgueil et de la vanité : que

c'est de l'ESPRIT DE VAIN pur, qui ne laisse aucune trace par l'évaporation à la lumière.

Ainsi, notre tort, nos lecteurs l'ont reconnu : c'est encore d'avoir dit la vérité. Nous n'ignorons pas que c'est la sincérité de nos appréciations qui nous vaut la réputation de méchant, d'aveugle, etc., etc.; car, aujourd'hui, quiconque ose dire la *vraie vérité*, et ne veut pas se dépouiller de sa dignité d'homme, pour ramper aux pieds de ceux qu'il veut exploiter, est considéré comme un méchant. La flatterie, — cette louange mensongère, — voilà la vérité de l'époque. Arrière qui ne veut pas l'employer ; c'est un méchant. — Je serai donc méchant toute ma vie !

F. HERINCQ.

FAITS DIVERS.

J'ai mis en réserve quelques faits et nouvelles qui, je crois, doivent intéresser nos lecteurs. Chacun apprendra, certes, avec plaisir, la première fructification du Wellingtonia gigantea; c'est en Angleterre, dans le comté de Norfolck que deux de ces gigantesques conifères ont montré en Europe leurs premiers cônes; ses graines en paraissaient fort bonnes. Un autre Wellingtonia a fleuri aux environs de Londres, mais n'a pas donné de cônes.

Puisque nous en sommes sur la fructification des conifères, je ne passerai pas un fait qui est assez curieux : Le *Cephalataxus Fortunii* que dans le commerce on regardait comme une espèce dioique, a fructifié à Angers sur l'individu désigné comme femelle et sur l'individu désigné comme mâle. Ajoutons que les botanistes ne doutaient pas qu'il dût en être ainsi, non que la dioécie ne pût être admise, mais parce que l'individu que l'on regardait comme l'individu mâle, différait trop

de celui considéré comme femelle. On pouvait facilement reconnaître les deux espèces distinctes.

On propose en Angleterre une plante comme succédanée du gazon. C'est le *Spergula pilifera.* Il paraît qu'un essai de plusieurs années a fait reconnaître que cette plante, fort jolie, formant uneverdure intense, à aspect singulier et rappelant un peu les Lycopodes de nos serres, résiste aux grandes sécheresses et aux temps pluvieux. On peut, paraît-il, fouler sans l'endommager, ce moelleux tapis, le plus doux qu'il soit possible d'imaginer ; aussi l'éloge qui en est fait de tous côtés, dans les feuilles anglaises, me rappelle-t-il Walter Scott et sa charmante description du merveilleux tapis que foulait l'infortunée Anny Robsart dans le château de Kenilworth. Si, en effet, cette plante jouit des qualités qu'on lui prête, on pourra s'en servir avec avantage, sans toutefois que son emploi puisse s'étendre beaucoup. D'ailleurs le climat brumeux de l'Angleterre et les soins extraordinaires que l'on prend, en ce pays, des pelouses et gazons peuvent permettre d'employer le Spergula pilifera pour cet usage, sans que nous obtenions le même succès. En tout cas, nous en ensemençons une petite pelouse, et nous pourrons, à la fin de l'année, faire connaître le résultat désormais plus certain de cet essai.

Le Spergula pilifera est une plante alpine assez rare ; on la trouve pourtant communément sur les hauts sommets en Corse. Nous l'avons récolté nous-mêmes en Piémont, au-dessus de Courmayeur.

On a constaté en 1858 plusieurs empoisonnements, dont un suivi de mort, par les baies de houx. Ce triste fait est à signaler, car il était, du moins à notre connaissance, complétement inconnu jusqu'alors. Les empoisonnements par des feuilles d'if et par des feuilles de laurier amande ont aussi été constatés depuis longtemps, nous ne saurions trop faire connaître ces faits.

Le docteur Lindley signale des empoisonnements avec des

fruits de faux ébénier (*Cytisus laburnum*), des fleurs d'asphodèle, des racines de haricot d'Espagne, des rameaux de cyprès, des racines de Sophora japonica. Le docteur Moller raconte dans le *Zeitschrift fir naturund*, etc. la mort d'une petite fille de huit ans, empoisonnée avec les racines d'acacia (*Robina pseudo-acacia*).

A. de Talou.

EXPOSITIONS D'HORTICULTURE.

La première Exposition d'horticulture aura lieu à Bordeaux du 5 au 7 mai.

Nantes aura la sienne du	. . .	12 au 14 mai.
Nancy	id.	13 au 17
Valognes	id.	14 au 16
Bourg	id.	27 au 29
Paris	id.	21 au 29
Versailles	id.	29 m. au 2 juin.
Pontoise	id.	16 au 19

A Paris, l'Exposition aura une prolongation poer les plantes ornementales. M. le Ministre d'État et de la Maison de l'Empereur, ayant chargé la Société de l'entretien du jardin de l'Exposition des beaux-arts, les horticulteurs pourront exposer les plantes à fleurs, à partir du 15 avril jusqu'au moment de l'Exposition horticole, et ensuite du 1er au 15 juin. — Ces plantes seront placées dans des massifs disposés à cet effet et avec le nom des exposants. — S'adresser à M. Rouillard, secrétaire, 28, rue de Longchamp, à Paris.

Paris. — Imp. de J.-B. Gros et Donnaud, rue Cassette, 9.



E. Blanchard pinx. Visto sc.

Phlox variés.



E. Blanchard del. Visto sc.

Vriesia speciosa, Hook.

VRIESIA SPECIOSA, HOOK.

(PL. XVII).

Etymologie. Dédié à M, Vries, botaniste.

Famille. Broméliacées. Hexandrie monogynie.

Caractères génériques. Le genre *Vriesia* comprend des herbes à feuilles raides dressées planes, ou un peu en gouttière. Les fleurs sont distiques situées à l'aisselle de grandes bractées colorées, et canaliculées; elles présentent trois sépales égaux, convolutés; trois pétales beaucoup plus longs; six étamines saillantes: trois insérées à la base des pétales et trois insérées entre et connées à leur base; les anthènes sont linéaires planes, fixées par la partie dorsale. L'ovaire est semi-infère conique, surmonté d'un long style qui est terminé par un stigmate à trois lobes velus, convolutés et sinueux.

Description spécifique. Le *Vriesia speciosa* a les feuilles toutes radicales, largement oblongues en gouttière, entières, obtuses avec une petite pointe, glabres, d'un beau vert foncé, avec des taches ou des bandes transversales noires. Les fleurs d'un blanc jaunâtre, sont disposées en épi aplati, allongé en fer de lance, et situés à l'aisselle de bractées du plus bel écarlate, lancéolées acuminées, imbriquées pliées longitudinalement et carénées. La hampe, qui porte cet épi de la plus grande beauté, est garnie de petites bractées vertes, marquées de taches noires de grandeur inégale.

Le *Vriesia speciosa* est une très- jolie plante, par la forme de l'épi floral et par ses éclatantes bractées. Il a été introduit de Cayenne par M. Melinon qui l'a envoyé au jardin des plantes de Paris, où il a reçu le nom de *Tillandsia splendens;* de là il est passé en Angleterre, au jardin de Kew, et en 1848, M. Hooker en publia la figure dans le *Botanical Magazin*, sous le nom de *Vriesia splendens*. C'est de là probablement qu'il a été répandu dans le commerce horticole. Il est depuis long-

temps multiplié chez les horticulteurs français qui s'occupent de la culture des plantes de serre : MM. Chantin, Rougier. Chauvière, Ludmann, Thibault-Keteleêr et Verdier (Victor et Charles, fils) etc., etc.

Culture. Les *Vriesia* sont de serre chaude ; on les cultive en pot très-facilement. Comme pour toutes les plantes de la famille des Broméliacées il leur faut beaucoup de chaleur et une atmosphère humide pendant la période végétative ; lorsqu'ils sont en fleurs, ils en exigent moins et peuvent ainsi servir à l'ornement des salons. Les *Vriesia*, comme les *Billbergia* demandent une nourriture très-substantielle. Il convient donc de leur donner une bonne terre de bruyère tourbeuse simplement concassée, et non tamisée, à laquelle on ajoute du terreau de feuilles et un peu de sable si la terre employée n'en contient pas assez. Les pots doivent être profonds pour permettre un bon drainage ; car si ces plantes exigent beaucoup d'humidité, il ne faut pas que leurs racines plongent dans une eau stagnante. Les feuilles ont besoin d'être souvent nettoyées et aspergées. L'eau qui s'amasse généralement dans l'entonnoir formé au centre des touffes par la réunion des gaînes des feuilles n'est pas nuisible à la plante, autant du moins qu'elle ne se corrompt pas, ce qu'on évite en aspergeant souvent ; l'eau se trouve ainsi renouvelée et la plante n'a rien à craindre.

E. HERINCQ.

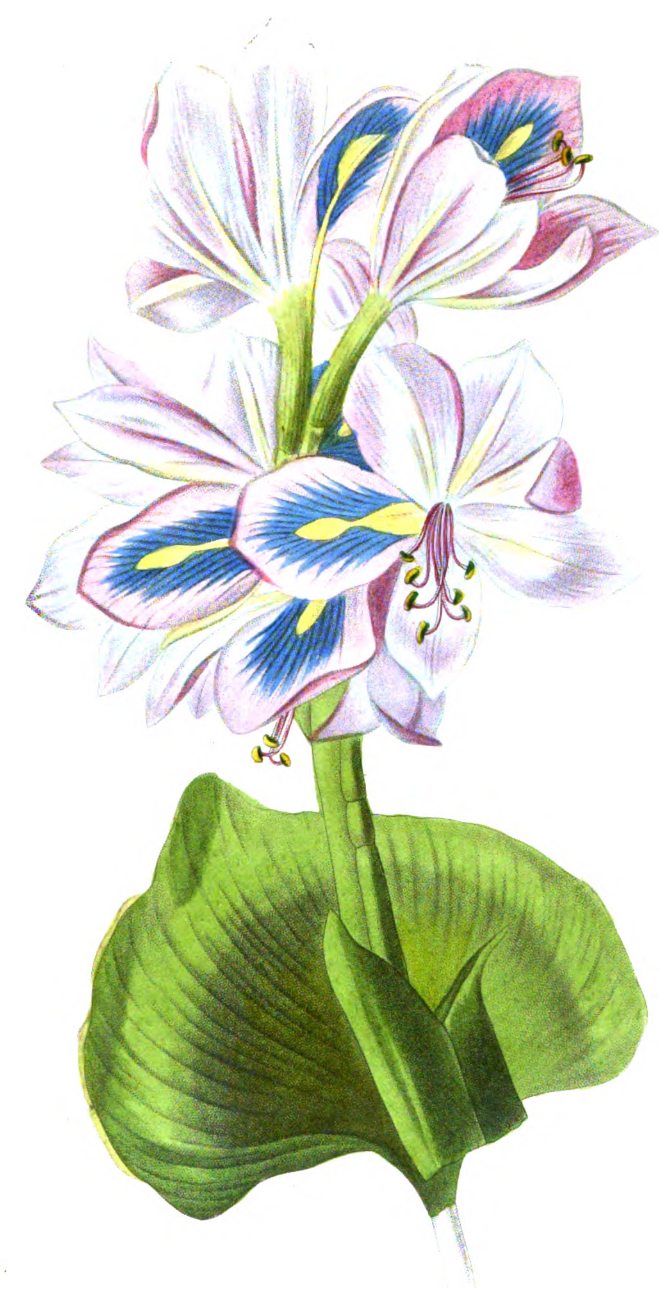
PONTEDERIA CRASSIPES, MARTIUS.

(Pl. XVIII.).

Etymologie : Dédié à Julius Pontedera, professeur de botanique, à Padoue.

Famille des *Pontédériacées* de Richard ; *hexandrie monogynie* de Linné.

Caractères génériques. Les *Pontederia* sont des herbes aquatiques de



E. Blanchard pinx. Visto sc.

Pontoderia crassipes.

N. Rémond imp. Vieille-Estrapade, 15 Paris

l'Amérique. Ils présentent un rhizome duquel naissent des feuilles en cœur, longuement pétiolées, à pétiole engaînant. Les fleurs sont d'un bleu plus ou moins intense, disposées en épis au sommet de hampes ou pédoncules radicaux. Chaque fleur est composée d'un calice ou périanthe coloré, comme une corolle, tubuleux, à limbe à six lobes formant deux lèvres. Six étamines inégales sont insérées à diverses hauteurs dans le tube calicinal, dont trois situées sous la lèvre inférieure saillantes; les trois autres, placées sous la lèvre supérieure, sont incluses. L'ovaire est libre (supère), à trois loges; il est surmonté d'un style filiforme allongé, terminé par un stigmate à six lobes. Le fruit est une capsule triloculaire polysperme ou une sorte d'utricule qui contient une seule graine à testa lisse.

Observations. L'ancien genre *Pontederia* de Linné, a été dans ces derniers temps démembré par Kunth et Presl; on en a extrait certaines espèces pour former les genres *Eichhornia* et *Monochoria.*

Les *Eichhornia* sont les *Pontederia* qui présentent trois étamines supérieures inégales, une plus longue; des anthères obtuses; un ovaire à trois loges, qui constitue à la maturité une capsule à trois loges polyspermes. La plante que nous figurons dans ce numéro appartient à ce nouveau genre.

Le genre *Monochoria* comprend les espèces à étamines insérées à la base du périanthe, toutes incluses, à anthères échancrées au sommet, à ovaire incomplétement triloculaire, constituant à la maturité une capsule à trois loges polyspermes et à graines striées. — Exemple : *Pontederia dilatata.*

Les *Pontederia* vrais sont les espèces à étamines inégales, dont trois inférieures sont plus longues que les supérieures, à anthères obtuses, à ovaire triloculaire mais à deux loges vides, et qui devient, à la maturité, une sorte d'utricule indéhiscente ne renfermant qu'une seule graine lisse. — Le *Pontederia cordata* reste le type de ce genre.

Description : Le *Pontederia crassipes*, de Martius, figuré sur notre planche XVIII, est une plante qui flotte à la surface des eaux; ses nombreuses et longues racines fibreuses tout hérissées de petites fibrilles ténues, naissent d'un rhizome très-court, un peu charnu, qui émet des *stolons* ou coulants. Les feuilles partent toutes de ce rhizôme; elles ont la forme rhom-

boïde, mais un peu arrondie, avec le sommet prolongé en bec, d'une consistance un peu charnue, sans nervures saillantes; les surfaces sont glabres et les bords entiers; leur grandeur varie de 5 à 10 centimètres de longueur sur un peu plus de largeur. Le pétiole plus long que le limbe est très-remarquablement renflé vers son milieu et maculé quelquefois de violet. Les fleurs de couleur pourpre pâle, avec tache jaune encadrée de bleu sur les sépales supérieurs sont très-élégantes et disposées par 3 à 10 sur un pédoncule radicale.

Ce *Pontederia crassipes*, confondu avec un *P. azurea* de Swartz, est aujourd'hui l'*Eichhornia speciosa* de Kunth. Il peut être considéré comme une des plus jolies plantes pour l'ornement des bassins d'une serre. N'étant pas fixé au sol, il vagabonde à la surface des eaux, et va se mêler, avec ses gracieux épis, au *Nymphea* à larges fleurs blanches, rouges et bleues, qui sont à peu près, jusqu'à ce jour, les seuls hôtes nageurs de nos *aquarium*.

Sa culture est des plus simples : on le jette dans l'eau, et il y croît, fleurit et y multiplie sans le concours du jardinier. Nous avons vu l'*aquarium* du Muséum de Paris envahi presque complétement par lui; c'est là qu'il nous a montré ses charmantes fleurs et que notre peintre l'a dessiné. Le *Pontederia crassipes* est originaire du Brésil; il croît dans les eaux stagnantes, sur les bords du fleuve San-Francisco, près Malhada, dans la province des Mines.

On a introduit, dans ces derniers temps, une nouvelle espèce de ce genre, l'*E. tricolor*, qui a le port du *Pontederia cordata;* mais ses fleurs sont plus grandes : les trois lobes inférieurs sont pourpres, les trois supérieurs bleus, avec une tache jaune au centre du lobe médian. On doit cultiver cette plante en pot, qu'on place ensuite dans l'eau des aquarium, où elle fleurit pendant plusieurs mois de l'été. Nous croyons qu'elle pourrait aussi servir à l'ornement des grands bassins

des jardins : on la rentrerait alors dans la serre chaude pendant l'hiver.

Le *Pontederia cordata* est tout à fait acquis aux bassins de plein air ; on le cultive en pot ou caisse, qu'on immerge dans les pièces d'eau, soit pour en garnir les bords, soit pour en orner le milieu. F. Herincq.

PLANTES D'INTRODUCTION NOUVELLE.

Il ne s'agit pas ici de nouveaux gains obtenus par le semis de nos persévérants horticulteurs, comme nous avons l'habitude de les annoncer chaque année, ce sont des végétaux d'un ordre plus élevé.

Des voyageurs collecteurs non moins persévérants, et sur le dévouement desquels ce journal a souvent appelé l'attention de qui de droit, viennent d'introduire en Europe les espèces décrites dans cet article.

Nous aurons probablement ces nouveaux venus à la prochaine exposition parisienne.

C'est M. Linden qui, le premier, met ces plantes en vente. Naturellement, le prix est encore inabordable aux bourses ordinaires. On pourrait toujours se les procurer par l'entremise de nos bons horticulteurs de Paris ou de la province.

Nous empruntons les renseignements suivants à l'*Hortus Lindenianus*, publié par M. Linden, horticulteur à Bruxelles.

Arachnothrix rosea.— Arbuste de la famille des Rubiacées très-voisin des *Rogiera* et *Rondeletia*, dont il se distingue par le nombre quaternaire des parties de sa fleur et par la gorge de sa corolle, qui n'a ni anneau saillant comme chez les *Rondeletia*, ni cercle de poils comme chez les *Rogiera*.

L'*Arachnothrix rosea*, originaire des parties tempérées de la Nouvelle-Grenade, à les feuilles ovales oblongues, courte-

ment pétiolées, glabres en dessus et d'un glauque pubérulent en dessous. Fleur rose tendre en corymbes terminaux axillaires d'un très-bel effet.

Begonia amabilis. — Moins considérable dans ses dimensions que le *B. Rex*, cette espèce présente néanmoins quelque analogie avec ce dernier, par le *disque* argenté qui couvre la partie centrale de la feuille. Celle-ci est beaucoup plus petite, d'une consistance plus coriace, à lobes profondément incisés et irréguliers. La partie supérieure est glabre, d'un vert noirâtre, très-luisant, sur lequel ressort le cercle argenté. Le dessous de la feuille est d'un rouge pourpré.

Cette jolie espèce, ainsi que les deux suivantes, habitent les mêmes localités que le *B. Rex*, dans le royaume d'Assam, où elles ont été découvertes par M. Simons.

Quelques hybrides de *Begonia* ont été mis, depuis peu, dans le commerce sous les noms de *splendida argentea* et d'*argenteo-guttata*, mais aucune n'offre la moindre analogie avec l'*espèce* dont il est question ici. Quelques points verts presque imperceptibles apparaissent sur la surface, tandis que les nervures principales rayonnent en lignes d'un jaune paille. Ces feuilles sont de moyenne grandeur, obliquement cordiformes, allongées, à dentelures fines et serrées. La surface inférieure est d'un vert pâle, très-tendre, couvert d'un réseau de veinules pourpres.

Begonia Victoria. — Par le port et la forme des feuilles, cette espèce ressemble à la précédente. La couleur de ces dernières est des plus extraordinaires et d'une beauté exceptionnelle ; le fond est d'un brun verdâtre, pointillé d'argent, et de larges bandes argentées, de longueur inégale, s'étalent entre les nervures et rayonnent vers la base. Le dessous des feuilles est d'un rose pourpré.

Ces trois merveilles de l'Inde seront accueillies, dit-on, avec la même faveur que le *Begonia Rex*.

Beloperone violacea. — Belle *Acanthacée*, sous-frutescente, rameuse, à fleurs en épis terminaux, d'un beau violet et remarquables par l'ampleur de la lèvre inférieure. Originaire des régions semi-froides de la Cordillière de Colombie, cette espèce se développe parfaitement en plein air et peut être considérée comme une excellente acquisition pour nos parterres, qu'elle parera de ses belles fleurs violettes, depuis juillet jusqu'en octobre. Elle y acquiert une hauteur de 70 centim. à 1 mètre et y donne une floraison parfaite et d'un bel effet. Cultivée en serre tempérée, la floraison dure jusqu'en décembre. Les exemplaires que l'on confie à la pleine terre demandent à passer l'hiver en serre froide, dans un endroit rapproché du jour.

Centradenia grandifolia. C'est un sous-arbrisseau rameux et bien touffu, qui mesure 1 mètre de hauteur sur une largeur égale; les feuilles sont falciformes, de 13 à 16 centimètres de longueur sur 7 à 8 centimètres de largeur, d'un vert foncé sur la face supérieure, et d'un pourpre vif en dessous. Les fleurs, d'un rose tendre, sont disposées en corymbes di ou trichotomes et couvrent littéralement la plante pendant plusieurs mois consécutifs. Cette espèce est infiniment supérieure à ses deux congénères, les *C. rosea* et *floribunda*, tant sous le rapport de sa taille que sous celui de sa beauté et de la dimension de ses feuilles. Ce n'est pas seulement une belle et gracieuse plante, à floraison facile et abondante, c'est de plus une vraie plante ornementale digne de figurer à côté des *Cyanophyllum* et des *Medinilla*. Elle se prête parfaitement à l'ornementation des appartements, soit en corbeilles, soit en vase suspendu. La floraison commence en novembre et finit en février. Elle demande la serre tempérée et un compost de terre de bruyère, de terreau de feuilles et de terre forte.

Cuphea ocymoides. Par son port et l'abondance de ses fleurs,

cette jolie plante nous rappelle une de nos plus élégantes plantes, le *Saponaria ocymoides*. Elle appartient au groupe des *Cuphea* chez lesquels la corolle est à 6 pétales et les étamines au nombre de 12 De ses tiges très-rameuses, diffuses, cylindriques, couvertes de poils hispides à base purpurine, sortent des feuilles sessiles ou très-courtement pétiolées, ovales, acuminées, entières. La corolle est formée de 6 pétales auriculaires d'un beau pourpre violet.

Lindenia rivalis. Retrouvée en abondance, sur les bords du Rio *Puyopatengo*, dans l'État de Tabasco où elle forme, en compagnie du *Chamœdorea Martiana*, des buissons épais, très-denses, cette belle Rubiacée n'a été introduite en Europe qu'en 1856.

C'est un arbuste de 65 centim. à 1 mètre de hauteur, fortement ramifié dès sa base, à feuilles épaisses, saliciformes et à longues fleurs tubuleuses d'un blanc pur.

Maranta porteana. Ce *Maranta* ne le cède à aucun de ses prédécesseurs pour la beauté de ses feuilles fasciées de blanc argenté, longuement pétiolées et pourpres à la face inférieure. Par le port, cette espèce rappelle, en des proportions moindres, le *Stromanthe* ou *Calathea sanguinea*. Nous en devons la découverte et l'introduction à M. Porte, qui le rencontra dans les forêts du Rio-dos-Ilheos, dans la partie méridionale de la province de Bahia.

Monochaetum sericeum. Petit arbrisseau touffu à feuilles ovales acuminées, recouvertes d'un duvet blanchâtre et soyeux. Fleurs très-abondantes d'un rose tendre et de la grans deur de celles du *M. ensiferum*. Cette espèce habite les régions plus froides de la Cordillière orientale de la Nouvelle-Grenade; elle supporte parfaitement la serre froide où elle se fera remarquer, depuis février jusqu'en avril, par l'abondance de ses jolies fleurs roses.

Musa glauca. — Bananier très-remarquable, provenant du

versant tempéré du Pic Adam dans l'île de Ceylan. Les feuilles sont longuement pétiolées, lancéolées, acuminées, glaucescentes en dessus et glauques pulvérulentes en dessous. Le stype se couvre de grandes taches d'un pourpre noirâtre.

Mutisia clematis. — Le *Mutisia clematis* est une plante sarmenteuse à feuilles pinnées, légèrement velues et à grandes fleurs imbriquées, d'un rouge écarlate. Il habite les régions très-froides des Andes de Bogota, à une altitude supramarine de 3 à 4,000 mètres dans des parages où le thermomètre descend fréquemment au-dessous de zéro. Sa culture en pleine terre paraît assurée.

Philodendron fenestratum. — Espèce grimpante des plus curieuses, à grandes feuilles ovales lancéolées fortement perforées entre les nervures ; elle est originaire des provinces méridionales du Mexique.

Crescentia regalis. — Arbuste majestueux à feuilles sessiles entières, dures et coriaces, spatulées, longuement atténuées, mesurant 1 mètre de longueur sur 27 à 28 centim. de largeur. C'est une plante à effet grandiose, et la digne rivale du *Curatella* (*Theophrasta*) *imperialis*.

Gomphia theophrasta. — Arbrisseau à port de *Theophrasta* glabre, feuilles amples lancéolées (de 66 centim. de longueur), courtement pétiolées, dentelées et cuspidées, d'un vert sombre, d'une texture rigide et parcheminée, à veinures réticulées. Fleurs terminales en panicules, de 27 millim. de diamètre, d'un jaune très-vif.

Jacquinia smaragdina. — Myrsinée à feuilles verticillées, ovales aiguës, glabres en dessus ; rameaux, pétioles, et dessous des feuilles couverts de poils hispides. Fleurs grandes, d'un vert d'émeraude. Ce joli arbrisseau croît à l'entrée des cavernes et dans les gorges obscures des environs de Teapa, dans la province de Tabasco.

Oreopanax peltatum. — C'est le premier Aralia mexicain

qui entre dans nos cultures. Les feuilles sont trilobées, glabres, parcheminées. Il ne le cède en rien aux plus belles espèces colombiennes, et prend un rang distingué parmi les nombreuses espèces introduites en Europe.

Rhopala australis. — Cet arbuste élégant provient des parties les plus australes du Brésil, où il habite les montagnes qui avoisinent la république de l'Uruguay. Par le duvet fauve doré qui recouvre la tige, les pétioles et les bords des folioles rhomboïdales, ainsi que par des feuilles gracieusement inclinées, ce *Rhopala* est très-distinct de toutes les espèces connues jusqu'à ce jour.

Rhopala glaucophylla. — Grande et magnifique espèce à folioles presque aussi grandes que celle du *R. Jonghii*, recouvertes, de même que les pétioles et les parties non ligneuses de la tige, d'un duvet glauque fulvescent. C'est une des nombreuses découvertes de M. Porte, qui rencontra cette espèce sur les parties les plus élevées de la Sierra de Picu, dans la province de Saint-Paul au Brésil.

Th. Larché.

LA CHINE ET LE JAPON.

Exploration du fleuve Amour.

Grâce à l'intervention des armes françaises et anglaises, la Chine et le Japon, les deux plus grandes nations asiatiques, ont ouvert leurs ports aux Européens. La science de la culture en retirera certainement des avantages ; car les arts agricoles et horticoles sont poussés, paraîtrait-il, très-loin chez ces peuples.

L'horticulture peut trouver dans ces pays un double profit. En effet des voyageurs sauront en rapporter assurément des espèces et des variétés nouvelles, et en même temps ils auront pu observer des pratiques inconnues pour nous jusqu'à ce jour

et probablement fort intéressantes. Ces résultats féconds peuvent se produire bien plus vite que dans tout autre pays, car les Chinois et les Japonais, nous venons de le dire, se sont occupés avec succès de botanique et d'horticulture ; les hommes spéciaux en ces sciences connaissent les plantes de leurs empires : les plus brillantes, celles, en un mot, qui doivent captiver l'amateur de plantes sont cultivées; enfin les espèces japonaises ont été introduites en Chine et réciproquement. Dans de pareilles conditions, il est possible de rapporter beaucoup après un séjour même assez court. Je suis certain qu'à son retour l'expédition nous procurera déjà de précieuses conquêtes horticoles ; des voyageurs sont du reste déjà en route !

La flore de ces empires, toute riche qu'elle est, peut pourtant moins offrir que l'on pourrait se l'imaginer. Car une observation certaine, due aux recherches de géographie botanique, nous montrent une grande similitude de végétation entre le nord de ces contrées et nos pays, entre le midi et les État-Unis. Ce fait est surtout remarquable pour les arbres dont on a trouvé beaucoup de mêmes espèces sur un continent et sur l'autre. Les *Vitis* par exemple des États-Unis sont à peu près les mêmes que les expèces asiatiques croissant à des latitudes correspondantes.

Quelques botanistes ont cru devoir en conclure que, d'un côté ou de l'autre, ces plantes que l'on retrouvait ainsi à de si grandes distances avaient été introduites grâce au passage facile du détroit de Béring. Mais nous ne saurions adopter cette manière de voir ; car des observations entomologiques nous montrent également un grand nombre de genres et d'espèces d'insectes semblables dans cette partie de l'Asie avec ceux du nord de l'Europe et de l'Amérique, et il n'est pas possible d'admettre que des insectes aient été ainsi transportés par les hommes ou par tout autre moyen.

Nous disions que les Chinois et les Japonais avaient poussé

fort loin l'art horticole, et qu'il était possible de tirer de grands enseignements de leurs connaissances. Ils excellent, ont rapporté les rares explorateurs de ces régions lointaines, dans la culture maraîchère ; ils connaissent les subtilités de la taille des arbres fruitiers, et ils mettent une grande adresse dans leurs moyens variés de multiplication, cette partie où les Français excellent plus que tout autre peuple. Mais les Asiatiques de ces régions, nous disent les voyageurs, ont surtout un talent incroyable pour employer leur sol avec profit, sans perte de temps. Il y a fort longtemps que le système coûteux des jachères est remplacé en Chine par celui encore presque nouveau en France, des assolements. Ils savent aussi utiliser les moindres parties de leurs terres. Ainsi les talus des fossés qui bordent les chemins sont toujours cultivés. Ils ont d'énormes jardins suspendus et les balçons, les terrasses, les ponts des bateaux, même les toits de quelques maisons, sont littéralement cultivés.

Aux environs des villes, des sortes de maraîchers s'établissent sur de lourds bateaux, cultivant leurs ponts et élevant des troupeaux d'oiseaux aquatiques qu'ils nourrissent facilement, en changeant de place de temps en temps, grâce aux insectes et petits crustacés qui habitent les bords des eaux, et aux plantes qui y croissent.

Chacun sait que nous avons dès longtemps retiré de bonnes plantes des deux grands empires chinois et japonais. Il serait superflu de les citer, elles sont pour la plupart connues. Dans ces derniers temps nous avons reçu de ces pays un *Rhamnus* fort précieux, car il produit ce beau vert de Chine, qui offre l'immense avantage de ne point devenir bleu à la lumière. C'est, je crois, le *Rhamnus clorophorus* (lokao des Chinois).

Un autre *Rhamnus*, préférable peut-être, *le Rhamnus utilis*, a un emploi analogue; mais cet arbre ne nous est connu que fort imparfaitement par un échantillon incomplet, envoyé je

crois, par un missionnaire intrépide, le père Elliott, si mes souvenirs sont bons, et par un dessein défectueux. Nous devons espérer acquérir encore une autre espèce du même genre, qui fournit le bleu de Chine.

Je n'ai appelé l'attention sur ces *Rhamnus* que pour faire bien comprendre l'intérêt que doit offrir à la science horticole, l'entrée dans l'intérieur de ces pays, récemment conquise par les Européens.

Nous pouvons espérer en nouveautés de beaux arbres, des céréales, des légumes, des fruits, des plantes ornementales ou bizarres, et surtout des plantes économiques. Nous ne retirerons probablement que peu de plantes fourragères, et l'on comprendra facilement que dans un pays où l'on consomme exclusivement du lait de femme, il y ait un intérêt bien moindre à l'élevage des bestiaux. D'ailleurs, la fabrication des engrais qui est poussée fort loin, trouve surtout ses ressources dans les villes, et l'alimentation est plutôt végétale qu'animale.

Dernièrement une partie de l'intérieur de l'Asie a été explorée soigneusement; c'est celle arrosée par l'Amour. On sait que ce grand et célèbre fleuve qui appartient à la fois à la Russie d'Asie et à la Chine, prend sa source dans ce dernier pays où il se forme de différents affluents importants. Il sépare, dans une partie de son parcours, la Daourie Chinoise de la Daourie Russe, traverse tout le pays des Mandchoux et se jette enfin, après un parcours considérable, dans le golfe de la mer d'Okhotsk. Les contrées que traverse l'Amour, avaient eu peu d'explorateurs. Quelques expéditions russes avaient seules pu suivre son cours, et ce n'est que dernièrement, comme nous le disions, que quelques courageux voyageurs naturalistes et principalement botanistes, nous ont fait connaître la nature de ces bords. M. Maximovicz, surtout, a parcouru et étudié ces sauvages contrées. Il en a rapporté d'intéressantes notes, des plantes

sèches, et les graines de quelques espèces qui lui ont paru mériter les honneurs de la culture. Le botaniste russe a fait du reste déjà connaître, dans un rapport présenté à l'Académie des sciences de St-Pétersbourg, la végétation de cette contrée, et M. Rupprecht, chargé de la détermination des plantes récoltées par cet explorateur, y a reconnu 22 espèces nouvelles, parmi lesquelles plusieurs beaux arbres, tels que *Juglans*, *Corylus*, *Acer* et *Xylosteum*, un magnifique arbre et un odorant arbuste formant des genres nouveaux de la famille des *Légumineuses* et de celle des *Schizandracées*. Ajoutons encore le kokhto, un arbre qui produit des couches de liége utilisables, comme le célèbre chêne méditerranéen; un nouveau citronnier qui supportera probablement le froid du nord de l'Europe, enfin un nouvel arbre fruitier dont l'introduction peut être avantageuse. M. Maximovicz cite encore, comme ornemental, un arbuste très-épineux de la famille des *Araliacées*, qui, par son mode de végétation, prend un peu l'aspect d'un palmier.

Il résulte pourtant des recherches de M. Maximovicz et de celles de M. Middendorff, que la région du fleuve Amour, remarquable d'ailleurs par la vigueur de sa végétation, ne présente pas un cachet particulier, si je puis dire. Sa flore est presque identique à celle de la Daourie Russe, si bien étudiée par M. Turczaninow. Elle se rapproche à la fois de celle de nos pays (on a reconnu le long du fleuve Amour : *Pinus cembra*, *Populus tremula*, *Sorbus aucuparia*, etc.) et de celle de l'Est des États-Unis. C'est du reste ce que nous faisions remarquer au commencement de cette note et nous citions comme exemple le genre *Vitis*. Enfin, bien des plantes que l'on rencontre le long de l'Amour, ont été signalées dans d'autres parties de l'Asie; ainsi dans les provinces russes de Tamsk et d'Ienisseisk. dans la presqu'île du Kamstchatka, dans les îles japonnaises.

Nous avons dit que le voyageur russe avait rapporté des graines des rives de l'Amour. Le jardin botanique de St-Pé-

tersbourg a eu cette magnifique et complète collection ; mais quelques graines plus abondantes ont été expédiées en France et acquises par la maison Vilmorin, qui a encore pu mettre au commerce d'assez remarquables collections. C'est ce qui m'a fait insister sur cette région asiatique. Malheureusement quelques espèces ne lèveront probablement pas, après un si long voyage. Voici la liste des espèces offertes en une seule collection.

Erables. *Acer tegmentosum.*
— *ginnala.*
— *mano.*
Noisetier. *Corylus heterophylla.*
Frêne. *Fraxinus mandschurica.*
Maximoviczia amurensis. } Nouveaux genres de la
Maakia amurensis. } famille des légumineuses.
Phelladendron amurense. Genre nouveau.
Lilas. *Syringa pinnatifida.*
Tilleul. *Tilia mandschurica.*
Vigne. *Vitis amurensis.*
Lis. *Lilium pulchellum.*
— *spectabile* (1).

A. DE TALOU.

SUR LA STRATIFICATION DU CERFEUIL BULBEUX.

Le cerfeuil bulbeux, comme nous le savons tous, demande à être semé dans les deux ou trois mois qui suivent la récolte des graines ; si l'on tarde plus que le mois de septembre, il arrive presque toujours qu'il ne germe pas au printemps, et qu'il faut l'attendre jusqu'à la deuxième année. Ce retard étant une perte de temps considérable, nous avons cru qu'il serait

(1) Ces deux espèces sont levées au moment où l'on met sous presse.

possible d'obvier à cet inconvénient en stratifiant les graines en temps utile; qu'on pourrait ainsi prolonger les semis tout l'hiver et les continuer jusqu'en mars. Notre attente n'a pas été trompée; nous avons eu jusqu'à ces derniers temps, des graines stratifiées complétement germées, et dont la radicule commençait à pousser. Ces graines semées en planches, sortirent presque aussitôt de terre.

Voici le moyen très-simple de stratification que nous avons employé; il ne diffère de celui dont on se sert habituellement pour les noyaux d'arbres que par l'époque à laquelle il a été fait. En septembre, nous avons disposé lit par lit, avec de la terre légère et criblée, les graines de cerfeuil bulbeux que nous avons placées dans des pots à fleurs; ces pots ont été ensuite enterrés et recouverts de manière à se trouver garantis de tout accident; ils ont ainsi passé l'hiver dehors. On voit que ces graines ainsi stratifiées ont subi toutes les influences atmosphériques qui se sont présentées et que rien n'a dû les contrarier dans leur développement. Nous avons pu, par ce moyen, prendre des grains au fur et à mesure des besoins de notre commerce et satisfaire à toutes les demandes des amateurs, qui ont pu semer et compter sur une récolte de racines pour cette année.

Nous croyons que cette méthode aura pour l'horticulture deux avantages marqués : le premier, de permettre de faire des semis de cerfeuil bulbeux, quand bien même l'époque voulue serait passée; le deuxième, de mettre à même de garder sous un petit volume, la quantité de semence nécessaire pour les besoins de la maison et de se dispenser de laisser pendant plusieurs mois dans son jardin des planches nues, qu'il faut entretenir et sarcler comme si elles étaient garnies de plantes, et dont la présence dans un jardin produit toujours un effet désagréable à l'œil.

LOUESSE.

CONGRÈS POMOLOGIQUE DE LYON.

3e révision de la liste des Poires (suite).

Fruits de deuxième qualité.

Dans un précédent article, nous avons fait connaître le résultat du travail du congrès pomologique, pour les poires de toute première qualité, marquées au tableau comme fruits *très-bons*. Aujourd'hui nous nous occupons des fruits de seconde qualité, dits *bons*.

Arbre courbé (Van Mons). — Syn. Amial. — Fruit gros et assez gros, chair fondante, fine : oct., nov. Arbre très-fertile, pour espalier et haute tige ; vient mieux sur franc, et encore pousse-t-il peu dans certains sols argileux et ferrugineux.

Bergamote d'été (Duhamel). — Syn. Beurré blanc, Milan blanc, Milan de la Beuvrière, Franc Réal d'été. — Fr. moyen ; chair mi-fine, mi-fondante ; août, sept. — Entrecueillir (1). Arbre très-fertile ; toutes formes.

Beurré Benoît (Benoît). — Syn. Beurré Auguste Benoît. — Fr. moyen ; chair très fondante ; sept., oct. — Arbre fertile, toutes formes, vient mieux sur franc.

Beurré Capiaumont (Capiaumont). — Synonyme : Beurré aurore. — Fr. moyen ; chair mi-fine, mi-fondante ; octobre. — Arbre très-fertile, toutes formes ; vient mieux sur franc. Le fruit est de bonne conservation et de première qualité pour compote.

Beurré d'Amanlis. — Syn. Wilhelmine. — Fr. gros, chair fondante ; sept. — Arbre très-fertile ; toutes formes. Les synonymes retranchés sont : Hubard, Poire Dalbert ou d'Albert, Poire Kossoire.

(1) Cette observation s'applique à toutes les Poires d'été qu'il faut cueillir avant leur complète maturité sur l'arbre.

Beurré de Luçon.—Syn. Beurré gris d'hiver nouveau.—Fr. assez gros, chair fine, mi-fondante; déc., janv.—Arbre fertile pour pyramide et espalier, sur franc. Exposition chaude; le fruit en a besoin pour acquérir toutes ses bonnes qualités.

Beurré de Nantes. — Fr. moyen, chair fine, mi-fondante; sept. — Arbre très-fertile pour pyramide. Vient mieux sur franc. Synonyme retranché : Beurré nantais.

Beurré Diel (Van Mons).—Syn. Beurré magnifique, B. incomparable, B. royal, B. des trois jours. —Fr. gros et très-gros, chair mi-fine, mi-fondante, nov. et déc.—Arbre fertile, toutes formes, réussit bien au nord. Fruit de bonne garde, trouvé par Meuris, et dédié par Van Mons à Georges Diel, pomologue allemand.—Syn. retranchés : Drytoren, Poire de melon, Graciole d'hiver.

Beurré Six (Six à Coutray.). Fr. gros, chair fine, fondante; nov., déc.—Arbre fertile, toutes formes.

Beurré Sterckmans.— Syn. Belle-Alliance.— Fr. assez gros et très-gros, chair mi-fine, fondante; déc., janv.—Arbre fertile, toutes formes.—Syn. retranchés : Doyenné Sterckmans, Calebasse Sterckmans.

Bésy de St.-Wast. —Syn. Bésy Vaët, Beurré Beaumont. — Fr, moyen, chair mi-fine, mi-fondante; déc., janv. — Arbre fertile, toutes formes, mieux sur franc. — Syn. retranché : Bésy de Wast.

Bon Chrétien d'hiver.—Syn. Poire d'angoisse, Poire de St-Martin, Bon-Chrétien de Tours.—Fr. gros, chair mi-fine, mi-fondante ; hiver. — Arbre assez fertile pour espalier, au midi.

Bonne d'Ezée (Dupuy-Jamain, 1838). Fr. assez gros, chair fine, fondante; sept.—Arbre très-fertile, pour pyramide et espalier; greffer sur franc. — Syn. retranchés : Belle et bonne des haies.

De Tongres (Durondeau). — Syn. Durondeau. — Fr. gros,

chair bien parfumée, mi-fine, mi-fondante; oct.— Arbre fertile, toutes formes, réussit mieux sur franc.

Doyen Dillen.— Fr. assez gros, chair mi-fine, mi-fondante; nov. — Arbre fertile, toutes formes. — Cueillir avant la complète maturité sur l'arbre.

Duchesse d'Angoulême (Audusson Hiron). —Syn. Duchesse. Fr. très-gros, chair mi-fine fondante; oct., nov.—Arbre très-fertile, toutes formes. Syn. retranchés : Poire de Pézénas, des Oparonnais.

Duchesse d'Angoulême panachée. Mêmes qualités que le type. La panachure n'est pas bien fixée sur franc.

Epine du Mas. — Syn. Colmar du Lot, duc de Bordeaux. — Fr. moyen, chair mi-fine, fondante; nov. déc. — Arbre très-fertile, toutes formes. Vient bien à haute tige et au nord.

Figue d'Alençon.— Syn. Figue d'hiver. — Fr. moyen, chair mi-fine, mi-fondante; nov. déc. — Arbre fertile, toutes formes, mieux haute tige. Syn. retranchés : Bonissime de la Sarthe. Ce nom s'applique à un autre fruit obtenu par M. Léon Leclerc (1).

Fondante de Noel (Major Espéren). Fruit gros, chair mi-fine mi-fondante; déc. — Arbre fertile, toutes formes. — Syn. retranchés : Belle ou Bonne après Noel.

Grand Soleil (Van Mons). Fruit assez gros, chair mi-fine, mi-fondante; déc. — Arbre fertile, toutes formes. Trouvé en face l'auberge du Grand-Soleil; de là le nom.

Graslin. (François Bruneau). — Fruit gros ou assez gros ; chair mi-fine, fondante, juteuse ; oct. nov. — Arbre fertile, toutes formes.

Nouveau Poiteau. — Syn. Tombe de l'Amateur. — Fruit

(1) Voici l'observation qui devrait se trouver à la suite de tous les synonymes retranchés : le *Pourquoi*. Mais on ne peut tout faire à la fois : cette lacune sera évidemment remplie dans le prochain travail du congrès.



gros, chair fine, fondante, oct., nov. — Arbre fertile, toutes formes.

Rousselet d'Août. — Syn. gros Rousselet d'Août (Van Mons). Fruit moyen, chair fine, fondante, août. — Arbre très-fertile, pour pyramide, haute tige ; greffer sur franc.

Soldat Laboureur (Major Espéren). Fruit assez gros, entre-cueillir, chair mi-fine, fondante, relevée, oct. déc. — Arbre fertile, toutes formes.

Théodore Van Mons (Van Mons). — Fruit assez gros, chair fine, fondante, oct. — Arbre fertile, toutes formes.

Triomphe de Jodoigne (Simon Bouvier). — Fruit gros ou très-gros, chair mi-fine fondante, novembre déc — Arbre fertile vigoureux, dont le fruit, qui blettit parfois, vient bien au nord.

§. — Variétés spécialement pour haute tige (arbres de verger).

Bergamote Sylvange. — Syn. Poire Sylvange. — Fruit moyen, chair fine fondante, nov. et déc. — Arbre fertile.

Beurré Goubault (Goubault). Fruit moyen, chair mi-fine, mi-fondante, sept. Entrecueillir. — Arbre très-fertile pour pyramide.

Bon Chrétien d'été (Duhamel). — Syn. Gracioli. — Fruit moyen et gros, chair cassante, juteuse ; août, sept. — Arbre assez fertile, pour pyramide, terrain chaud.

Citron des Carmes (Duhamel) — Syn. Petite Madeleine, St.-Jean. — Fruit petit, chair mi-fondante, mi-fine; juillet. Entre-cueillir.— Arbre très-fertile.

Doyenné de Juillet (Van Mons) — Syn. Roi Jolimont. — Fruit petit, chair mi-fine, mi-fondante ; juillet. Entrecueillir. — Arbre très-fertile, pyramide.

Epargne (Ligier, La Quintinie, Duhamel). — Syn. Beau Présent, Cuisse-Madame, St.-Samson, Cueillette, — Fruit moyen

et asssez gros, chair mi-fine, mi-fondante; juillet, août. Entre-cueilllir. Arbre très-fertile. — *Syn.* retranchés: Grosse Madeleine, Chopine, Beurré de Paris, de la table des princes.

§ 2. — Variétés dont les fruits sont à cuire.

Bellissime d'hiver (Duhamel). Syn. — Belle Noisette. — fruit gros; fin d'hiver. — Arbre fertile, toutes formes, mieux haute tige. — Syn. retranché : Angleterre d'hiver.

Bon Chrétien d'Espagne (Ligier, Duhamel). — Syn. Mansuette des Flamands. — Fruit gros; nov. decembre. Arbre fertile, toutes formes.

Catillac (Duhamel). — Syn. Gros Gilot, Gros Monarque, Monstrueuse des Landes, Chartreuse. — Fruit très-gros ; février-mai. — Arbre très-fertile, toutes formes, mieux haute tige.

Messire Jean (Duhamel). — Syn. Messire Jean gris, Messire Jean doré, Chaulis. — Fruit moyen, assez bon cru, mais sujet à blettir, novembre. Arbre fertile, toutes formes, haute tige. Syn. retranché : Mi-Sergent.

Van Marum (Van Mons). — Syn. Calebasse monstre, Calebasse carafon, Calebasse royale. — Fruit très-gros, chair grosse mi-cassante; octobre. — Arbre très-fertile, toutes formes, sur franc. Le fruit est sujet à blettir même avant la maturité. — Syn. retranché : Calebasse monstrueuse du Nord, Triomphe de Hasselt.

§ 3. — Variétés récemment admises par le Congrès.

Ananas. — Fruit petit et moyen musqué, chair mi-fine fondante; sept., octobre. — Arbre très-fertile, toutes formes.

Bergamote Cadette (Duhamel).— Syn. Beurré Beauchamp. — Fruit petit et moyen, chair mi-fine, fondante, légèrement granulée; oct., nov. — Arbre très-fertile, pour pyramide et haute tige ; mieux sur franc.

Bergamotte fortunée (Parmentier d'Enghien). — Fruit moyen, chair fine mi-fondante, février-avril. Arbre fertile ; toutes formes, à toute exposition.

Beurré Bachelier (Bachelier). — Fruit gros, chair fine fondante, octobre-novembre. Arbre assez fertile, toutes formes, spécialement sur franc ; taille allongée les premières années.

Beurré Burnicq (Major Espéren). — Fruit petit et moyen, chair fine fondante, octobre. Arbre très-fertile, toutes formes.

Beurré Curtet (Bouvier de Jodoigne). — Fruit petit et moyen, chair fine fondante, octobre. Arbre fertile, toutes formes, mieux haute tige.

Beurré D'albret (Jamin J.-L.). — Fruit moyen, chair fine, fondante, septembre. Arbre très-fertile, toutes formes.

Beurré Duval (Duval). — Fruit assez gros, bien parfumé, chair fine, fondante, oct.-nov. Arbre fertile, toutes formes.

Bouvier Bourgmestre (Simon Bouvier). — Fruit assez gros, chair mi-fine, mi-fondante, novembre. Arbre assez fertile, toutes formes.

Colmar d'hiver (Duhamel). — Fr. Syn. Poire manne assez gros ou moyen, chair mi-fine mi-fondante, fév.-mars. Arbre peu fertile, pour espalier, lent à se mettre à fruit.

Doyenné Goubault (Goubault d'Angers). — Fruit moyen ou assez gros, chair mi-fine mi-cassante, janv.-mars. Arbre fertile, toutes formes ; spécialement sur franc.

Prince Albert (société Van Mons). — Fruit moyen, chair fine fondante, fév.-avril. Arbre assez fertile, toutes formes.

Princesse Charlotte (major Espéren). — Fruit moyen, chair fine fondante, oct.-novembre. Arbre assez fertile, toutes formes.

Suzette de Bavay (Espéren). — Fruit petit et moyen, chair mi-fine fondante, eau abondante, fév.-avril. Arbre très-fertile, toutes formes.

ERREUR NÉCROLOGIQUE.

Mort de M. Spach.

Le premier bulletin de 1859, du *Cercle pratique d'horticulture et de botanique du département de la Seine-Inférieure*, dans le compte rendu des travaux de cette Société, consigne la mort d'un botaniste éminent du Jardin-des-Plantes de Paris, M. Spach. Nous sommes heureux de rassurer ses amis et les amis de la science. Le savant auteur de la partie botanique des *Suites à Buffon* n'est pas mort. Il est vrai que le zélé conservateur des Galeries de botanique du Muséum de Paris, oubliant trop que notre pauvre machine humaine est douée d'une somme de force déterminée, et que ce n'est jamais impunément qu'on lui fait produire plus qu'elle ne doit dépenser, a vu sa santé assez gravement altérée au commencement de cette année. Mais quelques semaines de repos ont suffi pour le rétablir de cette grave indisposition, et lui rendre toute son activité. Depuis deux mois, la science a retrouvé son habile botaniste descripteur, et le Muséum son infatigable travailleur, qui laissera un large sillon de son passage au milieu des collections des galeries de botanique. F. HERINCQ.

Les loques pour palisser.

Nous sommes en pleine époque de palissage. Tout le monde est à la recherche de mauvais morceaux de drap pour faire les *loques* qui doivent servir à fixer les bourgeons le long des murs, et souvent on n'en trouve pas. Nous croyons rendre un véritable service aux arboriculteurs, en leur signalant les petites bandes de cuir propres au palissage, de M. Groulon, quai

Saint-Michel n° 9, à Paris. Le prix en est si minime (25 centimes le cent ou 2 fr. le mille), que vraiment ce n'est pas la peine de passer son temps à couper des petites bandes de drap.

Les étiquettes d'ivoire.

C'est à M. Angiboust, à Beaumont-sur-Oise, (Seine-et-Oise) qu'on doit ces étiquettes, qui présentent un avantage réel sur toutes celles qui ont été présentées jusqu'à présent. En effet, les caractères tracés avec une encre de nitrate d'argent, sont ineffaçables. Nous avons vu des étiquettes écrites depuis 7 ans, exposées à l'air et dont l'écriture est encore parfaitement lisible. L'encre de nitrate se fait en dissolvant un gramme de nitrate d'argent anhydre, dans 10 grammes d'eau distillée. C'est une liqueur incolore qui se conserve très-bien dans un flacon bien fermé, qu'on doit tenir dans un endroit obscur quand on ne s'en sert pas. Pour écrire il est préférable de se servir d'une plume d'oie. O. L.

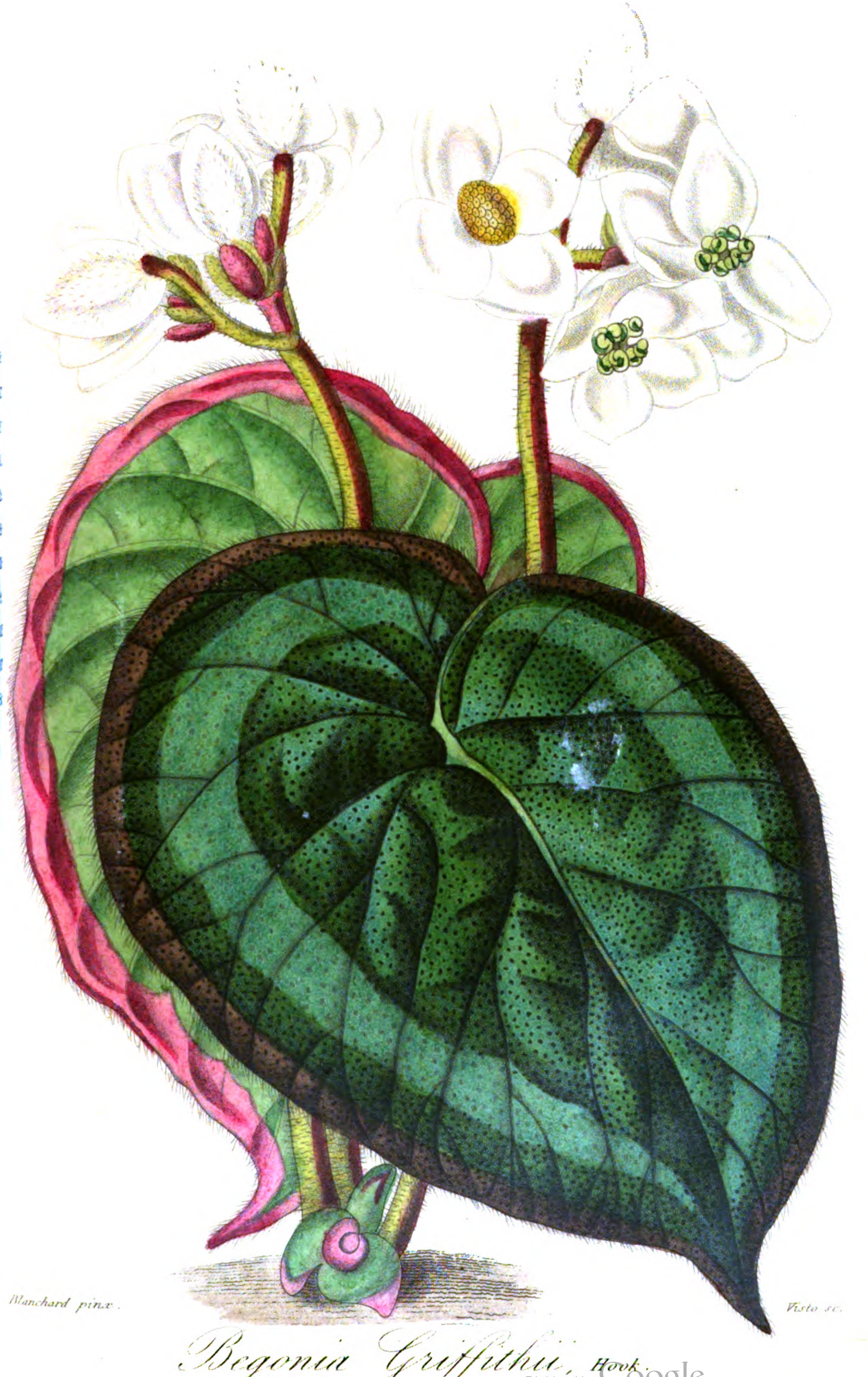
EXPOSITIONS D'HORTICULTURE.

Pontoise.	du 16 au 19 juin.
Paris.	du 23 au 31 mai.
Versailles.	du 29 mai au 2 juin.

M. le Ministre d'État et de la maison de l'Empereur, ayant chargé la Société de l'entretien du jardin de l'exposition des Beaux-Arts, les Horticulteurs pourront exposer les plantes à fleurs jusqu'au 15 juin prochain.

S'adresser à M. Rouillard, secrétaire, 28, rue de Longchamp, à Paris.

Paris. — Imp. de J.-B. Gros et Donnaud, rue Cassette, 9.



Begonia Griffithii, Hook.

BEGONIA GRIFFITHII HOOK.

(Pl. XIX.)

Etymologie. Dédié, par Linné, à Michel Bégon, protecteur de la botanique, intendant de la marine, sous Louis XIV.

Famille : *Bégoniacées* de Rob. Brown ; *Monoécie polyandrie* de Linné.

Caractères génériques. Les *Begonia* sont des herbes généralement indigènes à l'Asie et à l'Amérique tropicales. Leurs feuilles, qui sont alternes ou radicales, présentent le caractère singulier d'une irrégularité de forme et qui consiste en un plus grand développement d'une des deux moitiés du limbe; ces feuilles sont souvent entières en cœur, et quelquefois découpées plus ou moins profondément en lanières; des stipules membraneuses caduques accompagnent toujours les feuilles.

Les fleurs ne renferment qu'un organe, étamines ou pistils; mais, sur chaque individu, on trouve réunies les fleurs des deux sexes (c'est ce qu'on appelle : plante monoïque). Les fleurs mâles ou à étamines sont composées d'un calice à 4 sépales colorés disposés en croix, dont 2 extérieures plus grandes et 2 intérieures; la corolle est nulle; un nombre indéfini d'étamines occupe le centre; il n'y a pas la moindre trace d'ovaire. Dans les fleurs femelles ou à pistils, le calice est coloré, à 4-9 sépales, et son tube soudé à l'ovaire qui est infère, à 3 côtes ou ailes; 3 styles surmontent cet ovaire, et chacun d'eux est divisé en 2 branches qui se terminent par un stigmate épaissi capité ou flexueux. Le fruit est une capsule à 3 loges qui renferme plusieurs graines très-fines, oblongues à testa excessivement mince et longitudinalement strié.

Description. Le *Begonia Griffithii* est une espèce asiatique, dépourvue de tige. Les feuilles naissent d'un rhizôme souterrain ; elles sont en cœur oblique, acuminées, sinuées, ciliées, longues de 15 à 17 cent. sur 11 à 12 de largeur. La surface supérieure est poilue, hispide, d'apparence granuleuse, de deux couleurs : vert sombre au centre, qui est entouré d'une bande de 10 à 15 mill. de largeur d'un blanc verdâtre, et sur le bord une pareille bande, mais d'un vert sombre comme le disque, forme

le cadre. La face inférieure présente également deux couleurs : autour de l'insertion du pétiole c'est un large disque d'un beau rouge carmin, entouré d'une bande circulaire d'un vert tendre: le bord est rouge carmin comme le disque. — Les fleurs de couleur blanc rosé, sont en petit nombre, disposées en cymes au sommet d'une hampe radicale plus longue que les feuilles : les fleurs mâles sont à 4 sépales, les femelles à 5 sépales dont les extérieurs poilus.

Le *Begonia Griffithii* est une espèce très-intéressante et très-remarquable par son feuillage. Introduite en 1856 dans les cultures européennes, c'est elle qui a ouvert cette charmante série d'espèces à feuillage métallique, panaché, et qui les fait rechercher pour l'ornement floral des appartements.

Historique. L'introduction de la première espèce de *Begonia* remonte à l'année 1777, c'est le *B. nitida*. La seconde introduction, le *B. hirsuta*, porte la date de la révolution française (1789). Jusqu'en 1800, trois nouvelles espèces seulement furent introduites : l'*acuminata* en 1790, le *macrophylla* en 1793 et le *dichotoma* en 1800 ; c'est à l'Amérique qu'on doit ces 5 *Begonia*. Les espèces asiatiques ne commencèrent à figurer dans les collections que dans les premières années de ce siècle : en 1804, la Chine fournit le *discolor ;* Amboine procure le *tuberosa* en 1810 ; on introduit du Népaul, le *picta* en 1818 et le *palmata* en 1819. En 1822 apparaît la première espèce africaine, le *diptera*, originaire du cap de Bonne-Espérance, qui fut suivie, à 15 années de distance, par le *parviflora*, et ensuite par le *Dregei* en 1838. A cette époque 46 espèces, dont 39 indigènes à l'Amérique, étaient ou avaient été cultivées en Europe ; mais aucune n'avait su attirer particulièrement l'attention des amateurs, et encore moins des horticulteurs ; elles étaient surtout cultivées comme plantes de collection botanique. Ce n'est qu'en 1847 que le genre Begonia devint un peu *populaire*, et c'est au *B. fuchsioides*, qu'il doit ce commencement de po-

pularité qui les amène jusque sur nos marchés. Jusqu'ici c'était par la fleur que les *Begonia* attiraient plus ou moins l'attention. Le feuillage n'avait rien de bien distingué, si ce n'est la couleur rouge qui ornait la face inférieure des feuilles, de quelques espèces, entre autres les *Fischeri, monoptera, discolor, sangüinea,* etc. Il était réservé à M. Thwaites, de doter l'horticulture de la première espèce de *Begonia* à feuillage vraiment ornemental; c'est en effet, le *B. Thwaitesii,* rapporté par lui de Ceylan en 1852, qui commence cette intéressante série que nous voyons figurer dans toutes les jardinières des salons d'amateurs; ses feuilles sont rouge-brun et vert foncé, avec marbrures ou taches d'un vert pâle.

Mais aujourd'hui cette espèce pâlit devant les introductions nouvelles de l'Inde. Outre les marbrures et la diversité des couleurs, il y a, chez ces dernières arrivées des teintes métalliques, qui en font les véritables chefs-d'œuvre de la création. Depuis l'importation en 1856, du *Begonia Griffithii,* premier de ce type, les collections se sont, en effet, enrichies, des *B. rex, splendida, miranda, imperator,* etc., bien supérieurs au *Griffithii,* même par les teintes argentées et cuivrées, et l'ampleur de leur feuillage.

MM. Thibault et Ketcléer, habiles et intelligents horticulteurs de la rue de Charonne, ont compris de suite toute l'importance de ces nouveautés. Ils ont fécondé le *B. rex* par le *splendida,* et cette opération artificielle leur a produit des métis les plus remarquables et qui laissent bien loin derrière eux le père et la mère, ainsi que tous les autres parents germains.

Culture. Pour la culture, il y a deux catégories à établir : l'une pour les espèces à feuilles persistantes, et l'autre pour les plantes qui perdent leurs tiges.

A l'exception des espèces de la Chine et du Cap qui sont de serre froide, toutes les autres demandent la serre chaude pour l'hiver et un abri sous verre pendant l'été ; car les *Begonia* sup-

portent difficilement les intempéries du climat de la France même en été ; le rôle de la plupart des espèces, est d'orner les serres pendant la belle saison en compagnie des *Achimenes*, des *Gloxinia* et d'autres plantes aussi délicates.

Il faut aux *Begonia* une bonne terre de bruyère riche en humus ; on peut, sans crainte, y ajouter du terreau bien consommé. Les espèces qui perdent tiges et feuilles, doivent être placées dans un endroit très-sec de la serre, sans recevoir, conséquemment, aucun arrosage pendant la période de repos. Aussitôt que la végétation apparaît, on les place à la lumière, et les arrosements doivent commencer. On peut devancer l'époque d'entrée en végétation en les plaçant sous châssis chaud et en arrosant graduellement pour éviter la pourriture des tubercules ; ces plantes se forcent facilement. Pendant la végétation l'eau peut leur être donnée abondamment.

Les espèces à feuilles persistantes ne demandent que de la chaleur et de l'humidité durant la période végétative ; après la floraison, on favorise le repos en diminuant la température et les arrosements.

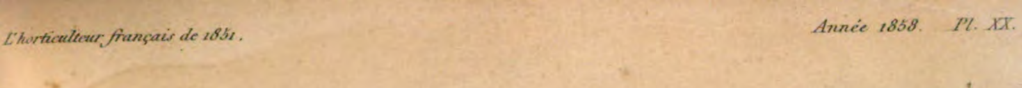
La multiplication est facile : par graines qui doivent être très-peu recouvertes et tenues dans un état constant de moiteur; par boutures, par éclat ou séparation des rhizômes ou tubercules pour les espèces qui perdent leurs tiges.

F. HERINCQ.

CAMELLIA MADAME PLACE.

(Pl. XX.)

Le *Camellia Madame Place* n'est pas un Camellia rosette, aux pétales régulièrement et froidement imbriqués, comme beaucoup d'amateurs les aiment. C'est une variété à fleur péoni-



E. Blanchard pinx. *Visto sc.*

Camellia Madame Place.

forme, largement étoffée, pleine de vie, et dont l'arrangement des pétales laisse toujours, à l'œil, du nouveau à découvrir. Ces fleurs sont très-grandes (13 à 15 cent. de diamètre), de belle couleur rouge ; les pétales des trois rangées extérieures sont très-larges, plans, arrondis au bord, redressés pour former un peu la coupe, et retenir les nombreux pétales du centre plus petits un peu chiffonnés et de même couleur que ceux de la circonférence.

Pour nous, c'est une des plus jolies variétés ; elle a été obtenue et mise au commerce, il y a deux ans, par M. Henri Courtois, successeur de Tanponnet, rue de la Muette 26, à Paris; nous n'hésiterons pas à la recommander aux amateurs.

O. Lescuyer.

DIELYTRA SPECTABILIS.

Variété à fleurs blanches.

Le *Dielytra spectabilis*, après avoir résisté pendant plusieurs années aux tentatives des horticulteurs, qui ont essayé de tous les moyens pour l'entraîner dans la voie de l'inconstance, vient enfin de succomber entre les mains de M. Rolland, à Meaux. C'est après dix années de se- 's successifs, sans résultat d'abord, que M. Rolland a obtenu une *variété à fleur blanche*, de cette charmante et gracieuse fumeterre ; sur mille individus qu'il a réussi à faire lever l'année dernière, un seul lui a offert cette importante variation. Il ne diffère du type que par la couleur de la fleur et un peu par le feuillage qui est plus clair.

Maintenant que le premier pas est fait, il est probable que d'autres variétés sortiront de cette première ; mais je crois qu'il ne faut pas en espérer de nombreuses variations dignes d'obtenir une place dans les jardins ; ce sera la panachure la plus im-

portante ; ensuite on ne pourra compter que sur des dégradations de la teinte primitive, ce qui franchement constituera des variétés bien médiocres. La plus remarquable est trouvée, et c'est à M. Rolland qu'en revient l'honneur. Nous pourrons, sans doute, annoncer bientôt qu'il a livré au commerce cette intéressante variété. F. HERINCQ.

MOYEN DE TENIR CONSTAMMENT EN FLEURS LE *ROBINIA HISPIDA* (ACACIA A FLEURS ROSES) (1).

Il est bien peu de personnes qui ne connaissent l'*Acacia* à fleurs roses ou *Robinia hispida* et il semble qu'il n'y ait plus rien à dire ni rien à faire pour cet arbuste, dont les grappes de fleurs sont belles à la vérité, mais dont le bois est cassant et tortueux, ce qui fait que l'on se décide bien rarement à le planter isolé.

On ne saurait méconnaître cependant que, s'il était possible d'en faire un joli buisson ou une tête portée par une tige régulière, que si, de plus, on parvenait à le tenir en fleurs pendant tout l'été, depuis le mois de mai jusqu'au mois de septembre, on en ferait un arbuste véritablement méritant, au point de vue de l'ornementation des jardins.

Rien n'est plus facile à faire. Plantez un de ces arbustes isolément, taillez-le comme tout autre arbuste et, aussitôt après le développement des rameaux accompagnés de grappes de fleurs, pincez au-dessus des trois premières feuilles.

Pendant que les fleurs des rameaux pincés s'épanouissent, de nouveaux rameaux accompagnés de nouvelles fleurs se développent, vous les pincez comme les premiers et vous agissez toujours ainsi à mesure du développement des rameaux flori-

---

(1) Extrait du Bulletin du Cercle pratique d'horticulture et de botanique de l'arrondissement du Havre.

fères. Grâce à ce procédé, sa floraison qui n'est ordinairement que printanière, tout au plus automnale, se perpétue pendant toute la durée de la végétation. On remarquera, en même temps, que l'arbuste deviendra moins cassant et prendra une forme moins disgracieuse.

Quant à la floraison estivale on la remarque parfois accidentellement sur des *Robiniers* abandonnés à eux-mêmes ; mais si l'on recherche la cause de ce phénomène insolite de végétation, on la trouve dans un véritable pincement pratiqué par un petit insecte connu vulgairement sous le nom de Coupe-Bois. En régularisant ce procédé indiqué par cet insecte, on produit à volonté une floraison abondante et qui dure tout l'été.

EUDE.

MULTIPLICATION DES *CYCLAMEN* PAR BOUTURES.

Le nouveau mode de multiplication des *Cyclamen* que M. Pelé, horticulteur, rue de Lourcine, à Paris, a fait connaître l'année dernière, tend à démontrer que tous les végétaux doivent avoir un moyen tout particulier de propagation qui assure la perpétuité de leur type ; ce moyen nous le connaissons pour quelques espèces ; mais nous sommes à sa recherche pour beaucoup d'autres ; avec de la persévérance, j'espère qu'on parviendra à le connaître pour tous.

Pour les *Cyclamen*, on n'avait jusqu'alors aucun procédé pour multiplier toutes ces belles variétés dont nous a dotés M. Fournier. J'ai essayé pendant longtemps de la division des rhizômes, mais toujours sans succès ; mes fragments se pourrissaient sans jamais reformer un nouveau rhizôme bulbeux. Le procédé de M. Pelé est des plus simples, et maintenant que je le connais, je suis étonné de ne l'avoir pas trouvé. Le voici dans toute sa simplicité : On détache chaque feuille avec son pétiole,

en ayant soin d'enlever une très-petite portion du tubercule; puis on le met en terre dans des terrines ou isolés dans des petits godets, en les tenant à la chaleur et sous cloche. C'est, comme on le voit, une simple bouture de feuilles avec talon. Un petit mamelon ne tarde pas à se former à la base du pétiole de la feuille, et bientôt après on aperçoit un tubercule couronné par de très-petites feuilles.

Cette opération peut se faire en octobre ou en janvier, indifféremment. O. Lescuyer.

DE LA CONSERVATION DES RAISINS.

Une découverte des plus importantes, — qui en a moins cependant que celle des applications diverses de l'électricité et de la vapeur, —a passé presque inaperçue dans le monde horticole. Je veux parler du procédé de conservation des raisins de M. Rose Charmeux.

Depuis longues années, l'habile cultivateur de Thomery possédait un secret de conservation qui ne lui était garanti par aucun brevet. Il exposait de beaux chasselas au mois de mars et avril, presque aussi frais que ceux du mois d'octobre. Chacun s'inquiétait, demandait, cherchait le secret; mais M. Charmeux de répondre : C'est ma propriété, et j'en fais mon profit. Je trouve la chose très-naturelle, et je ne l'en blâme pas.

Cependant, un jour de l'année dernière, M. Charmeux fit connaître publiquement ce fameux secret. Il consiste à laisser le raisin sur la treille jusqu'à la fin du mois d'octobre et même plus tard; de le couper avant les gelées cependant, en laissant chaque grappe fixée à un morceau de sarment, de la longueur de 5 ou 6 entrenœuds, dont 3 ou 4 au-dessous de la grappe et 3 au-dessus; le bout supérieur de ce sarment est enduit de cire à greffer pour empêcher toute évaporation des liquides qui se

trouvent encore dans le tissu fibreux. Chaque grappe étant ainsi préparée, il ne reste plus qu'à introduire l'extrémité inférieure du sarment dans une petite fiole remplie d'eau, à laquelle on ajoute, pour empêcher sa putréfaction, 5 grammes de charbon pulvérisé pour chaque fiole. C'est ce charbon qui est tout le secret. On bouche ensuite la fiole avec de la cire, et la préparation est terminée. On dispose alors les fioles le long des murs du fruitier, dans une sorte de ratelier, à la distance de 10 centimètres les unes des autres.

Ce procédé de conservation est, comme on voit, aussi simple que peu coûteux: le ratelier est en bois, il ne coûte par conséquent pas cher; les fioles coûtent 4 fr. 50 le cent.; l'eau et le charbon ne sont pas à compter. Avec ce peu de frais, on peut offrir à ses invités du beau et d'excellent chasselas à la fin du mois de mai, comme vient de nous le démontrer M. Charmeux par son exposition du Palais des Beaux-Arts.

Les soins à donner pendant cette période conservatrice sont: de retrancher de temps en temps les grains qui commencent à pourrir, et à empêcher pendant les grands froids, que la température du fruitier descende au-dessous de zéro. Tel est le procédé de conservation des raisins de M. Rose Charmeux: il réunit l'économie à la simplicité, et se trouve ainsi à la hauteur de toutes les bourses et de toutes les intelligences.

Le gouvernement voulant récompenser d'autres services rendus et le beau désintéressement de l'habile cultivateur de Thomery, lui a décerné la croix de la légion d'Honneur.

EUGÈNE DE MARTRAGNY.

PINCEMENT DU POIRIER.

Le pincement du poirier a été interprété de diverses manières. Généralement, on l'a mal fait, parce qu'on ne calcu-

lait pas que le bouton à fruit de cette espèce ne vient pas sur le rameau de l'année, comme dans le pêcher; puis on ne se rendait pas un compte exact des lois qui régissent la végétation d'un arbre. On pinçait tout à la fois, et continuellement; si le sujet était souffrant, il périssait. S'il était, au contraire, trop fougueux, les bourgeons terminaux se développaient d'une manière considérable aux dépens des latéraux, qui s'éteignaient ou repoussaient en gourmands un jour d'oubli.

Si l'ébourgeonnement était mieux compris, le pincement serait simplifié.

« On peut comparer, dit à ce sujet M. Joigneaux, le bourgeon qui prend d'abord peu de séve à la rigole qui prend d'abord peu d'eau, comme on peut comparer le rameau, qui est un bourgeon développé, au ruisseau, qui est une rigole développée. Vous ne voulez pas du ruisseau, empêchez la rigole de s'ouvrir; vous ne voulez pas du rameau, empêchez le bourgeon de pousser, ou tout au moins de trop s'allonger.

C'est ce qui a fait dire que « le meilleur cultivateur d'arbres est celui qui réussit à donner les plus jolies formes, presque sans se servir de la serpette ou du sécateur. »

Un des praticiens les plus capables des environs de Paris, M. Cossonnet (Alexis-Magdeleine), de Longpont, a parfaitement compris l'application du pincement aux rameaux fruitiers du poirier.

Nous avons voulu recevoir ses leçons, et nous aimions à l'écouter, comme nous aimions à écouter MM. Hardy, Le Père, et ce cher Dalbret, que nous venons de perdre.

A la voix de cet homme simple, sans prétention, combien d'amateurs et de praticiens prenaient, comme nous, leur carnet pour fixer les leçons du professeur!

Ces quelques préceptes, qui ont été également reproduits par une plume bretonne, ne sont pas dans la dernière édition de son ouvrage; elles sont un complément des excellentes in-

dications de la *Pratique raisonnée de la taille des arbres fruitiers et de la vigne.*

Le mode d'opérer, applicable en tous points au pommier, est indépendant de la forme et de la disposition de l'arbre. Ainsi, que ce soit un espalier ou une pyramide, nous laissons de côté tout ce qui regarde la formation de la charpente, et nous ne considérons que la production fruitière proprement dite.

Au printemps, les yeux se développent en bourgeons. Lorsque ceux-ci ont atteint de 8 à 10 centimètres de long, on les pince à 3-4 feuilles, pour obtenir subséquemment quelques bourgeons moins vigoureux. Pourtant, si à la base de ce bourgeon il y a des yeux qui semblent se disposer à fruit, on laisse le bourgeon unique s'allonger, et on le pince quand il a une longueur de 15-20 centimètres.

Si, du même point ou sur le même courson, il s'est développé un bourgeon double, on en pince un à 3-4 feuilles, et l'autre à 15-20 centimètres de long, pour offrir à la séve des issues suffisantes ; car si elle était trop concentrée, elle ferait partir à bois les yeux destinés à fruit. Ces longs bourgeons sont nommés *appelle-séve.*

Pour maintenir la santé de l'arbre, et pour entretenir une égale végétation dans ses diverses parties, il est nécessaire de répartir sur toute son étendue, un certain nombre de ces *appelle-séve*, formés soit d'un bourgeon double, soit d'un bourgeon simple. Terme moyen, il en faut 60 à 80 sur un arbre vigoureux de 3 à 4 mètres d'envergure en espalier.

Il arrive souvent que, sur un courson, il se développe trois ou quatre bourgeons. Dans ce cas, on en supprime un ou deux, surtout ceux de devant, pour n'en conserver que deux, dont un est pincé à 3-4 feuilles, et l'autre à 20-25 centimètres.

Si les bourgeons se multiplient, il faut supprimer ceux qui offriraient un trop fort développement, et se conformer pour

les autres aux principes ci-dessus, les pinçant à 3-4 feuilles, excepté les *appelle-séve.*

Opérations d'août. — Au commencement de ce mois, sur les variétés hâtives, un peu plus tard, sur les variétés tardives, on casse à deux ou trois feuilles de la base les bourgeons *appelle-séve* et autres; mais il faut se garder de faire cette opération en une seule fois, on interromprait brusquement le cours de la séve, et l'on compromettrait grandement la santé et l'avenir de ces poiriers.

Il est également très-important de consulter, pour faire cette opération, l'état de la végétation plutôt que l'époque indiquée, et éviter de la pratiquer assez tôt pour faire partir en bourgeons les yeux de la base ; car, dans ce cas, le but serait manqué, puisque l'œil se serait ouvert à bois au lieu de se mettre à fruit pour le printemps suivant. J'ajouterai qu'un *mauvais sécateur* convient parfaitement pour opérer la suppression des bourgeons, une cassure étant préférable, dans ce cas, à une coupe vive et bien faite.

Quand on a à rabattre de gros coursons pour les rajeunir, il faut le faire quand la séve est en mouvement, au mois d'avril et non pas à la taille d'hiver. Dans ce cas, la séve se détourne souvent, et le courson s'annule. Il va sans dire que les plaies doivent être recouvertes avec un enduit, mastic ou autre.

Nous engageons les amateurs d'arboriculture à suivre M. Cossonnet dans les divers jardins qui lui sont confiés. Il leur sera facile de voir que les dessins de son livre paraissent calqués sur ses arbres-modèles.

TH. LARCHER.

EXPOSITION D'HORTICULTURE DE PARIS.

Je ris souvent, et de bon cœur, en lisant les compte-rendus d'expositions horticoles de certaines feuilles politiques et surtout littéraires. Je ris, non pas de l'éloquence des savants écrivains de ces journaux, car je les trouve sublimes, lorsqu'ils racontent les malheurs d'un pauvre épicier tombé dans un tonneau de mélasse, ou ceux d'un mari abandonné par une vertueuse fugitive; mais je ris de leurs charmantes naïvetés — (j'espère que le mot est poli) — en histoire naturelle en général, et en horticulture en particulier. Le *Monde illustré* se distingue principalement des autres, par l'extrême profondeur de ses connaissances scientifiques! Il y a quelques mois, ce savant journal, vulgarisateur zélé de toutes les sciences, faisait faucher en Suisse — sur une de ses ravissantes gravures, — le *Crin végétal* (Tillandsia usneoides), plante parasite qui ne croît que sur les arbres de l'Amérique méridionale. C'est vraiment merveilleux!

Aujourd'hui, au sujet de l'Exposition d'Horticulture, un de ses rédacteurs découvre un quatrième règne dans la nature : « L'Australie, dit-il, si peu connue et si curieusement originale dans ses QUATRE RÈGNES, est représentée par de *bizarres végétaux;* plusieurs affectent les *formes les plus singulières.* »

Quand on est de cette force en histoire naturelle, il n'est pas étonnant qu'on se plaise « à examiner plus longtemps une statue qu'une rose, » et qu'on avoue « que l'art du statuaire passe, et de beaucoup, l'art de planter une bouture, de faire des semis ou de coucher une marcotte. »

Je ne disserterai pas sur le goût de l'habile écrivain du *Monde;* il y a longtemps qu'on a déclaré que sur cette matière il n'y avait pas à discuter; mais je me permettrai de lui répondre : que l'horticulture n'est pas un aussi sot métier qu'il se plaît à l'écrire. S'il faut « un grand goût, des études sérieuses, comme il le dit, pour être statuaire, il en faut bien davantage encore pour être jardinier. L'horticulture exige une instruction solide, des connaissances assez profondes en diverses sciences : telles que botanique, minéralogie, chimie, physique, etc.; et si nos horticulteurs ne possédaient pas quelque peu leur géographie, il est probable que le rédacteur du *Monde illustré* n'aurait jamais vu les formes

singulières des bizarres végétaux de l'Australie si originale dans ses *Quatre règnes*.

L'art du statuaire demande-t-il donc autant de connaissances ? Je ne le crois pas. Pour moi, je ne vois, chez la plupart des sculpteurs, que des tailleurs de pierre, doués d'une assez forte dose d'instinct d'imitation pour copier ce que la nature a placé sous leurs yeux ; et je crois que si le singe était plus persévérant dans ses entreprises, il pourrait arriver, sans études sérieuses, à faire des statues aussi médiocres que beaucoup de celles qui figurent dans nos jardins et même dans les expositions des beaux-arts.

M. Legroux, tel est le nom de ce savant écrivain du *Monde illustré*, plaisante, ensuite, avec esprit, les jardiniers fleuristes qui sont devenus des latinistes renforcés, et il ajoute, encore avec esprit, que si les maraîchers « latinisaient les asperges, les carottes, etc., ce latin appliqué aux plantes culinaires serait fort à sa place. » Enfin il termine, plaisantant toujours très-spirituellement, par cette grosse facétie : « Vous verrez que, pour être jardinier, il faudra présenter un diplôme de bachelier ès-lettres. »

Il est regrettable que M. Legroux ne soit pas un peu plus au courant de la science qu'il veut critiquer. Qu'il sache donc que la nomenclature latine qui l'effraie tant, et pour cause, sans doute, n'est pas une invention des jardiniers ; elle appartient à la botanique, « science honnête, pleine d'amour mystérieux ! comme il le dit si bien, » et qui, comme science universelle, a dû nécessairement emprunter son langage à une langue universellement enseignée. En adoptant les noms botaniques, les jardiniers, comme les amateurs horticulteurs de tous les pays du monde, ont l'avantage de se comprendre ; car la même plante porte le même nom en France, en Angleterre, en Amérique, en Chine, partout, enfin, où l'on se livre à la culture raisonnée des végétaux. C'est une difficulté, j'en conviens, pour les personnes qui veulent tout savoir sans avoir jamais rien appris ; mais cette difficulté est très-surmontable, le plus généralement, pour les amateurs qui s'occupent sérieusement d'horticulture ; car, pour eux, *Dendrobium* n'est pas plus difficile à retenir que *Geranium*, et je crois qu'il y a autant de poésie dans *Dahlia*, *Camellia*, que dans Bruyère, Violette, Lilas. Le nom de *Sensitive* est certainement poétique ; mais il me semble que celui de *Mimosa pudica*, appliqué à la même plante, a bien davantage encore de poésie. Pour ces amateurs qui reconnaissent dans des plantes des régions les plus chaudes de l'Amérique ou de l'Afrique, « les *choses*, les *machins* qui viennent dans nos champs, »

j'avoue que cette nomenclature est pour eux pleine de difficultés insurmontables; mais je ne vois pas, pour cela, la nécessité de donner aux plantes des noms français, que les personnes étrangères à la science estropieraient tout aussi bien que les noms latins et qu'elles ne comprendraient pas davantage. Il y a évidemment des noms qu'une jolie bouche française ne peut prononcer sans contractions horribles qui lui font perdre toute sa grâce; mais le plus souvent c'est parce que cette jolie bouche ne connaît pas la vraie prononciation de ces noms, en apparence barbares et qui sont cependant très-euphoniques; je prends pour exemple un nom illustre en dehors de la science horticole, celui du célèbre auteur anglais *Shakespeare*, qu'on prononce, comme chacun sait, très euphoniquement, *Chespire*. Que M. Legroux apprenne donc un peu l'art du jardinage, et il verra que son langage n'est pas plus ridicule que celui des autres arts, qui ont aussi leurs mots techniques. Pour être maître, il faut avoir été élève, et si tous les jardiniers ne sont pas bacheliers ès-lettres, il en est un grand nombre qui possèdent l'instruction nécessaire pour en acquérir le diplôme. Qu'on cesse donc de voir en eux les êtres les plus déshérités de la nature. Je ne parle pas ici de ces terrassiers qui prennent effrontément le titre de jardinier; je parle des horticulteurs qui connaissent leur métier et qui raisonnent la culture et toutes les opérations du jardinage.

Quant à la délicate plaisanterie de l'article du *Monde illustré*, au sujet du latin appliqué aux plantes culinaires, et qui serait, dit-on, fort à sa place, M. Legroux, se trouvant là dans son élément, est plus apte que moi pour apprécier la valeur et la justesse de cette appréciation. Je l'abandonne donc à ses Betteraves (*Beta sativa*), à ses Navets (*Brassica napus*) pour m'occuper enfin de l'Exposition.

S'il me fallait rendre compte de cette Exposition, d'après les rapports verbaux et écrits qui m'en ont été faits et adressés de tous côtés, j'aurais à enregistrer la décadence des exhibitions d'horticulture parisiennes.

Mais j'ai voulu voir, et, du haut de la galerie des beaux-arts, j'ai pu m'assurer que la Société avait parfaitement rempli la mission qu'elle avait acceptée : celle d'orner et d'entretenir de jolies fleurs le jardin de l'Exposition de peinture. Ceci constaté, je descends le grand escalier du milieu, et, après avoir traversé une large galerie sombre, je me trouve en présence d'un éclatant groupe de *Pelargonium gloire de Paris*, exposé par M. Alph. Dufoy.

A droite, à gauche, un peu partout, d'autres groupes de *Pelargonium à grandes fleurs*, de MM. Lierval, Thibaut et Ketelêer, Alph. Dufoy,

Malet, Pierre Dufoy et Mézard, parmi lesquels se distinguent surtout ceux de M. Lierval, dont le diamètre était de 1m,60 à 2m,00. J'ai vu noter par des amateurs les variétés : *Beauté de Rocheforet*, *Comtesse de Girardin*, *Verschaffeltii*, *Rodrigues*, *Pline*, *Eugénie Duval* et *Le Criméen.*

Pour n'avoir pas les fleurs aussi grandes, les variétés dites de *fantaisie* n'en sont pas moins jolies, au contraire ; il y a dans ces fleurs une délicatesse de coloris et une légèreté de forme, qui leur donnent quelque chose de la grâce et de l'élégance de leurs sœurs animées. Ce qui m'étonne, c'est qu'on ne les appelle pas *Pelargonium femelle.* MM. Thibaut et Keteleer, Alph. Dufoy, Rougier-Chauvière et Lenormand fils, en avaient exposé de charmants lots qui font honneur à ces habiles horticulteurs ; mais sous cette vaste voûte, ces délicieuses plantes ne produisent pas tout l'effet qu'elles produiraient dans un local plus petit. Je le répèterai toujours : la nef du Palais de l'Industrie n'est pas favorable aux produits délicats de l'horticulture. M. Urbain, jardinier chez madame Louvrier, à Clamart, a présenté aussi un pied de *Pelargonium fantaisie* qui pouvait mesurer de 1m,80 à 2,m00 de diamètre.

Les *Pelargonium zonale* ne figuraient là que comme cartes de visite de MM. Jarlot, du château de Bagatelles ; Louis Duet, à Livry (Seine-et-Oise) Chardine, à Pierrefitte. Il est regrettable que M. Jarlot se soit cru obligé d'exposer; ses plantes, admirables de culture, manquaient de fleurs, et perdaient ainsi de leur mérite. C'est fâcheux, car les variétés exposées par l'habile jardinier du marquis d'Hertfort sont des variétés hors ligne, la plupart gagnées par l'exposant.

Le Catalogue marquait encore des semis de cette espèce, obtenus par M. Berniau fils (d'Orléans), nous ne les avons pas vus.

Au sujet de ces *Pelargonium*, le savant M. Legroux, du *Monde illustré*, se pose cette question : « Pourquoi les jardiniers-fleuristes ont-ils fait du *Geranium* le *Pelargonium?* » Il se répond aussitôt : « Nous l'ignorons. » Je le crois bien qu'il l'ignore ; de sa part, c'est magnanime de faire un pareil aveu ; qu'il reçoive mes sincères félicitations. S'il voulait se donner la peine d'aller au Jardin des Plantes, il y verrait des *Geranium* et des *Pelargonium*, alors ce *pourquoi* ne serait plus pour lui une énigme, *peut-être ?*

Les *Rhododendron*, ces rois de la terre de bruyère, étaient représentés par un admirable lot de M. Truffaut, et par quelques individus qui entraient dans la composition du ravissant massif d'Azalées américaines et Kalmia, de M. Briot, des pépinières impériales de Trianon.

Si les *Rhododendron* étaient peu nombreux, en revanche, les Azalées de l'Inde n'ont pas fait défaut. MM. Truffaut, Michel, Courtois (Henri), Commissaire, jardinier de M. Noel, à Villeneuve-le-Roi (Seine-et-Oise), sont entrés, dans l'arène, avec les plus délicieuses plantes que nous ayons vues. M. Truffaut l'a emporté, cette fois, sur M. Michel, de l'épaisseur de la médaille d'honneur de l'Empereur à une médaille d'or de la Société; M. Commissaire, arrivé troisième, a gagné une médaille d'argent, 2e classe.

Le prix des nouveautés, en ce genre, a été obtenu par M. Michel, qui s'est présenté au concours avec une douzaine de nouvelles introductions, parmi lesquelles nous citerons : *Étendard de Flandre, Brilland, Dona Maria, Madame Andry, Madame de Toster*. M. Verschaffelt avait exposé un nouveau gain de ses semis, que nous n'avons pas vu en fleurs.

Les Azalées américaines, outre celles qui figuraient dans le lot de M. Briot, avaient pour représentants deux lots : un de M. Croux (2e prix) et l'autre de M. Jamain-Durand, qui a obtenu une médaille de bronze. — Je me suis demandé, si le besoin se faisait réellement sentir de recourir au bronze pour couronner les quelques grêles sujets de cette dernière collection; mais le Jury a prononcé, je m'incline devant mon incompétence.

M. Michel est toujours le seul et l'heureux cultivateur de Bruyères. Son petit lot d'Erica était charmant de coquetterie et de bon goût.

On voit rarement dans les expositions parisiennes des collections d'orangers ; cette fois les amateurs ont pu contempler les belles *Oranges Pompoléonnes* et autres de M. Henry Courtois, dont le lot se composait de 13 espèces.

Les choses excentriques ont le privilége d'attirer brusquement les regards ; aussi, les Calcéolaires de MM. Tollard, Deligne et Jacques se sont-ils vus constamment entourés de curieux, qui cherchaient à pénétrer les mystères de leur conformation, et le sens des hiéroglyphes qui ornent leur singulière corolle vésiculeuse ou en pantoufle.

Je mentionne seulement pour mémoire les Cinéraires de M. Jacques, jardinier de M. Vertamier, à Provins ; les fleurs ne manquaient pas de régularité, mais elles étaient un peu petites ; décidément le règne des Cinéraires est passé.

Les Verveines se maintiennent encore ; la seule collection que nous ayons vue, appartenait à M. Chaté fils ; elle était composée d'un beau choix de variétés.

Un genre dont la vogue va *crescendo*, c'est le genre *Canna*. Il est actuel-

lement partout; on le met à toutes les sauces : les exposants de ce beau genre étaient MM. Chaté fils, Thiéry et Tollard.

J'ai revu avec plaisir les Chrysanthèmes de M. Bedinghaus, qui ont été figurés dans notre numéro du mois de février; ce sont toujours des plantes intéressantes.

En lots de plantes variées de serre froide, on en comptait deux seulement et le public admirait surtout celui de M. Hervieu, de Lisieux : il était en effet composé de sujets d'une force extraordinaire et d'une végétation vraiment luxueuse, bien digne d'arrêter les regards des moins connaisseurs; l'autre, celui de M. Quihou, présentait des petits sujets coquets et gracieux d'arbustes australiens, tels que *Boronia*, *Chorozema*, *Gompholobium*, *Pimelea*, etc.

La serre chaude était représentée par les magnifiques lots de MM. Chatin, Fichet, Ludmann, Mathieu, Rougier-Chauvière, Thibault-Keteléer, Thiéry et Verdier père. Ils étaient composés en grande partie de Palmiers, Cycadées, Pandanées.

M. Rougier-Chauvière exposait les espèces nouvelles suivantes : *Aralia parasitica* et *peltata*, *Agapetes buxifolia*, *Billbergia magnifica*, *Himantophyllum cyrthanthiflorum* et *miniatum*, *Pimelea elegans*, *Rhopala glaucophylla* et *australis*, *Simaba speciosa*, *Torenia pulcherrima;* un *Dracœna* et un *Vriesia* nouveaux non déterminés.

Les horticulteurs ont compris que cette exposition n'était pas une véritable exposition d'horticulture, et qu'il n'était pas nécessaire d'y exhiber des raretés, des plantes d'un grand prix. Aussi n'avons-nous à constater la présence, en plantes précieuses, que ces quelques espèces, les *Caladium* à feuilles panachées de M. Chantin, et une vingtaine d'Orchidées de MM. Keteléer et Ludmann.

M. Marest fils avait aussi exposé un joli petit groupe de *Gloxinia* qui lui a valu une récompense; le choix en était bon, et la culture parfaite.

Les *Begonia*, cette fois, ont fait véritablement irruption dans le domaine de Flore; on ne s'en plaint pas, car réellement, les nouvelles espèces introduites sont charmantes par leur feuillage panaché, aux coloris métallique et velouté; ce numéro contient le dessin du *Begonia Griffithii*, on en peut juger. Les exposants étaient : MM. Ludmann, Fichet, Joseph Guétrel, Ryfkogel et Thibault-Keteléer. (Voir page 241.)

Une nombreuse collection de plantes grasses de MM. Landry frères, présentait des Cactées, des Agaves, des Aloës, etc., dans un état parfait de culture; on a pu voir que ces habiles horticulteurs comprennent par-

faitement les mœurs et habitudes de ces plantes bizarres, dont la présence sur les rochers ajoute encore au pittoresque.

M. Villevieille, à Manosque (Basses-Alpes), a présenté à cette exposition plusieurs espèces de Cactées greffées sur le *Cereus peruvianus*, les Phyllocactus, les Epiphyllum ainsi portés sur cette tige avaient un cachet tout particulier d'originalité.

Il a été très-certainement exposé d'autres collections de plantes de serres, pendant toute cette longue période d'exposition ; mais je n'ai pas été assez heureux pour les voir.

La même observation est appliquable aux espèces de pleine terre qui ont dû faire les plus grands frais d'ornementation du jardin des beaux-arts. Celles que j'ai vues, dans mes visites, se bornent à quelques genres de collections, et à quatre ou cinq lots en espèces variées.

C'était d'abord la collection de *Fougères* de M. Rouillard, qui persévère dans sa passion cryptogamique. Cette collection s'est considérablement accrue depuis quelques années ; elle est actuellement très-intéressante.

Les *Graminées* de M. Pelé fils ne manquaient pas non plus d'intérêt ; — certaines espèces de cette famille de mauvaises herbes, comme dit le public, sont réellement très-ornementales ; — malheureusement, dans le lot exposé, les plantes ne se montraient pas empanachées, et le commun des martyrs n'a pas compris leur présence dans ce lieu où il venait pour admirer ce que l'horticulture a de plus beau et de plus parfait.

Il était un peu tard, lors de ma première visite, pour juger des Anémones et des *Renoncules* ; celles que j'ai vues étaient trop avancées ; elles appartenaient à M. Thibaut-Prudent.

Quelques *Œillets* de MM. Dubos et Bourgard s'étaient glissés dans un petit coin, uniquement pour dire aux amateurs : Nous sommes toujours de ce monde, ne nous oubliez pas.

Deux lots de *Phlox Drummondii* de MM. Tollard et Doyen n'avaient rien de bien remarquable.

Pour les *Petunia* c'est une autre affaire ; ils sont venus là en colonnes serrées, pour montrer aux amateurs comment une fleur charmante par la forme et la légèreté, peut, en quelques années, arriver à une affreuse obésité ! Je ne désespère pas de voir les Pétunia produire bientôt des Choux de Milan mal pommés. Si les producteurs de ce beau genre ne veulent pas le voir tomber dans le même abandon que les Cinéraires, il est temps qu'ils modèrent leur fougue productrice, et qu'ils mettent la plus grande sévérité dans l'épuration de leurs gains. — Dans les lots des

MM. Alphonse Dufoy, Tollard, Gout et Thiéry, il y avait quelques belles fleurs doubles qui méritent la culture, non comme plantes de massifs, mais comme plantes de salon, pour la culture en pot.

J'ai vu deux charmantes collections d'*Iris à rhizômes* de MM. Verdier Eugène) et Guérin Modeste, et une de M. Doyen composée d'*Iris bulbeux*.

Les *Pivoines* ont été admirablement représentées par les lots de MM. Verdier père, Guérin Modeste et Verdier fils. Quelles majestueuses fleurs!

De très-intéressants lots de plantes variées ont été exposées par MM. Tollard frères, Thiéry, Loise, marchands grainiers, Croquet et Bazin jardiniers, qui entendent parfaitement la culture des plantes annuelles; leur lot était composé avec beaucoup de goût, pour le choix des espèces.

Et les *Roses!* Cinq massifs répandaient, sous cette immense voûte, le plus doux et le plus agréable des parfums. Ces rosiers provenaient des cultures de MM. Fontaine, Margottin, Jamain, Touvais et Paré. Des fleurs coupées ont été exposées par MM. Lévêque, Verdier père, Marest et Verdier fils. La *Rose triomphe des beaux arts* et *dames au Camellia*, sont deux bonnes variétés que l'amateur peut admettre dans sa collection. Nous n'avons pas été assez heureux pour voir le nouveau gain que S. M. l'Impératrice a baptisé *Rose Montebello*, en l'honneur du beau fait d'armes du 20 mai.

C'est la première fois que je vois un massif d'arbustes à fleurs dans nos expositions. Ce massif formé de forts sujets fleuris appartenait à M. Deseine.

L'*Aulne impériale* obtenu par M. Desfossé-Thuillier, était exposé par M. Eugène Verdier. C'est une variété très-distincte et très-remarquable.

Une belle et intéressante collection de *Houx* de M. Portemer mérite une mention particulière. Ce jeune pépiniériste avait encore une collection de *Conifères*, dans laquelle figuraient les deux plus beaux *Araucaria imbricata* que j'aie jamais vus. — Les autres lots de Conifères appartenaient à MM. Honoré Defresne, Deseine, Gauthier et Thiéry.

Telles sont les collections de plantes qui m'ont le plus frappé : mais je crois devoir revenir sur le concours de belle culture, qui a amené sous cette trop vaste nef du Palais de l'Industrie : les majestueux *Azalea, Pimelea*, etc., de M. Hervieu, de Lisieux; *Rhododendron* et *Azalès caucasiennes*, de M. Briot; *Pelargonium à grandes fleurs*, de M. Lierval; *Palargonium fantaisie*, de MM. Urbain Alphonse et Pierre Dufoy; l'*Azalée blanc*, de M. Commisssaire; deux *Eupatoires*, de M. Nansot; *Hoteia, Polygala*, de M. Burel; et le beau pied de Saxifrage pyramidale

de madame la comtesse Fernand de Montesquiou. Tout ce luxe de végétation atteste des connaissances profondes dans l'art du jardinage ; que M. Legroux, qui sait si bien faire les boutures, les amène à ce degré de perfection, et il aura alors conquis le droit de critique.

La culture potagère montrait de magnifiques produits : légumes variés de MM. Langlois et Jumat ; choux des jardiniers Lecomte et Moreau ; belles salades des jardiniers Chauvet et Lecomte déjà nommés ; gros artichauts de M. Gaborit, maraîcher ; asperges gigantesques de M. Lherault ; beaux melons de MM. Chantrier et Moreau qui avaient en outre de très-beaux fruits forcés.

Enfin, comme industrie, je crois être agréable et utile à nos lectrices en leur signalant M. Bernard, rue Laffitte, 8, à Paris, comme un fleuriste de bon goût. Je me suis surpris en contemplation devant ses bouquets à la main et ses vases garnis. Son travail est vraiment parfait ; je suis heureux de lui rendre cette justice.

Versailles a eu aussi son exposition ; mais je crois qu'il me faut remettre la partie à une autre fois : donc, comme le feuilleton : au prochain numéro.

F. Herincq.

LES PLANTATIONS ET LES ARBRES DE LA VILLE DE PARIS.

La ville de Paris tient à devenir champêtre. Partout, sur ses quais, ses boulevards, ses places publiques, on voit de grands arbres sortir de terre comme par enchantement.

Cette méthode de planter de gros végétaux, et qui émerveille tout le monde, n'est pas nouvelle : elle est renouvelée du règne de Louis XIV, et, il y a quelque vingt ans, on l'employait chez le duc de Dewonshire, en Angleterre, pour créer une haute futaie, dans une partie du parc, un jour de fête. Nous ignorons quel a été le résultat de ces plantations ; nous connaîtrons bientôt celui des plantations parisiennes. D'après le procédé qui a été employé pour les marronniers de la Bourse, nous doutons fort qu'un heureux succès couronne l'œuvre. Ces

arbres ont été, en effet, littéralement plantés dans du mortier. Les trous creusés, pour recevoir la motte de ces arbres privés de toutes leurs racines chevelues, étaient entièrement remplis d'eau, et c'est dans cette eau que des ouvriers jetaient la terre, tandisque d'autres la foulaient avec des pillons. N'est-ce pas là du mortier qui, en séchant, se calcinera et deviendra presque aussi dur que de la pierre? Comment veut-on que les jeunes racines, qui vont se former, — s'il s'en forme jamais, — pénètrent un pareil sol? Sont-ce bien des jardiniers qui plantaient ces arbres? En voyant ces hommes à l'œuvre, nous les avons pris pour des aides-maçons embauchés à la place deGrève. N'est-il pas triste de rencontrer à Paris, — cette ville des hautes capacités — des hommes assez insensés pour donner ainsi, en exemple, des pratiques aussi contraires aux saines doctrines de l'art du planteur! Il n'y a qu'à Paris où l'on voit de pareilles monstruosités.

Pendant qu'à la Bourse on scellait des arbres dans du mortier. onfaisait ouvrir, sur les boulevards, de larges tranchées autour des jeunes arbres pour entourer leur racines de bonne terre meuble, dans laquelle ces organes nourriciers peuvent se développer à l'aise et puiser une abondante séve pour entretenir la vie chez ces pauvres êtres, qui ne jouissent pas d'une existence bien somptueuse. Mais, à côté de cette heureuse médication, on s'empressait d'en appliquer un autre qui en neutralise presque aussitôt l'effet. Cette bonne terre est récouverte d'une épaisse couche de bitume qui la prive de l'action bienfaisante de l'air et des pluies ; on laisse seulement un rond de 1 mètre 50 environ de diamètre au pied de l'arbre, sous cette impénétrable couverture. C'est précisément là où la terre à le moins besoin d'être aérée. Ce n'est pas, en effet, à la base de la tige que se trouvent les jeunes racines chargées de pourvoir à la nourriture de l'arbre ; c'est à 1 mètre et même à 2 mètres du tronc. On a pu le voir aussi bien que moi, en se promenant sur les boulvards et

sur cette petite place qui se trouve à la jonction des rues de Rivoli et Saint-Antoine. Là ces arbres ont 2 ou 3 ans de plantation, et leurs racines s'étendent déjà à plus d'un mètre du tronc. On leur donne de la bonne terre, oui, mais aussitôt on les ensevelit dans un cerceuil de bitume, ou l'air, la chaleur et la pluie ne doivent plus pénétrer. Les personnes chargées des plantations de Paris n'ignorent pas cependant que les racines ont besoin de recevoir de l'air pour remplir leurs fonctions, et que la plupart des arbres et particulièrement les ormes, sont comme les femmes qui ont un joli pied. Comment alors ensevelissent-ils ainsi leurs racines sous une couche de bitume? Il nous semble qu'une bonne épaisseur de gros sable de rivière remplacerait avantageusement le bitume dans les intervalles des arbres.

On s'étonne encore du dépérissement des arbres des Champs-Elysées. Ce n'est pas étonnant, ces arbres qui aiment tant à voir leur pied, ont reçu une surcharge de 1 mètre de terre. Si ces arbres étaient jeunes, ils pourraient peut-être produire des racines adventives dans la couche superficielle du sol, et se replacer dans les conditions normales. Mais ce sont des centenaires, et à cet âge l'écorce est trop épaisse pour permettre aux faisceaux radiculaires de la traverser pour former de jeunes racines dans la portion de terre aérée. Cette formation pourrait peut-être avoir lieu si l'homme aidait la nature, s'il pratiquait une décortication annulaire à chaque tronc, à 30 centim. environ sous terre. Un bourrelet se produirait à la lèvre supérieure de la cicatrice, par suite de l'agglomération des faisceaux radiculaires descendant des bourgeons, et bientôt après ces faisceaux rencontrant des petites saillies soit cellulaires soit fibreuses, se prolongeraient et constitueraient des racines, qui deviendraient un nouveau siége d'absorption capable, peut-être, d'alimenter tous les bourgeons et les feuilles qui, dans l'état actuel des choses, ne reçoivent qu'une insuffisante nourriture.

Nous rappellerons donc, pour terminer, que la belle végétation d'un arbre dépend le plus souvent de sa plantation. — Tout arbre, quelle que soit son essence, ne doit pas avoir ses racines trop enterrées ; plus la terre est compacte et froide, moins la plantation doit être faite profondément. Il faut une terre meuble bien aérée, pour obtenir de belles et bonnes racines, et ce sont les bonnes racines qui font les beaux arbres. Favorisons donc leur développement.

O. LESCUYER.

FAITS DIVERS.

C'est le 10 du mois du juillet que ferme décidément l'Exposition des beaux-arts, et conséquemment celle d'horticulture ; que les retardataires s'empressent.

On annonce les Expositions suivantes :
Saint-Germain-en-Laye, du 18 au 21 septembre.
Toulouse, du 1er juin au 15 août, et du 25 au 27 septembre.
Bordeaux, n'a pas eu d'exposition au mois de Mai.

La Société de la Gironde a annoncé qu'elle concentrait tous ses efforts pour donner plus d'intérêt à celle qu'elle se propose de faire à l'automne prochain, pendant la session du congrès pomologique.

M. Sieboldt, auquel l'horticulture doit la plupart des jolies plantes Japonaises cultivées en Europe, vient de partir pour un nouveau voyage dans le Japon. M. Sieboldt emmène son fils âgé de douze ans, pour lui enseigner la langue chinoise-japonaise et lui faire connaître le pays qu'il devra explorer plus tard. Nous pouvons donc compter sur de nouvelles richesses.

Paris. — Imp. de J.-B. GROS et DONNAUD, rue Cassette, 9.



E. Blanchard pinx. Visto sc.

Cosmanthus grandiflorus.

EXPOSITION D'HORTICULTURE DE VERSAILLES.

L'exposition d'horticulture de Versailles, qui a eu lieu du 29 mai au 2 juin dernier, m'a rappelé les beaux jours des expositions de Paris, alors que les plantes disposées en corbeilles étaient abritées sous une simple tente. A cette époque la capitale de la France avait de véritables concours des produits du jardinage; aujourd'hui, après réflexions sérieuses, je suis arrivé à reconnaître que........ J'aime mieux parler de suite de l'exposition de Versailles.

C'était au milieu du Parc, dans la salle de verdure dite des Marronniers, qu'avait été dressée la tente; plus de cinquante lots étaient artistement disposés en autant de corbeilles, autour desquelles on pouvait librement circuler; les horticulteurs et amateurs de Versailles comprennent les expositions; en leur adressant des félicitations ce n'est que simple justice.

Quelques semis nouveaux ont eté présentés pour le 4e concours : le *elargonium Prince Jérôme*, par M. Chrétien; et d'autres Pelargonium par MM. Mézard, Goré et Duru.

La *Rose Comtesse Kergorlay*, a été exposée par M. Touvais, et le *Rhododendron Baronne Caruel de Saint-Martin* par M. Fleury.

On ne doit pas s'attendre certainement à trouver, dans cette exposition, des nouveautés comme on en rencontrait jadis dans les expositions parisiennes. Versailles n'est pas un centre de commerce comme Paris; cette ville des anciennes résidences royales a sa spécialité de culture, pour laquelle nulle autre ne peut espérer lui faire une heureuse concurrence : cette spécialité c'est la culture du Camellia et des arbrisseaux de pleine terre de bruyère : Rhododendron, Kalmia, Azalées caucasiennes, etc. MM. Bertin, Fleury, Dantier-Duval, Truffaut,

Margat, Dieuzy, etc., sont les horticulteurs qui occupent le premier rang dans la culture de ces admirables arbustes. Cette exposition n'offrait pas, en ce genre, ce que la réputation du pays donnait le droit d'espérer; mais il faut s'empresser d'ajouter que l'époque de la floraison de ces plantes commençait à passer, et qu'il n'y avait que les retardataires qui y figuraient. On aurait pu sans doute avancer de quelques jours cette exhibition pour se rencontrer avec la pleine floraison des *Rhododendron;* mais la société de Versailles a compris qu'elle avait des membres qui pratiquaient d'autres cultures, et qu'elle ne devait pas plus favoriser ceux-ci que ceux-là.

Malgré la saison avancée, M. Bertin a encore trouvé moyen de nous faire admirer quelques belles variétés de *Rhododendron*, qui formaient un admirable et majestueux groupe, du milieu duquel s'étalait un gigantesque individu portant d'innombrables bouquets de fleurs blanches avec des macules d'un vert jaunâtre. M. Fleury en avait aussi un lot très-beau qui a obtenu, comme celui de M. Bertin, un premier prix. Les autres exposants de Rhododendron étaient MM. Dantier-Duval et Dieuzy.

Les *Azalées américaines* ne brillaient pas non plus par le nombre ; MM. Bertin et Dantier-Duval étaient les seuls exposants. Quinze jours plus tôt M. Bertin aurait pu présenter la plus nombreuse et la plus merveilleuse collection ; j'ai pu en admirer les restes, qui m'ont fait regretter de les visiter aussi tardivement.

En *Azalées indiennes*, pour la culture desquelles M. Truffaut se distingue particulièrement, cet habile horticulteur, en envoyant sa belle collection à Paris, quelques jours avant, en avait oublié quelques individus à Versailles, qui ont figuré avantageusement à l'exposition.

Le genre le plus amplement représenté était le genre Pelargonium, pour lequel s'étaient mis en frais MM. Goré, Foucauld,

Duru, Guémas, Mézard, Pigny, Chrétien et Puteaux. Les lots les plus remarquables étaient ceux de MM. Goré et Foucauld, qu'on pourrait appeler sans la moindre flatterie, les Thibaut-Keteleër, les Dufoy, et les Rougier de Versailles; leurs plantes étaient d'une culture supérieure.

Dans le genre Petunia, nous retrouvons encore M. Goré, marchant à la tête des autres exposants : MM. Frulon Barbier, Quatresous aîné, Legrand, Dieuzy-Fillion, David-Dieuzy et uteaux.

En général toutes les plantes exposées à Versailles étaient supérieurement cultivées; je ne puis qu'adresser des éloges à MM. Frulon et Gradelle pour leurs Verveines, à M. Colomb pour ses Cinéraires, et à M. René Lottin pour un délicieux lot de Calcéolaires d'une culture exemplaire; mais il faut accorder une mention spéciale et des plus honorables à M. Goré pour son *Chrysanthemum comtesse de Chambord*, qui n'avait pas moins de 7 mètres de circonférence. Cette variété à très-grandes fleurs, obtenue il y a 4 ans par M. Duflot jardinier de M. Lorilleux à Puteaux, est une excellente plante, qui pousse vigoureusement et qui est très-florifère, mais seulement chez les individus forts; car, chez les jeunes sujets la fleuraison est un peu maigre. C'est donc comme plante isolée que ce Chrysanthème est précieux et non comme plante de corbeilles. Un second pied de cette variété, un peu moins gros que celui de M. Goré, avait été exposé par M. Dantier-Duval; il fait aussi honneur aux cultures de cet habile horticulteur.

La *Pensée* paraît être la plante de prédilection des Versaillais : de nombreuses collections figuraient à cette exposition. MM. Falaise, Renaud aîné, Ch. Puteaux horticulteurs, Guémas, Colomb, Ch. Mainguet amateurs ont été les lauréats de ce concours.

Deux lots d'*Iris* de MM. Doyen et Lehoux, n'étaient pas sans intérêt.

Des *Balsamines* figuraient déjà à cette exhibition ; elles provenaient des cultures de deux amateurs MM. Drapiez et Beaudoin.

Un groupe de plantes annuelles variées de pleine terre a valu une récompense à M. Aubert jardinier de M. Thévenot.

Le même exposant avait un lot de 40 *Hortensia* qui a fait mon admiration ; c'était d'un magnifique effet.

Sans leur odeur, les Roses de MM. Fontaine, Renaud aîné et Alloiteau, qui étaient merveilleuses, auraient cependant pâli à côté des *Hortensia* de M. Aubert.

Un *Viburnum macrocephalum* fleuri, exposé par M. Chrétien, me permet aujourd'hui de recommander très-*chaudement* cet arbuste, dont l'introduction dans nos cultures ne remonte qu'à quelques années.

Les collections de plantes de serre de MM. Dantier-Duval, Dieuzy-Fillion, Guémas, Peelle, Puteaux, méritent aussi d'être signalées.

Je ne dois pas oublier non plus les arbres à feuilles persistantes de MM. Fleury et Dieuzy-Fillion fils, ni les conifères de MM. Rémond et Fleury. Ces lots avaient leur mérite, car ils contenaient des espèces rares ou nouvelles que le cadre de cet article ne me permet pas malheureusement d'énumérer.

Quoique ville essentiellement maraîchère, Versailles ne nous a pas montré les produits de ses marais ; la raison, nous l'avons plusieurs fois fait connaître ; inutile d'y revenir. A l'exposition de mai les exposants étaient MM. Pavard, Mainguet, Fournier, jardiniers amateurs, et M. Langlois maraîcher parisien, dont les plus beaux jours de sa vie sont-ceux qu'il passe aux expositions de n'importe quel pays, au milieu de ces beaux légumes qui font sa joie et son bonheur, et de ses nombreuses médailles qui sont sa consolation.

Pour les fruits forcés, j'ai beaucoup admiré ceux de M. Peelle horticulteur, de M. Fagret et de Mme Trélawnay amateurs. Il y

avait de beaux Ananas de M[me] Trélawnay, Renaud jeune et Peelle; des fraises et des melons de MM. Pavard, Beaudoin et Colomb.

Qu'ai-je vu encore?.... J'allais écrire : Rien! quel blasphème! J'ai vu ce qu'on ne peut voir qu'à Versailles : la plus merveilleuse corbeille de fruits forcés. J'en demande bien pardon à M. Hardy fils, du potager impérial, d'avoir été sur le point de l'oublier; mais la vue de son admirable lot, avait tellement excité, chez moi, les organes qui poussent au péché de la gourmandise, qu'en me retirant, je m'étais promis de n'y plus penser : j'ai failli me tenir parole, et c'eût été regrettable, car un pareil résultat de culture forcée mérite les plus grands éloges. F. Herincq.

REVUE DES PLANTES DE PLEINE TERRE NOUVELLES OU RARES.

Nous avons dans plusieurs articles successifs tenu nos lecteurs au courant des plantes de récente introduction. Nous voulons aujourd'hui continuer notre tâche, mais en ne recherchant que les plantes de pleine terre; le moment propice de l'année nous permettant, souvent, de juger par nous-même du mérite réel de chaque espèce ou variété.

Capucine Tom-Pouce : variété anglaise, très-saine, très-florifère, de couleur rouge foncé. Annoncée comme pouvant servir à former des massifs où a garnir des jardinières, nous la reconnaissons telle dans nos cultures ;

Capucine Géante: variété également anglaise, atteignant de grandes proportions, 12 mètres, dit-on. Nous n'oserions encore la juger.

Il est difficile de se prononcer sur des plantes aussi inconstantes que le sont les Capucines, et, à notre avis, le bou-

turage seul peut permettre de fixer les qualités fugitives de ces plantes. Cette pratique est suivie avec succès pour le Trapæolum à fleurs doubles, et rien n'empêcherait d'étendre pour des plantes analogues le même système. Nous avons cultivé aussi cette année d'autres variétés et espèces encore nouvelles. Ainsi *T. Neubertii*, dont les fleurs jaunes sont lavées de rouge pâle; *T. floribundum*, triomphe de Gand, variété hors ligne à fleurs très-rondes, presque régulières, assez petites, d'un rouge ponceau clair, d'un effet charmant. *T. Lobii*, *tricolor*, *speciosum Lilii*, *Niessiliense*, etc. Cette collection avait été formée par M. Chaperon, marchand grainetier à Paris.

Callirhoe pedata ou *Nuttalia pedata*. Malvacée fort recommandée, dès l'année dernière, que l'on peut cultiver comme plante annuelle quoiqu'elle soit en réalité vivace en serre. Haute de 75 cent. à 1 mètre, bien garnie, dès la base, de feuilles digitées, cette espèce donne depuis juin qu'aux gelées de belles fleurs de couleur carmin à centre blanc. Mais une variété nouvelle nous offre des fleurs presque roses et un peu plus grandes. Nous ne connaissons du reste qu'imparfaitement le *Callirhoe pedata*.

Coquelourde rose de ciel pourpre. Nous recommandons avec toute assurance ce gain de la maison Vilmorin, que nous avons en fleurs en ce moment.

Campanula strigosa. Plante bisannuelle de Syrie, assez haute, formant une belle touffe, à feuilles allongées, à fleurs grandes, d'un bleu violet, à gorge blanc jaunâtre.

Nicotiana Capensis. Nous nous plaisons à recommander cette magnifique espèce, dont les feuilles, d'un beau vert, sont énormes; elles ont de 50 à 60 cent. La plante a une végétation vigoureuse et rapide, qui la fera certainement rechercher. Elle se termine par une grappe serrée de fleurs jaunes, un peu verdâtres, assez remarquables. Nous avons trouvé dans nos semis une variété distincte et digne de nos soins. Elle offre

des feuilles encore plus grandes, d'un vert plus foncé, et ses tiges, pétioles et nervures sont complétement velus. Elle a présenté une végétation beaucoup plus rapide encore.

Nous regrettons qu'une espèce de Nicotiana, introduite il y a 3 ans, le *Nicotiana Guatemalensis*, ne se soit pas répandu. Ce tabac est bien digne de figurer dans les jardins, mais à un tout autre point de vue que celui précédemment cité. Ce ne sont plus ses feuilles qui le rendent ornemental, mais ses gracieuses et abondantes fleurs blanches qui, par la largeur du tube, ont une certaine ressemblance avec les Datura. Tandis que le *Nicotiana Capensis* n'est destiné qu'à former des touffes pittoresques, le *N. Guatemalensis* peut être avantageusement employé à garnir le troisième rang des plates-bandes.

Datura Carthaginensis. Nous continuons notre examen des nouveautés appartenant à la riche famille des Solanées ; mais nous devons ajouter que nous ne connaissons pas les fleurs de 3 des espèces dont nous allons parler.

Le *D. Carthaginensis* a toute l'apparence du *D. Metelloïdes* dont il n'est peut-être qu'une variété, mais on peut aisément observer que ses feuilles sont plus allongées, et que les tiges sont moins ramassées. On dit en outre ses fleurs d'un blanc pur et très-abondantes.

Le *Datura humilis flore pleno*, variété peut-être déjà ancienne, mais très-remarquable par de nombreuses fleurs jaunes doubles, grandes et odorantes.

Enfin, on a reçu, à la fin du printemps, une nouvelle espèce de Datura de Lima, qui n'a même pas reçu les honneurs du baptême ; mes graines ont parfaitement levé ; attendons les fleurs.

Solanum Texanum. C'est une espèce qui, probablement, deviendra populaire. En effet, inconnue, pour nous, jusqu'à ce jour, elle a été cultivée dans le Midi par M. Rantonnet, et ne nous est parvenue qu'après la consécration de sa beauté.

Elle atteint environ un mètre, développe de belles feuilles d'un vert foncé, à pétioles et nervures violets, fort curieux parce qu'ils portent de nombreux aiguillons. Cette particularité se remarque jusque sur les dernières nervures de la partie limbaire. A l'automne cette espèce de Morelle se couvre de fruits d'un beau rouge clair, en forme de croix de Malte et qui durent presque jusqu'aux gelées.

Solanum vescum. Nouveau et recommandé pour ses fleurs violettes. Est-t-il réellement recommandable?

Chrysanthemum tricolor Burridgeanum. Variété fort jolie, semblable au *C. tricolor* type, mais ayant le cercle jaune entouré d'une auréole cramoisie.

Acrolinium roseum album. Variété presque entièrement blanche, que nous ne connaissons pas.

Myosotis azurea grandiflora. Variété anglaise formant de gracieuses touffes bien serrées, assez hautes pour entrer dans l'ornementation de nos parterres, et qui en font une bonne plante pour la culture en pots.

Une autre espèce, le *Myosotis nobilis*, a été très-admirée à la dernière exposition de la Société d'horticulture de Londres. N'oublions pas que ce genre de plantes a son culte de l'autre côte du détroit, et que les *Forget-me-not* jouent là le rôle des Pensées en France; aussi devons-nous espérer une nouveauté qui mérite son nom spécifique de *Nobilis*.

Collinsia bicolor candidissima. Variété d'un blanc plus pur que celle obtenue auparavant.

Nous terminerons par le *Goldfussia Thomsonii*. Acanthacée toute nouvelle, rapportée, nous dit le *Botanical Magazine* (juin 1859) par le docteur Thomson, du Sikkim-Himalaya, à l'ouest du Népaul, à une élévation de 2 à 3000 mètres, au-dessus du niveau de la mer. C'est une plante bisannuelle, petite, à feuilles simples, ovales presque lancéolées dentelées pétiolées, à fleurs en général sessiles, portées 3 ou 4 ensemble sur

chaque rameau ; la corolle d'un violet foncé s'atténuant et devenant blanc au bas du tube se recourbe au tiers de sa hauteur ; c'est en somme une jolie espèce, mais dont on n'oserait garantir la rusticité. A. DE TALOU.

COSMANTHUS GRANDIFLORUS (PL. XXII).

ETYMOLOGIE du grec *Cosmos*, ornement ; et *Anthos* fleurs.

FAMILLE : *Hydrophyllacées* de Lindley ; *Pentandrie monogynie* de Linné.

CARACTÈRES GÉNÉRIQUES. — Le genre *Cosmanthus* a été établi par Nolte, pour des espèces d'*Eutoca* et de *Phacelia* qui n'ont pas de très-petits appendices membraneux à la base du tube de la corolle. (!!) Elles sont toutes annuelles herbacées ; les feuilles sont alternes, et les fleurs pédicellées blanches, bleues ou pourprées, sont disposées en grappes simples allongées et dépourvues de bractées. Le calice est monosépale à cinq divisions et à sinus nus. La corolle est largement campanulée, caduque, à cinq lobes ; cinq étamines à filets grêles ne dépassent pas la longueur de la corolle. (On indique comme caractère important le pollen dont les grains sont oblongs.) L'ovaire entouré d'un disque nectarifère très-petit, est poilu, excepté la base, à une loge et surmonté d'un style bifide ; la capsule s'ouvre en deux valves et renferme de quatre à dix graines ovoides-anguleuses et rugueuses.

DESCRIPTION. Le *Cosmanthus grandiflorus*, de Decandolle, est l'*Eutoca grandiflora* de Bentham, et l'*E. speciosa* de Nuttal. Ses tiges sont ascendantes, hautes de 25 à 30 centimètres, garnies de feuilles largement ovales, dentées, rugueuses et un peu échancrées en cœur à la base. Les fleurs d'un beau bleu pourpré, sont très-grandes (4 centimètres de diamètre) et disposées en grappes au sommet des rameaux.

CULTURE. Cette espèce, originaire de la Californie, se cultive comme l'*Eutoca viscida* et autres. On la sème en mars sur couche pour être repiquée en pépinière ; ou en mai en place en

pleine terre. Elle est bien supérieure à l'*Eutoca viscida*, par la grandeur et la beauté de ses fleurs. O. Lescuyer.

LES PORTULACA ou POURPIERS (pl. xxi).

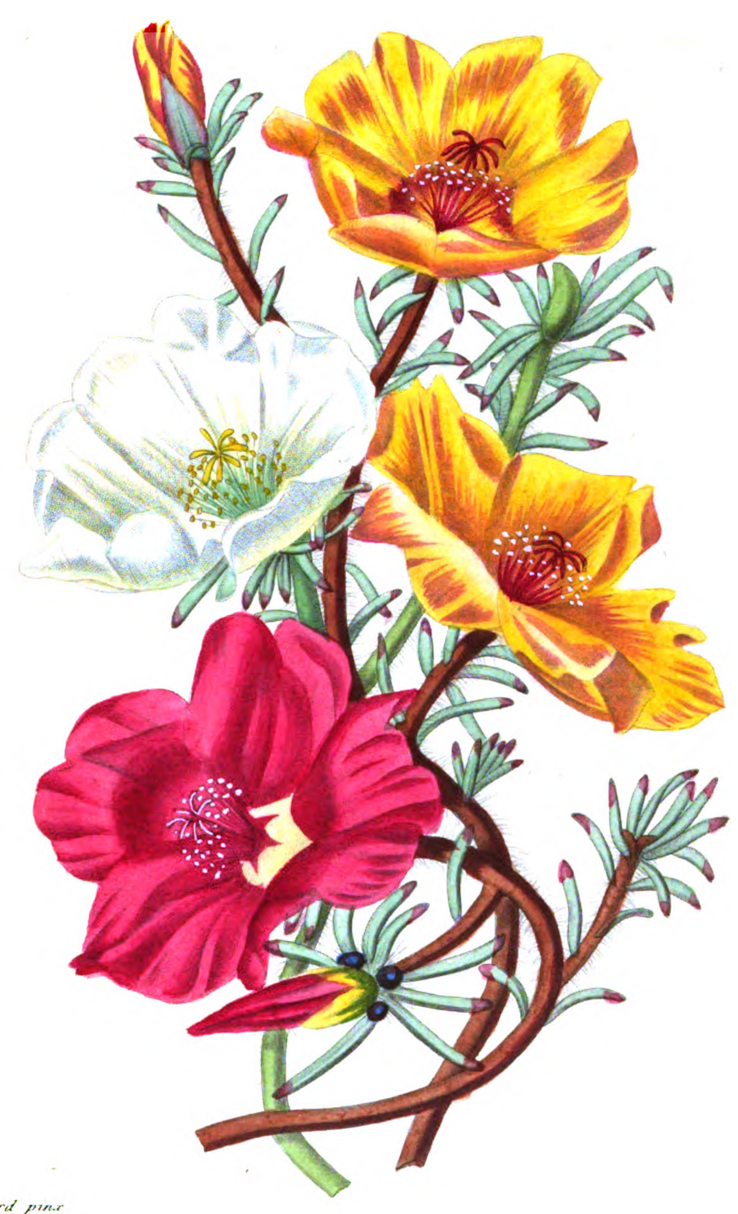
Etymologie : du grec *Portis*, génisse ; et de *lac*, lait : ces plantes données en nourriture aux vaches, en augmenteraient, dit-on, le lait.

Famille : *Portulacées* de Jussieu, *Dodécandrie monogynie* de Linné.

Caractères génériques. — Le genre *Portulacca* comprend des herbes charnues qu'on rencontre le plus communément dans l'Amérique intertropicale ; leurs feuilles sont généralement cylindriques, rarement planes, très-entières, épaisses, alternes ou opposées. Les fleurs sont solitaires à l'aiselle des feuilles, ou réunies plusieurs au sommet des rameaux et accompagnées d'une collerette, ou involucre de plusieurs feuilles. Chacune de ces fleurs présente un calice soudé inférieurement à l'ovaire et a deux sépales qui se détachent circulairement du tube. La corolle est composée de quatre à six pétales très-fugaces, insérés au sommet du tube calicinal, avec les étamines dont le nombre est très-variable (depuis huit jusqu'à vingt, trente et plus). L'ovaire est semi-supère ou infère, à une seule loge et surmonté d'un style partagé, quelquefois jusqu'à sa base, en trois ou huit branches stigmatifères. Le fruit est une capsule membraneuse s'ouvrant circulairement et qui renferme plusieurs graines réniformes attachées à un placenta basilaire.

Caractères et historique des espèces. La floriculture possède plusieurs espèces de *Portulaca* qui ont en outre produit un certain nombre de variétés.

Le *Portulaca grandiflora*, que nous figurons dans ce numéro, est une espèce vivace du Brésil, mais qui est traitée comme plante annuelle. Ses tiges sont dressées, poilues à l'aisselle des feuilles qui sont linéaires, semi-cylindriques (planes en dessus, convexes en dessous), et couvertes de longs poils. Les fleurs dans la plante type sont d'un beau pourpre violacé, rassemblées



E. Blanchard pinx. Visto sc.

Portulacca grandiflora.

(Varietés)

N. Rémond imp. r. Vieille-Estrapade, 15 Paris.

au sommet des rameaux, et les pétales qui sont échancrés en cœur dépassent de beaucoup la longueur des sépales.

Cette espèce introduite en 1828 dans les jardins de l'Europe, a produit plusieurs variétés et sous-variétés. La première est la *Rutila* introduite en 1835 du Brésil, dit-on, et qui a été plus tard élevée au rang d'espèce sous le nom de *P. Thellusonii*. Ses fleurs sont pourpres, à pétales bilobés. En 1847 et 1849, M. Vilmorin reçut des États-Unis trois autres variétés : à fleurs jaune orange taché de rouge, à fleurs blanc pur, et à fleurs blanches striées de rose. Mais il est certain que ces plantes ne sont pas originaires des États-Unis ; car le bouquet de fleurs de notre planche XXI, représente trois variétés, dont les graines ont été reçues l'année dernière, également de New-York, par M. D. Janin, mais avec l'indication du Mexique pour pays originaire.

Aujourd'hui les variétés sont assez nombreuses.

Dans le délicieux et élégant fleuriste du château de Segrez, de M. Lavallée, nous avons distingué les variétés suivantes du *P. grandiflora*, qu'on trouve dans le commerce :

1° à grandes fleurs simples pourpres.
2° — — coccinées.
3° — — briques.
4° — — oranges.
5° — — jaune brique.
6° — — jaune d'or.
7° — — jaune pâle.
8° — — blanc pur.
9° — — blanches striées de rose.

Le *Portulaca grandiflora* a produit en outre des variétés à fleurs doubles. Nous avons vu apparaître en 1851 ou 1852, le premier type de cette race, obtenu par M. Leysz, et mis au commerce par M. Lemoine (de Nancy), sous le nom de *Leyszi ;* il était à fleurs rouges.

L'année suivante, M. Lemoine obtenait : ***Louis Ingelrelst***, à fleurs jaunes; ***rosea plena***, ***grandiflora plena***, carmin passant au violacé, et ***Mademoiselle Valentine Leysz***, blanc strié rose.

La dernière nouveauté en ce genre est le ***Portulacca caryophylloïdes***, donné comme espèce, mais qui n'est qu'une variété du ***grandiflora***. La variété typique est à fleurs blanches striées de rose; il y a des sous-variétés à fleurs rose pâle, à fleurs rose pur, blanches panachées de rose, et enfin une à pétales les uns pourpres, les autres blancs et panachés pourpre.

Le Chili a doté la floriculture du *P. Gilliesii*, importé en Europe en 1827; il est à fleurs pourpres, comme la variété ***rutila*** du *grandiflora*, dont il est distinct par la villosité des pétales. Mais il est inférieur au point de vue de l'ornementation.

Culture. Les *Portulaca* sont les plantes qui conviennent essentiellement aux terrains sablonneux, aux expositions les plus ouvertes et les plus chaudes; ils ont donc le double mérite d'avoir de délicieuses et charmantes fleurs, et de pouvoir être cultivés là où nulle autre plante ornementale ne peut végéter. Ils peuvent servir à faire des bordures ou des corbeilles qui sont d'un bel effet pendant les heures les plus chaudes de la journée. C'est en effet au moment où les autres fleurs perdent leur fraîcheur et se fanent, que celle des *Portulaca* se parent de leur éclatant coloris. La place que doivent occuper ces plantes dans les jardins, est donc aux environs des habitations, dans les parties ouvertes, où l'œil, abrité derrière les stores des appartements, peut découvrir facilement cet écrin de diamants et de rubis, qui brillent si fastueusement sous l'action brûlante des rayons du soleil, pendant les mois de juin, juillet et août.

Les *Portulaca* se sèment sur couche à la fin de mars pour être repiqués en pépinière, aussitôt que le plant est assez fort pour supporter l'opération; on le met ensuite en place à volonté, ou bien on sème en place au commencement de mai, dans les terrains

les plus légers et les mieux exposés. Ce moyen est plus simple, mais les résultats n'en sont pas toujours parfaits ; car les graines ne germant pas régulièrement, on a des corbeilles défectueuses, bien garnies en des endroits, vides en d'autres.

Il est vrai qu'on peut très-facilement remplir les vides par le bouturage, procédé peu pratiqué et cependant très-utile, soit pour regarnir les manques, soit pour conserver des variétés que la graine ne saurait reproduire. Ces boutures peuvent être faites à tous les moments de la belle saison. Pour les conserver l'hiver, on les rentre sous châssis froid ou dans une serre froide, en les traitant comme toutes les plantes grasses, c'est-à-dire en leur donnant peu d'eau.

F. HERINCQ.

FRAMBOISE HORNET.

Cette nouvelle Framboise a été trouvée par M. Souchet, cultivateur à Bagnolet, dans un terrain inculte de cette localité ; elle provient donc d'un semis naturel. Elle est très-vigoureuse, très-productive, et le fruit rond, gros, d'excellente qualité.

On la confond assez souvent avec la *Halstoff*, et même certains cultivateurs ne craignent pas de livrer cette dernière pour la *Framboise Hornet*. Pour la qualité, elles peuvent être mises toutes deux sur le même rang ; mais pour la fertilité la *Hornet* est bien supérieure, elle continue très-longtemps à donner ses fruits, tandis que la *Halstoff* s'épuise de suite.

O. LESCUYER.

TABLE DES MATIÈRES

DU TOME VIII 1858.

JANVIER.

FÉVRIER.

MARS.

AVRIL.

MAI.

JUIN.

JUILLET.

AOUT.

SEPTEMBRE.

OCTOBRE.

NOVEMBRE.

DÉCEMRRE.

PLANCHES FIGURÉES.

TABLE ANALYTIQUE.

Q

R

Paris. — Imp. de J.-B. Gros et Donnaud, rue Cassette, 9.